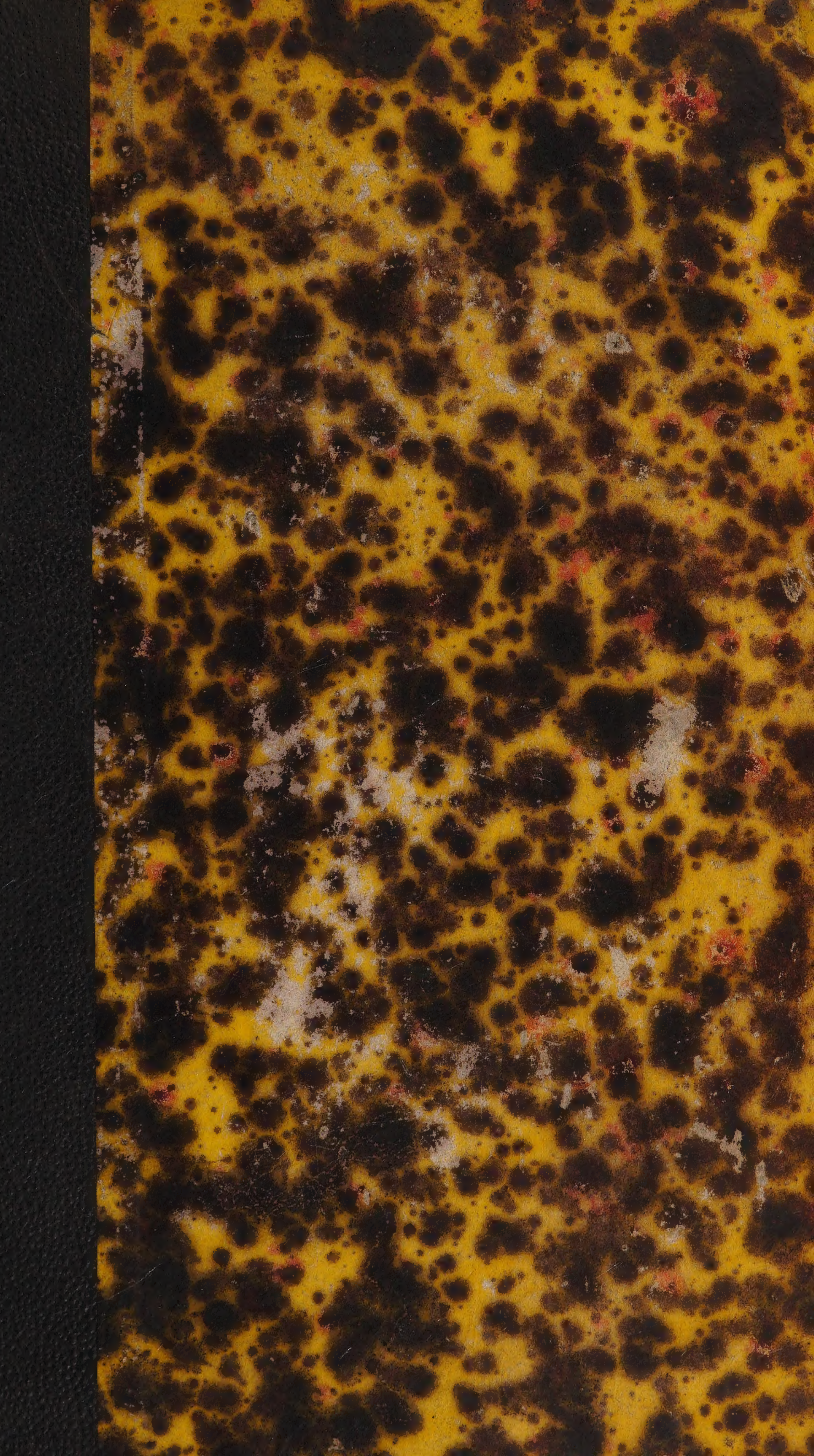


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXVII.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR A VERSAILLES.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

MÉTAPHYSIQUE.

TOME III.



A PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXII.

REMONTRANCES

Du corps des pasteurs du Gévaudan à Antoine-Jacques Rustan, pasteur suisse à Londres.

1768.

I. *Que prêtre doit être modeste.*

NOTRE cher et vénérable confrère, nous avons lu avec douleur votre facétie intitulée : L'*État présent du christianisme* (*). Vous avez avoué, il est vrai, (pag. 7) que *l'ami de la vérité doit être toujours décent et modeste :* ah ! notre frère; montrez-nous votre foi par vos œuvres. Vous insultez dans votre licencieux écrit les hommes les plus respectables, Français et Anglais; et même jusqu'à ceux qui nous ont rendu les plus grands services; qui ont souvent arrêté le bras du ministère, appesanti sur nous en France ; qui ont inspiré la tolérance à tant de magistrats ; qui ont été les principaux moteurs de la réhabilitation des Calas, et de la justice rendue après trois ans de soins aux cendres de notre frère innocent, roué et brûlé dans Toulouse. Ignorez-vous qu'ils ont tiré des galères plusieurs de nos martyrs? Ignorez-vous qu'aujourd'hui même ils travaillent à nous procurer un asile où nous puissions jouir de la liberté qui est le droit de tous les hommes ? C'est à eux qu'on doit le mépris où est tombée la tyrannie de la cour de Rome, et tout ce qu'on ose contre elle ; et vous prenez ce temps-là pour faire contre eux un libelle ! Hélas ! notre vénérable

(*) *Lettres sur l'état présent du christianisme*, 1768, in-12, par Rustan de Genève.

camarade, vous ne connaissez pas l'esprit du gouvernement de France; il regarde la cour de Rome comme une usurpatrice, et nous comme des factieux. Louis XIV d'une main saisissait Avignon, et nous fesait rouer de l'autre.

Voilà pourquoi des chrétiens catholiques ont fait mourir tant de pasteurs protestans; c'est le cas, notre ami, de vous dire : *Ce n'est pas le tout d'être roué, il faut encore être poli.*

Nous demandons pardon au Seigneur de répéter ce mauvais quolibet; mais, en vérité, il ne convient que trop à notre trite situation, et à votre libelle diffammatoire. Ne voyez-vous pas que vous justifiez en quelque sorte nos cruels persécuteurs? Ils diront : Nous ne pendons, nous ne rouons que des brouillons insolens qui troublent la société. Vous attaquez vos sauveurs, ceux qui ont prêché la tolérance; ne voyez-vous pas qu'ils n'ont pu obtenir cette tolérance, pour les calvinistes paisibles, sans inspirer l'indifférence pour les dogmes, et qu'on nous pendrait encore si cette indifférence n'était pas établie? remercions nos bienfaiteurs, ne les outrageons pas.

Vous avez de l'esprit, vous ne manquez pas d'éloquence; mais malheureusement vous joignez à d'insipides railleries un style violent et emporté qui ne convient nullement à un prêtre à qui nous avons imposé les mains; et nous craignons pour vous que, si jamais vous revenez en France, vous ne trouviez dans la foule de ceux que vous outragez si indignement, des gens qui auront les mains plus lourdes que nous.

De quoi vous avisez-vous, page 148, de dire que *tous les préposés aux finances (sans faire la moindre exception) sont des sangsues du peuple, des fripons, qui semblent n'avoir en dépôt la puissance*

du souverain que pour la rendre détestable ? Quoi ! notre malheureux frère, le chancelier de l'échiquier, les gardes des rôles, sont des coquins suivant vous ? les chambres des finances de tous les états, le contrôleur-général, et les intendans de France, méritent la corde ? Vous osez ajouter qu'*il serait difficile d'ajouter à la haine et au mépris que les parlemens et le peuple ont pour eux.*

C'est donc ainsi que vous voulez justifier ces paroles : *Que celui qui n'écoute pas l'assemblée soit regardé comme un païen et un publicain.* Vous ne défendez la religion chrétienne que par des discours qui vous attireraient le pilori. A-t-on jamais vu une insolence si brutale et si punissable ? et quel est l'homme qui s'élève ainsi contre un ministère nécessaire à tous les états ? Y pensez-vous bien, notre frère ? avez-vous oublié qui vous êtes ?

Nous ne sommes pas étonnés que vous vous déchaîniez contre la noblesse. Vous dites qu'*il est permis aux sots d'en faire le bouclier de leur sottise* (pag. 93), *et que les gens sensés ne connaissent de noble que l'homme de bien ;* c'est un *scandalum magnatum ;* c'est le discours d'un vil séditieux, et non pas d'un ministre de l'Évangile. Tout juré vidangeur, tout bourreau même, tout gadouard, tout savetier, tout geôlier même, peut sans doute être homme de bien ; mais il n'est pas noble pour cela. Cessez d'outrer la malheureuse manie de votre ami Jean-Jacques Rousseau, qui crie que tous les hommes sont égaux. Ces maximes sont le fruit d'un orgueil ridicule qui détruirait toute société. Songez que Dieu a dit par la bouche de Jésus, fils de Sirack : *Je hais, je ne puis supporter le gueux superbe.*

Oui, notre frère, tous les hommes sont égaux en ce qu'ils ont les mêmes membres et les mêmes besoins, les

mêmes droits à la justice distributive; mais ils ne peuvent pas tous être à la même place. Il y a de la différence entre le soldat et le capitaine, entre le sujet et le prince, entre le plaideur et le juge. Le grand Dieu nous préserve de vouloir vous humilier ! mais quand votre père était à l'hôpital de Genève, où son ivrognerie le conduisit assez souvent, était-il l'égal des directeurs de l'hôpital et du premier syndic? prenez garde qu'on ne vous dise: *Ne sutor ultrà crepidam.*

Nous savons que M. Rilliet a dit aux Génevois, chez qui nous accourons en foule de nos provinces, qu'ils sont au-dessus des ducs et pairs de France, et des grands d'Espagne. Si cela est, il n'y a point là d'égalité, puisque les Génevois sont supérieurs; mais remarquez bien que M. Rilliet n'a parlé qu'aux citoyens, et que vous n'êtes pas citoyen.

Vous répondrez que vous êtes prêtre, et que selon le révérend docteur Hics, *le prêtre est au-dessus du prince; que les rois et les reines doivent fléchir le genou devant un prêtre; que vouloir juger un prêtre, c'est vouloir juger Dieu lui-même, etc.* Nous convenons de toutes ces vérités: cependant il est toujours bon d'être modeste, car Euripide a dit (*Médée*, vers 636 et 637):

Stergoi de me sôphrosuna
Dôrèma kalliston theôn.

et Plutarque dit aussi de merveilleuses choses sur la modestie.

II. *Que prêtre de l'église suisse à Londres doit être chrétien.*

Notre vénérable frère, vous dites, page 18 de votre libelle, *que vous n'êtes pas chrétien; mais que*

vous seriez bien fâché de voir la chute du christianisme, surtout dans votre patrie : nous ignorons si vous entendez par votre patrie, l'Angleterre où vous prêchez, ou bien la France d'où vous êtes originaire ; ou bien Genève qui vous a nourri. Mais nous sommes très-fâchés que vous ne soyez pas chrétien. Vous vous excuserez peut-être en disant que ce n'est pas vous qui parlez, que c'est un de vos amis dont vous rapportez un très-long discours. Mais comment pouvez-vous être l'ami intime d'un homme qui n'est pas chrétien et qui est si bavard ? on voit trop que ce bon ami c'est vous-même. Vous lui prêtez vos phrases, votre style déclamatoire ; on ne peut s'y méprendre. Ce bon ami est Antoine Rustan ; *tu es ille vir.*

Je mets cet ami, dites-vous, *au-dessus des chrétiens vulgaires*, page 23. Toujours de l'orgueil, notre frère ! toujours de la superbe ! ne vous corrigerez-vous jamais ? *Christ* signifie oint, *chrétien* signifie onctueux. Mettez donc de l'onction dans vos paroles, et de la charité dans votre conduite ; ne faites plus de libelle ; parlez surtout avec décence de Jésus-Christ. Page 61 vous l'appelez *fils putatif d'un charpentier.* Ah ! frère, que cela est indécent dans un pasteur ! *Fils putatif* entraîne de si vilaines idées ! fi ! ne vous servez jamais de ces expressions grossières : mais hélas ! à qui adressons-nous notre correction fraternelle ? à un homme qui n'est pas chrétien. Revenez au giron, cher frère, faites-vous rebaptiser ; mais que ce soit par immersion. Le bain est excellent pour les cerveaux trop allumés.

III. *Que prêtre ne doit point engager les gens dans l'athéisme.*

Vous employez votre seconde lettre à prouver que

tous les théistes sont athées; mais c'est comme si vous disiez que tous les Musulmans, les Chinois, les Parsis, les Tartares, qui ne croient qu'en un seul Dieu, sont athées. Où est votre logique, frère? adorer un seul Dieu, est-ce n'en point reconnaître? Non content de cette extravagance, vous poussez la déraison jusqu'à prétendre que les athées seraient intolérans s'ils étaient les maîtres. Mais qui vous l'a dit? où avez-vous pris cette chimère? souvenez-vous de ce proverbe des anciens Arabes rapporté par Bensira : *Qu'y a-t-il de meilleur sur la terre? la tolérance.*

On vous accuse, vous, d'être intolérant comme le sont tous les parvenus orgueilleux. Vous nous apprenez que vous n'êtes point chrétien; nous savons que vous ne pensez pas que Jésus soit consubstantiel à Dieu; vous êtes donc théiste. Vous assurez que les théistes sont athées; voyez quelle conclusion on doit tirer de vos beaux argumens? Ah! notre pauvre frère, vous n'avez pas le sens commun. Les directeurs de l'hôpital de Genève se repentent bien de vous avoir fait apprendre à lire et à écrire. Si jamais vous y revenez, vous y pourrez causer de grands maux, et surtout à vous-même. Vous avez dans l'esprit une inquiétude et une violence, et dans le style une virulence qui vous attirera de mauvaises affaires. Vous commençâtes avant d'être prêtre, et avant même que vous fussiez précepteur chez M. Labat, par faire un libelle scandaleux contre Louis XIV, et contre le ministère de Louis XV; M. de Montpérou le fit supprimer par les scolarques. Songez que les rois ont les bras longs, et que vous nous exposez à porter la peine de vos sottises.

IV. *Que prêtre, soit réformé, soit réformable, ne doit ni déraisonner, ni mentir, ni calomnier.*

Vous accusez la Suisse et Genève (dans votre troisième lettre à je ne sais qui, page 47) *de produire de petits docteurs incrédules.* Vous avez entendu, dites-vous, *des femmes beaux-esprits argumenter dans Genève contre Jésus-Christ, et faire les agréables sur l'histoire des Évangiles.*

Nous jugeons qu'il est infâme de calomnier ainsi et la ville qui vous a nourri par charité, et tout le pays helvétique. Si vous ne voulez pas être chrétien, à la bonne heure, nous sommes tolérans; soyez juif, ou mahométan, ou guèbre, ou brame, ou sabéen, ou confutzéiste, ou spinosiste, ou anabaptiste, ou hernouttre, ou piétiste, ou méthodiste, ou janséniste, pourvu que vous soyez honnête. Mais n'accusez pas les Suisses et les Génevois vos bienfaiteurs, d'être sans religion. Portez surtout un grand respect aux dames; c'est par elles qu'on parvient : c'est Hélène, l'intendante des écuries de Constance Chlore, qui mit la religion chrétienne sur le trône de Constantin, son bâtard : ce sont des reines qui ont rendu l'Angleterre, la Hongrie, la Russie chrétiennes. Nous fûmes protégés par la duchesse de Ferrare, par la mère et la sœur du grand Henri IV. Nous avons toujours besoin de dévotes; ne les aliénez pas de nous. Si les femmes nous abandonnent, nous sommes perdus.

Loin que la Suisse, Genève, la Basse-Allemagne, l'Angleterre, renoncent, comme vous le prétendez, au christianisme, tous ces pays devenus plus éclairés demandent un christianisme plus pur. Les laïques sont instruits, et trop instruits aujourd'hui pour les prêtres.

Les laïques savent que la décision du premier concile de Nicée fut faite contre le vœu unanime de dix-sept évêques et de deux mille prêtres. Ils croient qu'il est impossible que deux personnes soient la même chose; ils croient qu'un homme ne peut pas avoir deux natures; ils croient que le péché originel fut inventé par Augustin.

Ils se trompent sans doute; mais ayons pour eux de l'indulgence. Ils révèrent Jésus; mais Jésus sage, modeste et juste, qui jamais, disent-ils, *n'a fait sa proie de s'égaler à* Dieu; Jésus, qui jamais n'a dit avoir deux natures et deux volontés; le Jésus véritable en un mot, et non pas le Jésus qu'ils prétendent défiguré dès les premiers temps, et encore plus dans les derniers.

On a fait une petite réforme au seizième siècle : on en demande partout une nouvelle à grands cris. Le zèle est peut-être trop fort; mais on veut adorer Dieu, et non les chimères des hommes.

Nous nous souviendrons toute notre vie d'un de nos confrères du Gévaudan; ce n'est pas de la bête que nous voulons parler; c'est d'un pasteur qui fesait assez joliment des vers pour un homme qui n'avait jamais été à Paris. Il nous dit quelques heures avant de rendre son ame à Dieu :

Amis, j'ai long-temps combattu
Pour le fanatisme et la fable :
Moins de dogme et plus de vertu,
Voilà le culte véritable.

Ces paroles se gravèrent dans tous nos cœurs. Hélas! ce sont les disputes sur le dogme qui ont tout perdu. Ces seuls mots : *Tu es pierre, et sur cette pierre je fonderai mon assemblée*, ont produit sept cents ans de guerre entre les empereurs et les papes. Les inter-

prétations de deux ou trois autres paroles ont inondé la terre de sang : le dogme est souvent diabolique, comme vous savez, et la morale est divine.

V. *Que prêtre doit se garder de dire des sottises le plus qu'il pourra.*

Ce n'est qu'une bagatelle de dire que c'est M. de La Chalotais qui vous a appris que les sauvages n'admettent ni ne nient la Divinité; cela se trouve à l'article *Athée* dans toutes les éditions du *Dictionnaire philosophique*, recueil tiré des meilleurs auteurs anglais et français, recueil imprimé long-temps avant le livre de M. de La Chalotais, recueil enfin où l'on trouve plusieurs articles d'un de nos plus illustres confrères, plusieurs de M. Abauzit, plusieurs tirés de Midleton, etc.

Voici le passage en question (*) :

« Il y a des peuples athées, dit Bayle dans ses *Pen-*
» *sées sur les comètes :* les Caffres, les Hottentots,
» les Topinanboux, et beaucoup d'autres petites na-
» tions, n'ont point de Dieu; mais ils ne le nient ni
» ne l'affirment; ils n'en ont jamais entendu parler.
» Dites-leur qu'il y en a un, ils le croient aisément;
» dites-leur que tout se fait par la nature des choses,
» ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont
» athées, c'est la même imputation que si on disait
» qu'ils sont anti-cartésiens. Ils ne sont ni pour ni
» contre Descartes, ce sont de vrais enfans; un en-
» fant n'est ni athée ni déiste; il n'est rien.

» Quelles conclusions tirerons-nous de tout ceci?
» que l'athéisme est un système très-pernicieux dans

(*) Dans la première publiée en 1764.

» ceux qui gouvernent, et qui l'est aussi dans les gens » de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce » que de leur cabinet il peut percer jusqu'à ceux qui » sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le » fanatisme, il est presque toujours fatal à la vérité. » Ajoutons surtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont » reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, » aucun germe sans dessein, et que le blé ne vient » point de pourriture.

» Des géomètres non philosophes ont rejeté les » causes finales, mais les vrais philosophes les admettent; et comme l'a dit un auteur très-connu, » *un catéchisme annonce Dieu aux enfans*, *et* » *Newton le démontre aux sages.* »

Mais voici des choses plus sérieuses : on dit que vous êtes un théiste inconsidéré, un théiste vaillant, un théiste inconstant, un chrétien déserteur, un mauvais théiste, un calomniateur de tous les partis; on vous reproche de falsifier tout ce que vous rapportez; de mentir continuellement, en attaquant sans pudeur et le théisme, et le christianisme. On se plaint que vous imputiez dans vingt endroits aux théistes de n'admettre ni peines ni récompenses après la mort; et que vous les accusiez de ressembler à la fois aux épicuriens qui n'admettent que des dieux inutiles; et aux Juifs, qui, jusqu'au temps d'Hérode, ne connurent ni l'immortalité de l'ame dont le *Pentateuque* n'a jamais parlé, ni la justice de Dieu dans une autre vie de laquelle le *Pentateuque* n'a point parlé davantage. Vous osez charger de ces impiétés les plus sages, les plus pieux théistes, c'est-à-dire ceux qui ouvrent le sanctuaire de la religion par les mains de Dieu même, avant d'y entrer avec Jésus. Lisez leurs livres, et voyez-y votre condamnation.

La Profession de foi des théistes est un ouvrage presque divin, adressé à un grand roi; on y lit ces paroles (page 7): « Nous adorons depuis le commen-» cement des choses la Divinité unique, éternelle, » rémunératrice de la vertu, et vengeresse du crime : » jusque-là tous les hommes sont d'accord, tous ré-» pètent après nous cette confession de foi. Le centre » où tous les hommes se réunissent dans tous les » temps, dans tous les lieux, est donc la vérité; et les » écarts de ce centre sont donc le mensonge. »

Au reste, quand nous disons que cet ouvrage est presque divin, nous ne prétendons louer que la saine morale, l'adoration de l'Etre suprême, la bienfesance, la tolérance, que ce petit livre enseigne; et nous regardons ces préceptes comme des préparations à *l'Evangile*.

Le lord Bolingbroke s'exprime ainsi, page 216, nouvelle édition de son admirable livre de l'*Examen important*.

« Vous avez le front de demander ce qu'il faut met-» tre à la place de vos fables! je vous réponds, Dieu, » la vérité, la vertu, des lois, des peines et des ré-» compenses; prêchez la probité et non le dogme; » soyez les prêtres de Dieu, et non les prêtres d'un » homme. »

L'auteur du *Militaire philosophe*, de cet excellent ouvrage qu'on ne peut trop méditer, s'exprime ainsi, page 41 de la nouvelle édition.

« Je mets au nombre des momens les plus heureux » de ma vie, celui où mes yeux ont commencé à » s'ouvrir : indépendamment du calme et de la liberté » d'esprit dont je jouis depuis que je ne suis plus sous » le joug des préjugés religieux, je sens que j'ai de » Dieu, de sa nature et de ses puissances infinies, » des sentimens plus élevés et plus dignes de ces

» grands objets. Je suis plus fidèle à mes devoirs, je
» les remplis avec plus de plaisir et d'exactitude, de-
» puis que je les ai réduits à leurs véritables bornes,
» et depuis que j'ai fondé l'obligation morale sur sa
» vraie base : en un mot, je suis tout un autre homme,
» tout un autre père, tout un autre fils, tout un
» autre mari, tout un autre maître, tout un autre
» sujet; je serais de même tout un autre soldat, ou
» tout un autre capitaine. Dans mes actions je con-
» sulte la nature, la raison et la conscience, qui
» m'instruisent de la véritable justice; au lieu que je
» ne consultais auparavant que la religion qui m'é-
» tourdissait de préceptes frivoles, injustes, impra-
» ticables et nuisibles. Mes scrupules ne tombent
» plus sur ces vaines pratiques dont l'observation tient
» lieu à tant de gens de la probité et des vertus so-
» ciales. Je ne me permets plus ces petites injustices
» qu'on a si souvent occasion de commettre dans le
» cours de la vie, et qui entraînent quelquefois de
» très-grands malheurs. »

Nous voyons avec une extrême satisfaction que tous les grands théistes admettent un Dieu juste qui punit, qui récompense, et qui pardonne. Les vrais chrétiens doivent révérer le théisme comme la base de la religion de Jésus; point de religion sans théisme, c'est-à-dire, sans la sincère adoration d'un Dieu unique. Soyons donc théistes avec Jésus, et comme Jésus, que vous appelez si indignement fils.... putatif d'un charpentier.

INSTRUCTIONS

A ANTOINE-JACQUES RUSTAN.

1768.

Si vous vouliez être véritablement utile à vos frères, nous vous exhorterions à écrire sagement contre ceux des théistes qui se sont écartés de la religion chrétienne; mais en les réfutant, que ce soit avec sagesse et avec charité; faites quelques pas vers eux, afin qu'ils viennent à nous. Si vous combattez l'erreur, rendez justice au mérite.

N'écrivez qu'avec respect contre le curé Meslier, qui demanda pardon en mourant d'avoir enseigné le christianisme; il n'aurait pas eu ces remords s'il avait enseigné un seul Dieu ainsi que Jésus.

Vous ne gagnerez rien à vomir des injures contre milord Herbert, milord Shaftesbury, milord Bolingbroke, le comte de Boulainvilliers, le consul Maillet, le savant et judicieux Bayle, l'intrépide Hobbes, le hardi Toland, l'éloquent et ferme Trenchard, l'estimable Gordon, le savant Tandal, l'adroit Midleton, et tant d'autres.

Ce n'est pas une petite entreprise de répondre à l'*Examen important*, au *Catéchisme de l'honnête homme*, au *Militaire philosophe*, au livre du savant et judicieux Fréret, au dialecticien du Marsais, au livre de Boulanger, à l'*Évangile de la raison*, au *Vicaire savoyard*, le seul véritablement bon ouvrage qu'ait jamais fait Jean-Jacques Rousseau.

Tous ces auteurs prétendent que le système qu'ils

combattent, s'est établi naturellement et sans aucun prodige. Ils disent qu'à la vérité les prêtres d'Isis, ceux de la déesse de Syrie, ceux de Cérès Élcusine, et tant d'autres, avaient le secret pour chasser les esprits malins du corps des lunatiques; que les Juifs, depuis qu'ils avaient embrassé la doctrine des diables, les chassaient par la vertu de Barat et de la clavicule de Salomon; que dans Matthieu et Luc (*a*) on convient de cette puissance du peuple juif; mais ils ajoutent avec audace que ce miracle n'est pas bien avéré chez les prêtres de Syrie. Les Galiléens, dit du Marsais, ajoutèrent à leurs exorcismes des déclamations contre les riches. Ils criaient : *La fin du monde approche, le royaume du ciel va venir; il n'y aura que les pauvres qui entreront dans ce royaume; donnez tout ce que vous avez, et nous vous ferons entrer.* Ils prédisaient toutes sortes de malheurs à l'empire romain, comme le rapporte Lucien qui en a été témoin (*b*). Les malheurs ne manquent jamais d'arriver; tout homme qui prédira des malheurs sera toujours un vrai prophète; le peuple criait miracle, et prenait les Galiléens pour des sorciers. Peu à peu les Galiléens s'instruisirent chez les platoniciens; ils mêlèrent leurs contes avec les dogmes de Platon, et ils en composèrent une secte nouvelle.

Voilà ce que du Marsais dit et ce qu'il faut absolument réfuter.

Milord Bolingbroke va encore plus loin : il cite l'exemple du cardeur de laine Le Clerc, qui le premier établit le calvinisme en France, et qui fut martyrisé; Fox le patriarche des quakers qui était un paysan; Jean de Leyde, tailleur, qui fut roi des ana-

(*a*) *Matthieu*, chap. XII; *Luc*, chap. II. — (*b*) Voyez le *Philopatris* de Lucien.

baptistes, et vingt exemples semblables. Voilà, dit-il, comme les sectes s'établissent. Il faut réfuter milord Bolingbroke.

Le prince respectable qui a fait le *Sermon des cinquante,* réimprimé six fois dans le *Recueil nécessaire*, s'exprime ainsi : « La secte de Jésus subsiste » cachée; le fanatisme s'augmente; on n'ose pas d'a- » bord faire de cet homme un dieu, mais bientôt on » s'encourage. Je ne sais quelle métaphysique de » Platon s'amalgame avec la secte nazaréenne. On fait » de Jésus le logos, le verbe de Dieu, puis consub- » stantiel à Dieu son père. On imagine la trinité, et » pour la faire croire, on falsifie les premiers Évan- » giles. On ajoute un passage touchant cette trinité, » de même qu'on falsifie l'historien Josèphe pour lui » faire dire un mot de Jésus, quoique Josèphe fût un » historien trop grave pour avoir fait mention d'un » tel homme. On va jusqu'à forger des vers des si- » bylles; on suppose des Canons des apôtres, des Con- » stitutions des apôtres, un Symbole des apôtres, un » voyage de Simon Pierre à Rome, un assaut de mi- » racles entre ce Simon et un autre Simon prétendu » magicien. En un mot point d'artifice, de fraude, » d'imposture, que les Nazaréens ne mettent en œu- » vre : et après cela on vient nous dire tranquille- » ment que les apôtres prétendus n'ont pu être ni » trompés ni trompeurs, et qu'il faut croire à des » témoins qui se sont fait égorger pour soutenir leurs » dépositions.

» Oh! malheureux trompeurs et trompés qui parlez » ainsi, quelle preuve avez-vous que ces apôtres ont » écrit ce qu'on met sous leur nom? Si on a pu supposer » des canons, n'a-t-on pas pu supposer des évangiles? » n'en reconnaissez-vous pas vous-mêmes de supposés? » Qui vous a dit que les apôtres sont morts pour soute-

» nir leur témoignage? Il n'y a pas un seul historien » contemporain qui ait seulement parlé de Jésus et de » ses apôtres. Avouez que vous soutenez des mensonges » par des mensonges; avouez que la fureur de dominer » sur les esprits, le fanatisme et le temps ont élevé cet » édifice qui croule aujourd'hui de tous côtés; masure » que la raison déteste, et que l'erreur veut soutenir. »

Réfutez le prince auteur de ces paroles; à moins que vous n'aimiez mieux être son aumônier, ce qui vous serait plus avantageux.

Quand vous réfuterez ces auteurs, gardez-vous de falsifier les saintes Écritures; ne défendez pas la vérité par le mensonge : on vous reproche assez d'avoir corrompu le texte en disant dans votre libelle, que lorsque le Seigneur, sur le bord du fleuve Chobar commanda à Ézéchiel de manger un livre de parchemin, et de se coucher pendant trois cent quatre-vingt et dix jours sur le côté gauche, et pendant quarante sur le côté droit; il *lui ordonna aussi de se faire du pain de plusieurs sortes de graines, et de se servir pour le cuire de bouse de vaches.* Lisez la *Vulgate*, vous y trouverez ces propres mots : *comedes illud, et stercore quod egreditur de homine operies illud in oculis eorum. Tu mangeras ce pain, et tu le couvriras de l'excrément qui sort du corps de l'homme.* Couvrir son pain avec cet excrément, n'est pas cuire son pain avec cet excrément. Le Seigneur se laisse ensuite toucher aux prières du prophète; il lui dit : Je te donne de la fiente de bœuf au lieu de fiente d'homme.

Pourquoi donc avoir falsifié le texte? pourquoi nous exposez-vous aux plaintes amères des incrédules; c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas crédules, et qui ne vous en croiront pas sur votre parole?

Nous n'approuvons pas la simplicité de ceux qui

traduisent *stercore* par *de la merde :* c'est le mot propre, disent-ils; oui, mais la bienséance et l'honnêteté sont préférables au mot propre, quand la fidélité de la traduction n'en est point altérée.

On prétend que vous avez traduit aussi infidèlement tout ce qui regarde les deux sœurs Oolla et Oliba dans le même Ézéchiel, aux chapitres XVI et XXIII. Le texte porte : *Ubera tua intumuerunt, pilus tuus germinavit ; vos tétons ont grossi, votre poil a pointé : ædificavisti tibi lupanar ; vous vous êtes bâti un b..... : divisisti pedes omni transeunti; vous avez ouvert vos cuisses à tous les passans : Oolla insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum ; Oolla s'est abandonnée passionnément au coït de ceux qui ont des membres d'ânes et dont la semence est comme la semence des chevaux.* Vous pourriez certainement adoucir les mots sans gâter la pureté du texte; la langue hébraïque se permettait des expressions que la française réprouve.

Ainsi nous ne voudrions point que vous traduisissiez les révélations du prophète Ozée selon la lettre, mais selon l'esprit. L'hébreu s'exprime ainsi à la vérité; le Seigneur dit (Ozée, chap. I[er]) : *prenez une femme de fornication, et faites-lui des fils de fornication; filios fornicationum*, selon la *Vulgate*. Vous avez traduit ces mots par *fils de putain :* cela est trop grossier; et vous deviez dire enfans de la débauche, enfans du crime.

Ensuite lorsqu'au chapitre III, le Seigneur lui ordonne encore de prendre une femme adultère, et que le prophète dit : *Fodi eam pro quindecim argenteis et coro hordei; je la caressai pour quinze drachmes et un setier d'orge.* Vous rendez ce mot *fodi* par le

terme déshonnête qui lui répond : gardez-vous de jamais tomber dans ces indécences.

Le commentaire sur le nouveau *Testament*, auquel vous travaillez, a d'autres inconvéniens. Cette entreprise est d'une extrême difficulté; elle exige bien plus de connaissances qu'on ne croit; celles même des Simon, des Fabricius, des Cotelliers, des Caves, des Gréaves et des Grabes, ne suffisent pas. Il faut comparer tout ce qui peut nous rester des cinquante Évangiles négligés ou rejetés avec les quatre reçus. Il est très-difficile de décider lesquels furent écrits les premiers. Une connaissance approfondie du *Talmud* est absolument nécessaire; on y rencontre quelques traits de lumière, mais ils disparaissent bientôt, et la nuit redouble. Les Juifs ne donnent point à Marie le même époux que lui donnent les *Évangiles;* ils ne font point naître Jésus sous Hérode : l'arrivée des mages, leur étoile, le massacre des innocens, ne se lisent dans aucun auteur juif, pas même chez Flavien Joséphe, parent de Mariamne, femme d'Hérode; le *Sépher Toldos Jeschut* est trop rempli de fables absurdes pour qu'on y puisse bien discerner le peu de vérités historiques qu'il peut contenir.

Dans nos Évangiles il se trouve malheureusement des contradictions qu'il semble impossible à l'esprit humain de concilier; telles sont les deux généalogies de Jésus, l'une par Matthieu, et l'autre par Luc. Personne n'a jamais pu jusqu'à présent trouver un fil pour sortir de ce labyrinthe, et Pascal a été réduit à dire seulement : *cela ne s'est pas fait de concert :* non, sans doute; ils ne se sont pas concertés, mais il faut voir comment on peut les rapprocher.

Le commencement de Luc n'est pas moins embarrassant; il est constant qu'il n'y eut qu'un seul dénombre-

ment des citoyens romains sous Auguste, et il est avéré que ceux qui en ont supposé deux se sont trompés. Il est encore avéré, par l'histoire et par les médailles, que Cirénius ou Quirinius n'était point gouverneur de Syrie quand Jésus naquit, et que la Syrie était gouvernée par Quintilius Varus. Cependant voici comme Luc s'exprime : *Dans ces jours émana un édit de César Auguste, qu'il fût fait un dénombrement de tout l'univers. Ce fut le premier dénombrement, lequel fut fait par Cirenius ou Quirinius, président de Judée; et comme chacun allait se faire enregistrer dans la ville, Joseph monta de la ville de Galilée Nazareth à la cité de David Bethléem en Judée, parce qu'il était de la maison et de la famille de David.*

Nous avouons qu'il n'y a presque pas un mot dans ce récit qui ne semble d'abord un erreur grossière. Il faut lire saint Justin, saint Irénée, saint Ambroise, saint Cyrille, Flavien Josèphe, Hervard, Périzonius, Casaubon, Grotius, Le Clerc, pour se tirer de cette difficulté; et quand on les a lus, la difficulté augmente.

Le chap. XXI de Luc vous jette dans de plus grandes perplexités; il semble prédire la fin du monde pour la génération qui existait alors. Ils y est dit expressément que le *fils de l'homme viendra dans une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.* Saint Paul et saint Pierre annoncent clairement la fin du monde, pour le temps où ils vivent.

Nous avons plus de cinquante explications de ces passages, lesquels n'expliquent rien du tout. Vous n'entendrez jamais saint Paul si vous ne lisez tout ce que les rabbins ont dit de lui, et si vous ne conférez les *Actes de Thècle* avec ceux des apôtres. Vous n'aurez aucune connaissance du premier siècle de l'église, si vous ne lisez le Pasteur d'Hermas, les Récognitions de

Clément, les Constitutions apostoliques, et tous les ouvrages de ce temps-là, écrits sous des noms supposés. Vous verrez dans les siècles suivans une foule de dogmes, tous détruits les uns par les autres. Il est très-difficile de démêler comment le platonisme se fondit peu à peu dans le christianisme; vous ne trouverez plus qu'un chaos de disputes que dix-sept cents ans n'ont pu débrouiller. Ah! notre frère! une bonne action vaut mieux que toutes ces recherches; soyons doux, modestes, patiens, bienfesans. Ne barbotons plus dans les cloaques de la théologie, et lavons-nous dans les eaux pures de la raison et de la vertu.

Nous n'avons plus qu'un mot à vous dire. Vous vantez avec justice des exemples de bienfesance que les Anglais ont donnés, et des souscriptions qu'ils ont ouvertes en faveur de leurs ennemis mêmes : mais les Anglais prétendent qu'ils ne se sont portés à ces actes d'humanité que depuis les livres des Schastesbury, des Bolingbroke, des Collins, etc. Ils avouent qu'il n'y eut aucune action généreuse de cette manière dans le temps que Cromwell prêchait le fanatisme le fer à la main; aucune lorsque Jean Ier écrivait sur la controverse; aucune quand le tyran Henri VIII fesait le théologien : ils disent que le théisme seul a rendu la nation bienfesante. Vous pourriez tirer un grand parti de ces aveux, en montrant que c'est l'adoration d'un Dieu qui est la source de tout bien, et que les disputes sur le dogme sont la source de tout mal. Retranchez de la morale de Jésus les fadaises théologiques, elle restera divine; c'est un diamant couvert de fange et d'ordure.

Nous vous souhaitons la modération et la paix.

CONSEILS RAISONNABLES

A M. BERGIER,

POUR LA DÉFENSE DU CHRISTIANISME;

Par une société de bacheliers en théologie.

1768.

I.

Nous vous remercions, Monsieur, d'avoir essayé de justifier la religion chrétienne des reproches que le savant M. Fréret lui fait dans son livre; et nous espérons que dans une nouvelle édition vous donnerez à votre réponse encore plus de force et de vérité. Nous commençons par vous supplier, pour l'honneur de la religion, de la France, et de la maison royale, de retrancher ces cruelles paroles qui vous sont échappées (*a*) :

C'est une fausseté d'attribuer uniquement au fanatisme l'assassinat de Henri IV. Il n'est plus douteux que la vraie cause du parricide n'ait été la jalousie furieuse d'une femme, et l'ambition de quelques gens de cour.

Est-il possible, Monsieur, que pour défendre le christianisme vous accusiez une aïeule du roi régnant du plus horrible des parricides; je ne dis pas sans la

(*a*) Pag. 102.

moindre preuve, je dis sans la moindre présomption? Est-ce à un défenseur de la religion chrétienne à être l'écho de l'abbé Lenglet, et à oser affirmer même ce que ce compilateur n'a fait que soupçonner?

Un théologien ne doit pas adopter des bruits populaires. Quoi, Monsieur, une rumeur odieuse l'emportera sur les pièces authentiques du procès de Ravaillac! Quoi! lorsque Ravaillac jure sur sa damnation à ses deux confesseurs qu'il n'a point de complices, lorsqu'il le répète dans la torture, lorsqu'il le jure encore sur l'échafaud, vous lui donnez pour complice une reine à qui l'histoire ne reproche aucune action violente (1)!

Est-il possible que vous vouliez insulter la maison royale pour disculper le fanatisme? mais n'est-ce pas ce même fanatisme qui arma le jeune Châtel? n'avoua-t-il pas qu'il n'assassina notre grand, notre adorable Henri IV que pour être moins rigoureusement damné? et cette idée ne lui avait-elle point été inspirée par le fanatisme des jésuites? Jacques Clément qui se confessa et qui communia pour se préparer saintement à l'assassinat du roi Henri III; Baltazar Gérard qui se munit des mêmes sacremens avant d'assassiner le prince d'Orange, étaient-ils autre chose que des fanatiques? Nous vous montrerions cent exemples effroyables de ce que peut l'enthousiasme religieux, si vous n'en étiez pas instruit mieux que nous.

(1) M. Bergier a répondu qu'il n'avait pas voulu parler de la reine, mais de la marquise de Verneuil : or, il n'est pas beaucoup plus chrétien de charger gratuitement d'une imputation atroce la mémoire d'une femme que celle d'une reine. L'imputation est au moins également absurde. La marquise de Verneuil était vindicative, mais elle était ambitieuse; quel intérêt avait-elle de se mettre, elle, sa famille et son fils, à la merci de la reine qui la haïssait et qui l'avait outragée?

II.

Ayez encore la bonté de ne plus faire l'apologie du meurtre de Jean Hus, et de Jérôme de Prague (*b*). Oui, Monsieur, le concile de Constance les assassina avec des formes juridiques, malgré le sauf-conduit de l'empereur. Jamais le droit des gens ne fut plus solennellement violé; jamais on ne commit une action plus atroce avec plus de cérémonies. Vous dites pour vos raisons : *La principale cause du supplice de Jean Hus fut les troubles que sa doctrine avait excités en Bohème....* Non, Monsieur, ce ne fut point le trouble excité en Bohème qui porta le concile à ce meurtre horrible. Il n'est pas dit un mot de ce trouble dans son libelle de proscription appelé décret. Jean Hus et Jérôme de Prague ne furent juridiquement assassinés que parce qu'ils n'étaient pas jugés orthodoxes, et qu'ils ne voulurent pas se rétracter. Il n'y avait encore aucun vrai trouble en Bohème. Ce fut cet assassinat qui fut vengé par vingt ans de troubles et de guerres civiles. S'il y avait eu des troubles, c'était à l'empereur, et non au concile à en juger; à moins, qu'étant prêtre, vous ne prétendiez que les prêtres doivent être les seuls magistrats, comme on l'a prétendu à Rome.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que Jean Hus fut arrêté sur un simple ordre du pape, de ce même pape Jean XXIII, chargé des crimes les plus énormes, mis ensuite en prison lui-même, et déposé par le concile. Cet homme convaincu d'assassinat, de simonie et de sodomie, ne fut que déposé; et Jean et Jérôme,

(*b*) Page 106.

pour avoir dit qu'un mauvais pape n'est point pape; que les chrétiens doivent communier avec du vin, et que l'église ne doit pas être trop riche, furent condamnés aux flammes.

Ne justifiez pas les crimes religieux; vous canoniseriez bientôt la Saint-Barthélemi et les massacres d'Irlande; ce ne sont pas là des preuves de la vérité du christianisme.

III.

Vous dites (*c*) : *Il est faux que l'on doive à la religion catholique les horreurs de la Saint-Barthélemi;* hélas! Monsieur, est-ce à la religion des Chinois et des brames qu'on en est redevable?

IV.

Vous citez l'aveu d'un de vos ennemis (*d*) qui dit que les guerres de religion ont leur cause à la cour. Mais ne voyez-vous pas que cet auteur s'exprime aussi mal qu'il pense? ne savez-vous pas que sous François Ier, Henri II et François II, on avait brûlé plus de quatre cents citoyens, et entre autres le conseiller du parlement Anne Dubourg, avant que le prince de Condé prît secrètement le parti des réformés? sentez combien l'auteur que vous citez se trompe.

Nous vous défions de nous montrer aucune secte parmi nous qui n'ait pas commencé par des théologiens et par la populace, à commencer par les querelles d'Athanase et d'Arius, jusqu'aux convulsionnaires.

(*c*) Page 112. — (*d*) Page 110. J. J. Rousseau.

Quand les esprits sont échauffés; quand le gouvernement, en exerçant des rigueurs imprudentes, allume lui-même par sa persécution le feu qu'il croit éteindre; quand les martyrs ont fait de nouveaux prosélytes; alors quelque homme puissant se met à la tête du parti; alors l'ambition crie de tous côtés : Religion, religion Dieu, Dieu! alors on s'égorge au nom de Dieu. Voilà, Monsieur, l'histoire de toutes les sectes, excepté celle des primitifs appelés quakers.

Nous osons donc nous flatter que désormais, en réfutant M. Fréret, vous aurez plus d'attention à ne pas affaiblir notre cause par des allégations trop indignes de vous.

V.

Nous pensons qu'il faut convenir que la religion chrétienne est la seule au monde dans laquelle on ait vu une suite presque continue, pendant quatorze cents années, de discordes, de persécutions, de guerres civiles et d'assassinats, pour des argumens théologiques. Cette funeste vérité n'est que trop connue; plût à Dieu qu'on pût en douter. Il est donc, à notre avis, très-nécessaire que vous preniez une autre route. Il faut que votre science et votre esprit se consacrent à démêler par quelle voie, une religion si divine a pu seule avoir ce privilége infernal.

VI.

Nos adversaires prétendent que la cause de ces fléaux si longs et si sanglans est dans ces paroles de l'Évangile : *Je suis venu apporter le glaive et non la paix.*

Que celui qui n'écoute pas l'église soit comme

un gentil, ou comme un chevalier romain, un fermier de l'empire (car publicain signifiait un chevalier romain, fermier des revenus de l'état).

Ils disent ensuite que Jésus, étant venu donner une loi, n'a jamais rien écrit; que les *Évangiles* sont obscurs et contradictoires; que chaque société chrétienne les expliqua différemment; que la plupart des docteurs ecclésiastiques furent des Grecs platoniciens, qui chargèrent notre religion de nouveaux mystères dont il n'y a pas un seul mot dans les *Évangiles;* que ces *Évangiles* n'ont point dit que Jésus fût consubstantiel à Dieu; que Jésus fût descendu aux enfers; qu'il eût deux natures et deux volontés; que Marie fût mère de Dieu; que les laïques ne dussent pas faire la pâque avec du vin; qu'il y eût un chef de l'église qui dût être souverain de Rome; qu'on dût acheter de lui des dispenses et des indulgences; qu'on dût adorer les cadavres d'un culte de dulie, et cent autres nouveautés qui ont ensanglanté la terre pendant tant de siècles. Ce sont là les funestes assertions de nos ennemis; ce sont là les prestiges que vous deviez détruire.

VII.

Il serait très-digne de vous de distinguer ce qui est nécessaire et divin, de ce qui est inutile et d'invention humaine.

Vous savez que la première nécessité est d'aimer Dieu et son prochain, comme tous les peuples éclairés l'ont reconnu de tous les temps. La justice, la charité, marchent avant tout. La Brinvilliers, la Voisin, la Tophana, cette célèbre empoisonneuse de Naples, croyaient que Jésus-Christ avait deux natures et une personne, et que le Saint-Esprit procédait du Père et

du Fils : Ravaillac, le jésuite Le Tellier et Damiens, en étaient persuadés. Il faut donc, à ce qu'il nous semble, insister beaucoup sur ce premier, sur ce grand devoir d'aimer Dieu, de le craindre, et d'être juste (*e*).

VIII.

A l'égard de la foi, comme les écrits de saint Paul sont les seuls dans lesquels le précepte de croire soit exposé avec étendue, ne pourriez-vous pas expliquer clairement ce que veut dire ce grand apôtre par ces paroles divines, adressées aux Juifs de Rome et non aux Romains, car les Juifs n'étaient pas romains?

La circoncision est utile si vous observez la loi judaïque; mais si vous prévariquez contre cette loi, votre circoncision devient prépuce. Si donc le prépuce garde les justices de la loi, ce prépuce ne sera-t-il pas réputé circoncision? Ce qui est prépuce de sa nature, consommant la loi, te jugera toi qui prévariques contre la loi par la lettre et la circoncision (chap. II. v. 25, 26, 27); et ensuite *détruisons-nous donc la loi?* c'est toujours la loi judaïque) *à Dieu ne plaise, mais nous établissons la foi,* (chap. III, v. 31)..... *Si Abraham a été justifié par ses œuvres, il y a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu.* (Chap. IV, v. 2.)

Il y a cent autres endroits pareils qui, mis par vous dans un certain jour, pourraient éclairer nos incrédules, dont le nombre prodigieux augmente si sensiblement.

(*e*) *Diliges Dominum Deum tuum, et proximum tuum sicut te ipsum.*

IX.

Après ces préliminaires, venons à présent, Monsieur, à votre dispute avec feu M. Fréret, sur la manière dont il faut s'y prendre pour réfuter nos ennemis.

Nous aurions souhaité que vous eussiez donné moins de prise contre vos apologies, en regardant comme des auteurs irréfragables Tertullien et Eusèbe. Vous savez bien que le R. P. Mallebranche traite de fou Tertullien, et qu'Eusèbe était un arien qui compilait tous les contes d'Hégésippe. Ne montrons jamais nos côtés faibles, quand nous en avons de si forts.

X.

Nous sommes fâchés que vous avanciez (*f*) que *les auteurs des Evangiles n'ont point voulu inspirer d'admiration pour leur maître*. Il est évident qu'on veut inspirer de l'admiration pour celui dont on dit qu'il s'est transfiguré sur le Thabor, et que ses habits sont devenus tout blancs pendant la nuit; qu'Élie et Moïse sont venus converser avec lui; qu'il a confondu les docteurs dès son enfance; qu'il a fait des miracles; qu'il a ressuscité des morts; qu'il s'est ressuscité lui-même. Vous avez peut-être voulu dire que le style des *Evangiles* est très-simple; qu'il n'a rien d'admirable; nous en convenons : mais il faut convenir aussi qu'ils tendent, dans leur simplicité, à rendre admirable Jésus-Christ, comme ils le doivent.

Ils n'y a en cela nulle différence entre ce qui nous reste des cinquante Évangiles rejetés et les quatre Évan-

(*f*) Page 23.

giles admis. Tous parlent avec cette même simplicité que nos adversaires appellent grossièreté : exceptons-en le premier chapitre de saint Jean, que les alogiens et d'autres ont cru n'être pas de lui. Il est tout-à-fait dans le style platonicien ; et nos adversaires ont toujours soupçonné qu'un Grec platonicien en était l'auteur.

XI.

Vous prétendez, Monsieur (*g*), que feu M. Fréret confond deux choses très-différentes, la vérité des *Evangiles* et leur authenticité. Comment n'avez-vous pas pris garde qu'il faut absolument que ces écrits soient authentiques pour être reconnus vrais ? Il n'en est pas d'un livre divin qui doit contenir notre loi, comme d'un ouvrage profane : celui-ci peut être vrai sans avoir des témoignages publics et irréfragables qui déposent en sa faveur. L'*histoire de Philippe de Comines* peut contenir quelques vérités sans le sceau de l'approbation des contemporains; mais les actions d'un Dieu doivent être constatées par le témoignage le plus authentique. Tout homme peut dire : Dieu m'a parlé, Dieu a fait tels et tels prodiges; mais on ne doit le croire qu'après avoir entendu soi-même cette voix de Dieu, après avoir vu soi-même ces prodiges; et si on ne les a ni vus ni entendus, il faut des enquêtes qui nous tiennent lieu de nos yeux et de nos oreilles.

Plus ce qu'on nous annonce est surnaturel et divin, plus il nous faut de preuves. Je ne croirai point la foule des historiens qui ont dit que Vespasien guérit un aveugle et un paralytique, s'ils ne m'apportent des preuves authentiques et indubitables de ces deux miracles.

(*g*) Page 16.

Je ne croirai point ceux d'Apollonius de Thyane, s'ils ne sont constatés par la signature de tous ceux qui les ont vus. Ce n'est pas assez; il faut que ces témoins aient tous été irréprochables, incapables d'être trompeurs et d'être trompés; et encore après toutes ces conditions essentielles, tous les gens sensés douteront de la vérité de ces faits; ils en douteront, parce que ces faits ne sont point dans l'ordre de la nature.

C'est donc à vous, Monsieur, de nous prouver que les *Evangiles* ont toute l'authenticité que nous exigeons sur les miracles de Vespasien et d'Apollonius de Thyane. Le nom d'évangile n'a été connu d'aucun auteur romain; ces livres étaient même en très-peu de mains parmi les chrétiens. C'était entre eux un mystère sacré qui n'était même jamais communiqué aux catéchumènes pendant les trois premiers siècles. Les *Evangiles* sont vrais, mais on vous soutiendra qu'ils n'étaient pas authentiques. Les miracles de l'abbé Pâris ont eu mille fois plus d'authenticité; ils ont été recueillis par un magistrat, signés d'un nombre prodigieux de témoins oculaires, présentés publiquement au roi par ce magistrat même. Jamais il n'y eut rien de plus authentique; et cependant jamais rien de plus faux, de plus ridicule, et de plus universellement méprisé.

Voyez, Monsieur, à quoi vous nous exposez par vos raisonnemens qu'on peut si aisément faire valoir contre nos saintes vérités.

XII.

Jésus, dites-vous (*h*), *nous a assuré lui-même de sa propre bouche qu'il était né d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit*. Hélas, Monsieur, où

(*h*) Page 23.

avez-vous pris cette étrange anecdote? Jamais Jésus n'a dit cela dans aucun de nos quatre *Evangiles;* jamais il n'a même rien dit qui en approche. Est-il possible que vous ayez préparé un tel triomphe à nos ennemis? est-il permis de citer à faux Jésus-Christ? avez-vous pu lui attribuer de votre *propre* main ce que sa propre bouche n'a point prononcé? avez-vous pu imaginer qu'on serait assez ignorant pour vous en croire sur votre *propre* méprise? et cela seul ne répand-il pas une dangereuse faiblesse sur votre *propre* livre? . . . .

XIII.

Nous vous fesons, Monsieur, des représentations sans suite, comme vous écrivez; mais elles tendent toutes au même but. Vous dites que c'est une témérité condamnable dans M. Fréret, d'avoir soutenu que le Symbole des apôtres n'avait point été fait par les apôtres. Rien n'est cependant plus vrai que cette assertion du savant Fréret. Ce symbole, qui est sans doute un résumé de la croyance des apôtres, fut rédigé en articles distincts vers la fin du quatrième siècle. En effet, si les apôtres avaient composé cette formule pour servir de règle au fidèles, les *Actes des apôtres* auraient-ils passé sous silence un fait si important? Avouons que le faussaire qui attribue à saint Augustin l'histoire du Symbole des apôtres dans son *sermon* quarante, est bien répréhensible. Il fait parler ainsi saint Augustin: Pierre dit: *Je crois en Dieu père tout-puissant;* André dit, *et en Jésus-Christ son fils;* Jacques ajouta, *qui a été conçu du Saint-Esprit*, etc.; dans le *sermon* cent quinze tout cet ordre est renversé. Malheureusement le premier auteur de ce conte est saint Ambroise dans son trente-huitième *sermon*. Tout ce que nous

pouvons faire, c'est d'avouer que saint Ambroise et saint Augustin étant hommes et sujets à l'erreur, se sont trompés sur la foi d'une tradition populaire.

XIV.

Hélas! que les premiers chrétiens n'ont-ils pas supposé? Le *Testament des douze patriarches*, les *Constitutions apostoliques*, des vers des sibylles en acrostiches, des lettres de Pilate, des lettres de Paul à Sénèque, des lettres de Jésus-Christ à un prince d'Édesse, etc., etc.; ne le dissimulons point; à peine avaient-ils dans le second siècle un seul livre qui ne fût supposé. Tout ce qu'on a répondu avant vous, c'est que ce sont des fraudes pieuses; mais que direz-vous quand on vous soutiendra que toute fraude est impie, et que c'est un crime de soutenir la vérité par le mensonge?

XV.

Que vous importe que le livre *des Pasteurs* soit d'Hermas? Quel que soit son auteur, le livre en est-il moins ridicule? relisez-en seulement les premières lignes, et vous verrez s'il y a rien de plus platement fou. *Celui qui m'avait nourri vendit un jour une certaine fille à Rome. Or après plusieurs années je la vis et je la reconnus; et je commençais à l'aimer comme ma sœur. Quelque temps après je la vis se baigner dans le Tibre, je lui tendis la main, je la fis sortir de l'eau; et l'ayant regardée, je disais dans mon cœur que je serais heureux si j'avais une telle femme, si belle et si bien prise.*

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il est bien es-

sentiel au christianisme que ces bêtises aient été écrites par un Hermas, ou par un autre?

XVI.

Cessez de vouloir justifier la fraude de ceux qui insérèrent dans l'histoire de Flavien Josèphe ce fameux passage touchant Jésus-Christ, passage reconnu pour faux par tous les vrais savans. Quand il n'y aurait dans ce passage si maladroit que ces seuls mots, *il était le Christ*, ne serait-il pas suffisant pour constater la fraude aux yeux de tout homme de bon sens? N'est-il pas absurde que Josèphe, si attaché à sa nation et à sa religion, ait reconnu Jésus pour *christ?* Eh! mon ami, si tu le crois *christ*, fais-toi donc chrétien; si tu le crois christ fils de Dieu, Dieu lui-même, comment n'en dis-tu que quatre mots?

Prenez garde, Monsieur, quand on combat dans le siècle où nous sommes en faveur des fraudes pieuses des premiers siècles, il n'y a point d'homme de bon sens qui ne vous fasse perdre votre cause. Confessons, encore une fois, que toutes ces fraudes sont très-criminelles; mais ajoutons qu'elles ne font tort à la vérité que par l'embarras extrême et par la difficulté qu'on éprouve tous les jours en voulant distinguer le vrai du faux.

XVII.

Laissez là, croyez-moi, le voyage de saint Pierre à Rome, et son pontificat de vingt-cinq ans. S'il était allé à Rome, les *Actes des apôtres* en auraient dit quelque chose; saint Paul n'aurait pas dit expressément : Mon *Évangile* est pour le prépuce, et celui

de Pierre pour les circoncis (*i*). Un voyage à Rome est bien mal prouvé quand on est forcé de dire qu'une lettre écrite de Babylone a été écrite de Rome. Pourquoi saint Pierre, seul de tous les disciples de Jésus, aurait-il dissimulé le lieu d'où il écrivait? Cette fausse date est-elle encore une fraude pieuse? quand vous datez vos lettres de Besançon, cela veut-il dire que vous êtes à Quimpercorentin?

Il y a très-grande apparence que si on avait été bien persuadé dans les premiers siècles du séjour de saint Pierre à Rome, la première église qu'on y a bâtie n'aurait pas été dédiée à saint Jean. Les premiers qui ont parlé de ce voyage méritent-ils d'ailleurs tant de croyance? Ces premiers auteurs sont Marcel, Abdias et Hégésippe. Franchement ce qu'ils rapportent du défi fait par Simon le prétendu magicien à Simon Pierre le prétendu voyageur, l'histoire de leurs chiens et de leur querelle en présence de l'empereur Néron, ne donnent pas une idée bien avantageuse des écrivains de ce temps-là. Ne fouillons plus dans ces masures; leurs décombres nous feraient trop souvent tomber.

XVIII.

Nous avons peur que vous n'ayez raisonné d'une manière dangereuse en vous prévalant du témoignage de l'empereur Julien. Songez que nous n'avons point tout l'ouvrage de Julien; nous n'en avons que des fragmens rapportés par saint Cyrille, son adversaire, qui ne lui répondit qu'après sa mort, ce qui n'est pas généreux. Pensez-vous en effet que Cyrille ne lui aura pas fait dire tout ce qui pouvait être le plus

(*i*) *Épître aux Galates*, chap. II.

aisément réfuté? Et pensez-vous que Cyrille l'ait en effet combattu avec avantage? Pesez bien les paroles qu'il rapporte de cet empereur; les voici : *Jésus n'a fait pendant sa vie aucune action remarquable, à moins qu'on ne regarde comme une grande merveille de guérir des boiteux et des aveugles, et d'exorciser les démons dans les villages de Bethzaïde et de Béthanie.*

Le sens de ces paroles n'est-il pas évident : « Jésus » n'a rien fait de grand? vous prétendez qu'il a passé » pour guérir des aveugles et des boiteux et pour » chasser des démons; mais tous nos demi-dieux ont » eu la réputation de faire de bien plus grandes cho- » ses : il n'est aucun peuple qui n'ait ses prodiges, il » n'est aucun temple qui n'atteste des guérisons mi- » raculeuses. Vous n'avez en cela aucun avantage sur » nous; au contraire, notre religion a cent fois plus » de prodiges que la vôtre. Si vous avez fait de Jésus » un Dieu, nous avons fait avant vous cent dieux de » cent héros; nous possédons plus de dix mille attes- » tations de guérisons opérées au temple d'Esculape, » et dans les autres temples. Nous enchantions les ser- » pens, nous chassions les mauvais génies, avant que » vous existassiez. Pour nous prouver que votre Dieu » l'emporte sur les nôtres et est le Dieu véritable, il » faudrait qu'il se fût fait connaître par toutes les na- » tions; rien ne lui était plus aisé; il n'avait qu'un » mot à dire; il ne devait pas se cacher sous la forme » d'un charpentier de village. Le Dieu de l'univers ne » devait pas être un misérable Juif condamné au sup- » plice des esclaves. Enfin de quoi vous avisez-vous, » charlatans et fanatiques nouveaux, de vous préférer » insolemment aux anciens charlatans et aux anciens » fanatiques? »

Voilà nettement le sens des paroles de Julien. Voilà

sûrement son opinion, voilà son argument dans toute sa force; il nous fait frémir; nous ne le rapportons qu'avec horreur; mais personne n'y a jamais répondu: vous ne deviez pas exposer la religion chrétienne à de si terribles rétorsions.

XIX.

Vous avouez qu'il y a eu souvent de la fraude et des illusions dans les possessions et dans les exorcismes; et après cet aveu, vous voulez prouver que Jésus envoya le diable, du corps de deux possédés, dans le corps de deux mille cochons qui allèrent se noyer dans le lac de Génézareth. Ainsi un diable se trouva dans deux mille corps à la fois, ou si vous voulez, deux diables dans mille corps, ou bien Dieu envoya deux mille diables.

Pour peu que vous eussiez eu de prudence, vous n'auriez pas parlé d'un tel miracle, vous n'auriez pas excité les risées de tous les gens de bon sens; vous auriez dit avec le grand Origène que ce sont des types, des paraboles; vous vous seriez souvenu qu'il n'y eut jamais de cochons chez les Juifs ni chez les Arabes leurs voisins. Vous auriez fait réflexion que si, contre toute vraisemblance, quelque marchand eût conduit deux mille cochons dans ces contrées, Jésus aurait commis une très-méchante action de noyer ces deux mille porcs; qu'un tel troupeau est une richesse très-considérable. Le prix de deux mille porcs a toujours surpassé celui de dix mille moutons. Noyez ces bêtes ou les empoisonner, c'est la même chose. Que feriez-vous d'un homme qui aurait empoisonné dix mille moutons.

Des témoins oculaires, dites-vous, rapportent cette histoire. Ignorez-vous ce que répondent les incré-

dules? Ils ne regardent comme vrais témoins oculaires que des citoyens domiciliés dignes de foi, qui, interrogés publiquement par le magistrat sur un fait extraordinaire, déposent unanimement qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont examiné; des témoins qui ne se contredisent jamais; des témoins dont la déposition est conservée dans les archives publiques, revêtue de toutes les formes. Sans ces conditions, ils ne peuvent croire un fait ridicule en lui-même, et impossible dans les circonstances dont on l'accompagne. Ils rejettent avec indignation et avec dédain des témoins dont les livres n'ont été connus dans le monde que plus de cent années après l'événement; des livres dont aucun auteur contemporain n'a jamais parlé; des livres qui se contredisent les uns les autres à chaque page; des livres qui attribuent à Jésus deux généalogies absolument différentes, et qui ne sont que la généalogie de Joseph qui n'est point son père; des livres pour lesquels, disent-ils, vous auriez le plus profond mépris, et que vous ne daigneriez pas réfuter s'ils étaient écrits par des hommes d'une autre religion que la vôtre. Ils croient que vous pensez comme eux dans le fond de votre cœur, et que vous avez la lâcheté de soutenir ce qu'il vous est impossible de croire. Pardonnez-nous de vous rapporter leurs funestes discours. Nous n'en usons ainsi que pour vous convaincre qu'il fallait employer, pour soutenir la religion chrétienne une méthode toute différente de celle dont on s'est servi jusqu'à présent. Il est évident qu'elle est très-mauvaise, puisqu'à mesure qu'on fait un nouveau livre dans ce goût, le nombre des incrédules augmente. L'ouvrage de l'abbé Houtteville, qui ne chercha qu'à étaler de l'esprit et des mots nouveaux, a produit une foule de contradicteurs; et nous craignons que le vôtre n'en fasse naître davantage.

XX.

Dieu nous préserve de penser que vous sacrifiez la vérité à un vil intérêt; que vous êtes du nombre de ces malheureux mercenaires qui combattent par des argumens, pour assurer et pour faire respecter les immenses fortunes de leurs maîtres; qui s'extènuent dans la triste recherche de tous les fatras théologiques, afin que de voluptueux ignorans, comblés d'or et d'honneurs, laissent tomber pour eux quelques miettes de leur table! Nous sommes très-loin de vous prêter des vues si basses et si odieuses; nous vous regardons comme un homme abusé par la simplicité de sa candeur.

Vous alléguez, pour prouver la réalité des possessions, que saint Paulin vit un possédé qui se tenait les pieds en haut à la voûte d'une église, et qui marchait la tête en bas sur cette voûte comme un antipode, sans que sa robe se retroussât; vous ajoutez que saint Paulin, surpris d'une marche si extraordinaire, crut mon homme possédé du diable, et envoya vite chercher des reliques de saint Félix de Nole, qui le guérirent sur-le-champ. Cette cure consistait apparemment à le faire tomber de la voûte la tête la première. Est-il possible, Monsieur, que dans un siècle tel que le nôtre, vous osiez rapporter de telles niaiseries qui auraient été sifflées au quinzième siècle!

Vous ajoutez que Sulpice Sévère atteste qu'un homme à qui on avait donné des reliques de saint Martin s'éleva tout d'un coup en l'air, les bras étendus, et y resta long-temps. Voilà sans doute un beau miracle, bien utile au genre humain, bien édifiant! comptez-vous cela, Monsieur, parmi les preuves du christianisme?

Nous vous conseillons de laisser ces histoires avec celle de saint Paul-l'Ermite, à qui un corbeau apporta tous les jours pendant quarante ans la moitié d'un pain, et à qui il apporta un pain entier quand saint Antoine vint dîner avec lui; avec l'histoire de saint Pacôme, qui fesait ses visites monté sur un crocodile; avec celle d'un autre saint Paul ermite, qui, trouvant un jour un jeune homme couché avec sa femme, lui dit : Couchez avec ma femme tant que vous voudrez, et avec mes enfans aussi; après quoi il alla dans le désert.

XXI.

Enfin, Monsieur, vous regrettez que les possessions du diable, les sortiléges et la magie *ne soient plus de mode* (ce sont vos expressions); nous joignons nos regrets aux vôtres. Nous convenons en effet que l'ancien *Testament* est fondé en partie sur la magie; témoin les miracles des sorciers de Pharaon, la pythonisse d'Endor, les enchantemens des serpens, etc. Nous savons aussi que Jésus donna mission à ses disciples de chasser les diables; mais croyez-moi, ce sont là de ces choses dont il est convenable de ne jamais parler. Les papes ont très-sagement défendu la lecture de la *Bible ;* elle est trop dangereuse pour ceux qui n'écoutent que leur raison : elle ne l'est pas pour vous qui êtes théologien, et qui savez immoler la raison à la théologie; mais quel trouble ne jette-t-elle pas dans un nombre prodigieux d'ames éclairées et timorées? Nous sommes témoins que votre livre leur imprime mille doutes. Si tous les laïques avaient le bonheur d'être ignorans, ils ne douteraient pas. Ah! Monsieur, que le sens commun est fatal!

XXII.

Vous auriez pu vous passer de dire que les apôtres et les disciples ne s'adressèrent pas seulement à la plus vile populace, mais qu'ils persuadèrent aussi quelques grands seigneurs. Premièrement, ce fait est évidemment faux. En second lieu, cela marque un peu trop d'envie de plaire aux grands seigneurs de l'église d'aujourd'hui; et vous savez trop bien que du temps des apôtres il n'y avait ni évêque intitulé monseigneur et doté de cent mille écus de rentes, ni d'abbé crossé, mitré, ni serviteur des serviteurs de Dieu, maître de Rome et de la cinquième partie de l'Italie.

XXXIII.

Vous parlez toujours de martyrs. Eh! Monsieur, ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve s'élève contre nous? insensés et cruels que nous sommes! quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres? Ah! Monsieur, vous n'avez donc pas voyagé; vous n'avez pas vu à Constance la place où Jérôme de Prague dit à un des bourreaux du concile, qui voulait allumer son bûcher par derrière: *Allume par devant; si j'avais craint les flammes, je ne serais pas venu ici.*

Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, où le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du chancelier, chanta des cantiques avant son supplice? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque constance par une jeune femme de qualité nommée madame de La Caille qui fut brûlée quelques jours après lui? elle était chargée de fers dans un cachot voisin du sien, et ne

recevait le jour que par une petite grille pratiquée en haut dans le mur qui séparait ces deux cachots. Cette femme entendait le conseiller qui disputait sa vie contre ses juges par les formes des lois. *Laissez là*, lui cria-t-elle, *ces indignes formes; craignez-vous de mourir pour votre Dieu?*

Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jésuite Daniel n'a garde de rapporter, et ce que d'Aubigné et les contemporains nous certifient.

Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés à Lyon dans la place des Terreaux, depuis 1546? Faut-il vous faire voir mademoiselle de Cagnon suivant dans une charrette cinq autres charrettes chargées d'infortunés condamnés aux flammes, parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu? cette fille, malheureusement persuadée que la religion réformée est la véritable, avait toujours répandu des largesses parmi les pauvres de Lyon; ils entouraient, en pleurant, la charrette où elle était traînée, chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-ils, *nous ne recevrons plus d'aumônes de vous. Hé bien!* dit-elle, *vous en recevrez encore;* et elle leur jeta ses mules de velours que ses bourreaux lui avaient laissées.

Avez-vous vu la place de l'estrapade à Paris? elle fut couverte sous François Ier de corps réduits en cendres. Savez-vous comme on les fesait mourir? on les suspendait à de longues bascules qu'on élevait et qu'on baissait tour à tour sur un vaste bûcher, afin de leur faire sentir plus long-temps toutes les horreurs de la mort la plus douloureuse. On ne jetait ces corps sur les charbons ardens que lorsqu'ils étaient presque entièrement rôtis, et que leurs membres retirés, leur peau sanglante et consumée, leurs yeux brûlés, leur visage défiguré,

ne leur laissaient plus l'apparence de la figure humaine.

Le jésuite Daniel suppose, sur la foi d'un infâme écrivain de ce temps-là, que François Ier dit publiquement qu'il traiterait ainsi le dauphin son fils, s'il donnait dans les opinions des réformés; personne ne croira qu'un roi, qui ne passait pas pour un Néron, ait jamais prononcé de si abominables paroles. Mais la vérité est que tandis qu'on fesait à Paris ces sacrifices de sauvages, qui surpassent tout ce que l'inquisition a jamais fait de plus horrible, François Ier plaisantait avec ses courtisans, et couchait avec sa maîtresse.

Ce ne sont pas là, Monsieur, des histoires de sainte Potamienne, de sainte Ursule, et des onze mille vierges. C'est un récit fidèle de ce que l'histoire a de moins incertain.

Le nombre des martyrs réformés, soit Vaudois, soit Albigeois, soit évangélistes, est innombrable. Un de vos ancêtres, du moins un homme de votre nom, Pierre Bergier, fut brûlé à Lyon en 1552 avec René Poyet, parent du chancelier Poyet. On jeta dans le même bûcher Jean Chambon, Louis Dimonet, Louis de Marsac, Étienne de Gravot, et cinq jeunes écoliers. Je vous ferais trembler si je vous fesais voir la liste des martyrs que les protestans ont conservée.

Pierre Bergier chantait un psaume de Marot en allant au supplice. Dites-nous de bonne foi si vous chanteriez un psaume latin en pareil cas? Dites-nous si le supplice de la potence, de la roue ou du feu, est une preuve de la religion? c'est une preuve sans doute de la barbarie humaine; c'est une preuve que d'un côté il y a des bourreaux, et de l'autre des persuadés.

Non, si vous voulez rendre la religion chrétienne aimable, ne parlez jamais de martyrs; nous en avons

fait cent fois plus que les païens. Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit des massacres des Albigeois, des habitans de Mérindol, de la Saint-Barthélemi, de soixante ou quatre-vingt mille Irlandais protestans, égorgés, assommés, pendus, brûlés par les catholiques, de ces millions d'Indiens tués comme des lapins dans des garennes, aux ordres de quelques moines. Nous frémissons, nous gémissons; mais il faut le dire; parler de martyrs à des chrétiens, c'est parler de gibets et de roues à des bourreaux et à des recors.

XXIV.

Que pourrions-nous vous représenter encore, Monsieur, après ce tableau aussi vrai qu'épouvantable que vous nous avez forcé de vous tracer de nos mains tremblantes? Oui, à la honte de la nature, il y a encore des fanatiques assez barbares, des hommes assez dignes de l'enfer, pour dire qu'il faut faire périr dans les supplices tous ceux qui ne croient pas à la religion chrétienne que vous avez si mal défendue. C'est ainsi que pensent encore les inquisiteurs; tandis que les rois et leurs ministres, devenus plus humains, émoussent dans toute l'Europe le fer dont ces monstres sont armés. Un évêque en Espagne a proféré ces paroles devant des témoins respectables de qui nous les tenons : *Le ministre d'état qui a signé l'expulsion des jésuites mérite la mort*. Nous avons vu des gens qui ont toujours à la bouche ces mots cruels, *contrainte et châtiment*, et qui disent hautement que le christianisme ne peut se conserver que par la terreur et par le sang.

Je ne veux pas vous citer ici un autre évêque de la plus basse naissance, qui, séduit par un fanatique, s'est

expliqué avec plus de fureur qu'on n'en a jamais reproché aux Dioclétiens et aux Décius.

La terre entière s'est élevée contre les jésuites, parce qu'ils étaient persécuteurs; mais qu'il se trouve quelque prince assez peu éclairé, assez mal conseillé, assez faible, pour donner sa confiance à un capucin, à un cordelier, vous verrez les cordeliers et les capucins aussi insolens, aussi intrigans, aussi persécuteurs, aussi ennemis de la puissance civile que les jésuites l'ont été. Il faut que la magistrature soit partout occupée sans cesse à réprimer les attentats des moines. Il y a maintenant dans Paris un cordelier qui prêche avec la même impudence et la même fureur que le cordelier Feu-Ardent prêchait du temps de la ligue.

Quel homme a jamais été plus persécuteur chez ces mêmes cordeliers que leur prédicateur Poisson? Il exerça sur eux un pouvoir si tyrannique, que le ministère fut obligé de le faire déposer de sa place de provincial et de l'exiler. Que n'eût-il point fait contre les laïques? Mais cet ardent persécuteur était-il un homme persuadé, un fanatique de religion? non, c'était le plus hardi débauché qui fût dans tout l'ordre; il ruina le grand couvent de Paris en filles de joie. Le procès de la femme du Moutier, qui redemanda quatre mille francs après la mort de ce moine, existe encore au greffe de la tournelle criminelle. Percez la muraille du parvis avec Ézéchiel (*k*), vous verrez des serpens, des monstres, et l'abomination dans la maison d'Israël.

XXV.

Si vous avez malheureusement invité nos ennemis à s'irriter de tant de scandales, de tant de cruautés, d'une

(*k*) *Ézéchiel*, chap. VII., v. 7.

soif si intarissable de l'argent, des honneurs et du pouvoir, de cette lutte éternelle de l'église contre l'état, de ces procès interminables dont les tribunaux retentissent; ne leur apprêtez point à rire en discutant des histoires qu'on ne doit jamais approfondir. Qu'importe, hélas! à notre salut que le démon Asmodée ait tordu le cou à sept maris de Sara, et qu'il soit aujourd'hui enchaîné chez les Turcs dans la haute Égypte ou dans la basse?

Vous auriez pu vous abstenir de louer l'action de Judith, qui assassina Holopherne en couchant avec lui. Vous dites, pour la justifier (*l*), *que chez les anciens peuples, comme chez les sauvages, le droit de la guerre était féroce et inhumain.* Vous demandez *en quoi l'action de Judith est différente de celle de Mutius Scévola?* Voici la différence, Monsieur; Scévola n'a point couché avec Porsenna, et Tite-Live n'est point mis par le concile de Trente au rang des livres canoniques.

Pourquoi vouloir examiner l'édit d'Assuérus, qui fit publier que dans dix mois on massacrerait tous les Juifs, parce qu'un d'eux n'avait pas salué Aman? Si ce roi a été insensé, s'il n'a pas prévu que les Juifs auraient pendant dix mois le temps de s'enfuir, quel rapport cela peut-il avoir à nos devoirs, à la piété, à la charité?

On vous arrêterait à chaque page, à chaque ligne : il n'y en a presque point qui ne prépare un funeste triomphe à nos ennemis.

Enfin, Monsieur, nous sommes persuadés que, dans le siècle où nous vivons, la plus forte preuve qu'on puisse donner de la vérité de notre religion est l'exemple de la vertu. La charité vaut mieux que la dispute. Une

(*l*) Page 154, deuxième pièce.

bonne action est préférable à l'intelligence du dogme. Il n'y a pas huit cents ans que nous savons que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Mais tout le monde sait depuis quatre mille ans qu'il faut être juste et bienfesant. Nous en appelons de votre livre à vos mœurs mêmes, et nous vous conjurons de ne point déshonorer des mœurs si honnêtes par des argumens si faibles et si misérables, etc.

Signé, CHAMBON, DUMOULINS, DESJARDINS, et VERZENOT.

LES QUESTIONS

DE ZAPATA,

TRADUITES PAR LE SIEUR TAMPONET,

DOCTEUR EN SORBONNE.

1766.

Le licencié Zapata, nommé professeur en théologie dans l'université de Salamanque, présenta ces questions à la junta des docteurs en 1629. Elles furent supprimées. L'exemplaire espagnol est dans la bibliothèque de Brunsvick.

Sages maîtres,

1° Comment dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs, que nous fesons brûler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de Dieu?

2° Pourquoi Dieu, qu'on ne peut sans blasphême regarder comme injuste, a-t-il pu abandonner la terre entière pour la petite horde juive, et ensuite abandonner sa petite horde pour une autre, qui fut pendant deux cents ans beaucoup plus petite et plus méprisée?

3° Pourquoi a-t-il fait une foule de miracles incompréhensibles, en faveur de cette chétive nation avant les temps qu'on nomme historiques? Pourquoi n'en fait-il plus depuis quelques siècles? et pourquoi n'en voyons-nous jamais, nous qui sommes le peuple de Dieu?

4° Si Dieu est le Dieu d'Abraham, pourquoi brûlez-

vous les enfans d'Abraham ? et si vous les brûlez, pourquoi récitez-vous leurs prières, même en les brûlant ? Comment, vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir suivi leur loi ?

5° Comment concilierai-je la chronologie des Chinois, des Chaldéens, des Phéniciens, des Égyptiens, avec celle des Juifs ? et comment accorderai-je entre elles quarante manières différentes de supputer les temps chez les commentateurs ? Je dirai que Dieu dicta ce livre ; et on me répondra que Dieu ne sait donc pas la chronologie.

6° Par quels argumens prouverai-je que les livres attribués à Moïse furent écrits par lui dans le désert ? A-t-il pu dire qu'il écrivait au-delà du Jourdain, quand il n'a jamais passé le Jourdain ? On me répondra que Dieu ne sait donc pas la géographie.

7° Le livre intitulé *Josué* dit que Josué fit graver le *Deutéronome* sur des pierres enduites de mortier : ce passage de Josué, et ceux des anciens auteurs, prouvent évidemment que, du temps de Moïse et de Josué, les peuples orientaux gravaient sur la pierre et sur la brique leurs lois et leurs observations. *Le Pentateuque* nous dit que le peuple juif manquait dans le désert de nourriture et de vêtemens ; il était peu probable qu'on eût des gens assez habiles pour graver un gros livre, lorsqu'on n'avait ni tailleurs ni cordonniers. Mais comment conserva-t-on ce gros ouvrage gravé sur du mortier ?

8° Quelle est la meilleure manière de réfuter les objections des savans, qui trouvent dans le *Pentateuque* des noms de villes qui n'existaient pas alors, des préceptes pour les rois que les Juifs avaient alors en horreur et qui ne gouvernèrent que sept cents ans après Moïse ; enfin, des passages où l'auteur, très-postérieur à Moïse, se trahit lui-même en disant : *Le lit d'Og qu'on voit*

encore aujourd'hui à Ramatha..... Le Cananéen était alors dans le pays.... etc. etc. etc. etc.

Ces savans, fondés sur des difficultés et sur des contradictions qu'ils imputent aux chroniques juives, pourraient faire quelque peine à un licencié.

9° Le livre de la *Genèse* est-il physique ou allégorique? Dieu ôta-t-il en effet une côte à Adam pour en faire une femme? et comment est-il dit auparavant qu'il le créa mâle et femelle! Comment Dieu créa-t-il la lumière avant le soleil? Comment divisa-t-il la lumière des ténèbres, puisque les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière? Comment fit-il le jour avant que le soleil fût fait? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puisqu'il n'y a point de firmament, et que cette fausse notion d'un firmament n'est qu'une imagination des anciens Grecs? Il y a des gens qui conjecturent que la *Genèse* ne fut écrite que quand les Juifs eurent quelque connaissance de la philosophie erronée des autres peuples, et j'aurai la douleur d'entendre dire que Dieu ne sait pas plus la physique que la chronologie et la géographie.

10° Que dirai-je du jardin d'Éden, d'où il sortit un fleuve qui se divisait en quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Phison, qu'on croit le Phase, le Géon, qui coule dans le pays d'Éthiopie, et qui par conséquent ne peut être que le Nil, et dont la source est distante de mille lieues de la source de l'Euphrate? On me dira encore que Dieu est un bien mauvais géographe.

11° Je voudrais de tout mon cœur manger du fruit qui pendait à l'arbre de la science, et il me semble que la défense d'en manger est étrange; car Dieu ayant donné la raison à l'homme, il devait l'encourager à s'instruire. Voulait-il n'être servi que par un sot? Je

voudrais parler aussi au serpent, puisqu'il a tant d'esprit; mais je voudrais savoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien, ce grand philosophe, le demanda au grand saint Cyrille, qui ne put satisfaire à cette question, mais qui répondit à ce sage empereur : c'est vous qui êtes le serpent. Saint Cyrille n'était pas poli; mais vous remarquerez qu'il ne répondit cette impertinence théologique que quand Julien fut mort.

La *Genèse* dit que le serpent mange de la terre; vous savez que la *Genèse* se trompe, et que la terre seule ne nourrit personne. A l'égard de Dieu qui venait se promener familièrement tous les jours à midi dans le jardin, et qui s'entretenait avec Adam et Ève et avec le serpent, il serait fort doux d'être en quatrième. Mais comme je vous crois plus faits pour la compagnie que Joseph et Marie avaient dans l'étable de Bethléem, je ne vous proposerai pas un voyage au jardin d'Éden, surtout depuis que la porte en est gardée par un chérubin armé jusqu'aux dents. Il est vrai que, selon les rabbins, *chérubins* signifie bœuf. Voilà un étrange portier. De grâce, dites-moi au moins ce que c'est qu'un chérubin.

12° Comment expliquerai-je l'histoire des anges qui devinrent amoureux des filles des hommes, et qui engendrèrent les géans? Ne m'objectera-t-on pas que ce trait est tiré des fables païennes? Mais puisque les Juifs inventèrent tout dans le désert, et qu'ils étaient fort ingénieux, il est clair que toutes les autres nations ont pris d'eux leur science. Homère, Platon, Cicéron, Virgile, n'ont rien su que par les Juifs. Cela n'est-il pas démontré?

13° Comment me tirerai-je du déluge, des cataractes du ciel, qui n'a point de cataractes, de tous les animaux arrivés du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique, et des terres australes, enfermés dans un grand coffre avec

leurs provisions pour boire et pour manger pendant un an, sans compter le temps où la terre, trop humide encore, ne put rien produire pour leur nourriture? Comment le petit ménage de Noé put-il suffire à donner à tous ces animaux leurs alimens convenables? Il n'était composé que de huit personnes.

14° Comment rendrai-je l'histoire de la tour de Babel vraisemblable? Il faut bien que cette tour fût plus haute que les pyramides d'Égypte, puisque Dieu laissa bâtir les pyramides. Allait-elle jusqu'à Vénus ou du moins jusqu'à la lune.

15° Par quel art justifierai-je les deux mensonges d'Abraham, le père des croyans, qui, à l'âge de cent trente-cinq ans, à bien compter, fit passer la belle Sara pour sa sœur en Égypte et à Gérar, afin que les rois de ce pays-là en fussent amoureux, et lui fissent des présens? Fi! qu'il est vilain de vendre sa femme!

16° Donnez-moi des raisons qui m'expliquent pourquoi Dieu ayant ordonné à Abraham que toute sa postérité fût circoncise, elle ne le fut point sous Moïse.

17° Puis-je par moi-même savoir si les trois anges à qui Sara servit un veau tout entier à manger, avaient un corps, ou s'ils en empruntaient un? et comment il se peut faire que Dieu ayant envoyé deux anges à Sodome, les Sodomites voulussent commettre certain péché avec ces anges? Ils devaient être bien jolis. Mais pourquoi Loth le juste offrait-il ses deux filles à la place des deux anges aux Sodomites? Quelles commères? elles couchèrent un peu avec leur père. Ah! sages maîtres, cela n'est pas honnête!

18° Mon auditoire me croira-t-il quand je lui dirai que la femme de Loth fut changée en une statue de sel? que répondrai-je à ceux qui me diront que c'est peut-être une imitation grossière de l'ancienne fable d'Eu-

rydice, et que la statue de sel ne pouvait pas tenir à la pluie?

19° Que dirai-je quand il faudra justifier les bénédictions tombées sur Jacob le juste qui trompa Isaac son père, et qui vola Laban son beau-père? Comment expliquerai-je que Dieu lui apparut au haut d'une échelle? et comment Jacob se battit-il toute la nuit contre un ange, etc. etc.

20° Comment dois-je traiter le séjour des Juifs en Égypte, et leur évasion? L'*Exode* dit qu'ils restèrent quatre cents ans en Égypte; et en fesant le compte juste, on ne trouve que deux cent cinq ans. Pourquoi la fille de Pharaon se baignait-elle dans le Nil, où l'on ne se baigne jamais à cause des crocodiles? etc. etc.

21° Moïse ayant épousé la fille d'un idolâtre, comment Dieu le prit-il pour son prophète sans lui en faire des reproches? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que Moïse, excepté ceux de couvrir le pays de poux et de vermine? Comment changèrent-ils en sang toutes les eaux qui étaient déjà changées en sang par Moïse? Comment Moïse conduit par Dieu même, et se trouvant à la tête de six cent trente mille combattans, s'enfuit-il avec son peuple, au lieu de s'emparer de l'Égypte, dont tous les premiers nés avaient été mis à mort par Dieu même? L'Égypte n'a jamais pu rassembler une armée de cent mille hommes, depuis qu'il est fait mention d'elle dans les temps historiques. Comment Moïse, en s'enfuyant avec ces troupes de la terre de Gessen, au lieu d'aller en droite ligne dans le pays de Canaan, traversa-t-il la moitié de l'Égypte, et remonta-t-il jusque vis-à-vis de Memphis entre Baal-Séphon et la mer Rouge? Enfin, comment Pharaon put-il le poursuivre avec toute sa cavalerie, puisque, dans la cinquième plaie de l'É-

gypte, Dieu venait de faire périr tous les chevaux et toutes les bêtes, et que d'ailleurs l'Égypte, coupée par tant de canaux, eut toujours très-peu de cavalerie?

22° Comment concilierai-je ce qui est dit dans l'*Exode* avec le discours de saint Étienne dans les *Actes des apôtres*, et avec les passages de Jérémie et d'Amos? L'*Exode* dit qu'on sacrifia à Jéhova pendant quarante ans dans le désert; Jérémie, Amos et saint Etienne disent qu'on n'offrit ni sacrifice ni hostie pendant tout ce temps-là. L'*Exode* dit qu'on fit le tabernacle dans lequel était l'arche de l'alliance; et saint Étienne, dans les *Actes*, dit qu'on portait le tabernacle de Moloc et de Ramphan.

23° Je ne suis pas assez bon chimiste pour me tirer heureusement du veau d'or, que l'*Exode* dit avoir été formé en un seul jour, et que Moïse réduisit en cendres. Sont-ce deux miracles? sont-ce deux choses possibles à l'art humain?

24° Est-ce encore un miracle que le conducteur d'une nation dans un désert ait fait égorger vingt-trois mille hommes de cette nation par une seule des douze tribus, et que vingt-trois mille hommes se soient laissé massacrer sans se défendre?

25° Dois-je encore regarder comme un miracle, ou comme un acte de justice ordinaire, qu'on fît mourir vingt-quatre mille Hébreux, parce qu'un d'entre eux avait couché avec une Madianite, tandis que Moïse lui-même avait pris une Madianite pour femme? et ces Hébreux, qu'on nous peint si féroces, n'étaient-ils pas de bonnes gens de se laisser ainsi égorger pour des filles? Et à propos de filles, pourrai-je tenir mon sérieux, quand je dirai que Moïse trouva trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec soixante et un mille ânes? Ce n'est pas deux ânes par pucelle.

26° Quelle explication donnerai-je à la loi qui défend de manger du lièvre *parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu*, tandis que les lièvres ont le pied fendu, et ne ruminent pas? Nous avons déjà vu que ce beau livre a fait de Dieu un mauvais géographe, un mauvais chronologiste, un mauvais physicien; il ne le fait pas meilleur naturaliste. Quelles raisons donnerai-je de plusieurs autres lois non moins sages, comme celle des eaux de jalousie, et de la punition de mort contre un homme qui a couché avec sa femme dans le temps qu'elle a ses règles? etc. etc. etc. Pourrai-je justifier ces lois barbares et ridicules, qu'on dit émanées de Dieu même?

27° Que répondrai-je à ceux qui seront étonnés qu'il ait fallu un miracle pour faire passer le Jourdain, qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus de quarante-cinq pieds, qu'on pouvait si aisément franchir avec le moindre radeau, et qui était guéable en tant d'endroits, témoin les quarante-deux mille Éphraïmites égorgés à un gué de ce fleuve par leurs frères?

28° Que répondrai-je à ceux qui demanderont comment les murs de Jéricho tombèrent au seul son des trompettes, et pourquoi les autres villes ne tombèrent pas de même?

29° Comment excuserai-je l'action de la courtisane Rahab qui trahit Jéricho sa patrie? en quoi cette trahison était-elle nécessaire, puisqu'il suffisait de sonner de la trompette pour prendre la ville? et comment sonderai-je la profondeur des décrets divins, qui ont voulu que notre divin Sauveur Jésus-Christ naquît de cette courtisane Rahab, aussi-bien que de l'inceste que Thamar commit avec Juda son beau-père, et de l'adultère de David et de Betzabée? tant les voies de Dieu sont incompréhensibles!

30° Quelle approbation pourrai-je donner à Josué, qui fit pendre trente et un roitelets dont il usurpa les petits états, c'est-à-dire les villages?

31° Comment parlerai-je de la bataille de Josué contre les Amorrhéens à Béthoron sur le chemin de Gabaon? Le Seigneur fait pleuvoir du ciel de grosses pierres, depuis Béthoron jusqu'à Aséca; il y a cinq lieues de Béthoron à Aséca; ainsi les Amorrhéens furent exterminés par des rochers qui tombaient du ciel pendant l'espace de cinq lieues. L'Écriture dit qu'il était midi; pourquoi donc Josué commande-t-il au soleil et à la lune de s'arrêter au milieu du ciel pour donner le temps d'achever la défaite d'une petite troupe qui était déjà exterminée? pourquoi dit-il à la lune de s'arrêter à midi? comment le soleil et la lune restèrent-ils un jour à la même place? A quel commentateur aurai-je recours pour expliquer cette vérité extraordinaire!

32° Que dirai-je de Jephté qui immola sa fille, et qui fit égorger quarante-deux mille Juifs de la tribu d'Éphraïm qui ne pouvaient pas prononcer *Shibolet?*

33° Dois-je avouer ou nier que la loi des Juifs n'annonce en aucun endroit des peines ou des récompenses après la mort? comment se peut-il que ni Moïse ni Josué n'aient parlé de l'immortalité de l'ame, dogme connu des anciens Égyptiens, des Chaldéens, des Persans et des Grecs; dogme qui ne fut un peu en vogue chez les Juifs qu'après Alexandre, et que les saducéens réprouvèrent toujours, parce qu'il n'est pas dans le *Pentateuque*.

34° Quelle couleur faudra-t-il que je donne à l'histoire du lévite qui, étant venu sur son âne à Gabaa, ville des Benjamites, devint l'objet de la passion sodomitique de tous les Gabaonites qui voulurent le violer? Il leur abandonna sa femme, avec laquelle les Gabao-

nites couchèrent pendant toute la nuit : elle en mourut le lendemain. Si les Sodomites avaient accepté les deux filles de Loth au lieu des deux anges, en seraient-elles mortes ?

35° J'ai besoin de vos enseignemens pour entendre ce verset 19 du premier chapitre des *Juges : Le Seigneur accompagna Juda, et il se rendit maître des montagnes, mais il ne put défaire les habitans de la vallée, parce qu'ils avaient une grande quantité de chariots armés de faux.* Je ne puis comprendre par mes faibles lumières comment le dieu du ciel et de la terre, qui avait changé tant de fois l'ordre de la nature, et suspendu les lois éternelles en faveur de son peuple juif, ne put venir à bout de vaincre les habitans d'une vallée parce qu'ils avaient des chariots. Serait-il vrai, comme plusieurs savans le prétendent, que les Juifs regardassent alors leur Dieu comme une divinité locale et protectrice, qui tantôt était plus puissante que les dieux ennemis et tantôt était moins puissante? et cela n'est-il pas encore prouvé par cette réponse de Jephté : *Vous possédez de droit ce que votre Dieu Chamos vous a donné ; souffrez donc que nous prenions ce que notre Dieu Adonaï nous a promis ?*

36° J'ajouterai encore qu'il est difficile de croire qu'il y eût tant de chariots armés de faux dans un pays de montagnes, où l'Écriture dit en tant d'endroits que la grande magnificence était d'être monté sur un âne.

37° L'histoire d'Aod me fait beaucoup plus de peine. Je vois les Juifs presque toujours asservis, malgré le secours de leur Dieu qui leur avait promis avec serment de leur donner tout le pays qui est entre le Nil, la mer et l'Euphrate. Il y avait dix-huit ans qu'ils étaient sujets d'un roitelet nommé Églon, lorsque Dieu suscita en leur faveur Aod, fils de Géra, qui se servait

de la main gauche comme de la main droite. Aod, fils de Géra, s'étant fait faire un poignard à deux tranchans, le cacha sous son manteau, comme firent depuis Jacques Clément et Ravaillac. Il demande au roitelet une audience secrète; il dit qu'il a un mystère de la dernière importance à lui communiquer de la part de Dieu. Églon se lève respectueusement, et Aod de la main gauche lui enfonce le poignard dans le ventre. Dieu favorisa en tout cette action qui, dans la morale de toutes les nations de la terre, paraît un peu dure. Apprenez-moi quel est l'assassinat le plus divin, ou celui de ce saint Aod, ou de saint David qui fit assassiner son cocu Uriah, ou du bienheureux Salomon qui, ayant sept cents femmes et trois cents concubines, assassina son frère Adonias, parce qu'il lui en demandait une? etc. etc. etc. etc.

38° Je vous prie de me dire par quelle adresse Samson prit trois cents renards, les lia les uns aux autres par la queue, et leur attacha des flambeaux allumés au cul pour mettre le feu aux moissons des Philistins. Les renards n'habitent guère que les pays couverts de bois. Il n'y avait point de forêt dans ce canton, et il semble assez difficile de prendre trois cents renards en vie et de les attacher par la queue. Il est dit ensuite qu'il tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne, et que d'une des dents de cette mâchoire il sortit une fontaine. Quand il s'agit de mâchoires d'ânes, vous me devez des éclaircissemens.

39° Je vous demande les mêmes instructions sur le bon homme Tobie, qui dormait les yeux ouverts, et qui fut aveuglé par une chiasse d'hirondelle; sur l'ange qui descendit exprès de ce qu'on appelle l'empirée, pour aller chercher avec Tobie fils de l'argent que le Juif Gabel devait à Tobie père; sur la femme à Tobie fils, qui avait eu sept maris à qui le diable avait tordu

le cou; et sur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel d'un poisson. Ces histoires sont curieuses, et il n'y a rien de plus digne d'attention, après les romans espagnols : on ne peut leur comparer que les histoires de Judith et d'Esther. Mais pourrai-je bien interpréter le texte sacré qui dit que la belle Judith descendait de Siméon fils de Ruben, quoique Siméon soit frère de Ruben, selon le même texte sacré, qui ne peut mentir.

J'aime fort Esther, et je trouve le prétendu roi Assuérus fort sensé d'épouser une Juive, et de coucher avec elle six mois sans savoir qui elle est; et comme tout le reste est de cette force, vous m'aiderez, s'il vous plaît, vous qui êtes mes sages maîtres.

40° J'ai besoin de votre secours dans l'histoire des *Rois*, autant pour le moins que dans celle des *Juges*, et de Tobie, et de son chien, et d'Esther, et de Judith, et de Ruth, etc. etc. Lorsque Saül fut déclaré roi, les Juifs étaient esclaves des Philistins. Les vainqueurs ne leur permettaient pas d'avoir des épées ni des lances, ils étaient même obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser le soc de leurs charrues et leurs cognées. Cependant Saül donne une bataille aux Philistins, et remporte sur eux la victoire : et dans cette bataille il est à la tête de trois cents trente mille soldats, dans un petit pays qui ne peut pas nourrir trente mille ames; car il n'avait alors que le tiers de la Terre-Sainte tout au plus; et ce pays stérile ne nourrit pas aujourd'hui vingt mille habitans. Le surplus était obligé d'aller gagner sa vie à faire le métier de courtier à Balk, à Damas, à Tyr, à Babylone.

41° Je ne sais comment je justifierai l'action de Samuël, qui trancha en morceaux le roi Agag, que

Saül avait fait prisonnier, et qu'il avait mis à rançon. Je ne sais si notre roi Philippe, ayant pris un roi maure prisonnier, et ayant composé avec lui, serait bien reçu à couper en pièces ce roi prisonnier.

42° Nous devons un grand respect à David, qui était un homme selon le cœur de Dieu; mais je craindrais de manquer de science pour justifier par les lois ordinaires la conduite de David, qui s'associe quatre cents hommes de mauvaise vie, et accablés de dettes, comme dit l'Écriture; qui marche pour aller saccager la maison de Nabal serviteur du roi, et qui huit jours après épouse sa veuve; qui va offrir ses services à Akis ennemi de son roi, et qui met à feu et à sang les terres des alliés d'Akis, sans pardonner ni au sexe ni à l'âge; qui, dès qu'il est sur le trône, prend de nouvelles concubines; et qui, non content encore de ces concubines, ravit Betzabée à son mari, et fait tuer celui qu'il déshonore. J'ai quelque peine encore à imaginer que Dieu naisse ensuite en Judée de cette femme adultère et homicide que l'on compte entre les aïeules de l'Être éternel. Je vous ai déjà prévenu sur cet article qui fait une peine extrême aux ames dévotes.

43° Les richesses de David et de Salomon, qui se montent à plus de cinq milliards de ducats d'or, paraissent difficiles à concilier avec la pauvreté du pays, et avec l'état où étaient réduits les Juifs sous Saül, quand ils n'avaient pas de quoi faire aiguiser leurs socs et leurs cognées. Nos colonels de cavalerie lèveront les épaules, si je leur dis que Salomon avait quatre cent mille chevaux dans un petit pays où l'on n'eut jamais et où il n'y a encore que des ânes, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le représenter.

44° S'il me faut parcourir l'histoire des cruautés effroyables de presque tous les rois de Juda et d'Israël, je crains de scandaliser les faibles plutôt que de les

édifier. Tous ces rois-là s'assassinent un peu trop souvent les uns les autres. C'est une mauvaise politique, si je ne me trompe.

45° Je vois ce petit peuple presque toujours esclave sous les Phéniciens, sous les Babyloniens, sous les Perses, sous les Syriens, sous les Romains; et j'aurai peut-être quelque peine à concilier tant de misères avec les magnifiques promesses de leurs prophètes.

46° Je sais que toutes les nations orientales ont eu des prophètes; mais je ne sais comment interprêter ceux des Juifs. Que dois-je entendre par la vision d'Ézéchiel fils de Buzi, près du fleuve Cobar; par quatre animaux qui avaient chacun quatre faces et quatre ailes avec des pieds de veau; par une roue qui avait quatre faces; par un firmament au-dessus de la tête des animaux? Comment expliquer l'ordre de Dieu donné à Ézéchiel de manger un livre de parchemin, de se faire lier, de demeurer couché sur le côté gauche pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, et sur le côté droit pendant quarante jours, et de manger son pain couvert de ses excrémens? Je ne peux pénétrer le sens caché de ce que dit *Ézéchiel* au chapitre 15 : « Lorsque votre gorge s'est formée, » et que vous avez eu du poil, je me suis étendu sur » vous, j'ai couvert votre nudité, je vous ai donné » des robes, des chaussures, des ceintures, des orne» mens, des pendans d'oreilles; mais ensuite vous vous » êtes bâti un b....., et vous vous êtes prostituée » dans les places publiques : » et au chapitre 23 le prophète dit : « qu'Oolla a désiré avec fureur la » couche de ceux qui ont le membre viril comme » les ânes, et qui répandent leur semence comme des » chevaux. » Sages maîtres, dites-moi si vous êtes dignes des faveurs d'Oolla.

47° Mon devoir sera d'expliquer la grande prophétie d'Isaïe qui regarde notre Seigneur Jésus-Christ : c'est, comme vous savez, au chapitre 7. Razin, roi de Syrie, et Phacée, roitelet d'Israël, assiégeaient Jérusalem. Achas, roitelet de Jérusalem, consulte le prophète Isaïe sur l'événement du siége; Isaïe lui répond : « Dieu vous donnera un signe; une fille ou » femme recevra et enfantera un fils qui s'appellera » Emmanuel. Il mangera du beurre et du miel avant » qu'il soit en âge de discerner le bien et le mal. » Et avant qu'il soit en état de rejeter le mal et » de choisir le bien, le pays sera délivré des deux » rois..... et le Seigneur sifflera aux mouches qui sont » à l'extrémité des fleuves d'Égypte, et aux abeilles » du pays d'Assur.... et dans ce jour le Seigneur prendra un rasoir de louage dans ceux qui sont au-delà » du fleuve, et rasera la tête et le poil du pénil et toute » la barbe du roi d'Assyrie. »

Ensuite, au chapitre 8, le prophète, pour accomplir la prophétie, couche avec la prophétesse; elle enfanta un fils; et le Seigneur dit à Isaïe : « Vous appellerez ce fils Maher salal-has-bas, *hâtez-vous de* » *prendre les dépouilles, courez vite au butin* : » et avant que l'enfant sache nommer son père et » sa mère, la puissance de Damas sera renversée. » Je ne puis sans votre secours expliquer nettement cette prophétie.

48° Comment dois-je entendre l'Histoire de Jonas, envoyé à Ninive pour y prêcher la pénitence? Ninive n'était point israélite. Il semble que Jonas devait l'instruire de la loi judaïque avant de l'induire à cette pénitence. Le prophète, au lieu d'obéir au Seigneur s'enfuit à Tharsis; une tempête s'élève; les matelots jettent Jonas dans la mer pour apaiser l'orage. Dieu envoie un grand poisson qui avale Jonas; il demeure

trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Dieu commande au poisson de rendre Jonas, le poisson obéit; Jonas débarque sur le rivage de Joppé. Dieu lui ordonne d'aller dire à Ninive que dans quarante jours elle sera renversée si elle ne fait pénitence. De Joppé à Ninive il y a plus de quatre cents milles. Toutes ces histoires ne demandent-elles pas des connaissances supérieures qui me manquent? Je voudrais bien confondre les savans qui prétendent que cette fable est tirée de l'ancien Hercule. Cet Hercule fut enfermé trois jours dans le ventre d'une baleine; mais il y fit bonne chère, car il mangea sur le gril le foie de la baleine. Jonas ne fut pas si adroit.

49° Enseignez-moi l'art de faire entendre les premiers versets du prophète Ozée. Dieu lui ordonne expressément de prendre une p......, et lui faire des fils de p....... Le prophète obéit ponctuellement; il s'adresse à la dona Gomer, fille de don Ébalaïm; il la garde trois ans et lui fait trois enfans, ce qui est un type. Ensuite Dieu veut un autre type. Il lui ordonne de coucher avec une autre cantonera qui soit mariée, qui ait déjà planté cornes au front de son mari. Le bon homme Ozée, toujours obéissant, n'a pas de peine à trouver une belle dame de ce caractère, et il ne lui en coûte que quinze drachmes et une mesure d'orge. Je vous prie de vouloir bien m'enseigner combien la drachme valait alors chez le peuple juif, et ce que vous donnez aujourd'hui aux filles par ordre du Seigneur.

50° J'ai encore plus besoin de vos sages instructions sur le nouveau *Testament;* j'ai peur de ne savoir que dire quand il faudra concorder les deux généalogies de Jésus. Car on me dira que Matthieu donne Jacob pour père à Joseph, et que Luc le fait fils d'Héli, et que cela est impossible, à moins qu'on ne change *he*

en *ja*, et *li* en *cob*. On me demandera comment l'un compte cinquante-six générations, et comment l'autre n'en compte que quarante-deux, et pourquoi ces générations sont toutes différentes, et encore pourquoi dans les quarante-deux qu'on a promises il ne s'en trouve que quarante-une; et enfin, pourquoi cet arbre généalogique est celui de Joseph? J'ai peur de ne répondre que des sottises, comme ont fait tous mes prédécesseurs. J'espère que vous me tirerez de ce labyrinthe. Êtes-vous de l'avis de saint Ambroise, qui dit que l'ange fit à Marie un enfant par l'oreille, *Maria per aurem imprægnata est;* ou de l'avis du R. P. Sanchez, qui dit que la Vierge répandit de la semence dans sa copulation avec le Saint-Esprit? la question est curieuse; le sage Sanchez ne doute pas que le Saint-Esprit et la sainte Vierge n'aient fait tous deux une émission de semence au même moment : car il pense que cette rencontre simultanée des deux semences est nécessaire pour la génération. On voit bien que Sanchez sait plus sa théologie que sa physique, et que le métier de faire des enfans n'est pas celui des jésuites.

51° Si j'annonce, d'après Luc, qu'Auguste avait ordonné un dénombrement de toute la terre quand Marie fut grosse, et que Cirénius ou Quirinus, gouverneur de Syrie, publia ce dénombrement, et que Joseph et Marie allèrent à Bethléem pour s'y faire dénombrer; et si on me rit au nez; si les antiquaires m'apprennent qu'il n'y eut jamais de dénombrement de l'empire romain; que c'était Quintilius Varus et non pas Cirénius qui était alors gouverneur de la Syrie; que Cirénius ne gouverna la Syrie que dix ans après la naissance de Jésus; je serai très-embarrassé, et sans doute vous éclaircirez cette petite difficulté. Car s'il y avait un

seul mensonge dans un livre sacré, ce livre serait-il sacré.

52° Quand j'enseignerai que la famille alla en Égypte selon Matthieu, on me répondra que cela n'est pas vrai, et qu'elle resta en Judée selon les autres évangélites; et si alors j'accorde qu'elle resta en Judée, on me soutiendra qu'elle a été en Égypte. N'est-il pas plus court de dire que l'on peut être en deux endroits à la fois, comme cela est arrivé à saint François-Xavier, et à plusieurs autres saints?

53° Les astronomes pourront bien se moquer de l'étoile des trois rois qui les conduisit dans une étable. Mais vous êtes de grands astrologues; vous rendrez raison de ce phénomène. Dites-moi surtout combien d'or ces rois offrirent? car vous êtes accoutumés à en tirer beaucoup des rois et des peuples. Et à l'égard du quatrième roi, qui était Hérode, pourquoi craignait-il que Jésus, né dans cette étable, ne devînt roi des Juifs? Hérode n'était roi que par la grâce des Romains; c'était l'affaire d'Auguste. Le massacre des innocens est un peu bizarre. Je suis fâché qu'aucun historien romain n'ait parlé de ces choses. Un ancien martyrologe très-véridique (comme ils le sont tous) compte quatorze mille enfans martyrisés. Si vous voulez que j'en ajoute encore quelques milliers, vous n'avez qu'à dire.

54° Vous direz comment le diable emporta Dieu et le percha sur une colline de Galilée, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui promet tous ces royaumes à Dieu, pourvu que Dieu adore le diable, pourra scandaliser beaucoup d'honnêtes gens, pour lesquels je vous demande un mot de recommandation.

55° Je vous prie, quand vous irez à la noce, de me

dire de quelle manière Dieu, qui allait aussi à la noce, s'y prenait pour changer l'eau en vin en faveur de gens qui étaient déjà ivres.

56° En mangeant des figues à votre déjeuner à la fin de juillet, je vous prie de me dire pourquoi Dieu, ayant faim, chercha des figues au commencement du mois de mars, quand ce n'était pas le temps des figues?

57° Après avoir reçu vos instructions sur tous les prodiges de cette espèce, il faudra que je dise que Dieu a été condamné à être pendu pour le péché originel. Mais si on me répond que jamais il ne fut question du péché originel, ni dans l'ancien *Testament*, ni dans le nouveau; qu'il est seulement dit qu'Adam fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé de l'arbre de la science, mais qu'il n'en mourut pas; et qu'Augustin, évêque d'Hippone, ci-devant manichéen, est le premier qui ait établi le système du péché originel, je vous avoue que n'ayant pas pour auditeurs des gens d'Hippone, je pourrais me faire moquer de moi en parlant beaucoup sans rien dire. Car, lorsque certains disputeurs sont venus me remontrer qu'il était impossible que Dieu fût supplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant sa mort; impossible qu'en rachetant le genre humain il ne le rachetât pas et le laissât encore tout entier entre les griffes du diable, à quelques élus près; je ne répondais à cela que du verbiage, et j'allais me cacher de honte.

58° Communiquez-moi vos lumières sur la prédiction que fait notre Seigneur dans saint Luc au chap. XXI. Jésus y dit expressément *qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, avant que la génération à laquelle il parle soit passée.* Il n'en a rien fait, il n'est point

venu dans les nuées; s'il est venu dans quelques brouillards, nous n'en savons rien; dites-moi ce que vous en savez. Paul apôtre dit aussi à ses disciples thessaloniciens, *qu'ils iront dans les nuées avec lui au-devant de* Jésus. Pourquoi n'ont-ils pas fait ce voyage? en coûte-t-il plus d'aller dans les nuées qu'au troisième ciel? je vous demande pardon, mais j'aime mieux les Nuées d'Aristophane que celles de Paul.

59° Dirai-je avec Luc que Jésus est monté au ciel, du petit village de Béthanie? insinuerai-je avec Matthieu que ce fut de la Galilée, où les disciples le virent pour la dernière fois? en croirai-je un grave docteur qui dit que Jésus avait un pied en Galilée et l'autre à Béthanie? cette opinion me paraît la plus probable, mais j'attendrai sur cela votre décision.

60° On me demandera ensuite si Pierre a été à Rome; je répondrai, sans doute, qu'il y a été pape vingt-cinq ans : et la grande raison que j'en rapporterai, c'est que nous avons une épître de ce bon homme, qui ne savait ni lire ni écrire, et que cette lettre est datée de Babylone; il n'y a pas de réplique à cela, mais je voudrais quelque chose de plus fort.

61° Instruisez-moi pourquoi le *Credo*, qu'on appelle le *Symbole des apôtres*, ne fut fait que du temps de Jérôme et de Rufin, quatre cents ans après les apôtres? Dites-moi pourquoi les premiers pères de l'église ne citent jamais que les Évangiles appelés aujourd'hui apocryphes? n'est-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits?

62° N'êtes-vous pas fâché comme moi que les premiers chrétiens aient forgé tant de mauvais vers qu'ils attribuèrent aux sibylles; qu'ils aient forgé des lettres de saint Paul à Sénèque, des lettres de Jésus, des let-

tres de Marie, des lettres de Pilate; et qu'ils aient ainsi établi leur secte par cent crimes de faux qu'on punirait dans tous les tribunaux de la terre? Ces fraudes sont aujourd'hui reconnues des tous les savans. On est réduit à les appeler pieuses. Mais n'est-il pas triste que votre vérité ne soit fondée que sur des mensonges?

63° Dites-moi pourquoi Jésus n'ayant point institué sept sacremens, nous avons sept sacremens? pourquoi Jésus n'ayant jamais dit qu'il est *Trin*, qu'il a deux natures avec deux volontés et une personne, nous le fesons *Trin* avec une personne et deux natures? pourquoi avec deux volontés n'a-t-il pas eu celle de nous instruire des dogmes de la religion chrétienne?

Et pourquoi, lorsqu'il a dit que parmi ses disciples il n'y aurait ni premiers ni derniers, monsieur l'archevêque de Tolède a-t-il un million de ducats de rente, tandis que je suis réduit à une portion congrue?

64° Je sais bien que l'église est infaillible; mais est-ce l'église grecque, ou l'église latine, ou celle d'Angleterre, ou celle de Danemarck et de Suède, ou celle de la superbe ville de Neuchâtel, ou celle des primitifs appelés quakers, ou celle des anabaptistes, ou celle des moraves? L'église turque a aussi du bon, mais on dit que l'église chinoise est beaucoup plus ancienne.

65° Le pape est-il infaillible quand il couche avec sa maîtresse ou avec sa propre fille, et qu'il apporte à souper une bouteille de vin empoisonné pour le cardinal Cornetto (*a*)?

Quand deux conciles s'anathématisent l'un l'autre, comme il est arrivé vingt fois, quel est le concile infaillible?

(*a*) L'auteur voulait apparemment parler du pape Alexandre VI.

66° Enfin ne vaudrait-il pas mieux ne point s'enfoncer dans ces labyrinthes et prêcher simplement la vertu? Quand Dieu nous jugera, je doute fort qu'il nous demande si la grâce est versatile ou concomitante; si le mariage est le signe visible d'une chose invisible; si nous croyons qu'il y ait dix choeurs d'anges ou neuf; si le pape est au-dessus du concile, ou le concile au-dessus du pape. Sera-ce un crime à ses yeux de lui avoir adressé des prières en espagnol quand on ne sait pas le latin? serons-nous les objets de son éternelle colère pour avoir mangé pour la valeur de douze maravédis de mauvaise viande un certain jour? et serons-nous récompensés à jamais si nous avons mangé avec vous, sages maîtres, pour cent piastres de turbots, de soles et d'esturgeons? Vous ne le croyez pas dans le fond de vos cœurs; vous pensez que Dieu nous jugera selon nos œuvres, et non selon les idées de Thomas ou de Bonaventure.

Ne rendrai-je pas service aux hommes en ne leur annonçant que la morale? Cette morale est si pure, si sainte, si universelle, si claire, si ancienne, qu'elle semble venir de Dieu même, comme la lumière qui passe parmi nous pour son premier ouvrage. N'a-t-il pas donné aux hommes l'amour-propre pour veiller à leur conservation; la bienveillance, la bienfesance, la vertu, pour veiller sur l'amour-propre; les besoins naturels pour former la société; le plaisir pour en jouir; la douleur qui avertit de jouir avec modération; les passions qui nous portent aux grandes choses, et la sagesse qui met un frein à ces passions?

N'a-t-il pas enfin inspiré à tous les hommes réunis en société l'idée d'un Être suprême, afin que l'adoration qu'on doit à cet Être soit le plus fort lien de la société? Les sauvages qui errent dans les bois n'ont pas

besoin de cette connaissance; les devoirs de la société qu'ils ignorent ne les regardent point; mais sitôt que les hommes sont rassemblés, Dieu se manifeste à leur raison : ils ont besoin de justice, ils adorent en lui le principe de toute justice. Dieu, qui n'a que faire de leurs vaines adorations, les reçoit comme nécessaires pour eux et non pour lui. Et de même qu'il leur donne le génie des arts, sans lesquels toute société périt, il leur donne l'esprit de religion, la première des sciences et la plus naturelle; science divine, dont le principe est certain, quoiqu'on en tire tous les jours des conséquences incertaines. Me permettez-vous d'annoncer ces vérités aux nobles Espagnols?

67° Si vous voulez que je cache cette vérité; si vous m'ordonnez absolument d'annoncer les miracles de saint Jacques en Galice, et de Notre-Dame d'Atocha, et de Marie d'Agréda qui montrait son cul aux petits garçons dans ses extases, dites-moi comment j'en dois user avec les réfractaires qui oseront douter : faudra-t-il que je leur fasse donner, avec édification, la question ordinaire et extraordinaire? Quand je rencontrerai des filles juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler? et lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuisse ou une fesse pour mon souper avec des filles catholiques?

J'attends l'honneur de votre réponse.

Dominico Zapata,
y verdadero, y honrado,
y caricativo.

Zapata, n'ayant point eu de réponse, se mit à prêcher Dieu tout simplement. Il annonça aux hommes

le père des hommes, rémunérateur, punisseur et pardonneur. Il dégagea la vérité des mensonges, et sépara la religion du fanatisme; il enseigna et il pratiqua la vertu. Il fut doux, bienfesant, modeste; et fut rôti à Valladolid, l'an de grâce 1631. Priez Dieu pour l'ame de frère Zapata.

ÉPITRE

AUX ROMAINS,

Traduite de l'italien de M. le comte de Corbéra.

1768.

ARTICLE PREMIER.

Illustres Romains, ce n'est pas l'apôtre Paul qui a l'honneur de vous écrire; ce n'est pas le digne Juif né à Tharsis selon les *Actes des apôtres*, et à Giscala selon Jérôme et d'autres pères : dispute qui a fait croire, selon quelques docteurs, qu'on peut être né en deux endroits à la fois, comme il y a chez vous de certains corps qui sont créés tous les matins avec des mots latins, et qui se trouvent en cent mille lieux au même instant.

Ce n'est pas cette tête chauve et chaude, au long et large nez, aux sourcils noirs, épais et joints, aux grosses épaules, aux jambes torses (*a*); lequel ayant enlevé la fille de Gamaliel son maître, et étant mécontent d'elle la première nuit de ses noces (*b*), la répudia, et se mit par dépit à la tête du parti naissant des disciples de Jésus, si nous en croyons les livres juifs contemporains.

(*a*) Voyez les *Actes de sainte Thècle*, écrits dès le premier siècle par un disciple de saint Paul, reconnus pour canoniques par Tertullien, par saint Cyprien, par saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, etc.

(*b*) *Anciens actes des apôtres*, chap. XXI.

Ce n'est pas ce Saul Paul qui, lorsqu'il était domestique de Gamaliel, fit massacrer à coups de pierres le bon Stéphano, patron des diacres et des lapidés, et qui pendant ce temps gardait les manteaux des bourreaux, digne emploi de valet de prêtre. Ce n'est pas celui qui tomba de cheval, aveuglé par une lumière céleste en plein midi, et à qui Dieu dit en l'air, comme il dit tous les jours à tant d'autres : *Pourquoi me persécutes-tu ?* Ce n'est pas celui qui écrivit aux demi-Juifs demi-chrétiens des boutiques de Corinthe : *N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens, et d'amener avec nous une femme* (c)*? Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens?* Belles paroles dont le R. P. Menou jésuite, apôtre de la Lorraine, a si bien profité, qu'elles lui ont valu à Nanci vingt-quatre mille livres de rente, un palais, et plus d'une belle femme.

Ce n'est pas celui qui écrivit au petit troupeau de Thessalonique que l'*univers allait être détruit* (d), moyennant quoi, ce n'était pas la peine, *ce n'était pas métier*, comme vous dites en Italie, de garder de l'argent chez soi; car Paul disait (e) : « Aussitôt que l'ar-
» change aura crié, et que la trompette de Dieu aura
» sonné, Jésus descendra du ciel. Les morts qui sont
» à Christ ressusciteront les premiers, et nous qui
» vivons et qui vivrons jusqu'à ce temps-là, nous se-
» rons emportés en l'air au-devant de Jésus. »

Et remarquez, généreux Romains, que Saul Paul n'annonçait ces belles choses aux fripiers et épiciers de Thessalonique qu'en conséquence de la prédiction formelle de Luc, qui avait assuré publiquement (*f*),

(c) I. *aux Corinthiens*, chap. IX, v. 4 et 5. — (d) I. *aux Thessal.* chap. IV, v. 16, 17. — (e) I. *Thessal.* chap. IV. — (*f*) *Luc*, chap. XXI.

c'est-à-dire, à quinze ou seize élus de la populace, que la génération ne passerait pas sans que le fils de l'homme vînt dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. O Romains! si Jésus ne vint pas dans les nuées avec une grande puissance, du moins les papes ont eu cette grande puissance; et c'est ainsi que les prophéties s'accomplissent.

Celui qui écrit cette épître aux Romains, n'est pas, encore une fois, ce Saul Paul, moitié Juif, moitié chrétien, qui, ayant prêché Jésus, et ayant annoncé la destruction de la loi mosaïque, alla non-seulement judaïser dans le temple de Hershalaïm, nommée vulgairement Jérusalem, mais encore y observer d'anciennes pratiques rigoureuses par le conseil de son ami Jacques (*g*), et qui fit précisément ce que la sainte inquisition chrétienne punit aujourd'hui de mort.

Celui qui vous écrit n'a été ni valet de prêtre, ni meurtrier, ni gardeur de manteaux, ni apostat, ni feseur de tentes, ni englouti au fond de la mer comme Jonas pendant vingt-quatre heures, ni emporté au troisième ciel comme Élie, sans savoir ce que c'est que ce troisième ciel.

Celui qui vous écrit est plus citoyen que ce Saul Paul, qui se vante, dit-on, de l'être, et qui certainement ne l'était pas; car s'il était de Tharsis, cette ville ne fut colonie romaine que sous Caracalla; s'il était né à Giscala en Galilée, ce qui est bien plus vraisemblable, puisqu'il était de la tribu de Benjamin, on sait assez que ce bourg juif n'était pas une ville romaine; on sait que ni à Tharsis ni ailleurs on ne donnait pas la bourgeoisie romaine à des Juifs. L'auteur des *Actes des apôtres* (*h*) avance que ce Juif Paul et un autre Juif nommé Silas furent saisis par la

(*g*) *Actes*, chap. XXI. — (*h*) Chap. XVI, v. 37.

justice dans la ville de Philippes en Macédoine (ville fondée par le père d'Alexandre, et près de laquelle la bataille entre Cassius et Brutus d'un côté, et Antoine et Octave de l'autre, décida de votre empire). Paul et Silas furent fouettés pour avoir ému la populace, et Paul dit aux huissiers (*i*) : *On nous a fouettés, nous qui sommes citoyens romains.* Les commentateurs avouent bien que ce Silas n'était pas citoyen romain. Ils ne disent pas que l'auteur des *Actes* en a menti, mais ils conviennent qu'il a dit la chose qui n'est pas; et j'en suis fâché pour le Saint-Esprit, qui a sans doute dicté les *Actes des Apôtres.*

Enfin celui qui écrit aux descendans des Marcellus, des Scipions, des Catons, des Cicérons, des Titus, des Antonins, est un gentilhomme romain, d'une ancienne famille transplantée, mais qui chérit son antique patrie, qui gémit sur elle, et dont le cœur est au Capitole.

Romains, écoutez votre concitoyen, écoutez Rome et votre ancien courage.

. . . . l'antico valore
Ne l'italici cor non è ancor morto.

(Petrarc. Canz. 29.)

ARTICLE II.

J'ai pleuré dans mon voyage chez vous, quand j'ai vu des Zocolanti occuper ce même Capitole où Paul-Émile mena le roi Persée, le descendant d'Alexandre, lié à son char de triomphe, ce temple où les Scipions firent porter les dépouilles de Carthage; où Pompée triompha de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe; mais

(*i*) *Actes*, chap. XVI, v. 37.

j'ai versé des larmes plus amères quand je me suis souvenu du festin que donna César à nos ancêtres, servi à vingt-deux mille tables, et quand j'ai comparé ces *congiaria*, ces distributions immenses de froment avec le peu de mauvais pain que vous mangez aujourd'hui, et que la chambre apostolique vous vend fort cher. Hélas! il ne vous est pas permis d'ensemencer vos terres sans les ordres de ces apôtres; mais avec quoi les ensemenceriez-vous? Il n'y a pas un citadin parmi vous, excepté quelques habitans du quartier Transtevère, qui possède une charrue. Votre Dieu a nourri cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfans, avec cinq pains et deux goujons, selon saint Jean, et quatre mille hommes, selon Matthieu (*k*). Pour vous, Romains, on vous fait avaler le goujon sans vous donner de pain; et les successeurs de Lucullus sont réduits à la sainte pratique du jeûne.

Votre climat n'a jamais changé, quoi qu'on en dise. Qui donc à pu changer à ce point votre terrain, vos fortunes et vos esprits? D'où vient que la campagne, depuis les portes de Rome à Ostie, n'est remplie que de reptiles? Pourquoi de Montefiascone à Viterbe, et dans tout le terrain par lequel la voie Appienne vous conduit encore à Naples, un vaste désert a-t-il succédé à ces campagnes autrefois couvertes de palais, de jardins, de moissons, et d'une multitude innombrable de citoyens? J'ai cherché le Forum Romanum de Trajan, cette place pavée de marbre en forme de réseau, entourée d'un péristyle à colonnades char-

(*k*) Matthieu, au chapitre XIV, compte cinq mille hommes et cinq pains, et au chapitre XV quatre mille hommes et cinq pains; apparemment ce sont deux miracles qui font en tout neuf mille hommes et neuf mille femmes pour le moins; et si vous y ajoutez neuf mille petits enfans, le tout se monte à vingt-sept mille déjeunés; cela est considérable.

gées de cent statues, j'ai trouvé Campo Vacino, le marché aux vaches, et malheureusement aux vaches maigres et sans lait. J'ai dit : où sont ces deux millions de Romains dont cette capitale était peuplée ? J'ai vérifié qu'année commune il n'y naît aujourd'hui que 3500 enfans ; de sorte que sans les Juifs, les prêtres, et les étrangers, Rome ne contiendrait pas cent mille habitans. Je demandais : à qui appartient ce bel édifice que je vois entouré de masures? on me répondit, à des moines ; c'était autrefois la maison d'Auguste ; ici logeait Cicéron, là demeurait Pompée : des couvens sont bâtis sur leurs ruines.

O Romains ! mes larmes ont coulé, et je vous estime assez pour croire que vous pleurerez avec moi.

ARTICLE III.

On m'a fait comprendre qu'un vieux prêtre élu pape par d'autres prêtres, ne peut avoir ni le temps ni la volonté de soulager votre misère. Il ne peut songer qu'à vivre. Quel intérêt prendrait-il aux Romains ? Rarement est-il Romain lui-même. Quel soin prendra-t-il d'un bien qui ne passera point à ses enfans ? Rome n'est pas son patrimoine comme il était devenu celui des Césars ; c'est un bénéfice ecclésiastique : la papauté est une espèce d'abbaye commendataire, que chaque abbé ruine pendant sa vie. Les Césars avaient un intérêt réel à rendre Rome florissante ; les patriciens en avaient un bien plus grand du temps de la république ; on n'obtenait les dignités qu'en charmant le peuple par des bienfaits, en forçant ses suffrages par l'apparence des vertus, en servant l'état par des victoires : un pape se contente d'avoir de l'argent et du pain azyme, et ne donne que

des bénédictions à ce peuple qu'on appelait autrefois *le peuple-roi.*

Votre premier malheur vient de la translation de l'empire de Rome à l'extrémité de la Thrace. Constantin, élu empereur par quelques cohortes barbares au fond de l'Angleterre, triompha de Maxence élu par vous. Maxence, noyé dans le Tibre au fort de la mêlée, laissa l'empire à son concurrent; mais le vainqueur alla se cacher au rivage de la mer Noire; il n'aurait pas fait plus s'il avait été vaincu. Souillé de débauches et de crimes, assassin de son beau-père, de son beau-frère, de son neveu, de son fils et de sa femme; en horreur aux Romains, il abandonna leur ancienne religion sous laquelle ils avaient conquis tant d'états, et se jeta dans les bras des chrétiens qui lui avaient fourni l'argent auquel il était redevable du diadème : ainsi il trahit l'empire dès qu'il en fut possesseur; et en transplantant sur le Bosphore ce grand arbre qui avait ombragé l'Europe, l'Afrique et l'Asie mineure, il en dessécha les racines. Votre seconde calamité fut cette maxime ecclésiastique citée dans un poëme français très-célèbre, intitulé *le Lutrin,* mais trop sérieusement véritable :

> Abîme tout plutôt; c'est l'esprit de l'église.

L'église combattit l'ancienne religion de l'empire en déchirant elle-même ses entrailles, en se divisant avec autant de fureur que d'imprudence, sur cent questions incompréhensibles dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Les sectes chrétiennes, se poursuivant l'une l'autre à feu et à sang, pour des chimères métaphysiques, pour des sophismes d'école, se réunissaient pour ravir les dépouilles des prêtres fondés par Numa; ils ne se donnèrent point de repos qu'ils n'eussent détruit l'autel de la Victoire dans Rome.

Saint Ambroise, de soldat devenu évêque de Milan, sans avoir été seulement diacre, et votre Damase, devenu par un schisme évêque de Rome, jouirent de ce funeste succès. Ils obtinrent qu'on démolît l'autel de la Victoire, élevé dans le Capitole depuis près de huit cents ans; monument du courage de vos ancêtres, qui devait perpétuer la valeur de leurs descendans. Il s'en faut bien que la figure emblématique de la Victoire fût une idolâtrie comme celle de votre Antoine de Padoue, qui *exauce ceux que Dieu n'exauce pas;* celle de François d'Assise, qu'on voyait sur la porte d'une église de Reims en France, avec cette inscription : *A François et Jésus tous deux crucifiés;* celle de saint Crépin, de sainte Barbe et tant d'autres; et le sang d'une vingtaine de saints qui se liquéfie dans Naples à jour nommé, à la tête desquels est le patron Gennaro inconnu au reste de la terre; et le prépuce et le nombril de Jésus; et le lait de sa mère, et son poil, et sa chemise, supposé qu'elle en eût, et son cotillon. Voilà des idolâtries aussi plates qu'avérées; mais pour la Victoire posée sur un globe et déployant ses ailes, une épée dans la main et des lauriers sur la tête, c'était la noble devise de l'empire romain, le symbole de la vertu. Le fanatisme vous enleva le gage de votre gloire.

De quel front ces nouveaux énergumènes ont-ils osé substituer des Rochs, des Fiacres, des Eustaches, des Ursules, des Nicaises, des Scholastiques, à Neptune qui présidait aux mers, à Mars le dieu de la guerre, à Junon dominatrice des airs, sous l'empire du grand Zeus, de l'éternel Démiourgos, maître des élémens, des dieux et des hommes? mille fois plus idolâtres que vos ancêtres, ces insensés vous ont fait adorer des os de morts. Ces plagiaires de l'antiquité ont pris l'eau lustrale des Romains et des Grecs, leurs processions,

leur confession pratiquée dans les mystères de Cérès et d'Isis, l'encens, les libations, les hymnes, tout, jusqu'aux habits des prêtres. Ils dépouillèrent l'ancienne religion, et se parèrent de ses vêtemens. Ils se prosternent encore aujourd'hui devant des statues et des images d'hommes ignorés, en reprochant continuellement aux Périclès, aux Solons, aux Miltiades, aux Cicérons, aux Scipions, aux Catons, d'avoir fléchi les genoux devant les emblèmes de la Divinité.

Que dis-je? y a-t-il un seul événement dans l'ancien et le nouveau *Testament* qui n'ait été copié des anciennes *Mythologies* indiennes, chaldéennes, égyptiennes et grecques? Le sacrifice d'Idoménée n'est-il pas visiblement l'origine de celui de Jephté? La biche d'Iphigénie n'est-elle pas le belier d'Isaac? Ne voyez-vous pas Euridice dans Édith, femme de Loth? Minerve et le cheval Pégase en frappant des rochers en firent sortir des fontaines : on attribue le même prodige à Moïse : Bacchus avait passé la mer Rouge à pied sec avant lui, et il avait arrêté le soleil et la lune avant Josué. Mêmes fables, mêmes extravagances de tous les côtés.

Il n'y a pas un seul fait miraculeux dans les *Évangiles* que vous ne trouviez dans des écrivains bien antérieurs. La chèvre Amalthée avait sa corne d'abondance avant qu'on eût dit que Jésus avait nourri cinq mille hommes, sans compter les femmes, avec deux poissons. Les filles d'Anius avaient changé l'eau en vin et en huile, quand on n'avait pas encore parlé des noces de Cana. Athalide, Hippolyte, Alceste, Pélops, Hérès, étaient ressuscités quand on ne parlait pas encore de la résurrection de Jésus; et Romulus était né d'une vestale plus de sept cents ans avant que Jésus passât pour être né d'une vierge. Comparez et jugez.

ARTICLE IV.

Quand on eut détruit votre autel de la Victoire, les barbares vinrent, qui achevèrent ce que les prêtres avaient commencé. Rome devint la proie et le jouet des nations qu'elle avait si long-temps ou gouvernées ou réprimées.

Toutefois vous aviez encore des consuls, un sénat, des lois municipales; mais les papes vous ont ravi ce que les Huns, les Hérules, les Goths, vous avaient laissé.

Il était inouï qu'un prêtre osât affecter les droits régaliens dans aucune ville de l'empire. On sait assez dans toute l'Europe, excepté dans votre chancellerie, que jusqu'à Grégoire VII, votre pape n'était qu'un évêque métropolitain, toujours soumis aux empereurs grecs, puis aux empereurs francs, puis à la maison de Saxe, recevant d'eux l'investiture, obligé d'envoyer sa profession de foi à l'évêque de Ravenne et à celui de Milan, comme on le voit expressément dans votre *Diarium Romanum*. Son titre de patriarche en Occident lui donnait un très-grand crédit, mais aucun droit à la souveraineté. Un prêtre-roi était un blasphème dans une religion dont le fondateur a dit en termes exprès dans l'*Evangile: Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. Romains, pesez bien ces autres paroles qu'on met dans la bouche de Jésus (*a*): *Il ne dépend pas de moi de vous mettre à ma droite ou à ma gauche, mais seulement de mon père*, etc. Sachez d'ailleurs que tous les Juifs appelaient et qu'ils appellent encore fils de Dieu un homme juste: demandez-le aux huit mille Juifs qui vendent des hail-

(*a*) *Matthieu*, chap. XX, v. 23.

lons parmi vous, comme ils en ont toujours vendu; et observez avec toute votre attention les paroles suivantes (*b*) : *Que celui qui voudra devenir grand parmi vous soit réduit à vous servir. Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.*

En vérité, ces mots clairs et précis signifient-ils que le pape Boniface VIII a dû écraser la maison Colonne? qu'Alexandre VI a dû empoisonner tant de barons romains? et qu'enfin l'évêque de Rome a reçu de Dieu dans des temps d'anarchie le duché de Rome, celui de Ferrare, le Bolonais, la Marche d'Ancone, le duché de Castro et Ronciglione, et tout le pays depuis Viterbe jusqu'à Terracine, contrées ravies à leurs légitimes possesseurs? Romains, serait-ce pour le seul Rezzonico que Jésus aurait été envoyé de Dieu sur la terre.

ARTICLE V.

Vous m'allez demander par quels ressorts cette étrange révolution s'est pu opérer contre toutes les lois divines et humaines? Je vais vous le dire; et je défie le plus emporté fanatique, auquel il restera une étincelle de raison, et le plus déterminé fripon qui aura conservé dans son ame un reste de pudeur, de résister à la force de la vérité, s'il lit avec l'attention que mérite un examen si important.

Il est certain, et personne n'en doute, que les premières sociétés galiléennes, nommées depuis chrétiennes, furent cachées dans l'obscurité, et rampèrent dans la fange; il est certain que lorsque les chrétiens commencèrent à écrire, ils ne confiaient leurs livres qu'à des initiés à leurs mystères; on ne les communi-

(*b*) *Matthieu*, v. 26, 27 et 28.

quait pas même aux catéchumènes, encore moins aux partisans de la religion impériale. Nul Romain ne sut, jusqu'à Trajan, qu'il y avait des *Évangiles ;* aucun auteur grec ou romain n'a jamais cité ce mot *évangile ;* Plutarque, Lucien, Pétrone, Apulée, qui parlent de tout, ignorent absolument qu'il y eût des *Évangiles ;* et cette preuve, parmi cent autres preuves, démontre l'absurdité des auteurs qui prétendent aujourd'hui, ou plutôt qui feignent de prétendre que les disciples de Jésus moururent pour soutenir la vérité de ces *Évangiles*, dont les Romains n'entendirent jamais parler pendant deux cents années. Les galiléens demi-juifs, demi-chrétiens séparés des disciples de Jean, des thérapeutes, des esséniens, des judaïtes, des hérodiens, des saducéens et des pharisiens, grossirent leur petit troupeau dans le bas peuple, non pas assurément par le moyen des livres, mais par l'ascendant de la parole, mais en catéchisant des femmes (*a*), des filles, des enfans, mais en courant de bourgade en bourgade ; en un mot, comme toutes les sectes s'établissent.

En bonne foi, Romains, qu'auraient répondu vos ancêtres, si saint Paul, ou Simon Barjone, ou Matthias, ou Matthieu, ou Luc, avaient comparu devant le sénat, s'ils avaient dit : Notre Dieu Jésus, qui a passé toute sa vie pour le fils d'un charpentier, est né l'an 752 de la fondation de Rome, sous le gouvernement de Cirénius (*b*), dans un village juif nommé Bethléem, où son père Joseph et sa mère Mariah étaient venus se faire inscrire, quand Auguste ordonna le dénombrement de l'univers. Dieu naquit dans une étable entre un bœuf et un âne (*c*) ; les anges descendirent du

(*a*) *Actes*, chap. XVI, v. 13 et 14. — (*b*) *Luc*, chap. II, v. 1, 2, 3, etc.

(*c*) Il est reçu dans toute la chrétienté que Jésus naquit dans une

ciel à sa naissance, et en avertirent tous les paysans; une étoile nouvelle éclata dans les cieux, et conduisit vers lui trois rois ou trois mages d'Orient, qui lui apportèrent en tribut de l'encens, de la myrrhe et de l'or; et malgré cet or il fut pauvre toute sa vie. Hérode, qui se mourait alors, Hérode que vous aviez fait roi, ayant appris que le nouveau-né était roi des Juifs, fit égorger quatorze mille enfans nouveau-nés des environs, afin que ce roi fût compris dans leur nombre (*d*). Cependant un de nos écrivains inspirés de Dieu dit (*e*) que l'enfant Dieu et roi s'enfuit en Égypte, et un autre écrivain non moins inspiré de Dieu dit que l'enfant resta à Bethléem (*f*): un des mêmes écrivains sacrés et infaillibles lui fait une généalogie royale; un autre écrivain sacré lui compose une généalogie royale entièrement contraire. Jésus prêche des paysans; Jésus garçon de la noce change l'eau en vin pour des paysans déjà ivres (*g*). Jésus est emporté par le diable sur une montagne. Jésus chasse les diables, et les envoie dans le corps de deux mille cochons dans la Galilée où il n'y eut jamais de cochons. Jésus dit des injures atroces aux magistrats. Le préteur Pontius le fait pendre. Il manifeste sa divinité sitôt qu'il est pendu; la terre tremble, tous les morts sortent de leurs tombeaux, et se promènent dans la ville aux yeux de Pontius. Il se fait une éclipse centrale du so-

étable, entre un bœuf et un âne; cependant il n'en est pas dit un mo dans les *Évangiles*; c'est une imagination de Justin : Lactance en parle, ou du moins l'auteur d'un mauvais poëme sur la *Passion* attribué à ce Lactance (vol. II, pag. 445, v. 16, ed. Bipont).

Hic mihi fusa dedit bruta inter inertia primum
Arida in angustis præsepibus herba cubile.

(*d*) *Matthieu*, chap. II, v. 16. — (*e*) *Idem*, v. 14. — (*f*) *Luc*, chap. II, v. 30. — (*g*) *Jean*, chap. II, v. 10.

leil en plein midi, dans la pleine lune, quoique la chose soit impossible. Jésus ressuscite secrètement, monte au ciel, et envoie publiquement un autre Dieu, qui tombe en plusieurs langues de feu sur les têtes de ses disciples. Que ces mêmes langues tombent sur vos têtes, pères conscripts, faites-vous chrétiens.

Si le moindre huissier du sénat avait daigné répondre à ce discours, il leur aurait dit : Vous êtes des fourbes insensés, qui méritez d'être renfermés dans l'hôpital des fous. Vous en avez menti quand vous dites que votre Dieu naquit en l'an de Rome 752, sous le gouvernement de Cirénius proconsul de Syrie; Cirénius ne gouverna la Syrie que plus de dix ans après; nos registres en font foi : c'était Quintilius Varus qui était alors proconsul de Syrie.

Vous en avez menti quand vous dites qu'Auguste ordonna le dénombrement de l'univers. Vous êtes des ignorans qui ne savez pas qu'Auguste n'était pas le maître de la dixième partie de l'univers. Si vous entendez par l'univers l'empire romain, sachez que ni Auguste ni personne n'a jamais entrepris un tel dénombrement. Sachez qu'il n'y eut qu'un seul cens des citoyens de Rome et de son territoire sous Auguste, et que ce cens se monta à quatre millions de citoyens; et à moins que votre charpentier Joseph et sa femme Mariah n'aient fait votre Dieu dans un faubourg de Rome, et que ce charpentier juif n'ait été un citoyen romain, il est impossible qu'il ait été dénombré.

Vous en avez ridiculement menti avec vos trois rois et la nouvelle étoile, et les petits enfans massacrés, et avec vos morts ressuscités et marchant dans les rues à la vue de Pontius Pilatus, qui ne nous en a jamais écrit un seul mot, etc. etc.

Vous en avez menti avec votre éclipse du soleil en pleine lune; notre préteur Pontius Pilatus nous en au-

rait écrit quelque chose, et nous aurions été témoins de cette éclipse avec toutes les nations de la terre. Retournez à vos travaux journaliers, paysans fanatiques, et rendez grâces au sénat, qui vous méprise trop pour vous punir.

ARTICLE VI.

Il est clair que les premiers chrétiens demi-juifs se gardèrent bien de parler aux sénateurs de Rome, ni à aucun homme en place, ni à aucun citoyen au-dessus de la lie du peuple. Il est avéré qu'ils ne s'adressèrent qu'à la plus vile canaille; c'est devant elle qu'ils se vantèrent de guérir les maladies des nerfs, les épilepsies, les convulsions de matrice, que l'ignorance regardait partout comme des sortiléges, comme des obsessions des mauvais génies, chez les Romains ainsi que chez les Juifs, chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Syriens. Il était impossible qu'il n'y eût quelque malade de guéri; les uns l'étaient au nom d'Esculape, et l'on a même retrouvé depuis peu à Rome un monument d'un miracle d'Esculape avec les noms des témoins : les autres étaient guéris au nom d'Isis ou de la déesse de Syrie; les autres au nom de Jésus, etc. La canaille guérie en ce nom croyait à ceux qui l'annonçaient.

ARTICLE VII.

Les chrétiens s'établissent parmi le peuple par ce moyen qui séduit toujours le vulgaire ignorant; ils avaient encore un ressort bien plus puissant; ils déclamaient contre les riches, ils prêchaient la communauté des biens; dans leurs associations secrètes ils

engageaient leurs néophytes à leur donner le peu d'argent gagné à la sueur de leur front; ils citaient le prétendu exemple de Saphira et d'Anania (*a*), que Simon Barjone surnommé Céphas, qui signifie Pierre, avait fait mourir de mort subite pour avoir gardé un écu, premier et détestable exemple des rapines ecclésiastiques.

Mais ils n'auraient pu parvenir à tirer ainsi l'argent de leurs néophytes, s'ils n'avaient prêché la doctrine des philosophes cyniques, qui était l'esprit de désappropriation : cela ne suffisait pas encore pour établir un troupeau nombreux ; il y avait long-temps que la fin du monde était annoncée; vous la trouverez dans Épicure, dans Lucrèce, son plus illustre disciple; Ovide du temps d'Auguste avait dit :

Esse quoque in fatis reminiscitur, affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

(Métamorph. liv. I, v. 256.)

Selon les autres un concours fortuit d'atomes avait formé le monde, un autre concours fortuit devait le démolir.

Quod super est nunc hùc rationis detulit ordo,
Ut mihi, mortali consistere corpore mundum
Nativumque simul, ratio reddenda sit, esse.

(Lucrèce, liv. V, 64.)

Cette opinion venait originairement des brachmanes de l'Inde; plusieurs Juifs l'avaient embrassée du temps d'Hérode ; elle est formellement dans *l'Évangile* de Luc, comme vous l'avez vu; elle est dans les *Épîtres* de Paul; elle est dans tous ceux qu'on appelle pères de l'église. Le monde allait donc être détruit ; les chrétiens annonçaient une nouvelle Jéru-

(*a*) *Actes*, chap. V, v. 1, jusqu'au 11.

salem, qui paraissait dans les airs pendant la nuit (*b*). On ne parlait chez les Juifs que d'un nouveau royaume des cieux; c'était le système de Jean-Baptiste, qui avait remis en vogue dans le Jourdain l'ancien baptême des Indiens dans le Gange, baptême reçu chez les Égyptiens, baptême adopté par les Juifs. Ce nouveau royaume des cieux où les seuls pauvres devaient aller, et dont les riches étaient exclus, fut prêché par Jésus et ses adhérens : on menaçait de l'enfer éternel ceux qui ne croiraient pas au nouveau royaume des cieux : cet enfer inventé par le premier Zoroastre fut ensuite un point principal de la théologie égyptienne; c'est d'elle que vinrent la barque à Caron, Cerbère, le fleuve Léthé, le Tartare, les Furies; c'est d'Égypte que cette idée passa en Grèce, et de là chez les Romains; les Juifs ne la connurent jamais jusqu'au temps où les pharisiens la prêchèrent un peu avant le règne d'Hérode : une de leurs contradictions était d'admettre un enfer en admettant la métempsycose; mais peut-on chercher du raisonnement chez les Juifs? Ils n'en ont jamais eu qu'en fait d'argent. Les saducéens, les samaritains, rejetèrent l'immortalité de l'ame, parce qu'en effet elle n'est dans aucun endroit de la loi mosaïque.

Voilà donc le grand ressort dont les premiers chrétiens, tous demi-juifs, se servirent pour donner de l'activité à la machine nouvelle; communauté de biens, repas secrets, mystères cachés, *Évangiles* lus aux seuls initiés, paradis aux pauvres, enfer aux riches, exorcismes de charlatans; voilà, dis-je, dans l'exacte vérité les premiers fondemens de la secte chrétienne. Si je me trompe, ou plutôt si je veux tromper, je prie le Dieu de l'univers, le Dieu de tous les hommes,

(*b*) Voyez l'*Apocalypse* attribué à Jean, Justin et Tertullien

de sécher ma main qui écrit ce que je pense, de foudroyer ma tête convaincue de l'existence de ce Dieu bon et juste, et de m'arracher un cœur qui l'adore.

ARTICLE VIII.

Romains, développons maintenant les artifices, les fourberies, les actes de faussaires, que les chrétiens eux-mêmes ont appelés fraudes pieuses; fraudes qui vous ont enfin coûté votre liberté et vos biens, et qui ont plongé les vainqueurs de l'Europe dans l'esclavage le plus déplorable. Je prends encore Dieu à témoin, que je ne vous dirai pas un seul mot qui ne soit prouvé. Si je voulais employer toutes les armes de la raison contre le fanatisme, tous les trais perçans de la vérité contre l'erreur, je vous parlerais d'abord de cette quantité prodigieuse *d'Évangiles* qui se sont contredits, et qu'aujourd'hui vos papes mêmes reconnaissent pour faux : ce qui démontre qu'au moins il y a eu des faussaires parmi les premiers chrétiens; mais c'est une chose assez connue. Il faut vous montrer des impostures plus communément ignorées, et mille fois plus funestes.

Première imposture.

C'est une superstition bien ancienne que les dernières paroles des vivans étaient des prophéties, ou du moins des maximes sacrées, des préceptes respectables. On croyait que l'ame, prête à se dégager des liens du corps, et à moitié réunie avec la Divinité, voyait l'avenir et la vérité qui se montraient alors sans nuage. Suivant ce préjugé, les judéo-christicoles forgent dès le premier siècle de l'église le *Testament*

des douze patriarches, écrit en grec, qui doit servir de prédiction et de préparation au nouveau royaume de Jésus. On trouve dans le Testament de Ruben ces paroles : *Proskunèseté tô spermati autou, oti huper humôn apothaneitai en polemois horatois kai aoratois, kai estai en humin basileus aiônôn. Adorez son sperme; car il mourra pour vous dans des guerres visibles et invisibles, et il sera votre roi éternellement.* On applique cette prophétie à Jésus, selon la coutume de ceux qui écrivirent cinquante-quatre *Évangiles* en divers lieux, et qui presque tous tâchèrent de trouver dans les écrivains juifs, et surtout dans ceux qu'on appelle prophètes, des passages qu'on pouvait tordre en faveur de Jésus; ils en supposèrent même plusieurs évidemment reconnus pour faux. L'auteur de ce *Testament* des *patriarches* est donc le plus effronté, et le plus maladroit faussaire qui ait jamais barbouillé du papier d'Égypte; car ce livre fut écrit dans Alexandrie, dans l'école d'un nommé Marc.

Seconde imposture principale.

Ils supposèrent des lettres du roi d'Édesse à Jésus, et de Jésus à ce prétendu prince, tandis qu'il n'y avait point de roi à Édesse, ville soumise au gouvernement de Syrie, et que jamais le petit prince d'Edesse ne prit le titre de roi; tandis qu'enfin il n'est dit dans aucun *Évangile* que Jésus sût écrire; tandis que s'il avait écrit, il en aurait laissé quelque témoignage à ses disciples. Aussi ces prétendues lettres sont aujourd'hui déclarées actes de faussaires par tous les savans.

Troisième imposture principale qui en contient plusieurs.

On forge des Actes de Pilate, des lettres de Pilate et jusqu'à une Histoire de la femme de Pilate; mais surtout les lettres de Pilate sont curieuses : en voici un fragment :

« Il est arrivé depuis peu, et je l'ai vérifié : que les » Juifs par leur envie se sont attiré une cruelle con» damnation; leur Dieu leur ayant promis de leur » envoyer son saint du haut du ciel, qui serait leur » roi à bien juste titre, et ayant promis qu'il serait » fils d'une vierge; le Dieu des Hébreux l'a envoyé en » effet, moi étant président en Judée. Les principaux » des Juifs me l'ont dénoncé comme un magicien; je » l'ai cru, je l'ai bien fait fouetter, je le leur ai aban» donné, ils l'ont crucifié, ils ont mis des gardes au» près de sa fosse; il est ressuscité le troisième jour. »

Je joins à cette supposition celle du rescrit de Tibère au sénat, pour mettre Jésus au rang des dieux de l'empire, et les ridicules lettres du philosophe Sénèque à Paul, et de Paul à Sénèque, écrites en un latin barbare; et les lettres de la vierge Marie à saint Ignace; et tant d'autres fictions grossières dans ce goût. Je ne peux pas trop étendre ce dénombrement d'impostures, dont la liste vous effraierait, si je les comptais une à une.

Quatrième imposture.

La supposition la plus hardie, peut-être, et la plus grossière, est celle des prophéties attribuées aux sibylles qui prédisent l'incarnation de Jésus, ses miracles

et son supplice en vers acrostiches. Ces bêtises ignorées des Romains étaient l'aliment de la foi des catéchumènes. Elles ont eu cours pendant huit siècles parmi nous, et nous chantons encore dans une de nos hymnes, *teste David cum sibyllâ*, témoin David et la sibylle.

Vous vous étonnez sans doute qu'on ait pu adopter si long-temps ces méprisables facéties, et mener les hommes avec de pareilles brides; mais les chrétiens ayant été plongés quinze cents ans dans la plus stupide barbarie, les livres étant très-rares, les théologiens étant très-fourbes, on a tout osé dire à des malheureux capables de tout croire.

Cinquième imposture.

Illustres et infortunés Romains, avant d'en venir aux funestes mensonges qui vous ont coûté votre liberté, vos biens, votre gloire, et qui vous ont mis sous le joug d'un prêtre; et avant de vous parler du prétendu pontificat de Simon Barjone, qui siégea, dit-on, à Rome pendant vingt-cinq années; il faut que vous soyez instruits des *Constitutions apostoliques*, c'est le premier fondement de cette hiérarchie qui vous écrase aujourd'hui.

Au commencement du second siècle il n'y avait point de surveillant, d'épiscopos, d'évêque revêtu d'une dignité réelle pour sa vie, attaché irrévocablement à un certain siége, et distingué des autres hommes par ses habits; tous les évêques mêmes furent vêtus comme des laïques jusqu'au milieu du cinquième siècle. L'assemblée était dans la salle d'une maison retirée. Le ministre était choisi par les initiés, et exerçait tant qu'on était content de son administration.

Point d'autel, point de cierges, point d'encens : les premiers pères de l'église ne parlent qu'avec horreur des autels et des temples. (*a*) On se contentait de faire des collectes d'argent, et de souper ensemble. La société chrétienne s'étant secrètement multipliée, l'ambition voulut faire une hiérarchie; comment s'y prend-on? Les fripons qui conduisaient les enthousiastes, leur font accroire qu'ils ont découvert les *Constitutions apostoliques* écrites par saint Jean et par saint Matthieu, *quæ ego Matthæus et Joannes vobis tradidimus* (*b*). C'est là qu'on fait dire à Matthieu : *Gardez-vous de juger votre évêque; car il n'est donné qu'aux prêtres d'être juges* (*c*). C'est là où Matthieu et Jean disent : *Autant que l'ame est au-dessus du corps, autant le sacerdoce l'emporte sur la royauté : regardez votre évêque comme un roi, comme un maître absolu*, Dominum : *donnez-lui vos fruits, vos ouvrages, vos prémices, vos décimes, vos épargnes, les prémices, les décimes de votre vin, de votre huile, de vos blés, etc.* (*d*). *Que l'évêque soit un dieu pour vous, et le diacre un prophète* (*e*). *Dans les festins que le diacre ait double portion, et le prêtre, le double du diacre; et s'ils ne sont pas à table, qu'on envoie les portions chez eux* (*f*).

Vous voyez, Romains, l'origine de l'usage où vous êtes de mettre la nappe pour donner des indigestions à vos pontifes; et plût à Dieu qu'ils ne s'en fussent tenus qu'au péché de la gourmandise!

Au reste, dans cette imposture des *Constitutions*

(*a*) Justin et Tertullien.

(*b*) *Constitutions apostoliques*, liv. II, chap. LVII.

(*c*) *Idem*, chap. XXXVI. — (*d*) *Idem*, chap. XXXIV — (*e*) *Idem*, chap. XXX. — (*f*) *Idem*, chap. XXXVIII.

des apôtres, remarquez bien attentivement que c'est un monument authentique des dogmes du second siècle, et que cet ouvrage de faussaire rend hommage à la vérité, en gardant un silence absolu sur des innovations qu'on ne pouvait prévoir, et dont vous avez été inondés de siècle en siècle. Vous ne trouverez dans ce monument du second siècle, ni trinité, ni consubstantiabilité, ni transsubstantiation, ni confession auriculaire. Vous n'y trouverez point que la mère de Jésus soit mère de Dieu, que Jésus eût deux natures et deux volontés, que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Tous ces singuliers ornemens de fantaisie, étrangers à la religion de *l'Évangile*, ont été ajoutés depuis au bâtiment grossier que le fanatisme et l'ignorance élevaient dans les premiers siècles.

Vous y trouverez bien trois personnes, mais jamais trois personnes en un seul Dieu. Lisez avec la sagacité de votre esprit, seule richesse que vos tyrans vous ont laissée, lisez la prière commune que les chrétiens fesaient dans leurs assemblées au second siècle par la bouche de l'épiscope.

« O Dieu tout-puissant, inengendré, inaccessible,
» seul vrai Dieu, et père de Christ ton fils unique,
» Dieu au paraclet, Dieu de tous, toi qui as constitué
» docteurs les disciples par Christ, etc. (*g*). »

Voilà clairement un seul Dieu qui commande à Christ et au paraclet. Jugez si cela ressemble à la trinité, à la consubstantiabilité, établie depuis à Nicée, malgré la réclamation constante de dix-huit évêques et de deux mille prêtres (*h*).

Dans un autre endroit, le même auteur, qui est

(*g*) *Constitutions apostoliques*, liv. VIII, chap. VI.

(*h*) Voyez l'histoire de l'église de Constantinople et d'Alexandrie, bibliothèque bodléenne.

probablement un évêque secret des chrétiens à Rome, dit formellement, le père est Dieu par-dessus tout (*i*).

C'était la doctrine de Paul, qui éclate en tant d'endroits de ses épîtres. *Ayons la paix en Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ* (*k*).

Nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort du fils (*l*).

Si par le péché d'un seul plusieurs sont morts, le don de Dieu s'en est plus répandu, grâces à un seul homme, qui est Jésus-Christ (*m*).

Nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ (*n*).

Supportez-vous les uns les autres comme Jésus vous a supportés pour la gloire de Dieu (*o*).

A Dieu le seul sage honneur et gloire par Jésus-Christ (*p*).

Jésus nous a été donné de Dieu (*q*).

Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ le père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse (*r*).

C'est ainsi que le Juif chrétien saint Paul s'explique toujours; c'est ainsi qu'on fait parler Jésus lui-même dans les *Évangiles* (*s*). *Mon père est plus grand que moi*, c'est-à-dire, Dieu fait ce que les hommes ne peuvent faire; car tous les Juifs, en parlant de Dieu, disaient mon père.

La patenôtre commence par ces mots : *Notre père*. Jésus dit : *Nul ne le sait que le père. Nul autre que mon père ne sait ce jour, pas même les anges* (*t*).

(*i*) *Constitutions apostoliques*, liv. III, chap. XVII.

(*k*) *Épître aux Romains*, chap. V, v. 1.

(*l*) *Épître aux Galates*, chap. I, v. 10. — (*m*) *Idem*, v. 15. — (*n*) Chap. VIII, v. 17. — (*o*) *Epître aux Romains*, chap. XV, v. 17. — (*p*) Chap. XVI, v. 27. — (*q*) *Idem*. — (*r*) *Épît. aux Éphés.* chap. I, v. 17. — (*s*) *Jean*, chap. XIV, v. 28. — (*t*) *Matthieu*, chap. XXIV, v. 36.

Cela ne dépend pas de moi, mais seulement de mon père (*u*). Il est encore très-remarquable que Jésus craignant d'être appréhendé au corps, et suant de peur sang et eau, s'écria : *Mon père, que ce calice s'éloigne de moi* (*x*). C'est ce qu'un polisson de nos jours appelle mourir en Dieu. Enfin aucun Évangile ne lui a mis dans la bouche ce blasphème, qu'il était Dieu, consubstantiel à Dieu.

Romains, vous m'allez demander pourquoi, comment on en fit un Dieu dans la suite des temps? Et moi je vous demande pourquoi et comment on fit des dieux de Bacchus, de Persée, d'Hercule, de Romulus? encore ne poussa-t-on pas le sacrilége jusqu'à leur donner le titre de Dieu suprême, de Dieu créateur; ce blasphème était réservé pour la secte échappée de la secte juive.

Sixième imposture principale.

Je passe sous silence les innombrables impostures des voyages de Simon Barjone, de l'Évangile de Simon Barjone, de son Apocalypse, de l'Apocalypse de Cérinthe, ridiculement attribuée à Jean, des Épîtres de Barnabé, de l'Évangile des douze apôtres, de leurs Liturgies, des Canons du concile des apôtres, de la Confession du *Credo* par les apôtres, les voyages de Matthieu, les voyages de Thomas, et de tant de rêveries reconnues enfin pour être de la main d'un faussaire, qui les fit passer sous des noms révérés des chrétiens.

Je n'insisterai pas beaucoup sur le roman du prétendu pape saint Clément, qui se dit successeur im-

(*u*) *Matthieu*, chap. XX, v. 23. — (*x*) *Luc*, chap. XXII, v. 44.

médiat de saint Pierre, je remarquerai seulement que Simon (y) Barjone et lui rencontrèrent un vieillard qui leur dit que sa femme l'a fait cocu, et qu'elle a couché avec son valet; Clément demande au vieillard comment il a su qu'il était cocu? Par l'horoscope de ma femme, lui dit le bon homme; et encore par mon frère, avec qui ma femme a voulu coucher, et qui n'a point voulu d'elle (z). A ce discours Clément reconnaît son père dans le cocu, et ce même Clément apprend de Pierre qu'il est du sang des Césars. O Romains! c'est donc par de pareils contes que la puissance papale s'est établie.

Septième imposture principale sur le prétendu pontificat de Simon Barjone, surnommé Pierre.

Qui a dit le premier que Simon, ce pauvre pêcheur, était venu de Galilée à Rome, qu'il y avait parlé latin, lui qui ne pouvait savoir que le patois de son pays, et qu'enfin il avait été pape de Rome vingt-cinq ans? C'est un Syrien nommé Abdias, qui vivait sur la fin du premier siècle, qu'on dit évêque de Babylone (c'est un bon évêché). Il écrivit en syriaque; nous avons son ouvrage traduit en latin par Jules Africain. Voici ce que cet écrivain sensé raconte; il a été témoin oculaire; son témoignage est irréfragable. Écoutez bien.

Simon Barjone Pierre ayant ressuscité la Tabite, ou la Dorcas, couturière des apôtres; ayant été mis en prison par l'ordre du roi Hérode (quoique alors il n'y eût point de roi Hérode); et un ange lui ayant

(y) *Récognitions de saint Clément*, liv. IX, num. 32, 33.

(z) *Idem*, liv. IX, num. 34 et 35.

ouvert les portes de la prison (selon la coutume des anges), ce Simon rencontra dans Césarée l'autre Simon de Samarie, surnommé le magicien, qui fesait aussi des miracles; là ils commencèrent tous deux à se morguer. Simon le Samaritain s'en alla à Rome auprès de l'empereur Néron; Simon Barjone ne manqua pas de l'y suivre; l'empereur les reçut on ne peut pas mieux. Un cousin de l'empereur vint à mourir : aussitôt c'est à qui ressuscitera le défunt; le Samaritain a l'honneur de commencer la cérémonie; il invoque Dieu, le mort donne des signes de vie, et branle la tête. Simon Pierre invoque Jésus-Christ, et dit au mort de se lever; le mort se lève et vient l'embrasser. Ensuite vient l'histoire connue des deux chiens : puis Abdias raconte comment Simon vola dans les airs, comment son rival Simon Pierre le fit tomber. Simon le magicien se cassa les jambes, et Néron fit crucifier Simon Pierre, la tête en bas, pour avoir cassé les jambes de l'autre Simon.

Cette arlequinade a été écrite non-seulement par Abdias, mais encore par je ne sais quel Marcel, et par un Égésippe qu'Eusèbe cite souvent dans son histoire. Observez, judicieux Romains, je vous en conjure, comment ce Simon Pierre peut avoir régné spirituellement vingt-cinq ans dans votre ville? Il y vint sous Néron, selon les plus anciens écrivains de l'église; il y mourut sous Néron : et Néron ne régna que treize années.

Que dis-je? lisez les *Actes des Apôtres*; y est-il seulement parlé d'un voyage de Pierre à Rome? il n'en est pas fait la moindre mention. Ne voyez-vous pas que lorsque l'on imagina que Pierre était le premier des apôtres, on voulut supposer qu'il n'y avait eu que la ville impériale digne de sa présence? Voyez avec quelle grossièreté on vous a trompés en tout : serait-il

possible que le fils de Dieu, Dieu lui-même, n'eût employé qu'une équivoque de polisson, une pointe, un quolibet absurde pour établir Simon Barjone chef de son église : Tu es surnommé Pierre, et sur cette *pierre* j'établirai mon église. Si Barjone s'était appelé Potiron, Jésus lui aurait dit : Tu es Potiron, et Potiron sera appelé le roi des fruits de mon jardin.

Pendant plus de trois cents ans le successeur prétendu d'un paysan de Galilée fut ignoré dans Rome. Voyons enfin comment les papes devinrent vos maîtres.

Huitième imposture.

Il n'y a aucun homme instruit dans l'histoire des églises grecque et latine, qui ne sache que les siéges métropolitains établirent leurs principaux droits au concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par l'ordre de l'empereur Martien et de Pulchérie, composé de six cent trente évêques. Les sénateurs qui présidaient au nom de l'empereur avaient à leur droite les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, et à leur gauche, celui de Constantinople, et les députés du patriarche de Rome. Ce fut par les canons de ce concile que les siéges épiscopaux participèrent à la dignité des villes dans lesquelles ils étaient situés. Les évêques des deux villes impériales, Rome et Constantinople, furent déclarés les premiers évêques avec des prérogatives égales, par le célèbre vingt-huitième canon.

Les pères ont donné avec justice des prérogatives au siége de l'ancienne Rome, comme à une ville régnante, et les cent cinquante évêques du premier concile de Constantinople, très-chéris de Dieu, ont par la même raison attribué les mêmes priviléges à la nouvelle Rome; ils ont justement

jugé que cette ville, où réside l'empire et le sénat, doit lui être égale dans toutes les choses ecclésiastiques.

Les papes se sont toujours débattus contre l'authenticité de ce canon; ils l'ont défiguré, ils l'ont tordu de tous les sens. Que firent-ils enfin pour éluder cette égalité, et pour anéantir avec le temps tous les titres de sujétion qui les soumettaient aux empereurs comme tous les autres sujets de l'empire? Ils forgèrent cette fameuse Donation de Constantin, laquelle a été tenue pour si véritable pendant plusieurs siècles, que c'était un péché mortel, irrémissible, d'en douter, et que le coupable encourait, *ipso facto*, l'excommunication majeure.

C'était une chose bien plaisante que cette Donation de Constantin à l'évêque Silvestre.

Nous avons jugé utile, dit l'empereur, *avec tous nos satrapes, et tout le peuple romain, de donner aux successeurs de saint Pierre une puissance plus grande que celle de notre sérénité.* Ne trouvez-vous pas, Romains, que le mot de satrape est bien placé là?

C'est avec la même authenticité que Constantin dans ce beau diplôme dit : *Qu'il a mis les apôtres Pierre et Paul dans de grandes châsses d'ambre; qu'il a bâti les églises de saint Pierre et de saint Paul, et qu'il leur a donné de vastes domaines en Judée, en Grèce, en Thrace, en Asie, etc.* pour entretenir le luminaire; qu'il a *donné au pape son palais de Latran, des chambellans, des gardes-du-corps, et qu'enfin il lui donne en pur don, à lui et à ses successeurs, la ville de Rome, l'Italie et toutes les provinces d'Occident;* le tout *pour remercier le pape Silvestre de l'avoir guéri de la ladrerie, et de l'avoir baptisé,* quoiqu'il n'ait

été baptisé qu'au lit de la mort par Eusèbe, évêque de Nicomédie.

Il n'y eut jamais ni pièce plus ridicule d'un bout à l'autre, ni plus accréditée dans les temps d'ignorance où l'Europe a croupi si long-temps après la chute de votre empire.

Neuvième imposture.

Je passe sous silence un millier de petites impostures journalières, pour arriver vite à la grande imposture des Décrétales.

Ces fausses Décrétales furent universellement répandues dans le siècle de Charlemagne. C'est là, Romains, que pour mieux vous ravir votre liberté, on en dépouille tous les évêques; on veut qu'ils n'aient pour juges que l'évêque de Rome. Certes s'il est le souverain des évêques, il devait bientôt devenir le vôtre, et c'est ce qui est arrivé. Ces fausses Décrétales abolissaient les conciles, elles abolirent bientôt votre sénat, qui n'est plus qu'une cour de judicature, esclave des volontés d'un prêtre. Voilà surtout la véritable origine de l'avilissement dans lequel vous rampez. Tous vos droits, tous vos priviléges, si long-temps conservés par votre sagesse, n'ont pu vous être ravis que par le mensonge. Ce n'est qu'en mentant à Dieu et aux hommes qu'on a pu vous rendre esclaves; mais jamais on n'a pu éteindre dans vos cœurs l'amour de la liberté. Il est d'autant plus fort que la tyrannie est plus grande. Ce mot sacré de liberté se fait encore entendre dans vos conversations, dans vos assemblées, et jusque dans les antichambres du pape.

ARTICLE IX.

César ne fut que votre dictateur; Auguste ne fut que votre général, votre consul, votre tribun. Tibère, Caligula, Néron, vous laissèrent vos comices, vos prérogatives, vos dignités; les barbares même les respectèrent. Vous eûtes toujours votre gouvernement municipal. C'est par votre délibération, et non par l'autorité de votre évêque Grégoire III, que vous offrîtes la dignité de patrice au grand Charles Martel, maître de son roi, et vainqueur des Sarrazins en l'année 741 de notre fautive ère vulgaire.

Ne croyez pas que ce fut l'évêque Léon III qui fit Charlemagne empereur; c'est un conte ridicule du secrétaire Éginhard, vil flatteur des papes qui l'avaient gagné. De quel droit et comment un évêque sujet aurait-il fait un empereur qui n'était jamais créé que par le peuple ou par les armées qui se mettaient à la place du peuple?

Ce fut vous, peuple romain, qui usâtes de vos droits; vous qui ne voulûtes plus dépendre d'un empereur grec, dont vous n'étiez pas secourus; vous qui nommâtes Charlemagne, sans quoi il n'eût été qu'un usurpateur. Les annalistes de ce temps conviennent que tout était arrangé entre Carolo et vos principaux officiers (ce qui est en effet de la plus grande vraisemblance). Votre évêque n'y eut d'autre part que celle d'une vaine cérémonie, et la réalité de recevoir de grands présens. Il n'avait d'autre autorité légale dans votre ville que celle du crédit attaché à sa mitre, à son clergé et à son savoir faire.

En vous donnant à Charlemagne, vous restâtes les maîtres de l'élection de vos officiers; la police

fut entre leurs mains; vous demeurâtes en possession du môle d'Adrien, si ridiculement appelé depuis le château Saint-Ange, et vous n'avez été pleinement asservis que quand vos évêques se sont emparés de cette forteresse.

Ils sont parvenus pas à pas à cette grandeur suprême, si expressément proscrite pour eux par celui qu'ils regardent comme leur dieu, et dont ils osent s'appeler les vicaires. Jamais sous les Othons ils n'eurent de juridiction dans Rome. Les excommunications et les intrigues furent leurs seules armes; et lorsque dans les temps d'anarchie ils ont été en effet souverains, ils n'ont jamais osé en prendre le titre. Je défie tous les gens habiles qui vendent chez vous des médailles aux étrangers, d'en montrer une seule où votre évêque soit intitulé votre souverain. Je défie même les plus habiles fabricateurs de titres dont votre cour abonde, d'en montrer un seul où le pape soit traité de prince par la grâce de Dieu. Quelle étrange principauté que celle qu'on craint d'avouer!

Quoi! les villes impériales d'Allemagne qui ont des évêques sont libres; et vous, Romains, vous ne l'êtes pas! Quoi! l'archevêque de Cologne n'a pas seulement le droit de coucher dans cette ville, et votre pape vous permet à peine de coucher chez vous! Il s'en faut beaucoup que le sultan des Turcs soit aussi despotique à Constantinople que le pape l'est devenu à Rome.

Vous périssez de misère sous de beaux portiques. Vos belles peintures dénuées de coloris, et dix ou douze chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ne vous procureront jamais ni un bon dîner ni un bon lit. L'opulence est pour vos maîtres, et l'indigence est pour vous; le sort d'un esclave des anciens Ro-

mains était cent fois au-dessus du vôtre, car il pouvait acquérir de grandes fortunes; mais vous, nés serfs, vous mourrez serfs, et vous n'avez d'huile que celle de l'extrême-onction. Esclaves de corps, esclaves d'esprit, vos tyrans ne souffrent pas même que vous lisiez dans votre langue le livre sur lequel votre religion est fondée.

Éveillez-vous, Romains, à la voix de la liberté, de l'égalité et de la nature. Cette voix éclate dans l'Europe, il faut que vous l'entendiez; rompez les chaînes qui accablent vos mains généreuses, chaînes forgées par la tyrannie dans l'antre de l'imposture.

HISTOIRE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

1777.

HISTOIRE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

1777.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Juifs et leurs livres furent très-long-temps ignorés des autres peuples.

D'ÉPAISSES ténèbres envelopperont toujours le berceau du christianisme. On en peut juger par les huit opinions principales qui partagèrent les savans sur l'époque de la naissance de Jésu ou Josuah ou Jeschu, fils de Maria ou Mirja, reconnu pour le fondateur ou la cause occasionelle de cette religion, quoiqu'il n'ait jamais pensé à faire une religion nouvelle. Les chrétiens passèrent environ six cent cinquante années avant d'imaginer de dater les événemens de la naissance de Jésu. Ce fut un moine scyte, nommé Dionisios (Denis le petit), transplanté à Rome, qui proposa cette ère, sous le règne de l'empereur Justinien; mais elle ne fut adoptée que cent ans après lui. Son système sur la date de la naissance de Jésu était encore plus erroné que les huit opinions des autres chrétiens. Mais enfin ce système, tout faux qu'il est, prévalut. Une erreur est le fondement de tous nos almanachs.

L'embryon de la religion chrétienne, formé chez les

Juifs sous l'empire de Tibère, fut ignoré des Romains pendant plus de deux siècles. Ils surent confusément qu'il y avait une secte juive appelée galiléenne, ou pauvre, ou chrétienne; mais c'est tout ce qu'ils en savaient : on voit que Tacite et Suétone n'en étaient pas véritablement instruits. Tacite parle des Juifs au hasard; et Suétone se contente de dire que l'empereur Claude réprima les Juifs qui excitaient des troubles à Rome, à l'instigation d'un nommé Christ ou Chrest. *Judeos, impulsore Christo, assiduè tumultuantes repressit.* Cela n'est pas étonnant. Il y avait huit mille Juifs à Rome qui avaient droit de synagogue, et qui recevaient des empereurs les libéralités congiaires de blé, sans que personne daignât s'informer des dogmes de ce peuple. Les noms de Jacob, d'Abraham, de Noé, d'Adam et d'Ève étaient aussi inconnus du sénat que le nom de Manco-Capac l'était de Charles-Quint, avant la conquête du Pérou.

Aucun nom de ceux qu'on appelle patriarches n'était jamais parvenu à aucun auteur grec. Cet Adam qui est aujourd'hui regardé en Europe comme le père du genre humain par les chrétiens et par les musulmans, fut toujours ignoré du genre humain jusqu'au temps de Dioclétien et de Constantin.

C'est douze cent dix ans avant notre ère vulgaire qu'on place la ruine de Troie, en suivant la chronologie des fameux marbres de Paros. Nous plaçons d'ordinaire l'aventure du Juif Jephté en ce temps-là même. Le petit peuple hébreu ne possédait pas encore la ville capitale. Il n'eut la ville de Shéba que quarante ans après, et c'est cette Shéba, voisine du grand désert de l'Arabie pétrée qu'on nomma Hershalaïm, et ensuite Jérusalem, pour adoucir la dureté de la prononciation.

Avant que les Juifs eussent cette forteresse, il y avait déjà une multitude de siècles que les grands empires

d'Égypte, de Syrie, de Chaldée, de Perse, de Scythie, des Indes, de la Chine, du Japon, étaient établis. Le peuple judaïque ne les connaissait pas, n'avait que des notions très-imparfaites de l'Égypte et de la Chaldée. Séparé de l'Égypte, de la Chaldée et de la Syrie par un désert inhabitable, sans aucun commerce réglé avec Tyr; isolé dans le petit pays de la Palestine, large de quinze lieues, et long de quarante-cinq, comme l'affirme saint Hiéronyme ou Jérôme, il ne s'adonnait à aucune science, il ne cultivait presque aucun art. Il fut plus de six cents ans sans aucun commerce avec les autres peuples, et même avec ses voisins d'Égypte et de Phénicie. Cela est si vrai que Flavien Joséphe leur historien en convient formellement dans sa Réponse à Appion d'Alexandrie; réponse faite sous Titus à cet Appion qui était mort du temps de Néron.

Voici les paroles de Flavien Joséphe au chap. IV : « Le pays que nous habitons étant éloigné de la mer, » nous ne nous appliquons point au commerce, et n'a- » vons point de communication avec les autres peu- » ples : nous nous contentons de fertiliser nos terres, » et de donner une bonne éducation à nos enfans. Ces » raisons ajoutées à ce que j'ai déjà dit, font voir que » nous n'avons point eu de communication avec les » Grecs, comme les Égyptiens et les Phéniciens, etc. »

Nous n'examinerons point ici dans quel temps les Juifs commencèrent à exercer le commerce, le courtage et l'usure, et quelle restriction il faut mettre aux paroles de Flavien Joséphe. Bornons-nous à faire voir que les Juifs, tout plongés qu'ils étaient dans une superstition atroce, ignorèrent toujours le dogme de l'immortalité de l'ame, embrassé depuis si long-temps par toutes les nations dont ils étaient environnés. Nous ne cherchons point à faire leur histoire : il n'est question que de montrer ici leur ignorance.

CHAPITRE II.

Que les Juifs ignorèrent long-temps le dogme de l'immortalité de l'ame.

C'EST beaucoup que les hommes aient pu imaginer par le seul secours du raisonnement qu'ils avaient une ame; car les enfans n'y pensent jamais d'eux-mêmes; ils ne sont jamais occupés que de leurs sens; et les hommes ont dû être enfans pendant bien des siècles. Aucune nation sauvage ne connut l'existence de l'ame. Le premier pas dans la philosophie des peuples un peu policés fut de reconnaître un je ne sais quoi qui dirigeait les hommes, les animaux, les végétaux, et qui présidait à leur vie : ce je ne sais quoi ils l'appelèrent d'un nom vague et indéterminé qui répond à notre mot d'*ame*. Ce mot ne donna chez aucun peuple une idée distincte. Ce fut, et c'est encore, et ce sera toujours une faculté, une puissance secrète, un ressort, un germe inconnu par lequel nous vivons, nous pensons, nous sentons; par lequel les animaux se conduisent, et qui fait croître les fleurs et les fruits. De là les ames végétatives, sensitives, intellectuelles, dont on nous a tant étourdis. Le dernier pas fut de conclure que notre ame subsistait après notre mort, et qu'elle recevait dans une autre vie la récompense de ses bonnes actions, ou le châtiment de ses crimes. Ce sentiment était établi dans l'Inde avec la métempsycose, il y a plus de cinq mille années. L'immortalité de cette faculté qu'on appelle *ame* était reçue chez les anciens Perses, chez les anciens Chaldéens; c'était le fondement de la religion égyptienne; et les Grecs adoptèrent bientôt cette théologie. Ces ames étaient supposées être de petites figures

légères et aériennes, ressemblantes parfaitement à nos corps. On les appelait dans toutes les langues connues de noms qui signifiaient ombres, mânes, génies, démons, spectres, lares, larves, farfadets, esprits, etc.

Les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent un monde, une planète, où Dieu emprisonna les anges rebellès, avant la formation de l'homme. C'est de toutes les théologies la plus ancienne.

Les Perses avaient un enfer : on le voit par cette fable si connue qui est rapportée dans le livre de la religion des anceins Perses de notre savant Hyde. Dieu apparaît à un des premiers rois de Perse; il le mène en enfer; il lui fait voir les corps de tous les princes qui ont mal gouverné : il s'en trouve un auquel il manquait un pied. Qu'avez-vous fait de son pied, dit le Persan à Dieu? ce coquin-là, répondit Dieu, n'a fait qu'une action honnête en sa vie : il rencontra un âne lié à une auge, mais si éloignée de lui qu'il ne pouvait manger. Le roi eut pitié de l'âne, il donna un coup de pied à l'auge, l'approcha, et l'âne mangea. J'ai mis ce pied dans le ciel, et le reste de son corps en enfer.

On connaît le tartare des Égyptiens, imité par les Grecs et adopté par les Romains. Qui ne sait combien de dieux et de fils de Dieu ces Grecs et ces Romains forgèrent depuis Bacchus, Persée et Hercule, et comme ils remplirent l'enfer d'Ixions et de Tantales?

Les Juifs ne surent jamais rien de cette théologie. Ils eurent la leur, qui se borna à promettre du blé, du vin et de l'huile à ceux qui obéiront au Seigneur en égorgeant tous les ennemis d'Israël, et à menacer de la rogne et d'ulcères dans le gras des jambes et dans le fondement, tous ceux qui désobéiront (*a*) : mais

(*a*) *Voyez* le *Deutéronome.*

d'ames, de punitions dans les enfers, de récompenses dans le ciel, d'immortalité, de résurrection, il n'en est dit un seul mot ni dans leurs lois, ni chez leurs prophètes.

Quelques écrivains, plus zélés qu'instruits, ont prétendu que si le *Lévitique* et le *Deutéronome* ne parlent jamais en effet de l'immortalité de l'ame, et de récompenses ou de châtimens après la mort, il y a pourtant des passages dans d'autres livres du canon juif, qui pourraient faire soupçonner que quelques Juifs connaissaient l'immortalité de l'ame. Ils allèguent, et ils corrompent ce verset de Job : *Je crois que mon protecteur vit, et que dans quelques jours je me releverai de terre : ma peau tombée en lambeaux se consolidera. Tremblez alors, craignez la vengeance de mon épée.*

Ils se sont imaginés que ces mots, *je me relèverai*, signifiaient, *je ressusciterai après ma mort*. Mais alors comment ceux auxquels Job répond auraient-ils à craindre son épée? Quel rapport entre la gale de Job et l'immortalité de l'ame?

Une des plus lourdes bévues des commentateurs est de n'avoir pas songé que ce Job n'était point Juif, qu'il était Arabe, et qu'il n'y a pas un mot dans ce drame antique de Job qui ait la moindre connexité avec les lois de la nation judaïque.

D'autres, abusant des fautes innombrables de la traduction latine appelée *Vulgate*, trouvent l'immortalité de l'ame et l'enfer des Grecs dans ces paroles que Jacob prononce (*b*), en déplorant la perte de son fils Joseph que les patriarches ses frères avaient vendu comme esclave à des marchands arabes, et qu'ils fesaient passer pour mort. *Je mourrai de douleur, je*

(*b*) *Voyez la Genèse.*

descendrai avec mon fils dans la fosse. La *Vulgate* a traduit *sheol*, la fosse, par le mot enfer, parce que la fosse signifie souterrain. Mais quelle sottise de supposer que Jacob ait dit : *Je descendrai en enfer, je serai damné, parce que mes enfans m'ont dit que mon fils Joseph a été mangé par des bêtes sauvages!* C'est ainsi qu'on a corrompu presque tous les anciens livres par des équivoques absurdes. C'est ainsi qu'on s'est servi de ces équivoques pour tromper les hommes.

Certainement le crime des enfans de Jacob et la douleur du père, n'ont rien de commun avec l'immortalité de l'ame. Tous les théologiens sensés, tous les bons critiques en conviennent; tous avouent que l'autre vie et l'enfer furent inconnus aux Juifs jusqu'au temps d'Hérode. Le docteur Arnaud, fameux théologien de Paris, dit en propres mots, dans son *Apologie de Port-Royal : C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité qui est des plus communes, et qui est attestée par tous les pères, que les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres, et que les Juifs n'adoraient Dieu que pour des biens charnels.* Notre sage Midleton a rendu cette vérité sensible.

Notre évêque Warburton, déjà connu par son *Commentaire sur Shakespear*, a démontré en dernier lieu que la loi mosaïque ne dit pas un seul mot de l'immortalité de l'ame, dogme enseigné par tous les législateurs précédens. Il est vrai qu'il en tire une conclusion qui l'a fait siffler dans nos trois royaumes. La loi mosaïque, dit-il, ne connaît point l'autre vie; donc cette loi est divine. Il a même soutenu cette assertion avec l'insolence la plus grossière. On sent bien qu'il a voulu prévenir le reproche d'incrédulité, et qu'il s'est réduit lui-même à soutenir la vérité par une sottise;

mais enfin cette sottise ne détruit pas cette vérité si claire et si démontrée.

L'on peut encore ajouter que la religion des Juifs ne fut fixe et constante qu'après Esdras. Ils n'avaient adoré que des dieux étrangers, et des étoiles, lorsqu'ils erraient dans les déserts, si l'on en croit Ézéchiel, Amos, et saint Étienne (*c*). La tribu de Dan adora long-temps les idoles de Michas (*d*); et un petit-fils de Moïse, nommé Éléazar, était le prêtre de ces idoles, gagé par toute la tribu.

Salomon fut publiquement idolâtre. Les melchim ou rois d'Israël adorèrent presque tous le dieu syriaque Baal. Les nouveaux Samaritains, du temps du roi de Babylone, prirent pour leurs dieux Socotbenot, Nirgel, Adramalec, etc.

Sous les malheureux régules de la tribu de Juda, Ézéchias, Manassé, Josias, il est dit que les Juifs adoraient Baal et Molock; qu'ils sacrifiaient leurs enfans dans la vallée de Tophet. On trouva enfin le *Pentateuque* du temps du melck ou roitelet Josias; mais bientôt après, Jérusalem fut détruite, et les tribus de Juda et de Benjamin furent menées en esclavage dans les provinces babyloniennes.

Ce fut là, très-vraisemblablement, que plusieurs Juifs se firent courtiers et fripiers : la nécessité fit leur industrie. Quelques-uns acquirent assez de richesses pour acheter du roi, que nous nommons Cyrus, la permission de rebâtir à Jérusalem un petit temple de bois sur des assises de pierres brutes, et de relever quelques pans de murailles. Il est dit dans le livre d'*Esdras*, qu'il revint dans Jérusalem quarante-deux mille trois cent soixante personnes toutes fort pauvres.

(*c*) *Ézéchiel*, chap. XX. *Amos*, chap. V. *Act.* chap. VII.

(*d*) *Voyez* l'*Histoire de Michas*, dans les *Juges*, chap. XVII et suiv.

Il les compte famille par famille, et il se trompe dans son calcul, au point qu'en additionnant le tout on ne trouve que vingt-neuf mille neuf cent dix-huit personnes. Une autre erreur de calcul subsiste dans le dénombrement de Néhémie; et une bévue encore plus grande est dans l'édit de Cyrus, qu'Esdras rapporte. Il fait parler ainsi le conquérant Cyrus : *Adonaï le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir un temple dans Jérusalem qui est en Judée.* On a très-bien remarqué que c'est précisément comme si un prêtre grec fesait dire au grand-turc : saint Pierre et saint Paul m'ont donné tous les royaumes du monde, et m'ont commandé de leur bâtir une maison dans Athènes qui est en Grèce.

Si l'on en croit Esdras, Cyrus par le même édit, ordonna que les pauvres qui étaient venus à Jérusalem fussent secourus par les riches qui n'avaient pas voulu quitter la Chaldée où ils se trouvaient très-bien, pour un territoire de cailloux où l'on manquait de tout, et où même on n'avait pas d'eau à boire pendant six mois de l'année. Mais, soit riches, soit pauvres, il est constant qu'aucun Juif de ce temps-là ne nous a laissé la plus légère notion de l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE III.

Comment le platonisme pénétra chez les Juifs.

Cependant Socrate et Platon enseignèrent dans Athènes ce dogme qu'ils tenaient de la philosophie égyptienne et de celle de Pythagore. Socrate, martyr de la divinité et de la raison, fut condamné à mort, environ trois cents ans avant notre ère, par

le peuple léger, inconstant, impétueux, d'Athènes; qui se repentit bientôt de ce crime. Platon était jeune encore. Ce fut lui qui, le premier chez les Grecs, essaya de prouver par des raisonnemens métaphysiques, l'existence de l'ame et sa spiritualité; c'est-à-dire sa nature légère et aérienne, exempte de tout mélange de matière grossière, sa permanence après la mort du corps, ses récompenses et ses châtimens après cette mort, et même sa résurrection avec un corps tombé en pourriture. Il réduit cette philosophie en système dans son *Phœdon*, dans son *Timée*, et dans sa *République* imaginaire : il orna ses argumens d'une éloquence harmonieuse et d'images séduisantes.

Il est vrai que ses argumens ne sont pas la chose du monde la plus claire et la plus convaincante. Il prouve d'une étrange manière, dans son *Phœdon*, l'immortalité de l'ame dont il suppose l'existence, sans avoir jamais examiné si ce que nous nommons ame est une faculté donnée de Dieu à l'espèce animale, ou si c'est un être distinct de l'animal même. Voici ses paroles : « Ne dites-vous pas que la mort est le con-
» traire de la vie? — Oui. — Et qu'elles naissent l'une
» de l'autre? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du
» vivant? — Le mort. — Et qu'est-ce qui naît du
» mort?... Il faut avouer que c'est le vivant. C'est
» donc des morts que naissent toutes les choses vivan-
» tes? — Il me le semble. — Et par conséquent les
» ames vont dans les enfers après notre mort? — La
» conséquence est sûre. »

C'est cet absurde galimatias de Platon (car il faut appeler les choses par leur nom) qui séduisit la Grèce. Il est vrai que ces ridicules raisonnemens, qui n'ont pas même le frêle avantage d'être des sophismes, sont quelquefois embellis par de magnifiques images toutes

poétiques; mais l'imagination n'est pas la raison. Ce n'est pas assez de représenter Dieu arrangeant la matière éternelle par son *logos*, par son *verbe*; ce n'est pas assez de faire sortir de ses mains des demi-dieux composés d'une matière très-déliée, et de leur donner le pouvoir de former des hommes d'une matière plus épaisse; ce n'est pas assez d'admettre dans le grand Dieu une espèce de trinité composée de Dieu, de son verbe, et du monde. Il poussa son roman jusqu'à dire qu'autrefois les ames humaines avaient des ailes, que les corps des hommes avaient été doubles. Enfin, dans les dernières pages de sa *République*, il fit ressusciter Hérès pour conter des nouvelles de l'autre monde: mais il fallait donner quelques preuves de tout cela, et c'est ce qu'il ne fit pas.

Aristote fut incomparablement plus sage; il douta de ce qui n'était pas prouvé. S'il donna des règles du raisonnement, qu'on trouve aujourd'hui trop scolastiques, c'est qu'il n'avait pas pour auditeurs et pour lecteurs un Montaigne, un Charron, un Bacon, un Hobbes, un Locke, un Shaftesbury, un Bolingbroke, et les bons philosophes de nos jours. Il fallait démontrer, par une méthode sûre, le faux des sophismes de Platon, qui supposaient toujours ce qui est en question. Il était nécessaire d'enseigner à confondre des gens qui vous disaient froidement: *Le vivant vient du mort, donc les ames sont dans les enfers.* Cependant le style de Platon prévalut, quoique ce style de prose poétique ne convienne point du tout à la philosophie. En vain Démocrite et ensuite Épicure combattirent les systèmes de Platon; ce qu'il y avait de plus sublime dans son roman de l'ame, fut applaudi presque généralement; et lorsqu'Alexandrie fut bâtie, les Grecs qui vinrent l'habiter furent tous platoniciens.

Les Juifs sujets d'Alexandre, comme ils l'avaient été des rois de Perse, obtinrent de ce conquérant la permission de s'établir dans la ville nouvelle dont il jeta les fondemens, et d'y exercer leur métier de courtiers, auquel ils s'étaient accoutumés depuis leur esclavage dans le royaume de Babylone. Il y eut une transmigration de Juifs en Égypte, sous la dynastie des Ptolomées, aussi nombreuse que celle qui s'était faite vers Babylone. Ils bâtirent quelques temples dans le Delta, un entre autres nommé l'Onion, dans la ville d'Héliopolis, malgré la superstition de leurs pères, qui s'étaient persuadés que le Dieu des Juifs ne pouvait être adoré que dans Jérusalem.

Alors le système de Platon, que les Alexandrins adoptèrent, fut reçu avidement de plusieurs Juifs égyptiens qui le communiquèrent aux Juifs de la Palestine.

CHAPITRE IV.

Sectes des Juifs.

Dans la longue paix dont les Juifs jouirent sous l'Arabe iduméen Hérode, créé roi par Antoine, et ensuite par Auguste, quelques Juifs de Jérusalem commencèrent à raisonner à leur manière, à disputer, à se partager en sectes. Le fameux rabbin Hillel, précurseur de Gamaliel de qui saint Paul fut quelque temps le domestique, fut l'auteur de la secte des pharisiens, c'est-à-dire des *distingués.* Cette secte embrassait tous les dogmes de Platon; ame, figure légère enfermée dans un corps; ame immortelle, ayant son bon et son mauvais démon; ame punie dans un enfer, ou récompensée dans une espèce d'Élysée; ame transmigrante, ame ressuscitante.

Les Saducéens ne croyaient rien de tout cela; ils s'en tenaient à la loi mosaïque qui n'en parla jamais. Ce qui peut paraître très-singulier aux chrétiens intolerans de nos jours, s'il en est encore, c'est qu'on ne voit pas que les pharisiens et les saducéens, en différant si essentiellement, aient eu entre eux la moindre querelle. Ces deux sectes rivales vivaient en paix, et avaient également part aux honneurs de la synagogue.

Les esséniens étaient des religieux dont la plupart ne se mariaient point, et qui vivaient en commun; ils ne sacrifiaient jamais de victimes sanglantes; ils fuyaient non-seulement tous les honneurs de la république, mais le commerce dangereux des autres hommes. Ce sont eux que Pline l'ancien appelle une nation éternelle dans laquelle il ne naît personne.

Les thérapeutes juifs, retirés en Égypte auprès du lac Mœris, étaient semblables aux thérapeutes des gentils; et ces thérapeutes étaient une branche des anciens pythagoriciens. Thérapeute signifie serviteur et médecin. Ils prenaient ce nom de médecin, parce qu'ils croyaient purger l'ame. On nommait en Égypte les bibliothéques la médecine de l'ame, quoique la plupart des livres ne fussent qu'un poison assoupissant. Remarquons en passant que chez les papistes, les révérends pères carmes ont gravement et fortement soutenu que les thérapeutes étaient carmes : pourquoi non? Élie, qui a fondé les carmes, ne pouvait-il pas aussi aisément fonder les thérapeutes?

Les judaïtes avaient plus d'enthousiasme que toutes ces autres sectes. L'historien Josèphe nous apprend que ces judaïtes étaient les plus déterminés républicains qui fussent sur la terre. C'était à leurs yeux un crime horrible de donner à un homme le titre de mon maître, de milord. Pompée et Sozius qui avaient pris Jérusalem l'un après l'autre, Antoine,

Octave, Tibère, étaient regardés par eux comme des brigands dont il fallait purger la terre. Ils combattaient contre la tyrannie avec autant de courage qu'ils en parlaient. Les plus horribles supplices ne pouvaient leur arracher un mot de déférence pour les Romains leurs vainqueurs et leurs maîtres; leur religion était d'être libres.

Il y avait déjà quelques hérodiens, gens entièrement opposés aux Judaïtes. Ceux-là regardaient le roi Hérode, tout soumis qu'il était à Rome, comme un envoyé d'Adonaï, comme un libérateur, comme un messie; mais ce fut après sa mort que la secte hérodienne devint nombreuse. Presque tous les Juifs qui trafiquaient dans Rome, sous Néron, célébraient la fête d'Hérode leur messie. Perse parle ainsi de cette fête dans sa cinquième satire, où il se moque des superstitieux. (V. 180.)

Herodis venêre dies; unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ,
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
Cauda natat thynni, tumet alba fidelia vino.
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles;
Tunc nigri lemures, ovoque pericula rupto.
Hinc grandes galli, et cum sistro lusca sacerdos,
Incussere Deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter manè caput gustaveris allî.

« Voici les jours de la fête d'Hérode. De sales lampions sont disposés sur des fenêtres noircies d'huile; » il en sort une fumée puante; ces fenêtres sont ornées » de violettes. On apporte des plats de terre peints en » rouge, chargés d'une queue de thon qui nage dans la » sauce. On remplit de vin des cruches blanchies. » Alors, superstitieux que tu es, tu remues les lèvres » tout bas; tu trembles au sabbat des déprépucés; tu » crains les lutins noirs et les farfadets; tu frémis si

» on casse un œuf. Là sont des galles, ces fanatiques » prêtres de Cybèle; ici une prêtresse d'Isis qui lou» che en jouant du sistre. Avalez vite trois gousses » d'ail consacrées, si vous ne voulez pas qu'on vous » envoie des dieux qui vous feront enfler tout le » corps. »

Ce passage est très-curieux et très-important pour ceux qui veulent connaître quelque chose de l'antiquité. Il prouve que du temps de Néron, les Juifs étaient autorisés à célébrer dans Rome la fête solennelle de leur messie Hérode, et que les gens de bon sens les regardaient en pitié, et se moquaient d'eux comme aujourd'hui. Il prouve que les prêtres de Cybèle et ceux d'Isis, quoique chassés sous Tibère avec la moitié des Juifs, pouvaient jouer leurs facéties en toute liberté.

Dignus Romá locus, quò Deus omnis eat.
(Ovid. Fast. IV, v. 270.)

Tout Dieu doit aller à Rome, disait un jour une statue qu'on y transportait.

Si les Romains, malgré leurs lois des douze tables, souffraient toutes les sectes dans la capitale du monde, il est clair, à plus forte raison, qu'ils permettaient aux Juifs et aux autres peuples d'exercer chacun chez soi les rites et les superstitions de son pays. Ces vainqueurs législateurs ne permettaient pas que les barbares soumis immolassent leurs enfans comme autrefois : mais qu'un Juif ne voulût pas manger d'un plat d'un Cappadocien; qu'il eût en horreur la chair de porc; qu'il priât Moloc ou Adonaï; qu'il eût dans son temple des bœufs de bronze; qu'il se fit couper un petit bout de l'instrument de la génération ; qu'il fût baptisé par Hillel ou par Jean; que son ame fût mortelle, ou immortelle; qu'il ressuscitât ou non, et qu'ils répon-

dissent bien ou mal à la question que leur fit Cléopâtre s'ils ressusciteraient tout vêtus ou tout nus; rien n'était plus indifférent aux empereurs de la terre.

CHAPITRE V.

Superstitions juives.

Les hommes instruits savent assez que le petit peuple juif avait pris peu à peu ses rites, ses lois, ses usages, ses superstitions, des nations puissantes dont il était entouré: car il est dans la nature humaine que le chétif et le faible tâche de se conformer au puissant et au fort. C'est ainsi que les Juifs prirent des prêtres égyptiens la circonsion, la distinction des viandes, les purifications d'eau appelées depuis baptême, le jeûne avant les grandes fêtes qui étaient les jours des grands repas, la cérémonie du bouc Hazazel chargé des péchés du peuple, les divinations, les prophéties, la magie, le secret de chasser les mauvais démons avec des herbes et des paroles.

Tout peuple, en imitant les autres, a aussi ses propres usages et ses erreurs particulières. Par exemple, les Juifs avaient imité les Égyptiens et les Arabes dans leur horreur pour le cochon; mais il n'appartenait qu'à eux de dire dans leur *Lévitique*, qu'il est défendu de manger du lièvre, et *qu'il est impur, parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu.* Il est visible que l'auteur du *Lévitique*, quel qu'il soit, était un prêtre ignorant les choses les plus communes, puisqu'il est constant quele pied du lièvre est fendu, et que cet animal ne rumine pas.

La défense de manger des oiseaux qui ont quatre pates, montre encore l'extrême ignorance du légis-

lateur qui avait entendu parler de ces animaux chimériques.

C'est ainsi que les Juifs admirent la lèpre des murailles, ne sachant pas seulement ce que c'est que la moisissure. C'est cette même ignorance qui ordonnait, dans le *Lévitique*, qu'on lapidât le mari et la femme qui auraient vaqué à l'œuvre de la génération pendant le temps des règles. Les Juifs s'étaient imaginés qu'on ne pouvait faire que des enfans malsains et lépreux dans ces circonstances. Plusieurs de leurs lois tenaient de cette grossièreté barbare.

Ils étaient extrêmement adonnés à la magie, parce que ce n'est point un art, et que c'est le comble de l'extravagance humaine. Cette prétendue science était en vogue chez eux depuis leur captivité dans Babylone. Ce fut là qu'ils connurent les noms des bons et des mauvais anges, et qu'ils crurent avoir le secret de les évoquer et de les chasser.

L'histoire des roitelets juifs, qui probablement fut composée après la transmigration de Babylone, nous conte que le roitelet Saül, long-temps auparavant, avait été possédé du diable, et que David l'avait guéri quelquefois en jouant de la harpe. La pythonisse d'Endor avait évoqué l'ombre de Samuel. Un prodigieux nombre de Juifs se mêlait de prédire l'avenir. Presque toutes les maladies étaient réputées des obsessions de diables; et du temps d'Auguste et de Tibère, les Juifs ayant peu de médecins exorcisaient les malades, au lieu de les purger et de les saigner. Ils ne connaissaient point Hippocrate; mais ils avaient un livre intitulé *la Clavicule de Salomon*, qui contenait tous les secrets de chasser les diables par des paroles, en mettant sous le nez des possédés une petite racine nommée barath; et cette façon de guérir était tellement indubitable, que Jésus convient de l'efficacité de ce spécifique. Il

avoue lui-même, dans l'*Évangile de Matthieu* (*e*) que les enfans mêmes chassaient communément les diables.

On pourrait faire un très-gros volume de toutes les superstitions des Juifs; et Fleuri, écrivain plus catholique que papiste, aurait bien dû en parler dans son livre intitulé *les Mœurs des Israélites*, où *l'on voit*, dit-il, *le modèle d'une politique simple et sincère pour le gouvernement des états*, *et la réformation des mœurs*.

On serait curieux de voir par quelle politique *simple et sincère* les Juifs, si long-temps vagabonds, surprirent la ville de Jéricho, avec laquelle ils n'avaient rien à démêler, la brûlèrent d'un bout à l'autre; égorgèrent les femmes, les enfans, les animaux; pendirent trente et un rois dans une étendue de cinq ou six milles; et vécurent, de leur aveu, pendant plus de cinq cents ans dans le plus honteux esclavage ou dans le brigandage le plus horrible. Mais comme notre dessein est de nous faire un tableau véritable de l'établissement du christianisme, et non pas des abominations de la nation juive, nous allons examiner ce qu'était Jésu, au nom duquel on a formé long-temps après lui une religion nouvelle.

CHAPITRE VI.

De la personne de Jésu.

QUICONQUE cherche la vérité sincèrement aura bien de la peine à découvrir le temps de la naissance de Jésu, et l'histoire véritable de sa vie. Il paraît certain qu'il naquit en Judée dans un temps où toutes les

(*e*) *Matthieu*, chap. XII.

sectes dont nous avons parlé disputaient sur l'ame, sur sa mortalité, sur la résurrection, sur l'enfer. On l'appela Jésu, ou Josuah, ou Jeschu, ou Yeschut, fils de Miriah, ou de Maria, fils de Joseph, fils de Panther. Le petit livre juif du *Toldos Jeschut*, écrit probablement au second siècle de notre ère, lorsque le recueil du *Talmud* était commencé, ne lui donne jamais que ce nom de Jeschut. Il le fait naître sous le roitelet juif Alexandre Jannée, du temps que Sylla était dictateur à Rome, et que Cicéron, Caton et César étaient jeunes encore. Ce libelle fort mal fait, et plein de fables rabbiniques, déclare Jésu bâtard de Maria et d'un soldat nommé Joseph Panther. Il nous donne Judas, non pas pour un disciple de Jésu qui vendit son maître, mais pour son adversaire déclaré. Cette seule anecdote semble avoir quelque ombre de vraisemblance, en ce qu'elle est conforme à l'*Évangile de saint Jacques*, le premier des Évangiles, dans lequel Judas est compté parmi les accusateurs qui firent condamner Jésu au dernier supplice.

Les quatre *Évangiles* canoniques font mourir Jésu à trente ans et quelques mois, ou à trente trois ans au plus, en se contredisant comme ils font toujours. Saint Irénée, qui se dit mieux instruit, affirme qu'il avait entre cinquante et soixante années, et qu'il le tient de ses premiers disciples.

Toutes ces contradictions sont bien augmentées par les incompatibilités qu'on rencontre presque à chaque page dans son histoire rédigée par les quatre évangélites reconnus. Il est nécessaire d'exposer succinctement une partie des principaux doutes que ces Évangiles ont fait naître.

Premier doute.

Le livre qu'on nous donne sous le nom de Matthieu, commence par faire la généalogie de Jésu; et cette généalogie est celle du charpentier Joseph, qu'il avoue n'être point le père du nouveau-né. Matthieu ou celui qui a écrit sous ce nom, prétend que le charpentier Joseph descend du roi David et d'Abraham, par trois fois quatorze générations, qui font quarante-deux; et on n'en trouve que quarante et une. Encore dans son compte y a-t-il une méprise plus grande. Il dit que Josias engendra Jéchonias; et le fait est que Jéchonias était fils de Jéojakim. Cela seul a fait croire à Toland que l'auteur était un ignorant ou un faussaire maladroit.

L'*Évangile de Luc* fait aussi descendre Jésu de David et d'Abraham par Joseph qui n'est pas son père; mais il compte de Joseph à Abraham cinquante-six têtes, au lieu que Matthieu n'en compte que quarante et une. Pour surcroît de contradiction, ces générations ne sont pas les mêmes; et pour comble de contradiction, Luc donne au père putatif de Jésu un autre père que celui qui se trouve chez Matthieu. Il faut avouer qu'on ne serait pas admis parmi nous dans l'ordre de la Jarretière sur un tel arbre généalogique, et qu'on n'entrerait pas dans un chapitre d'Allemagne.

Ce qui étonne encore davantage Toland, c'est que des chrétiens qui prêchaient l'humilité aient voulu faire descendre d'un roi leur messie. S'il avait été envoyé de Dieu, ce titre était bien plus beau que celui de descendant d'une race royale. D'ailleurs un roi et un charpentier sont égaux devant l'Être suprême.

Second doute.

Suivant le même Matthieu, que nous suivrons toujours, *Maria étant grosse par l'opération du Saint-Esprit..... Et son mari Joseph, homme juste, ne voulant pas la couvrir d'infamie, voulut la renvoyer secrètement* (ch. I[er], v. 29)... *Un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph fils de David, ne craignez point de revoir votre femme Maria, car ce qui est en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Or tout cela se fit pour remplir ce que le Seigneur a dit par son prophète : Une vierge en aura dans le ventre, et elle fera un enfant, et on appellera son nom Emmanuel.*

On a remarqué sur ce passage que c'est le premier de tous dans lequel il est parlé du Saint-Esprit. Un enfant fait par cet esprit est une chose extraordinaire; un ange venant annoncer ce prodige à Joseph dans un songe n'est pas une preuve bien péremptoire de la copulation de Maria avec ce Saint-Esprit. L'artifice de dire que *cela se fit pour remplir une prophétie* paraît à plusieurs trop grossier : Jésu ne s'est jamais nommé Emmanuel. L'aventure du prophète Isaïe, qui fit un enfant à la prophétesse sa femme, n'a rien de commun avec le fils de Maria. Il est faux et impossible que le prophète Isaïe ait dit (*voyez* ch. VII, v. 14) : *Voici qu'une vierge en aura dans le ventre*, puisqu'il parle de sa propre femme (*voyez* ch. VIII, v. 3), à qui il en mit dans le ventre. Le mot *alma* qui signifie jeune fille, signifie aussi femme. Il y en a cent exemples dans les livres des Juifs; et la vieille Ruth, qui vint coucher avec le vieux Booz, est appelée *alma*. C'est une fraude honteuse de tordre

et de falsifier ainsi le sens des mots, pour tromper les hommes; et cette fraude a été mise en usage trop souvent et trop évidemment. Voilà ce que disent les savans; ils frémissent quand ils voient les suites qu'ont eues ces paroles, *ce qu'elle a dans le ventre est l'œuvre du Saint-Esprit;* ils voient avec horreur plus d'un théologien, et surtout Sanchez, examiner scrupuleusement si le Saint-Esprit, en couchant avec Marie, répandit de sa semence, et si Marie répandit la sienne avant ou après le Saint-Esprit, ou en même temps. Suarez, Peromato, Silvestre, Tabiena, enfin le grand Sanchez, décident que *la bienheureuse Vierge ne pouvait devenir mère de Dieu, si le Saint-Esprit et elle n'avaient répandu leur liqueur ensemble* (*).

Troisième doute.

L'AVENTURE des trois mages qui arrivent d'Orient conduits par une étoile, qui viennent saluer Jésu dans une étable, et lui donner de l'or, de l'encens et de la myrrhe, a été un grand sujet de scandale. Ce jour n'est célébré chez les chrétiens, et surtout chez les papistes, que par des repas de débauche et par des chansons. Plusieurs ont dit que si l'*Évangile de Matthieu*, était à refaire, on n'y mettrait pas un tel conte plus digne de Rabelais et de Sterne que d'un ouvrage sérieux.

Quatrième doute.

L'HISTOIRE des enfans de Bethléem égorgés plusieurs milles à la ronde, par l'ordre d'Hérode qui croit égorger le messie dans la foule, a quelque chose de plus ridicule encore au jugement des critiques; mais ce ri-

(*) Voyez *De sancto matrimonii sacramento*, t. Ier, p. 141.

dicule est horrible. Comment, disent ces critiques, a-t-on pu imputer une action si extravagante et si abominable à un roi de soixante et dix ans, réputé sage, et qui était alors mourant (*f*)? Trois mages d'Orient ont-ils pu lui faire accroire qu'ils avaient vu l'étoile d'un petit enfant roi des Juifs, qui venait de naître dans une écurie de village? A quel imbécile aura-t-on pu

(*f*) Quelques esprits faibles, ou faux, ou ignorans, ou fourbes, ont prétendu trouver dans l'antiquité des témoignages du massacre des enfans qu'on suppose égorgés par l'ordre d'Hérode, de peur qu'un de ces enfans nés à Bethléem n'enlevât le royaume à cet Hérode, âgé de soixante et dix ans, et attaqué d'une maladie mortelle. Ces défenseurs d'une si étrange cause ont trouvé un passage de Macrobe, dans lequel il est dit : *Lorsque Auguste apprit qu'Hérode, roi des Juifs en Syrie, avait compris son propre fils parmi les enfans au-dessous de deux ans qu'il avait fait tuer, il vaut mieux*, dit-il, *être le cochon d'Hérode que son fils.*

Ceux qui abusent ainsi de ce passage ne font pas attention que Macrobe est un auteur du cinquième siècle, et par conséquent qu'il ne pouvait être regardé par les chrétiens de ce temps-là comme un ancien.

Ils ne songent pas que l'empire romain était alors chrétien, et que l'erreur publique avait pu aisément tromper Macrobe, qui ne s'amuse qu'à raconter de vieilles historiettes. Ils auraient dû remarquer qu'Hérode n'avait point alors d'enfant de deux ans.

Ils pouvaient encore observer qu'Auguste ne put dire qu'il valait mieux être le cochon d'Hérode que son fils, puisque Hérode n'avait point de cochon.

Enfin on pouvait aisément soupçonner qu'il y a une falsification dans le texte de Macrobe, puisque ces mots, *pueros quos infrà bimatum Herodes jussit interfici* (les enfans au-dessous de deux ans qu'Hérode fit tuer, ne sont pas dans les anciens manuscrits.

On sait assez combien les chrétiens se sont permis d'être faussaires pour la bonne cause. Ils ont falsifié, et très-maladroitement, le texte de Flavien Josèphe; ils ont fait parler ce pharisien déterminé, comme s'il eût reconnu Jésu pour messie. Ils ont forgé des Lettres de Pilate, des Lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul, des Écrits des apôtres, des Vers des Sibylles. Ils ont supposé plus de deux cents volumes. Il y a eu, de siècle en siècle, une suite de faussaires. Tous les hommes instruits le savent et le disent; et cependant l'imposture avérée prédomine. Ce sont des voleurs pris en flagrant délit à qui on laisse ce qu'ils ont volé.

persuader une telle absurdité? et quel imbécile peut la lire sans en être indigné? Pourquoi ni Marc, ni Luc, ni Jean, ni aucun autre auteur ne rapporte-t-il cette fable? *Bolingbroke.*

Cinquième doute.

On vit alors rempli ce qui fut dit par le prophète Jérémie, disant: Une voix s'est entendue dans Rama, des lamentations et des hurlemens, Rachel pleurant ses enfans, car ils n'étaient plus. Quel rapport entre un discours de Jérémie sur des esclaves juifs tués de son temps à Rama, et la prétendue boucherie d'Hérode! Quelle fureur de prédire ce qui n'a pu arriver! On se moquerait bien d'un auteur qui trouverait dans une prophétie de Merlin l'histoire de l'homme qui a pu se mettre de nos jours dans une bouteille de deux pintes.

Sixième doute.

Matthieu dit (chap. II, v. 14) que Joseph et sa femme s'enfuirent et menèrent le dieu Jésu fils de Marie en Égypte; et c'est là que le petit Jésu désenchante un homme que les magiciens avaient changé en mulet, si on croit l'*Évangile de l'enfance.* Matthieu (chap. II, v. 23) ajoute qu'après la mort d'Hérode Joseph et Marie ramenèrent le petit dieu à Nazareth, *afin que la prédiction des prophètes fût remplie: il sera appelé Nazaréen.*

On voit partout ce même soin, ce même grossier artifice de vouloir que les choses les plus indifférentes de la vie de Jésu soient prédites plusieurs siècles auparavant, mais l'ignorance et la témérité de l'auteur se

manifestent trop ici. Ces mots, *il sera appelé Nazaréen*, ne sont dans aucun prophète.

Enfin pour comble, Luc dit précisément le contraire de Matthieu. Il fait aller Joseph, Maria, et le petit dieu juif droit à Nazareth, sans passer par l'Égypte. Certainement l'un ou l'autre évangéliste a menti. *Cela ne s'est pas fait de concert*, dit un énergumène. Non, mon ami; deux faux témoins qui se contredisent ne se sont point entendus ensemble; mais ils n'en sont pas moins deux faux témoins. Ce sont là les objections des incrédules.

Septième doute.

Jean le baptiseur, qui gagnait sa vie à verser un peu d'huile sur la tête des Juifs qui venaient se baigner dans le Jourdain par dévotion, instituait alors une petite secte qui subsiste encore vers Mozul, et qu'on appelle les oints, les huilés, les chrétiens de Jean. Matthieu dit que Jésu vint se baigner dans le Jourdain comme les autres. Alors le ciel s'entr'ouvrit; le Saint-Esprit (dont on a fait depuis une troisième personne de Dieu) descendit du ciel en colombe, sur la tête de Jésu, et cria à haute voix devant tout le monde : *Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me suis complu.*

Le texte ne dit pas expressément que ce fut la colombe qui parla, et qui prononça : *Celui-ci est mon fils bien-aimé.* C'est donc Dieu le père qui vint aussi lui-même, avec le Saint-Esprit et la colombe. C'était un beau spectacle; et on ne sait pas comment les Juifs osèrent faire pendre un homme que Dieu avait déclaré son fils si solennellement devant eux, et devant la garnison romaine qui remplissait Jérusalem. *Colins*, page 153.

Huitième doute.

Alors Jésu fut emporté par l'esprit dans le désert pour être tenté par le diable; et ayant été quarante jours et quarante nuits sans manger, il eut faim; et le diable lui dit: Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains..... Le diable aussitôt l'emporta sur le pinacle du temple, et lui dit: Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas..... Le diable l'emporta ensuite sur une montagne du haut de laquelle il lui fit voir tous les royaumes de la terre, et lui dit: Je te donnerai tout cela, si tu veux m'adorer.

Il ne faut pas discuter un tel passage: c'est le parfait modèle de l'histoire. C'est Xénophon, Polybe, Tite-Live, Tacite, tout pur, ou plutôt c'est la raison même écrite de la main de Dieu ou du diable; car ils y jouent l'un et l'autre un grand rôle. *Tindal.*

Neuvième doute.

Selon Matthieu, deux possédés sortent des tombeaux, où ils se retiraient, et courent à Jésu. Selon Marc et Luc il n'y a qu'un possédé. Quoi qu'il en soit, Jésu envoie le diable ou les diables qui tourmentaient ce possédé ou ces possédés, dans les corps de deux mille cochons qui vont vite se noyer dans le lac de Tibériade. On a demandé souvent comment il y avait tant de cochons dans un pays où l'on n'en mangea jamais, et de quel droit Jésu et le diable les avaient noyés, et ruiné le marchand auquel ils appartenaient; mais nous ne fesons point de telles questions. *Gordon.*

Dixième doute.

MATTHIEU, dans son chapitre II, dit que Jésu nourrit cinq mille hommes, sans compter les femmes et leurs enfans, avec cinq pains et deux poissons, dont il resta deux pleines corbeilles.

Et au chapitre XV il dit qu'ils étaient quatre mille hommes, et que Jésu les rassasia avec sept pains et quelques petits poissons. Cela semble se contredire, mais cela s'explique. *Trenchard.*

Onzième doute.

ENSUITE Matthieu raconte que Jésu mena Pierre, Jacques et Jean à l'écart sur une haute montagne qu'on ne nomme pas; et que là il se transfigura pendant la nuit. Cette transfiguration consista en ce que sa robe devint blanche et son visage brillant. Moïse et Élie vinrent s'entretenir avec lui; après quoi il chassa le diable du corps d'un enfant lunatique, qui tombait tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau. Notre Woolston demande quel était le plus lunatique, ou celui qui se transfigurait en habit blanc pour converser avec Élie et Moïse, ou le petit garçon qui tombait dans le feu et dans l'eau. Mais nous traitons la chose plus sérieusement. *Colins.*

Douzième doute.

JÉSU, après avoir parcouru la province pendant quelques mois, à l'âge d'environ trente ans, vient en-

fin à Jérusalem avec ses compagnons, que depuis on nomma apôtres, ce qui signifie *envoyés*. Il leur dit en chemin *que ceux qui ne les écouteront pas doivent être déférés à l'église, et doivent être regardés comme des païens ou comme des commis de la douane.*

Ces mots font connaître évidemment que le livre attribué à Matthieu ne fut composé que très-long-temps après, lorsque les chrétiens furent assez nombreux pour former une église.

Ce passage montre encore que le livre a été fait par un de ces hommes de la populace qui pense qu'il n'y a rien de si abominable qu'un receveur des deniers publics; et il n'est pas possible que Matthieu, qui avait été de la profession, parlât de son métier avec une telle horreur.

Dès que Jésu marchant à pied fut à Bethphagé, il dit à un de ses compagnons: *Allez prendre une ânesse qui est attachée avec son ânon, amenez-la-moi; et si quelqu'un le trouve mauvais, dites-lui: le maître en a besoin.*

Or tout ceci fut fait, dit l'Évangile attribué à Matthieu (chap. XXI, v. 5) pour remplir la prophétie: *Filles de Sion, voici votre doux roi qui vient assis sur une ânesse et sur un ânon.*

Je ne dirai pas ici que parmi nous le vol d'une ânesse a été long-temps un cas pendable, quand même Merlin aurait prédit ce vol. *Lord Herbert.*

Treizième doute.

Jésu étant arrivé sur son ânesse, ou sur son ânon, ou sur tous les deux à la fois, entre dans le parvis du

temple, tenant un grand fouet, et chasse tous les marchands légalement établis en cet endroit pour vendre les animaux qu'on venait sacrifier dans le temple. C'était assurément troubler l'ordre public, et faire une aussi grande injustice que si quelque fanatique allait dans Pater-Noster-Row, et dans les petites rues auprès de notre église de Saint-Paul, chasser à coups de fouet tous les libraires qui vendent des livres de prières.

Il est dit aussi que Jésu jeta par terre tout l'argent des marchands. Il n'est guère croyable que tant de gens se soient laissé battre et chasser ainsi par un seul homme. Si une chose si incroyable est vraie, il n'est pas étonnant qu'après de tels excès Jésu fût repris de justice; mais cet emportement fanatique ne méritait pas le supplice qu'on lui fit souffrir.

Quatorzième doute.

S'il est vrai qu'il ait toujours appelé les prêtres de son temps et les pharisiens, *sépulcres blanchis*, *race de vipères*, et qu'il ait prêché publiquement contre eux la populace, il put très-légitimement être regardé comme un perturbateur du repos public, et comme tel livré à Pilate alors président de Judée. Il a été un temps où nous aurions fait pendre ceux qui prêchaient dans les rues contre nos évêques, quoiqu'il ait été aussi un temps où nous avons pendu plusieurs de nos évêques mêmes.

Matthieu dit que Jésu fit la pâque juive avec ses compagnons la veille de son supplice. Nous ne discuterons point ici l'authenticité de la chanson que Jésu chanta à ce dernier souper, selon Matthieu. Elle fut long-temps en vogue chez quelques sectes des premiers chrétiens, et saint Augustin nous en a con-

servé quelques couplets dans sa lettre à Cérétius. En voici un :

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux sauver, et je veux être sauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, dansez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites pas ce que je fais.
J'ai joué tout cela, et je n'ai point du tout été joué.

Quinzième doute.

On demande enfin s'il est possible qu'un Dieu ait tenu les discours impertinens et barbares qu'on lui attribue ; qu'il ait dit : Quand vous donnerez à dîner ou à souper, n'y invitez ni vos amis ni vos parens riches (*g*) ;

Qu'il ait dit : Va-t'en inviter les borgnes et les boiteux au festin (*h*), et contrains-les d'entrer ;

Qu'il ait dit : Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive (*i*) ;

Qu'il ait dit : Je suis venu mettre le feu sur la terre (*k*) ;

Qu'il ait dit : En vérité, si le grain qu'on a jeté en terre ne meurt, il reste seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits (*l*).

Ce dernier trait n'est-il pas de l'ignorance la plus grossière, et les autres sont-ils bien sages et bien humains ?

(*g*) *Luc*, chap. XIV. — (*h*) *Idem, Ibidem.* — (*i*) *Matthieu*, chap. X. — (*k*) *Idem*, chap. XII — (*l*) *Jean*, chap. XII.

Seizième doute.

Nous n'examinons point si Jésu fut mis en croix à la troisième heure du jour, selon Jean, ou à la sixième, selon Marc. Matthieu dit que les ténèbres couvrirent toute la terre (*m*) depuis la troisième

(*m*) Les défenseurs de ces effroyables absurdités, payés pour les défendre, et comblés d'honneurs et de biens pour tromper les hommes, ont osé avancer qu'un Grec nommé Phlégon avait parlé de ces ténèbres qui couvraient toute la terre pendant le supplice de Jésu. Il est vrai qu'Eusèbe, évêque arien qui a débité tant de mensonges, cite aussi ce Phlégon dont nous n'avons pas l'ouvrage. Et voici les paroles qu'il rapporte de ce Phlégon.

« La quatrième année de la deux cent-deuxième olympiade, il y eut » la plus grande éclipse de soleil; il fesait nuit vers midi, on voyait » les étoiles; un grand tremblement de terre renversa la ville de Nicée » en Bithynie. »

1° Lecteurs sages et attentifs, remarquez qu'un autre auteur qu'Eusèbe, rapportant le même passage, dit, la seconde année de la deux cent-deuxième olympiade, et non pas la quatrième année (*).

2° Remarquez qu'on n'a jamais pu conjecturer, ni dans quelle année Jésu fut condamné au supplice, ni dans quelle année il naquit, tant sa vie et sa mort furent obscures!

3° Remarquez que l'historien qui a pris le nom de Matthieu place la mort de Jésu au temps de la pleine lune, que tous les chrétiens s'en tiennent à cette époque, et que cependant il est impossible qu'il arrive vers la pleine lune une éclipse de soleil.

4° Remarquez que si ce prodige était arrivée, un tel miracle aurait surpris tout l'univers, et que tous les historiens en auraient parlé depuis la Chine jusqu'à la Grèce, et jusqu'à Rome.

5° Enfin c'est de ma patrie, c'est de Londres qu'est parti le trait de lumière qui a dissipé les ténèbres ridicules de Matthieu. C'est notre célèbre Halley qui a démontré qu'il n'y avait eu d'éclipse de soleil ni dans la seconde ni dans la quatrième année de la deux cent-deuxième olympiade, mais qu'il y en avait eu une de quelques doigts dans la première année. Kepler avait déjà reconnu cette vérité, et Halley l'a pleinement démontrée. C'est ainsi que la vérité mathématique détruit l'imposture théologique.

Et cependant un évêque papiste très-fameux, Bossuet, précepteur

(*) Cet auteur peu connu est Philipponius.

heure jusqu'à la sixième, c'est-à-dire en cette saison de l'équinoxe, selon notre manière de compter, depuis neuf heures jusqu'à midi, le voile du temple se déchira en deux, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts en sortirent, et vinrent se promener dans Jérusalem.

Si ces énormes prodiges s'étaient opérés, quelque auteur romain en aurait parlé. L'historien Josèphe n'aurait pu les passer sous silence. Philon, contemporain de Jésu, en aurait fait mention. Il est assez visible que tous ces *Évangiles*, farcis de miracles absurdes, furent composés secrètement, long-temps après, par des chrétiens répandus dans des villes grecques. Chaque petit troupeau de chrétiens eut son évangile, qu'on ne montrait pas même aux catéchumènes; et ces livres, entièrement ignorés des Gentils pendant trois cents années, ne pouvaient être réfutés par des historiens romains qui ne les connaissaient pas. Aucun auteur parmi les Gentils n'a jamais cité un seul mot de l'Évangile.

Ne nous appesantissons pas sur les contradictions qui fourmillent entre Matthieu, Marc, Luc, Jean, et cinquante autres évangélistes. Voyons ce qui se passa après la mort de Jésu.

du fils de notre ennemi Louis XIV, n'a pas rougi, dans son *Histoire universelle*, ou plutôt dans sa *Déclamation non universelle*, d'apporter en preuve ces ténèbres de Matthieu. Ce rhéteur de chaire rapporte aussi en preuve les *Semaines de Daniel*, les *Prophéties de Jacob*, les *Psaumes* attribués à David, qui n'ont pas plus de rapport à Jésu qu'à Jean Hus et à Jérôme de Prague.

CHAPITRE VII.

Des disciples de Jésu.

Un homme sensé ne peut voir dans ce Juif qu'un paysan un peu plus éclairé que les autres, quoiqu'il soit incertain s'il savait lire et écrire. Il est visible que son seul but était de faire une petite secte dans la populace des campagnes, à peu près comme l'ignorant et le fanatique Fox en établit une parmi nous, laquelle a eu depuis des hommes très-estimables.

Tous deux prêchèrent quelquefois une bonne morale. La plus vile canaille jetterait des pierres en tout pays à quiconque en prêcherait une mauvaise. Tous deux déclamèrent violemment contre les prêtres de leurs temps. Fox fut pilorié, et Jésu fut pendu. Ce qui prouve que nous valons mieux que les Juifs.

Jamais ni Jésu ni Fox ne voulurent établir une religion nouvelle. Ceux qui ont écrit contre Jésu ne l'en ont point accusé. Il est visible qu'il fut soumis à la loi mosaïque depuis sa circoncision jusqu'à sa mort.

Ses disciples, ulcérés du supplice de leur maître, ne purent s'en venger; ils se contentèrent de crier contre l'injustice de ses assassins, et ils ne trouvèrent d'autre manière d'en faire rougir les pharisiens et les scribes, que de dire que Dieu l'avait ressuscité. Il est vrai que cette imposture était bien grossière; mais ils la débitaient à des hommes grossiers, accoutumés à croire tout ce qu'on inventa jamais de plus absurde; comme les enfans croient toutes les histoires de revenans et de sorciers qu'on leur raconte.

Matthieu a beau contredire les autres évangélistes, en disant que Jésu n'apparut que deux fois à ses disci-

ples après sa résurrection; Marc a beau contredire Matthieu, en disant qu'il apparut trois fois; Jean a beau contredire Matthieu et Marc en parlant de quatre apparitions; en vain Luc dit que Jésu, dans sa dernière apparition, mena ses disciples jusqu'en Béthanie, et là monta au ciel en leur présence, tandis que Jean dit que ce fut dans Jérusalem; en vain l'auteur des *Actes des apôtres* assure-t-il que ce fut sur la montagne des Oliviers, et que Jésu étant monté au ciel, deux hommes vêtus de blanc en descendirent, pour leur certifier qu'il reviendrait. Toutes ces contradictions, qui frappent aujourd'hui des yeux attentifs, ne pouvaient être connues des premiers chrétiens. Nous avons déjà remarqué que chaque petit troupeau avait son évangile à part : on ne pouvait comparer; et quand même on l'aurait pu, pense-t-on que des esprits prévenus et opiniâtres auraient examiné? Cela n'est pas dans la nature humaine. Tout homme de parti voit dans un livre ce qu'il y veut voir.

Ce qui est certain, c'est qu'aucun des compagnons de Jésu ne songeait alors à faire une religion nouvelle. Tous circoncis et non baptisés, à peine le Saint-Esprit était-il descendu sur eux en langues de feu dans un grenier, comme il a coutume de descendre, et comme il est rapporté dans le livre des *actions des apôtres;* à peine eurent-ils converti en un moment dans Jérusalem trois mille voyageurs qui les entendaient parler toutes leurs langues étrangères, lorsque ces apôtres leur parlaient dans leur patois hébreu; à peine enfin étaient-ils chrétiens, qu'aussitôt ces compagnons de Jésu vont prier dans le temple juif, où Jésu allait lui-même. Ils passaient les jours dans le temple, *perdurantes in templo* (n). Pierre

(n) *Actes des apôtres*, chap. II.

et Jean montaient au temple pour être à la prière de la neuvième heure. *Petrus (o) et Johannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam.*

Il est dit dans cette histoire étonnante des *actions des apôtres*, qu'ils convertirent et qu'ils baptisèrent trois mille hommes en un jour, et cinq mille en un autre. Où les menèrent-ils baptiser? dans quel lac les plongèrent-ils trois fois selon le rit juif? La rivière du Jourdain, dans laquelle seule on baptisait, est à huit lieues de Jérusalem. C'était là une belle occasion d'établir une nouvelle religion à la tête de huit mille enthousiastes : cependant ils n'y songèrent pas. L'auteur avoue que les apôtres ne songeaient qu'à amasser de l'argent. *Ceux qui possédaient des terres et des maisons, les vendaient, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres.*

Si l'aventure de Saphira et d'Anania était vraie, il fallait, ou que tout le monde frappé de terreur embrassât sur-le-champ le chistianisme en frémissant, ou que le sanhédrin fît pendre les douze apôtres comme des voleurs et des assassins publics.

On ne peut s'empêcher de plaindre cet Anania et cette Saphira, tous deux exterminés l'un après l'autre, et mourant subitement d'une mort violente (quelle qu'elle pût être), pour avoir gardé quelques écus qui pouvaient subvenir à leurs besoins, en donnant tout leur bien aux apôtres. Milord Bolingbroke a bien raison de dire que *la première profession de foi qu'on attribue à cette secte appelée depuis l'onguent (p), ou christianisme, est : Donne-moi tout ton bien, ou je vais te donner la mort. C'est donc là ce qui a enrichi*

(o) *Idem*, chap. III.

(p) Christ signifie *oint*, christianisme, *onguent*.

tant de moines aux dépens des peuples ; c'est donc là ce qui a élevé tant de tyrannies sanguinaires !

Remarquons toujours qu'il n'était pas encore question d'établir une religion différente de la loi mosaïque ; que Jésu, né Juif, était mort Juif; que tous les apôtres étaient Juifs, et qu'il ne s'agissait que de savoir si Jésu avait été prophète ou non.

Une aussi étonnante révolution que celle de la secte chrétienne dans le monde ne pouvait s'opérer que par des degrés ; et pour passer de la populace juive sur le trône des Césars il fallut plus de trois cent trente années.

CHAPITRE VIII.

De Saul, dont le nom fut changé en Paul.

Le premier qui sembla profiter de la tolérance extrême des Romains envers toutes les religions, pour commencer à donner quelque forme à la nouvelle secte des galiléens, est ce Saul-Paul, qui se dit une fois citoyen romain, et qui, selon Hyéronyme ou Jérôme, était natif du village de Giscala en Galilée. On ne sait pourquoi il changea son nom de Saul en Paul ; saint Jérôme, dans son commentaire de l'épître de Paul à Philémon, dit que ce mot de Paul signifie l'embouchure de la flûte ; mais il paraît qu'il battait le tambour contre Jésu et sa troupe. Saul était alors petit valet du docteur Gamaliel, successeur d'Hillel, et l'un des chefs du sanhédrin. Paul apprit sous son maître un peu de fatras rabbinique. Son caractère était ardent, hautain, fanatique et cruel. Il commença par la-

pider le Nazaréen Étienne, partisan de Jésu le crucifié; et il est marqué dans les *actions des apôtres*, qu'il gardait les manteaux des Juifs, qui, comme lui, assommaient Étienne à coups de pierres.

Abdias, l'un des premiers disciples de Jésu, et prétendu évêque de Babylone (comme s'il y avait eu alors des évêques), assure dans son histoire apostolique que saint Paul ne s'en tint pas à l'assssainat de saint Etienne, et qu'il assassina encore saint Jacques le mineur, Oblia, ou le Juste, propre frère de Jésu, que l'ignorance fait premier évêque de Jérusalem. Rien n'est plus vraisemblable que ce meurtre nouveau fut commis par Saul, puisque le livre des *actions des apôtres* dit expressément que *Saul respirait le sang et le carnage.* (Chap. IX, v. 1.)

Il n'y a qu'un fanatique insensé ou qu'un fripon trèsmaladroit qui puisse dire que Saul-Paul tomba de cheval pour avoir vu de la lumière en plein midi; que Jésu-Christ lui cria du milieu d'une nue : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? et que Saul changea vite son nom en Paul, et de Juif persécuteur et battant qu'il était, eut la joie de devenir chrétien persécuté et battu. Il n'y a qu'un imbécile qui puisse croire ce *Conte du tonneau.* Mais qu'il eut l'insolence de demander la fille du Gamaliel en mariage, et qu'on lui ait refusé cette pucelle, ou qu'il ne l'ait pas trouvée pucelle, et que, de dépit, ce turbulent personnage se soit jeté dans le parti des nazaréens, comme les Juifs et les ébionites l'ont écrit (*q*), cela est plus naturel, et plus dans l'ordre commun.

Il porta la violence de son caractère dans la nouvelle faction où il entra. On le voit courir comme un forcené de ville en ville : il se brouille avec presque

(*q*) Voyez *Grabe. Spicilegium patrum*, p. 48.

tous les apôtres ; il se fait moquer de lui dans l'aréopage d'Athènes. S'étant accoutumé à être renégat, il va faire une espèce de neuvaine avec des étrangers dans le temple de Jérusalem, pour montrer qu'il n'est pas du parti de Jésu. Il judaïse après s'être fait chrétien et apôtre : et ayant été reconnu, il aurait été lapidé à son tour comme Étienne, dont il fut l'assassin, si le gouverneur Festus ne l'avait sauvé en lui disant qu'il était un fou (*r*).

Sa figure était singulière. Les *Actes de sainte Thécle* le peignent gros, court, la tête chauve, le nez gros et long, les sourcils épais et joints, les jambes torses. C'est le même portrait qu'en fait Lucien dans son *Philopatris;* et cependant sainte Thècle le suivait partout déguisée en homme. Telle est la faiblesse de bien des femmes, qu'elles courent après un mauvais prédicateur accrédité, quelque laid qu'il soit, plutôt qu'après un jeune homme aimable. Enfin ce fut Paul qui attira le plus de prosélytes à la secte nouvelle.

Il n'y eut de son temps ni rite établi ni dogme reconnu. La religion chrétienne était commencée, et non formée ; ce n'était encore qu'une secte de Juifs révoltés contre les anciens Juifs.

Il paraît que Paul acquit une grande autorité sur la populace, à Thessalonique, à Philippes, à Corinthe, par sa véhémence, par son esprit impérieux, et surtout par l'obscurité de ses discours emphatiques, qui subjuguent le vulgaire d'autant plus qu'il n'y comprend rien.

Il annonce la fin du monde au petit troupeau des Thessaloniciens (*s*). Il leur dit qu'ils iront avec lui les premiers dans l'air au-devant de Jésu, qui viendra dans les nuées pour juger le monde : il dit qu'il le tient

(*r*) *Voyez* les *Act. des ap.*, chap. XXVI. — (*s*) Chap. IV.

de la bouche de Jésu même, lui qui n'avait jamais vu Jésu, et qui n'avait connu ses disciples que pour les lapider. Il se vante d'avoir été déjà ravi au troisième ciel; mais il n'ose jamais dire que Jésu soit Dieu, encore moins qu'il y a une trinité en Dieu. Ces dogmes, dans les commencemens, eussent paru blasphématoires, et auraient effarouché tous les esprits. Il écrit aux Éphésiens : *Que le Dieu notre Seigneur Jésu-Christ vous donne l'esprit de sagesse.* Il écrit aux Hébreux : *Dieu a opéré sa puissance sur Jésu en le ressuscitant.* Il écrit aux Juifs de Rome : *Si, par le délit d'un seul homme plusieurs sont morts, la grâce et le don de Dieu ont plus abondé par un seul homme qui est Jésu-Christ....... A Dieu, seul sage, honneur et gloire par Jésu-Christ.* Enfin il est avéré, par tous les monumens de l'antiquité, que Jésu ne se dit jamais Dieu; et que les platoniciens d'Alexandrie furent ceux qui enhardirent enfin les chrétiens à franchir cet espace infini, et qui apprirent aux hommes à se familiariser avec des idées dont le commun des esprits devait être révolté.

CHAPITRE IX.

Des Juifs d'Alexandrie, et du Verbe.

Je ne sais rien qui puisse nous fournir une image plus fidèle d'Alexandrie que notre ville de Londres. Un grand port maritime, un commerce immense, de puissans seigneurs, et un nombre prodigieux d'artisans, une foule de gens riches, et de gens qui travaillent pour l'être; d'un côté la bourse et l'allée du change; de l'autre la société royale et le muséum; des écrivains de toute espèce, des géomètres, des sophistes, des mé-

taphysiciens, et d'autres feseurs de romans; une douzaine de sectes différentes, dont les unes passent, et les autres restent; mais dans toutes les sectes et dans toutes les conditions, un amour désordonné de l'argent : telle est la capitale de nos trois royaumes; et l'empereur Adrien nous apprend par sa lettre au consul Servianus que telle était Alexandrie. Voici cette lettre fameuse que Vopiscus nous a conservée.

« J'ai vu cette Égypte que vous me vantiez tant, » mon cher Servianus; je la sais toute entière par » cœur. Cette nation est inconstante, incertaine; elle » vole au changement. Les adorateurs de Sérapis se » font chrétiens; ceux qui sont à la tête de la religion » du Christ se font dévots à Sérapis. Il n'y a point » d'archirabbin juif, point de samaritain, point de » prêtre chrétien, qui ne soit astrologue, ou devin, » ou maquereau. Quand le patriarche grec vient en » Égypte, les uns s'empressent auprès de lui pour lui » faire adorer Sérapis; les autres, le Christ. Ils sont » tous très-séditieux, très-vains, et très-querelleurs. » La ville est commerçante, opulente, peuplée; per- » sonne n'y est oisif..... L'argent est un dieu que les » chrétiens, les Juifs et tous les hommes servent éga- » lement. »

Quand un disciple de Jésu, nommé Marc, soit l'évangéliste, soit un autre, vint tâcher d'établir sa secte naissante parmi les Juifs d'Alexandrie, ennemis de ceux de Jérusalem, les philosophes ne parlaient que du logos, du verbe de Platon. Dieu avait formé le monde par son verbe; ce verbe fait tout. Le Juif Philon, né du vivant de Jésu, était un grand platonicien; il dit dans ses opuscules, que Dieu se maria au verbe, et que le monde naquit de ce mariage. C'est un peu s'éloigner de Platon que de donner pour femme à Dieu un être que ce philosophe lui donnait pour fils.

D'un autre côté, on avait souvent, chez les Grecs et chez des nations orientales, donné le nom de fils des dieux aux hommes justes; et même Jésu s'était dit fils de Dieu pour exprimer qu'il était innocent, par opposition au mot *fils de Bélial*, qui signifie un coupable: d'un autre côté encore, ses disciples assuraient qu'il était envoyé de Dieu. Il devint bientôt fils, de simple envoyé qu'il était: or le fils de Dieu était son verbe chez les platoniciens; ainsi donc Jésu devint verbe.

Tous les pères de l'église chrétienne ont cru en effet lire un platonicien en lisant le premier chapitre de l'*Évangile* attribué à Jean: *Au commencement était le verbe, et le verbe était avec Dieu, et le verbe était Dieu.* On trouva du sublime dans ce chapitre. Le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste; mais si ce premier chapitre est écrit dans l'école de Platon, le second, il faut l'avouer, semble fait sous la treille d'Épicure. Les auteurs de cet ouvrage passent tout d'un coup du sein de la gloire de Dieu, du centre de sa lumière, et des profondeurs de sa sagesse, à une noce de village. Jésu de Nazareth est de la noce avec sa mère. Les convives sont déjà plus qu'échauffés par le vin, *inebriati;* le vin manque, Marie en avertit Jésu, qui lui dit très-durement: Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? Après avoir ainsi maltraité sa mère, il fait ce qu'elle lui demande. Il changea seize cent vingt pintes d'eau qui étaient là à point nommé dans de grandes cruches, en seize cent vingt pintes de vin.

On peut observer que ces cruches, à ce que dit le texte, étaient là *pour les purifications des Juifs, selon leur usage*. Ces mots ne marquent-ils pas évidemment que ce ne peut être Jean, né Juif, qui ait écrit cet évangile? Si moi qui suis né à Londres, je parlais d'une messe célébrée à Rome, je pourrais dire: Il y avait une burette de vin contenant environ demi-setier

ou chopine, selon l'usage des Italiens; mais certainement un Italien ne s'exprimerait pas ainsi. Un homme qui parle de son pays en parle-t-il comme un étranger?

Quels que soient les auteurs de tous les *Évangiles* ignorés du monde entier pendant plus de deux siècles, on voit que la philosophie de Platon fit le christianisme. Jésu devint peu à peu un Dieu engendré par un autre Dieu avant les siècles, et incarné dans les temps prescrits.

CHAPITRE X.

Du dogme de la fin du monde, joint au platonisme.

La méthode des allégories s'étant jointe à cette philosophie platonicienne, la religion des chrétiens, qui n'était auparavant que la juive, en fut totalement différente par l'esprit, quoiqu'elle en conservât les livres, les prières, le baptême, et même assez long-temps la circoncision. Je dis la circoncision, car dès que les chrétiens eurent une espèce d'hiérarchie, les quinze premiers prêtres, ou surveillans, ou évêques de Jérusalem, furent tous circoncis (*t*).

Auparavant les Juifs chassaient les prétendus diables, et exorcisaient les prétendus possédés au nom de Salomon; les chrétiens firent les mêmes cérémonies au nom de Jésu-Christ. Les filles malades des pâles couleurs ou du mal hystérique se croyaient possédées, se fesaient exorciser, et pensaient être guéries. On les inscrivait de bonne foi dans la liste des miracles.

Ce qui contribua le plus à l'accroissement de la

(*t*) Voyez *Grabe*, *Bingham*, *Fabricius*.

religion nouvelle, ce fut l'idée qui se répandait alors que le temps de la fin du monde approchait. La plupart des philosophes, et encore plus le peuple de presque tous les pays, crurent que notre globe périrait un jour *par le sec* qui l'emporterait sur *l'humide*. Ce n'était pas l'opinion des platoniciens; Philon même a fait un traité exprès pour prouver que l'univers est increé et impérissable; et il n'a guère mieux prouvé l'éternité du monde, que ses adversaires n'en ont prouvé l'embrasement futur. Les Juifs, qui ne savaient pas mieux l'avenir que le passé, disaient, et Flavien Josèphe le raconte, que leur Adam avait prédit deux destructions de notre terre, l'une par l'eau, l'autre par le feu : ils ajoutaient que les enfans de Seth érigèrent une grande colonne de brique pour résister au feu, quand le monde serait brûlé, et une de pierre pour résister à l'eau, quand il serait noyé; précaution assez inutile, quand il n'y aurait plus personne pour voir les deux colonnes.

On sait quels malheurs fondirent sur la Judée du temps de Néron et de Vespasien, et ensuite sous Adrien. Les Juifs furent en droit d'imaginer que la fin de toutes choses arriverait, du moins pour eux. Ce fut vers ce temps que chaque troupeau de demi-juifs, de demi-chrétiens, eut son petit *Évangile* secret. Celui qui est attribué à Luc parle nettement de la fin du monde qui arrive, et du jugement dernier, que Jésu va prononcer dans les nuées; il fait parler ainsi Jésu :

« Il y aura des signes dans la lune et dans les
» étoiles; des bruits de la mer et des flots; les hommes,
» séchant de crainte, attendront ce qui doit arriver
» à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébran-
» lées. Et alors ils verront le fils de l'homme ve-
» nant dans une nuée avec grande puissance et grande
» majesté. En vérité, je vous dis que la génération

» présente ne passera point que tout cela ne s'ac-
» complisse. »

Nous avons déjà vu au chapitre VIII, que Paul écrivait aux Thessaloniciens qu'ils iraient avec lui dans les nuées au-devant de Jésus.

Pierre dit dans une épître qu'on lui attribue : *L'Évangile a été prêché aux morts* (*u*) ; *la fin du monde approche..... Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre.* C'était apparemment pour vivre sous ces nouveaux cieux et dans cette nouvelle terre que les apôtres fesaient apporter à leurs pieds tout l'argent de leurs prosélytes, et qu'ils fesaient mourir Anania et Saphira pour n'avoir pas tout donné.

Le monde allant être détruit ; le royaume des cieux étant ouvert ; Simon Barjone en ayant les clefs, ainsi qu'il est d'usage d'avoir les clefs d'un royaume ; la terre étant prête à se renouveler ; la Jérusalem céleste commençant à être bâtie, comme de fait elle fut bâtie dans l'*Apocalypse*, et parut dans l'air pendant quarante nuits de suite ; toutes ces grandes choses augmentèrent le grand nombre des croyans. Ceux qui avaient quelqu'argent le donnèrent à la communauté, et on se servit de cet argent pour attirer des gueux au parti, la canaille étant d'une nécessité absolue pour établir toute nouvelle secte. Car les pères de famille qui ont pignon sur rue sont tièdes ; et les hommes puissans qui se moquent longtemps d'une superstition naissante, ne l'embrassent que quand ils peuvent s'en servir pour leurs intérêts, et mener le peuple avec le licou qu'il s'est fait lui-même.

Les religions dominantes, la grecque, la romaine, l'égyptiaque, la syriaque, avaient leurs mystères. La

(*u*) Chap. IV.

secte christiaque voulut avoir les siens aussi. Chaque société christiaque eut donc ses mystères, qui n'étaient pas même communiqués aux catéchumènes, et que les baptisés juraient sous les plus horribles sermens de ne jamais révéler. Le baptême des morts était un de ces mystères; et cette singulière superstition dura si long-temps, que Jean Chrysostôme ou *bouche d'or*, qui mourut au cinquième siècle, dit à propos de ce baptême des morts qu'on reprochait tant aux chrétiens : *Je voudrais m'expliquer plus clairement, mais je ne le puis qu'à des initiés. On nous met dans un triste défilé; il faut ou être inintelligible, ou trahir des mystères que nous devons cacher.*

Les chrétiens, en minant sourdement la religion dominante, opposaient donc mystères à mystères, initiation à initiation, oracles à oracles, miracles à miracles.

CHAPITRE XI.

De l'abus étonnant des mystères chrétiens.

Les sociétés chrétiennes étant portagées dans les premiers siècles en plusieurs églises, différentes de pays, de mœurs, de rites, de langages, d'étranges infamies se glissèrent dans plusieurs de ces églises. On ne les croirait pas, si elles n'étaient attestées par un saint au-dessus de tout soupçon, saint Épiphane, père de l'église du quatrième siècle, celui-là même qui s'éleva avec tant de force contre l'idolâtrie des images déjà introduites dans l'église. Il fait éclater son indignation contre plusieurs sociétés chrétiennes qui mêlaient, dit-il, à leurs cérémonies religieuses les

plus abominables impudicités. Nous rapportons ses propres paroles.

« Pendant leur synaxe (c'est-à-dire pendant la » messe de ce temps-là), les femmes chatouillent les » hommes de la main, et leur font répandre le sperme, » qu'elles reçoivent. Les hommes en font autant aux » jeunes gens; tous élèvent leurs mains remplies de » ce.... sperme, et disent à Dieu le père : Nous t'of- » frons ce présent qui est le corps du Christ; c'est là » le corps du Christ : ensuite ils l'avalent, et répè- » tent : C'est le corps du Christ, la pâque; c'est pour- » quoi nos corps souffrent tout cela pour manifester » les souffrances du Christ.

» Quand une femme de l'église a ses ordinaires, ils » prennent de son sang et le mangent, et ils disent : » c'est le sang du Christ; car ils ont lu dans l'*Apo-* » *calypse* ces paroles : j'ai vu un arbre qui porte du » fruit douze mois de l'année, et qui est l'arbre de » vie; ils en ont conclu que cet arbre n'est autre » chose que les menstrues des femmes. Ils ont en hor- » reur la génération; c'est pourquoi ils ne se servent » que de leurs mains pour donner du plaisir, et ils » avalent leur propre sperme. S'il en tombe quel- » ques gouttes dans la vulve d'une femme, ils la » font avorter; ils pilent le fœtus dans un mortier, » et le mêlent avec de la farine, du miel et du poi- » vre, et prient Dieu en le mangeant (*x*). »

L'évêque Épiphane continuant ses accusations contre d'autres chrétiens, dit qu'ils assistent tout nus à la synaxe (à la messe); qu'ils y commettent l'acte de sodomie sur les garçons et sur les filles; qu'ils

(*x*) *Saint Épiphane*, page 38 et suivantes, édition de Paris, chez Petit, à l'enseigne de Saint-Jacques.

mettent la partie virile tantôt dans le derrière et tantôt dans la bouche; qu'ils consomment ce sacrifice, tantôt dans l'un, et tantôt dans l'autre, etc. etc. etc. (*y*).

Il est vrai que ceux à qui l'évêque reproche ces épouvantables infamies, sont appelés par lui hérétiques; mais enfin ils étaient chrétiens. Et le sénat romain, ni les proconsuls des provinces, ne pouvaient savoir ce que c'est qu'une hérésie et une erreur dans la foi. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient quelquefois défendu ces assemblées secrètes, accusées par des évêques même de crimes si énormes.

A Dieu ne plaise qu'on reproche à toutes les sociétés chrétiennes des premiers siècles ces infamies qui n'étaient le partage que de quelques énergumènes. Comme on allégorisait tout, on leur avait dit que Jésu était le second Adam. Cet Adam fut le premier homme selon le peuple juif. Il marchait tout nu aussi-bien que sa femme. De là ils conclurent qu'on devrait prier Dieu tout nu. Cette nudité donna lieu à toutes les impuretés auxquelles la nature s'abandonne, quand, loin d'être retenue, elle s'autorise de la superstition.

Si de pieux chrétiens ont fait ces reproches à d'autres chrétiens qui se croyaient pieux aussi au milieu de leurs ordures, ne soyons donc pas étonnés que les Romains et les Grecs aient imputé aux chrétiens des repas de Thyeste, des noces d'Œdipe et des amours de Giton.

N'accusons pas non plus les Romains d'avoir voulu calomnier les chrétiens en leur reprochant d'avoir adoré une tête d'âne. Ils confondaient ces chrétiens demi-Juifs avec les vrais Juifs qui exerçaient le cour-

(*y*) Pages 41, 46, 47.

tage et l'usure dans tout l'empire. Qand Pompée, Crassus, Socius, Titus, entrèrent dans le temple de Jérusalem avec leurs officiers, ils y virent des chérubins, animaux à deux têtes, l'une de veau et l'autre de garçon. Les Juifs devaient être de très-mauvais sculpteurs, puisque la loi, à laquelle ils avaient faiblement dérogé, leur défendait la sculpture. Les têtes de veau ressemblèrent à des têtes d'âne, et les Romains furent très-excusables de croire que les Juifs, et par conséquent les chrétiens confondus avec les Juifs, révéraient un âne, ainsi que les Égyptiens avaient consacré un bœuf et un chat.

Sortons maintenant du temple de Jérusalem, où deux veaux ailés furent pris pour des ânons; sortons de la synaxe de quelques chrétiens, où l'on se livrait à tant d'impuretés, et entrons un moment dans la bibliothéque des pères.

CHAPITRE XII.

Que les quatre Évangiles furent connus les derniers. Livres, miracles, martyrs supposés.

C'est une chose très-remarquable, et aujourd'hui reconnue pour incontestable, malgré toutes les faussetés alléguées par Abadie, qu'aucun des premiers docteurs chrétiens nommés pères de l'église, n'a cité le plus petit passage de nos quatre *Évangiles* canoniques; et qu'au contraire ils ont cité les autres *Évangiles* appelés *apocryphes*, et que nous réprouvons. Cela seul démontre que ces *Évangiles apocryphes* furent non-seulement écrits les premiers, mais furent quelque temps les seuls canoniques, et que ceux attribués à Matthieu, à Marc, à Luc, à Jean, furent écrits les derniers.

Vous ne retrouvez chez les pères de l'église du premier et du second siècle, ni la belle parabole des filles sages, qui mettaient de l'huile dans leurs lampes, et des folles qui n'en mettaient pas; ni celle des usuriers qui font valoir leur argent à cinq cents pour cent; ni le fameux *contrains-les d'entrer.*

Au contraire, vous voyez dès le premier siècle Clément le Romain qui cite l'*Évangile* des *Égyptiens*, dans lequel on trouve ces paroles : *On demanda à Jésu quand viendrait son royaume; il répondit : quand deux feront un, quand le dehors sera semblable au dedans, quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Cassien rapporte le même passage, et dit que ce fut Salomé qui fit cette question. Mais la réponse de Jésu est bien étonnante. Elle veut dire précisément : Mon royaume ne viendra jamais, et je me suis moqué de vous. Quand on songe que c'est un Dieu qu'on a fait parler ainsi; quand on examine avec attention et sincérité tout ce que nous avons rapporté, que doit penser un lecteur raisonnable? Continuons.

Justin, dans son dialogue avec Triphon, rapporte un trait tiré de l'*Évangile des douze apôtres;* c'est que quand Jésu fut baptisé dans le Jourdain, les eaux se mirent à bouillir.

A l'égard de Luc, qu'on regarde comme le dernier en date des quatre *Évangiles* reçus, il suffira de se souvenir qu'il fait ordonner par Auguste un dénombrement de l'univers entier au temps des couches de Marie, et qu'il fait rédiger une partie de ce dénombrement en Judée par le gouverneur Cirénius, qui ne fut gouverneur que dix ans après.

Une si énorme bévue aurait ouvert les yeux des chrétiens même, si l'ignorance ne les avait pas cou-

verts d'écailles. Mais quel chrétien pouvait savoir alors que ce n'était pas Cirénius, mais Varus, qui gouvernait la Judée? Aujourd'hui même y a-t-il beaucoup de lecteurs qui en soient informés? Où sont les savans qui se donnent la peine d'examiner la chronologie, les anciens monumens, les médailles? cinq ou six, tout au plus, qui sont obligés de se taire devant cent mille prêtres payés pour tromper, et dont la plupart sont trompés eux-mêmes.

Avouons-le hardiment, nous qui ne sommes point prêtres, et qui ne les craignons pas, le berceau de l'église naissante n'est entouré que d'impostures. C'est une succession non interrompue de livres absurdes sous des noms supposés, depuis la lettre d'un petit toparque d'Édesse à Jésu-Christ, et depuis la lettre de la sainte Vierge à saint Ignace d'Antioche, jusqu'à la donation de Constantin au pape Silvestre. C'est un tissu de miracles extravagans depuis saint Jean, qui se remuait toujours dans sa fosse, jusqu'aux miracles opérés par notre roi Jacques lorsque nous l'eûmes chassé. C'est une foule de martyrs qui ne tiendrait pas dans le *Pandémonion* de Milton, quand ils ne seraient pas plus gros que des mouches. Je ne prétends pas essuyer et donner le mortel ennui d'étaler le vaste tableau de toutes ces turpitudes. Je renvoie à notre Midleton, qui a prouvé, quoique avec trop de retenue, la fausseté des miracles; je renvoie à notre Dodwell, qui a démontré la paucité des martyres.

On demande comment la religion chrétienne a pu s'établir par ces mêmes fraudes absurdes qui devaient la perdre? Je réponds que cette absurdité était très-propre à subjuguer le peuple. On n'allait pas discuter dans un comité nommé par le sénat romain, si un ange était venu avertir une pauvre Juive de village que le

Saint-Esprit viendrait lui faire un enfant; si Énoch, septième homme après Adam, a écrit ou non que les anges avaient couché avec les filles des hommes; et si saint Jude Thadée a rapporté ce fait dans sa lettre. Il n'y avait point d'académie chargée d'examiner si saint Polycarpe ayant été condamné à être brûlé dans Smyrne, une voix lui cria du haut d'une nuée : *Macte animo, Polycarpe;* si les flammes, au lieu de le toucher, formèrent un arc de triomphe autour de sa personne; si son corps avait l'odeur d'un bon pain cuit; si, ne pouvant être brûlé, il fut livré aux lions, lesquels se trouvent toujours à point nommé quand on a besoin d'eux; si les lions lui léchèrent les pieds au lieu de le manger; et si enfin le bourreau lui coupa la tête. Car il est à remarquer que les martyrs, qui résistent toujours aux lions, au feu, et à l'eau, ne résistent jamais au tranchant du sabre, qui a une vertu toute particulière.

Les centumvirs ne firent jamais d'enquête juridique pour constater si les sept vierges d'Ancyre, dont la plus jeune avait soixante et dix ans, furent condamnées à être déflorées par tous les jeunes gens de la ville; et si le saint cabaretier Théodote obtint de la sainte Vierge qu'on les noyât dans un lac pour sauver leur virginité.

On ne nous a point conservé l'original de la lettre que saint Grégoire Thaumaturge écrivit au diable, et de la réponse qu'il en reçut.

Tous ces contes furent écrits dans des galetas, et entièrement ignorés de l'empire romain. Lorsque ensuite les moines furent établis, ils augmentèrent prodigieusement le nombre de ces rêveries; et il n'était plus temps de les réfuter et de les confondre.

Telle est même la misérable condition des hommes, que l'erreur, mise une fois en crédit, et bien fondée

sur l'argent qui en revient, subsiste toujours avec empire, lors même qu'elle est reconnue par tous les gens sensés, et par les ministres même de l'erreur. L'usage alors et l'habitude l'emportent sur la vérité. Nous en avons partout des exemples. Il n'y a guère aujourd'hui d'étudiant en théologie, de prêtre de paroisse, de balayeur d'église, qui ne se moque des oracles des sibylles, forgés par les premiers chrétiens en faveur de Jésu, et des vers acrostiches attribués à ces sibylles. Cependant les papistes chantent encore dans leurs églises des hymnes fondées sur ces mensonges ridicules. Je les ai entendus dans mes voyages chanter à plein gosier :

Solvet sæclum in favillâ,
Teste David, cum sibyllâ.

C'est ainsi que j'ai vu le peuple même à Lorette rire de la fable de cette maison que le détestable pape Boniface VIII dit avoir été transportée sous son pontificat de Jérusalem à la marche d'Ancône par les airs. Et cependant il n'y a point de vieille femme qui, dès qu'elle est enrhumée, ne prie Notre-Dame de Lorette, et ne mette quelques oboles dans son tronc pour augmenter le trésor de cette Madone, qui est certainement plus riche qu'aucun roi de la terre, et qui est aussi plus avare; car il ne sort jamais un scheling de son échiquier.

Il en est de même du sang de San Gennaro qui se liquéfie tous les ans à jour nommé dans Naples. Il en est de même de la sainte ampoule en France. Il faut de nouvelles révolutions dans les esprits; il faut un nouvel enthousiasme pour détruire l'enthousiasme ancien, sans quoi l'erreur subsiste, reconnue et triomphante.

CHAPITRE XIII.

Des progrès de l'association chrétienne. Raisons de ces progrès.

Il faut savoir maintenant par quel enthousiasme, par quel artifice, par quelle persévérance les chrétiens parvinrent à se faire, pendant trois cents ans, un si prodigieux parti dans l'empire romain, que Constantin fut enfin obligé, pour régner, de se mettre à la tête de cette religion, dont il n'était pourtant pas, n'ayant été baptisé qu'à l'heure de la mort, heure où l'esprit n'est jamais libre. Il y a plusieurs causes évidentes de ce succès de la religion nouvelle.

Premièrement, les conducteurs du troupeau naissant le flattaient par l'idée de cette liberté naturelle que tout le monde chérit, et dont les plus vils des hommes sont idolâtres. Vous êtes les élus de Dieu, disaient-ils; vous ne servirez que Dieu, vous ne vous avilirez pas jusqu'à plaider devant les tribunaux romains; nous qui sommes vos frères, nous jugerons tous vos différens. Cela est si vrai, qu'il y a une lettre de saint Paul à ses demi-Juifs de Corinthe (z), dans laquelle il leur dit : *Quand quelqu'un d'entre vous est en différent avec un autre, comment ose-t-il se faire juger* (par des Romains) *par des méchans et non par des saints? Ne savez-vous pas que nous serons les juges des anges même? A combien plus forte raison devons-nous juger les affaires du siècle!..... Quoi! un frère plaide contre son frère devant des infidèles!*

Cela seul formait insensiblement un peuple de re-

(z) Première aux Corinthiens, chap. VI.

belles, un état dans l'état, qui devait un jour être écrasé, ou écraser l'empire romain.

Secondement, les chrétiens, formés originairement chez les Juifs, exerçaient comme eux le commerce, le courtage et l'usure. Car ne pouvant entrer dans les emplois qui exigeaient qu'on sacrifiât aux dieux de Rome, ils s'adonnaient nécessairement au négoce, ils étaient forcés de s'enrichir. Nous avons cent preuves de cette vérité dans l'histoire ecclésiastique; mais il faut être court. Contentons-nous de rapporter les paroles de Cyprien, évêque secret de Carthage, ce grand ennemi de l'évêque secret de Rome saint Étienne. Voici ce qu'il dit dans son traité des Tombés : « Chacun s'est » efforcé d'augmenter son bien avec une avidité insa- » tiable; les évêques n'ont point été occupés de la re- » ligion; les femmes se sont fardées; les hommes se » sont teint la barbe, les cheveux et les sourcils; on » jure, on se parjure; plusieurs évêques, négligeant » les affaires de Dieu, se sont chargés d'affaires tem- » porelles; ils ont couru de province en province, » de foire en foire, pour s'enrichir par le métier de » marchands. Ils ont accumulé de l'argent par les plus » bas artifices; ils ont usurpé des terres, et exercé les » plus grandes usures. »

Qu'aurait donc dit saint Cyprien, s'il avait vu des évêques oublier l'humble simplicité de leur état jusqu'à se faire princes souverains?

C'était bien pis à Rome; les évêques secrets de cette capitale de l'empire s'étaient tellement enrichis, que le consul Caïus Pretextatus, au milieu du troisième siècle, disait : Donnez-moi la place d'évêque de Rome, et je me fais chrétien. Enfin les chrétiens furent assez riches pour prêter de l'argent au césar Constance-le-Pâle, père de Constantin, qu'ils mirent bientôt sur le trône.

Troisièmement, les chrétiens eurent presque toujours une pleine liberté de s'assembler et de disputer. Il est vrai que lorsqu'ils furent accusés de sédition et d'autres crimes, on les réprima; et c'est ce qu'ils ont appelé des persécutions.

Il n'était guère possible que quand un saint Théodore s'avisa de brûler, par dévotion, le temple de Cybèle dans Amasée, avec tous ceux qui demeuraient dans ce temple, on ne fît pas justice de cet incendiaire. On devait sans doute punir l'énergumène Polyeucte, qui alla casser toutes les statues du temple de Mélitène, lorsqu'on y remerciait le ciel pour la victoire de l'empereur Décius. On eut raison de châtier ceux qui tenaient des conventicules secrets dans les cimetières, malgré les lois de l'empire et les défenses expresses du sénat. Mais enfin ces punitions furent très-rares. Origène lui-même l'avoue; on ne peut trop le répéter : *Il y a eu*, dit-il, *peu de persécutions, et un très-petit nombre de martyrs, et encore de loin en loin* (*a*).

Notre Dodwell a fait main basse sur tous ces faux martyrologes inventés par des moines, pour excuser, s'il se pouvait, les fureurs infâmes de toute la famille de Constantin. Élie Dupin, l'un des moins déraisonnables écrivains de la communion papiste, déclare positivement que les martyres de saint Césaire, de saint Nérée, de saint Achille, de sainte Domitile, de saint Hyacinthe, de saint Zénon, de saint Macaire, de saint Eudoxe, etc. sont aussi faux et aussi indignement supposés que ceux des onze mille soldats chrétiens et des onze mille vierges chrétiennes (*b*).

L'aventure de la légion fulminante et celle de la lé-

(*a*) *Réponse à Celse*, liv. III.

(*b*) *Bibliothéque ecclésiastique*, siècle 3.

gion thébaine sont aujourd'hui sifflées de tout le monde. Une grande preuve de la fausseté de toutes ces horribles persécutions, c'est que les chrétiens se vantent d'avoir tenu cinquante-huit conciles dans leurs trois premières centuries : conciles reçus ou non reçus à Rome; il n'importe. Comment auraient-ils tenu tous ces conciles, s'ils avaient été toujours persécutés?

Il est certain que les Romains ne persécutèrent jamais personne, ni pour sa religion, ni pour son irréligion. Si quelques chrétiens furent suppliciés de temps à autre, ce ne put être que pour des violations manifestes des lois, pour des séditions; car on ne persécutait point les Juifs pour leur religion. Ils avaient leurs synagogues dans Rome, même pendant le siége de Jérusalem par Titus, et lorsque Adrien la détruisit après la révolte et les cruautés horribles du messie Barcochébas. Si donc on laissa ce peuple en paix à Rome, c'est qu'il n'insultait point aux lois de l'empire; et si on punit quelques chrétiens, c'est qu'ils voulaient détruire la religion de l'état, et qu'ils brûlaient les temples quand ils le pouvaient.

Une des sources de toutes ces fables de tant de chrétiens tourmentés par des bourreaux, pour le divertissement des empereurs romains, a été une équivoque. Le mot martyre signifiait témoignage, et on appela également témoins, martyrs, ceux qui prêchèrent la secte nouvelle, et ceux de cette secte qui furent repris de justice.

Quatrièmement, une des plus fortes raisons du progrès du christianisme, c'est qu'il avait des dogmes et un système suivi, quoique absurde, et les autres cultes n'en avaient point. La métaphysique platonicienne, jointe aux mystères chrétiens, formait un corps de doctrine incompréhensible; et par cela même il séduisait, et il effrayait les esprits faibles. C'était une

chaîne qui s'étendait depuis la création jusqu'à la fin du monde. C'était un Adam de qui jamais l'empire romain n'avait entendu parler. Cet Adam avait mangé du fruit de la science, quoiqu'il n'en fût pas plus savant : il avait fait par là une offense infinie à Dieu, parce que Dieu est infini; il fallait une satisfaction infinie. Le verbe de Dieu, qui est infini comme son père, avait fait cette satisfaction, en naissant d'une Juive et d'un autre Dieu appelé le Saint-Esprit : ces trois Dieux n'en fesaient qu'un, parce que le nombre trois est parfait. Dieu expia au bout de quatre mille ans le péché du premier homme, qui était devenu celui de tous ses descendans; la satisfaction infinie fut complète quand il fut attaché à la potence, et qu'il y mourut. Mais comme il était Dieu, il fallait qu'il ressuscitât après avoir détruit le péché qui était la véritable mort des hommes. Si le genre humain fut depuis lui encore plus criminel qu'auparavant, il se réservait un petit nombre d'élus, qu'il devait placer avec lui dans le ciel, sans que personne pût savoir en quel endroit du ciel. C'était pour compléter ce petit nombre d'élus, que *Jésus* verbe, seconde personne de Dieu, avait envoyé douze Juifs dans plusieurs pays. Tout cela était prédit, disait-on, dans d'anciens manuscrits juifs qu'on ne montrait à personne. Ces prédictions étaient prouvées par des miracles, et ces miracles étaient prouvés par ces prédictions. Enfin si on en doutait, on était infailliblement damné en corps et en âme; et au jugement dernier on était damné une seconde fois plus solennellement que la première. C'est là ce que les chrétiens prêchaient; et depuis ils ajoutèrent de siècle en siècle de nouveaux mystères à cette théologie.

Cinquièmement, la nouvelle religion dut avoir un avantage prodigieux sur l'ancienne et sur la juive, en

abolissant les sacrifices. Toutes les nations offraient à leurs dieux de la viande. Les temples les plus beaux n'étaient que des boucheries. Les rits des Gentils et des Juifs étaient des fraises de veau, des épaules de mouton, et des rosbifs, dont les prêtres prenaient la meilleure part. Les parvis des temples étaient continuellement infectés de graisse, de sang, de fiente, et d'entrailles dégoûtantes. Les juifs eux-mêmes avaient senti quelquefois le ridicule et l'horreur de cette manière d'adorer Dieu. Fabricius nous a conservé l'ancien conte d'un Juif qui se mêla d'être plaisant, et qui fit sentir combien les prêtres Juifs, ainsi que les autres, aimaient à faire bonne chère aux dépens des pauvres gens. Le grand-prêtre Aaron va chez une bonne femme qui venait de tondre la seule brebis qu'elle avait : Il est écrit, dit-il, que les prémices appartiennent à Dieu; et il emporte la laine. Cette brebis fait un agneau : Le premier-né est consacré; il emporte l'agneau, et en dîne. La femme tue sa brebis; il vient en prendre la moitié, selon l'ordre de Dieu. La femme au désespoir maudit sa brebis : Tout anathème est à Dieu, dit Aaron; et il mange la brebis toute entière. C'était là à peu près la théologie de toutes les nations.

Les chrétiens, dans leur premier institut, fesaient ensemble un bon souper à portes fermées. Ensuite ils changèrent ce souper en un déjeuner, où il n'y avait que du pain et du vin. Ils chantaient à table les louanges de leur Christ; prêchait qui voulait. Ils lisaient quelques passages de leurs livres, et mettaient de l'argent dans la bourse commune. Tout cela était plus propre que les boucheries des autres peuples; et la fraternité, établie si long-temps entre les chrétiens, était encore un nouvel attrait qui leur attirait des novices.

L'ancienne religion de l'empire ne connaissait, au contraire, que des fêtes, des usages, et les préceptes de la morale commune à tous les hommes. Elle n'avait point de théologie liée, suivie. Toutes ces mythologies fabuleuses se contredisaient; et les généalogies de leurs dieux étaient encore plus ridicules aux yeux des philosophes que celle de *Jésu* ne pouvait l'être.

CHAPITRE XIV.

Affermissement de l'association chrétienne sous plusieurs empereurs, et surtout sous Dioclétien.

Le temps de triomphe arriva bientôt, et certainement ce ne fut point par des persécutions; ce fut par l'extrême condescendance, et par la protection même des empereurs. Il est constant, et tous les auteurs l'avouent, que Dioclétien favorisa les chrétiens ouvertement pendant près de vingt années. Il leur ouvrit son palais; ses principaux officiers, Gorgonius, Dorotheos, Migdon, Mardon, Petra, étaient chrétiens. Enfin il épousa une chrétienne nommée Prisca. Il ne lui manquait plus que d'être chrétien lui-même. Mais on prétend que Constance-le-Pâle, nommé par lui césar, était de cette religion. Les chrétiens, sous ce règne, bâtirent plusieurs églises magnifiques, et surtout une à Nicomédie, qui était plus élevée que le palais même du prince. C'est sur quoi on ne peut trop s'indigner contre ceux qui ont falsifié l'histoire, et insulté à la vérité, au point de faire une ère de martyrs commençant à l'avénement de Dioclétien à l'empire.

Avant l'époque où les chrétiens élevèrent ces belles

et riches églises, ils disaient qu'ils ne voulaient jamais avoir de temples. C'est un plaisir de voir quel mépris les Justin, les Tertullien, les Minutius Félix, affectaient de montrer pour les temples; avec quelle horreur ils regardaient les cierges, l'encens, l'eau lustrale ou bénite, les ornemens, les images, véritables œuvres du démon. C'était le renard qui trouvait les raisins trop verts; mais dès qu'ils purent en manger, ils s'en gorgèrent.

On ne sait pas précisément quel fut l'objet de la querelle en 302, entre les domestiques de césar Galérius, gendre de Dioclétien, et les chrétiens qui demeuraient dans l'enceinte du temple de Nicomédie; mais Galérius se sentit si vivement outragé, que l'an 303 de notre ère il demanda à Dioclétien la démolition de cette église. Il fallait que l'injure fût bien atroce, puisque l'impératrice Prisca, qui était chrétienne, poussa son indignation jusqu'à renoncer entièrement à cette secte. Cependant Dioclétien ne se détermina point encore; et, après avoir assemblé plusieurs conseils, il ne céda qu'aux instances réitérées de Galérius.

L'empereur passait pour un homme très-sage; on admirait sa clémence autant que sa valeur. Les lois qui nous restent de lui dans le code sont des témoignages éternels de sa sagesse et de son humanité. C'est lui qui prononça la cassation des contrats dans lesquels une partie est lésée d'outre moitié; c'est lui qui ordonna que les biens des mineurs portassent un intérêt légal; c'est lui qui établit des peines contre les usuriers, et contre les délateurs. Enfin on l'appelait *le père du siècle d'or* (c): mais dès qu'un prince

(c) *Voyez* les *Césars de Julien*, grande édition avec médailles, p. 113.

devient l'ennemi d'une secte, il est un monstre chez cette secte. Dioclétien et le césar Galérius, son gendre, ainsi que l'autre césar Maximien-Hercule, son ami, ordonnèrent la démolition de l'église de Nicomédie. L'édit en fut affiché. Un chrétien eut la témérité de déchirer l'édit, et de le fouler aux pieds. Il y a bien plus : le feu prit au palais de Galérius quelques jours après. On crut les chrétiens coupables de cet incendie. Alors l'exercice public de leur religion leur fut défendu. Aussitôt le feu prit au palais de Dioclétien. On redoubla alors la sévérité. Il leur fut ordonné d'apporter aux juges tous leurs livres. Plusieurs réfractaires furent punis, et même du dernier supplice. C'est cette fameuse persécution qu'on a exagérée de siècle en siècle jusqu'aux excès les plus incroyables, jusqu'au plus grand ridicule. C'est à ce temps qu'on rapporte l'histoire d'un histrion nommé Genesus, qui jouait dans une farce devant Dioclétien. Il fesait le rôle d'un malade. Je suis enflé, s'écriait-il. Veux-tu que je te rabote, lui disait un acteur. — Non, je veux qu'on me baptise. — Et pourquoi, mon ami? — C'est que le baptême guérit de tout. On le baptise incontinent sur le théâtre. La grâce du sacrement opère. Il devient chrétien en un clin d'œil, et le déclare à l'empereur, qui de sa loge le fait pendre sans différer.

On trouve dans ce même martyrologe l'histoire des sept belles pucelles de soixante-dix à quatre-vingts ans, et du saint cabaretier dont nous avons déjà parlé. On y trouve cent autres contes de la même force, et la plupart écrits plus de cinq cents ans après le règne de Dioclétien. Qui croirait qu'on a mis dans ce catalogue le martyre d'une fille de joie, nommée Sainte-Afre, qui exerçait son métier dans Augsbourg?

On doit rougir de parler encore du miracle et du martyre d'une légion thébaine ou thébéenne, composée de six mille sept cents soldats tous chrétiens, exécutés à mort dans une gorge de montagnes qui ne peut pas contenir trois cents hommes, et cela dans l'année 287, temps où il n'y avait point de persécution, et où Dioclétien favorisait ouvertement le christianisme. C'est Grégoire de Tours qui raconte cette belle histoire; il la tient d'un Euchérius mort en 454; et il y fait mention d'un roi de Bourgogne mort en 523.

Tous ces contes furent rédigés et augmentés par un moine du douzième siècle; et il y paraît bien par l'uniformité constante du style. Quand l'imprimerie fut enfin connue en Europe, les moines d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne, et les nôtres, firent à l'envi imprimer toutes ces absurdités qui déshonorent la nature humaine. Cet excès révolta la moitié de l'Europe; mais l'autre moitié resta toujours asservie. Elle l'est au point que dans la France, notre voisine, où la saine critique s'est établie, Fleuri, qui d'ailleurs a soutenu les libertés de son église gallicane, a trahi le sens commun jusqu'à tenir registre de toutes ces sottises dans son *Histoire ecclésiastique*. Il n'a pas honte de rapporter l'interrogatoire de saint Taraque par le gouverneur Maxime, dans la ville de Mopsuète. Maxime fait mettre du vinaigre, du sel et de la moutarde dans le nez de saint Taraque, pour le contraindre à dire la vérité. Taraque lui déclare que son vinaigre est de l'huile, et que sa moutarde est du miel. Le même Fleuri copie les légendaires qui imputent aux magistrats romains d'avoir condamné au b...... les vierges chrétiennes, tandis que ces magistrats punissaient si sévèrement les vestales impudiques. En voilà trop sur ces inep-

ties honteuses. Voyons maintenant comment, après la persécution de Dioclétien, Constantin fit asseoir la secte chrétienne sur les degrés de son trône.

CHAPITRE XV.

De Constance Chlore, ou le Pâle, et de l'abdication de Dioclétien.

Constance-le-Pale avait été déclaré césar par Dioclétien. C'était un soldat de fortune, comme Galérius, Maximien-Hercule, et Dioclétien lui-même; mais il était allié par sa mère à la famille de l'empereur Claude. L'empereur Dioclétien lui donna une partie de l'Italie, l'Espagne, et principalement les Gaules à gouverner. Il fut regardé comme un très-bon prince. Les chrétiens ne furent presque point molestés dans son département. Il est dit qu'ils lui prêtèrent des sommes immenses; et cette politique fut le fondement de leur grandeur.

Dioclétien, qui créait tant de césars, était comme le dieu de Platon qui commande à d'autres dieux. Il conserva sur eux un empire absolu jusqu'au moment à jamais fameux de son abdication, dont le motif fut très-équivoque.

Il avait fait Maximien-Hercule son collègue à l'empire, dès l'année de notre ère 281. Ce Maximien adopta Constance-le-Pâle l'an 293. Mais tous ces princes obéissaient à Dioclétien comme à un père qu'ils aimaient et qu'ils craignaient. Enfin en 306, se sentant malade, lassé du tumulte des affaires, et détrompé de la vanité des grandeurs, il abdiqua solennellement l'empire, comme fit depuis Charles-Quint; mais il ne s'en repentit pas, puisque son collègue Maximien-

Hercule, qui abdiqua comme lui, ayant voulu depuis remonter sur le trône du monde connu, et ayant vivement sollicité Dioclétien d'y remonter avec lui, cet empereur, devenu philosophe, lui répondit qu'il préférait ses jardins de Salone à l'empire romain.

Qu'on nous permette ici une petite digression qui ne sera pas étrangère à notre sujet. D'où vient que dans les plates histoires de l'empire romain, qu'on fait et qu'on refait de nos jours, tous les auteurs disent que Dioclétien fut forcé par son gendre Galérius de renoncer au trône? c'est que Lactance l'a dit. Et qui était ce Lactance? c'était un avocat véhément, prodigue de paroles, et avare de bon sens : voyons ce que plaide cet avocat.

Il commence par assurer que Dioclétien, contre lequel il plaide, devint fou, mais qu'il avait quelques bons momens. Il rapporte mot pour mot l'entretien que son gendre Galérius eut avec lui, tête à tête, dans le dessein de les faire enfermer.

« L'empereur Nerva (*d*), (lui dit Galérius) abdi-
» qua l'empire. Si vous ne voulez pas en faire autant,
» je prendrai mon parti.

DIOCLÉTIEN.

» Eh bien, qu'il soit donc fait comme il vous plaît.
» Mais il faut que les autres césars en soient d'avis.

GALÉRIUS.

» Qu'est-il besoin de leurs avis? Il faut bien qu'ils
» approuvent ce que nous aurons fait.

DIOCLÉTIEN.

» Que ferons-nous donc?

(*d*) *Lactantius, de mortibus persecutorum*, page 207, édition de Bure, in-4°.

GALÉRIUS.

» Choisissons Sévère pour césar.

DIOCLÉTIEN.

» Qui! ce danseur, cet ivrogne, qui fait du jour la » nuit, et de la nuit le jour!

GALÉRIUS.

» Il est digne d'être césar, car il a donné de l'argent » aux troupes, et j'ai déjà envoyé à Maximien, pour » qu'il le revêtisse de la pourpre.

DIOCLÉTIEN.

» Soit. Et qui nous donnerez-vous pour l'autre » césar?

GALÉRIUS.

» Le jeune Daïa mon neveu, qui n'a presque point » de barbe.

DIOCLÉTIEN (*en soupirant*).

» Vous ne me donnez pas là des gens à qui on puisse » confier les affaires de la république.

GALÉRIUS.

» Je les ai mis à l'épreuve, cela suffit.

DIOCLÉTIEN.

» Prenez-y garde; c'est vous de qui tout cela dé- » pend; s'il arrive malheur, ce n'est pas ma faute. »

Voilà une étrange conversation entre les deux maîtres du monde. L'avocat Lactance était-il en tiers? Comment les auteurs osent-ils, dans leur cabinet, faire parler ainsi les empereurs et les rois? Comment ce pauvre Lactance est-il assez ignorant pour faire dire

à Galérius que Nerva abdiqua l'empire, tandis qu'il n'y a point d'écolier qui ne sache que c'est une fausseté ridicule? On a regardé ce Lactance comme un père de l'église; il fait voir qu'un père de l'église peut se tromper.

C'est lui qui cite un oracle d'Apollon pour faire connaître la nature de Dieu. *Il est par lui-même; personne ne l'a enseigné; il n'a point de mère; il est inébranlable; il n'a point de nom; il habite dans le feu: c'est là Dieu, et nous sommes une petite portion d'ange.*

Dieu, dit-il dans un autre endroit, *a-t-il besoin du sexe féminin? Il est tout-puissant, et peut faire des enfans sans femme, puisqu'il a donné ce privilége à de petits animaux.*

Il cite des vers grecs de la sibylle Érythrée, pour prouver que l'astrologie et la magie sont des inventions du diable; et d'autres vers grecs de la même sibylle, pour faire voir que Dieu a eu un fils.

Il trouve dans une autre sibylle le règne de mille ans, pendant lequel le diable sera enchaîné. On voit par là qu'il savait l'avenir tout comme il savait le passé.

Tel est le témoin des conversations secrètes entre deux empereurs romains. Mais que Dioclétien ait abdiqué par grandeur d'ame ou par faiblesse, cela ne change rien aux événemens dont nous allons parler.

Nous observerons seulement ici que jamais l'histoire ne fut plus mal écrite que dans les temps qui suivirent la mort de Dioclétien, et qu'on appelle du bas empire. Ce fut à qui serait le plus extravagant et le plus menteur des partisans de l'ancienne religion et de la nouvelle. On ne perdait point de temps à discuter les prodiges et les oracles de ses adversaires; chacun s'en tenait aux siens : les prêtres des deux partis ressem-

blaient à ces deux plaideurs, dont l'un produisait une fausse obligation, et l'autre une fausse quittance.

CHAPITRE XVI.

De Constantin.

Voici ce qu'on peut recueillir des panégyriques et des satires de Constantin, et de toutes les contradictions dont l'esprit de parti a enveloppé l'époque dans laquelle le christianisme fut solennellement établi.

On ne sait point où Constantin naquit. Tous les auteurs s'accordent à lui donner le césar Constance Chlore ou le Pâle pour père. Tous conviennent qu'on a fait une sainte d'Hélène sa mère. Mais on dispute encore sur cette sainte. Fut-elle épouse de Constance Chlore? fut-elle sa concubine? Si Constantin fut bâtard, nous pouvons dire qu'il n'est pas le seul homme de cette espèce qui ait fait du mal dans le monde; témoin le bâtard Guillaume dans notre île, Clovis dans les Gaules, et un autre bâtard qu'il est inutile de nommer.

Quoi qu'il en soit, il était fort triste d'être le beau-père, ou le beau-frère, ou le neveu, l'allié, ou le frère, ou le fils, ou la femme, ou le domestique, ou même, si l'on veut encore, le cheval de Constantin.

A commencer par ses chevaux, lorsqu'il partit de Nicomédie, pour aller trouver son père, qu'on disait malade ou chez les Gaulois, ou chez nous, il fit tuer tous les chevaux qu'il avait montés sur la route, dans la crainte d'être poursuivi sur les mêmes chevaux par l'empereur Galérius, qui ne songeait point du tout à le poursuivre, puisqu'il ne fit courir personne après lui.

Pour ses domestiques, il fallait qu'ils lui baisassent

les pieds tous les jours, dès qu'il fut empereur. Cela n'était que gênant; mais il fit périr Sopater et les principaux officiers de sa maison; cela est plus dur. A l'égard de son fils Crispus, on sait assez qu'il lui fit couper la tête sans autre forme de procès. Sa femme Fausta, il la fit étouffer dans un bain. Ses trois frères, il les tint long-temps en exil à Toulouse; il ne les tua pas; mais son fils, l'empereur Constantin II, en tua deux. Pour son neveu Lucinien, il ne le manqua pas; il le fit assassiner à l'âge de douze ans. Son beau-frère Licinius, il le fit étrangler après avoir dîné avec lui dans Nicomédie, et lui avoir fait le serment de le traiter en frère. Son autre beau-frère Bassien, il était déjà expédié avant Licinius. Son beau-père, Maximien-Hercule, ce fut le premier dont il se défit à Marseille, sous le prétexte spécieux que ce beau-père, accablé de vieillesse, venait l'assassiner dans son lit. Mais il faut bien pardonner cette multitude de fratricides et de parricides à un homme qui tint le concile de Nicée, et qui d'ailleurs passait ses jours dans la mollesse la plus voluptueuse. Comment ne pas le révérer, après que Jésu-Christ lui-même lui envoya un étendard dans les nuées; après que l'église l'a mis au rang des saints; et qu'on célèbre encore sa fête le 21 mai chez les pauvres grecs de Constantinople et dans les églises russes?

Avant d'examiner son concile de Nicée, il faut dire un mot de son fameux labarum qui lui apparut dans le ciel. C'est une aventure très-curieuse.

CHAPITRE XVII.

Du labarum.

Ce n'est pas ici le lieu de faire une histoire suivie et détaillée de Constantin, quoique les déclamations puériles d'Eusèbe, la partialité de Zonare et de Zozime, leur inexactitude, leurs contrariétés, et la foule de leurs insipides copistes, semblent exiger que la raison écrive enfin cette histoire si long-temps défigurée par la démence et le pédantisme.

Nous n'avons ici d'autre objet que le labarum. C'était un signe militaire qui servait de ralliement, tandis que les aigles romaines étaient la principale enseigne de l'armée. Constantin s'étant fait proclamer césar chez nous par quelques cohortes, sortit vite de notre île pour aller disputer le trône à Maxence, fils de l'empereur Maximien-Hercule encore vivant. Maxence avait été élu par le sénat romain, par les gardes prétoriennes, et par le peuple. Constantin leva une armée dans les Gaules. Il y avait dans cette armée un grand nombre de chrétiens attachés à son père. Jésu-Christ, soit par reconnaissance, soit par politique, lui apparut, et lui montra en plein midi un nouveau labarum, placé dans l'air immédiatement au-dessus du soleil. Ce labarum était orné de son chiffre; car on sait que Jésu-Christ avait un chiffre. Cet étendard fut vu d'une grande partie des soldats gaulois, et ils en lurent distinctement l'inscription, qui était en grec. Nous ne devons pas douter qu'il n'y eût aussi plusieurs de nos compatriotes dans cette armée, qui lurent cette légende, *vainc en ceci;* car nous nous piquons d'entendre le grec beaucoup mieux que nos voisins.

On ne nous a pas appris positivement en quel lieu et en quelle année ce merveilleux étendard parut au-dessus du soleil. Les uns disent que c'était à Besançon, les autres vers Trèves, d'autres près de Cologne; d'autres dans ces trois villes à la fois en l'honneur de la sainte Trinité.

Eusèbe l'arien, dans son *Histoire de l'église*, dit qu'il tenait le conte du labarum de la bouche même de Constantin, et que ce véridique empereur avait assuré que jamais les soldats qui portaient cette enseigne n'étaient blessés. Nous croyons aisément que Constantin se fit un plaisir de tromper un prêtre; ce n'était qu'un rendu. Scipion l'Africain persuada bien à son armée qu'il avait un commerce intime avec les dieux, et il ne fut ni le premier ni le dernier qui abusa de la crédulité du vulgaire. Constantin était vainqueur, il lui était permis de tout dire. Si Maxence avait vaincu, Maxence aurait reçu sans doute un étendard de la main de Jupiter.

CHAPITRE XVIII.

Du concile de Nicée.

Constantin, vainqueur et assassin de tous côtés, protégeait hautement les chrétiens qui l'avaient très-bien servi. Cette faveur était juste s'il était reconnaissant, et prudente s'il était politique. Dès que les chrétiens furent les maîtres, ils oublièrent le précepte de Jésu et de tant de philosophes, de pardonner à leurs ennemis. Ils poursuivirent tous les restes de la maison de Dioclétien et de ses domestiques. Tous ceux qu'ils rencontrèrent furent massacrés. Le corps sanglant de Valérie fille de Dioclétien, et celui de sa mère, furent

traînés dans les rues de Thessalonique, et jetés dans la mer. Constantin triomphait, et fesait triompher la religion chrétienne sans la professer. Il prenait toujours le titre de grand-pontife des Romains, et gouvernait réellement l'église. Ce mélange est singulier; mais il est évidemment d'un homme qui voulait être le maître partout.

Cette église, à peine établie, était déchirée par les disputes de ses prêtres, devenus presque tous sophistes, depuis que le platonisme avait renforcé le christianisme, et que Platon était devenu le premier père de l'église. La principale querelle était entre le prêtre Arious, prêtre des chrétiens d'Alexandrie (car chaque église n'avait qu'un prêtre), et Alexander, évêque de la même ville. Le sujet était digne des argumentans. Il s'agissait de savoir bien clairement si Jésu, devenu verbe, était de la même substance que Dieu le père, ou d'une substance toute semblable. Cette question ressemblait assez à cette autre de l'école, *utrùm chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. L'empereur sentit parfaitement tout le ridicule de la dispute qui divisait les chrétiens d'Alexandrie et de toutes les autres villes. Il écrivit aux disputeurs : *Vous êtes peu sages de vous quereller pour des choses incompréhensibles. Il est indigne de la gravité de vos ministères de vous quereller pour un sujet si mince.*

Il paraît par cette expression, *sujet si mince*, que l'assassin de toute sa famille, uniquement occupé de son pouvoir, s'embarrassait très-peu dans le fond si le verbe était consubstantiel ou non; et qu'il fesait peu de cas des prêtres et des évêques, qui mettaient tout en feu pour une syllabe à laquelle il était impossible d'attacher une idée intelligible. Mais sa vanité, qui égala toujours sa cruauté et sa mollesse, fut flattée

de présider au grand concile de Nicée. Il se déclara tantôt pour Athanase, successeur d'Alexander dans l'église d'Alexandrie, tantôt pour Arious; il les exila l'un après l'autre; il envenima lui-même la querelle qu'il voulait apaiser, et qui n'est pas encore terminée parmi nous; du moins dans le clergé anglican; car pour nos deux chambres du parlement, et nos campagnards qui chassent au renard, ils ne s'inquiètent guère de la consubstantiabilité du verbe.

Il y a deux miracles très-remarquables, opérés au concile de Nicée par les pères orthodoxes; car les pères hérétiques ne font jamais de miracles. Le premier, rapporté dans l'appendix du concile, est la manière dont on s'y prit pour distinguer les *Évangiles* et les autres livres recevables, des *Évangiles* et des autres livres apocryphes. On les mit tous, comme on sait, pêle-mêle sur un autel; on invoqua le Saint-Esprit : les apocryphes tombèrent par terre, et les véritables demeurèrent en place. Ce service que rendit le Saint-Esprit méritait bien que le concile eût fait de lui une mention plus honorable. Mais cette assemblée irréfragable, après avoir déclaré sèchement que le fils était consubstantiel au père, se contenta de dire encore plus sèchement, *nous croyons aussi au Saint-Esprit,* sans examiner s'il était consubstantiel ou non.

L'autre miracle, accrédité de siècle en siècle par les auteurs les plus approuvés jusqu'à Baronius, est bien plus merveilleux et plus terrible. Deux pères de l'église, l'un nommé Chrysante, et l'autre Musonius, étaient morts avant la dernière séance où tous les évêques signèrent. Le concile se mit en prière; Chrysante et Musonius ressuscitèrent; ils revinrent tous deux signer la condamnation d'Arious; après quoi ils n'eurent rien de plus pressé que de mourir, n'étant plus nécessaires au monde.

Pendant que le christianisme s'affermissait ainsi dans la Bithynie par des miracles aussi évidens que ceux qui le firent naître, sainte Hélène, mère de saint Constantin, en fesait de son côté qui n'étaient pas à mépriser. Elle alla à Jérusalem, où elle trouva d'abord le tombeau du Christ, qui s'était conservé pendant trois cents ans, quoiqu'il ne fût pas trop ordinaire d'ériger des mausolées à ceux qu'on avait crucifiés. Elle retrouva sa croix, et les deux autres où l'on avait pendu le bon et le mauvais larron. Il était difficile de reconnaitre laquelle des trois croix avait appartenu à Jésu. Que fit sainte Hélène? elle fit porter les trois croix chez une vieille femme du voisinage, malade à la mort. On la coucha d'abord sur la croix du mauvais larron, son mal augmenta. On essaya la croix du bon larron, elle se trouva un peu soulagée. Enfin on l'étendit sur la croix de Jésu-Christ; et elle fut parfaitement guérie en un clin d'œil. Cette histoire se trouve dans saint Cyrille, évêque de Jérusalem, et dans Théodoret; par conséquent on ne peut en douter, puisqu'on garde dans les trésors des églises assez de morceaux de cette vraie croix pour construire deux ou trois vaisseaux de cent pièces de canon.

Si vous voulez avoir un beau recueil des miracles opérés en ce siècle, n'oubliez pas d'y ajouter celui de saint Alexander évêque d'Alexandrie, et de saint Macaire son prêtre; ce miracle n'est pas fait par la charité, mais il l'est par la foi. Constantin avait ordonné qu'Arious serait reçu à la communion dans l'église de Constantinople, quoiqu'il tînt ferme à soutenir que Jésu-Christ est Omoiousios; saint Alexander, saint Macaire, sachant qu'Arious était déjà dans la rue, prièrent Jésu avec tant de ferveur et de larmes de le faire mourir, de peur qu'il n'entrât dans l'église, que Jésu qui est Omousios, et non pas Omoiousios, envoya

sur-le-champ au prêtre Arious une envie démesurée d'aller à la selle. Toutes ses entrailles lui sortirent par le derrière, et il ne communia pas. Cette émigration des entrailles est physiquement impossible; et c'est ce qui rend le miracle plus beau et plus avéré.

CHAPITRE XIX.

De la donation de Constantin, et du pape de Rome Sylvestre. Court examen si Pierre a été pape à Rome.

On a cru pendant douze cents ans que Constantin avait fait présent de l'empire d'Occident à l'évêque de Rome Silvestre. Ce n'était pas absolument un article de foi; mais il en approchait tant, qu'on fesait brûler quelquefois les gens qui en doutaient. Cette donation n'était en effet qu'une restitution de la moitié de ce qu'on devait à Silvestre; car il représentait Simon Barjone, surnommé Pierre, qui avait tenu vingt-cinq ans le pontificat romain sous Néron, qui n'en régna que treize; et Simon Barjone avait représenté Jésu à qui tous les royaumes appartiennent.

Il faut d'abord prouver en peu de mots que Simon Barjone tint le siége à Rome.

En premier lieu, le livre des *Actions des apôtres* ne dit en aucun endroit que ce Barjone Pierre ait été à Rome; et Paul, dans ses lettres, insinue le contraire. Donc il y voyaga, et il y régna vingt-cinq ans sous Néron; et si Néron ne régna que treize ans, on n'a qu'à en ajouter douze, cela fera vingt-cinq.

En second lieu, il y a une lettre attribuée à Pierre,

dans laquelle il dit expressément qu'il était à Babylone; donc il est clair qu'il était à Rome, comme l'ont démontré plusieurs papistes.

En troisième lieu, des faussaires reconnus, nommés Abdias et Marcel, ont attesté que Simon le magicien ressuscita à moitié un parent de Néron, et que Simon Barjone Pierre le ressuscita tout-à-fait; que Simon le magicien vola dans les airs devant toute la cour, et que Simon Pierre plus grand magicien le fit tomber et lui cassa les deux jambes; que les Romains firent un dieu de Simon l'estropié; que Simon Pierre rencontra Jésu à une porte de Rome; que Jésu lui prédit sa glorieuse mort; qu'il fut crucifié la tête en bas, et solennellement enterré au Vatican.

Enfin le fauteuil de bois dans lequel il prêcha est encore dans la cathédrale; donc Pierre a gouverné dans Rome toute l'église, qui n'existait pas, ce qui était à démontrer. Tel est le fondement de la restitution faite au pape de la moitié du monde chrétien.

Cette pièce curieuse est si peu connue dans notre île, qu'il est bon d'en donner ici un petit extrait. C'est Constantin qui parle.

« Nous, avec nos satrapes, et tout le sénat et le
» peuple soumis au glorieux empire, nous avons jugé
» utile de donner au successeur du prince des apôtres
» une plus grande puissance que celle que notre séré-
» nité et notre mensuétude ont sur la terre. Nous
» avons résolu de faire honorer la sacro-sainte église
» romaine plus que notre puissance impériale, qui
» n'est que terrestre; et nous attribuons au sacré
» siége du bienheureux Pierre toute la dignité, toute
» la gloire et toute la puissance impériale.... Nous
» possédons les corps glorieux de saint Pierre et de
» saint Paul, et nous les avons honorablement mis
» dans des caisses d'ambre que la force des quatre

» élémens ne peut casser. Nous avons donné plusieurs » grandes possessions en Judée, en Grèce, dans l'Asie, » dans l'Afrique et dans l'Italie, pour fournir aux » frais de leurs luminaires. Nous donnons en outre à » Silvestre et à ses successeurs, notre palais de La- » tran, qui est plus beau que tous les autres palais » du monde.

» Nous lui donnons notre diadème, notre cou- » ronne, notre mitre, tous les habits impériaux que » nous portons, et nous lui remettons la dignité » impériale et le commandement de la cavalerie.... » Nous voulons que les révérendissimes clercs de la » sacro-sainte romaine église jouissent de tous les » droits du sénat : nous les créons tous patrices et » consuls. Nous voulons que leurs chevaux soient tou- » jours ornés de caparaçons blancs, et que nos prin- » cipaux officiers tiennent ces chevaux par la bride, » comme nous avons conduit nous-même par la » bride le cheval du sacré pontife.

» Nous donnons en pur don au bienheureux pon- » tife la ville de Rome, et toutes les villes occiden- » tales de l'Italie, comme aussi les autres villes oc- » cidentales des autres pays. Nous cédons la place au » saint-père; nous nous démettons de la domination » sur toutes ces provinces; nous nous retirons de » Rome et transportons le siége de notre empire en » la province de Bizance, n'étant pas juste qu'un » empereur terrestre ait le moindre pouvoir dans les » lieux où Dieu a établi le chef de la religion chré- » tienne.

» Nous ordonnons que cette notre donation de- » meure ferme jusqu'à la fin du monde; et si quel- » qu'un désobéit à notre décret, nous voulons qu'il » soit damné éternellement; que les apôtres Pierre » et Paul lui soient contraires en cette vie et en

» l'autre, et qu'il soit plongé au plus profond de l'en-
» fer avec le diable. Donné sous le consulat de Con-
» stantin et de Gallicanus. »

Ces lettres-patentes étaient la juste récompense du service éternel que le pape Silvestre avait rendu à l'empereur. Il est dit, dans la préface de cette belle pièce, que Constantin étant mangé de lèpre s'était baigné en vain dans le sang d'une multitude d'enfans, par l'ordonnance de ses médecins. Ce remède n'ayant pas réussi, il envoya chercher le pape Silvestre qui le guérit en un moment, en lui donnant le baptême.

On sait qu'après la décadence de l'empire romain, le Goth qui dressa ces lettres-patentes n'avait pas besoin de supposer la signature de Constantin et du consul Gallicanus, qui ne fut jamais consul avec Constantin. C'était Jésu-Christ lui-même qui les devait signer; puisqu'il avait donné à Barjone Pierre les clefs du royaume du ciel, et que la terre y était visiblement comprise. On a prétendu que Jésu ne savait pas écrire, mais ce n'est là qu'une mauvaise difficulté.

Nous n'avons jamais démêlé si c'est sur la donation de Constantin, ou sur celle de Jésu, que se fonda le pape Innocent III lorsqu'il se déclara roi d'Angleterre en 1213; et qu'il nous envoya son légat Pandolfe auquel notre Jean-sans-terre remit son royaume dont il ne fut plus que le fermier, et dont il lui paya la première année d'avance. Il réitéra ce bail en 1214, et paya encore vingt-cinq mille livres pesant d'argent pour pot-de-vin du marché. Son fils Henri III commença son règne par confirmer cette donation à genoux. Nous étions alors dans un terrible abrutissement. Un grave auteur a dit que nous étions des bœufs qui labourions pour

le pape, et que depuis nous avons été changés en hommes; mais que nous avons gardé nos cornes avec lesquelles nous avons chassé les loups ecclésiastiques qui nous dévoraient.

Au reste on peut s'enquérir à Naples si la donation de Constantin a servi de modèle à la vassalité où les rois de Naples veulent bien être encore de la cour de Rome.

CHAPITRE XX.

De la famille de Constantin, et de l'empereur Julien le philosophe.

Après Constantin, qui fut baptisé à l'article de la mort par l'arien Eusèbe, évêque de Nicomédie, et non par César-Auguste Silvestre évêque de Rome, ses enfans, chrétiens comme lui, souillèrent comme lui sa famille de sang et de carnage. Constantin II, Constant et Constantius commencèrent par faire massacrer sept neveux de leur père et deux de leurs oncles; après quoi l'empereur Constant, bon catholique, fit égorger l'empereur Constantin II, bon catholique aussi. Il ne resta bientôt que l'empereur Constantius l'arien. On croit lire l'histoire des sultans turcs, quand on lit celle du grand Constantin et de ses fils. Il est très-vrai que les crimes qui rendirent cette cour si affreuse, et les turpitudes de la mollesse qui la fit si méprisable, ne cessèrent que quand Julien vint à l'empire.

Julien était le petit-fils d'un frère de Constance Chlore ou le Pâle, et par conséquent petit cousin du premier Constantin. Il avait deux frères; l'aîné fut tué avec son père dans le massacre de la famille: restaient Gallus et Julien. Gallus l'aîné était âgé de

vingt-huit ans quand il causa quelque ombrage à l'empereur Constantius. Ce digne fils du grand Constantin fit saisir ses deux cousins, Gallus et Julien. Le premier fut assassiné par son ordre en Dalmatie, à quelques lieues de l'endroit où l'on a élevé depuis le prodige de la ville de Venise. Julien, traîné pendant sept mois de prison en prison, fut réservé à la même mort; il n'avait pas alors vingt-trois ans accomplis. On allait le faire périr dans Milan, lorsque Eusébie femme de l'empereur, touchée des grâces et de l'esprit supérieur de ce prince infortuné, lui sauva la vie par ses prières et par ses larmes.

Constantius n'avait point d'enfant, et était même, dit-on, incapable d'en avoir, soit vice de la nature, soit suite de ses débauches. Il fut forcé, comme les Ottomans l'ont été depuis, de ne pas répandre tout le sang de la famille impériale, et de déclarer enfin césar ce même Julien qu'il avait voulu joindre aux princes massacrés.

On sait assez combien la présence d'un successeur est odieuse, et à quel point la puissance suprême est jalouse. Constantius exila honorablement Julien dans les Gaules, après lui avoir donné sa sœur Hélène en mariage. Telle était la cour de Constantinople; telles on en a vu d'autres. On assassine ses parens; on ne sait si on égorgera celui qui reste, ou si on le mariera. Quand on l'a marié, on l'exile; on voudrait s'en défaire; on l'opprime; on finit par être détrôné ou tué par celui qu'on a persécuté, ou bien on le tue; et on est tué par un autre. Dans ce chaos d'horreurs, de faiblesses, d'inconstances, de trahisons, de meurtres, on crie toujours, Dieu! Dieu! On est béni par une faction de prêtres, et maudit par une autre. On est dévot; il y a toujours presque autant de miracles que de scélératesses et de lâchetés. La Constantinople ché-

tienne n'a pas eu d'autres mœurs jusqu'au temps où elle est devenue la Constantinople turque : alors elle a été aussi atroce, mais moins méprisable, jusqu'à cette année 1776 où nous écrivons ; et il est probable qu'elle sera un jour conquise pour faire place à une troisième non moins méchante, qui succombera à son tour.

Le césar Julien envoyé dans les Gaules, mais sans pouvoir, sans argent, et presque sans troupes ; entouré de ministres qui avaient le secret de la cour, et despions qui le trahissaient ; déploya alors toute la force de son génie long-temps retenu. Les hordes des Allemands et des Francs ravageaient la Gaule ; elles avaient détruit les villes bâties par les Romains le long du Rhin. Julien se forma une armée malgré ses surveillans, la nourrit sans fouler les peuples, la disciplina, et s'en fit aimer : enfin il vainquit avec peu de troupes des armées innombrables, à l'exemple des plus grands capitaines ; mais il était bien au-dessus d'eux par la philosophie et par les vertus. C'était César pour la conduite d'une campagne ; c'était Alexandre un jour de bataille ; c'était Marc-Aurèle et Épictète pour les mœurs. Sobre, tempérant, chaste, ne connaissant de plaisir que ses devoirs, ennemi de toute délicatesse, jusqu'à coucher toujours à terre sur une simple peau, et à se nourrir comme un simple soldat ; sa vertu allait au-delà des forces de la nature humaine.

Le peu de temps qu'il résida dans Paris notre rivale, rendit les Parisiens plus heureux qu'ils ne l'ont été sous leur bon roi Henri IV, qu'ils regrettent tous les jours. Julien osa chasser les agens de l'empereur, officiers du fisc, maltotiers, qui tiraient toute la substance des Gaules. Qui croirait qu'il diminua les impôts dans la proportion de vingt-cinq à sept ; et que par cette réduction même, soutenue d'une sage éco-

nomie, il enrichit à la fois la Gaule et le fisc impérial? Julien voyait tout par ses yeux, et jugeait les procès par sa bouche, comme il combattait de ses mains. L'Europe se souviendra toujours avec admiration et avec tendresse de ce grand mot qu'il répondit à un avocat, au sujet d'un homme auquel on imputait un crime. Qui sera coupable, disait cet avocat, s'il suffit de nier? Hé qui sera innocent, repartit Julien, s'il suffit d'accuser? Plût à Dieu qu'il fût venu à Londres comme à Paris! mais du moins il nous envoya des secours contre les Pictes, et nous lui avons obligation aussi-bien que nos voisins. Quelle fut la récompense de tant vertus et de tant de services? celle qu'on devait attendre de Constantius et des eunuques qui régnaient sous son nom. On lui retira les troupes qu'il avait formées, et avec lesquelles il avait étendu les limites de l'empire. Constantius eut à se repentir de son injustice imprudente. Ces troupes ne voulurent point partir, et déclarèrent Julien empereur en 360; Constantius mourut l'année suivante. Telle était la probité reconnue de Julien, que les plus insignes calomniateurs de ce grand homme ne l'accusèrent pas d'avoir eu la moindre part à la mort toute naturelle du bourreau de son père et de ses frères. Il n'y eut que le déclamateur infâme saint Grégoire de Nazianze qui osa laisser échapper quelques soupçons de poison, soupçons qui furent étouffés par le cri universel de la vérité.

Julien gouverna l'empire comme il avait gouverné la Gaule. Il commença par faire punir les délateurs et les financiers oppresseurs. Au faste asiatique de la cour des Constantins succéda la simplicité des Marc-Aurèles. S'il força les tribunaux à être justes, et s'il rendit la cour plus vertueuse, ce ne fut que par son exemple. S'il donna la préférence à la religion de ses

ancêtres, à cette religion des Scipions, des Catons et des Antonins, sur une secte nouvelle échappée d'un village juif, il ne contraignit jamais aucun chrétien d'abjurer. Au contraire, ses exemples de clémence sont sans nombre, quoi qu'en ait dit la rage de quelques chrétiens persécuteurs, qui auraient bien voulu que Julien eût été persécuteur comme eux. Ils n'ont pu s'inscrire en faux contre le pardon qu'il accorda dans Antioche à un nommé Thalassius, qui avait été son ennemi déclaré du temps de l'empereur Constantius. Les citoyens se plaignirent que ce Thalassius les avait opprimés. Il m'a opprimé aussi, leur dit Julien, et je l'oublie. Un autre, nommé Théodote, vint se jeter à ses pieds, et lui avoua qu'il l'avait calomnié sous le précédent règne. Je le savais, répondit l'empereur, vous ne me calomnierez plus.

Enfin dix soldats chrétiens ayant conspiré contre sa vie, il se contenta de leur dire : Apprenez que ma vie est nécessaire pour que je marche à votre tête contre les Perses.

Nous ne nous abaisserons pas jusqu'à réfuter les absurdités vomies contre sa mémoire, comme la femme qu'il immola à la lune pour revenir vainqueur des Perses, et son sang qu'il jeta contre le ciel en s'écriant : Tu as vaincu, Galiléen. On ne peut comparer l'horreur et le ridicule des calomnies dont il fut chargé par des écrivains nommés pères de l'église, qu'aux impostures vomies par nos moines contre Mahomet II, après la prise de Constantinople. Ces reproches des prêtres, renouvelés d'âge en âge à Julien, de n'avoir pas été de la religion de l'assassin Constantius, sont d'autant plus mal placés, que Constantius était hérétique; et que, selon ces prêtres, un hérétique est pire qu'un païen.

CHAPITRE XXI.

Questions sur l'empereur Julien.

On a demandé si Julien aimait la religion de l'empire d'aussi bonne foi qu'il détestait la secte chrétienne. On a demandé encore s'il pouvait raisonnablement espérer de détruire cette secte.

Quant à la première question, si un philosophe stoïcien tel que Julien adorait en effet Vénus, Mercure, Priape, Proserpine, et ses dieux pénates, nous avons peine à le croire. Ce qui est vraisemblable, c'est que les peuples étant partagés entre deux factions irréconciliables, il fallait que Julien parût être de l'une pour abattre l'autre; sans quoi toutes deux se seraient soulevées contre lui. Nous savons bien qu'il est dans l'Europe un très-grand prince, célèbre par ses victoires, par ses lois et par ses livres; qui, dans ses états de cinq cents lieues en longueur, a pour sujets des papistes, des luthériens, des calvinistes, des moraves, des sociniens, des juifs; qui ne prend parti pour aucune de ces sectes, et qui n'a pas plus de chapelle que de conseil et de maîtresse : mais il est venu dans un temps où la démence des disputes de religion est entièrement amortie dans son pays. Il a affaire à des Allemands, et Julien avait affaire à des Grecs, capables de nier jusqu'à la mort que deux et deux font quatre.

Il se peut que Julien, né sensible et enthousiaste, abhorrant la famille de Constantin qui n'était qu'une famille d'assassins, abhorrant le christianisme dont elle avait été le soutien, se soit fait illusion jusqu'au point de former un système qui semblait réconcilier un peu avec la raison le ridicule de ce qu'on appelle

mal à propos le paganisme. C'était un avocat qui pouvait s'enivrer de sa cause; mais en voulant détruire la religion de Jésu, ou plutôt la religion de lambeaux mal cousus au nom de Jésu, aurait-il pu parvenir à ce grand ouvrage? Nous répondons hardiment, oui, s'il avait vécu quarante ans de plus, et s'il avait été toujours bien secondé.

Il eût été d'abord nécessaire de faire ce que nous fîmes quand nous détruisîmes le papisme. Nous étalâmes devant l'hôtel-de-ville aux yeux et à l'esprit du public les fausses légendes, les fausses prophéties, et les faux miracles des moines. L'empereur Julien, au contraire, subjugué par les idées erronées de son siècle, accorde dans son discours conservé par Cyrille, que Jésu a fait quelques prodiges; mais que tous les théurgistes en font bien davantage. C'est précisément imiter Jésu qui, dans le livre de Matthieu, avoue que tous les Juifs ont le secret de chasser les diables.

Julien aurait dû faire voir que ces possessions du diable sont une charlatanerie punissable, et c'est de quoi sont très-persuadés les magistrats de nos jours, bien qu'ils aient quelquefois la lâcheté de conniver à ces infamies. Ayant ainsi levé un pan de la robe de l'erreur, on l'aurait enfin montrée nue dans toute sa turpitude. On aurait pu abolir sagement et peu à peu les sacrifices de veaux et de moutons, qui changeaient les temples en cuisines, et instituer à leur place des hymnes et des discours de simple morale. On aurait pu inculquer dans les esprits l'adoration d'un être suprême dont l'existence était déjà reconnue; on aurait pu écarter tous les dogmes qui ne sont nés que de l'imagination des hommes; et on aurait prêché la simple vertu qui est née de Dieu même.

Enfin les empereurs romains auraient pu imiter les empereurs de la Chine, qui avaient établi une religion

pure depuis si long-temps ; et cette religion, qui eût été celle de tous les magistrats, l'aurait emporté comme à la Chine sur toutes les superstitions auxquelles on abandonne la populace.

Cette grande révolution était praticable, dans un temps où la principale secte du christianisme n'était pas fondée, comme elle l'est aujourd'hui, sur des chaires de quatre mille guinées de rente, de quatre cent mille écus d'Allemagne, ou de piastres d'Espagne, et surtout sur le trône de Rome. La plus grande difficulté eût été dans l'esprit inquiet, turbulent, contentieux, de la plupart des peuples de l'Europe, et dans les mœurs de tous ces peuples, opposées les unes aux autres; mais aussi il y avait un fort contre-poids, c'était celui des langues grecque et romaine que tout l'empire parlait, et des lois impériales auxquelles toutes les provinces étaient également asservies : enfin le temps pouvait établir le règne de la raison ; et c'est le temps qui la plongea dans les fers.

Combien de fanatiques ont répété que Jésu punit Julien, et le tua par les mains des Perses pour n'avoir pas été de sa religion! cependant il régna près de trois ans ; et Jovien, son successeur chrétien, ne vécut que six mois après son élection.

Les chrétiens, qui n'avaient cessé de se déchirer sous Constantin et sous ses enfans, ne purent être humanisés par Julien. Ils se plaignaient, dit ce grand homme dans ses lettres, de n'avoir plus la liberté de s'égorger mutuellement : ils la reprirent bientôt cette liberté affreuse ; et ils l'ont poussée sans relâche à des excès incroyables, depuis les querelles de la consubstantiabilité jusqu'à celles de la transsubstantiation : fatale preuve, dit le respectable milord Bolingbroke, mon bienfaiteur, que l'arbre de la croix n'a pu porter que des fruits de mort.

CHAPITRE XXII.

En quoi le christianisme pouvait être utile.

Nulle secte, nulle école, ne peut être utile que par ses dogmes purement philosophiques ; car les hommes en seront-ils meilleurs quand Dieu aura un verbe, ou quand il en aura deux, ou quand il n'en aura point? qu'importe au bonheur de la société que Dieu se soit incarné quinze fois vers le Gange, ou cent cinquante fois à Siam, ou une fois dans Jérusalem?

Les hommes ne pouvaient rien faire de mieux que d'admettre une religion qui ressemblât au meilleur gouvernement politique. Or ce meilleur gouvernement humain consiste dans la juste distribution des récompenses et des peines; telle devait donc être la religion la plus raisonnable.

Soyez juste, vous serez favori de Dieu; soyez injuste, vous serez puni. C'est la grande loi dans toutes les sociétés qui ne sont pas absolument sauvages.

L'existence des ames, et ensuite leur immortalité, ayant été une fois admises chez les hommes, rien ne leur paraissait donc plus convenable que de dire : Dieu peut nous récompenser ou nous punir après notre mort selon nos œuvres. Socrate et Platon, qui les premiers développèrent cette idée, rendirent donc un grand service au genre humain, en mettant un frein aux crimes que les lois ne peuvent punir.

La loi juive attribuée à Moïse, ne promettant pour récompense que du vin et de l'huile, et ne menaçant que de la rogne et d'ulcères dans les genoux, était donc une loi de barbares ignorans et grossiers.

Les premiers disciples de Jean le baptiseur et de

Jésu, s'étant joints aux platoniciens d'Alexandrie, pouvaient donc former une société vertueuse et utile, à peu près semblable aux thérapeutes d'Égypte.

Il était très-indifférent en soi que cette société pratiquât la vertu au nom d'un Juif nommé Jésu ou Jean, avec qui les premiers chrétiens, soit d'Alexandrie soit de Grèce, n'avaient jamais conversé, ou au nom d'un autre homme quel qu'il pût être. De quoi s'agissait-il? d'être honnêtes gens, et de mériter d'être heureux après la mort.

On pouvait donc établir une société vertueuse dans quelque canton de la terre, comme Lycurgue avait établi une petite société guerrière dans un coin de la Grèce.

Si cette société, sous le nom de chrétiens, ou de socratiens, ou de thérapeutes, eût été véritablement sage, il est à croire qu'elle eût subsisté sans contradiction; car, supposé qu'elle eût été telle qu'on a peint les thérapeutes et les esséniens, quel empereur romain, quel tyran aurait jamais voulu les exterminer? Je suppose qu'une légion romaine passe par les retraites de ces bonnes gens, et que le tribun militaire leur dise : Nous venons loger chez vous à discrétion. Très-volontiers, répondent-ils, tout ce qui est à nous est à vous; bénissons Dieu, et soupons ensemble. — Payez le tribut à César. — Un tribut? nous ne savons ce que c'est, mais prenez tout. Puisse notre substance engraisser César! — Venez avec vos pioches et vos pelles nous aider à creuser des fossés et à élever des chaussées. — Allons; l'homme est né pour le travail puisqu'il a deux mains. Nous vous aiderons tant que nous aurons de la force. Je demande s'il eût été possible qu'une légion romaine eût été tentée de faire une Saint-Barthélemi d'une colonie si douce et si serviable; l'aurait-on exterminée pour n'avoir pas

connu Jupiter et Mercure? Il le faut avouer avec sincérité et avec admiration, les Philadelphiens que nous nommons quakers, trembleurs, ont été jusqu'à présent ce peuple de thérapeutes, de socratiens, de chrétiens, dont nous parlons : on dit qu'il ne leur a manqué que de parler de la bouche, et de gesticuler sans contorsions, pour être les plus estimables des hommes. Ils sont jusqu'à présent sans temples, sans autels comme furent les premiers chrétiens pendant cent cinquante ans; ils travaillent comme eux; ils se secourent mutuellement comme eux; ils ont comme eux la guerre en horreur. Si de telles mœurs ne se corrompent pas, ils seront dignes de commander à la terre; car du sein de leurs illusions ils enseigneront la vertu qu'ils pratiquent. Il paraît certain que les chrétiens du premier siècle commencèrent à peu près comme nos Philadelphiens d'aujourd'hui; mais la fureur de l'enthousiasme, la rage du dogme, la haine contre toutes les autres religions, gâtèrent bientôt tout ce que les premiers chrétiens, imitateurs en quelque sorte des esséniens, pouvaient avoir de bon et d'utile : ils détestaient d'abord les temples, l'encens, les cierges, l'eau lustrale, les prêtres; et bientôt ils eurent des prêtres, de l'eau lustrale, de l'encens et des temples. Ils vécurent cent ans d'aumônes; et leurs successeurs vécurent de rapines : enfin quand ils furent les maîtres, ils se déchirèrent pour des argumens; ils devinrent calomniateurs, parjures, assassins, tyrans et bourreaux.

Il n'y a pas cent ans que le démon de la religion fesait encore couler le sang dans notre Irlande et dans notre Écosse. On commettait cent mille meurtres, soit sur des échafauds, soit derrière des buissons; et les querelles théologiques troublaient toute l'Europe.

J'ai vu encore en Écosse des restes de l'ancien fanatisme, qui avait changé si long-temps les hommes en bêtes carnassières.

Un des principaux citoyens d'Inverness, presbytérien rigide, dans le goût de ceux que Butler nous a si bien peints, ayant envoyé son fils unique faire ses études à Oxford, affligé de le voir à son retour dans les principes de l'église anglicane, et sachant qu'il avait signé les trente-neuf articles, s'emporta contre lui avec tant de violence, qu'à la fin de la querelle il lui donna un coup de couteau, dont l'enfant mourut en peu de minutes entre les bras de sa mère. Elle expira de douleur au bout de quelques jours; et le père se tua dans un accès de désespoir et de rage.

Voilà de quoi j'ai été témoin. Je puis assurer que si le fanatisme n'a pas été porté partout à cet excès d'horreur, il n'y a guère de familles qui n'aient éprouvé de tristes effets de cette sombre et turbulente passion. Notre peuple a été long-temps réellement attaqué de la rage. Cette maladie, quoi qu'on en dise, peut renaître encore. On ne peut la prévenir qu'en adorant Dieu sans superstition, et en tolérant son prochain.

C'est une chose bien déplorable et bien avilissante pour la nature humaine, qu'une science digne de *punch* (*e*) ait été plus destructive que les inondations des Huns, des Goths et des Vandales, et que dans toute notre Europe il y ait eu un corps d'énergumènes destiné à séduire, à piller et à faire égorger le reste des hommes. Cet enfer sur la terre a duré quinze siècles entiers. Il n'y a eu enfin d'autre remède que le mépris et l'indifférence des honnêtes gens détrompés.

(*e*) Punch est le polichinelle de Londres.

C'est ce mépris des honnêtes gens, c'est cette voix de la raison entendue d'un bout de l'Europe à l'autre, qui triomphe aujourd'hui du fanatisme sans autre effort que la force de la vérité. Les sages éclairés ont persuadé les ignorans qui n'étaient pas sages. Peu à peu les nations ont été étonnées d'avoir cru si long-temps des absurdités horribles qui devaient épouvanter le bon sens et la nature.

Le colosse élevé sur nos têtes pendant tant de siècles subsiste encore, et comme il fut forgé avec l'or des peuples, il n'est pas possible que la raison seule le détruise : mais ce n'est plus qu'un fantôme semblable à celui des augures chez les Romains. Un de ces augures, dit Cicéron, ne pouvait aborder un de ses confrères sans rire; et parmi nous un abbé de moines, riche de cent mille écus de rente, ne peut dîner avec un de ses confrères sans rire des idiots qui se sont dépouillés du nécessaire pour enrichir la fainéantise. On ne croit plus en eux, mais ils jouissent. Le temps viendra où ils ne jouiront plus. Il se trouvera des occasions favorables, on en profitera. Bénissons Dieu, nous autres qui depuis deux cent cinquante ans avons brisé un joug aussi pesant qu'infâme, et qui avons restitué à la nation et au roi les richesses envahies par des imposteurs qui étaient la honte et le fardeau de la terre.

Il y a eu de grands hommes, et surtout des hommes charitables dans toutes les communions; mais ils auraient été bien plus véritablement grands et bons si la peste de l'esprit de parti n'avait pas corrompu leur vertu.

Je conjure tout prêtre qui aura lu attentivement toutes les vérités évidentes qui sont dans ce petit ouvrage, de se dire à lui-même : Je ne suis riche que par les fondations de mes compatriotes qui eu-

rent autrefois la faiblesse de dépouiller leurs familles pour enrichir l'église; serai-je assez lâche pour tromper leurs descendans, ou assez barbare pour les persécuter? je suis homme avant d'être ecclésiastique; examinons devant Dieu ce que la raison et l'humanité m'ordonnent. Si je soutenais des dogmes qui outragent la raison, ce serait dans moi une démence affreuse; si pour faire triompher ces dogmes absurdes, que je ne puis croire, j'employais la voie de l'autorité, je serais un détestable tyran. Jouissons donc des richesses qui ne nous ont rien coûté, ne trompons et ne molestons personne. Maintenant je suppose que des laïques et des ecclésiastiques bien instruits des erreurs énormes sur lesquelles nos dogmes ont été fondés, et de cette foule de crimes abominables qui en ont été la suite, veuillent s'unir ensemble, s'adresser à Dieu, et vivre saintement; comment devraient-ils s'y prendre?

CHAPITRE XXIII.

Que la tolérance est le principal remède contre le fanatisme.

A quoi servirait ce que nous venons d'écrire, si on n'en retirait que la connaissance stérile des faits, si on ne guérissait pas au moins quelques lecteurs de la gangrène du fanatisme? Que nous reviendrait-il d'avoir fouillé dans les anciens cloaques d'un petit peuple qui infectait autrefois un coin de la Syrie, et d'en avoir exposé les ordures au grand jour?

Que résultera-t-il de la naissance et du progrès d'une superstition si obscure et si fatale, dont nous avons fait une histoire fidèle? Voici évidemment le fruit qu'on peut recueillir de cette étude.

C'est qu'après tant de querelles sanglantes pour des dogmes inintelligibles, on quitte tous ces dogmes fantastiques et affreux pour la morale universelle qui seule est la vraie religion et la vraie philosophie. Si les hommes s'étaient battus pendant des siècles pour la quadrature du cercle et pour le mouvement perpétuel, il est certain qu'il faudrait renoncer à ces recherches absurdes, et s'en tenir aux véritables mécaniques, dont l'avantage se fait sentir aux plus ignorans comme aux plus savans.

Quiconque voudra rentrer dans lui-même et écouter la raison qui parle à tous les hommes, comprendra bien aisément que nous ne sommes point nés pour examiner si Dieu créa autrefois des *depta*, des génies, il y a quelques millions d'années, comme le disent les brachmanes; si ces *depta* se révoltèrent, s'ils furent damnés, si Dieu leur pardonna, s'il les changea en hommes et en vaches. Nous pouvons en conscience ignorer la théologie de l'Inde, de Siam, de la Tartarie et du Japon, comme les peuples de ces pays-là ignorent la nôtre. Nous ne sommes pas plus faits pour étudier les opinions qui se répandirent vers la Syrie, il n'y a pas trois mille ans, ou plutôt des paroles vides de sens qui passaient pour des opinions. Que nous importe, des ébionites, des nazaréens, des manichéens, des ariens, des nestoriens, des eutychiens, et cent autres sectes ridicules?

Que nous reviendrait-il de passer notre vie à nous tourmenter au sujet d'Osiris? d'étudier des cinq années entières pour savoir les noms de ceux qui ont dit qu'une voix céleste annonça la naissance d'Osiris à une sainte femme nommée Pamyle, et que cette sainte femme l'alla proclamer par tout l'univers? Nous consumerons-nous pour expliquer comment Osiris et Isis avaient été amoureux l'un de l'autre dans le ventre de

leur mère (*f*), et y engendrèrent le dieu Orus? C'est un grand mystère : mais vingt générations d'hommes s'égorgeront-elles pour trouver le vrai sens de ce mystère, et l'entendront-elles mieux après s'être égorgées?

Nulle vérité utile n'est née, sans doute, des querelles sanglantes qui ont désolé l'Europe et l'Asie, pour savoir si l'être nécessaire, éternel et universel, a un fils plutôt qu'une fille; si ce fils fut engendré avant ou après les siècles; s'il est la même chose que son père, et différent en nature; si étant engendré dans le ciel, il est encore né sur la terre; s'il y est mort d'un supplice odieux; s'il est ressuscité; s'il est allé aux enfers; s'il a depuis été mangé tous les jours, et si on a bu son sang après avoir mangé son corps dans lequel était ce sang; si ce fils avait deux natures; si ces deux natures composaient deux personnes; si un saint souffle a été produit par la spiration du père ou par celle du père et du fils, et si ce souffle n'a fait qu'un seul être avec le père et le fils.

Nous ne sommes pas faits, ce me semble, pour une telle métaphysique, mais pour adorer Dieu, pour cultiver la terre qu'il nous a donnée, pour nous aider mutuellement dans cette courte vie. Tout le monde le sent, tout le monde le dit, soit à haute voix, soit en secret. La sagesse et la justice prennent enfin la place du fanatisme et de la persécution dans la moitié de l'Europe.

Si le système humain, et peut-être divin de la tolérance avait pu dominer chez nos pères, comme il commence à régner chez quelques-uns de leurs enfans, nous n'aurions pas la douleur de dire en passant dedant White-Hall : c'est ici qu'on trancha la tête de notre roi Charles pour une liturgie; son fils n'eût pas

(*f*) Voyez *Plutarque*, chapitre *d'Isis et d'Osiris*.

été obligé, pour éviter la même mort, de devenir le postillon de mademoiselle Lane, et de se cacher deux nuits dans le creux d'un chêne. Monstross, le plus grand homme de l'Écosse, ma chère patrie, n'aurait pas été coupé en quartiers par le bourreau; ses membres sanglans n'auraient pas été cloués aux portes de quatre de nos villes. Quarante bons serviteurs du roi, parmi lesquels était un de mes ancêtres, n'auraient pas péri par le même supplice, et servi au même spectacle.

Je ne veux pas rappeler ici toutes les inconcevables horreurs que les querelles du christianisme ont amoncelées sur la tête de nos pères. Hélas! les mêmes scènes de carnage ont ensanglanté cette Europe, où le christianisme n'était point né. C'est partout la même tragédie sous mille noms différens. Le polythéisme des Grecs et des Romains a-t-il jamais rien produit de semblable? Y eut-il seulement une légère querelle pour les hymnes à Apollon, pour l'ode des jeux séculaires d'Horace, pour le *Pervigilium Veneris?* Le culte des dieux n'inspirait point la haine et la discorde. On voyageait en paix d'un bout de la terre à l'autre. Les Pythagore, les Apollonius de Thyane étaient bien reçus chez tous les peuples de l'univers. Malheureux que nous sommes! nous avons cru servir Dieu, et nous avons servi les furies. Il y avait, au rapport d'Arrien, une loi admirable chez les brachmanes : il ne leur était pas permis de dîner avant d'avoir fait du bien. La loi contraire a été long-temps établie parmi nous.

Ouvrez vos yeux et vos cœurs, magistrats, hommes d'état, princes, monarques; considérez qu'il n'existe aucun royaume en Europe où les rois n'aient pas été persécutés par des prêtres. On vous dit que ces temps sont passés et qu'ils ne reviendront plus. Hélas! ils re-

viendront demain si vous bannissez la tolérance aujourd'hui, et vous en serez les victimes comme tant de vos ancêtres l'ont été.

CHAPITRE XXIV.

Excès du fanatisme.

Après ce tableau si vrai des superstitions humaines et des malheurs épouvantables qu'elles ont causés, il ne nous reste qu'à faire voir comment ceux qui sont à la tête du christianisme lui ont toujours insulté, combien ils ont été semblables à ces charlatans qui montrent des ours et des singes à la populace, et qui assomment de coups ces animaux qui les font vivre.

Je commencerai par la belle et respectable Hypathie, dont l'évêque Sinésius fut le disciple au cinquième siècle. On sait que saint Cyrille fit assassiner cette héroïne de la philosophie, parce qu'elle était de la secte platonicienne, et non pas de la secte athanasiennne. Les fidèles traînèrent son corps nu et sanglant dans l'église et dans les places publiques d'Alexandrie. Mais que firent les évêques contemporains de ce Sinésius le platonicien? Il était très-riche et très-puissant; on voulut le gagner au parti chrétien, et on lui proposa de se laisser faire évêque. Sa religion était celle des philosophes; il répondit qu'il n'en changerait pas, et qu'il n'enseignerait jamais la doctrine nouvelle, qu'on pouvait le faire évêque à ce prix. Cette déclaration ne rebute point ces prêtres qui avaient besoin de s'appuyer d'un homme aussi considérable : ils l'oignirent, et ce fut un des plus sages évêques dont l'église chrétienne pût se van-

ter. Il n'y a point de fait plus connu dans l'histoire ecclésiastique.

Plût à Dieu que les évêques de Rome eussent imité Sinésius, au lieu d'exiger de nous deux schellings par chaque maison; au lieu de nous envoyer des légats qui venaient mettre à contribution nos provinces de la part de Dieu, au lieu de s'emparer du royaume d'Angleterre en vertu de l'ancienne maxime que les biens de la terre n'appartiennent qu'aux fidèles; au lieu de faire enfin le roi Jean-sans-terre fermier du pape!

Je ne parle pas de six cents années de guerres civiles entre la couronne impériale et la mitre de saint Jean de Latran, et de tous les crimes qui signalèrent ces guerres affreuses; je m'en tiens aux abominations qui ont désolé ma patrie; et je dis dans l'amertume de mon cœur : Est-ce donc pour cela qu'on a fait naître Dieu d'une Juive? Est-ce en vain que l'esprit de raison et de tolérance, dont j'ai parlé, commence à s'introduire enfin depuis l'église grecque de Pétersbourg jusqu'à l'église papiste de Madrid?

CHAPITRE XXV.

Contradictions funestes.

Il me semble que nous avons tous un penchant naturel à l'association, à l'esprit de parti. Nous cherchons en cela un appui à notre faiblesse. Cette inclination se remarque dans notre île malgré le grand nombre de caractères particuliers dont elle abonde. De là viennent nos *clubs* et jusqu'à nos francs-maçons. L'église romaine est une grande preuve de cette vérité. On voit en Italie beaucoup plus de différens

ordres de moines que de régimens. C'est cet esprit d'association qui partagea l'antiquité en tant de sectes; c'est ce qui produisit cette multitude d'initiations englouties enfin dans celle du christianisme. Il a fait naître de nos jours les moraves, les méthodistes, les piétistes comme on avait eu auparavant des Syriens, des Égyptiens, des Juifs.

La religion est, après les jours de marchés, ce qui unit davantage les hommes; le mot seul de religion l'indique; c'est ce qui lie, *quod religat.*

Il est arrivé en fait de religion la même chose que dans notre franc-maçonnerie : les cérémonies les plus extravagantes en ont partout fait la base. Joignez à la bizarrerie de toutes ces institutions l'esprit de partialité, de haine, de vengeance; ajoutez-y l'avarice insatiable, le fanatisme qui éteint la raison, la cruauté qui détruit toute pitié, vous n'aurez encore qu'une faible image des maux que les associations religieuses ont apportés sur la terre.

Je n'ai jusqu'à présent connu de société vraiment pacifique que celle de la Caroline et de la Pensilvanie (*g*). Les deux législateurs de ces pays ont eu soin d'y établir la tolérance comme la principale loi fondamentale. Notre grand Locke a ordonné que dans la Caroline sept pères de famille suffiraient pour former une religion légale. Guillaume Pen étendit la tolérance encore plus loin : il permit à chaque homme d'avoir sa religion particulière, sans en rendre compte à personne. Ce sont ces lois humaines qui ont fait régner la concorde dans deux provinces du nouveau monde, lorsque la confusion bouleversait encore le monde ancien.

Voilà des lois bien directement contraires à celles

(*g*) Cela fut écrit avant la guerre de la métropole contre les colonies.

de Mosé, dont nous avons si long-temps adopté l'esprit barbare. Locke et Pen regardent Dieu comme le père commun de tous les hommes; et Mosé ou Moïse (si on en croit les livres qui courent sous son nom) veut que le maître de l'univers ne soit que le Dieu du petit peuple juif; qu'il ne protége que cette poignée de scélérats obscurs; qu'il ait en horreur le reste du monde. Il appelle ce Dieu *un Dieu jaloux qui se venge jusqu'à la troisième et la quatrième génération.*

Il ose faire parler Dieu; et comment le fait-il parler?

Quand vous aurez passé le Jourdain, égorgez, exterminez tout ce que vous rencontrerez. Si vous ne tuez pas tout, je vous tuerai moi-même (*h*).

L'auteur du *Deutéronome* va plus loin : « *S'il s'é-* » *lève,* dit-il, *parmi vous* un prophète; s'il vous » prédit des prodiges, et que ces prodiges arrivent, » et qu'il vous dise (en vertu de ces prodiges) : Sui- » vons un culte étranger, etc.; qu'il soit massacré in- » continent. Et si votre frère, né de votre mère, si » votre fils ou votre fille, ou votre tendre et chère » femme, ou votre intime ami vous dit : Allons, ser- » vons des dieux étrangers qui sont servis par toutes » les autres nations; tuez cette personne si chère aus- » sitôt; donnez le premier coup, et que tout le monde » vous suive (*i*). »

Après avoir lu une telle horreur, pourra-t-on la croire? et si le diable existait, pourrait-il s'exprimer avec plus de démence et de rage? Qui que tu sois, insensé scélérat, qui écrivis ces lignes, ne voyais-tu pas que s'il est possible qu'un prophète prédise des prodiges, et que ces prodiges confirment ses paroles,

(*h*) *Nombres,* chap. XXXIV. — (*i*) *Deutéronome,* chap. XIII.

c'est visiblement le maître de la nature qui l'inspire, qui parle par lui, qui agit par lui? Et dans cette supposition, tu veux qu'on l'égorge! tu veux que ce prophète soit assassiné, par son père, par son frère, par son fils, par son ami! Que lui ferais-tu donc s'il était un faux prophète? La superstition change tellement les hommes en bêtes, que les docteurs chrétiens ne se sont pas aperçus que ce passage est la condamnation formelle de leur Jésu-Christ. Il a, selon eux, prophétisé des prodiges qui sont arrivés : la religion introduite par ses adhérens, a détruit la religion juive; donc, selon le texte attribué à Moïse, il était évidemment coupable; donc, en vertu de ce texte, il fallait que son père et sa mère l'égorgeassent. Quel étrange et horrible chaos de sottises et d'abominations!

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les chrétiens eux-mêmes se sont servis de ce passage juif, et de tous les passages qui les condamnent, pour justifier tous leurs crimes sanguinaires. C'est en citant le *Deutéronome* que nos papistes d'Irlande massacrèrent un nombre prodigieux de nos protestans (*k*). C'est en criant: Le père doit tuer son fils, le fils doit tuer son père; Mosé le Juif l'a dit, Dieu l'a dit.

Comment faire quand on est descendu dans cet abîme, et qu'on a vu cette longue chaîne de crimes fanatiques dont les chrétiens se sont souillés? Où recourir? où fuir? Il vaudrait mieux être athée et vivre avec des athées. Mais les athées sont dangereux. Si le christianisme a des principes exécrables, l'athéisme n'a aucun principe. Des athées peuvent être des brigands sans lois, comme les chrétiens et les mahométans ont été des brigands avec des lois. Voyons s'il n'est pas plus

(*k*) L'auteur parle des massacres d'Irlande du temps de Charles Ier et de Cromwell.

raisonnable et plus consolant de vivre avec des théistes.

CHAPITRE XXVI.

Du théisme.

Le théisme est embrassé par la fleur du genre humain, je veux dire par les honnêtes gens depuis Pékin jusqu'à Londres, et depuis Londres jusqu'à Philadelphie. L'athéisme parfait, quoi qu'on en dise, est rare. Je m'en suis aperçu dans ma patrie et dans tous mes voyages, que je n'entrepris que pour m'instruire; jusqu'à ce qu'enfin je me fixai auprès du lord Bolingbrocke, le théiste le plus déclaré.

C'est sans contredit la source pure de mille superstitions impures. Il est naturel de reconnaître un Dieu dès qu'on ouvre les yeux; l'ouvrage annonce l'ouvrier.

Confucius et tous les lettrés de la Chine s'en tiennent à cette notion, et ne font pas un pas au delà. Ils abandonnent le peuple aux bonzes et à leur dieu Fo. Le peuple est superstitieux et sot à la Chine comme ailleurs; mais les lettrés y sont moins remplis de préjugés qu'ailleurs. La grande raison, à mon avis, c'est qu'il n'y a rien à gagner dans ce vaste et ancien royaume à vouloir tromper les hommes, et à se tromper soi-même. Il n'y a point, comme dans une partie de l'Europe, des places honorables et lucratives affectées à la religion : les tribunaux gouvernent toute la nation, et des prêtres ne peuvent rien disputer aux colao que nous nommons mandarins. Il n'y a ni évêchés, ni cures, ni doyennés pour les bonzes; ces imposteurs ne vivent que des aumônes qu'ils extorquent de la populace; le gouvernement les a toujours tenus dans la sujétion la plus étroite. Ils peuvent vendre leur orviétan à la ca-

naille; mais ils n'entrent jamais dans l'antichambre d'un mandarin ou d'un officier de l'empire.

La morale et la police étant les seules sciences que les Chinois aient cultivées, ils y ont réussi plus que toutes les nations ensemble; et c'est ce qui fait que leurs vainqueurs tartares ont adopté toutes leurs lois. L'empereur chinois, sous qui arriva la révolution dernière, était théiste. L'empereur Kien-Long aujourd'hui régnant, est théiste. Gengis-kan et toute sa race furent théistes.

J'ose affirmer que toute la cour de l'empire russe, plus grand que la Chine, est théiste, malgré toutes les superstitions de l'église grecque qui subsistent encore.

Pour peu qu'on connaisse les autres cours du Nord, on avouera que le théisme y domine ouvertement, quoiqu'on y ait conservé de vieux usages qui sont sans conséquence.

Dans tous les autres états que j'ai parcourus, j'ai toujours vu dix théistes contre un athée parmi les gens qui pensent, et je n'ai vu aucun homme au-dessus du commun qui ne méprisât les superstitions du peuple.

D'où vient ce consentement tacite de tous les honnêtes gens de la terre? c'est qu'ils ont le même fonds de raison. Il a bien fallu que cette raison se communiquât et se perfectionnât à la fin de proche en proche, comme les arts mécaniques et libéraux ont fait enfin le tour du monde.

Les apparitions d'un Dieu aux hommes, les révélations d'un Dieu, les aventures d'un Dieu sur la terre, tout cela a passé de mode avec les loups-garoux, les sorciers et les possédés. S'il y a encore des charlatans qui disent la bonne aventure dans nos foires pour un schelling, aucun de ces malheureux n'est écouté chez ceux qui ont reçu une éducation tolérable. Nous avons

dit que les théistes ont puisé dans une source pure dont tous les ruisseaux ont été impurs. Expliquons cette grande vérité : quelle est cette source pure? C'est la raison, comme nous l'avons dit, laquelle tôt ou tard parle à tous les hommes. Elle nous a fait voir que le monde n'a pu s'arranger de lui-même, et que les sociétés ne peuvent subsister sans vertu. De cela seul on a conclu qu'il y a un Dieu, et que la vertu est nécessaire. De ces deux principes résulte le bonheur général, autant que le comporte la faiblesse de la nature humaine. Voilà la source pure. Quels sont les ruisseaux impurs? Ce sont les fables inventées par les charlatans, qui ont dit que Dieu s'était incarné cinq cents fois dans un pays de l'Inde, ou une seule fois dans une petite contrée de la Syrie; qui ont fait paraître Dieu, tantôt en éléphant blanc, tantôt en pigeon, tantôt en vieillard avec une grande barbe, tantôt en jeune homme avec des ailes au dos, ou sous vingt autres figures différentes.

Je ne mets point parmi les énormes sottises qu'on a osé débiter partout sur la nature divine, les fables allégoriques inventées par les Grecs. Quand ils peignirent Saturne dévorant ses enfans et des pierres, qui put ne pas reconnaître le temps qui consume tout ce qu'il a fait naître, et qui détruit ce qu'il y a de plus durable? Est-il quelqu'un qui ait pu se méprendre à la sagesse née de la tête du souverain Dieu, sous le nom de Minerve; à la déesse de la beauté qui ne doit jamais paraître sans les Grâces, et qui est la mère de l'Amour; à cet Amour qui porte un bandeau et de petites flèches; enfin à cent autres imaginations ingénieuses, qui étalent une peinture vivante de la nature entière? Ces fables allégoriques sont si belles, qu'elles triomphent encore tous les jours des inventions atroces de la mythologie chrétienne; on les voit sculptées dans nos

jardins, et peintes dans nos appartemens, tandis qu'il n'y a pas chez nous un homme de qualité qui ait un crucifix dans sa maison. Les papistes eux-mêmes ne célèbrent tous les ans la naissance de leur Dieu entre un bœuf et un âne, qu'en s'en moquant par des chansons ridicules. Ce sont là les ruisseaux impurs dont j'ai voulu parler; ce sont des outrages infâmes à la Divinité respectable; et quand je parle de leurs emblèmes sublimes, je n'entends pas Jupiter changé en taureau, en cygne, en aigle, pour ravir des filles et des garçons. Les Grecs ont eu plusieurs fables aussi absurdes et aussi révoltantes que les nôtres; ils ont bu comme nous dans une multitude prodigieuse de ruisseaux impurs.

Le théisme ressemble à ce vieillard fabuleux, nommé Pélias, que ses filles égorgèrent en voulant le rajeunir.

Il est clair que toute religion qui propose quelque dogme à croire au-delà de l'existence d'un Dieu, anéantit en effet l'idée d'un Dieu. Car dès qu'un prêtre de Syrie me dit que ce Dieu s'appelle Dagon, qu'il a une queue de poisson, qu'il est le protecteur d'un petit pays, et l'ennemi d'un autre pays; c'est véritablement ôter à Dieu son existence; c'est le tuer comme Pélias en voulant lui donner une vie nouvelle.

Des fanatiques nous disent : Dieu vint en tel temps dans une petite bourgade; Dieu prêcha, et il endurcit le cœur de ses auditeurs, afin qu'ils ne crussent point en lui; il leur parla, et il boucha leurs oreilles; il choisit seulement douze idiots pour l'écouter; et il n'ouvrit l'esprit à ces douze idiots que quand il fut mort. La terre entière doit rire de ces fanatiques absurdes, comme dit milord Shaftesbury; on ne doit pas leur faire l'honneur de raisonner; il faut les saigner et les purger comme gens qui ont la fièvre chaude. J'en dirai autant de tous les dieux qu'on a inventés;

je ne ferai pas plus de grâce aux monstres de l'Inde qu'aux monstres de l'Égypte; je plaindrai toutes les nations qui ont abandonné le Dieu universel pour tant de fantômes de dieux particuliers.

Je me donnerai bien de garde de m'élever avec colère contre les malheureux qui ont perverti ainsi leur raison; je me bornerai à les plaindre, en cas que leur folie n'aille pas jusqu'à la persécution et au meurtre; car alors ils ne seraient que des voleurs de grand chemin. Quiconque n'est coupable que de se tromper mérite compassion; quiconque persécute mérite d'être traité comme une bête féroce.

Pardonnons aux hommes, et qu'on nous pardonne. Je finis par ce souhait unique que Dieu veuille exaucer!

DISCOURS

DE

L'EMPEREUR JULIEN,

CONTRE LES CHRÉTIENS,

TRADUIT PAR M. LE MARQUIS D'ARGENS;

AVEC DE NOUVELLES NOTES DE DIVERS AUTEURS.

AVIS

AU LECTEUR.

Nous commencerons cette nouvelle édition par le *portait de Julien*, peint d'une main qui n'a jamais déguisé la vérité. Nous parlerons ensuite de son ouvrage auquel Cyrille, évêque d'Alexandrie, crut avoir répondu. Ensuite nous donnerons le texte de l'empereur Julien avec des remarques nouvelles qui confondront les fourbes, qui feront frémir les fanatiques, et que nous soumettons aux sages.

PORTRAIT

DE

L'EMPEREUR JULIEN,

TIRÉ DE L'AUTEUR DU MILITAIRE PHILOSOPHE (*).

On rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs ou mercenaires, ou fanatiques, parlent du barbare et de l'efféminé Constantin comme d'un dieu, et traitent de scélérat le juste, le sage, le grand Julien. Tous les autres, copistes des premiers, répètent la flatterie et la calomnie. Elles deviennent presque un article de foi. Enfin le temps de la saine critique arrive; et au bout de quatorze cents ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Constantin un heureux ambitieux qui se moque de Dieu et des hommes. Il a l'insolence de feindre que Dieu lui a envoyé une enseigne qui lui assure la victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parens, et il s'endort dans la mollesse; mais il était chrétien; on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, clément, mais il n'était pas chrétien; on l'a regardé long-temps comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de Julien, ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable de haïr une secte souillée

(*) Ce morceau est de Voltaire ainsi que le *Supplément au discours de Julien*, qu'on trouvera ci-après.

du sang de toute sa famille; qu'ayant été persécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les galiléens sous le règne du barbare Constance, il ne les persécuta jamais; qu'au contraire il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, et on admire. *Les galiléens*, dit-il *ont souffert sous mon prédécesseur l'exil et les prisons; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour à tour hérétiques; j'ai rappelé leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des galiléens, qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur!

Enfin, quiconque a discuté les faits avec impartialité, convient que Julien avait toutes les qualités de Trajan, hors le goût si long-temps pardonné aux Grecs et aux Romains; toutes les vertus de Caton, mais non pas son opiniâtreté et sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans Jules César, et aucun de ses vices; il eut la continence de Scipion. Enfin il fut en tout égal à Marc-Aurèle, le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Théodoret, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à Jésus-Christ : *Tu as vaincu, galiléen,* comme s'il eût combattu contre Jésus en fesant la guerre aux Perses; comme si ce philosophe, qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu Jésus; comme s'il eût cru que Jésus était en l'air et que l'air était le ciel!

Ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'église, ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules comme fesaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée, et la manière dont il marchait. Mais, M. l'abbé de La Bletterie, vous ne l'avez pas vu marcher, et vous avez lu ses lettres et ses lois, monumens de ses vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe sale et la démarche précipitée, pourvu que son cœur fût magnanime, et que tous ses pas tendissent à la vertu!

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reproche à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jésus-Christ en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle, et que ce miracle ne convertit ni Julien, ni Alypius intendant de cette entreprise, ni personne de sa cour : et là-dessus l'abbé de La Bletterie s'exprime ainsi. « Lui » et les philosophes de sa cour mirent sans doute en » œuvre ce qu'ils savaient de physique pour dérober » à la Divinité un prodige si éclatant. La nature fut » toujours la ressource des incrédules; mais elle sert la » religion si à propos, qu'ils devraient au moins la » soupçonner de collusion. »

Premièrement, il n'est pas vrai qu'il soit dit dans l'*Évangile* que jamais le temple juif ne serait rebâti. *L'Évangile* de Matthieu, écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par Titus, prophétise, il est vrai, qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode; mais aucun évangéliste ne dit qu'il ne sera jamais rebâti. Il est très-faux qu'il n'en resta pas pierre sur pierre quand Titus le fit abattre. Il conserva tous les fondemens, une muraille toute entière, et la tour Antonia.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magasin, ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs et des vaches.

Troisièmement, on ne sait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux, qui, selon quelques-uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jésus aurait brûlé les ouvriers de l'empereur Julien, et qu'il ne brûla point ceux du Calife Omar, qui long-temps après bâtit une mosquée sur les ruines du temple; ni ceux du grand Saladin qui rétablit cette même mosquée. Jésus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des musulmans?

Quatrièmement, Jésus ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas défendu de la rebâtir.

Cinquièmement, Jésus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement. Il prédit la fin du monde et son avénement dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant le monde dure encore, et durera vraisemblablement assez long-temps (*).

Sixièmement, si Julien avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise; qu'ils tuèrent les ouvriers, et firent accroire que les ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre temps l'édification du temple, et il mourut avant de pouvoir commencer cet édifice.

(*) *Luc*, chap. II.

Septièmement, ce prodige est rapporté par Ammien Marcellin qui était païen. Il est très-possible que ce soit une interpolation des chrétiens; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées!

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un temps où on ne parlait que de prodiges et de contes de sorciers, Ammien Marcellin ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis Tite-Live jusqu'à de Thou inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

(*) Huitièmement, les auteurs contemporains rapportent que dans le même temps il y eut en Syrie un grand tremblement de terre; qu'elle s'enflamma en plusieurs endroits, et engloutit plusieurs villes. Alors plus de miracle.

Neuvièmement, si Jésus fesait des miracles, serait-ce pour empêcher qu'on rebâtit un temple où lui-même sacrifia, et où il fut circoncis? ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiens tant de nations qui se moquent du christianisme, ou plutôt, pour rendre plus doux et plus humains ses chrétiens, qui depuis Arius et Athanase jusqu'aux Roland et aux Cavalier des Cévennes, ont versé des torrens de sang, et se sont conduits en Cannibales?

De là je conclus que la *nature* n'est point en *collusion* avec le *christianisme*, comme le dit La Bletterie, mais que La Bletterie est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit Julien, *quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

La Bletterie, après avoir rendu justice à quelques vertus de Julien, finit pourtant l'histoire de ce grand homme en disant que sa mort fut un effet *de la vengeance divine*. Si cela est, tous les héros morts jeunes,

(*) Cet alinéa ne se trouvait pas dans l'édition de Kelh.

depuis Alexandre jusqu'à Gustave Adolphe, ont été punis de Dieu. Julien mourut de la plus belle des morts, en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. Jovien, qui lui succéda, régna bien moins long-temps que lui, et régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, et je ne vois plus dans La Bletterie qu'un déclamateur de mauvaise foi. Mais où sont les hommes qui osent dire la vérité!

Le stoïcien Libanius fut un de ces hommes rares; il célébra le brave et clément Julien devant Théodose le meurtrier des Thessaloniciens; mais le sieur Le Beau et le sieur La Bletterie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

On a reproché à Julien d'avoir quitté le christianisme dès qu'il le put faire sans risquer sa vie. C'est reprocher à un homme pris par des voleurs, et enrôlé dans leur bande le couteau sur la gorge, de s'échapper des mains de ces brigands. L'empereur Constance, non moins barbare que son père Constantin, s'était baigné dans le sang de toute la famille de Julien. Il venait de tuer le propre frère de ce grand homme. L'impératrice Eusébie eut beaucoup de peine à obtenir que Constance permît au jeune Julien de vivre. Il fallut que ce prince infortuné se fît tondre en moine, et reçût ce qu'on appelle les quatre mineurs, pour n'être pas assassiné. Il imita Junius Brutus, qui contrefit l'insensé pour tromper les fureurs de Tarquin. Il fut bête jusqu'au temps où, se trouvant dans les Gaules à la tête d'une armée, il devint homme et grand homme. Voilà celui qui est appelé apostat par les apostats de la raison, si on peut appeler ainsi ceux qui ne l'ont jamais connue.

Montesquieu dit: *Malheur à un prince ennemi d'une faction qui lui survit!* Supposons que Julien eût achevé de vaincre les Persans, et que dans une

vieillesse longue et paisible il eût vu son antique religion rétablie, et le christianisme anéanti avec les sectes des pharisiens, des saducéens, des récabites, des esséniens, des thérapeutes, avec le culte de la déesse de Syrie, et tant d'autres dont il ne reste nulle trace, alors que de louanges tous les historiens auraient prodiguées à Julien! au lieu du surnom d'apostat il aurait eu celui de restaurateur; et le titre de divin n'aurait pas paru exagéré.

Voyez comme tous nos indignes compilateurs de l'histoire romaine sont à genoux devant Constantin et Théodose; avec quelle lâcheté ils pallient leurs forfaits. Néron n'a jamais rien fait sans doute de comparable au massacre de Thessalonique. Le cantabre Théodose feint de pardonner aux Thessaloniciens; et au bout de six mois il les fait inviter à des jeux dans le cirque de la ville. Ce cirque contenait quinze mille personnes au moins; et il est bien sûr qu'il fut rempli; on connaît assez la passion du peuple pour les spectacles; les pères et les mères y amènent leurs enfans qui peuvent marcher à peine. Dès que la foule est arrivée, l'empereur chrétien envoie des soldats chrétiens qui égorgent vieillards, jeunes gens, femmes, filles, enfans, sans en épargner un seul. Et ce monstre est exalté par tous nos compilateurs plagiaires, parce que, disent-ils, il a fait pénitence. Quelle pénitence, grand Dieu! Il ne donna pas une obole aux parens des morts. Mais il n'entendit point la messe. Il faut avouer qu'on souffre horriblement quand on ne va point à la messe, que Dieu vous en sait un gré infini, que cela rachète tous les crimes.

L'infâme continuateur de Laurent Échard appelle le massacre ordonné par Théodose une vivacité.

Les mêmes misérables qui barbouillent l'histoire romaine d'un style ampoulé et plein de solécismes, vous disent que Théodose, avant que de livrer bataille à son

compétiteur Eugène, vit saint Jean et saint Philippe, vêtus de blanc, qui lui promettaient la victoire. Que de tels écrivains chantent les hymnes à Jean et à Philippe, mais qu'ils n'écrivent point l'histoire.

Lecteur, rentrez ici en vous-même. Vous admirez, vous aimez Henri IV. Mais s'il avait succombé au combat d'Arques, où ses ennemis étaient dix contre un, et où il ne fut vainqueur que parce qu'il fut un héros dans toute l'étendue du terme, vous ne le connaîtriez pas; il ne serait que le Béarnais, un carabin, un relaps, un apostat. Le duc de Mayenne serait un homme envoyé de Dieu; le pape l'aurait canonisé (tout attaqué qu'il était de la vérole); saint Philippe et saint Jean lui seraient apparus plus d'une fois. Et toi, jésuite Daniel, comme tu aurais flatté Mayenne dans ta sèche et pauvre histoire! Comme il aurait *poursuivi sa pointe!* comme il aurait toujours battu le Béarnais *à plate couture!* comme l'église aurait *triomphé* (*)!

Careat successibus opto
Quisquis ab eventu facta notanda putat.

(OVID. Héroïd. II, v. 85.)

(*) Expressions de Daniel.

EXAMEN

DU DISCOURS

DE L'EMPEREUR JULIEN,

CONTRE LA SECTE DES GALILÉENS.

On ne sait pas dans quel temps l'empereur Julien composa cet ouvrage, qui eut une très-grande vogue dans tout l'empire par la nature du sujet et par le rang de l'auteur. Un tel écrit aurait pu renverser la religion chrétienne établie par Constantin, si Julien eût vécu long-temps pour le bonheur du monde : mais après lui le fanatisme triompha; et les livres étant fort rares, ceux des philosophes ne restèrent que dans très-peu de mains, et surtout en des mains ennemies. Dans la suite les chrétiens se firent un devoir de supprimer, de brûler tous les livres écrits contre eux. C'est pourquoi nous n'avons plus les livres de Plotin, d'Iamblique, de Celse, de Libanius; et ce précieux ouvrage de Julien serait ignoré, si l'évêque Cyrille, qui lui répondit quarante ans après, n'en avait pas conservé beaucoup de fragmens dans sa réfutation même.

Ce Cyrille était un homme ambitieux, factieux, turbulent, fourbe et cruel, ennemi du gouverneur d'Alexandrie, voulant tout brouiller pour tout soumettre; s'opposant continuellement aux magistrats, excitant les partisans de l'ancienne religion contre les Juifs, et les chrétiens contre eux tous. Ce fut lui qui fit massacrer par ses prêtres et par ses diocésains cette jeune Hypathie si connue de tous ceux qui aiment les lettres. C'était un prodige de science et de beauté.

Elle enseignait publiquement la philosophie de Platon dans Alexandrie ; fille et disciple du célèbre Théon, elle eut pour son disciple Sinésius, depuis évêque de Ptolémaïde, qui, quoique chrétien, ne fit nulle difficulté d'étudier sous une païenne, et d'être ensuite évêque dans une religion à laquelle il déclara publiquement ne point croire. Cyrille, jaloux du prodigieux concours des Alexandrins à la chaire d'Hypathie, souleva contre elle des meurtriers qui l'assassinèrent dans sa maison, et traînèrent son corps sanglant dans la ville. Tel fut l'homme qui écrivit contre un empereur philosophe : tel fut Cyrille, dont on a fait un saint.

Observons ici, et n'oublions jamais que ces mêmes chrétiens avaient égorgé toute la famille de Dioclétien, de Galérius et de Maximin, dès que Constantin se fut déclaré pour leur religion. Redisons cent fois que le sang a coulé par leurs mains depuis quatorze cents ans, et que l'orthodoxie n'a presque jamais été prouvée que par des bourreaux. Ceux qui ont eu le pouvoir de brûler leurs adversaires, ont eu par conséquent le pouvoir de se faire reconnaître dans leur parti pour les seuls vrais chrétiens.

Une chose assez singulière, c'est que Julien était platonicien et les chrétiens aussi. Quand je parle des chrétiens, j'entends ceux qui avaient quelque science, car pour la populace elle n'est rien ; ce n'est qu'un ramas d'ânes aveugles à qui ses maîtres font tourner la meule.

Le clergé grec, qui fut le vrai fondateur du christianisme, appliqua l'idée du logos et des demi-dieux créés par le grand Démiourgos, à Jésus et aux anges. Ils étaient platoniciens en fanatiques et en ignorans. Julien s'en tint à la seule doctrine de Platon. Ce n'est au fond qu'une dispute de métaphysique. Il

est étrange qu'un empereur toujours guerrier trouvât du temps pour se jeter dans ces disputes de sophistes. Mais ce prodige ne nous étonne plus depuis que nous avons vu un plus grand guerrier que lui, écrire avec encore plus de force contre les préjugés (*).

Nous avons eu des princes qui ont écrit contre les superstitions et les usurpations de la cour de Rome, comme Jacques Ier d'Angleterre, et quelques princes d'Allemagne. Mais aucune tête couronnée, excepté le héros dont je parle, n'a osé attaquer le poison dans sa source, non pas même le grand empereur Frédéric II, qui résista avec tant de courage aux persécutions, aux fourberies des papes, et au fanatisme de son siècle.

(*) *Voyez* le discours qui est en tête de l'*Abrégé de l'histoire ecclesiastique* de Fleuri.

DISCOURS

DE

L'EMPEREUR JULIEN,

TRADUIT PAR M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Il m'a paru convenable d'exposer à tous les yeux les raisons qui m'ont persuadé que la secte des galiléens est une fourberie malicieusement inventée pour séduire les esprits faibles, amoureux des fables, en donnant une fausse couleur de vérité à des fictions prodigieuses.

Je parlerai d'abord des différens dogmes des chrétiens, afin que si quelques-uns de ceux qui liront cet ouvrage veulent y répondre, ils suivent la méthode établie dans les tribunaux, qu'ils n'agitent pas une autre question, et qu'ils n'aient pas recours à une récrimination inutile, s'ils n'ont auparavant détruit les accusations dont on les charge, et justifié les dogmes qu'ils soutiennent. En suivant cette maxime, leur défense, si elle est bonne, en sera plus claire, et plus capable de confondre nos reproches.

Il faut d'abord établir d'où nous vient l'idée d'un Dieu, et quelle doit être cette idée. Ensuite nous comparerons la notion qu'en ont les Grecs avec celle des Hébreux : et après les avoir examinées toutes les deux, nous interrogerons les Galiléens, qui ne pensent ni comme les Grecs, ni comme les Hébreux. Nous leur demanderons sur quoi ils se fondent pour préférer leurs sentimens aux nôtres, d'autant qu'ils en ont changé souvent, et qu'après s'être éloignés

des premiers, ils ont embrassé un genre de vie différent de celui de tous les autres hommes. Ils prétendent qu'il n'y a rien de bon et d'honnête chez les Grecs et chez les Hébreux; cependant ils se sont appropriés, non les vertus, mais les vices de ces deux nations. Ils ont puisé chez les Juifs la haine implacable contre toutes les différentes religions des nations; et le genre de vie infâme et méprisable qu'ils pratiquent dans la paresse et dans la légèreté, ils l'ont pris des Grecs. C'est là ce qu'ils regardent comme le véritable culte de la Divinité.

Il faut convenir que, parmi le bas peuple, les Grecs ont cru et inventé des fables ridicules, même monstrueuses. Ces hommes simples et vulgaires ont dit que Saturne, ayant dévoré ses enfans, les avait vomis ensuite, que Jupiter avait fait un mariage incestueux, et donné pour époux à sa propre fille un enfant qu'il avait eu d'un commerce criminel. A ces contes absurdes on ajoute ceux du démembrement de Bacchus et du remplacement de ses membres. Ces fables sont répandues parmi le bas peuple, mais voyons comment pensent les gens éclairés.

Considérons ce que Platon écrit de Dieu et de son essence, et fesons attention à la manière dont il s'exprime lorsqu'il parle de la création du monde, et de l'Être suprême qui l'a formé. Opposons ensuite ce philosophe grec à Moïse (*a*), et voyons qui des

(*a*) Il paraît que Julien n'était pas aussi profondément savant dans la critique de l'histoire qu'il était ingénieux et éloquent. Cet esprit de critique fut absolument inconnu à toute l'antiquité; on recevait toutes les histoires et on ne discutait rien. Il est très-douteux qu'il y ait jamais eu un Moïse dont la vie entière, depuis son berceau flottant sur les eaux jusqu'à sa mort arrivée à six-vingts ans sur une montagne inconnue, est un tissu d'aventures plus fabuleuses que les Métamorphoses d'Ovide.

deux a parlé de Dieu avec plus de grandeur et de dignité. Nous découvrirons alors aisément quel est celui qui mérite le plus d'être admiré, et de parler de l'Être suprême, ou Platon qui admit les temples et les simulacres des dieux, ou Moïse qui, selon l'Écriture, conversait face à face et familièrement avec Dieu.

Au commencement, dit cet Hébreu (*b*), *Dieu*

(*b*) 1o Il n'est pas croyable que la horde des Juifs ait eu l'usage de l'écriture dans un désert au temps où l'on place Moïse.

2o Toute son histoire est tirée presque mot pour mot de la fable de l'ancien Bacchus qu'on appelait *Misem* ou *Mosem*, sauvé des eaux. Cette fable qu'on chantait en Grèce dès le temps d'Orphée fut recueillie depuis par Nonnus.

3o Flavien Josèphe, qui a ramassé tout ce qu'il a pu trouver chez les auteurs égyptiens pour établir l'antiquité de la race juive, n'a pas pu trouver le moindre passage qui eût le plus léger rapport aux prodiges prétendus de Moïse, prodiges qui auraient dû être l'éternel entretien des Égyptiens et des nations voisines.

4o Ni Hérodote, qui a consacré un livre entier à l'histoire d'Égypte, ni Diodore de Sicile, ne parlent d'aucun de ces miracles ridicules attribués à Moïse.

5o Sanchoniathon, dont Eusèbe a recueilli les principaux passages, Sanchoniathon, auteur phénicien, ne parle pas plus d'un Moïse que les autres; et certainement, pour peu qu'il en eût dit un mot, le prolixe romancier Eusèbe se serait appuyé de ce témoignage, lui qui cite jusqu'aux romans de Papias, d'Hermas, de Clément, d'Abdias, de Marcel et d'Égésippe.

6o S'il y a eu un Moïse auteur du *Pentateuque*, ou ce Moïse a menti, ou Jérémie, Amos, Étienne le disciple de Jésus et les *Actes des apôtres* ont menti. Cela est démontré. Moïse ordonne des sacrifices, Aaron sacrifie au Seigneur, et *Jérémie* dit expressément, chap. VII, v. 22 : *Je n'ai point ordonné à vos pères au jour que je les ai tirés d'Égypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes*. Moïse ne parle d'aucune autre idolâtrie que de celle du veau d'or que son frère jeta en fonte en une seule nuit, quoiqu'il faille plus de six mois pour une telle opération; *Amos*, sans parler du veau d'or, dit, chap. V, v. 25 et 26 : *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des hosties et des sacrifices dans le désert pendant quarante ans? Vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles et l'étoile de votre*

fit le ciel et la terre; la terre était vide et sans forme, et les ténèbres étaient sur la surface de

Dieu. Saint Étienne, chap. VII, v. 42 et 43 des *Actes des apôtres*, dit la même chose, et nomme *Remphan* le Dieu dont on a porté l'étoile.

Depuis que les chrétiens admirent un *Agion Pneuma*, un Saint-Esprit, ils assurèrent que le même Saint-Esprit avait inspiré tous les livres saints; le Saint-Esprit mentit donc quand il inspira *Moïse*, ou quand il inspira *saint Étienne*, *Amos* et *Jérémie*.

7° Tout homme de bon sens un peu attentif n'a qu'à considérer les fautes énormes de géographie et de chronologie, les noms de villes qui n'existaient pas alors, les préceptes donnés aux rois quand il n'y avait point de rois, et surtout ces paroles de la *Genèse*, ch XXXVI, v. 31 : *Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Édom, avant que les enfans d'Israël eussent un roi.* Il n'y a, dis-je, qu'à ouvrir les yeux pour voir que les livres n'ont pu être composés que longtemps après que les Juifs eurent une capitale et des espèces de monarques.

En effet on voit au liv. IV des *Rois*, chap. XXII, v. 8, et au liv. II des *Paralipomènes*, chap. XXXIV, v. 14, que le premier exemplaire fut trouvé sous le roi Josias environ sept cents ans après Moïse, si l'on peut supputer un peu juste dans la confusion de cette malheureuse chronologie.

Une remarque très-importante, c'est qu'aucun prophète, aucun historien, aucun moraliste n'a jamais cité le moindre passage des livres attribués à Moïse. Comment se peut-il faire que des interprètes de la loi n'aient jamais cité la loi, n'aient jamais dit : *comme il est écrit dans le Deutéronome, comme il est rapporté dans les Nombres, etc.*

Enfin il est de la plus grande vraisemblance que ces malheureux Juifs supposèrent un Moïse comme les Anglais ont supposé un Merlin, et les Français un Francus. C'est ainsi que les Indiens imaginèrent un Brama, les Égyptiens un Oshiret, les Arabes un Bak ou Bacchus.

Mais, dira-t-on, les musulmans n'ont point supposé un Mahomet; les Romains eurent en effet un Numa. Oui; mais les vies de Mahomet et de Numa ne révoltent point le bon sens comme la vie de Moïse. Tout est très-vraisemblable dans Numa et dans Mahomet. Ils se sont vantés l'un et l'autre d'avoir des inspirations divines; c'est un artifice auquel ont eu recours tous ceux qui en ont voulu imposer au peuple, et le grand Scipion lui-même se disait inspiré. Toutes les actions de Mahomet et de Numa sont très-ordinaires. L'un est un homme persécuté qui résista avec courage, et qui devint un conquérant par son

l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur la surface des eaux. Et Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut; et Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière des

génie et par son épée; l'autre est un législateur paisible : mais tous les événemens de la vie de Moïse sont plus extraordinaires que ceux de Gargantua. Si Moïse avait existé, l'auteur de sa vie nous aurait dit du moins dans quelle époque de l'histoire égyptienne il aurait vécu. Le romancier qui écrivit cette fable n'a pas même l'attention de nommer le roi sous lequel il fait naître Moïse, ni le roi sous lequel Moïse s'enfuit quatre-vingts ans après avec six cent trente mille combattans. Il n'est fait mention d'aucun ministre, d'aucun capitaine égyptien. Quand on veut tromper, il faut savoir mieux tromper.

Supposé qu'il y ait eu un Moïse, il est démontré qu'il ne peut avoir écrit les livres qu'on lui attribue, mais Julien veut bien supposer un Moïse. Car que lui importe que ce personnage ou un autre ait composé l'absurde fatras du *Pentateuque!* Ce qui indigne un esprit sensé, ce n'est pas le nom de l'auteur, c'est l'insolence des fourbes qui veulent nous faire adorer les romans juifs en disant anathême aux Juifs; qui exigent nos respects et notre argent en se moquant de nous; qui prétendent nous fouler à leurs pieds au nom de Dieu, et faire trembler les rois et les peuples. C'est pour diviniser les plus infâmes fourberies qu'on fait languir dans la misère le cultivateur nourri d'un pain noir trempé de ses larmes, afin que M. l'abbé du Mont-Cassin et messieurs les abbés de cent autres abbayes nagent dans l'or et dans la mollesse; afin que les évêques allemands disent la messe une fois par an entourés de leurs grands officiers et de leurs gardes; afin qu'un prétendu successeur d'un Juif nommé Simon surnommé Pierre, soit à Rome sur le trône des Césars au nom de ce même Pierre, qui n'a jamais été à Rome.

O nations! qui commencez à vous éclairer, jusqu'à quand souffrirez-vous cette exécrable tyrannie? jusqu'à quand vous laisserez-vous écraser par un monstre engraissé de votre substance, nourri de votre sang et qui insulte à vos larmes? Vous gémissez sous l'idole qui vous accable; tout le monde le dit, tout le monde se plaint. Et on ne fait que de faibles efforts pour vous soulager! on se contente d'inonder l'Italie de jésuites. On empêche des fainéans de moines qui ont des millions de rentes, d'ajouter quelques ducats à ces millions. On donne des arrêts en papier contre le papier de la bulle *In cœnâ Domini.* Est-ce à ces fadaises que se sont bornés les peuples sensés du Danemarck, de la Norwége, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande, du nord de l'Allemagne!

Du moins du temps de Julien il n'y avait point d'évêque qui

ténèbres; et Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres la nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le premier jour. Et Dieu dit qu'il y ait un firmament au milieu des eaux; et Dieu nomma le firmament le ciel: et Dieu dit que l'eau qui est sous le ciel se rassemble afin que le sec paraisse; et cela fut fait. Et Dieu dit que la terre porte l'herbe et les arbres. Et Dieu dit qu'il se fasse deux grands luminaires dans l'étendue des cieux pour éclairer le ciel et la terre. Et Dieu les plaça dans le firmament du ciel, pour luire sur la terre et pour faire la nuit et le jour.

Remarquons d'abord (*c*) que dans toute cette narration Moïse ne dit pas que l'abîme ait été produit par Dieu; il garde le même silence sur l'eau et sur les ténèbres; mais pourquoi, ayant écrit que la lumière avait été produite par Dieu, ne s'est-il pas expliqué de même sur les ténèbres, sur l'eau et sur l'abîme? Au contraire il paraît les regarder comme des êtres préexistans, et ne fait aucune mention de leur création. De même il ne dit pas un mot des anges: dans toute la relation de la création il n'en est fait aucune mention. On ne peut rien apprendre qui nous instruise, quand, comment, de quelle manière, et pourquoi ils ont été créés. Moïse parle cependant amplement de la formation de tous les êtres

osât se dire le maître des rois; point d'abbé crossé, mitré, appelé monseigneur. La tyrannie sacerdotale n'était pas montée au comble d'impudence.

N. B. Cette note de feu M. Damilaville convient à toutes les pages de ce livre.

(*c*) Il s'en faut beaucoup que Julien se serve ici de ses avantages. La physique était de son temps moins avancée encore que la critique en histoire. Plus la nature a été connue, plus la *Genèse hébraïque* est devenue ridicule. Qu'est-ce que séparer les ténèbres de la lumière? Qu'est-ce qu'un firmament au milieu des eaux, et toutes les autres absurdités grossières dont ce livre fourmille?

corporels qui sont contenus dans le ciel et sur la terre; en sorte qu'il semble que cet Hébreu ait cru que Dieu n'avait créé aucun être incorporel, mais qu'il avait seulement arrangé la matière qui lui était assujettie. Cela paraît évident parce qu'il dit de la terre : *Et la terre était vide et sans forme.* On comprend aisément que Moïse a voulu dire que la matière était une substance humide, informe et éternelle, qui avait été arrangée par Dieu (*d*).

Comparons la différence des raisons pour lesquelles le Dieu de Platon et le Dieu de Moïse créent le monde. Dieu dit, selon Moïse, *fesons l'homme à notre image et à notre ressemblance, pour qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, et sur les bêtes, et sur toute la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la terre. Et Dieu fit l'homme à son image, et il les créa mâle et femelle, et il leur dit : croissez, multipliez, remplissez la terre; commandez aux poissons de la mer, aux volatiles des cieux, à toutes les bêtes, à tous les bestiaux, et à toute la terre.*

Entendons actuellement parler le Créateur de l'univers par la bouche de Platon (*e*). Voyons les discours que lui prête ce philosophe. « Dieux! moi qui suis » votre Créateur et celui de tous les êtres, je vous an-

(*d*) Il est évident en effet que la *Genèse* suppose que Dieu arrangea la matière et ne la créa pas : car le mot hébreu répond au mot grec *epoïsé* que les sculpteurs mettaient au bas de leurs ouvrages; *fecit, sculpsit.* Et par une absurdité digne des Juifs, il y a dans le texte *les dieux fit* le ciel et la terre. *Fit* en cette place est pour firent; c'est un trope très-commun chez les Grecs.

(*e*) Avouons avec Cicéron que ce morceau de Platon est sublime, et qu'il demande grâce pour le galimatias dont il a inondé ses ouvrages. Quoi de plus beau que le grand Être créant des êtres immortels comme lui, qui sont ses ministres et qui arrangent tout ce qui est périssable? Quoi de plus beau qu'un Dieu qui ne peut communiquer que l'immortalité? Ce qui est mortel ne paraît pas digne de lui.

» nonce que les choses que j'ai créées ne périront pas, » parce que les ayant produites je veux qu'elles soient » éternelles. Il est vrai que toutes les choses construites » peuvent être détruites; cependant il n'est pas dans » l'ordre de la justice de détruire ce qui a été produit » par la raison. Ainsi, quoique vous ayez été créés im- » mortels, vous ne l'êtes pas invinciblement et néces- » sairement par votre nature, mais vous l'êtes par ma » volonté. Vous ne périrez donc jamais, et la mort ne » pourra rien sur vous; car ma volonté est infiniment » plus puissante pour votre éternité que la nature et » les qualités que vous reçûtes lors de votre formation. » Apprenez donc ce que je vais vous découvrir. Il nous » reste trois différens genres d'êtres mortels. Si nous » oublions ou que nous en omettions quelqu'un, la per- » fection de l'univers n'aura pas lieu, et tous les diffé- » rens genres d'êtres qui sont dans l'arrangement du » monde ne seront pas animés. Si je les crée avec l'a- » vantage d'être doués de la vie, alors ils seront néces- » sairement égaux aux dieux. Afin donc que les êtres » d'une condition mortelle soient engendrés, et cet » univers rendu parfait, recevez, pour votre partage, » le droit d'engendrer des créatures; imitez dès votre » naissance la force de mon pouvoir. L'essence immor- » telle que vous avez reçue ne sera jamais altérée lors- » qu'à cette essence vous ajouterez une partie mortelle; » produisez des créatures, engendrez, nourrissez-vous » d'alimens, et réparez les pertes de cette partie ani- » male et mortelle (*f*). »

Considérons si ce que dit ici Platon doit être traité de songe et de vision. Ce philosophe nomme des dieux

(*f*) Parce que, selon Platon, le Dieu suprême ne peut rien créer ni former qui ne soit nécessairement immortel. Julien expliquera bientôt l'opinion de ce philosophe.

que nous pouvons voir, le soleil, la lune, les astres et les cieux; mais toutes ces choses ne sont que les simulacres d'êtres immortels, que nous ne saurions apercevoir (*g*). Lorsque nous considérons le soleil, nous regardons l'image d'une chose intelligible et que nous ne pourrons découvrir; il en est de même quand nous jetons les yeux sur la lune ou sur quelque autre astre. Tous ces corps matériels ne sont que les simulacres des êtres, que nous ne pouvons concevoir que par l'esprit. Platon a donc parfaitement connu tous ces dieux invisibles, qui existent par le Dieu, et dans le Dieu suprême, et qui ont été faits et engendrés par lui; le créateur du ciel, de la terre et de la mer, étant aussi celui des astres, qui nous représentent les dieux invisibles, dont ils sont les simulacres.

Remarquons avec quelle sagesse s'explique Platon dans la création des êtres mortels. *Il manque*, dit-il, *trois genres d'êtres mortels, celui des hommes, des bêtes et des plantes* (car ces trois espèces sont séparées par leurs différentes essences). *Si quelqu'un de ces genres d'êtres est créé par moi, il faut qu'il soit absolument et nécessairement immortel.* Or si le monde que nous apercevons, et les dieux, ne jouissent de l'immortalité que parce qu'ils ont été créés par le Dieu suprême, de qui tout ce qui est immortel doit avoir reçu l'être et la naissance, il s'ensuit que l'ame raisonnable est (*h*) immortelle par cette même

(*g*) L'empereur est ici dans l'illusion de toute l'antiquité. Il croit que le soleil et les planètes sont des dieux secondaires. C'est une erreur, mais assurément plus pardonnable que celle des Juifs. Les pères de l'église ont même attaché des anges à ces grands corps. Ce que nous appelons des anges est précisément ce que l'antiquité appela des dieux.

(*h*) Cette immortalité de l'ame, ce beau dogme qui est le plus sûr rempart de la vertu, et qui établit un commerce entre l'homme et la

raison. Mais le Dieu suprême a cédé aux dieux subalternes le pouvoir de créer, ce qu'il y a de mortel dans le genre des hommes : ces dieux, ayant reçu de leur père et de leur créateur cette puissance, ont produit sur la terre les différens genres d'animaux, puisquil eût fallu, si le Dieu suprême eût été également le créateur de tous les êtres, qu'il n'y eût eu aucune différence entre le ciel et l'homme, entre Jupiter et les serpens, les bêtes féroces, les poissons. Mais puisqu'il y a un intervalle immense entre les êtres immortels et les mortels, les premiers ne pouvant être ni améliorés, ni détériorés, les seconds étant soumis au contraire aux changemens en bien et en mal,

Divinité, n'était point connu des Juifs avant Platon. Ils ne l'admirent que lorsqu'ils commencèrent dans Alexandrie à cultiver un peu les lettres sous les Ptolomées; encore la secte entière des saducéens réprouva toujours cette respectable idée, et les pharisiens la défigurèrent par la métempsycose. Il n'en est fait aucune mention dans les livres attribués à Moïse. Tout est temporel chez ce peuple usurier et sanguinaire. L'auteur du *Pentateuque* (qui le croirait!) fait descendre Dieu sur la terre pour enseigner aux Juifs la manière d'aller à la garde-robe et pour ne leur rien révéler sur l'immortalité. C'est à ce sujet qu'un philosophe moderne a très-bien remarqué que le législateur des Juifs songea plutôt à leur derrière qu'à leur ame. Voici l'ordre que les Juifs supposent que Dieu lui-même leur donna pour leurs excrémens, *Deutéronome*, chap. XXIII, v. 12, 13 et 14 : *Vous porterez un hoyau à votre ceinture, vous ferez un trou rond dans la terre, et quand vous aurez fait vous le recouvrirez.* C'est dommage que Rabelais n'ait pas approfondi cette matière dans le chapitre des Torchecus; les Juifs dans le désert n'avaient ni eau, ni éponge, ni coton, ni eau de lavande. A l'égard d'une ame, il est fort douteux qu'ils en eussent une, puisque ni le *Pentateuque* ni Rabelais n'en parlent. Mais après avoir ri, il faut s'indigner qu'on ose encore vanter la sagesse de la loi mosaïque, loi puérile tout ensemble et sanguinaire, loi de voleurs et d'assassins, dans laquelle on n'admet ni récompense ni châtiment après la mort, tandis que ce dogme était si antique chez les Babyloniens, les Perses, les Égyptiens. Des esprits faux comme Labadie ont tâché de pallier cette grossièreté juive. Mais ils ont en vain cherché quelque passage du *Pentateuque* qui pût supposer l'immortalité de l'ame; ils ne l'ont pas trouvé.

il fallait nécessairement que la cause qui a produit les uns fût différente de celle qui a créé les autres.

Il n'est pas nécessaire que j'aie recours aux Grecs et aux Hébreux pour prouver qu'il y a une différence immense entre les dieux créés par l'Être suprême et les êtres mortels produits par ces dieux créés. Quel est, par exemple, l'homme qui ne sente en lui-même la divinité du ciel, et qui n'élève ses mains vers lui lorsqu'il prie et qu'il adore l'Être suprême ou les autres dieux? ce n'est pas sans cause que ce sentiment de religion en faveur du soleil et des autres astres est établi dans l'esprit des hommes. Ils se sont aperçus qu'il n'arrivait jamais aucun changement dans les choses célestes; qu'elles n'étaient sujettes ni à l'augmentation ni à la diminution; qu'elles allaient toujours d'un mouvement égal, et qu'elles conservaient les mêmes règles (les lois du cours de la lune, du lever, du coucher du soleil ayant toujours lieu dans les temps marqués). De cet ordre admirable les hommes ont conclu avec raison que le soleil était un dieu ou la demeure d'un dieu. Car une chose qui est par sa nature à l'abri du changement ne peut être sujette à la mort : et ce qui n'est point sujet à la mort, doit être exempt de toute imperfection. Nous voyons qu'un être qui est immortel et immuable ne peut être porté et mû dans l'univers que par une ame divine et parfaite qui est dans lui, ou par un mouvement qu'il reçoit de l'Être suprême, ainsi qu'est celui que je crois qu'a l'ame des hommes.

Examinons à présent l'opinion des Juifs sur ce qui arriva à Adam et à Ève dans ce Jardin, fait pour leur deumeure et qui avait été planté par Dieu même (*). *Il n'est pas bon*, dit Dieu, *que l'homme*

(*) *Genèse*, chap. II, v. 18.

soit seul. Fesons-lui une compagne qui puisse l'aider et qui lui ressemble (i). Cependant cette compagne non-seulement ne lui est d'aucun secours : mais elle ne sert qu'à le tromper, à l'induire dans le piége qu'elle lui tend, et à le faire chasser du paradis. Qui peut, dans cette narration, ne pas voir clairement les fables les plus incroyables? Dieu devait sans doute connaître que ce qu'il regardait comme un secours pour Adam ferait sa perte, et que la compagne qu'il lui donnait était un mal plutôt qu'un bien pour lui.

Que dirons-nous du serpent qui parlait avec Ève? de quel langage se servit-il? fut-ce de celui de l'homme? y a-t-il rien de plus ridicule dans les fables populaires des Grecs?

N'est-ce pas la plus grande des absurdités de dire que Dieu, ayant créé Adam et Ève, leur interdit la connaissance du bien et du mal (*k*)? quelle est la créature

(*i*) L'empereur oublie que le Dieu des Juifs avait déjà créé la femme. *Masculum et feminam creavit eos. Genèse,* chap. Ier, v. 27. Il ne relève pas cette contradiction. Il dédaigne de s'appesantir sur le ridicule du jardin d'Éden et des quatre grands fleuves qui sortent de ce jardin, et des promenades de Dieu à midi dans ce jardin, et de ses plaisanteries avec Adam, et du serpent condamné à marcher sur le ventre, comme s'il avait auparavant marché sur ses jambes, et comme si sa figure comportait des cuisses, des jambes et des pieds. Chaque mot est une sottise; on ne pouvait les spécifier toutes.

(*k*) L'empereur a très-grande raison. Rien n'est plus absurde que la défense de manger du fruit de l'arbre prétendu de la science du bien et du mal. Il fallait au contraire ordonner d'en manger beaucoup, afin que l'homme et la femme apprissent à éviter le mal et à faire le bien. Qui ne voit que la fable de la pomme est une grossière et plate imitation de la *Boîte de Pandore?* C'est un rustre qui copie un bel esprit. Remarquez attentivement combien ces premiers chapitres de la *Genèse* sont absurdes, révoltans, blasphématoires. Il fut défendu de les lire chez les Juifs avant l'âge de vingt-cinq ans. Il eût bien mieux valu les supprimer. Cette défense est ridicule. Si vous supposez qu'on aura assez de bon sens à vingt-cinq ans pour les mépriser, pourquoi

qui puisse être plus stupide que celle qui ignore le bien et le mal, et qui ne saurait les distinguer? Il est évident qu'elle ne peut, dans aucune occasion, éviter le crime ni suivre la vertu, puisqu'elle ignore ce qui est crime, et ce qui est vertu. Dieu avait défendu à l'homme de goûter du fruit qui pouvait seul le rendre sage et prudent. Quel est l'homme assez stupide pour ne pas sentir que sans la connaissance du bien et du mal, il est impossible à l'homme d'avoir aucune prudence?

Le serpent n'était donc point ennemi du genre humain, en lui apprenant à connaître ce qui pouvait le rendre sage; mais Dieu lui portait envie, car lorsqu'il vit que l'homme était devenu capable de distinguer la vertu du vice, il le chassa du paradis terrestre, dans la crainte qu'il ne goutât du bois de l'arbre de vie, en lui disant (*): *Voici Adam, qui est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal; mais pour qu'il n'étende pas maintenant sa main, qu'il ne prenne pas du bois de la vie, qu'il n'en mange pas, et qu'il ne vienne pas à vivre toujours, l'Éternel Dieu le met hors du jardin d'Éden.* Qu'est-ce qu'une semblable narration? on ne peut l'excuser qu'en disant qu'elle est une fable allégorique, qui cache un sens secret. Quant à moi, je ne trouve dans

les transcrire? Si vous voulez qu'on les révère, faites-les lire à sept ans. Il en est de ces contes juifs comme des moines. Si vous voulez qu'il y ait des moines, permettez qu'on fasse des vœux avant l'âge de raison. Si vous voulez extirper la moinerie, ordonnez qu'on ne fasse des vœux que quand on sera majeur.

Voyez, lecteur sage, pesez ces raisons. Jugez d'un livre qu'on prétend dicté par Dieu même, livre qui contient la religion de Jérusalem et de Rome, et qu'on défendait de lire dans Jérusalem comme on défend encore aujourd'hui de le lire dans Rome.

(*) *Genèse*, chap. III, v. 22.

ce discours que beaucoup de blasphêmes (*l*) contre la vraie essence et la vraie nature de Dieu, qui ignore que la femme qu'il donne pour compagne et pour secours à Adam sera la cause de son crime; qui interdit à l'homme la connaissance du bien et du mal, la seule chose qui pût régler ses mœurs, et qui craint que ce même homme, après avoir pris de l'arbre de vie, ne devienne immortel. Une pareille crainte et une envie semblable conviennent-elles à la nature de Dieu?

Le peu de choses raisonnables que les Hébreux ont dites de l'essence de Dieu, nos pères, dès les premiers siècles, nous en ont instruits : et cette doctrine qu'ils s'attribuent est la nôtre. Moïse ne nous a rien appris de plus; lui qui parlant plusieurs fois des anges qui exécutent les ordres de Dieu, n'a rien osé nous dire, dans aucun endroit, de la nature de ces anges : s'ils sont créés, ou s'ils sont increéés; s'ils ont été faits par Dieu ou par une autre cause; s'ils obéissent à d'autres êtres. Comment Moïse a-t-il pu garder sur tout cela, un silence obstiné, après avoir parlé si amplement de la création du ciel et de la terre; des choses

(*l*) Le mot de blasphème n'est point trop fort. Attribuer à Dieu des choses aussi injustes que ridicules, et dont on ne voudrait pas charger les derniers des hommes, c'est un véritable blasphème; et si l'on y prend bien garde, l'histoire des Juifs est d'un bout à l'autre un blasphème continuel contre l'Être suprême. On y voit partout la protection du ciel accordée au meurtre, au larcin, à l'inceste. C'est pour protéger des voleurs que la mer s'ouvre; c'est pour encourager le meurtre que le soleil et la lune s'arrêtent en plein midi; c'est enfin de la prostituée Rahab, de l'impudente Ruth, de l'incestueuse Thamar, de l'adultère Betsabée qu'on fait descendre Jésus-Christ, afin qu'il change l'eau en vin à des noces pour des convives déjà ivres.

On ose avancer ici que Dieu dans tout le *Pentateuque* ne commande pas une seule action juste et raisonnable. Oui, je défie qu'on m'en montre une seule. Misérables fanatiques, songez qu'une seule absurdité, une seule contradiction, une seule injustice suffirait pour décréditer, pour déshonorer ce livre. Et il en fourmille! et on ose le supposer écrit par Dieu même! O comble de la démence et de l'horreur!

qui les ornent et qui y sont contenues ? Remarquons-ici que Moïse dit, que Dieu ordonna que plusieurs choses fussent faites, comme le jour, la lumière, le firmament ; qu'il en fit plusieurs lui-même, comme le ciel, la terre, le soleil, la lune ; et qu'il sépara celles qui existaient déjà, comme l'eau et l'aride. D'ailleurs Moïse n'a osé rien écrire ni sur la nature ni sur la création de l'esprit (*m*). Il s'est contenté de dire vaguement qu'il *était porté sur les eaux*. Mais cet esprit porté sur les eaux était-il créé, était-il incréé?

Comme il est évident que Moïse n'a point assez examiné et expliqué les choses qui concernent le Créateur et la création de ce monde, je comparerai les différens sentimens des Hébreux et de nos pères sur ce sujet. Moïse dit que le Créateur du monde choisit pour son peuple (*n*) la nation des Hébreux ;

(*m*) L'empereur semble confondre ici l'idée de vent, de souffle, avec l'idée de l'ame. *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux*, signifie le vent de Dieu, le souffle de Dieu était porté sur les eaux. Ce vent est un des attributs de l'ancien chaos. Les Hébreux disaient vent de Dieu, montagne de Dieu, pour exprimer grand vent, grande montagne ; fils de Dieu pour exprimer un homme puissant ou juste. Ce grand vent porté sur les eaux augmentait encore l'horreur du chaos. Cette idée du chaos était prise de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens qui précédèrent les Juifs de tant de siècles, et qui furent même très-antérieurs aux Grecs, puisqu'ils leur enseignèrent l'alphabet. Les mots grecs *Chaos* et *Erèbe* sont originairement phéniciens. Sanchoniathon appelle le chaos *Chaut-Erèbe,* confusion et nuit.

(*n*) Ce que dit ici l'empereur Julien est digne de son esprit juste et de son cœur magnanime. Rien n'est plus bas et plus ridicule que d'imaginer l'Être suprême, le Dieu de la nature entière, uniquement occupé d'une horde de brigands et d'usuriers, et oubliant pour elle tout le reste de la terre. Il faut convenir que du moins il n'oubliait pas les Persans et les Romains, quand sa providence punissait par eux, et exterminait ou chargeait de fers ce peuple abominable.

Mais il faut aussi considérer que ce peuple n'eut jamais un système de théologie suivi et constant ; et quelle religion a jamais eu un système fixe? Dans cent passages des livres juifs, vous trouvez un Dieu universel qui commande à toute la terre ; dans cent autres pas-

qu'il eut pour elle toute la prédilection possible; qu'il en prit un soin particulier, et qu'il négligea pour elle tous les autres peuples de la terre. Moïse, en effet, ne dit pas un seul mot pour expliquer comment les autres nations ont été protégées et conservées par le Créateur, et par quels dieux elles ont été gouvernées : il semble ne leur avoir accordé d'autre bienfait de l'Être suprême, que de pouvoir jouir de la lumière du soleil et de celle de la lune. C'est ce que nous observerons bientôt. Venons actuellement aux Israélites et aux Juifs, les seuls hommes, à ce qu'il dit, aimés de Dieu. Les prophètes ont tenu à ce sujet le même langage que Moïse. Jésus de Nazareth les a imités; et Paul, cet homme qui a été le plus

sages vous ne trouvez qu'un dieu local, un dieu juif qui combat contre un dieu philistin, contre un dieu moabite, comme les dieux de Troie dans Homère combattent contre les dieux de la Grèce.

Jephté dit aux Ammonites, chap. XI, v. 24, des *Juges : Ne possédez-vous pas de droit ce que votre Dieu Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre Dieu Adonaï nous a promise.* Jérémie, chap. XLIX, v. 1. Demande : *Quelle raison a eu le Dieu Melchom pour s'emparer du pays de Gad?* Il est donc évident que les Juifs reconnaissaient Melchom et Chamos pour dieux. Aussi représentent-ils toujours leur dieu phénicien Adonï ou Adonaï comme jaloux des autres dieux. Tantôt ils le disent plus puissant que les dieux voisins, tantôt ils le disent plus faible. Sont-ils battus dans une vallée? ils disent que leur dieu est le dieu des montagnes, et qu'il n'est pas le dieu des vallées, et chap. Ier des *Juges*, v. 19, qu'il n'a pu vaincre en rase campagne, parce que les ennemis avaient des chariots de guerre. Quelle pitié ! des chars de guerre dans le pays montagneux de la Palestine, où il n'y avait que des ânes ; où la magnificence des fils d'Abimélec était d'avoir chacun un âne; où le brigand David à qui l'on a fait l'honneur de l'appeler roi, n'avait pas un âne en propre quand il fut oint; où le prétendu roi Saül courait après les deux ânesses de son père quand il fut oint, avant David! Il eût été à souhaiter que l'empereur Julien eût eu la patience d'entrer dans ces détails. Un homme à sa place n'en a pas le loisir; le catalogue des absurdités était trop immense.

grand des imposteurs (*o*), et le plus insigne des fourbes, a suivi cet exemple. Voici donc comment parle Moïse (*). *Tu diras à Pharaon, Israël mon fils premier né... J'ai dit, renvoie mon peuple, afin qu'il me serve; mais tu n'as pas voulu le renvoyer... Et il lui dirent : Le Dieu des Hébreux nous a appelés, nous partirons pour le désert, et nous ferons un chemin de trois jours, pour que nous sacrifiions à notre Dieu.... Le Seigneur le Dieu des Hébreux m'a envoyé auprès de toi, disant : Renvoie mon peuple pour qu'il me serve dans le désert.* Moïse et Jésus n'ont pas été les seuls qui disent que Dieu dès le commencement avait pris un soin tout particulier des Juifs, et que leur sort avait été toujours fort heureux. Il paraît que c'est là le sentiment de Paul, quoique cet homme ait toujours été vacillant dans ses opinions, et qu'il en ait changé si souvent sur le dogme de la nature de Dieu : tantôt soutenant que les Juifs avaient eux seuls l'héritage de Dieu, et tantôt assurant que les Grecs y avaient eu part; comme lorsqu'il dit (**) : *Est-ce qu'il était seulement le Dieu des Hébreux, ou l'était-il aussi des nations? certainement il l'était des nations.* Il est donc naturel de demander à Paul pourquoi, si

(*o*) Pour peu qu'on lise avec attention les *Épîtres de Paul* et les *Actes des apôtres* et ceux *de Thècle,* on ne trouvera pas les expressions de l'empereur trop fortes. Voici ce que dit de Paul le savant lord Bolingbroke :

« Quand les premiers galiléens se répandirent parmi la populace » des Grecs et des Romains, etc. » (*Voyez* tout le chap. XII de l'*Examen important de milord Bolingbroke,* page 243 du tome XXVI.)

(*) *Exode*, ch. IV, v. 22, 23; ch. V, v. 3; ch. VII, v. 16.

(**) *Épître aux Romains*, ch. III, v. 29.

Dieu a été non-seulement le Dieu des Juifs, mais aussi celui des autres peuples, il a comblé les Juifs de biens et de grâces, il leur a donné Moïse, la loi, les prophètes, et fait en leur faveur plusieurs miracles, et même des prodiges qui paraissent fabuleux. Entendez les Juifs, ils disent : *L'homme a mangé le pain des anges* (*p*). Enfin Dieu a envoyé aux Juifs Jésus qui ne fut, pour les autres nations ni un prophète, ni un docteur, ni même un prédicateur de cette grâce divine et future, à laquelle à la fin ils devaient avoir part. Mais avant ce temps il se passa plusieurs milliers d'années, où les nations furent plongées dans la plus grande ignorance, rendant, selon les Juifs, un culte criminel aux simulacres des dieux. Toutes les nations qui sont situées sur la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et depuis le Midi jusqu'au Septentrion, excepté un petit peuple habitant depuis deux mille ans une partie de la Palestine, furent donc abandonnées de Dieu. Mais comment est-il possible, si ce Dieu est le nôtre comme le vôtre, s'il a créé également toutes les nations, qu'il les ait si fort méprisées, et qu'il ait

(*p*) Ce passage dont l'empereur se moque avec tant de raison, est tiré du psaume LXXVII, v. 25. Ces psaumes sont un recueil d'hymnes qui ne sont qu'un éternel galimatias. On n'y voit que des montagnes qui reculent ou qui bondissent, la mer qui s'enfuit avec la lune, le Seigneur qui aiguise ses flèches, qui met son épée sur sa cuisse. Et le but, le fond de presque tous ces hymnes, est d'exterminer ses voisins, d'éventrer les femmes, et d'écraser contre les murs les enfans à la mamelle.

Voici le passage dont il s'agit : *Et il envoya aux nuées d'en haut, et il ouvrit les portes du ciel, et la manne plut pour manger, et il leur donna le pain du ciel, et l'homme mangea le pain des anges.* Cela prouve manifestement que ces idiots reconnaissaient les anges corporels, mangeant, buvant, et engendrant comme les hommes. Les livres juifs disent très-souvent que les anges mangèrent, que les anges couchèrent avec les filles des hommes, qu'ils firent naître des géans, etc.

négligé tous les peuples de la terre? Quand même nous conviendrions avec vous, que le Dieu de toutes les nations a eu une préférence marquée pour la vôtre, et un mépris pour toutes les autres, ne s'ensuivra-t-il pas de là, que Dieu est envieux, qu'il est partial? or comment Dieu peut-il être sujet à l'envie, à la partialité, et punir, comme vous le dites, les péchés des pères sur les enfans innocens? Est-il rien de si contraire à la nature divine, nécessairement bonne par son essence?

Mais considérez de nouveau ces choses chez nous. Nous disons que le Dieu suprême, le Dieu créateur, est le roi et le père commun de tous les hommes; qu'il a distribué toutes les nations à des dieux, à qui il en a commis le soin particulier, et qui les gouvernent de la manière qui leur est la meilleure et la plus convenable : car dans le Dieu suprême, dans le Père, toutes les choses sont parfaites et unies; mais les dieux créés agissent, dans les particulières qui leur sont commises, d'une manière différente. Ainsi Mars gouverne les guerres dans les nations, Minerve leur distribue et leur inspire la prudence, Mercure les instruit plutôt de ce qui orne leur esprit que de ce qui peut les rendre audacieuses. Les peuples suivent les impressions et les notions qui leur sont données par les dieux qui les gouvernent. Si l'expérience ne prouve pas ce que nous disons, nous consentons que nos opinions soient regardées comme des fables, et les vôtres comme des vérités. Mais si une expérience toujours uniforme et toujours certaine a vérifié nos sentimens et montré la fausseté des vôtres, auxquels elle n'a jamais répondu, pourquoi conservez-vous une croyance aussi fausse que l'est la vôtre? Apprenez-nous, s'il est possible, comment les Gaulois et les Germains sont audacieux, les Grecs et les Romains policés et humains, cependant courageux et bel-

liqueux? les Égyptiens sont ingénieux et spirituels; les Syriens, peu propres aux armes, sont prudens, rusés et dociles? S'il n'y a pas une cause et une raison de la diversité des mœurs et des inclinations de ces nations, et qu'elle soit produite par le hasard (q), il faut nécessairement en conclure qu'aucune providence ne gouverne le monde. Mais si cette diversité si marquée est toujours la même et est produite par une cause, qu'on m'apprenne d'où elle vient, si c'est directement par le Dieu suprême.

Il est constant qu'il y a des lois établies chez tous les hommes, qui s'accordent parfaitement aux notions et aux usages de ces mêmes hommes. Ces lois sont humaines et douces chez les peuples qui sont portés à la douceur : elles sont dures et même cruelles chez ceux dont les mœurs sont féroces. Les différens législateurs, dans les instructions qu'ils ont données aux nations, se sont conformés à leurs idées; ils ont fort peu ajouté et changé à leurs principales coutumes. C'est pourquoi les Scythes regardèrent Anacharsis comme un insensé, parce qu'il avait voulu introduire des lois contraires à leurs mœurs.

(q) J'oserais n'être pas entièrement ici de l'avis de l'empereur Julien. Il me semble que ce n'est pas dans les caractères différens des peuples qu'on doit chercher les grandes preuves de la Providence générale de l'Etre suprême. On pourrait dire qu'un Romain et un Scythe diffèrent non-seulement par le climat, mais surtout par leur gouvernement et leur éducation. Ces deux causes qui rendirent autrefois ces deux nations respectables ayant absolument changé, les peuples ont changé aussi. La Providence générale éclate, ce me semble, dans les lois immuables qu'elle a prescrites à la nature; dans la profonde géométrie avec laquelle l'univers est arrangé; dans le mécanisme inimitable des corps organisés; dans le prodige sans cesse renaissant des générations; dans le nombre prodigieux des moyens certains qui opèrent des fins certaines. Voilà ce que les Juifs et les chrétiens ignoraient, et ce que les philosophes ne savaient que très-confusément.

La façon de penser des différentes nations ne peut jamais être changée entièrement. L'on trouvera fort peu de peuples situées à l'occident, qui cultivent la philosophie et la géométrie, et qui même soient propres à ce genre d'étude, quoique l'empire romain ait étendu si loin ses conquêtes. Si quelques-uns des hommes les plus spirituels de ces nations sont parvenus sans étude à acquérir le talent de s'énoncer avec quelque grâce, c'est à la simple force de leur génie qu'ils en sont redevables. D'où vient donc la différence éternelle des mœurs, des usages, des idées des nations?

Venons actuellement à la variété des langues, et voyons combien est fabuleuse la cause que Moïse lui donne. Il dit que les fils des hommes, ayant multiplié, voulurent faire une ville, et bâtir au milieu une grande tour (*r*) : Dieu dit alors qu'il descendrait, et qu'il confondrait leur langage. Pour qu'on ne me soupçonne pas

(*r*) L'empereur Julien nous paraît aujourd'hui bien bon d'avoir daigné réfuter la fable absurde de la tour de Babel. Mais comme celle des géans qui firent la guerre aux dieux, et qui entassèrent Ossa sur Pélion, n'est pas moins extravagante, il fait très-bien de les comparer l'une avec l'autre. La seule différence est que les Grecs et les Romains ne croyaient rien de leur mythologie, et que les chrétiens étaient persuadés de la leur. La mythologie n'était point la religion de la Grèce et de Rome; mais, par un renversement d'esprit presque inconcevable, tous les livres juifs étaient devenus la religion des Juifs et des chrétiens. Tout ce qu'un misérable scribe avait transcrit dans Jérusalem, et qui était compris dans le canon hébraïque, était réputé dicté par Dieu même. Ceux qu'on a depuis si ridiculement nommés *païens* ne tombèrent point dans cet excès qui déshonore la raison. Ils n'attribuèrent point aux dieux les fables absurdes d'Hésiode et d'Orphée. Les *Métamorphoses d'Ovide* n'ont jamais passé pour un livre sacré; et parmi nous l'histoire de Loth couchant avec ses deux filles, sa femme Édith changée en statue de sel, et la tour de Babel, sont des ouvrages du Saint-Esprit.

La première éducation de nos enfans est de leur apprendre ces sottises qu'ils méprisent bientôt. Misérables que vous êtes! apprenez-leur à connaître un seul Dieu, à l'aimer, à être justes. Voulez-vous qu'ils soient honnêtes gens? empêchez-les de lire la *Bible*.

d'altérer les paroles de Moïse, je les rapporterai ici (*). *Ils dirent* (les hommes), *venez, bâtissons une ville et une tour dont le sommet aille jusqu'au ciel, et acquérons-nous de la réputation avant que nous soyons dispersés sur la surface de la terre. Et le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les fils des hommes avaient bâties : et le Seigneur dit : voici, ce n'est qu'un même peuple, ils ont un même langage, et ils commencent à travailler, et maintenant rien ne les empêchera d'exécuter ce qu'ils ont projeté. Or çà, descendons et confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent pas le langage l'un de l'autre. Ainsi le Seigneur les dispersa de là par toute la terre, et ils cessèrent de bâtir leur ville.* Voilà les contes fabuleux auxquels vous voulez que nous ajoutions foi : et vous refusez de croire ce que dit Homère des Aloïdes, qui mirent trois montagnes l'une sur l'autre pour se faire un chemin jusqu'au ciel. Je sais que l'une et l'autre de ces histoires sont également fabuleuses; mais puisque vous admettez la vérité de la première, pourquoi refusez-vous de croire à la seconde? Ces contes sont également ridicules : je pense qu'on ne doit pas ajouter plus de foi aux uns qu'aux autres; je crois même que ces fables ne doivent pas être proposées comme des vérités à des hommes ignorans. Comment peut-on espérer de leur persuader que tous les hommes habitans dans une contrée, et se servant de la même langue, n'aient pas senti l'impossibilité de trouver, dans ce qu'ils ôteraient de la terre, assez de matériaux pour élever un bâtiment qui allât jusqu'au ciel? Il faudrait employer tout ce que les différens côtés de la terre contiennent de solide, pour pouvoir parvenir jusqu'à l'orbe de la lune. D'ail-

(*) *Genèse*, chap. XI, v. 4-8.

leurs quelle étendue les fondemens et les premiers étages d'un semblable édifice ne demanderaient-ils pas ? Mais supposons que tous les hommes de l'univers se réunissent ensemble, et parlant la même langue eussent voulu épuiser la terre de tous les côtés, et employer toute la matière pour élever un bâtiment, quand est-ce que ces hommes auraient pu parvenir au ciel, quand même l'ouvrage qu'ils entreprenaient eût été de la construction la plus simple? Comment donc pouvez-vous débiter et croire une fable aussi puérile? et comment pouvez-vous vous attribuer la connaissance de Dieu, vous qui dites qu'il fit naître la confusion des langues, parce qu'il craignit les hommes? Peut-on avoir une idée plus absurde de la Divinité ?

Mais arrêtons-nous encore quelque temps sur ce que Moïse dit de la confusion des langues. Il l'attribue à ce que Dieu craignit que les hommes, parlant un même langage, ne vinssent l'attaquer jusque dans le ciel. Il en descendit donc apparemment pour venir sur la terre; car où pouvait-il descendre ailleurs? c'était mal prendre ses précautions : puisqu'il craignait que les hommes ne l'attaquassent dans le ciel, à plus forte raison devait-il les appréhender sur la terre. A l'occasion de cette confusion des langues, Moïse ni aucun autre prophète n'a parlé de la cause de la différence des mœurs et des lois des hommes, quoiqu'il y ait encore plus d'oppositions et de contrariétés dans les mœurs et dans les lois des nations, que dans leur langage. Quel est le Grec (*s*) qui ne regarde comme un crime de con-

(*s*) Il faut ou qu'on ait altéré le texte de Julien ou qu'il se soit trompé : car il était permis aux Grecs d'épouser leurs sœurs consanguines et non pas leurs sœurs utérines. Il n'était point du tout permis chez les Perses d'épouser sa mère comme Julien le dit. C'était un bruit populaire, accrédité chez les Romains pour rendre plus odieux les Persans leurs ennemis. Jamais les Romains ne connurent les mœurs

naître charnellement sa mère, sa fille, et même sa sœur? Les Perses pensent différemmeut; ces incestes ne sont point criminels chez eux. Il n'est pas nécessaire pour faire sentir la diversité des mœurs, que je montre combien les Germains aiment la liberté; avec quelle impatience ils sont soumis à une domination étrangère; les Syriens, les Perses, les Parthes sont au contraire doux, paisibles ainsi que toutes les autres nations qui sont à l'orient et au midi. Si cette contrariété de mœurs, de lois chez les différens peuples, n'est que la suite du hasard, pourquoi ces mêmes peuples, qui ne peuvent rien attendre de mieux de l'Être suprême, honorent-ils et adorent-ils un être, dont la providence ne s'étend pas sur eux? Car celui qui ne prend aucun soin du genre de vie, des mœurs, des coutumes, des réglemens, des lois, et de tout ce qui concerne l'état civil des hommes, ne saurait exiger un culte de ces

persanes, parce qu'ils n'apprirent jamais la langue. Ils avaient des notions aussi fausses sur les Perses que les Italiens en eurent sur les Turcs au seizième siècle.

Mais le raisonnement de l'empereur est très-concluant. Si Dieu a été assez indigne de la divinité, pour n'aimer que la horde juive, pour ne vouloir être servi, être connu que par elle, les autres nations ne lui doivent rien. Elles sont en droit de lui dire : Régnez sur Issacar et sur Zabulon. Nous ne vous connaissons pas. C'est un blasphème horrible de quelque côté qu'on se tourne.

Il est certain que la Providence a pris le même soin de tous les hommes; qu'elle a mis entre eux les différences qui viennent du climat; qu'elle a tout fait ou que tout s'est fait sans lui. Dieu est le Dieu de l'univers, ou il n'y a point de Dieu. Celui qui nie la Divinité est un insensé. Mais celui qui dit : *Dieu n'aime que moi et il méprise tout le reste,* est un barbare détestable et l'ennemi du genre humain. Tels étaient les Juifs, et il y a bien paru. Les chrétiens qui leur ont succédé, ont senti, malgré leurs absurdités, toute l'horreur de ce système. Pour diminuer cette horreur, ils ont dit : Tout le monde sera chrétien. Pour y parvenir, ils ont prêché, persécuté et tué. Mais ils ont été exterminés, chassés de l'Asie, de l'Afrique et de la plus belle partie de l'Europe. Les Arabes et les Turcs ont vengé, sans le savoir, l'empereur Julien.

mêmes hommes, qu'il abandonne au hasard, et aux ames desquels il ne prend aucune part. Voyez combien votre opinion est ridicule dans les biens qui concernent les hommes : observons ici que ceux qui regardent l'esprit sont bien au-dessus de ceux du corps. Si donc l'Être suprême a meprisé le bonheur de nos ames, n'a pris aucune part à ce qui pouvait rendre notre état heureux, ne nous a jamais envoyé, pour nous instruire, des docteurs, des législateurs, mais s'est contenté d'avoir soin des Hébreux, de les faire instruire par Moïse et par les prophètes, de quelle espèce de grâce pouvons-nous le remercier? Loin qu'un sentiment aussi injurieux à la Divinité suprême soit véritable, voyez combien nous lui devons de bienfaits qui vous sont inconnus. Elle nous a donné des dieux et des protecteurs qui ne sont point inférieurs à celui que les Juifs ont adoré dès le commencement, et que Moïse dit n'avoir eu d'autre soin que celui des Hébreux. La marque évidente que le Créateur de l'univers a connu que nous avions de lui une notion plus exacte et plus conforme à sa nature que n'en avaient les Juifs, c'est qu'il nous a comblés de biens, nous a donné en abondance ceux de l'esprit et ceux du corps, comme nous le verrons dans peu. Il nous a envoyé plusieurs législateurs dont les moindres n'étaient pas inférieurs à Moïse, et les autres lui étaient bien supérieurs.

S'il n'est pas vrai que l'Être suprême a donné le gouvernement particulier de chaque nation à un dieu, à un génie qui régit et protége un certain nombre d'êtres animés, qui sont commis à sa garde, aux mœurs et aux lois desquels il prend part; qu'on nous apprenne d'où vient, dans les lois et les mœurs des hommes, la différence qui s'y trouve. Répondre que cela se fait par la volonté de Dieu, c'est ne nous apprendre rien. Il ne suffit pas d'écrire dans un livre :

Dieu a dit et les choses ont été faites; car il faut voir si ces choses qu'on dit avoir été faites par la volonté de Dieu, ne sont pas contraires à l'essence des choses : auquel cas elles ne peuvent avoir été faites par la volonté de Dieu, qui ne peut changer l'essence des choses. Je m'expliquerai plus clairement. Par exemple, Dieu commanda que le feu s'élevât, et que la terre fût au-dessous. Il fallait donc que le feu fût plus léger et la terre plus pesante. Il en est ainsi de toutes les choses. Dieu ne saurait faire que l'eau fût du feu, et le feu de l'eau en même temps, parce que l'essence de ces élémens ne peut permettre ce changement, même par le pouvoir divin. Il en est de même des essences divines que des mortelles; elles ne peuvent être changées. D'ailleurs il est contraire à l'idée que nous avons de Dieu, de dire qu'il exécute des choses qu'il sait être contraires à l'ordre, et qu'il veut détruire ce qui est bien selon sa nature. Les hommes peuvent penser d'une manière aussi peu juste, parce qu'étant nés mortels ils sont faibles, sujets aux passions et portés au changement. Mais Dieu étant éternel, immuable, ce qu'il a ordonné doit l'être aussi. Toutes les choses qui existent sont produites par leur nature, et conformes à cette même nature. Comment est-ce que la nature pourrait donc agir contre le pouvoir divin, et s'éloigner de l'ordre dans lequel elle doit être nécessairement? Si Dieu donc avait voulu que non-seulement les langues des nations, mais leurs mœurs et leurs lois fussent confondues et changées tout-à-coup, cela étant contraire à l'essence des choses, il n'aurait pu le faire par sa seule volonté; il aurait fallu qu'il eût agi selon l'essence des choses : or il ne pouvait changer les différentes natures des êtres, qui s'opposaient invinciblement à ce changement subit. Ces différentes natures s'aperçoivent non-seulement dans les esprits, mais en-

core dans les corps des hommes nés dans différentes nations. Combien les Germains et les Scythes ne sont-ils pas entièrement différens des Africains et des Éthiopiens? Peut-on attribuer une aussi grande différence au simple ordre qui confondit les langues? et n'est-il pas plus raisonnable d'en chercher l'origine dans l'air, dans la nature du climat, dans l'aspect du ciel, et chez les dieux qui gouvernent ces hommes dans des climats opposés l'un à l'autre?

Il est évident que Moïse a connu cette vérité, mais il a cherché à la déguiser et à l'obscurcir. C'est ce qu'on voit clairement, si l'on fait attention qu'il a attribué la division des langues non à un seul Dieu, mais à plusieurs. Il ne dit pas que Dieu descendit seul ou accompagné d'un autre; il écrit *qu'ils descendirent plusieurs*. Il est donc certain qu'il a cru que ceux qui descendirent avec Dieu étaient d'autres dieux. N'est-il pas naturel de penser que s'ils se trouvèrent à la confusion des langues, et s'ils en furent la cause, ils furent aussi celle de la diversité des mœurs et des lois des nations lors de leurs dispersions.

Pour réduire en peu de mots ce dont je viens de parler amplement; je dis que si le dieu de Moïse est le Dieu suprême, le Créateur du monde, nous l'avons mieux connu que le législateur hébreu, nous qui le regardons comme le père et le roi de l'univers, dont il a été le Créateur. Nous ne croyons pas que parmi les dieux qu'il a donnés aux peuples, et auxquels il en a confié le soin, il ait favorisé l'un beaucoup plus que l'autre. Mais quand même Dieu en aurait favorisé un, et lui aurait attribué le gouvernement de l'univers, il faudrait croire que c'est à un de ceux qu'il nous a donnés, à qui il a accordé cet avantage. N'est-il pas plus naturel d'adorer à la place du Dieu suprême celui qu'il aurait chargé de la domination de tout l'univers,

que celui auquel il n'aurait confié le soin que d'une très-petite partie de ce même univers?

Les Juifs vantent beaucoup les lois de leur *Décalogue* (*) (*t*). *Tu ne voleras point. Tu ne tueras pas. Tu ne rendras pas de faux témoignage.* Ne voilà-t-il pas des lois bien admirables, et auxquelles il a fallu beaucoup penser pour les établir! Plaçons ici les autres préceptes du *Décalogue*, que Moïse assure avoir été dictés par Dieu même. *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai retiré de la terre d'Égypte. Tu n'auras point d'autre dieu que moi. Tu ne te feras pas des simulacres. En voici* la raison. *Je suis le Seigneur ton Dieu! qui punis les péchés des pères sur*

(*) *Deutéronome*, chap. V.

(*t*) Julien a très-grande raison sur le *Décalogue*. Il n'y a point de peuple policé qui n'ait eu des lois semblables et beaucoup plus détaillées. Les lois données par le premier Zoroastre, confirmées par le second et rédigées dans le *Sudder*, sont d'une morale cent fois plus utile et plus sublime. En voici les principaux articles :

Évitez les moindres péchés.

Connaissez-vous vous-même.

Ne désespérez point de la miséricorde divine.

Cherchez toutes les occasions de faire le bien.

Abhorrez la pédérastie.

Récitez des prières avant de manger votre pain, et partagez-le avec les pauvres.

Ne négligez pas l'expiation du baptême.

Priez Dieu en vous couchant.

Gardez vos promesses.

Quand vous doutez si une chose est juste, abstenez-vous-en.

Donnez du pain à vos chiens puisqu'ils vous servent.

N'offensez jamais votre père qui vous a élevé, ni votre mère qui vous a porté neuf mois dans son sein.

(Ce précepte est bien éloigné de la prétendue permission de commettre un inceste avec sa mère.)

Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison des lois persanes avec les hébraïques. Nous dirons seulement que les lois de Zaleucus sont bien supérieures, et la morale de Marc-Aurèle et d'Épictète supérieure encore à celle de Zaleucus.

les enfans; car je suis un dieu jaloux. Tu ne prendras pas mon nom en vain. Souviens-toi du jour du Sabbat. Honore ton père et ta mère. Ne commets pas d'adultère. Ne tue point. Ne rends pas de faux témoignage, et ne désire pas le bien de ton prochain. Quelle est la nation, qui connaisse les dieux, et qui ne suive pas tous ces préceptes, si l'on en excepte ces deux, *Souviens-toi du Sabbat et n'adore pas les autres dieux?* Il y a des peines ordonnées par tous les peuples contre ceux qui violent ces lois. Chez certaines nations ces peines sont plus sévères que chez les Juifs; chez d'autres elles sont les mêmes que parmi les Hébreux: quelques peuples en ont établi de plus humaines.

Mais considérons ce passage: *Tu n'adoreras point les dieux des autres nations.* Ce discours est indigne de l'Être suprême qui devient, selon Moïse, un dieu jaloux (*u*). Aussi cet Hébreu dit-il dans un autre endroit: *Notre Dieu est un feu dévorant.* Je vous demande si un homme jaloux et envieux ne vous paraît pas digne de blâme? comment pouvez-vous donc croire que Dieu soit susceptible de haine et de jalousie, lui qui est la souveraine perfection? est-il convenable de parler aussi mal de la nature, de l'essence de Dieu; de mentir aussi manifestement? Montrons plus clairement l'absurdité de vos opinions. Si Dieu est jaloux, il

(*u*) Julien prouve très-bien que la qualité de dieu jaloux déshonore la Divinité. De plus ce terme de jaloux marque évidemment que les Juifs reconnaissaient d'autres dieux sur lesquels il voulait l'emporter.

Si leur dieu était jaloux, il était donc faible, impuissant. On n'est point jaloux quand on a l'empire suprême. Il n'y a rien à répliquer à ce que dit l'empereur Julien. C'est en vain qu'on répond: Dieu est jaloux de nos hommages, jaloux de notre amour. C'est faire de Dieu une coquette qui veut que son amant n'ait point d'autre maîtresse. Mais cette jalousie suppose qu'en effet cette femme a des rivales. Si elle n'en a point, elle est folle de les craindre.

s'ensuit nécessairement que les autres dieux sont adorés malgré lui : cependant ils le sont par toutes les autres nations. Or, pour contenter sa jalousie, pourquoi n'a-t-il pas empêché que les hommes ne rendissent un culte à d'autre dieu qu'à lui ? En agissant ainsi, ou il a manqué de pouvoir, ou au commencement il n'a pas voulu défendre le culte des autres dieux; il l'a toléré et même permis. La première de ces propositions est impie, car qui peut borner la puissance de Dieu ? La seconde soumet Dieu à toutes les faiblesses humaines : il permet une chose, et la défend ensuite par jalousie; il souffre pendant long-temps que toutes les nations tombent dans l'erreur. N'est-ce pas agir comme les hommes les moins louables, que de permettre le mal pouvant l'empêcher ? Cessez de soutenir des erreurs qui vous rendent odieux à tous les gens qui pensent.

Allons plus avant. Si Dieu veut être seul adoré, pourquoi, galiléens, adorez-vous ce prétendu fils que vous lui donnez, qu'il ne connut jamais (*v*), et dont il n'a aucune idée ? Je ne sais par quelle raison vous

(*v*) Jusqu'au temps du fougueux Athanase, on ne reconnut jamais Jésus pour dieu. On ne lui fait point prononcer ce blasphème dans les *Évangiles. Fils de Dieu* signifiait un homme attaché à la loi de Dieu, comme *fils de Bélial* signifiait un homme débauché, un pervers. Loin d'oser l'égaler à Dieu, on lui fait dire : Mon père est plus grand que moi ; il n'y a que mon père qui sache ces choses; je vais à Dieu, je vais à mon père.

Paul lui-même ne dit jamais que Jésus soit Dieu, il dit tout le contraire. *Le don de Dieu s'est répandu sur nous par un seul homme, qui est Jésus-Christ. — A Dieu qui est le seul sage, honneur et gloire par Jésus. — Nous les héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ. — Tout lui est assujetti, en exceptant sans doute Dieu.*

On ne peut dire ni plus positivement ni plus souvent que Jésus n'était qu'un homme. On s'enhardit peu à peu. D'abord on le fait oint, messie, puis fils de Dieu ; puis enfin Dieu. On était encouragé à ce comble de hardiesse par les Grecs et les Romains, qui divinisèrent tant de héros. C'est ainsi que tout s'établit. Le premier pas effraie. Le dernier ne coûte plus rien.

vous efforcez de lui donner un substitut, et de mettre un autre à sa place.

Il n'est aucun mortel aussi sujet à la violence des passions que le dieu des Hébreux. Il se livre sans cesse à l'indignation, à la colère, à la fureur; il passe dans un moment d'un parti à l'autre. Ceux qui parmi vous, galiléens, ont lu le livre auquel les Hébreux donnent le nom de *Nombres*, connaissent la vérité de ce que je dis. Après que l'homme qui avait amené une Madianite, qu'il aimait, eut été tué, lui et cette femme, par un coup de javeline, Dieu dit à Moïse : (*) (*x*) *Phinées, fils d'Eléazar, fils d'Aaron le sacrificateur, a détourné ma colère de dessus les enfans d'Israël, parce qu'il a été animé de mon zèle au milieu d'eux, et je n'ai point consumé et réduit en cendres les enfans d'Israël par mon ardeur.* Peut-on voir une cause plus légère que celle pour laquelle l'écrivain hébreu représente l'Être suprême livré à la plus terrible colère? et que peut-on dire de plus absurde et de plus contraire à la nature de Dieu? Si dix hommes, quinze si l'on veut, mettons en cent, allons plus avant, mille, ont désobéi aux ordres de Dieu, faut-il pour punir dix hommes et même mille, en faire périr vingt-quatre mille (*y*), comme

(*) *Nombres*, chap. XXV, v. 10-12.

(*x*) Rien n'est plus horrible que les assassinats sacrés dont les livres juifs fourmillent. On en compte plus de trois cent mille, et cela pour les causes les plus légères. Heureusement tant d'assassinats sont incroyables. Il faut que ceux qui se plurent à les écrire, eussent des ames aussi insensées qu'atroces. Tous ces contes sont infiniment au-dessous de l'histoire de Gargantua qui avalait sept pèlerins en mangeant des laitues. Du moins Rabelais donnait son extravagant roman pour ce qu'il était, et on ose faire Dieu auteur du roman où il est dit qu'on tue en un jour vingt-quatre mille Juifs pour une Madianite.

(*y*) Voyez : un homme des enfans d'Israël vint, et amena à ses frères une Madianite : ce que Phinées, fils d'Éléazar, ayant vu, il se leva du milieu de l'assemblée, et prit une javeline en main; et il entra

il arriva dans cette occasion? Combien n'est-il pas plus conforme à la nature de Dieu de sauver un coupable avec mille innocens, que de perdre un coupable en perdant mille innocens? Le Créateur du ciel et de la terre se livre à de si grands excès de colère, qu'il a voulu plusieurs fois détruire entièrement la nation des Juifs, cette nation qui lui était si chère. Si la violence d'un génie, si celle d'un simple héros peut être funeste à tant de villes, qu'arriverait-il donc aux démons, aux anges, à tous les hommes sous un dieu aussi violent et aussi jaloux que celui de Moïse?

Comparons maintenant non Moïse, mais le dieu de Moïse, à Lycurgue qui fut un législateur sage; à Solon qui fut doux et clément; aux Romains qui usèrent de tant de bonté et de tant d'équité envers les criminels.

Apprenez, galiléens, combien nos lois et nos mœurs sont préférables aux vôtres. Nos législateurs et nos philosophes nous ordonnent d'imiter les dieux autant que nous pouvons; ils nous prescrivent, pour parvenir à cette imitation, de contempler et d'étudier la nature des choses. C'est dans la contemplation, dans le recueillement, et les réflexions de l'ame sur elle-même que l'on peut acquérir les vertus qui nous approchent des dieux, et nous rendent, pour ainsi dire, semblables à eux. Mais qu'apprend chez les Hébreux l'imitation de leur dieu? elle enseigne aux hommes à se livrer à la fureur, à la colère et à la jalousie la plus cruelle. Phinées, dit le dieu des Hébreux, *a apaisé ma fureur, parce qu'il a été animé de mon zèle contre*

vers l'homme israélite dans la tente, et les transperça tous deux par le ventre, l'homme israélite et la femme; et la plaie fut arrêtée, et il y en eut vingt-quatre mille qui en moururent de cette plaie. *Nomb.* chap. XXV, vers. 6 et suiv.

les enfans d'Israël. Ainsi le dieu des Hébreux cesse d'être en colère, s'il trouve quelqu'un qui partage son indignation et son chagrin. Moïse parle de cette manière en plusieurs endroits de ses écrits.

Nous pouvons prouver évidemment que l'Être suprême ne s'en est pas tenu à prendre soin des Hébreux, mais que sa bonté et sa providence se sont étendues sur toutes les autres nations; elles ont même reçu plus de grâces que les Juifs. Les Égyptiens ont eu beaucoup plus de sages qui ont fleuri chez eux, et dont les noms sont connus. Plusieurs de ces sages ont succédé à Hermès; je parle de cet Hermès, qui fut le troisième de ce nom qui vint en Égypte. Il y a eu chez les Chaldéens et chez les Assyriens un grand nombre de philosophes depuis Annus (*z*) et Bélus; et chez les Grecs une quantité considérable depuis Chiron, parmi lesquels il y a eu des hommes éclairés, qui ont perfectionné les arts, et interprété les choses divines. Les Hébreux se vantent ridiculement d'avoir tous ces grands hommes dans un seul. Mais David et Samson méritent plutôt le mépris que l'estime des gens éclairés. Ils ont d'ailleurs été si médiocres dans l'art de la guerre, et si peu comparables aux Grecs, qu'ils n'ont pu étendre leur domination au-delà des bornes d'un très-petit pays.

Dieu a donné à d'autres nations qu'à celle des Hébreux la connaissance des sciences et de la philosophie.

(*z*) Il est à souhaiter que Julien nous eût dit quels étaient cet Hermès, cet Annus et ce Bélus. Hermès n'est point un nom égyptien. Annus et Bélus ne sont point des noms chaldéens. Hermès était l'ancien Thaut, que Sanchoniathon dit avoir vécu huit cents ans avant lui, et dont il cite les ouvrages. Or Sanchoniathon était contemporain de Moïse tout au moins, s'il n'était pas plus ancien. Nous n'avons aucun fragment de l'antiquité qui parle des livres de Bel qu'on a nommé Bélus. Pour Annus, il est absolument inconnu.

L'astronomie, ayant pris naissance chez les Babyloniens, a été perfectionnée par les Grecs; la géométrie inventée par les Égyptiens pour faciliter la juste division des terres, a été poussée au point où elle est aujourd'hui par ces mêmes Grecs. Ils ont encore réduit en art et fait une science utile des nombres dont la connaissance avait commencé chez les Phéniciens. Les Grecs se servirent ensuite de la géométrie, de l'astronomie, de la connaissance des nombres, pour former un troisième art. Après avoir joint l'astronomie à la géométrie, et la propriété des nombres à ces deux sciences, ils y unirent la modulation, formèrent leur musique, la rendirent mélodieuse, harmonieuse, capable de flatter l'oreille par les accords et par la juste proportion des sons.

Continuerai-je de parler des différentes sciences qui ont fleuri dans toutes les nations, ou bien ferai-je mention des hommes qui s'y sont distingués par leurs lumières et par leur probité? Platon, Socrate, Aristide, Cimon, Thalès, Lycurgue, Agésilas, Archidamus; enfin, pour le dire en un mot, les Grecs ont eu un peuple de philosophes, de grands capitaines, de législateurs, d'habiles artistes; et même les généraux d'armée, qui parmi eux ont été regardés comme les plus cruels et les plus scélérats, ont agi, envers ceux qui les avaient offensés, avec beaucoup plus de douceur et de clémence, que Moïse à l'égard de ceux de qui il n'avait reçu aucune offense.

De quel règne glorieux et utile aux hommes vous parlerai-je? sera-ce de celui de Persée, d'Éaque, ou de Minos, roi de Crête? ce dernier purgea la mer des pirates, après avoir mis les barbares en fuite, depuis la Syrie jusqu'en Sicile. Il établit sa domination, non-seulement sur toutes les villes, mais encore sur toutes les côtes maritimes. Le même Minos, ayant associé

son frère à son royaume, lui donna à gouverner une partie de ses sujets. Minos établit des lois admirables, qui lui avaient été communiquées par Jupiter; et c'était selon ces lois que Rhadamante exerçait la justice.

Mais qu'a fait votre Jésus, qui, après avoir séduit quelques Juifs des plus méprisables, est connu seulement depuis trois cents ans? pendant le cours de sa vie il n'a rien exécuté dont la mémoire soit digne de passer à la postérité, si ce n'est que l'on ne mette au nombre des grandes actions qui ont fait le bonheur de l'univers, la guérison de quelques boiteux et quelques démoniaques (*a*) des petits villages de Bethsaïda et de Béthanie.

Après que Rome eut été fondée, elle soutint plusieurs guerres, se défendit contre les ennemis qui l'environnaient, et en vainquit une grande partie; mais le péril étant augmenté, et par conséquent le secours lui étant devenu plus nécessaire, Jupiter lui donna Numa, qui fut un homme d'une vertu admirable, qui, se retirant souvent dans des lieux écartés, conversait avec les dieux familièrement, et recevait d'eux des avis très-salutaires sur les lois qu'il établit et sur le culte des choses religieuses.

(*a*) C'est ici ce qu'on appelle un argument *ad hominem. Je vous passe la guérison de quelques boiteux, de quelques démoniaques.* Il semble qu'en effet Julien avait le faible de croire à toutes les guérisons miraculeuses d'Esculape, et qu'avec tous les Grecs et tous les Romains il reconnaissait les démoniaques. Toutes les maladies inconnues étaient attribuées aux mauvais génies chez les Romains et chez les Grecs. Les Juifs n'avaient pas manqué d'ajouter cette superstition à toutes celles dont ils étaient accablés. L'exorcisme était depuis longtemps chez eux comme chez les Grecs. Julien dit donc aux chrétiens : Vous exorcisez, et nous aussi; vous guérissez des boiteux, et nous aussi. Il pouvait même ajouter : Vous avez ressuscité des morts, et nous aussi. Car chez les Grecs, Pélops, Hippolyte, Eurydice, furent ressuscités. Apollon fut chassé du ciel pour avoir ressuscité trop de morts. Il semble que les nations aient disputé à qui dirait le plus de sottises.

Il paraît que Jupiter donna lui-même une partie de ces institutions divines à la ville de Rome, par des inspirations à Numa, par la Sybille et par ceux que nous appelons devins. Un bouclier (*b*) tomba du ciel; on trouva une tête en creusant sur le mont Capitolin, d'où le temple du grand Jupiter prit son nom. Mettrons-nous ces bienfaits et ces présens des dieux au nombre des premiers ou des seconds qu'ils font aux nations? Mais vous, galiléens, les plus malheureux des mortels par votre prévention, lorsque vous refusez d'adorer le bouclier tombé du ciel, honoré depuis tant de siècles par vos ancêtres, comme un gage certain de la gloire de Rome, et comme une marque de la protection directe de Jupiter et de Mars, vous adorez le bois d'une croix, vous en faites le signe sur votre front, et vous le placez dans le plus fréquenté de vos appartemens. Doit-on haïr, ou plaindre et mépriser ceux qui passent chez vous pour être les plus prudens, et qui tombent cependant dans des erreurs si funestes? Ces insensés, après avoir abandonné le culte des dieux éternels, suivi par leurs pères, prennent pour leur dieu un homme mort chez les Juifs.

L'inspiration divine que les dieux envoient aux hommes n'est le partage que de quelques-uns, dont le nombre est petit; il est difficile d'avoir part à cet

(*b*) Julien pouvait se passer de citer ce bouclier tombé du ciel. S'il est abominable d'adorer une croix, il est ridicule de révérer un bouclier.

Tous les peuples ont adopté de pareilles rêveries. On gardait dans Jérusalem un boisseau de la manne céleste. Les rois francs ont eu leur ampoule apportée par un pigeon, et leur oriflamme leur fut donnée par un ange. La maison de Lorette est venue par les airs. Ces bêtises sont inventées dans des temps grossiers. On en rit ensuite, et on les laisse subsister pour la populace qui les aime. Mais il vient un temps où le plus bas peuple n'en veut plus. Les savetiers de Stockholm, d'Amsterdam, de Londres, de Berlin, les réprouvent. Il est temps que le reste de l'Europe devienne raisonnable.

avantage, et le temps n'en peut être fixé. Ainsi les oracles et les prophéties non-seulement n'ont plus lieu chez les Grecs, mais même chez les Égyptiens. L'on voit des oracles fameux cesser dans la révolution des temps; c'est pourquoi Jupiter, le protecteur et le bienfaiteur des hommes, leur a donné l'observation des choses qui servent à la divination, afin qu'ils ne soient pas entièrement privés de la société des dieux, et qu'ils reçoivent, par la connaissance de cette science, les choses qui leur sont nécessaires.

Peu s'en est fallu que je n'aie oublié le plus grand des bienfaits de Jupiter et du soleil : ce n'est pas sans raison que j'ai différé d'en parler jusqu'à présent. Ce bienfait ne regarde pas les seuls Grecs, mais toutes les nations qui y ont eu part. Jupiter ayant engendré Esculape (*c*) (ce sont des vérités couvertes par la fable et que l'esprit peut seul connaître), ce dieu de la médecine fut vivifié dans le monde par la fécondité du soleil. Un dieu si salutaire aux hommes étant donc descendu du ciel, sous la forme humaine, parut d'abord

(*c*) Il faut plaindre Julien, s'il a crû de bonne foi à Esculape. Mais il dit, *ce sont des vérités couvertes par la fable*. Il semble que le fond de sa pensée soit seulement que la médecine est un don de Dieu; que la Providence a mis sur la terre les remèdes à côté des maux, et que cette même Providence accorde à quelques hommes le talent très-rare d'être de bons médecins. Il faut du génie dans cet art comme dans tous les autres. Hippocrate était certainement un homme de génie; et quand l'empereur reproche aux Hébreux de n'avoir jamais eu de pareils hommes, le reproche est très-juste. Ils n'eurent d'artistes en aucun genre. Ils avouent eux-mêmes que quand ils voulurent enfin avoir un temple comme les autres nations, au lieu de promener un coffre de bourgade en bourgade, leur magnifique roi Salomon fut obligé de demander des ouvriers au roi de Tyr; ce qui cadre fort mal avec la prétendue sculpture et la prétendue dorure de leur coffre dans le désert. Il faut avoir des forgerons et des menuisiers avant d'avoir des médecins. Le peuple juif fut toujours le plus ignorant des peuples de Syrie : aussi fut-il le plus superstitieux et le plus barbare.

à Épidaure; ensuite il étendit une main secourable par toute la terre. D'abord Pergame se ressentit de ses bienfaits, ensuite l'Ionie et Tarente; quelque temps après, Rome, l'île de Co et les régions de la mer Egée. Enfin toutes les nations eurent part aux faveurs de ce dieu, qui guérit également les maladies de l'esprit et celles du corps, détruit les vices du premier et les infirmités du second.

Les Hébreux peuvent-ils se vanter d'avoir reçu un pareil bienfait de l'Être suprême? Cependant, galiléens, vous nous avez quittés, et vous avez pour ainsi dire passé comme des transfuges auprès des Hébreux. Du moins vous eussiez dû, après vous être joints à eux, écouter leurs discours; vous ne seriez pas actuellement aussi malheureux que vous l'êtes; et quoique votre sort soit beaucoup plus mauvais que lorsque vous étiez parmi nous, on pourrait le regarder comme supportable, si, après avoir abandonné les dieux, vous en eussiez du moins reconnu un, et n'eussiez pas adoré un simple homme comme vous faites aujourd'hui. Il est vrai que vous auriez toujours été malheureux d'avoir embrassé une loi remplie de grossièreté et de barbarie; mais quant au culte que vous auriez, il serait bien plus pur et plus raisonnable que celui que vous professez: il vous est arrivé la même chose qu'aux sangsues; vous avez tiré le sang le plus corrompu et vous avez laissé le plus pur.

Vous n'avez point recherché ce qu'il y avait de bon chez les Hébreux; vous n'avez été occupé qu'à imiter leur mauvais caractère et leur fureur: comme eux vous détruisez les temples et les autels. Vous égorgez non-seulement ceux qui sont chrétiens, auxquels vous donnez le nom d'hérétiques (*d*), parce qu'ils ont des

(*d*) C'est ici que Julien triomphe. La conduite réciproque des atha-

dogmes différens des vôtres sur le Juif mis à mort par les Hébreux; mais les opinions que vous soutenez sont des chimères que vous avez inventées; car ni Jésus ni Paul ne vous ont rien appris sur ce sujet. La raison en est toute simple; c'est qu'ils ne se sont jamais figuré que vous parvinssiez à ce degré de puissance que vous avez atteint. C'était assez pour eux de pouvoir tromper quelques servantes et quelques pauvres domestiques; de gagner quelques femmes et quelques hommes du peuple comme Cornélius et Sergius (*e*). Je consens de

nasiens et des ariens est monstrueuse; et malheureusement les chrétiens ont toujours été agités de cette même fureur, dont les massacres de Paris et d'Irlande ont été la suite exécrable.

Telle a été la funeste contradiction qui fait la base du christianisme, que cette secte a toujours cru aux livres juifs, en abhorrant, en massacrant les Juifs. Phinées fait tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes, donc nous devons tuer tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Moïse en fait égorger un jour vingt-trois mille. Samson met le feu aux moissons de ses maîtres avec trois cents renards liés par la queue. Jahel assassine Sizara, Aod assassine son roi Églon. Judith assassine dans son lit son amant Holopherne. Le sage Salomon assassine son frère Adonias; donc nous devons tuer, brûler, assassiner tous les hérétiques, et les Juifs mêmes qui nous ont enseigné ces homicides.

Or il y a toujours eu chez les chrétiens plusieurs sectes différentes depuis Jésus; toutes se sont appelées hérétiques réciproquement : ainsi chacune a exercé le brigandage et le meurtre de droit divin.

Tantùm relligio potuit suadere malorum.

(Lucrèce, liv. I, v. 113.)

O nature! ô sainte philosophie! éclairez donc enfin ces malheureux; adoucissez leurs abominables mœurs; changez ces monstres en hommes.

(*e*) On a reproché beaucoup à l'empereur Julien d'avoir dit que ce Sergius était un homme du peuple. On lui oppose les *Actes des apôtres* qui disent que Sergius était proconsul de l'île de Chypre. Mais ce n'est pas Julien qui se trompe, c'est le chrétien, demi-juif, auteur des *Actes des apôtres*, quel qu'il soit. Il n'y eut jamais de proconsul en Chypre. Cette île était de la dépendance du proconsul de Cilicie. Ce sont là des choses dont un empereur est mieux instruit qu'un feseur d'actes d'apôtres. Le nom de Sergius est romain.

passer pour un imposteur, si parmi tous les hommes qui, sous le règne de Tibère et de Claude, ont embrassé le christianisme, on peut en citer un qui ait été distingué ou par sa naissance ou par son mérite.

Je sens un mouvement qui paraît m'être inspiré, et qui m'oblige tout à coup, galiléens, à vous demander pourquoi vous avez déserté les temples de nos dieux pour vous sauver chez les Hébreux. Est-ce parce que les dieux ont donné à Rome l'empire de l'univers, et que les Juifs, si l'on excepte un très-court intervalle, ont toujours été les esclaves de toutes les nations? Considérons d'abord Abraham; (*f*) il fut étranger et voyageur dans un pays dont il n'était pas citoyen. Jacob ne servit-il pas en Syrie, ensuite dans la Palestine, et enfin dans sa vieillesse en Égypte? Mais, dira-t-on, est-ce que Moïse ne fit pas sortir d'Égypte

Il n'est pas probable qu'un Romain se soit fait chrétien tout d'un coup sur la parole d'un énergumène tel que Paul, qui lui parlait pour la première fois, et qui ne savait pas la langue latine. Enfin entre un empereur et un homme moitié chrétien, moitié juif, il n'y a pas à balancer. Certainement un empereur aussi instruit que Julien devait mieux connaître les usages des Romains qu'un demi-juif de la lie du peuple, qui écrit les faits et gestes de Paul, de Simon, d'André et de Philippe.

(*f*) L'empereur bat toujours les galiléens par leurs propres armes. Il suppose avec eux qu'ils descendaient d'Abraham, quoique cette généalogie n'ait aucune vraisemblance. Comment un Chaldéen aurait-il quitté un si beau pays pour aller s'établir dans les rochers de la Palestine par ordre de Dieu? Toute l'histoire d'Abraham est aussi fabuleuse que celle de Moïse. Le fils d'un potier de Mésopotamie qui se transplante vers Hébron, et qui de là va à la cour de Pharaon chercher du blé à cinq cents milles, est bien extraordinaire. Mais qu'il vende en quelque sorte sa vieille femme au roi d'Égypte, ce n'est qu'une extravagance dégoûtante. Il ne manquait à ces plates aventures que de vendre encore sa belle-femme, âgée de soixante et quinze ans, à un prétendu roi du désert de Guérar, et c'est à quoi la *Bible* ne manque pas. Toute l'histoire d'Abraham est absurde. Julien n'en relève pas le ridicule, parce que son principal objet est le ridicule des galiléens.

les descendans de Jacob, et ne les arracha-t-il pas de la maison de servitude? A quoi servit aux Juifs, quand ils furent dans la Palestine, leur délivrance d'Égypte? Est-ce que leur fortune en devint meilleure? Elle changea aussi souvent que la couleur du caméléon. Tantôt soumis à leurs juges, tantôt à des étrangers, ensuite à des rois, que leur Dieu ne leur accorda pas de bonne grâce; forcé par leur importunité, il consentit à leur donner des souverains, les avertissant qu'ils seraient plus mal sous leurs rois qu'ils ne l'avaient été auparavant. Cependant, malgré cet avis, ils cultivèrent et habitèrent plus de quatre cents ans leur pays. Ensuite ils furent esclaves des Assyriens, des Mèdes, des Perses; et ils sont les nôtres aujourd'hui.

Ce Jésus que vous prêchez, ô galiléens! fut un sujet de César. Si vous refusez d'en convenir, je vous le prouverai bientôt, et même dès à présent. Ne dites-vous pas qu'il fut compris, avec son père et sa mère, dans le dénombrement sous Cirénius (*g*)? Dites-moi

(*g*) Remarquez attentivement que l'empereur ne dit pas que Jésus soit né sous Cirénius; ce serait une ignorance impardonnable. Il dit que les chrétiens le font naître sous ce proconsul. En effet c'est ce qu'on lit dans l'*Évangile* attribué à Luc, chap. II, v. 2. Or, rien n'est plus faux. Il est constant par tous les monumens de l'histoire que c'était Varus qui gouvernait alors la Syrie, et que Cirénius n'eut cette place que dix ans après l'année où l'on place la naissance de Jésus. Cet anachronisme démontre le mensonge. Il est visible que Julien releva cette impertinence, et que Cyrille n'ayant rien à répondre, la retrancha des fragmens qu'il osait vouloir réfuter.

Ne dites-vous pas qu'il fut compris avec ses père et mère dans le dénombrement sous Cirénius? Il est naturel qu'après ces mots Julien en montre toute la turpitude, et qu'il fasse voir qu'il n'y eut alors ni de Cirénius, ni de dénombrement. Mais point du tout, vous trouvez tout de suite ces mots : *Dites-moi quel bien il a fait après sa naissance?* Cela n'est point lié, cela n'a point de sens. Quel rapport le bien que Jésus n'a pas fait après sa naissance peut-il avoir avec Cirénius et un faux dénombrement! Il est clair qu'il y a ici une grande lacune. Julien a dû dire. Vous êtes des imposteurs ignorans; vous ne

quel bien a-t-il fait après sa naissance à ses concitoyens, et quelle utilité ils en ont retirée? ils n'ont pas voulu croire en lui, et ont refusé de lui obéir. Mais comment est-il arrivé que ce peuple, dont le cœur et l'esprit avaient la dureté de la pierre, ait obéi à Moïse, et qu'il ait méprisé Jésus, qui, selon vos discours, commandait aux esprits, marchait sur la mer, chassait les démons, et qui même, s'il faut vous en croire, avait fait le ciel et la terre? Il est vrai qu'aucun de ses disciples n'a jamais osé dire rien qui concerne ce dernier article, si ce n'est Jean (*h*), qui

savez ni en quelle année votre Jésus est né, ni sous quel proconsul. Vous imaginez dans le galetas où vous avez écrit ce tissu d'absurdités, qu'il y eût un dénombrement universel, ce qui est très-faux; mais en quelque temps et en quelque endroit que Jésus soit né, quel bien a-t-il fait?

Tel est le sens clair et naturel du texte.

Quel bien a-t-il fait? ce n'est pas assurément aux Juifs qui sont devenus le plus malheureux peuple du globe; ce n'est pas à l'empire romain dont les tristes débris languissent sur les bords du Danube; ce n'est pas aux chrétiens qui se sont continuellement déchirés. Si, pendant sa vie, on suppose pour lui faire honneur qu'il a chassé du temple des marchands qui devaient y être; qu'il a ruiné un marchand de cochons en les noyant; qu'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps des figues;* que le diable l'a emporté sur le haut d'une montagne, etc. etc.; voilà certes de grands biens faits à la terre! voilà des actions dignes d'un Dieu!

(*h*) L'empereur n'examine pas si cet *Évangile* est en effet de Jean. Il n'entre dans aucune discussion critique sur ces évangiles qui furent si ignorés des Romains pendant près de trois cents ans, qu'aucun auteur romain ne cite jamais le mot d'*évangile.* Il y en avait cinquante-quatre faits en divers temps par les différentes sectes des chrétiens. Il est évident que celui qui fut attribué à Jean fut composé par un platonicien qui n'était que médiocrement au fait de la secte juive; car il fait dire à Jésus beaucoup de choses que Jésus n'a jamais pu dire, entre autres celles-ci, chap. XIII, v. 34: *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.* Ce commandement était fort ancien. La loi mosaïque avait dit, *Lévitique*, ch. XIX, v. 18: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

Observons que le mot de *verbe,* la doctrine de verbe furent entièrement inconnus aux Juifs et aux premiers chrétiens. Quelques Juifs

s'est même expliqué là-dessus d'une manière très-obscure et très-énigmatique : mais enfin convenons qu'il a dit clairement que Jésus avait fait le ciel et la terre. Avec tant de puissance, comment n'a-t-il pu faire ce que Moïse avait exécuté, et par quelle raison n'a-t-il pas opéré le salut de sa patrie, et changé les mauvaises dispositions de ses concitoyens?

Nous reviendrons dans la suite à cette question, lorsque nous examinerons les prodiges et les mensonges dont les *Evangiles* sont remplis. Maintenant je vous demande quel est le plus avantageux, de jouir perpétuellement de la liberté, de commander à la plus grande partie de l'univers, ou d'être esclave et soumis à une puissance étrangère? Personne n'est assez insensé pour choisir ce dernier parti; car quel est l'homme assez stupide pour aimer mieux être vaincu que de vaincre à la guerre? Ce que je dis étant évident, montrez-moi chez les Juifs quelque héros qui soit comparable à Alexandre et à César. Je sais que j'outrage ces grands hommes de les comparer à des Juifs; mais je les ai nommés parce qu'ils sont très-illustres. D'ailleurs je n'ignore pas qu'il y a des généraux qui, leur étant bien inférieurs, sont encore supérieurs aux Juifs les plus célèbres, et un seul de ces hommes est préférable à tous ceux que la nation des Hébreux a produits.

Passons de la guerre à la politique : nous verrons

attendaient toujours un libérateur, un messie; mais jamais un verbe. La doctrine du premier chapitre attribuée à Jean est probablement d'un chrétien platonicien d'Alexandrie. Si tous ces différens Évangiles se contredisent, ce n'est pas merveilles. Ils étaient tous faits secrètement dans de petites sociétés éloignées les unes des autres, on ne les communiquait pas même aux catéchumènes. C'était un secret religieux; pendant près de deux siècles, aucun Romain n'en eut connaissance. Et après cela des Abadies, des Houtevilles auront l'impudence de nous dire que les *Évangiles* ont été authentiques! Fourbes insensés, montrez-moi un seul historien romain qui ait connu le mot d'*évangile*.

que les lois civiles, la forme des jugemens, l'administration des villes, les sciences et les arts n'eurent rien que de misérable et de barbare chez les Hébreux (*i*), quoique Eusèbe veuille qu'ils aient connu la versification, et qu'ils n'aient pas ignoré la logique. Quelle école de médecine les Hébreux ont-ils eue semblable à celle d'Hippocrate, et à plusieurs autres qui furent établies après la sienne?

Mettons en parallèle le très-sage Salomon avec Phocylide, avec Théogonis, ou avec Isocrate; combien l'Hébreu ne sera-t-il pas inférieur au Grec! Si l'on compare les *Avis* d'Isocrate avec les *Proverbes* de Salomon, l'on verra aisément que le fils de Théodore l'em-

(*i*) Les Juifs furent toujours plongés dans la plus crasse ignorance jusqu'au neuvième siècle de notre ère vulgaire, où ils apprirent quelque chose dans les écoles des Arabes.

Les mots même de géométrie, d'astronomie, ne se trouvent dans aucun de leurs livres antérieurs à cette époque. Ils avaient de la musique, mais à la manière des sauvages, sans clef, sans mode. L'art de noter les tons leur était inconnu. Ils apprenaient par routine des chants qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours. Quiconque les a entendus dans leurs synagogues a cru entendre chanter les diables. Leurs hurlemens qu'ils appellent musique, sont si insupportables aux oreilles les moins délicates, qu'on appelle communément sabbat un bruit discordant et désagréable. Quand des clameurs confuses se font entendre, on dit : quel sabbat! A l'égard d'écoles de médecine, ils n'en eurent jamais. Il aurait fallu connaître l'anatomie, et ce nom fut autant ignoré d'eux que les termes de géométrie, d'astronomie, de physique, et même de chirurgie. Il y eut chez eux des charlatans, mais jamais des médecins qui eussent étudié le corps humain et la matière médicale. Leur chirurgie consistait à panser les blessures avec du vin et de l'huile. L'usage de quelques simples préparés par des femmes leur tenait lieu de tous médicamens; et en cela seul ils étaient peut-être plus heureux que nous. Dans leurs maladies graves, ils avaient recours à leurs prêtres, à leurs devins, à leurs voyans, qu'ils appelèrent depuis prophètes, comme les caraïbes à leurs jongleurs. Quand les Juifs connurent les diables, ils leur attribuèrent toutes les maladies. Donc elles ne pouvaient être guéries que par les prêtres. Celui qui réchappait croyait que le prêtre l'avait guéri. Celui qui mourait était enterré.

porte beaucoup sur le roi très-sage. Mais, dira-t-on, Salomon avait été instruit divinement dans le culte et la connaissance de son Dieu : qu'importe? le même Salomon n'adora-t-il pas nos dieux, trompé (*k*), à ce que disent les Hébreux, par une femme? Ainsi donc le très-sage Salomon ne put vaincre la volupté; mais

(*k*) L'empereur Julien n'examine pas si l'histoire de Salomon est vraie, et s'il a écrit les livres qu'on lui attribue. Il s'en tient à ce que les Juifs en disent. L'immensité de ses richesses et le nombre de ses femmes et de ses livres étonnent les pauvres gens de ce siècle. Mille femmes dans sa maison, à deux servantes seulement pour chaque dame, c'était trois mille femmes sous le même toit. S'il fesait, comme Doujat et Tiraqueau, un enfant à chaque femme et un livre par an, voilà de quoi peupler et de quoi instruire toute la terre.

Il n'était pas moins grand mangeur que grand auteur. Le III[e] livre des *Rois*, chap. IV, v. 22 et 23, nous apprend qu'on consommait par jour, pour sa seule table, *quatre-vingt-dix tonneaux de farine, trente bœufs, cent moutons, autant de gibier, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages et de volaille.* Il n'est point parlé du vin; mais puisque Salomon mangeait quatre-vingt-dix tonneaux de farine chaque jour, il est à croire qu'il avalait quatre-vingt-dix queues de vin. Ses écuries étaient encore plus admirables que ses cuisines : car le Saint-Esprit assure positivement, v. 26, *qu'il avait quarante mille écuries pour ses chevaux de carrosse, et douze mille chevaux de selle.* Il est vrai que le même Saint-Esprit, dans les *Paralipomènes*, liv. II, chap. I, v. 14, avoue ingénument que Salomon n'eut *que quatorze cents carrosses et douze mille chevaux de selle;* mais aussi il faut considérer que ce même Saint-Esprit, se repentant de lui avoir donné si peu de chevaux au chap. I, lui en accorde *quarante mille pour ses écuries*, au chap. IX, v. 25, *outre douze mille cavaliers.* Il faut avouer que de tous les rois qui ont fait des livres, il n'y en a aucun qui ait eu autant de carrosses que Salomon, pas même le roi de Prusse; mais je crois que ce roi, tout huguenot qu'il est, a une meilleure cavalerie que Salomon. J'accorde en récompense qu'il a fait moins de proverbes. Mais il a fait des lois. Il a écrit l'histoire de son pays, qui vaut mieux que l'histoire juive.

A l'égard des livres de Salomon, qui connut tout depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, on pourrait les mettre avec ses sept cents épouses et ses trois cents concubines. Il est fort vraisemblable que quelque bel-esprit juif donna ses rêveries sous le nom de Salomon, long-temps après le règne de ce prince. Il n'y a pas dans les *Proverbes* une sentence qui fasse apercevoir que c'est un roi qui parle.

La divination est sur les lèvres du roi, et sa bouche ne trompera

les discours d'une femme vainquirent le très-sage Salomon. O grandeur de vertu! ô richesses de sagesse! Galiléens, si Salomon s'est laissé vaincre par une femme, ne l'appelez plus sage : si au contraire vous croyez qu'il a été véritablement sage, ne pensez pas qu'il se soit laissé honteusement séduire. C'est par prudence, par sagesse, par l'ordre même de son Dieu, que vous croyez s'être révélé à lui, qu'il a honoré les autres

point dans ses jugemens. (Quel est le souverain assez fat pour parler ainsi de lui-même?)

La colère du roi est un avant-coureur de la mort, l'homme sage tâchera de l'apaiser.

La vie est dans la gaieté du visage du roi, et sa clémence est comme une pluie du soir. (Ne sont-ce pas là des discours d'esclave? est-ce ainsi qu'un prince s'explique?)

Celui qui cache son blé est maudit des peuples, et ceux qui vendent leurs blés sont bénis.) Ce proverbe est apparemment d'un boulanger.)

L'espérance de celui qui attend est une perle très-agréable : de quelque côté qu'il se tourne, il agit prudemment. (On ne voit pas trop en quoi consiste la beauté de ce proverbe; il ressemble à *Fiche ton nez dans mon épaule, et tu y trouveras du beurre salé.*)

La description, au chapitre VII, d'une gourgandine qui attend un jeune homme au coin d'une rue, n'est pas assurément d'une grande finesse. Julien ne se trompe pas en disant que les Grecs écrivaient mieux.

Les chrétiens ont poussé la sottise non-seulement jusqu'à croire ou à tâcher de croire ces livres d'un petit peuple détesté et persécuté par eux, mais jusqu'à admirer le style plat et grossier dans lequel ils sont écrits. C'est du sublime à ce que disent les pédans de collége. Virgile n'a fait rien de si beau que ce verset d'un psaume : *Ouvre ta bouche bien grande, et tu la trouveras remplie de viande.* Tibulle n'a rien écrit de si délicat que le *Cantique des cantiques;* car il n'y est parlé que de tétons, de baisers sur la bouche, du doigt mis dans l'ouverture, et du ventre qui éprouve de petits tressaillemens. Il faut absolument que ce soit le roi Salomon qui ait composé cette églogue ordurière. Il n'y a qu'un roi qui ait pu parler d'amour avec tant de finesse et de grâce. Et encore faut-il que ce soit un roi inspiré par Dieu même; car les ordures dont le *Cantique des cantiques* est plein, sont visiblement le mariage de Jésus et de son église. Julien ne nie pas qu'elle ait épousé Jésus, et qu'elle ait eu pour dot le sang des peuples; mais il nie que le paillard Salomon soit un grand écrivain.

dieux. L'envie est une passion indigne des hommes vertueux, à plus forte raison des anges et des dieux. Quant à vous, galiléens, vous êtes fortement attachés à un culte particulier : c'est là une vaine ambition, et une gloire ridicule dont les dieux ne sont pas susceptibles.

Pourquoi étudiez-vous dans les écoles des Grecs, si vous trouvez toutes les sciences abondamment dans vos Écritures? Il est plus nécessaire que vous éloigniez ceux qui sont de votre religion, des écoles de nos philosophes, que des sacrifices et des viandes offertes aux dieux : car votre Paul dit (*), *celui qui mange ne blesse point.* Mais dites-vous, la conscience de votre frère, qui vous voit participer aux sacrifices, est offensée : ô les plus sages des hommes! *pourquoi la conscience de votre frère n'est-elle pas offensée d'une chose bien plus dangereuse pour votre religion?* car par la fréquentation des écoles de nos maîtres et de nos philosophes, quiconque est né d'une condition honorable parmi vous abandonne bientôt vos impiétés. Il vous est donc plus utile d'éloigner les hommes des sciences des Grecs que des victimes. Vous n'ignorez pas d'ailleurs combien nos instructions sont préférables aux vôtres pour acquérir la vertu et la prudence. Personne ne devient sage et meilleur dans vos écoles, et n'en rapporte aucune utilité : dans les nôtres, les tempéramens les plus vicieux et les caractères les plus mauvais sont rendus bons, malgré les oppositions que peuvent apporter à cet heureux changement la pesanteur de l'ame et le peu d'étendue de l'esprit. S'il se rencontre dans nos écoles une personne d'un génie heureux, il paraît bientôt comme un présent que les dieux

(*) *Épître aux Romains*, chap. XIV, v. 3.

font aux hommes pour leur instruction, soit par l'étendue de ses lumières, soit par les préceptes qu'il donne, soit en mettant en fuite les ennemis de sa patrie, soit en parcourant la terre pour être utile au genre humain, et devenant par là égal aux plus grands héros...... Nous avons des marques évidentes de cette vérité. Il n'en est pas de même parmi vos enfans, et surtout parmi ceux que vous choisissez pour s'appliquer à l'étude de vos Écritures. Lorsqu'ils ont atteint un certain âge, ils sont un peu au-dessus des esclaves. Vous pensez, quand je vous parle ainsi, que je m'éloigne de la raison, cependant vous en êtes vous-mêmes si privés, et votre folie est si grande, que vous prenez pour des instructions divines celles qui ne rendent personne meilleur, qui ne servent ni à la prudence, ni à la vertu, ni au courage; et lorsque vous voyez des gens qui possèdent ces vertus, vous les attribuez aux instructions de Satan, et à celles de ceux que vous dites l'adorer.

Esculape guérit nos corps, les muses instruisent notre ame; Apollon et Mercure nous procurent le même avantage; Mars et Bellone sont nos compagnons et nos aides dans la guerre; Vulcain nous instruit de tout ce qui a rapport aux arts; Jupiter, et Pallas, cette vierge née sans mère, règlent toutes ces choses. Voyez donc par combien d'avantages nous sommes supérieurs, par les conseils, par la sagesse, par les arts, soit que vous considériez ceux qui ont rapport à nos besoins, soit que vous fassiez attention à ceux qui sont simplement une imitation de la belle nature, comme la sculpture, la peinture: ajoutons à ces arts l'économie, et la médecine, qui, venant d'Esculape, s'est répandue par toute la terre, et y a apporté de grandes commodités dont ce Dieu nous fait jouir. C'est lui qui m'a guéri de plusieurs

maladies, et qui m'a appris les remèdes qui étaient propres à leur guérison : Jupiter en est le témoin (*l*). Si nous sommes donc plus avantagés que vous des dons de l'ame et du corps, pourquoi, en abandonnant toutes ces qualités si utiles, avez-vous embrassé des dogmes qui vous en éloignent?

Vos opinions sont contraires à celles des Hébreux (*m*) et à la loi qu'ils disent leur avoir été donnée

(*l*) Il est triste que Julien atteste le maître des dieux qu'il a appris la médecine d'Esculape. Il regarde comme des inspirations d'Esculape quelques remèdes qu'il a découverts par la sagacité de son génie. Il est bien vrai qu'à parler rigoureusement on peut regarder tout comme un don de Dieu. Toute découverte que fait un homme de génie n'est que le résultat des idées que Dieu nous donne ; car nous ne nous donnons rien nous-mêmes, nous recevons tout. Homère reçut de Dieu le don de l'invention et de l'harmonie en poésie; Archimède reçut le don de l'invention en mathématiques ; Hippocrate celui du pronostic en médecine; mais le texte de Julien semble supposer une inspiration particulière. Ce passage pris à la lettre serait moins d'un philosophe que d'un enthousiaste. Nous pensons qu'il ne faut l'entendre que dans un sens philosophique, et que Julien ne veut dire autre chose, sinon que tous les dons du génie sont des dons de la Divinité.

(*m*) Julien met ici le doigt dans la plaie. Il est démontré que de son temps les dogmes des chrétiens étaient absolument contraires non-seulement à ceux des Juifs, mais à ceux de Jésus. Rien ne s'écarte plus de la loi du Christ que le christianisme. Jésus fut circoncis, Jésus recommanda l'observation de la loi mosaïque, Jésus ne mangea point de cochon, il ne dit pas un mot de la trinité, pas un mot du péché originel. On ne voit pas que Jésus ait jamais dit la messe. Le mot de sacrement ne se trouve pas plus dans l'*Évangile* que dans le *Pentateuque*. Les chrétiens ont changé de siècle en siècle toute sa religion, et ce qui est très-étrange, mais très-vrai, c'est que le mahométisme approche beaucoup plus de la religion de Jésus que le christianisme ; car les musulmans sont circoncis comme lui, s'abstiennent du cochon comme lui, croient en un seul Dieu comme lui; ils n'ont point imaginé de sacremens, ils n'ont point de simulacres. Si Jésus revenait au monde, et qu'il entrât dans la cathédrale de Rome, chargée de peintures et de sculptures, retentissante des voix de deux cents châtrés; s'il y voyait un homme coiffé de trois couronnes, adoré sur un autel, et s'imaginant commander aux rois, de bonne foi reconnaîtrait-il sa religion?

par Dieu. Après avoir abandonné la croyance de vos pères, vous avez voulu suivre les écrits des prophètes, et vous êtes plus éloignés aujourd'hui de leurs sentimens que des nôtres. Si quelqu'un examine avec attention votre religion, il trouvera que vos impiétés viennent en partie de la férocité et de l'insolence des Juifs, et en partie de l'indifférence et de la confusion des Gentils. Vous avez pris des Hébreux et des autres peuples ce qu'ils avaient de plus mauvais, au lieu de vous approprier ce qu'ils avaient de bon. De ce mélange de vices vous en avez formé votre croyance. Les Hébreux ont plusieurs lois, plusieurs usages, et plusieurs préceptes utiles pour la conduite de la vie. Leur législateur s'était contenté de ne rendre aucun hommage aux dieux étrangers, et d'adorer le seul Dieu, *dont la portion est son peuple, et Jacob le lot de son héritage.* A ce premier précepte Moïse en ajoute un second (*n*) : *Vous ne maudirez point les dieux.* Mais les Hébreux dans la suite voulant,

(*n*) Il est dit expressément dans l'*Exode*, chap. XXII, v. 28 : *Vous ne maudirez point les dieux*; mais on ne sait pas trop ce que ce passage signifie. Les anciens Juifs comme Flavien Josèphe et Philon l'entendent à la lettre. Vous ne maudirez point les dieux étrangers, de peur qu'ils ne maudissent le vôtre. C'est le sentiment d'Origène. On a prétendu depuis que par les dieux il faut entendre les juges du peuple d'Israël; mais il semble bien ridicule de donner le nom de dieux à des juges. Lorsqu'on donne des lois, on ne se sert point de métaphores si recherchées. On emploie le mot propre, on ne trompe point par des équivoques ceux à qui l'on parle. Toutefois il faut avouer que la langue hébraïque était si pauvre, si confuse, si mal ordonnée, qu'il n'y a presque pas un passage important dans les livres juifs qui ne soit susceptible de trois ou quatre sens différens; c'est la langue de la confusion, c'est la véritable tour de Babel, et c'est dans ce cloaque d'équivoques que des fourbes ambitieux ont puisé des dogmes qui ont répandu sur une grande partie de la terre cet esprit de dispute, de fourberie, de méchanceté qui arma tant de peuples les uns contre les autres, et qui fit répandre des torrens de sang.

par un crime et une audace détestables, détruire les religions de toutes les autres nations, tirèrent du dogme d'honorer un seul dieu la pernicieuse conséquence qu'il fallait maudire les autres. Vous avez adopté ce principe cruel, et vous vous en êtes servis pour vous élever contre tous les dieux, et pour abandonner le culte de vos pères, dont vous n'avez retenu que la liberté de manger toute sorte de viandes. S'il faut que je vous dise ce que je pense, vous vous êtes efforcés de vous couvrir de confusion; vous avez choisi parmi les dogmes que vous avez pris, ce qui convient également aux gens méprisables de toutes les nations; vous avez pensé devoir conserver dans votre genre de vie ce qui est conforme à celui des cabaretiers, des publicains, des baladins; et de cette espèce d'hommes qui leur ressemblent.

Ce n'est pas aux seuls chrétiens qui vivent aujourd'hui à qui l'on peut faire ces reproches : ils conviennent également aux premiers, à ceux mêmes qui avaient été instruits par Paul. Cela paraît évident par ce qu'il leur écrivait; car je ne crois pas que Paul eût été assez impudent pour reprocher, dans ses lettres, des crimes à ses disciples, dont ils n'avaient pas été coupables. S'il leur eût écrit des louanges, et qu'elles eussent été fausses, il aurait pu en avoir honte, et cependant tâcher, en dissimulant, d'éviter le soupçon de flatterie et de bassesse; mais voici ce qu'il leur demandait sur leurs vices (o) : *Ne tombez pas dans l'erreur : les*

(o) C'est dans la première épître aux Corinthiens, ch. VI, v. 9-11. Plusieurs anciens exemplaires grecs portent : *Vous avez été tout cela, kai tauta tines esté;* mais tous les anciens exemplaires latins portent : *Et hæc quidem fuistis*, et non pas *quidam fuistis*. Il importe peu de savoir si les garçons de boutique de Corinthe à qui Paul écrit cette lettre avaient tous été ivrognes, voleurs, paillards et sodomites, ou

idolâtres, les adultères, les paillards, ceux qui couchent avec les garçons, les voleurs, les avares, les ivrognes, les querelleurs ne posséderont pas le royaume des cieux. Vous n'ignorez pas, mes frères, que vous aviez autrefois tous ces vices, mais vous avez été plongés dans l'eau, et vous avez été sanctifiés au nom de Jésus-Christ. Il est évident que Paul dit à ses disciples, qu'ils avaient eu les vices dont il parle, mais qu'ils avaient été absous et puri-

si la plus grande partie avaient eu toutes ces belles qualités. La question est de savoir si de l'eau fraîche peut laver tant de crimes; c'est là de quoi il est question.

Ah! nimiùm faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aquâ!

(OVID. Fast., lib. II, v. 46.)

Les expiations furent le principal objet de toutes les religions. Les charlatans de tous les pays firent aisément accroire à la populace qu'on lave l'ame comme on lave le corps. On croit que les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent ces ablutions. Les prêtres égyptiens baptisaient tous leurs initiés; les Juifs prirent bientôt cette coutume ainsi que tant d'autres cérémonies égyptiennes. Non-seulement on arrosait les prêtres quand on les consacrait, mais on arrosait les lépreux quand on les supposait guéris. Le baptême des prosélytes se faisait par l'immersion totale du corps. Une femme étrangère enceinte qui embrassait la religion juive était mise toute nue dans l'eau; il fallait même qu'elle y plongeât la tête, et alors l'enfant dont elle accouchait était réputé Juif.

D'ordinaire il n'appartenait qu'aux prêtres de baptiser; mais ceux qui se disaient prophètes sans être prêtres, se mêlaient de baptiser aussi. Jean le baptiseur, se donnant pour prophète, se mit à baptiser dans le Jourdain tous ceux qui voulaient expier leurs crimes, et il eut même des disciples qui firent une secte nouvelle, laquelle subsiste encore vers l'Arabie. Jésus fut baptisé par lui, et ne baptisa jamais personne. Les chrétiens attachèrent depuis à leur baptême une vertu singulière. Le vol, le meurtre, le parricide, tout était expié au nom de leur trinité; c'est ce que Julien semble avoir ici principalement en vue; il se souvenait que Constantin son grand-père et Constance son oncle avaient attendu l'heure de leur mort pour être baptisés, dans la ridicule espérance qu'un bain d'eau froide leur donnerait une vie éternellement heureuse, après s'être souillés à loisir d'incestes, de rapines, de meurtres et de parricides.

fiés par une eau qui a la vertu de nettoyer, de purger, et qui pénètre jusqu'à l'ame. Cependant l'eau du baptême n'ôte point la lèpre, les dartres, ne détruit pas les mauvaises tumeurs, ne guérit ni la goutte ni la dyssenterie, ne produit enfin aucun effet sur les grandes et les petites maladies du corps, mais elle détruit l'adultère, les rapines, et nettoie l'ame de tous ses vices.

Les chrétiens soutiennent qu'ils ont raison de s'être séparés des Juifs. Ils prétendent être aujourd'hui les vrais Israélites, et les seuls qui croient à Moïse, et aux prophètes qui lui ont succédé dans la Judée. Voyons donc en quoi ils sont d'accord avec ces prophètes : commençons d'abord par Moïse qu'ils prétendent avoir prédit la naissance de Jésus. Cet Hébreu dit, non pas une seule fois, mais deux, mais trois, mais plusieurs, qu'on ne doit adorer qu'un dieu, qu'il appelle le Dieu suprême : il ne fait jamais mention d'un second dieu suprême. Il parle des anges, des puissances célestes, des dieux des nations; il regarde toujours le Dieu suprême comme le Dieu unique; il ne pensa jamais qu'il y en eût un second qui lui fût semblable, ou qui lui fût inégal, comme le croient les chrétiens. Si vous trouvez quelque chose de pareil dans Moïse, que ne le dites-vous? vous n'avez rien à répondre sur cet article; c'est même sans fondement que vous attribuez au fils de Marie ces paroles (*p*) : *Le Seigneur votre Dieu*

(*p*) Le raisonnement de l'empereur est très-convaincant. Ce passage du *Deutéronome*, ch. XVIII, v. 15, ne peut guère regarder que Josué qui succéda à Moïse. On ne peut s'étonner assez de l'audace des premiers chrétiens qui corrompaient tous les passages des anciens livres juifs pour y trouver des prédictions de leur Jésus. Si Issacar est comparé à un âne, cela veut dire que Jésus entrera dans Jérusalem sur un âne. Si le prophète Isaïe dit qu'une femme ou fille accouchera d'un garçon qui s'appellera : *Partagez vite les dépouilles*, cela signifie que Marie femme du charpentier Joseph, qui avait déjà deux

vous suscitera un prophète, tel que moi, dans vos frères et vous l'écouterez. Cependant, pour abréger la dispute, je veux bien convenir que ce passage regarde Jésus. Voyez que Moïse dit qu'il sera semblable à lui, et non pas à Dieu. qu'il sera pris parmi les hommes, et non pas chez Dieu. Voici encore un autre passage, dont vous vous efforcez de vous servir : *Le prince ne manquera point dans Juda, et le chef d'entre ses jambes;* cela ne peut être attribué à Jésus, mais au royaume de David qui finit sous le roi Zédéchias. D'ailleurs l'Écriture, dans ce passage que vous citez, est certainement interpolée, et on lit le texte de deux manières différentes (*q*) : *Le prince ne man-*

enfans, accouchera de Jésus et demeurera vierge. Il ne faut pourtant pas s'étonner que de pareilles allusions, de pareilles prédictions trompassent les ignorans et les faibles. Des enthousiastes leur disaient : Tenez, lisez, voyez; Jésus a été prédit partout; Jésus est Dieu : il viendra bientôt dans une nuée pour vous juger. Le monde va finir; il l'a prédit lui-même : donnez-nous votre argent et vous aurez le royaume des cieux. Les femmelettes de tous les pays se laissent prendre à ces piéges. La canaille s'attroupe autour du charlatan, et enfin les grands sont obligés de suivre cette canaille devenue trop formidable.

(*q*) L'empereur a évidemment raison, et de telles absurdités devaient le mettre en colère. C'était une ancienne erreur asiatique d'imaginer que les dernières paroles des mourans étaient des espèces de prédictions. Dans cette idée, l'auteur de la fable de la *Genèse* imagine que Jacob fait un testament prophétique, et c'est sur ce modèle qu'un chrétien du premier siècle fabriqua aussi le testament des douze patriarches que nous avons encore tout entier, et qui est aussi absurde que le testament du père Jacob. Ce Jacob assemble donc ses enfans autour de lui, *Genèse*, chap. XLIX; il dit à Ruben qu'il ne sera pas fort riche, parce qu'il a couché avec sa belle-mère. Il maudit Siméon et Lévi, et cependant Lévi eut le meilleur partage, puisqu'il eut la dîme. Il fait la meilleure part à Juda, et il faut bien que ce soit quelqu'un de la tribu de Juda qui ait forgé ce beau testament.

Juda est un jeune lion, il ira à la proie, ses frères le loueront, la verge d'entre les cuisses ne sera point ôtée de Juda jusqu'à ce que Siloh vienne : Juda liera son ânon et son ânesse à la vigne, il lavera sa robe dans le vin.

quera pas dans Juda, et le chef d'entre ses jambes, jusques à ce que les choses qui lui ont été réservées arrivent; mais vous avez mis à la place de ces dernières paroles, *jusques à ce que ce qui a été réservé arrive.* Cependant, de quelque manière que vous lisiez ce passage, il est manifeste qu'il n'y a rien là qui regarde Jésus, et qui puisse lui convenir : il n'était pas de Juda, puisque vous ne voulez pas qu'il soit né de Joseph; vous soutenez qu'il a été engendré par le Saint-Esprit. Quant à Joseph, vous tâchez de le faire descendre de Juda, mais vous n'avez pas eu assez d'adresse

Zabulon sera sur le bord de la mer. (En cela le bon homme se trompa; Zabulon n'eut jamais de port.)

Issacar sera comme un âne. (Quand Jacob en aurait dit autant des onze autres tribus, il ne se serait pas trompé.)

Dan sera une couleuvre dans le chemin, et mordra le pied du cheval. (Remarquez que plusieurs pères ont cru que l'antechrist viendrait de la tribu de Dan.)

Gad sera troussé pour combattre et pour s'enfuir.

Nephtali est un cerf donnant des discours de beauté.

Le fils de Joseph croît, et les filles ont couru sur la muraille. C'est de là que sort le pasteur, caillou d'Israël.

Si on y avait songé, le pasteur caillou d'Israël aurait bien plus désigné Jésus qu'on appelle le bon pasteur et la pierre angulaire, que non pas le lion de Juda; car en quoi Jésus a-t-il été un lion? C'est donc la verge et le chef d'entre les cuisses, qui selon les pères grecs est une prophétie de Jésus. Quelle pitié et quel comble de bêtise! Les centuries de Nostradamus ne sont-elles pas cent fois plus raisonnables?

Voyez avec quelle force ces extravagances sont réfutées par le curé Meslier. Ce curé était véritablement le bon pasteur. Il donna tous les ans à ses pauvres paroissiens ce qu'il avait épargné sur son modique revenu. Il demanda pardon à Dieu en mourant d'avoir enseigné le christianisme. Son testament, qui a été imprimé plusieurs fois, vaut mieux sans doute que le testament de Jacob. Il rend raison avec une simplicité naïve de son horreur pour la religion sophistique. Il montre le ridicule de toutes ces prétendues prophéties, de tous ces miracles, de tous ces engins dont les scélérats se sont servis pour enlacer des imbéciles, et pour les rendre quelquefois aussi méchans, aussi barbares qu'eux-mêmes.

pour y parvenir, et l'on reproche avec raison à Matthieu et à Luc d'être opposés l'un à l'autre dans la généalogie de Joseph.

Nous examinerons la vérité de cette généalogie dans un autre livre (*r*), et nous reviendrons actuellement au fait principal. Supposons donc que Jésus soit un prince sorti de Juda, il ne sera pas *un dieu venu de Dieu*, comme vous le dites; ni toutes les choses n'ont pas été faites par lui, *et rien n'aura été fait sans lui*. Vous répliquerez qu'il est dit dans le livre des *Nombres* (*) : *Il se levera une étoile de Jacob et un homme d'Israël.* Il est évident que cela concerne David et ses successeurs, car David était fils de Jessé. Si cependant vous croyez pouvoir tirer quelque avantage de ces deux mots, je consens que vous le fassiez; mais pour un passage obscur, que vous m'opposerez, j'en ai un grand nombre de clairs que je citerai, qui montrent que Moïse n'a jamais parlé que d'un seul et

(*r*) Nous n'avons plus le livre de Julien dans lequel il daigna examiner cette épouvantable et ridicule contradiction entre la généalogie donnée par Matthieu et celle donnée par Luc. Il releva sans doute avec son éloquence ordinaire la misérable absurdité de ces deux généalogistes, qui sont entièrement opposées sur le nombre et les noms des prétendus ancêtres de Jésus, et qui pour comble d'impertinence font la généalogie de Joseph, qui, selon eux, n'est pas père de ce Jésus, au lieu de faire la généalogie de Marie, qui, selon eux, ne fut engrossée que par le Saint-Esprit. Avec quelle force ce judicieux empereur dut-il faire voir l'abrutissement des misérables qui cherchent à pallier des mensonges si grossiers et si détestables! Mais que ne dut-il point dire de ces monstres qui persécutent, qui livrent aux bourreaux, au fer, aux flammes, des hommes dont l'unique crime est de ne pas croire ces mensonges! *Luc et Matthieu, deux demi-juifs demi-chrétiens, se contredisent : Crois qu'ils ont parlé tous deux de même, ou je t'égorge. Tu ne peux le croire : dis que tu le crois, ou je te fais brûler.* Dieu de bonté, jusqu'à quand cette inconcevable fureur régnera-t-elle dans une partie de la terre?

(*) *Nombres*, chap. XXIV, v. 17.

unique dieu; du Dieu d'Israël (*). Il dit dans le *Deutéronome : Afin que tu saches que le Seigneur ton Dieu est seul et unique, et qu'il n'y en a point d'autre que lui;* et peu après : *Sache donc, et rappelle dans ton esprit que le Seigneur ton Dieu est au ciel et sur la terre, et qu'il n'y en a point d'autre que lui..... Entends Israël, le Seigneur notre Dieu; il est le seul Dieu.....* Enfin Moïse, fesant parler le Dieu des Juifs, lui fait dire : *Voyez qui je suis; il n'y a point d'autre dieu que moi.* Voilà des preuves de l'évidence la plus claire que Moïse ne reconnut et n'admit jamais d'autre dieu que le Dieu d'Israël; le Dieu unique. Les galiléens répondront peut-être qu'ils n'en admettent ni deux ni trois, mais je les forcerai de convenir du contraire, par l'autorité de Jean, dont je rapporterai le témoignage (**) : *Au commencement était le verbe, et le verbe était chez Dieu, et Dieu était le verbe.* Remarquez qu'il est dit que celui qui a été engendré de Marie était en Dieu : or, soit que ce soit un autre dieu (car il n'est pas nécessaire que j'examine à présent l'opinion de Photin : je vous laisse, ô galiléens, à terminer les disputes qui sont entre vous à ce sujet), il s'ensuivra toujours que puisque ce verbe a été avec Dieu, et qu'il y a été dès le commencement, c'est un second dieu qui lui est égal. Je n'ai pas besoin de citer d'autre témoignage de votre croyance, que celui de Jean : comment donc vos sentimens peuvent-ils s'accorder avec ceux de Moïse? Vous répliquerez qu'ils sont conformes aux écrits d'Ésaïe, qui dit : *Voici une vierge dont la matrice est remplie, et elle aura un fils.* Je veux supposer que cela a été dit par l'inspi-

(*) *Deut.*, ch. V et VI.

(**) *Évangile de Jean*, ch. I.

ration divine, quoiqu'il ne soit rien de moins véritable; cela ne conviendra pas cependant à Marie : on ne peut regarder comme vierge, et appeler de ce nom celle qui était mariée, et qui avant d'enfanter avait couché avec son mari. Passons plus avant, et convenons que les paroles d'Ésaïe regardent Marie. Il s'est bien gardé de dire que cette vierge accoucherait d'un Dieu ; mais vous, galiléens, vous ne cessez de donner à Marie le nom de mère de Dieu. Est-ce qu'Ésaïe a écrit que celui qui naîtrait de cette vierge serait *le fils unique engendré de Dieu, et le premier-né de toutes les créatures?* Pouvez-vous, ô galiléens! montrer dans aucun prophète quelque chose qui convienne à ces paroles de Jean (*) : *Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait?* Entendez au contraire comme s'expliquent vos prophètes : *Seigneur notre Dieu*, dit Ésaïe (**), *sois notre protecteur; excepté toi nous n'en connaissons point d'autres.* Le même Ésaïe, introduisant le roi Ezéchias priant Dieu, lui fait dire : *Seigneur, Dieu d'Israël, toi qui es assis sur les chérubins, tu es le seul Dieu.* Voyez qu'Ésaïe ne laisse pas la liberté d'admettre aucun autre dieu.

Si le verbe est un dieu, venant de Dieu, ainsi que vous le pensez; s'il est produit par la substance de son père, pourquoi appelez-vous donc Marie la mère de Dieu? et comment a-t-elle enfanté un dieu, puisque Marie était un homme ainsi que nous? De même comment est-il possible, lorsque Dieu dit lui-même dans l'Écriture : *Je suis le seul Dieu et le seul conservateur*, qu'il y ait un autre conservateur? Cependant vous osez donner le nom de Sauveur à l'homme qui est né

(*) *Jean*, I.

(**) *Ésaïe*, XXVI et XXVII.

de Marie! Combien ne trouvez-vous pas de contradictions entre vos sentimens et celui des anciens écrivains hébreux?

Apprenez, galiléens, par les paroles mêmes de Moïse, qu'il donne aux anges le nom de Dieu : *Les enfans de Dieu*, dit-il, *voyant que les filles des hommes étaient belles, ils en choisirent parmi elles, dont ils firent leurs femmes : et les enfans de Dieu ayant connu les filles des hommes, ils engendrèrent les géans qui ont été des hommes renommés dans tous les siècles*. Il est donc manifeste que Moïse parle des anges; cela n'est ni emprunté ni supposé. Il paraît encore par ce qu'il dit, qu'ils engendrèrent des géans, et non pas des hommes. Si Moïse eût cru que les géans avaient eu pour pères des hommes, il ne leur en eût point cherché chez les anges, qui sont d'une nature bien plus élevée et bien plus excellente. Mais il a voulu nous apprendre que les géans avaient été produits par le mélange d'une nature mortelle et d'une nature immortelle. Considérons à présent que Moïse, qui fait mention des mariages des enfans des dieux, auxquels il donne le nom d'anges, ne dit pas un mot du fils de Dieu. Est-il possible de se persuader que s'il avait connu le verbe, le fils unique engendré de Dieu (donnez-lui le nom que vous voudrez), il n'en eût fait aucune mention, et qu'il eût dédaigné de le faire connaître clairement aux hommes, lui qui pensait qu'il devait s'expliquer avec soin et avec ostentation sur l'adoption d'Israël, et qui dit (*) : *Israël, mon fils premier-né?* Pourquoi n'a-t-il donc pas dit la même chose de Jésus? Moïse enseignait qu'il n'y avait qu'un Dieu qui avait plusieurs enfans ou plusieurs anges, à qui il avait distribué les nations, mais il n'avait jamais

(*) *Exod.*, ch. IV.

eu aucune idée de *ce fils premier-né, de ce verbe Dieu*, et de toutes les fables que vous débitez à ce sujet, et que vous avez inventées. Écoutez ce même Moïse, et les autres prophètes qui le suivirent (*) : *Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui.* Comment est-il possible que Jésus ait dit à ses disciples (**) : *Allez enseigner les nations, et les baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit :* il ordonnait donc que les nations devaient l'adorer avec le Dieu unique ? et vous soutenez cette erreur, puisque vous dites *que le fils est Dieu ainsi que le père.*

Pour trouver encore plus de contrariété entre vos sentimens et ceux des Hébreux, auprès desquels, après avoir quitté la croyance de vos pères, vous vous êtes réfugiés, écoutez ce que dit Moïse des expiations (***) : *Il prendra deux boucs en offrande pour les péchés, et un belier, pour l'holocauste; et Aaron offrira son veau en offrande pour les péchés, et il priera pour lui et pour sa maison; et il prendra les deux boucs et les présentera devant le Seigneur à l'entrée du tabernacle d'assignation. Et puis Aaron jettera le sort sur les deux boucs; un sort pour le Seigneur, et un sort pour le bouc, qui doit être chargé des iniquités, afin qu'il soit renvoyé dans le désert. Il égorgera aussi l'autre bouc, celui du peuple, qui est l'offrande pour le péché, et il portera son sang au dedans du voile, et il en arrosera la base de l'autel, et il fera expiation pour le sanctuaire des souillures des enfans d'Israël et de leurs fautes selon tous leurs péchés.* Il est évident, par ce que nous venons de rapporter, que Moïse a établi l'usage des sacrifices, et qu'il n'a pas pensé,

(*) *Deut.*, ch. VI. — (**) *Matth.*, XXVII. — (***) *Lévit.*, XVI.

ainsi que vous, galiléens, qui les regardez comme immondes. Écoutez le même Moïse (*) : *Quiconque mangera de la chair du sacrifice de prospérité, laquelle appartient au Seigneur, et qui aura sur lui quelque souillure, sera retranché d'entre son peuple.*

L'on voit combien Moïse fut attentif et religieux dans tout ce qui regardait les sacrifices.

Il est temps actuellement de venir à la raison qui nous a fait parcourir toutes les opinions que nous venons d'examiner. Nous avons eu le dessein de prouver qu'après nous avoir abandonné pour passer chez les Juifs, vous n'avez point embrassé leur religion, et n'avez pas adopté leurs sentimens les plus essentiels. Peut-être quelque galiléen mal instruit répondra, les Juifs ne sacrifient point. Je lui répliquerai, parce que les galiléens n'observent aucun des usages et des préceptes des Juifs; secondement, parce que les Juifs sacrifient aujourd'hui en secret, et qu'ils se nourrissent encore de victimes; qu'ils prient avant d'offrir les sacrifices, et qu'ils donnent l'épaule droite des victimes à leurs prêtres. Mais comme ils n'ont point de temples, d'autels, et de ce qu'ils appellent communément *sanctuaire*, ils ne peuvent point offrir à leur Dieu les prémices des victimes. Vous autres, galiléens, qui avez inventé un nouveau genre de sacrifices et qui n'avez pas besoin de Jérusalem, pourquoi ne sacrifiez-vous donc pas comme les Juifs, chez lesquels vous avez passé en qualité de transfuges? Il serait inutile et superflu si je m'étendais plus long-temps sur ce sujet, puisque j'en ai déjà parlé amplement, lorsque j'ai voulu prouver que les Juifs ne diffèrent des autres nations que dans le seul point de la croyance d'un Dieu unique. Ce

(*) *Lévit.*, XVI, vers 15-16.

dogme, étranger à tous les peuples, n'est propre qu'à eux. D'ailleurs toutes les autres choses sont communes entre eux et nous, les temples, les autels, les lustrations, plusieurs cérémonies religieuses; dans toutes ces choses nous pensons comme les Hébreux, ou nous différons de fort peu de chose en quelques-unes.

Pourquoi, galiléens, n'observez-vous pas la loi de Moïse dans l'usage des viandes? Vous prétendez qu'il vous est permis de manger de toutes, ainsi que de différentes sortes de légumes. Vous vous en rapportez à Pierre, qui vous a dit (*): *Ne dis point que ce que Dieu a purifié soit immonde.* Mais par quelle raison le Dieu d'Israël a-t-il tout-à-coup déclaré pur ce qu'il avait jugé immonde pendant si long-temps? Moïse parlant des quadrupèdes (**): *Tout animal qui a l'ongle séparé, et qui rumine, est pur; tout autre animal est immonde.* Si depuis la vision de Pierre le porc est un animal qui rumine, nous le croyons pur; et c'est un grand miracle si ce changement s'est fait dans cet animal après la vision de Pierre; mais si au contraire Pierre a feint qu'il avait eu, chez le tanneur où il logeait, cette *révélation* (pour me servir de vos expressions), pourquoi le croirons-nous sur sa parole, dans un dogme important à éclaircir? En effet quel précepte difficile ne vous eût-il pas ordonné, si, outre la chair de cochon, il vous eût défendu de manger des oiseaux, des poissons et des animaux aquatiques, assurant que tous ces animaux, outre le cochon, avaient été déclarés immondes et défendus par Dieu?

Mais pourquoi m'arrêter à réfuter ce que disent les galiléens, lorsqu'il est aisé de voir que leurs raisons n'ont aucune force. Ils prétendent que Dieu, après

(*) *Act.*, 10.

(**) *Lévit.*, 11, et *Deut.*, 14.

avoir établi une première loi, en a donné une seconde; que la première n'avait été faite que pour un certain temps, et que la seconde lui avait succédé, parce que celle de Moïse n'en avait été que le type. Je démontrerai par l'autorité de Moïse qu'il n'est rien de si faux que ce que disent les galiléens. Cet Hébreu dit expressément, non pas dans dix endroits, mais dans mille, que la loi qu'il donnait serait éternelle. Voyons ce qu'on trouve dans l'*Exode* (*): *Ce jour vous sera mémorable, et vous le célébrerez pour le Seigneur dans toutes les générations. Vous le célébrerez comme une fête solennelle par ordonnance perpétuelle. Vous mangerez pendant sept jours du pain sans levain, et dès le premier jour vous ôterez le levain de vos maisons.* Je passe un nombre de passages que je ne rapporte pas, pour ne point trop les multiplier, et qui prouvent tous également que Moïse donna sa loi comme devant être éternelle. Montrez-moi, ô galiléens! dans quel endroit de vos Écritures il est dit ce que Paul a osé avancer, *que le Christ était la fin de la loi.* Où trouve-t-on que Dieu ait promis aux Israélites de leur donner dans la suite une autre loi que celle qu'il avait d'abord établie chez eux? Il n'est parlé dans aucun lieu de cette nouvelle loi; il n'est pas même dit qu'il arriverait aucun changement à la première. Entendons parler Moïse lui-même (**): *Vous n'ajouterez rien aux commandemens que je vous donnerai, et vous n'en ôterez rien. Observez les commandemens du Seigneur votre Dieu, et tout ce que je vous ordonnerai aujourd'hui. Maudits soient tous ceux qui n'observent pas tous les commandemens de la loi!* Mais vous, galiléens, vous

(*) *Exod.*, XII, 14 et 15.

(**) *Deut.*, IV, 2, et XXVII, 26.

comptez pour peu de chose d'ôter et d'ajouter ce que vous voulez aux préceptes qui sont écrits dans la loi (*s*).

(*s*) C'est ici peut-être l'argument le plus fort de l'empereur Julien. Il est dit dans cent endroits qu'il faut suivre en tout la loi mosaïque. Les Juifs en aucun temps n'en ont jamais retranché un mot et n'y ont jamais ajouté une syllabe. Jésus l'a accomplie dans tous ses points; il est né Juif, a vécu Juif, est mort Juif; il a été condamné à la potence pour avoir outragé les pharisiens et les scribes, pour les avoir appelés race de vipères, sépulcres blanchis, pour leur avoir reproché de prévariquer contre la loi. Ceux qu'on appelle les apôtres ont observé cette loi; ils ont mangé l'agneau pascal avec Jésus; ils ont prié dans le temple de Jérusalem. En un mot les chrétiens qui brûlent les Juifs n'ont aucun prétexte pour n'être pas Juifs.

Voici comme s'exprime le théologien Théro dans sa lettre à un autre théologien, imprimée en 1765 à Amsterdam : « Un bourgue- » mestre me demandait hier pourquoi Jésus avait fait des miracles » en Galilée. Je lui répondis que c'était pour convertir la Hollande. » Pourquoi donc, me dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens » qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas en- » seigné lui-même cette religion? Elle consiste à croire le péché » originel, et Jésus n'a pas fait la moindre mention du péché ori- » ginel; à croire que Dieu a été homme, et Jésus n'a jamais dit qu'il » était dieu et homme tout ensemble; à croire que Jésus avait deux » natures, et il n'a jamais dit qu'il eût deux natures; à croire qu'il » est né d'une vierge, et il n'a jamais dit lui-même qu'il fût né » d'une vierge : au contraire il appelle sa mère *femme;* il lui dit » durement : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* à croire que » Dieu est né de David, et il se trouve qu'il n'est point né de David; » à croire sa généalogie, et on lui en a fait deux qui se contredisent » absolument.

» Cette religion consiste encore dans certains rites dont il n'a ja- » mais dit un seul mot. Il est clair par vos Évangiles que Jésus na- » quit Juif, vécut Juif, mourut Juif; et je suis fort étonné que vous » ne soyez pas Juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive; » pourquoi les réprouvez-vous?

» On lui fait dire même dans un Évangile : *Je ne suis pas venu* » *détruire la loi, mais l'accomplir.* Or est-ce accomplir la loi mosaï- » que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point cir- » concis, vous mangez du porc, du lièvre et du boudin. En quel » endroit de l'*Évangile* Jésus vous a-t-il permis d'en manger? Vous » faites et vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'*Évangile.* Com- » ment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle? Les apôtres de » Jésus observaient la loi juive comme lui. *Pierre et Jean montèrent* » *au temple à l'heure neuvième de l'oraison* (*Actes des apôtres,*

Vous regardez comme grand et glorieux de manquer à cette même loi : agissant ainsi, ce n'est pas la vérité que vous avez pour but, mais vous vous conformez à ce que vous voyez être approuvé du vulgaire.

Vous êtes si peu sensés, que vous n'observez pas même les préceptes que vous ont donnés les apôtres. Leurs premiers successeurs les ont altérés par une im-

» chap. III, 1). Paul alla long-temps après judaïser dans le temple » pendant huit jours, selon le conseil de Jacques. Il dit à Festus : » Je suis pharisien. Aucun apôtre n'a dit : *Renoncez à la loi de » Moïse.* Pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entièrement renoncé » dans la suite des temps ?

» Comment Dieu serait-il venu mourir sur la terre par le plus grand » et le plus infâme des supplices, pour ne pas annoncer lui-même sa » volonté, pour laisser ce soin à des conciles qui ne s'assembleraient » qu'après plusieurs siècles, qui se contrediraient, qui s'anathéma- » tiseraient les uns les autres, et qui feraient verser le sang par des » soldats et par des bourreaux ?

» Quoi! Dieu vient sur la terre; il y naît d'une vierge; il y habite » trente-trois ans; il y périt du supplice des esclaves, pour nous » enseigner une nouvelle religion, et il ne nous l'enseigne pas ! il ne » nous apprend aucun de ses dogmes! il ne nous commande aucun » rite; tout se fait, tout s'établit, se détruit, se renouvelle avec le » temps à Nicée, à Calcédoine, à Éphèse, à Antioche, à Constanti- » nople, au milieu des intrigues les plus tumultueuses et des haines » les plus implacables! ce n'est enfin que les armes à la main qu'on » soutient le pour et le contre de tous ses dogmes nouveaux.

» Dieu, quand il était sur la terre, a fait la Pâque en mangeant un » agneau cuit dans des laitues; et la moitié de l'Europe depuis plus » de huit siècles croit faire la Pâque en mangeant Jésus-Christ lui- » même, en chair et en os. Et la dispute sur cette façon de faire la » Pâque a fait couler plus de sang que les querelles des maisons » d'Autriche et de France, des guelfes et des gibelins, de la rose » blanche et de la rose rouge, n'en ont jamais répandu. Si les cam- » pagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes » ont été hérissées d'échafauds pendant la paix. Il semble que les » pharisiens, en assassinant le dieu des chrétiens sur la croix, aient » appris à ses suivans à s'assassiner les uns les autres sous le glaive, » sur la potence, sur la roue, dans les flammes. Persécutés et persé- » cuteurs, martyrs et bourreaux tour à tour, également imbéciles, » également furieux, ils tuent et ils meurent pour des argumens dont » les prélats et les moines se moquent en recueillant les dépouilles » des morts et l'argent comptant des vivans. »

piété et une méchanceté qui ne peuvent être assez blâmées. Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire que Jésus fût un Dieu; mais lorsque Jean eut appris que dans plusieurs villes de la Grèce et de l'Italie beaucoup de personnes parmi le peuple étaient tombées dans cette erreur; sachant d'ailleurs que les tombeaux de Pierre et de Paul commençaient d'être honorés; qu'on y priait en secret; il s'enhardit jusqu'à dire que Jésus était Dieu. *Le verbe*, dit-il, *s'est fait chair et a habité dans nous.* Mais il n'a pas osé expliquer de quelle manière; car en aucun endroit il ne nomme ni Jésus ni Christ, lorsqu'il nomme *Dieu* et le *Verbe.* Il cherche à nous tromper d'une manière couverte, imperceptiblement, et peu à peu. Il dit que Jean-Baptiste avait rendu témoignage à Jésus, et qu'il avait déclaré que c'était lui qui était le verbe de Dieu.

Je ne veux point nier que Jean-Baptiste n'ait parlé de Jésus dans ces termes, quoique plusieurs irréligieux parmi vous prétendent que Jésus-Christ n'est point le verbe dont parle Jean. Pour moi, je ne suis pas de leur sentiment, puisque Jean dit, dans un autre endroit, que le verbe qu'il appelle Dieu, Jean-Baptiste a reconnu que c'était ce même Jésus. Remarquons actuellement avec combien de finesse, de ménagement, et de précaution se conduit Jean. Il introduit avec adresse l'impiété fabuleuse qu'il veut établir; il sait si bien se servir de tous les moyens que la fraude peut lui fournir, que parlant de rechef d'une façon ambiguë, il dit: *Personne n'a jamais vu Dieu. Le fils unique, qui est au sein du père, est celui qui nous l'a révélé.* Il faut que ce fils, qui est dans le sein de son père, soit ou le Dieu verbe, ou un autre fils. Or, si c'est le verbe, vous avez nécessairement vu Dieu, puisque *le verbe a habité parmi vous, et que vous avez vu sa gloire.*

Pourquoi Jean dit-il donc *que jamais personne n'a vu Dieu?* Si vous n'avez pas vu Dieu le père, vous avez certainement vu Dieu le verbe. Mais si Dieu, ce fils unique, est un autre que le *verbe Dieu*, comme je l'ai entendu dire souvent à plusieurs de votre religion, Jean ne semble-t-il pas, dans ses discours obscurs, oser dire encore quelque chose de semblable, et rendre douteux ce qu'il dit ailleurs ?

On doit regarder Jean comme le premier auteur du mal, et la source des nouvelles erreurs que vous avez établies, en ajoutant au culte du Juif mort que vous adorez, celui de plusieurs autres. Qui peut assez s'élever contre un pareil excès! Vous remplissez tous les lieux de tombeaux, quoiqu'il ne soit dit dans aucun endroit de vos Écritures que vous deviez fréquenter et honorer les sépulcres. Vous êtes parvenus à un tel point d'aveuglement, que vous croyez sur ce sujet ne devoir faire aucun cas de ce que vous a ordonné Jésus de Nazareth. Écoutez ce qu'il dit des tombeaux : *Malheur à vous, scribes, pharisiens, hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres reblanchis : au dehors le sépulcre paraît beau, mais en dedans il est plein d'ossemens de morts et de toutes sortes d'ordures* (*). Si Jésus dit que les sépulcres ne sont que le réceptacle des immondices et des ordures, comment pouvez-vous invoquer Dieu sur eux? Voyez ce que Jésus répondit à un de ses disciples, qui lui disait : *Seigneur, permettez, avant que je parte, que j'ensevelisse mon père. Suivez-moi*, répliqua Jésus, *et laissez aux morts à enterrer leurs morts* (**).

Cela étant ainsi, pourquoi courez-vous avec tant d'ardeur aux sépulcres? voulez-vous en savoir la

(*) Matth., XXIII, 27. (**) *Idem*, VIII, 21, 22.

cause? je ne la dirai point, vous l'apprendrez du prophète Isaïe (*) : *Ils dorment dans les sépulcres, et dans les cavernes à cause des songes.* On voit clairement par ces paroles que c'était un ancien usage chez les Juifs de se servir des sépulcres, comme d'une espèce de charme et de magie pour se procurer des songes. Il est apparent que vos apôtres, après la mort de leur maître, suivirent cette coutume, et qu'ils l'ont transmise à vos ancêtres, qui ont employé cette espèce de magie beaucoup plus habilement que ceux qui vinrent après eux, qui exposèrent en public les lieux (et pour ainsi dire les laboratoires) où ils fabriquaient leurs charmes.

Vous pratiquez donc ce que Dieu a défendu, soit par Moïse, soit par les prophètes. Au contraire, vous craignez de faire ce qu'il a ordonné par ces mêmes prophètes : vous n'osez sacrifier et offrir des victimes sur les autels. Il est vrai que le feu ne descend plus du ciel, comme vous dites qu'il descendit du temps de Moïse, pour consumer la victime; mais cela, de votre aveu, n'est arrivé qu'une fois sous Moïse (*t*),

(*) Isaïe, LXV, 4.

(*t*) Remarquez, mon cher lecteur, qu'on vous dit tous les jours qu'il se fesait des miracles autrefois, mais qu'il ne s'en fait plus actuellement, parce qu'ils ne sont plus nécessaires, et que le messie étant venu, le christianisme (que jamais Jésus n'a prêché) est répandu aujourd'hui sur toute la terre. Oui, misérables, vos papes ont fait ce qu'ils ont pu pour étendre leur puissance aux bornes du monde; mais leurs émissaires imposteurs ont été chassés du Japon, de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine; enfin la religion des papes est en horreur dans toute l'Asie, dans toute l'Afrique, dans le vaste empire russe. Ce qu'ils appellent le catholicisme ne règne pas dans la dix-neuvième partie de la terre.

Ne dites donc pas que vous n'avez plus besoin de miracles; vous en avez tant de besoin, que vous en supposez encore tous les jours, et vous ne canonisez pas un seul de vos prétendus saints, que vous ne lui attribuiez des miracles. Toutes les nations en supposèrent autrefois par centaines; et le peuple hébreu étant le plus sot de tous, il eut

et une autre fois long-temps après sous Élie, natif de Thèbes; d'ailleurs je montrerai que Moïse a cru qu'on devait apporter le feu d'un autre lieu, et que le patriarche Abraham avait eu long-temps avant lui le même sentiment. A l'histoire du sacrifice d'Isaac, *qui portait lui-même le bois et le feu*, je joindrai celle d'Abel, dont les sacrifices ne furent jamais embrasés par le feu du ciel, mais par le feu qu'Abel avait pris. Peut-être serait-ce ici le lieu d'examiner, par quelle raison le Dieu des Hébreux approuva le sacrifice d'Abel, et réprouva celui de Caïn, et d'expliquer en même temps ce que veulent dire ces paroles : *Si tu offres bien et que tu divises mal, n'as-tu pas péché?* Quant à moi, je pense que l'offrande d'Abel fut mieux

bien plus de miracles que tous les autres. Celui d'Élie, dont parle ici l'empereur Julien, est sans doute un des plus impertinens. Faire descendre le feu du ciel et monter ensuite au ciel dans un char à quatre chevaux enflammés, c'est une imagination plus extravagante encore que celle de la femme de Loth changée en statue de sel.

Mais qui était cet Élie? Quand a-t-on écrit son histoire? De quel pays était-il? Les livres hébreux n'en disent rien. Ne voit-on pas clairement que la fable d'Élie se promenant dans les airs sur un char de feu à quatre chevaux, est une grossière imitation de la fable allégorique des Grecs sur le char du soleil nommé en grec *élios?* Les Juifs, comme on l'a déjà dit, pouvaient-ils faire autre chose que de déguiser stupidement les fables grecques et asiastiques à mesure qu'ils en entendaient parler?

Par quel exécrable prestige y a-t-il encore des idiots qui se laissent tromper par ces fadaises rabbiniques? Mettez tous les contes hébraïques sous des noms indiens, il n'y a personne parmi vous qui ne les regarde avec le mépris le plus dédaigneux; mais cela s'appelle *la Bible, la sainte Écriture* : des fripons l'enseignent, des sots la croient, et cette crédulité enrichit des tyrans perfides. C'est pour s'engraisser de notre substance et de notre sang qu'on nous fait révérer ces contes de vieilles.

Je parle comme Julien parlait, parce que je pense comme lui. Je crois avec lui que jamais la Divinité n'a été si déshonorée que par ces fables absurdes.

Cette note est de M. Boulanger.

reçue que celle de Caïn, parce que le sacrifice des victimes est plus digne de la grandeur de Dieu, que l'offre des fruits de la terre.

Ne considérons pas seulement ce premier passage; voyons-en d'autres qui ont rapport aux prémices offertes à Dieu par les enfans d'Adam. *Dieu regarda Abel et son oblation, mais il n'eut point d'égard à Caïn, et il ne considéra pas son oblation. Caïn devint fort triste, et son visage fut abattu. Et le Seigneur dit à Caïn : Pourquoi es-tu devenu triste, et pourquoi ton visage est-il abattu? Ne pèches-tu pas, si tu offres bien, et que tu ne divises pas bien?* Voulez-vous savoir quelles étaient les oblations d'Abel et de Caïn? *Or il arriva, après quelques jours, que Caïn présenta au Seigneur les prémices des fruits de la terre; et Abel offrit les premiers-nés de son troupeau et leur graisse.* Ce n'est pas le sacrifice, disent les galiléens, mais c'est la division que Dieu condamna, lorsqu'il adressa ces paroles à Caïn : *N'as-tu pas péché si tu as bien offert, et si tu as mal divisé?* Ce fut là ce que me répondit à ce sujet un de leurs évêques, qui passe pour être un des plus sages. Alors l'ayant prié de me dire quel était le défaut qu'il y avait eu *dans la division* (*u*) de Caïn, il ne put jamais le trouver, ni

(*u*) Cela prouve incontestablement que l'église grecque, qui est la mère de toutes les autres, n'entendait pas autrement ce passage. La traduction latine que nous avons de la *Bible* est très-infidèle. Les savans y ont remarqué plus de douze mille fautes. Mais que veut dire *tu as mal divisé?* cela signifie, ce me semble, tu n'as pas fait les portions égales, tu as mal coupé l'agneau ou le chevreau que tu as offert. L'évêque, qui ne sut que répondre à Julien, et qui se tenait confondu, avait bien raison de l'être : car il est évident que le prêtre, quel qu'il soit, qui écrivit le *Pentateuque* sous le nom de Moïse, veut insinuer par la fable de Caïn et d'Abel, qu'il faut, quand on offre une victime, donner la meilleure part aux prêtres. Il n'osait pas donner cette explication à Julien, qui lui aurait répondu : Vous

donner la moindre réponse un peu satisfesante et vraisemblable. Comme je m'aperçus qu'il ne savait plus que dire : il est vrai, lui répondis-je, que Dieu a condamné avec raison, ce que vous dites qu'il a condamné ; la volonté était égale dans Abel et dans Caïn ; l'un et l'autre pensaient qu'il fallait offrir à

avouez donc que vous êtes des fripons; vous avouez donc que le faussaire auteur du *Pentateuque*, tout rempli de l'idée des sacrifices qu'on fesait de son temps, impute maladroitement à Caïn ce qu'on reprocha dans la suite des temps aux indévots qui ne fesaient pas les parts des prêtres assez bonnes : car enfin s'il n'y avait eu qu'Adam, Ève et Abel sur la terre, pourquoi Caïn aurait-il mal divisé? Est-ce pour son père et pour sa mère? Cela n'intéresse guère les prêtres. Les commentateurs n'expliquent point ce passage. Calmet, qui dit tant de choses inutiles, n'en dit mot.

Il y a des choses plus importantes à considérer dans ce chapitre de la *Genèse*. Dieu reçoit avec plaisir la graisse des agneaux que lui offre Abel, et rejette les fruits de Caïn. Pourquoi Dieu aime-t-il mieux la graisse et le sang qu'une gerbe de blé? Quelle abominable gourmandise on lui impute! Quoi! selon la *Genèse* voilà donc l'origine des sacrifices sanglans! Et après avoir immolé des agneaux et des chevreaux, on immolera bientôt nos fils et nos filles.

Il est triste qu'un sage comme Julien tombe ici dans le ridicule de croire qu'un agneau est une offrande plus digne de Dieu que du froment ou de l'orge. Apparemment qu'en attaquant les prêtres galiléens, il voulait ménager les prêtres païens.

Julien ne parle pas de la contradiction qui suit un moment après. Caïn, dans sa conversation avec Dieu, lui dit : *Je serai vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera.* Or il n'y avait alors sur la terre qu'Adam, Ève et Caïn, suivant le texte. Mais l'auteur inconsidéré de cette rapsodie ne sent pas la contradiction dans laquelle il tombe. Il fait parler Caïn comme dans le temps où la terre était couverte d'hommes. Elle l'était sans doute, mais non pas suivant la *Genèse.* Dieu met un signe à Caïn pour empêcher que les hommes qui n'existaient pas ne le tuent! quelle bêtise, mais quelle horreur! Dieu protége un fratricide, et damne le genre humain pour une pomme. Et pour quelle pomme encore! pour une pomme qui donnait la science. Bien des gens disent que c'est prodiguer sa raison que de combattre ainsi des choses qui n'en ont point; mais la plupart des hommes ou ne lisent point la *Bible*, ou la lisent avec stupidité. Il faut donc réveiller cette stupidité et leur dire : Lisez avec attention. Lisez la *Bible* et les *Mille et une nuits*, et comparez.

Dieu des oblations; mais quant à la division, Abel atteignit au but, et l'autre se trompa. Comment cela arriva-t-il, me demanderez-vous? Je vous répondrai, que parmi les choses terrestres les unes sont animées, et les autres sont privées de l'ame : les choses animées sont plus dignes d'être offertes que les inanimées au Dieu vivant et auteur de la vie, parce qu'elles participent à la vie, et qu'elles ont plus de rapport avec l'esprit. Ainsi Dieu favorisa celui qui avait offert un sacrifice parfait, et qui n'avait point péché dans la division.

Il faut que je vous demande, galiléens, pourquoi ne circoncisez-vous pas? Vous répondez : Paul a dit que la circoncision du cœur était nécessaire, mais non pas celle du corps : selon lui celle d'Abraham ne fut donc pas véritablement charnelle, et nous nous en rapportons sur cet article à la décision de Paul et de Pierre. Apprenez, galiléens, qu'il est marqué dans vos Écritures que Dieu a donné à Abraham la circoncision de la chair, comme un témoignage et une marque authentique. *C'est ici mon alliance entre moi et vous, entre ta postérité dans la suite des générations. Et vous circoncirez la chair de votre prépuce, et cela sera pour signe de l'alliance entre moi et vous, et entre moi et la postérité.*

Jésus n'a-t-il pas ordonné lui-même d'observer exactement la loi? *Je ne suis point venu*, dit-il, *pour détruire la loi et les prophètes, mais pour les accomplir.* Et dans un autre endroit ne dit-il pas encore : *Celui qui manquera au plus petit des préceptes de la loi, et qui enseignera aux hommes à ne pas l'observer, sera le dernier dans le royaume du ciel.* Puisque Jésus a ordonné expressément d'observer soigneusement la loi, et qu'il a établi des peines pour punir celui qui péchait contre le moindre commandement de cette loi, vous galiléens, qui man-

quez à tous, quelle excuse pouvez-vous justifier? Ou Jésus ne dit pas la vérité, ou bien vous êtes des déserteurs de la loi.

Revenons à la circoncision. La *Genèse* dit (*) : *La*

(*) Saint Cyrille, qui réfute quelquefois avec beaucoup d'érudition les erreurs de Julien, me paraît avoir donné des raisons très-faibles de la suppression de la circoncision par les premiers chrétiens : « Voyons, dit saint Cyrille, à quoi est bonne la circoncision charnelle, lorsque nous en rejetterons le sens mystique. S'il est nécessaire que les hommes circoncisent le membre qui sert à la procréation des enfans, et si Dieu désapprouve et condamne le prépuce, pourquoi dès le commencement ne l'a-t-il pas supprimé, et pourquoi n'a-t-il pas formé ce membre comme il croyait qu'il devait l'être. A cette première raison de l'inutilité de la circonscision joignons-en une autre. Dans tous les corps humains, qui ne sont point gâtés et altérés par quelques maladies, on ne voit rien qui soit ou superflu ou qui y manque : tout y est arrangé par la nature d'une manière utile, nécessaire et parfaite : et je pense que les corps seraient défectueux, s'ils étaient dépourvus de quelques-unes des choses qui sont pour ainsi dire innées avec eux. Est-ce que l'auteur de l'univers n'a pas connu ce qui était utile et décent? est-ce qu'il ne l'a point employé dans le corps humain, puisque partout ailleurs il a formé les autres créatures dans leur état de perfection? Quelle est donc l'utilité de la circoncision? Peut-être quelqu'un apportera, pour en autoriser l'usage, le ridicule prétexte dont les Juifs et plusieurs idolâtres se servent pour le soutenir : c'est afin, disent-ils, que le corps soit exempt de crasse et de souille; il est donc nécessaire de dépouiller le membre viril des tégumens qui le couvrent. Je ne suis pas de cet avis. Je pense que c'est outrager la nature, qui n'a rien de surperflu et d'inutile. Au contraire, ce qui paraît en elle vicieux et déshonnête est nécessaire et convenable, surtout si l'on fuit les impuretés charnelles; qu'on en souffre les incommodités, comme on supporte celles de la chair, celles des choses qui sont la suite de cette chair, et qu'on laisse couvert par le prépuce la fontaine d'où découlent les enfans; car il convient plutôt de s'opposer fermement à l'écoulement de cette fontaine impure et d'en arrêter le cours, que d'offenser ses conduits par des sections et des coupures. La nature du corps, lors même qu'elle sort des lois ordinaires, ne souille pas l'esprit. »

Saint Cyrille demande à quoi est bonne la circoncision si on en ôte le sens mystique. Julien aurait pu lui répondre : A rien, si vous voulez; mais il ne s'agit pas de cela : il s'agit de savoir si le dieu d'Abraham a ordonné à ce patriarche la circoncision, comme une

circoncision sera faite sur la chair. Vous l'avez entièrement supprimée, et vous répondez : *Nous sommes circoncis par le cœur.* Ainsi donc chez vous, galiléens, personne n'est méchant, ou criminel; *vous êtes tous circoncis par le cœur* (*v*). Fort bien. Mais

marque éternelle et certaine de son alliance entre lui et la postérité de ce même Abraham. Il est évident par l'Écriture que cela est l'intention de Dieu, et qu'il s'est expliqué là-dessus d'une manière la plus claire et la plus forte. Moïse renouvela dans la suite la loi de la circoncision dans celle qu'il établit par ordre de Dieu. Jésus-Christ, qui nous a appris qu'il était venu pour accomplir et non pas pour détruire la loi, n'a jamais rien dit qui tendit à la suppression de la circoncision. Les évangélistes n'ont fait aucune mention de ce qu'il eût voulu interrompre l'usage de cette cérémonie. Par quelle raison donc les chrétiens, quelque temps après la mort de leur divin législateur, se crurent-ils dispensés de la pratiquer? Saint Paul lui-même, qu'on cite pour autoriser la cessation de la circoncision, la fit à son disciple Timothée : il la crut donc nécessaire. Pourquoi changea-t-il de sentiment dans la suite? fut-ce par une révélation? il ne dit point qu'il en ait eu aucune à ce sujet : fut-ce parce qu'il devint plus instruit? il avait donc été dans l'ignorance, lorsqu'il était apôtre pendant un assez long temps.

Note de M. d'Argens.

(*v*) Ajoutons à cette excellente note de M. le marquis d'Argens, que les naturalistes n'ont pas donné des raisons plausibles de la circoncision. Ils ont prétendu qu'elle prévenait les ordures qui pourraient se glisser entre le gland et le prépuce. Apparemment qu'ils n'avaient jamais vu circoncire. On ne coupe qu'un très-petit morceau du prépuce qui ne l'empêche point du tout de recouvrir le gland assez souvent dans l'état du repos. Pour prévenir les saletés, il faut se laver les parties de la génération comme on se lave les mains et les pieds. Cela est beaucoup plus aisé que de se couper le bout de la verge, et beaucoup moins dangereux, puisque des enfans sont quelquefois morts de cette opération.

Les Hébreux, dit-on, habitaient un climat trop chaud; leur loi voulut éviter les suites d'une chaleur excessive qui pouvait causer des ulcères à la verge. Cela n'est pas vrai. Le pays montueux de la Palestine n'est pas plus chaud que celui de Provence. La chaleur est beaucoup plus grande en Perse vers Ormus, dans les Indes, à Canton, en Calabre, en Afrique. Jamais les nations de ce pays n'imaginèrent de se couper le prépuce par principe de santé. La véritable raison est que les prêtres de tous les pays ont imaginé de consacrer à leurs divi-

les azymes, mais la pâque? Vous repliquez : Nous ne pouvons point observer la fête des azymes ni celle de la pâque; Christ s'est immolé pour nous une fois pour toutes, et il nous a défendu de manger des azymes. Je suis *ainsi que vous* un de ceux qui condamnent les fêtes des Juifs, et qui n'y prennent aucune part; cependant j'adore le Dieu qu'adorèrent Abraham, Isaac, et Jacob, qui, étant Caldéens, et de race sacerdotale, ayant voyagé chez les Égyptiens, en prirent l'usage de leur circoncision. Ils honorèrent un Dieu qui leur fut favorable, de même qu'il l'est à moi, et à tous ceux qui l'invoquent ainsi qu'Abraham. Il n'y a qu'à vous seuls, à qui il n'accorde pas ses bienfaits, puisque vous n'imitez point Abraham, soit en lui élevant des autels, soit en lui offrant des sacrifices.

Non-seulement Abraham sacrifiait souvent ainsi que nous; mais il se servait de la divination comme l'on fait chez les Grecs. Il se confiait beaucoup aux augures, et sa maison trouvait sa conservation dans cette science. Si quelqu'un parmi vous, ô galiléens! refuse de croire ce que je dis, je vous le prouverai par l'au-

nités quelques parties du corps; les uns en se fesant des incisions comme les prêtres de Bellone ou de Mars; les autres en se fesant eunuques comme les prêtres de Cybèle. Les talapoins se sont mis des clous dans le cul; les faquirs un anneau à la verge. D'autres ont fouetté leurs dévotes comme le jésuite Girard fouettait La Cadière. Les Hottentots se coupent un testicule en l'honneur de leur divinité, et mettent à la place une boulette d'herbes aromatiques. Les superstitieux Égyptiens se contentèrent d'offrir à Osiris un bout de prépuce. Les Hébreux, qui prirent d'eux presque toutes leurs cérémonies, se coupèrent le prépuce et se le coupent encore.

Les Arabes et les Éthiopiens eurent cette coutume de temps immémorial en l'honneur de la divinité secondaire qui présidait à l'étoile du petit chien. Les Turcs, vainqueurs des Arabes, ont pris d'eux cette coutume, tandis que chez les chrétiens on jette de l'eau sur un petit enfant et qu'on lui souffle dans la bouche. Tout cela est également sensé, et doit plaire beaucoup à l'Être suprême.

torité de Moïse. Écoutez-le parler : *Après ces choses, la parole du Seigneur fut adressée à Abraham dans une vision, en disant : Ne crains point, Abraham; je te protége, et ta récompense sera grande. Abraham dit : Seigneur, que me donnerez-vous ? je m'en vais sans laisser d'enfans, et le fils de ma servante sera mon héritier. Et d'abord la voix du Seigneur s'adresse à lui et lui dit : Celui-ci ne sera pas ton héritier; mais celui qui sortira de toi, celui-là sera ton héritier. Alors il le conduisit dehors, et lui dit : Regarde au ciel et compte les étoiles, si tu peux les compter; ta postérité sera de même. Abraham crut à Dieu, et cela lui fut réputé à justice.* Dites-moi actuellement pourquoi celui qui répondit à Abraham, soit que ce fût un ange, soit que ce fût un dieu, le conduisit-il hors de son logis ? car quoiqu'il fût auparavant dans sa maison, il n'ignorait pas la multitude innombrable d'étoiles qui luisent pendant la nuit. Je suis assuré que celui qui fesait sortir Abraham, voulait lui montrer le mouvement des astres, pour qu'il pût confirmer sa promesse par les décrets du ciel qui régit tout, et dans lequel sont écrits les événemens.

Afin qu'on ne regarde pas comme forcée l'explication du passage que je viens de citer, je la confirmerai par ce qui suit ce même passage (*). *Le Seigneur dit à Abraham : Je suis ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays des Caldéens pour te donner cette terre en héritage. Abraham répondit : Seigneur, comment connaîtrai-je que j'hériterai de cette terre ? Le Seigneur lui répondit : Prends une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un*

(*) *Genèse*, chap. XV, v. 7, 8, 9, 10 et 11.

bélier de trois ans, une tourterelle et un pigeon. Abraham prit donc toutes ces choses, et les partagea au milieu, et mit chaque moitié vis-à-vis l'une de l'autre; mais il ne partagea pas les oiseaux. Et une volée d'oiseaux descendit sur ces bêtes mortes, et Abraham se plaça avec elles. Remarquez que celui qui conversait avec Abraham, soit que ce fut ange, soit que ce fut un dieu, ne confirma pas sa prédiction légèrement, mais par la divination et les victimes : l'ange, ou le dieu qui parlait à Abraham, lui promettait de certifier sa promesse par le vol des oiseaux. Car il ne suffit pas d'une promesse vague, pour autoriser la vérité d'une chose, mais il est nécessaire qu'une marque certaine assure la certitude de la prédiction qui doit s'accomplir dans l'avenir.

SUPPLÉMENT

AU

DISCOURS DE JULIEN,

PAR L'AUTEUR DU MILITAIRE PHILOSOPHE (*).

Un empereur qui se prépare à combattre les Perses avec l'épée n'a guère le temps d'employer sa plume à confondre tous les dogmes inventés par des chrétiens cent ans et deux cents ans avant lui; dogmes dont le Juif Jésus n'avait jamais parlé; dogmes entassés les uns sur les autres avec une impudence qui fait frémir, et une absurdité qui fait rire. Si Dieu avait donné une plus longue vie à ce grand homme, il eût sans doute fait rechercher tous ces monumens de fraude que les premiers chrétiens forgèrent dans leur obscurité, et qu'ils cachèrent pendant deux siècles aux magistrats romains avec un secret religieux; il eût étalé à tous les yeux ces instrumens du mensonge, comme on représente aux faux monnoyeurs les poinçons et les marteaux dont ils se sont servis pour frapper leurs espèces trompeuses.

Il eût tiré de la poussière le *Testament des douze patriarches*, composé au premier siècle; ce livre ridicule dans lequel on ose faire prédire Jésus-Christ par Jacob.

Il eût exposé les romans d'Hégésippe, de Marcel

(*) Ce morceau est de Voltaire.

et d'Abdias, où l'on voit Simon Barjone surnommé Pierre, allant à Rome avec Simon l'autre magicien, disputer devant Néron à qui ferait le plus de prodiges; l'un ressuscitant un parent de Néron à moitié, l'autre le ressuscitant tout-à-fait; l'un volant dans les airs, l'autre cassant les jambes de son rival après s'être fait tous deux des complimens par leurs chiens qui parlaient très-bon latin.

Il eût montré les fausses lettres de Pilate; les fausses lettres de Jésus-Christ à un prétendu Abgare, roi d'Édesse dans le temps qu'il n'y avait point de roi à Édesse; les fausses lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul; les fausses Constitutions apostoliques, dans lesquelles il est dit que lorsqu'on donne un bon souper, il faut porter deux portions au diacre et quatre à l'évêque, parce que l'évêque est au-dessus de l'empereur; enfin de mauvais vers grecs attribués aux sibylles, dans lesquels on prédit Jésus-Christ en acrostiches.

Cet amas de turpitudes, dont je n'ai pas spécifié ici la dixième partie, eût sans doute porté l'indignation et le mépris dans tous ceux qui réfléchissaient. On eût reconnu l'esprit de la faction galiléenne, qui a commencé par la fraude, et qui a fini par la tyrannie.

Que n'eût-il point dit, s'il avait daigné examiner à fond les prodiges rapportés dans cinquante-quatre évangiles; un dieu fait homme pour aller à la noce chez des paysans et pour changer l'eau en vin en faveur des garçons de la noce déjà ivres; un dieu fait homme pour aller sécher un figuier en avouant que ce n'est pas le temps des figues; un dieu fait homme pour envoyer le diable dans un troupeau de deux mille cochons, et cela dans un pays qui

n'eut jamais de cochons, en aucun temps; un dieu que le diable emporte sur le haut d'un temple et sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre; un dieu qui se transfigure pendant la nuit, et cette transfiguration consiste à avoir un habit blanc, et à causer avec Moïse et Élie qui viennent lui rendre visite; un dieu législateur qui n'écrit pas un seul mot; un dieu qui est pendu en public, et qui ressuscite en secret; un dieu qui prédit qu'il reviendra dans la génération présente avec une grande majesté dans les nuées, et qui ne parait point dans les nuées comme il l'avait promis; une foule de trépassés qui ressuscitent et qui se promènent dans Jérusalem à la mort de ce Dieu, sans qu'aucun sénateur romain ait jamais été instruit d'aucune de ces aventures, dans le temps que le sénat de Rome était le maître de la Judée, et se fesait rendre un compte exact de tout par le gouverneur et par tous les préposés. Quoi! des prodiges qui auraient occupé l'attention de la terre entière, auraient été ignorés de la terre entière! Quoi! le nom même d'*évangile* aurait été inconnu des Romains pendant plus de deux siècles!

Certes, si Julien avait eu assez de loisir pour rassembler toutes ces absurdités, et pour en faire un tableau frappant, il aurait anéanti cette secte enthousiaste.

Il aurait montré par quels degrés on parvint à ce point d'aveuglement et d'insolence; comment on entassa secrètement livres sur livres, contes sur contes, mensonges audacieux sur mensonges absurdes. Il eût fait voir comment le christianisme se guinda peu à peu sur les épaules du platonisme; comment il parvint à séduire les esprits sous l'ombre d'une imitation plus parfaite que les autres initiations; comment le

serment de ne jamais révéler le secret au gouvernement servit à former un parti considérable dans l'état, et subvertit enfin le gouvernement auquel il s'était long-temps caché.

L'histoire fidèle de l'enthousiasme des premiers chrétiens, de leurs fraudes qu'ils appelaient pieuses, de leurs cabales, de leur ambition, se trouve parfaitement développée dans l'*Examen important de* feu *milord Bolingbroke.*

On exhorte tous ceux qui veulent s'instruire à lire cet excellent ouvrage; on les exhorte à adorer Dieu en esprit et en vérité, à fouler aux pieds toutes les affreuses superstitions sous lesquelles on nous accable.

Quiconque réfléchira, verra évidemment que le but de tant de fourberies a été uniquement de s'enrichir à nos dépens, et d'établir le trône de l'ambition sur le marchepied de notre sottise. On a employé pendant seize siècles la fourberie, le mensonge, les prestiges, les prisons, les tortures, le fer et la flamme, pour que tel moine eût quarante mille ducats de rente; pour que tel évêque dît une fois l'an une messe en latin qu'il n'entend point; après quoi il va faire la revue de son régiment ou s'enivrer avec sa maîtresse tudesque; pour que l'évêque de Rome usurpât le trône des Césars; pour que les rois ne régnassent que sous le bon plaisir d'un scélérat adultère et empoisonneur tel qu'Alexandre VI, ou d'un débauché tel que Léon X, ou d'un meurtrier tel que Jules II, ou d'un vieillard imbécile tel qu'on en a vu depuis.

Il est temps de briser ce joug infâme que la stupidité a mis sur notre tête, que la raison secoue de toutes ses forces; il est temps d'imposer silence aux sots fanatiques gagés pour annoncer ces impostures

sacriléges, et de les réduire à prêcher la morale qui vient de Dieu, la justice qui est dans Dieu, la bonté qui est l'essence de Dieu, et non des dogmes impertinens qui sont l'ouvrage des hommes. Il est temps de consoler la terre que des cannibales déguisés en prêtres et en juges ont couverte de sang. Il est temps d'écouter la nature qui crie depuis tant de siècles : Ne persécutez pas mes enfans pour des inepties. Il est temps enfin de servir Dieu sans l'outrager.

LA BIBLE

ENFIN EXPLIQUÉE

PAR PLUSIEURS AUMÔNIERS

DE S. M. L. R. D. P.

1776.

AVERTISSEMENT

(DE L'AUTEUR.)

L'explication de ces quatre lettres L. R. D. P. (*) a embarrassé plusieurs savans. Quelques-uns ont cru qu'elles désignaient le vainqueur de Molwits et de Lissa, quoique ce prince n'ait guère d'aumôniers, et qu'il fasse sa prière tout seul comme il gouverne ses états et commande ses armées. Mais l'avertissement suivant, placé à la tête de la troisième édition, lève tous les doutes.

Quatre savans théologiens du palatinat de Sandomir ayant composé ces commentaires sur la Bible, ils furent d'abord imprimés en latin à Francfort sur l'Oder en 1773, on n'en tira que très-peu d'exemplaires; ensuite un académicien de Berlin les traduisit en langue française, et on fit plusieurs éditions, qui toutes pèchent par beaucoup de fautes de typographie. L'édition que nous présentons en est exempte; et si on la compare avec le latin, on la trouvera plus ample et plus fidèle. C'est ce qu'il sera aisé de vérifier en jetant seulement les yeux sur la dernière page, qui dans cette édition diffère de toutes les autres, et en conférant les commencemens de chaque livre : nous n'avons rien épargné pour rendre cette édition correcte et utile.

(*) Le roi de Pologne.

ANCIEN TESTAMENT.

GENÈSE.

Du commencement les Dieux fit (*a*) le ciel et la terre : or la terre était *tohu bohu* (*b*), et le vent de Dieu courait sur les eaux.

Et Dieu dit : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite (*c*). Il vit que la lumière était bonne. Et il

(*a*) Le texte hébreu, c'est-à-dire phénicien, syriaque, porte expressément : les dieux fit, et non pas : Dieu créa, *Deus creavit*, comme le porte la *Vulgate*. C'est une phrase commune aux langues orientales, et souvent les Grecs ont employé ce trope, cette figure de mots.

(*b*) *Tohu bohu* signifie à la lettre sens dessus dessous. C'est proprement le *Chant-éreb* de Sanchoniathon le Phénicien, dont les Grecs prirent leur chaos et leur Éreb. Sanchoniathon écrivit incontestablement avant le temps où l'on place Moïse.

On ne voit pas de chaos expressément marqué chez les Persans : les Égyptiens semblent ne l'avoir pas connu : les Indiens encore moins. Il n'y a rien dans les écrits chinois venus jusqu'à nous qui ait le moindre rapport à ce chaos, à son débrouillement, à la formation du monde. De tous les peuples policés, les Chinois paraissent les seuls qui aient reçu le monde tel qu'il est, sans vouloir deviner comment il fut fait ; n'ayant point de révélation comme nous, ils se turent sur la création : ce furent les Phéniciens qui parlèrent les premiers du chaos. Voyez Sanchoniathon, cité par Eusèbe, évêque de Césarée, comme un auteur authentique.

(*c*) L'auteur sacré place ici la formation de la lumière quatre jours avant la formation du soleil; mais toute l'antiquité a cru que le soleil ne produit pas la lumière, qu'il ne sert qu'à la pousser, et qu'elle est répandue dans l'espace. Descartes même fut long-temps dans cette erreur. C'est Roemer le Danois, qui le premier a démontré que la lumière émane du soleil, et en combien de minutes. Les critiques osent dire que si Dieu avait d'abord répandu la lumière, dans les airs pour être poussée par le soleil, et pour éclairer le monde, elle ne pouvait être poussée, ni éclairer, ni être séparée des ténèbres, ni faire un jour du soir au matin, avant que le soleil existât : cette théorie est contraire, disent-ils, à toute physique, et à toute raison : mais ils doivent

divisa la lumière des ténèbres. Il fit un soir et un matin qui fit un jour.

Dieu dit encore : Que le ferme, le firmament, soit au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux des eaux...... (*d*) Et Dieu fit deux grands luminaires, le

songer que l'auteur sacré n'a pas prétendu faire un traité de philosophie, et un cours de physique expérimentale. Il se conforma aux opinions de son temps, et se proportionna en tout aux esprits grossiers des Juifs, pour lesquels il écrivait : sans quoi il n'aurait été entendu de personne. Il est vrai que *la Genèse* est encore difficile à entendre ; aussi les Juifs en défendirent la lecture avant l'âge de vingt-cinq ans ; et cette défense fut aisément exécutée dans un pays où les livres furent toujours extrêmement rares.

Ce dogme, que Dieu commença par la création de la lumière, est entièrement conforme à l'opinion de l'ancien Zoroastre et des premiers Persans : ils divisèrent la lumière des ténèbres ; jusque-là les Hébreux et les Persans furent d'accord, mais Zoroastre alla bien plus loin. La lumière et les ténèbres furent ennemis, et Arimane, dieu de la nuit, fut toujours révolté contre Oromaze, le dieu du jour : c'était une allégorie sensible, et d'une philosophie profonde. *Voy.* Hyde, chap. IX.

Il a paru en 1774, un ouvrage sur les six jours de notre création, par le docteur Chrisander, professeur en théologie. Il assure que Dieu créa le second jour la matière électrique, et ensuite la lumière ; *qu'alors la vénérable Trinité, qui n'avait point reçu de dehors l'idée exemplaire de la lumière, vit que la lumière était bonne, et avait sa perfection.* Tout le commentaire de M. Chrisander est dans ce goût ; il en faut féliciter notre siècle.

(*d*) *Racach* signifie le solide, le ferme, le firmament. Tous les anciens croyaient que les cieux étaient solides, et on les imagina de cristal, puisque la lumière passait à travers. Chaque astre était attaché à son ciel épais et transparent : mais comment un vaste amas d'eau pouvait-il se trouver sur ces firmamens ? ces océans célestes auraient absorbé toute la lumière qui vient du soleil et des étoiles, et qui est réfléchie des planètes. La chose était impossible : n'importe, on était assez ignorant pour penser que la pluie venait de ces cieux supérieurs, de cette plaque, de ce firmament. C'est le sentiment d'Origène, de saint Augustin, de saint Cyrille, de saint Ambroise, et d'un nombre considérable de docteurs.

Pour avoir de la pluie il fallait que l'eau tombât du firmament. On imagina des fenêtres, des cataractes qui s'ouvraient et se fermaient : c'est ainsi que dans l'Amérique septentrionale les pluies étaient formées par les querelles d'un petit garçon céleste et d'une petite fille céleste

plus grand pour présider au jour, et le petit pour présider à la nuit, et diviser la lumière des ténèbres et du jour.

Et du soir au matin se fit le quatrième jour.

Dieu dit aussi : Que les eaux produisent des reptiles d'une ame vivante, et des volatiles sur la terre sous le ferme du ciel......

Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leurs espèces, et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Fesons l'homme à notre image et ressemblance (*e*). Et qu'il préside aux poissons de la mer, et aux volatiles du ciel, et aux bêtes, et à la terre universelle, et aux reptiles qui se meuvent sur terre.

Et il fit l'homme à son image; et il le fit mâle et femelle. Et du soir au matin se fit le sixième jour (*f*).

Et il acheva entièrement l'ouvrage le septième jour; et il se reposa le septième jour, ayant achevé tous ses ouvrages.

qui se disputaient une cruche remplie d'eau; le petit garçon cassait la cruche, et il pleuvait.

(*e*) C'était encore une idée universellement répandue dans notre Occident, que l'homme était formé à l'image des dieux.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

(Ovid. Métamorp. liv. I, v. 83.)

L'antiquité profane était anthropomorphite. Ce n'était pas l'homme qu'elle imaginait semblable aux dieux : elle se figurait des dieux semblables aux hommes. C'est pourquoi tant de philosophes disaient que si les chats s'étaient forgé des dieux, ils les auraient fait courir après les souris. *La Genèse*, en ce point comme en plusieurs autres, se conforme toujours à l'opinion vulgaire, pour être à la portée des simples.

(*f*) Voilà l'homme et la femme créés; et cependant quand tout l'ouvrage de la création est complet, le Seigneur fait encore l'homme, et il lui prend une côte pour en faire une femme. Ce n'est point sans doute une contradiction : ce n'est qu'une manière plus étendue d'expliquer ce qu'il avait d'abord annoncé.

Et il bénit le septième jour, parce qu'il avait cessé tout ouvrage ce jour-là, et l'avait créé pour le faire (*g*).

Ce sont là les générations du ciel et de la terre; et le Seigneur n'avait point fait encore pleuvoir sur la terre; et il n'y avait point d'hommes pour cultiver la terre.

Mais une fontaine sortait de la terre, et arrosait la surface universelle de la terre (*h*).

Et le seigneur Dieu forma donc un homme du limon de la terre.

Et il lui souffla sur la face (en hébreu dans les narines) un souffle de vie (*i*).

Or le seigneur Dieu avait planté du commencement un jardin dans Éden (*k*).

(*g*) *Il l'avait créé pour le faire :* c'est une expression hébraïque qu'il est difficile de rendre littéralement. Elle ressemble à ces phrases fort communes, en s'en allant, ils s'en allèrent, en pleurant; ils pleurèrent.

Une remarque plus importante est que le premier Zoroastre fit créer l'univers en six temps qu'on appela les six gahambars; ces six temps, qui n'étaient pas égaux, composèrent une année de trois cent soixante et cinq jours. Il y manquait six heures ou environ; mais c'était beaucoup que dans des temps si reculés Zoroastre ne se fût trompé que de six heures; nous ne croyons pas que le premier Zoroastre eût neuf mille ans d'antiquité, comme on l'a dit; mais il est incontestable que la religion des Persans existait depuis très-long-temps.

(*h*) Ce ne peut être sur tout le globe que cette fontaine versait ses eaux. Il faut apparemment entendre par *toute la terre* l'endroit où était le Seigneur. Il n'y avait point encore de pluie, mais il y avait des eaux inférieures; et il faut que ces eaux inférieures eussent produit cette fontaine.

(*i*) *Dieu lui souffla un souffle,* prouve qu'on croyait que la vie consiste dans la respiration. Elle en fait effectivement une partie essentielle. Ce passage fait voir, ainsi que tous les autres, que Dieu agissait comme nous, mais dans une plénitude infinie de puissance : il parlait, il donnait ses ordres, il arrangeait, il soufflait, il plantait, il pétrissait, il se promenait, il fesait tout de ses mains.

(*k*) Ce jardin, ce verger d'Éden était nécessaire pour nourrir l'homme

Le seigneur Dieu avait aussi produit du limon tout arbre beau à voir, et bon à manger.

Et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bon et du mauvais (*l*).

De ce lieu d'Éden un fleuve sortait pour arroser le jardin.

Et de là se divisait en quatre fleuves; l'un a nom Physon. C'est celui qui tourne dans tout le pays

et la femme. D'ailleurs, dans les pays chauds où l'auteur écrivait, le plus grand bonheur était un jardin avec des ombrages. Long-temps avant l'irruption des Bédoins juifs en Palestine, les jardins de la Saana auprès d'Aden ou Éden, dans l'Arabie, étaient très-fameux; les jardins des Hespérides, en Afrique, l'étaient encore davantage. La province de Bengale, à cause de ses beaux arbres et de sa fertilité, s'appelle toujours le jardin par excellence; et aujourd'hui même encore le grand-mogol dans ses édits nomme toujours le Bengale le *Paradis terrestre*.

On trouve aussi un jardin, un paradis terrestre dans l'ancienne religion des Persans; ce paradis terrestre s'appelait *Shang-dizoucho* : il est appelé *Iranvigi* dans le *Sadder*, qu'on peut regarder comme un abrégé de la doctrine de cette ancienne partie du monde.

Les brachmanes avaient un pareil jardin de temps immémorial. Le R. P. Dom Calmet, bénédictin de la congrégation de saint Vanne et de saint Idulphe, dit en propres mots : *Nous ne doutons pas que le lieu où fut planté le paradis terrestre ne subsiste encore.*

(*l*) Cet arbre de vie, et cet arbre de la science, ont toujours embarrassé les commentateurs. L'arbre de vie a-t-il quelque rapport avec le breuvage de l'immortalité, qui de temps immémorial eut tant de vogue dans tout l'Orient? Il est aisé d'imaginer un fruit qui fortifie, et qui donne de la santé; c'est ce qu'on a dit des cocos, des dattes, de l'ananas, du ginseng, des oranges; mais un arbre qui donne la science du bien et du mal est une chose extraordinaire. On a dit du vin qu'il donnait de l'esprit :

Fecundi calices quem non fecêre disertum?

(Hor. liv. 1, ép. 5, v. 19.)

mais jamais le vin n'a fait un savant : il est difficile de se faire une idée de cet arbre de la science : on est forcé de le regarder comme une allégorie. Le champ de l'allégorie est si vaste, que chacun y bâtit à son gré : il faut donc s'en tenir au texte sacré, sans chercher à l'approfondir.

d'Evilath, qui produit l'or (*m*). Et l'or de cette terre est excellent; et on y trouve le bdellium et l'onyx.

Le second fleuve est Géon, qui coule tout autour de l'Éthiopie.

Le troisième est le Tigre qui va contre les Assyriens.

Le quatrième est l'Euphrate (*n*).

Le seigneur Dieu prit donc l'homme, et le mit dans le jardin pour travailler et le garder.

Et il lui ordonna, disant : Mange de tout bois du paradis, mais ne mange point du bois de la science du bon et du mauvais (*o*).

(*m*) Les commentateurs conviennent assez que le Physon est le Phase : c'est un fleuve de la Mingrélie qui a sa source dans une des branches les plus inaccessibles du Caucase. Il y avait sûrement beaucoup d'or dans ce pays, puisque l'auteur sacré le dit. C'est aujourd'hui un canton sauvage, habité par des barbares qui ne vivent que de ce qu'ils volent. A l'égard du *bdellium*, les uns disent que c'est du baume; les autres, que ce sont des perles.

(*n*) Pour le Géon, s'il coule en Éthiopie, ce ne peut être que le Nil : et il y a environ dix-huit cents lieues des sources du Nil à celles du Phase. Adam et Ève auraient eu bien de la peine à cultiver un si grand jardin. Les sources du Tigre et de l'Euphrate ne sont qu'à soixante lieues l'une de l'autre, mais dans les parties du globe les plus escarpées et les plus impraticables; tant les choses sont changées !

Ce Tigre qui va chez les Assyriens prouve que l'auteur vivait du temps du royaume d'Assyrie; mais l'établissement de ce royaume est un autre chaos. Remarquons seulement ici que le fameux rabbin Benjamin de Tudèle, qui voyagea dans le douzième siècle, en Afrique et en Asie, donne le nom de Physon au grand fleuve d'Éthiopie; nous parlerons de ce Benjamin quand nous en serons à la dispersion des dix tribus.

(*o*) L'empereur Julien, notre ennemi, dans son trop éloquent discours réfuté par saint Cyrille, dit que le seigneur Dieu devait au contraire ordonner à l'homme, sa créature, de manger beaucoup de cet arbre de la science du bien et du mal; que non-seulement Dieu lui avait donné une tête pensante qu'il fallait nécessairement instruire, mais qu'il était plus indispensable de lui faire connaître le bien et le

Car le même jour que tu en aura mangé, tu mourras de mort très-certainement (*p*).

Et le seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Fesons-lui une aide qui soit semblable à lui.

Donc le seigneur Dieu ayant formé de rerre tous les animaux, et tous les volatiles du ciel, il les amena à Adam, pour voir comment il les nommerait.

Car le nom qu'Adam donna à chaque animal, est son vrai nom (*q*).

mal, pour qu'il remplît ses devoirs; que la défense était tyrannique et absurde, que c'était cent fois pis que si on lui avait fait un estomac pour l'empêcher de manger. Cet empereur abuse des apparences, qui sont ici en sa faveur, pour accabler notre religion de mépris et d'horreur; mais notre sainte religion n'étant pas la juive, elle s'est soutenue par les miracles contre les raisons de la philosophie : d'ailleurs la mythologie était aussi absurde que *la Genèse* le parut à l'empereur Julien, et sa religion n'avait pas, comme la nôtre, une suite continue de miracles et de prophéties qui ont soutenu mutuellement ce divin édifice.

(*p*) Ce n'était sans doute qu'une peine comminatoire, puisque Adam et Eve mangèrent de ce fruit, et vécurent encore neuf cent trente années Saint Augustin dans son premier livre, *des Mérites des pécheurs,* dit qu'Adam serait mort dès ce jour-là, s'il n'avait pas fait pénitence. Le premier Zoroastre avait aussi placé un homme et sa femme dans le paradis terrestre. Le premier homme était Micha, et la première femme Mishana. Chez Sanchoniathon ce sont d'autres noms. Chez les brachmanes c'est Adimo et Procriti. Chez les Grecs c'est Prométhée et Pandore; mais des sectes entières de philosophes ne reconnurent pas plus un premier homme qu'un premier arbre. Chaque nation fit son système, et toutes avaient besoin de la révélation de Dieu même pour connaître ces choses sur lesquelles on dispute encore, et qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître.

(*q*) Cela suppose qu'il y avait déjà un langage très-abondant, et qu'Adam, connaissant tout d'un coup les propriétés de chaque animal, exprima toutes les propriétés de chaque espèce par un seul mot; de sorte que chaque nom était une définition. Ainsi le mot qui répond à cheval devait annoncer un quadrupède avec ses crins, sa queue, son encolure, sa vitesse et sa force. Le mot qui répond à éléphant exprimait sa taille, sa trompe, son intelligence, etc. Il est triste qu'une si belle

Mais il ne trouva point parmi eux d'aide qui fût semblable à lui.

Le seigneur Dieu envoya donc un profond sommeil à Adam; et lorsquil fut endormi, le seigneur Dieu lui arracha une de ses côtes, et mit de la chair à la place (*r*).

Et le seigneur Dieu construisit en femme la côte qu'il avait ôtée à Adam; et il la présenta à Adam.

Or Adam et sa femme étaient tout nus, et n'en rougissaient pas (*s*).

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre, que le seigneur Dieu avait faits (*t*).

langue soit entièrement perdue. Plusieurs savans s'occcupent à la retrouver. Ils y auront de la peine.

On a demandé si Adam nomma aussi les poissons. Plusieurs pères croient qu'il ne nomma que ceux des quatre fleuves du jardin; mais tous les poissons du monde pouvaient venir par ces quatre fleuves; les baleines pouvaient arriver de l'Océan par l'embouchure de l'Euphrate.

(*r*) Saint Augustin (*de Genesi*) croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte, et qu'ainsi Adam eut toujours une côte de moins : c'était apparemment une des fausses côtes; car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux : il serait difficile de comprendre comment on arracha une côte à Adam sans qu'il le sentît, si cela ne nous était pas révélé. Il est aisé de voir que cette femme formée de la côte d'un homme est un symbole de l'union qui doit régner dans le mariage : cela n'empêche pas que Dieu ne formât Ève de la côte d'Adam réellement et à la lettre; un fait allégorique n'en est pas moins un fait.

(*s*) Plusieurs peuplades sont encore sans aucun vêtement. Il est très-probable que le froid fit inventer les habits. Les femmes surtout se firent des ceintures pour recevoir le sang de leurs règles. Quand tout le monde est nu, personne n'a honte de l'être. On ne rougit que par vanité : on craint de montrer une difformité que les autres n'ont pas.

(*t*) Le serpent passait en effet, du temps de l'auteur sacré, pour un animal très-intelligent et très-fin. Il était le symbole de l'immortalité chez les Égyptiens. Plusieurs peuplades l'adoraient en Afrique. L'empereur Julien demande quelle langue il parlait. Les chevaux d'Achille parlaient grec; et le serpent d'Ève devait parler la langue primitive.

Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du bois du jardin?

La femme lui répondit : Nous mangeons de tout fruit, de tout arbre du jardin; mais de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger, de peur qu'en le touchant nous ne mourions.

Le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point; car dès que vous aurez mangé de cet arbre, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme les Dieux (*u*) sachant le bon et le mauvais.

La femme donc vit que le fruit de ce bois était bon à manger, et beau aux yeux, d'un aspect délectable, prit de ce fruit, en mangea et en donna à son mari, qui en mangea.

Et les yeux de tous deux s'ouvrirent; et connaissant qu'ils étaient nus, ils cousirent des feuilles de figuier, et s'en firent des ceintures.

Le seigneur Dieu se promenait dans le jardin (*x*)

La conversation de la femme et du serpent n'est point racontée comme une chose surnaturelle et incroyable, comme un miracle, ou comme une allégorie. Nous verrons bientôt une ânesse qui parle; et nous ne devons point être surpris que les serpens, qui avaient plus d'esprit que les ânes, parlassent encore mieux. On voit les animaux parler dans plusieurs histoires orientales. Le poisson Oannès sortait deux fois par jour de l'Euphrate pour prêcher le peuple. On a recherché si le serpent d'Ève était une couleuvre, ou une vipère, ou un aspic, ou une autre espèce; mais on n'a aucune lumière sur cette question.

(*u*) Il est difficile de savoir ce que le serpent entendait par des dieux; de savans commentateurs ont dit que c'étaient les anges : on leur a répondu qu'un serpent ne pouvait connaître les anges; mais par la même raison il ne pouvait connaître les dieux. Quelques-uns ont cru que la malignité du serpent voulait par là introduire déjà la pluralité des dieux dans le monde; mais il vaut mieux s'en tenir à la simplicité du texte que de se perdre dans des systèmes.

(*x*) Le Seigneur se promène; le Seigneur parle; le Seigneur souffle; le Seigneur agit toujours comme s'il était corporel. L'antiquité n'eut point d'autre idée de la Divinité. Platon passe pour le premier qui ait

au vent qui souffle après midi : et Adam et sa femme se cachèrent de la face du seigneur Dieu, au milieu des bois du jardin.

Et le seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Adam, où es-tu (*y*)?

Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le paradis ; et j'ai craint, parce que j'étais nu, et je me suis caché.

Et Dieu lui dit : Qui t'a appris que tu étais nu? Il faut que tu aies mangé ce que je t'avais ordonné de ne pas manger.

Et Adam dit : La femme que tu m'as donnée m'a donné du fruit du bois, et j'en ai mangé.

Et dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ?

fait Dieu d'une substance déliée, qui n'était pas tout-à-fait corps. Les critiques demandent sous quelle forme Dieu se montrait à Adam, à Ève, à Caïn, à tous les patriarches, à tous les prophètes, à tous ceux auxquels il parla de sa propre bouche. Les pères répondent qu'il avait une forme humaine, et qu'il ne pouvait se faire connaître autrement ayant fait l'homme à son image ; c'était l'opinion des anciens Grecs, adoptée par les anciens Romains.

(*y*) Il est palpable que tout ceci est dans le style d'une histoire véritable, et non dans le goût d'une invention allégorique. On croit voir un maître puissant à qui son serviteur a désobéi : il appelle le serviteur qui se cache, et qui ensuite s'excuse. Rien n'est plus simple, et plus circonstancié ; tout est historique. Quand l'Esprit-Saint daigne se servir d'un apologue, il a soin de nous en avertir. Joathan, dans le livre des *Juges,* assemble le peuple sur la montagne de Garisim, et lui conte la fable des arbres qui voulurent se choisir un roi, comme Ménénius raconta au peuple romain la fable de l'estomac et des membres. Mais dans *la Genèse,* il n'y a pas un mot qui fasse sentir que l'auteur débite un apologue. C'est une histoire suivie, détaillée, circonstanciée d'un bout à l'autre.

On trouve dans le *Zenda-Vesta* l'histoire d'une couleuvre tombée du ciel en terre pour y faire du mal. Dans la mythologie, le serpent Ophionée fit la guerre aux dieux. Un autre serpent régna avant Saturne. Jupiter se fit serpent pour jouir de Proserpine sa propre fille : toutes allégories difficiles à entendre, supposé qu'elles soient allégories.

Elle répondit : Le serpent m'a trompée; et j'ai mangé.

Et le seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et bêtes de la terre; tu marcheras sur ton ventre (z) dorénavant, et tu te nourriras de terre toute ta vie.

Et je mettrai des inimitiés en tes enfans et les enfans de la femme : tu chercheras à les mordre au talon, et ils chercheront à t'écraser la tête.

Il dit aussi à la femme : Je multiplierai tes misères et tes enfantemens. Tu feras des enfans en douleur, et tu seras sous la domination de ton mari (*a*).

Et il dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du bois que je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite en ton travail; et tu mangeras en tes travaux tous les jours de ta vie. Et la terre portera épines et chardons; et tu mangeras l'herbe de la terre, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage (*b*), jusqu'à ce que tu retournes en terre, d'où tu as été pris; et parce que tu es poudre, tu retourneras en poudre.

(z) Une preuve indubitable que *la Genèse* est donnée pour une histoire réelle, c'est que l'auteur rend ici raison pourquoi le serpent rampe. Cela suppose qu'il avait auparavant des jambes et des pieds avec lesquels il marchait. On rend aussi raison de l'aversion qu'ont presque tous les hommes pour les serpens. Il est vrai que les serpens ne mangent point de terre; mais on le croyait, et cela suffit.

(*a*) L'auteur rend aussi raison des douleurs de l'enfantement, et de l'empire de l'homme sur la femme. Il est vrai que ces punitions ne sont pas générales, et qu'il y a beaucoup de femmes qui accouchent sans douleur, et beaucoup qui ont un pouvoir absolu sur leurs maris : mais c'est assez que l'énoncé de l'auteur sacré se trouve communément véritable.

(*b*) L'auteur écrivait en Palestine, où l'on mangeait du pain, et en effet les laboureurs ne le mangent qu'à la sueur de leur visage; mais tous les riches le mangent bien plus à leur aise. L'auteur se

Alors Adam nomma sa femme Heva, parce qu'elle était mère de tous les vivans.

Et le seigneur Dieu fit pour Adam et pour sa femme des chemisettes de peau (*c*); il les en habilla, et il dit:

serait exprimé autrement, s'il avait vécu dans les vastes pays où le pain était inconnu, comme dans les Indes, dans l'Amérique, dans l'Afrique méridionale, et dans les autres pays où l'on vivait de châtaignes et d'autres fruits. Le pain est encore inconnu dans plus de quinze cents lieues de côtes de la mer Glaciale : mais l'auteur, écrivant pour des Juifs, ne pouvait parler que de leurs usages.

On fait une autre objection : c'est qu'il n'y avait point de pain du temps d'Adam, que par conséquent si Dieu lui parla, s'il l'habilla lui et sa femme, s'il les chassa du jardin d'Éden, il ne put les condamner à manger à la sueur de leur front un pain qu'ils ne mangèrent pas. Mais on verra que l'auteur sacré parle presque toujours par anticipation.

(*c*) Nous avons vu que tout est historique dans *la Genèse.* Il est positif que Dieu daigna faire de ses mains un petit habillement pour Adam et Ève, comme il est positif qu'il leur parla, qu'il se promena dans le jardin. L'ironie amère dont il se sert en leur parlant cette fois, est de la même vérité. Il eût été trop hardi à l'écrivain sacré de mettre dans la bouche de Dieu ces paroles insultantes, si Dieu ne les avait pas effectivement prononcées. Ce serait une profanation. Aussi nos commentateurs déclarent que tout se passa mot à mot comme il est dit dans la sainte Écriture. Ce changement arrivé dans la race humaine a été regardé depuis par les fondateurs de la théologie chrétienne, comme un effet de la malice du diable, quoique le diable soit entièrement inconnu dans *la Genèse.* Les savans commencent à croire que la vraie origine du diable est dans un ancien livre des brachmanes qui a près de cinq mille ans d'antiquité, nommé *le Shasta.* Il n'a été découvert que depuis peu par M. Dow, colonel au service de la compagnie anglaise des Indes; et par M. Holwell, sous-gouverneur de Calcuta. M. Holwell a traduit plusieurs passages importans de ce livre, qui contient l'ancienne religion des brachmanes, et l'origine de toutes les autres : c'est là que l'Éternel crée tous les demi-dieux, non par la parole, par le *logos,* comme l'a dit Platon dans la suite des temps, mais par un seul acte de sa volonté, comme il paraît plus digne de l'essence divine. Parmi ces demi-dieux il se trouve un rebelle nommé Moisazor, qui fut condamné à un enfer très-long, et qui pervertit ensuite la terre après avoir perverti le ciel. C'est l'Ariman des Perses; c'est le Tiphon des Égyptiens; c'est l'Encelade des Grecs. Ce fut enfin le diable des pharisiens; ils l'admirent dans le temps de l'établissement du sanhédrin par le grand Pompée.

Hé bien! voilà donc comment Adam est devenu l'un de nous, sachant le bon et le mauvais! Maintenant, pour qu'ils ne mettent plus la main sur l'arbre de vie, et qu'ils n'en mangent, et qu'ils ne vivent éternellement, il le chassa du jardin d'Éden, pour aller labourer la terre dont il avait été pétri.

Et après qu'il l'eut mis dehors, il mit un Chérub, un bœuf (*d*) au-devant du jardin, et une épée flamboyante pour garder l'arbre de vie.

Et Adam connut sa femme Ève, qui conçut et enfanta Caïn; et ensuite elle enfanta son frère Abel.

Or Abel fut pasteur de brebis, et Caïn fut agriculteur.

Un jour il arriva que Caïn offrit à Dieu des fruits de la terre. Abel offrit aussi des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse. Et Dieu fut content d'Abel et de ses présens; mais il ne fut point content de Caïn et de ses présens (*e*).

Ce diable fut regardé alors comme un ange rebelle chassé du ciel, et venant tenter les hommes. On sait assez qu'il courut en ce temps-là un livre sur la chute des anges qui fut attribué à Énoch; il est cité dans une épître de saint Pierre. Nous n'avons que des fragmens de ce livre, il en sera parlé ailleurs.

(*d*) *Chérub* signifie un bœuf; *Charab*, labourer. Les Juifs ayant imité plusieurs usages des Égyptiens, sculptèrent grossièrement des bœufs dont ils firent des espèces de sphinx, des animaux composés, tels qu'ils en mirent dans le saint des saints. Ces figures avaient deux faces, une d'homme, une de bœuf, et des ailes, des jambes d'homme, des pieds de bœuf. Aujourd'hui les peintres nous représentent des chérubins avec des têtes d'enfant sans corps, et ces têtes ornées de deux petites ailes; c'est ainsi qu'on les voit dans plusieurs de nos églises.

(*e*) Tous les anciens prêtres prétendirent que les dieux préféraient des offrandes de viandes à des offrandes de fruits. On commença par des fruits; mais bientôt on en vint aux moutons, aux bœufs, et, ce qui est exécrable, à la chair humaine. L'auteur sacré n'entre point ici dans ce détail. Il ne dit pas même que Dieu mangeait les agneaux

Et Caïn se mit fort en colère, et son visage fut abattu ; et le Seigneur lui dit : Pourquoi es-tu en colère, et que ton visage est abattu ? Et Caïn dit à son frère Abel : Sortons dehors ; et Caïn attaqua son frère Abel et le tua (*f*). Et Dieu dit à Caïn : Où est ton frère Abel ? Et Caïn lui répondit : Je n'en sais rien ; est-ce que je suis le gardien de mon frère ?.....

Et Dieu dit à Caïn : Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois ; et le Seigneur mit un signe à Caïn, pour que ceux qui le trouveraient ne le tuassent pas (*g*).

présentés par Abel ; mais vous verrez bientôt dans l'histoire d'Abraham que les dieux mangèrent chez lui.

(*f*) Il n'y a rien d'allégorique, encore une fois, dans tout ce récit. Dieu rejette positivement ce que l'aîné Caïn lui donne, et agrée les viandes du cadet ; l'aîné s'en fâche, et tue son frère à quelques pas de Dieu même. Dieu emploie la même ironie dont il s'était servi avec Adam et Ève ; et Caïn répond insolemment comme un méchant valet qui n'a nulle crainte de son maître.

(*g*) Il est étonnant, disent les critiques, que Dieu pardonne sur-le-champ à Caïn l'assassinat de son frère, et qu'il le prenne sous sa protection.

Il est étonnant qu'il lui donne une sauvegarde contre tous ceux qui pourraient le tuer, lorsqu'il n'y avait que trois personnes sur la terre, lui, son père et sa mère.

Il est étonnant qu'il protége un assassin, un fratricide, lorsqu'il vient de punir à jamais et de condamner aux tourmens de l'enfer tout le genre humain, parce que Adam et Ève ont mangé du bois de la science du bien et du mal.

Mais il faut considérer qu'il n'est jamais question dans le *Pentateuque* de cette damnation du genre humain, ni de l'enfer, ni de l'immortalité de l'ame, ni d'aucun de ces dogmes sublimes qui ne furent développés que si long-temps après. On tira ces notions en interprétant les Écritures, et en les allégorisant. L'écrivain sacré ne donne d'autre punition à Adam que de manger son pain à la sueur de son corps, quoiqu'il n'y eût pas encore de pain. Le châtiment d'Ève est d'accoucher avec douleur ; et tous les deux doivent mourir au bout de plusieurs siècles : ce qui suppose qu'ils étaient nés pour être immortels.

Et Caïn coucha avec sa femme, et il bâtit une ville (*h*); et il appela sa ville du nom de son fils Énoch.

Énoch engendra Irad, et Irad engendra Maziael, et Maziael engendra Mathusael, et Mathusael engendra Lamech.

Lamech prit deux femmes, Ada et Sella. Ada enfanta Jadel, qui fut père des pasteurs qui demeurent dans des tentes. Le nom de son frère fut Jubal, père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue.....

Or Lamech dit à ses deux femmes Ada et Sella : Femmes de Lamech, écoutez ma voix. J'ai tué un homme par ma blessure, et un jeune homme par ma meurtrissure. On tirera vengeance sept fois pour Caïn, et pour moi Lamech soixante et dix-sept fois sept fois..... (*i*).

Or voici la génération d'Adam. Du jour que Dieu fit l'homme à sa ressemblance, il les créa mâle et femelle. Il les unit et les appela du nom d'*Adam*, au jour qu'ils furent faits. Or, Adam vécut cent trente ans, et il en-

(*h*) Caïn bâtit une ville aussitôt après avoir tué son frère. On demande quels ouvriers il avait pour bâtir sa ville, quels citoyens pour la peupler, quels arts et quels instrumens pour construire des maisons.

Il est clair que l'écrivain sacré suppose beaucoup d'événemens intermédiaires, et n'écrit point selon notre méthode, qui n'a été employée que très-tard.

(*i*) On n'a jamais su ce que Lamech entendait par ces paroles. L'auteur ne dit ni quel homme il avait tué, ni par qui il fut blessé, ni pourquoi on vengera sa mort soixante et dix-sept fois sept fois. Il semble que les copistes aient passé plusieurs articles qui liaient ces premiers événemens de l'histoire du genre humain. Mais le peu qui nous reste de ces théogonies phéniciennes, persanes, syriennes, indiennes, égyptiennes, n'est pas mieux lié. Le Saint-Esprit, comme nous l'avons dit, se conformait aux usages du temps. On ne sait pas précisément en quel temps le *Pentateuque* fut écrit. Il y a sur cette époque plus de quatre-vingts opinions différentes.

gendra un fils à son image (*k*) et ressemblance; et il le nomma Seth. Et après la naissance de Seth, Adam vécut encore huit cents ans, et il engendra encore des fils et des filles; et tout le temps que vécut Adam, fut de neuf cent trente ans (*l*), et il mourut.

Et Jared (*le septième descendant d'Adam dans la ligne masculine*), à l'âge de soixante et cinq ans, devint père de Mathusalem : il marcha avec Dieu; il vécut trois cents ans après la naissance de Mathusalem. Et les jours d'Énoch (*m*) furent de trois cent soixante et cinq ans. Il se promena avec Dieu, et il ne reparut plus depuis, parce que Dieu l'enleva (*n*).

(*k*) L'auteur sacré revient à ce qu'il a déjà dit. Peut-être les copistes ont fait ici quelque transposition, comme plusieurs pères l'ont soupçonné; mais le point le plus important, c'est que Dieu ayant fait Adam à son image et ressemblance, Adam engendre Seth à son image et ressemblance aussi. C'est la preuve la plus forte que les Juifs croyaient Dieu corporel, ainsi que les peuples voisins dont ils apprirent à lire et à écrire. Il serait difficile de donner un autre sens à ces paroles. Adam ressemble à Dieu, Seth ressemble à Adam, donc Seth ressemble à Dieu.

(*l*) On a cru qu'Adam fut enterré à Hébron, parce qu'il est dit dans l'histoire de Josué qu'Adam, *le plus grand des géans, y est enterré.* La plupart des premiers descendans d'Adam vécurent comme lui plus de neuf siècles. C'était l'opinion des peuples de l'Orient et des Égyptiens, que la vie des premiers hommes avait été vingt fois, trente fois plus longue que la nôtre, parce que la nature étant plus jeune avait alors plus de force; mais il n'y a que la révélation qui puisse nous l'apprendre. Au reste, aucune autre nation que la juive ne connut Adam; et les Arabes ne connurent ensuite Adam que par les Juifs.

(*m*) Voilà deux Énoch; le premier, fils de Caïn, et le second, fils d'Adam par Seth et Jared.

(*n*) Les pères et les commentateurs affirment qu'en effet Énoch fils de Jared est encore en vie. Ils disent qu'Énoch et Élie, qui sont transportés hors du monde, reviendront avant le jugement dernier, pour prêcher contre l'antechrist pendant douze cent soixante jours; mais qu'Élie ne prêchera qu'aux Juifs, et Énoch prêchera à tous les hommes.

Et les hommes ayant commencé à multiplier sur la terre, et ayant eu des filles, les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour eux toutes celles qui leur avaient plu (*o*). Et Dieu dit: Mon esprit ne demeurera plus avec l'homme, parce qu'il est chair; et sa vie ne sera plus que de six-vingts ans (*p*)

Or en ce temps il y avait des géans sur la terre (*q*);

Plusieurs savans ont prétendu qu'Énoch était l'Anach des Phrygiens, lequel vécut trois cents ans. D'autres ont dit qu'Énoch était le soleil; d'autres que c'était Saturne, et qu'Adam signifiait en Asie le premier jour de la semaine, et Énoch le septième jour.

Les Juifs, dans la suite, débitèrent qu'Énoch avait écrit un livre de la chute des anges; et saint Jude en parle dans son épître. On sait assez que ce livre est supposé; que la chute des anges est une ancienne fable des Indiens; et qu'elle ne fut connue des Juifs que du temps d'Auguste et de Tibère; qu'ils supposèrent alors le livre d'Énoch, septième homme après Adam.

(*o*) C'était l'opinion de l'antiquité, que toutes les planètes étaient habitées par ces êtres puissans appelés dieux, et que ces dieux venaient faire souvent des enfans aux filles des hommes. Toute la terre fut remplie de ces imaginations. Les fables de Bacchus, de Persée, de Phaéton, d'Hercule, d'Esculape, de Minos, d'Amphitryon, l'attestent assez. Origène, saint Justin, Athénagore, Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, assurent que les anges, amoureux de nos filles, enfantèrent non des géans, mais des démons.

(*p*) Cependant il est dit que Noé vécut neuf cents ans; mais il faut l'exempter de la sentence portée contre le genre humain, parce qu'il était un homme juste. Il faut encore avouer que plusieurs autres vécurent long-temps après jusqu'à quatre et cinq cents ans; et que depuis le temps de la tour de Babel jusqu'à celui d'Abraham, la vie commune était de quatre à cinq cents années. Il n'est pas aisé de concilier toutes ces choses, mais il faut lire l'Écriture avec un esprit de soumission.

(*q*) Les filles eurent donc ces géans de leur commerce avec les anges. On ne nous dit point de quelle taille étaient ces géans. On nous rapporte que Sertorius trouva le corps du géant Anthée, qui était long de quatre-vingt-dix pieds. Le R. P. dom Calmet nous instruit qu'on trouva de son temps le corps du géant Teutobocus; mais sa

car les fils de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent ces géans fameux dans le siècle.....

Dieu se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre; et pénétré de douleur dans son cœur, il dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai formé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les reptiles jusqu'aux oiseaux; car je me repens de les avoir faits (*r*).

Mais Noé trouva grâce devant le Seigneur..... Il dit à Noé : La fin de toute chair est venue devant moi; la terre est remplie des iniquités de leur face, et je les perdrai avec la terre. Fais-toi une arche..... Et voici comme tu la feras : elle aura trois cents coudées de long, cinquante de large, et trente de haut, etc..... (*s*).

taille n'approchait pas de celle du géant Anthée : celle du géant Og était aussi très-médiocre en comparaison; son lit n'était que de treize pieds et demi.

(*r*) Les critiques ont trouvé mauvais que Dieu se repentît; mais le texte appuie si énergiquement sur ce repentir de Dieu, et sur la douleur dont son cœur fut saisi, qu'il paraît trop hardi de ne pas prendre ces expressions à la lettre. Dieu dit expressément qu'il exterminera de la face de la terre les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux. Cependant il n'est point dit que les animaux eussent péché.

(*s*) Bérose le Chaldéen rapporte que l'arche bâtie par le roi Xissutre, avait trois mille six cent vingt-cinq pieds de long, et quatorze cent cinquante de largeur; et qu'il bâtit cette arche par l'ordre des dieux, qui l'avertirent d'une inondation prochaine du Pont-Euxin. Cette arche se reposa sur le mont Ararat comme celle de Noé : et plusieurs particularités de la conduite de ce roi sont semblables à celles dont la sainte Écriture nous parle. Le roi Xissutre avait plus de monde dans son arche que Noé, lequel n'avait avec lui que sa femme, ses trois fils et ses trois belles-filles. M. Le Pelletier, marchand de Rouen, a supputé dans un petit livre imprimé avec les pensées de Pascal, que l'arche pouvait contenir tous les animaux de la terre; mais il ne les a pas comptés, et il a oublié de dire de quoi on nourrissait la prodigieuse quantité d'animaux carnassiers, et de

Et je ferai venir sur la terre les eaux du déluge; et je tuerai toute chair qui a souffle de vie sous le ciel : je ferai alliance avec toi; et tu entreras dans l'arche, toi, ta femme et les enfans de tes fils.....

Les fontaines du grand abîme furent rompues; les cataractes des cieux s'ouvrirent, et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits... (*t*). Et les eaux prévalurent si fort sur la terre, que toutes les hautes montagnes de l'univers sous le ciel en furent couvertes; et l'eau fut plus haute que les montagnes de quinze coudées..... Tous les hommes moururent, et tout ce qui a souffle de vie sur la terre mourut..... (*u*).

Et les eaux couvrirent la terre pendant cent-cinquante jours; et alors les fontaines de l'abîme et les

nous apprendre comment huit personnes purent suffire pendant un an à donner à manger et à boire à tous ces animaux, et à vider leurs excrémens.

Au reste il y a eu plusieurs inondations sur le globe : celle du temps de Xissutre, celle du temps de Noé, qui ne fut connue que des Juifs, celle d'Ogygès et de Deucalion, célèbre chez les Grecs; celle de l'île Atlantide, dont les Égyptiens firent mention dans leurs annales.

(*t*) Les critiques incrédules, qui nient tout, nient aussi ce déluge, sous prétexte qu'il n'y a point en effet de fontaines du grand abîme, et de cataractes des cieux, etc. etc. Mais on le croyait alors, et les Juifs avaient emprunté ces idées grossières des Syriens, des Chaldéens et des Égyptiens. Des accessoires peuvent être faux, quoique le fond soit véritable. Ce n'est pas avec les yeux de la raison qu'il faut lire ce livre, mais avec ceux de la foi.

(*u*) L'eau ne pouvait à la fois s'élever de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, qu'en cas qu'il se fût formé plus de douze océans l'un sur l'autre, et que le dernier eût été vingt-quatre fois plus grand que celui qui entoure aujourd'hui les deux hémisphères. Aussi tous les sages commentateurs regardent ce miracle comme le plus grand qui ait jamais été fait, puisqu'il fallut créer du néant tous ces océans nouveaux, et les anéantir ensuite. Cette création de tant d'océans n'était pas nécessaire pour le déluge du Pont-Euxin du temps du roi Xissutre, ni pour celui de Deucalion, ni pour la submersion de l'île Atlantide. Ainsi le miracle du déluge de Noé est bien plus grand que celui des autres déluges.

cataractes du ciel furent fermées, et les pluies du ciel furent arrêtées..... Les quarante jours étant passés, Noé, ouvrant la fenêtre qu'il avait faite à l'arche, renvoya le corbeau, qui sortait et ne revenait point, jusqu'à ce que les eaux se séchassent. Il renvoya aussi la colombe, etc..... (*x*).

Et Dieu dit à Noé et à ses enfans : Croissez, multipliez et remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre tremblent devant vous, aussi-bien que tous les oiseaux du ciel, et tout ce qui a mouvement sur la terre. Je vous ai donné tous les poissons; et tout ce qui a mouvement et vie sera votre nourriture, aussi-bien que les légumes verts; je vous les ai donnés tous, excepté que vous ne mangerez point leur chair avec leur sang et leur ame. Car je redemanderai le sang de vos ames à la main des bêtes qui vous auront mangés (*y*);

(*x*) La même chose est racontée dans le Chaldéen Bérose, de l'arche du roi Xissutre. Les incrédules prétendent que cette histoire est prise de ce Bérose, qui pourtant n'écrivit que du temps d'Alexandre; mais ils disent que les Juifs étaient alors inconnus de toutes les nations. Ils disent qu'un aussi petit peuple que les Juifs, et aussi ignorant, qui n'avait jamais fréquenté la mer, devait imiter ses voisins, plutôt qu'être imité par eux; que ses livres furent écrits très-tard; que probablement Bérose avait trouvé l'histoire de l'inondation du Pont-Euxin dans les anciens livres chaldéens, et que les Juifs avaient puisé à la même source. Tout cela n'est qu'une supposition, une conjecture qui doit disparaître devant l'authenticité des livres saints.

(*y*) L'expression qui donne ici une main aux bêtes carnassières au lieu de griffe, est remarquable : et l'opinion générale que les bêtes avaient de la raison comme nous n'est pas contestée. Dieu fait ici un pacte avec les bêtes comme avec les hommes. Les tigres, les lions, les ours, et la maison de Jacob, n'ont guère observé ce pacte. Un auteur allemand a écrit que c'était un pacte de famille. C'est pourquoi, dans le *Lévitique,* on punit également les bêtes et les hommes qui ont commis ensemble le péché de la chair. Aucune bête ne pouvait travailler le jour du sabbat. *L'Ecclésiaste* dit *que les hommes sont semblables aux bêtes; qu'ils n'ont rien de plus que les bêtes.* Jonas dans Ninive fait jeûner les hommes et les bêtes, etc.... On

et je redemanderai l'ame de l'homme de la main de l'homme et de son frère. Quiconque répandra le sang humain, on répandra le sien; car l'homme est fait à l'image de Dieu..... Je ferai mon pacte avec vous et avec votre postérité; après vous avec toute ame vivante, tant bestiaux que bêtes de somme, bestiaux et tout ce qui est sorti de l'arche, et toutes les bêtes de l'univers. Mon pacte avec vous sera de telle sorte que je ne tuerai plus de chair, et qu'il n'y aura plus jamais de déluge..... (*z*). Je mettrai mon arc dans les nuées, et ce sera le signe de mon pacte entre moi et la terre..... Et mon arc sera dans les nuées; et quand je le verrai, je me souviendrai de mon pacte entre moi et Dieu, et toute ame de chair vivante qui est sur la terre.....

Et comme Noé était laboureur, il planta une vigne; et ayant bu du vin, il s'enivra, et s'étendit tout nu dans sa tente (*a*).....

voit même que les bêtes parlaient souvent comme les hommes dans toute l'antiquité.

(*z*) Le texte sacré ne dit pas : Mon arc qui est dans les nuées sera désormais le signe de mon pacte, mais : Je mettrai mon arc dans les nuées; ce qui suppose qu'auparavant il n'y avait point eu d'arc-en-ciel. C'est ce qui a fait supposer qu'avant le déluge universel il n'y avait point eu encore de pluie, puisque l'arc en-ciel n'est formé que par les réfractions et les réflexions des rayons du soleil dans les gouttes de pluie. Encore une fois, il est clair que la Bible ne nous a pas été donnée pour nous enseigner la géométrie et la physique.

(*a*) Noé ne passa pour être l'inventeur de la vigne que chez les Juifs; car c'était chez toutes les autres nations Bak ou Bacchus qui avait le premier enseigné l'art de faire du vin. Il est surprenant que Noé, le restaurateur du genre humain, ait été ignoré de toute la terre; mais il est encore plus étrange qu'Adam, le père de tous les hommes, ait été aussi ignoré de tous les hommes que Noé.

Des commentateurs prétendent que Cham n'avait que dix ans lorsqu'il trouva son père ivre, et qu'il vit ses parties viriles. Mais le

Cham, père de Canaan, ayant vu les parties viriles de son père Noé, en alla avertir ses frères hors de la tente. Sem et Japhet apportèrent un manteau, et en marchant à rebours couvrirent les parties viriles de leur père. Noé s'étant éveillé maudit Canaan fils de Cham; il dit : Que Canaan soit maudit! qu'il soit l'esclave de l'esclave de ses frères!.....

Voici le dénombrement des fils de Noé qui sont Sem, Cham et Japhet (*b*). Ils partagèrent entre eux les îles

texte dit positivement qu'il avait un fils marié, lequel fils est Canaan. Il semble que l'auteur veuille justifier par là les malédictions portées contre le peuple de Canaan, et l'irruption des Arabes juifs qui mirent depuis le Canaan à feu et à sang, et qui exterminèrent dans plus d'un lieu les hommes et les bêtes. L'auteur juif insiste souvent sur cette malédiction portée contre les Cananéens, pour s'en faire un droit sur ce pays, à ce que prétend Spinosa. Mais Spinosa est trop suspect : les Juifs d'Amsterdam l'avaient excommunié et assassiné; il lui est pardonnable de ne les avoir point aimés.

Un autre Juif, bien plus ancien et non moins savant, ne reconnaît point Noé pour l'inventeur du vin. C'est Philon. Voici comme il parle dans le récit de sa députation à l'empereur Caïus Caligula. *Bacchus le premier planta la vigne, et en tira une liqueur si utile et si agréable au corps et à l'esprit, qu'elle leur fait oublier leurs peines, les réjouit et les fortifie.*

Comment se peut-il faire que Philon, si attaché à sa secte, ne reconnût pas Noé pour l'inventeur du vin?

(*b*) Sem, Cham et Japhet sont représentés comme ayant régné sur l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Car Eusèbe dit que Noé, par son testament, donna toute la terre à ses trois fils; l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, et l'Europe à Japhet. Or ce n'était pas certainement maudire Cham que de lui donner la troisième partie du monde. Il paraît impossible de concilier la malédiction avec une si prodigieuse bénédiction. Il est encore difficile de comprendre comment les trois enfans de Noé quittèrent leur père, qui s'enivra probablement en Arménie, pour aller régner dans des parties du monde où il n'y avait personne. Avant qu'on règne sur un peuple, il faut que ce peuple existe : c'est une anticipation. Nous passons ici tous les petits-fils de Noé inconnus long-temps au reste du monde, ainsi que leur père. Toutes ces vérités seront développées dans la suite.

des nations chacun selon sa langue et selon son peuple (*c*).....

Les fils de Cham sont Chus, Mésraïm, Pluth et Canaan..... Or Chus fut père de Nembrod, qui fut un géant sur la terre; et c'était un puissant chasseur devant Dieu. Il commença de régner en Babylone, en Arak, en Achad et en Chalane..... Assur sortit de ce pays-là, et il bâtit Ninive et les places de la ville et Chalé.....

Canaan engendra Sydon et les Éthéens, et les Jébuséens et les Amorrhéens et les Hévéens et les Arasséens et les Samariens et les Amathéens..... Ce sont là les fils de Cham selon leur parenté, leurs langues, leurs générations, leurs terres et leurs peuples (*d*).....

Sem, frère aîné de Japhet, fut père de tous les habitans d'Héber..... Or Arphaxad engendra Salé qui fut père d'Héber. Héber eut deux fils dont l'un eut nom Phaleg, parce que la terre fut divisée de son temps; et son frère eut nom Jectan.

Or la terre n'avait qu'une lèvre; et tout langage était semblable (*e*). Les hommes, en partant de l'O-

(*c*) *Chacun selon sa langue*, semble montrer que les descendans de Noé parlaient déjà chacun une langue différente; et cela semble contredire l'histoire qui va suivre des nouvelles langues formées tout d'un coup à Babylone. Ce sont toujours des obscurités à chaque page. Ces nuages ne peuvent être dissipés que par une soumission parfaite à l'église.

(*d*) Toutes ces nations dont on fait le dénombrement ne composent qu'un petit peuple dans la Palestine. C'est en partie ce pays dont les Juifs s'emparèrent. Il est vrai qu'on ne voit pas comment les descendans de Cham allèrent s'entasser dans cette petite région, au lieu d'occuper les rivages fertiles de l'Afrique, et surtout de l'Égypte; mais il ne faut point demander compte des œuvres de Dieu.

(*e*) Comment la terre pouvait-elle n'avoir qu'une lèvre? comment tous les hommes parlaient-ils une même langue, après que l'auteur a dit que chaque peuple avait sa langue différente? et comment tant de

rient, trouvèrent les campagnes de Sennaar, et y habitèrent (*f*). Et ils se dirent chacun à son voisin : Venez, fesons des briques, cuisons-les par le feu ; et ils prirent des briques au lieu de pierres, et du bitume au lieu de ciment. Et ils dirent : Venez, fesons-nous une cité, et une tour dont le comble touche au ciel, et célébrons notre nom avant que nous soyons divisés dans toutes les terres.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville (*g*) et la tour que les enfans d'Adam bâtissaient. Et il dit : Voilà un peuple qui est tout d'une lèvre ; ils ont commencé cet ouvrage, et ils ne cesseront point jusqu'à ce qu'ils l'aient exécuté. Venons donc, descendons, et confondons leur langage, afin que personne n'entende ce que lui dira son voisin. Et Dieu les sépara ainsi dans toutes les terres, et ils cessèrent de bâtir la cité (*h*).

peuples purent-ils exister après le déluge, du vivant même de Noé ? L'esprit humain ne peut trouver de solution à ces difficultés. Le seul parti qui reste aux savans est de supposer qu'il y a eu des fautes de copistes ; et la seule ressource des simples est de se soumettre avec vénération.

(*f*) On demande encore comment l'auteur peut dire que tous les hommes partirent de l'Orient après avoir dit qu'ils peuplèrent l'Occident, le Midi et le Nord.

(*g*) Le texte fait effectivement descendre Dieu pour voir cet ouvrage. Les dieux, dans tous les systèmes, descendaient sur la terre pour s'informer de tout ce qui s'y passait, comme des seigneurs qui visitent leur domaine. Ce n'était point une manière de parler, c'était à la lettre ; et cette idée était si commune, qu'il n'est pas surprenant que l'auteur sacré s'y soit conformé toujours.

(*h*) Saint Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe, dit que la tour de Babel avait déjà quatre mille pas de hauteur ; ce qui ferait vingt mille pieds si c'étaient des pas géométriques. Elle était donc six fois plus élevée que les pyramides d'Égypte. Plusieurs auteurs juifs lui donnent encore une plus grande élévation. *La Genèse* place cette prodigieuse entreprise cent dix-sept ans après le déluge. Si la population du genre humain avait suivi l'ordre qu'elle suit aujour-

Or Tharé, descendant de Sem, à l'âge de soixante et dix ans engendra Abram, et Nachor, et Aran. Et Tharé, ayant vécu deux cent cinq ans, mourut à Aran. Et Dieu dit à Abram : Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je te ferai une grande nation, et je magnifierai ton nom, et tu seras béni; et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les familles de la terre universelle seront bénies en toi. Ainsi Abram s'en alla comme Dieu le lui commandait, et il s'en alla avec Loth. Il avait soixante et quinze ans quand il sortit d'Aran (*i*).

Et il prit Saraï sa femme, et Loth son neveu, et toute la substance qu'il possédait, et les ames qu'il avait faites en Aran; et ils sortirent pour aller dans la

d'hui, il n'y aurait eu ni assez d'hommes, ni assez de temps pour inventer tous les arts nécessaires dont un ouvrage si immense exigeait l'usage. Il faut donc regarder cette aventure comme un prodige, ainsi que celle du déluge universel.

Un prodige non moins grand est la formation subite de tant de langues. Les commentateurs ont recherché quelles langues-mères naquirent tout d'un coup de cette dispersion des peuples; mais ils n'ont jamais fait attention à aucune des langues anciennes qu'on parle depuis l'Indus jusqu'au Japon. Il serait curieux de compter le nombre des différens langages qui se parlent aujourd'hui dans tout l'univers. Il y en a plus de trois cents dans ce que nous connaissons de l'Amérique, et plus de trois mille dans ce que nous connaissons de notre continent. Chaque province chinoise a son idiome; le peuple de Pékin entend très-difficilement le peuple de Kanton; et l'Indien des côtes du Malabar n'entend point l'Indien de Bénarès. Au reste, toute la terre ignora le prodige de la tour de Babel; il ne fut connu que des écrivains hébreux.

(*i*) Il semble d'abord évident par le texte que Tharé ayant engendré Abraham à soixante et dix ans, et étant mort à deux cent cinq, Abraham avait cent trente-cinq ans et non pas soixante et quinze, quand il quitta la Mésopotamie. Saint Étienne suit ce calcul dans son discours aux Juifs. Cette difficulté a paru inexplicable à saint Jérôme et à saint Augustin. Nous nous garderons bien de croire entendre ce que ces grands saints n'ont point entendu.

terre de Canaan (*k*)..... Abram s'avança jusqu'à Sichem et à la vallée illustre. Or le Cananéen était alors dans cette terre (*l*)..... Et le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai à ta postérité cette terre. Abram dressa un autel au Seigneur qui lui était apparu..... Or la famine étant dans le pays, Abram descendit en Égypte ; car la famine prévalait sur la terre (*m*). Et comme il était près de l'Égypte, il dit à Saraï sa femme: Je sais que tu es belle femme ; et quand les Égyptiens te verront, ils me tueront, et ils te garderont : dis donc que tu es ma sœur, afin qu'il m'arrive du bien à cause de toi, et que mon ame vive à cause de ta grâce....... Abram étant ainsi entré en Égypte, les Égytiens virent que cette femme était trop belle ; et les princes l'annoncèrent au pharaon, et la vantèrent à lui, et elle fut enlevée dans le palais du pharaon, (*n*) et on fit du

(*k*) Il y a d'Aran à Canaan deux cents lieues environ : il fallait un ordre exprès de Dieu pour quitter le pays le plus fertile et le plus beau de la terre, et pour entreprendre un si long voyage vers un pays moins bon, habité par quelques barbares dont Abraham ne pouvait entendre la langue.

(*l*) Ces mots, *or le Cananéen était alors dans cette terre*, ont été le sujet d'une grande dispute entre les savans. Il semble, en effet, que les Cananéens avaient été chassés de cette terre lorsque l'auteur sacré écrivait. Cependant ils y étaient du temps de Moïse, et Josué ne saccagea qu'une trentaine de bourgs des Cananéens : les Juifs furent depuis tantôt esclaves, tantôt maîtres d'une partie du pays, jusqu'à David. C'est ce qui a fait conjecturer que *la Genèse* n'a pu être écrite du temps de Moïse, mais après David. Nous dirons en leur lieu les autres raisons de cette opinion : mais nous avertissons qu'il faut s'en rapporter à l'église, dont les décisions (comme on sait) sont infaillibles, tandis que les opinions des doctes ne sont que probables.

(*m*) La Palestine, en effet, est un pays montagneux qui n'a jamais porté beaucoup de blé. Elle ressemble à la Corse, qui a des olives, des pâturages, et peu de froment.

(*n*) Puisqu'il y avait un roi d'Égypte, ce pays était donc déjà très-peuplé. Pharaon était le nom générique du roi. *On* signifiait en égyp-

bien à Abram à cause d'elle. Et il en eut des brebis, des bœufs, et des ânes, et des serviteurs et des servantes, et des ânesses, et des chameaux (*o*). Mais le Seigneur affligea le pharaon de plaies très-grandes, et sa maison, à cause de Saraï femme d'Abram. Et Pharaon appela Abram, et lui dit : Pourquoi m'as-tu fait cela? pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était ta femme? et puisque c'est ta femme, prends-la, et va-t'en. Et le pharaon ordonna à ses gens, et ils l'emmenèrent lui et sa femme et tout ce qu'il avait.

Abram monta donc de l'Égypte, et sa femme et tout ce qu'il avait, et Loth avec lui, vers la contrée du Midi (*p*). Il était très-riche en or et en argent (*q*); et il revint par le chemin qu'il était venu du Midi à Béthel..... Abram demeura dans le pays de Canaan, et Loth dans les villes qui étaient auprès du Jourdain, et habita dans Sodome..... En ce temps Hamraphel, roi

tien le soleil ; et *Phara*, le maître ou l'élève. Presque tous les rois orientaux se sont intitulés frères ou cousins du soleil et de la lune. Bochar dit que pharaon signifiait un crocodile ; mais il y a loin d'un crocodile au soleil.

(*o*) Cette conduite d'Abraham a été sévèrement censurée ; mais saint Augustin l'a défendue dans son livre contre le mensonge. Plusieurs critiques se sont étonnés que Sara, femme du fils d'un potier, âgé de soixante et cinq ans, ayant fait le voyage d'Égypte à pied, ou tout au plus sur son âne, ait paru si belle à toute la cour du roi d'Égypte, et ait été mise dans le sérail de ce monarque.

Ces choses n'arriveraient pas aujourd'hui ; mais elles étaient fréquentes alors, puisque nous verrons Sara enlevée par un autre roi long-temps après, pour sa beauté, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

(*p*) Puisqu'il revenait d'Égypte dans le Canaan, il est clair qu'il remontait juste vers le nord, et non pas vers le midi. Ces petites méprises, qui sont probablement des copistes, ne dérobent rien à la véracité de l'auteur sacré.

(*q*) C'était donc l'or et l'argent que lui avait donnés le pharaon d'Égypte, car il n'y avait pas d'apparence que le fils d'un potier eût apporté beaucoup d'or en Canaan.

de Sennaar, et Arioc, roi de Pont, et Codorlahomer, roi des Élamites, et Thadal, roi des nations (*r*), firent la guerre contre Bara, roi de Sodome, et contre Bersa, roi de Gomorrhe, contre Sennaab, roi d'Adama, et contre Séméber, roi de Séboïm, et contre le roi de Bala, autrement Ségor..... et ils prirent toute la substance des Sodomites et de Gomorrhe, et tout ce qu'il y avait à manger, et s'en allèrent. Ils prirent aussi toute la substance de Loth, fils du frère d'Abram, qui habitait à Sodome..... Abram ayant entendu que son frère Loth était pris, dénombra trois cent dix-huit de ses valets (*s*),

(*r*) Puisqu'il y avait un grand roi d'Égypte, il pouvait y avoir aussi de grands rois de Sennaar, de Pont, de Perse, et des autres rois des nations. Il paraît étrange que de si puissans monarques se soient ligués de si loin contre des chefs de cinq petites bourgades, qui habitaient un pays aride, sauvage et désert.

L'auteur sacré dit ici, que ces grands rois se donnèrent rendez-vous dans la vallée des bois, qui est aujourd'hui le lac Asphaltide, ou mer salée. Vous verrez qu'ensuite il ne dit point que cette vallée des bois ait été changée en mer salée, et qu'il insinue même le contraire.

(*s*) On fait ici plusieurs difficultés. On demande comment Abraham qui n'avait pas un pouce de terre dans ce pays, avait pourtant un assez grand nombre de domestiques pour en choisir trois cents dix-huit? et comment, avec cette poignée de valets, il défit les armés de cinq rois si puissans, et les poursuivit jusqu'à Dan, qui n'était pas encore bâti? quelques interprètes ont substitué Damas à Dan; mais il y a un chemin de cent milles du pays de Sodome à Damas; et le texte dit ensuite qu'il les poursuivit jusqu'auprès de Damas.

Cette guerre d'Abraham contre tant de rois semble avoir quelque rapport avec les anciennes traditions persanes, dont on trouve des vestiges dans le savant Hyde. Les Persans prétendaient qu'Abraham avait été leur prophète et leur roi, et qu'il avait eu une guerre contre Nembrod. Il est constant, comme nous l'observons ailleurs, qu'ils appelèrent leur religion Milat Abraham, ou Ibrahim; Kish Abraham, ou Ibrahim. On a prétendu qu'il était le Brama des Indiens; qu'ensuite les Persans l'adoptèrent; et qu'enfin les juifs, qui vinrent et qui écrivirent très-long-temps après, s'approprièrent Abraham. Il résulte que ce nom avait été fameux dans l'Orient de temps immémorial.

Nous nous en tenons ici à l'histoire hébraïque. Peut-être un jour

et poursuivit les rois vainqueurs jusqu'à Dan, et les ramena jusqu'à Oba, qui est à la gauche de Damas; et il ramena toute la substance, et Loth son frère, et les femmes, et tout le peuple.....

Or Saraï, femme d'Abram, n'avait point engendré d'enfans; mais ayant sa servante égyptienne nommée Agar, elle dit à son mari: Dieu m'a fermée afin que je n'enfantasse pas; couche avec ma servante, peut-être que j'en aurai des enfans; et Abram acquiesça à cette prière (*t*). Mais Agar, voyant qu'elle avait conçu, méprisa sa maîtresse. Saraï dit à Abram : Tu agis iniquement contre moi : j'ai mis ma servante dans ton sein, et voyant qu'elle a conçu, elle me méprise. Que Dieu juge entre moi et toi. A quoi Abram répondit : La servante est en tes mains; fais-en ce que tu voudras. Saraï la battit, et Agar s'enfuit. L'ange du Seigneur l'ayant trouvée dans le désert près de la fontaine d'eau qui est dans la solitude dans le chemin de Sur au désert, lui dit : Agar, servante de Saraï, d'où viens-tu, où vas-tu? Laquelle répondit : Je m'enfuis de la face de Saraï ma maîtresse. L'ange du Seigneur lui dit : Retourne à ta maîtresse, humilie-toi sous sa main. Je

ceux qui voyagent dans l'Inde, et qui apprennent la langue sacrée des anciens brachmanes, nous en apprendront-ils davantage.

(*t*) Cette adoption était fort commune en Orient. Un père ou une mère mettait l'enfant d'un autre sur ses genoux; et cela suffisait pour le légitimer. La polygamie d'ailleurs était en usage dans la sainte Écriture. Lamech avait eu deux femmes. Mais on dispute pour savoir si Agar était une seconde femme, ou simplement une concubine : car si elle avait été la seconde femme d'Abraham, son enfant n'aurait pu appartenir à Sara; il serait demeuré à la véritable mère. De plus, Abraham n'aurait pas chassé Agar son épouse, et son fils aîné Ismaël, en leur donnant pour tout viatique un pain et un pot d'eau. Il est cruel, sans doute, de renvoyer ainsi sa servante et l'enfant qu'on lui a fait; mais il eût été plus abominable de chasser ainsi sa femme, dont l'Écriture ne dit point qu'il eût à se plaindre.

multiplierai ta race en la multipliant, et on ne pourra la compter à cause de sa multitude. Tu as conçu et tu enfanteras un fils ; tu l'appelleras Ismaël, parce que Dieu a écouté ton affliction ; il sera comme un âne sauvage ; ses mains seront contre tous, et les mains de tous contre lui (*u*). Or, Agar appela le Dieu qui lui parlait *Dieu qui m'a vue* : car certainement, dit-elle, j'ai vu le derrière de celui qui m'a vue (*x*).

Abram ayant commencé sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut et lui dit : Je suis le dieu Sadaï (*y*); marche devant moi, et sois sans taches : je ferai un pacte avec toi, et je te multiplierai prodigieusement. Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham..... (*z*). Voici mon pacte qui sera observé entre moi et tes descendans. On coupera la chair de ton prépuce, afin que ce soit un signe de mon pacte. L'enfant de huit jours sera circoncis parmi vous, tant le

(*u*) On a remarqué que cet ange du Seigneur qui ramène Agar à Abraham étant grosse d'Ismaël, ne la ramène plus quand elle est chassée avec son fils.

(*x*) C'était une opinion fort ancienne qu'on ne pouvait voir le visage d'un Dieu sans mourir. Vous verrez même dans l'*Exode* que Dieu ne se laissa voir que par derrière à Moïse par la fente d'un rocher, quoi qu'il soit dit que Moïse voyait Dieu face à face.

(*y*) Sadaï était le nom que quelques peuples de Syrie donnaient à Dieu. Ils l'appelaient tantôt Sadaï, tantôt Adonaï, tantôt Jehovah, ou El, ou Éloa, ou Melch, ou Bel, selon les différens dialectes. On prétend que Sadaï signifiait l'exterminateur : d'autres disent que c'était le Dieu des champs, et d'autres le Dieu des mamelles. Il faut consulter Calmet, car il sait tout cela.

(*z*) On connaît peu la différence d'Abram à Abraham. On a prétendu qu'Abram signifiait père illustre, et Abraham père de plusieurs. Les Persans crurent toujours qu'il y avait eu un Abram nommé Zerdust, qui leur avait enseigné la religion ; et les Grecs l'appelèrent Zoroastre. Des savans ont cru qu'Abram n'était autre que le Brame des Indiens, et que la religion des Indiens, qui subsiste encore, était la plus ancienne de toutes. Mais il est difficile de pénétrer dans ces ténèbres; et le meilleur parti est d'en croire le texte et l'Église.

valet né dans la maison, que celui qui est acheté, et tout ce qui n'est point de votre race. Et mon pacte sera dans votre chair à tout jamais. Tout mâle dont la chair ne sera point circoncise, sera exterminé, parce qu'il aura violé mon pacte..... (*a*).

Dieu dit aussi à Abraham : Tu n'appelleras plus ta femme Saraï, mais Sara (*b*). Je la bénirai : elle te donnera un fils que je bénirai : il sera sur les nations; et les rois des peuples sortiront de lui. Abraham tomba sur sa face, et se mit à rire : disant dans son cœur : Pense-t-il qu'un homme de cent ans fera un fils, et qu'une femme de quatre-vingt-dix ans accouchera (*c*)? Et il dit à Dieu : Plût à Dieu qu'Ismaël vécût devant toi ! Et Dieu répondit à Abraham : Ta femme t'engendrera un fils que tu appelleras Isaac. Je ferai un pacte avec lui et avec sa race à jamais. Et à l'égard d'Ismaël, je t'ai exaucé; je le bénirai, je le multiplierai beaucoup : il engendrera douze chefs, et j'en

(*a*) Cela contredit tous les écrivains de l'antiquité, qui s'accordent à dire que les Égyptiens et les Éthiopiens inventèrent la circoncision; mais il n'y eut guère en Égypte que les prêtres et les initiés qui se firent couper le prépuce, comme un signe d'association qui les distinguait du genre humain. Les Arabes prirent cette coutume. On prétend qu'en Éthiopie on circoncisait aussi les filles. Dieu ordonne ici de faire mourir quiconque n'aura pas eu le prépuce coupé. Cependant la circoncision ne fut point observée par les Juifs en Égypte pendant deux cent cinq ans; et les six cent trente mille combattans que le texte dit avoir suivi Moïse ne furent point circoncis dans le désert.

(*b*) On ne sait pas précisément quelle différence essentielle est entre Saraï et Sara. Les commentateurs ont dit que Saraï signifiait madame, et Sara la dame.

(*c*) Si Tharé en effet avait engendré Abraham à soixante et dix ans, et si Abraham fût parti d'Aran à l'âge de près de trente-cinq, et si on y ajoutait les huit ans qui s'écoulèrent de son arrivée à Canaan, jusqu'à cette entrevue de Dieu et de lui, il avait alors cent quarante-trois ans; et c'est une raison de plus pour rire. Cependant vous le verrez se marier dans trente ans, après la mort de Sara sa femme.

ferai une grande nation..... Alors Abraham prit son fils et tous ses esclaves qu'il avait achetés, et généralement tous les mâles de sa maison; et il leur coupa la chair du prépuce, comme le dieu Sadaï l'avait ordonné. Abraham se coupa la chair de son prépuce lui-même, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ismaël avait treize ans accomplis quand il fut circoncis (*d*). Abraham et Ismaël furent circoncis le même jour, et tous les hommes de sa maison, tant les natifs que les achetés, tout fut circoncis.

Or Dieu vint trouver Abraham dans la vallée de Mambré, assis devant sa tente dans la chaleur du jour. Et Abraham ayant levé les yeux, vit trois hommes à côté de lui; et les ayant vus, il courut au plus vite et les salua jusqu'à terre. Et il leur dit : Messeigneurs, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux (*e*), ne passe pas au delà de l'habitation de ton serviteur; mais j'apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds; reposez-vous sous l'arbre. Je vous donnerai une bouchée de pain : confortez-vous; après cela vous passerez; car c'est pour manger que vous êtes venu vers votre serviteur. Et ils lui répondirent : Fais comme tu l'as dit. Abraham entra vite dans la tente de Sara, et lui dit : Dépêche-toi, pétris quatre-vingt-sept pintes de farine (*f*), et fais

(*d*) Les Mahométans, qui se croient descendus d'Ismaël, ou qui représentent la race d'Ismaël, coupent encore le prépuce à leurs enfans, quand ils ont treize ans; mais les Juifs le coupent au bout de huit jours.

(*e*) Voici un nouvel exemple du singulier joint avec le pluriel. Il y a ici trois hommes, et ces trois hommes sont trois dieux, et Abraham ne parle qu'à un seul, et ensuite il parle à tous trois. Quelques-uns ont cru que cela signifiait la sainte Trinité. Cette explication a été combattue, parce que le mot trinité ne se trouve en aucun endroit de l'Écriture. Il ne nous appartient pas d'approfondir cette question.

(*f*) Trois *sata* de farine font *un épha*; et si l'épha contient vingt-

des pains cuits sous la cendre. Pour lui, il courut au troupeau, où il prit un veau très-tendre et très-bon; et il le donna à un valet pour le faire cuire. Il prit aussi du kaimac et du lait, et le veau cuit; et il se tint debout sous l'arbre vis-à-vis d'eux. Après qu'ils eurent mangé, ils lui dirent : Où est Sara ta femme? Et il répondit : Elle est dans sa tente. L'un d'eux lui dit : Je reviendrai dans un an en revenant, si je suis en vie (*g*); et ta femme Sara aura un fils. Sara ayant entendu cela derrière la porte de la tente, se mit à rire, car ils étaient tous deux bien vieux; et Sara n'avait plus ses règles. Elle rit donc en se cachant, et dit : Après que je suis devenue vieille, et que mon Seigneur est si vieux, j'aurai encore du plaisir! Mais Dieu dit à Abraham : Pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en disant : Puis-je enfanter étant si vieille? est-ce qu'il y a quelque chose de difficile à Dieu? Je reviendrai à toi dans un an, comme je te l'ai dit, si je suis en vie (*h*); et Sara aura

neuf pintes, trois éphata de farine font quatre-vingt-sept pintes. C'était prodigieusement de pain. L'usage était chez les Orientaux de servir d'un seul plat en grande quantité. Le *kema* ou *kaimac*, qu'Abraham fit lui-même, était une espèce de fromage à la crême dont la mode a été chez les mahométans : ils ont un conte intitulé le *Kaimac et le Serpent*, dont ils font grand cas, et qui a été traduit par Senecé, valet de chambre d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Il est dit dans l'histoire des Arabes, qu'on servit du kaimac au repas de noces de Mahomet avec Cadishé.

(*g*) *Si je suis en vie*, est une façon de parler ordinaire. Ni un ange, ni un Dieu, ne pouvait douter qu'il ne dût être en vie dans un an. Et comme ces voyageurs ne se donnaient point pour des dieux, ils pouvaient emprunter le langage des hommes; mais puisqu'ils prédirent l'avenir, ils se donnèrent au moins pour prophètes.

(*h*) C'est Dieu même ici qui parle, et qui dit, *je reviendrai si je suis en vie*. C'est qu'il ne se donne encore à Abraham que pour un homme.

Dom Calmet trouve une ressemblance visible entre l'aventure d'Abraham et celle du bon homme Irius à qui Jupiter, Neptune et Mercure accordèrent un enfant en jetant leur semence sur un cuir de

un fils. Sara, toute tremblante, dit: Je n'ai point ri. Dieu lui dit: Si fait, tu as ri (*i*).

Les trois voyageurs s'étant levés de là, dirigèrent leurs yeux vers Sodome, et Abraham marchait en les menant. Et le Seigneur dit: Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire, puisqu'il sera père d'une nation grande et robuste, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui (*k*)? car je sais qu'il ordon-

bœuf dont l'enfant naquit. Il est bien clair, dit Calmet, que le nom d'Irius est le même que celui d'Abraham.

(*i*) Cette conversation de Dieu et d'Abraham, et tous ces détails sont de la plus grande naïveté. L'auteur rend compte de tout ce qui s'est fait, et de tout ce qui s'est dit, comme s'il y avait été présent. Il a donc été inspiré sur tous les points par Dieu même; sans quoi il ne serait qu'un conteur de fables. Ceux qui ont dit que toute cette histoire n'était qu'allégorique, ont été bien hardis. Il ont prétendu que Dieu et les deux anges qui vinrent chez Abraham, ne mangèrent point, mais firent semblant de manger. Or, si cela était, on pourrait en dire autant de toute la sainte Écriture; rien ne serait arrivé de ce qu'on raconte; tout n'aurait été qu'en apparence: l'Écriture serait un rêve perpétuel, ce qu'il n'est pas permis d'avancer.

(*k*) Il n'est pas vrai à la lettre que toutes les nations de la terre descendent d'Abraham, puisqu'il y avait déjà, dès long-temps, de grands peuples établis, et que lui-même avait battu cinq grands rois avec trois cent dix-huit valets. On ne peut pas entendre non plus par toutes les nations, les gens de Canaan, puisqu'on suppose qu'ils furent tous massacrés. Il est difficile d'entendre par toutes les nations, les mahométans et les chrétiens, qui sont les ennemis mortels des Juifs. On peut dire que le christianisme a été prêché dans la plupart des nations; que le christianisme vient du judaïsme, et que le judaïsme vient d'Abraham. Mais tous les peuples qui n'ont point reçu le christianisme, les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Turcs, ne peuvent être regardés comme bénis. Ce sont de petites difficultés qui se rencontrent souvent, et par-dessus lesquelles il faut passer pour aller à l'essentiel. Cet essentiel est la piété, la foi, la soumission entière au chef de l'église et aux conciles œcuméniques. Sans cette soumission, qui pourrait comprendre par son seul entendement comment Dieu s'entretenait si familièrement avec Abraham, sur le point d'abîmer et de brûler cinq villes entières? quelle langue Dieu parlait? comment il fit rire Sara? comment il mangea? Chaque mot peut faire naître un doute dans l'ame la plus fidèle. Ne lisons donc

nera à lui et à toute sa famille de marcher dans la voie du Seigneur, et de faire jugement et justice. Dieu dit donc : La clameur des Sodomites et de Gomorrhe s'est multipliée, et le péché s'est appesanti. Je descendrai donc pour voir, et je verrai si la clameur qui est venue à moi, est égalée par leurs œuvres, pour savoir si cela est, ou si cela n'est pas. Et ils partirent de là, et ils s'en allèrent à Sodome. Mais Abraham resta encore avec Dieu, et s'approchant de lui il lui dit : Est-ce que tu perdras le juste avec l'impie ? S'il y avait cinquante justes dans la cité, périront-ils aussi ? et ne pardonneras-tu pas à la ville à cause de ces cinquante justes ?..... Dieu lui dit : Si je trouve dans Sodome cinquante justes, je pardonnerai pour l'amour d'eux..... Et Abraham répliqua : S'il manque cinq de cinquante justes, détruiras-tu la ville pour ces cinq-là ? Et Dieu répondit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve quarante-cinq. Et Abraham continua : Peut-être ne s'en trouvera-t-il que quarante..... Dieu répondit : Je ne la détruirai point pour l'amour de ces quarante..... Abraham dit : Et trente ? Dieu répondit : Je ne la détruirai point si j'en trouve trente..... Et vingt ?..... Et..... dix..... Je ne la détruirai point s'il y en a dix..... Et Dieu se retira après cet entretien, et Abraham se retira chez lui.

Sur le soir, les deux anges vinrent à Sodome. Et Loth, assis aux portes de la ville, les ayant vus, se leva, les salua prosterné en terre, et leur dit : Messieurs, passez dans la maison de votre serviteur, demeurez-y, lavez vos pieds, et demain vous passerez votre chemin. Et ils lui dirent : Non ; mais nous resterons dans la rue. Loth les pressa instamment, et le

point l'Écriture dans la vaine espérance de l'entendre parfaitement, mais dans la ferme résolution de la vénérer, en n'y entendant pas plus que les commentateurs.

obligea de venir chez lui. Il leur fit à souper, cuisit des azymes, et ils mangèrent.

Mais avant qu'ils allassent coucher, les gens de la ville, les hommes de Sodome, environnèrent la maison, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, depuis un bout jusqu'à l'autre; et ils appelèrent Loth, et lui dirent : Où sont ces gens qui sont entrés chez toi cette nuit? amène-les nous, afin que nous en usions. Loth étant sorti vers eux, et fermant la porte derrière lui, leur dit : Je vous prie, mes frères, ne faites point ce mal; j'ai deux filles qui n'ont point connu d'homme, je vous les amenerai; abusez d'elles tout comme il vous plaira, mais ne faites point de mal à ces deux hommes; car ils sont venus à l'ombre de mon toit. Mais ils lui dirent : Retire-toi de là *(l)*; cet étranger

(l) Nous avouons que le texte confond ici plus qu'ailleurs l'esprit humain. Si ces deux anges, ces deux dieux étaient incorporels, ils avaient donc pris un corps d'une grande beauté pour inspirer des désirs abominables à tout un peuple. Quoi! les vieillards et les enfans, tous les habitans sans exception viennent en foule pour commettre le péché infâme avec ces deux anges! Il n'est pas dans la nature humaine de commettre tous ensemble publiquement une telle abomination, pour laquelle on cherche toujours la retraite et le silence. Les Sodomites demandent ces deux anges comme on demande du pain en tumulte dans un temps de famine. Il n'y a rien dans la mythologie qui approche de cette horreur inconcevable. Ceux qui ont dit que les trois dieux dont deux étaient allés à Sodome, et un était resté avec Abraham, étaient Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, rendent encore le crime des Sodomites plus exécrable, et cette histoire plus incompréhensible.

La proposition de Loth aux Sodomites de coucher tous avec ses deux filles pucelles, au lieu de coucher avec ces deux anges, ou ces deux dieux, n'est pas moins révoltante. Tout cela renferme la plus détestable impureté dont il soit fait mention dans aucun livre.

Les interprètes trouvent quelque rapport entre cette aventure et celle de Philémon et de Baucis; mais celle-ci est bien moins indécente, et beaucoup plus instructive. C'est un bourg que les dieux punissent d'avoir méprisé l'hospitalité; c'est un avertissement d'être charitable; il n'y a nulle impureté. Quelques-uns disent que l'auteur

est-il venu chez nous pour nous juger? Va, nous t'en ferons encore plus qu'à eux. Et ils firent violence à Loth, et se préparèrent à rompre les portes. Les deux voyageurs firent rentrer Loth chez lui, et fermèrent la porte. Ils frappèrent d'aveuglement tous les Sodomites depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils ne pouvaient plus trouver la porte.....

Les anges dirent à Loth : As-tu ici quelqu'un de tes gens, soit gendre, soit fils ou fille; fais sortir de la ville tout ce qui t'appartient; car nous allons détruire ce lieu; parce que leur cri s'est élevé devant le Seigneur qui nous a envoyés pour les détruire. Loth étant donc sorti, parla à ses gendres qui devaient épouser ses filles; il leur dit : Levez-vous et sortez de ce lieu, parce que le Seigneur va détruire cette ville. Et ils crurent qu'il se moquait d'eux (*m*).

sacré a voulu renchérir sur l'histoire de Philémon et de Baucis, pour inspirer plus d'horreur d'un crime fort commun dans les pays chauds. Cependant les Arabes voleurs, qui sont encore dans ce désert sauvage de Sodome, stipulent toujours que les caravanes qui passent par ce désert, leur donneront des filles nubiles, et ne demandent jamais de garçons.

Cette histoire de ces deux anges n'est point traitée ici en allégorie, en apologue; tout est au pied de la lettre, et on ne voit pas quelle allégorie on en pourrait tirer pour l'explication du nouveau Testament, dont l'ancien est une figure, selon tous les pères de l'Église.

(*m*) L'auteur ne dit point ce que devinrent les deux gendres de Loth, qui ne demeuraient point dans sa maison avec ses filles, et qui ne les avaient pas encore épousées. Il faut qu'ils aient été enveloppés dans la destruction générale. Cependant l'auteur ne dit point que ces deux gendres de Loth fussent coupables du même excès d'impureté abominable pour laquelle les Sodomites furent brûlés avec la ville. Il ne paraît point par le texte qu'ils fussent de la troupe qui voulut violer les deux anges. Mais pourquoi ne suivirent-ils pas les deux filles et leur beau-père? pourquoi ne viennent-ils pas faire des enfans à leurs deux épouses, et pourquoi laissent-ils ce soin à leur propre père, qui les engrosse étant ivre?

La proposition du père Loth d'abandonner ses deux filles à la lubri-

Dès le point du jour les deux anges pressèrent Loth de sortir, en lui disant : Prends ta femme et tes filles, de peur que tu ne périsses pour le crime de la ville. Comme Loth tardait, ils le prirent par la main, et ils prirent la main de sa femme et de ses filles, parce que le Seigneur les épargnait..... et l'ayant tiré de sa maison, ils le mirent hors de la ville, et lui dirent : Sauve ta vie, ne regarde point derrière toi ; sauve-toi sur la montagne de peur que tu ne périsses.

Le Seigneur donc fit tomber sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu qui tombait du ciel ; et il détruisit ces villes et tout le pays d'alentour, et tous les habitans et toutes les plantes..... La femme de Loth ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel..... (*n*).

cité des Sodomites semble presque aussi insoutenable que la furieuse passion de tout ce peuple pour ces deux anges.

(*n*) Cette métamorphose d'Édith, femme de Loth, en statue de sel, a été encore une grande pierre d'achoppement. L'historien Josèphe assure dans ses *Antiquités*, qu'il a vu cette statue, et qu'on la montrait encore de son temps. L'auteur du livre de *la Sagesse* dit qu'elle subsiste comme un monument d'incrédulité. Benjamin de Tudèle, dans son fameux voyage, dit qu'on la voit à deux *parasanges* de Sodome. Saint Irénée dit qu'elle a ses règles tous les mois. Aujourd'hui les voyageurs ne trouvent rien de tout cela. Quand les Romains prirent Jérusalem, ils ne furent point curieux de voir la statue de sel. Ni Pompée, ni Titus, ni Adrien, n'avaient jamais entendu parler de Loth, de sa femme Édith, et de ses deux filles, ni d'Abraham, ni d'aucun homme de cette famille. Le temps n'était pas encore venu où elle devait être connue des nations.

Les commentateurs disent que la fable d'Eurydice est prise de l'histoire d'Édith, femme de Loth. D'autres croient que la fable de Niobé changée en statue fut pillée de ce morceau de *la Genèse*. Les savans assurent qu'il est impossible que les Grecs aient jamais rien pris des Hébreux, dont ils ignoraient la langue, les livres, et jusqu'à l'existence, et que les Grecs ne purent savoir qu'il y avait une Judée que du temps d'Alexandre. L'historien Flavien Josèphe l'avoue dans sa réponse à Appion. Les Grecs, les Romains, les rois de Syrie, et les Ptolomées d'Égypte surent que les Juifs étaient des barbares et des usuriers, avant de savoir qu'ils eussent des livres.

Abraham, s'étant levé de grand matin, vint au lieu où il avait été auparavant avec le Seigneur; et jetant les yeux sur Sodome, sur Gomorrhe et sur tout le pays d'alentour, il ne vit plus rien que des étincelles et de la fumée qui s'élevait de la terre, comme la fumée d'un four...... (*o*)

Loth monta de Ségor, et demeura sur la montagne dans une caverne avec ses deux filles (*p*). L'aînée

(*o*) Le texte ne dit point que la ville de Sodome et les autres furent changées en un lac : au contraire il dit qu'Abraham ne vit que *des étincelles, de la cendre, et de la fumée comme celle d'un four dans toute cette terre.* Il faut donc que Sodome, Gomorrhe et les trois autres villes qui formaient la *Pentapole*, fussent bâties au bout du lac. Ce lac en effet devait exister, et former le dégorgement du Jourdain. La plus grande difficulté est de concevoir comment il y avait cinq villes si riches et si débauchées dans ce désert affreux qui manque absolument d'eau potable, où l'on ne trouve jamais que quelques hordes vagabondes d'Arabes voleurs, qui viennent dans le temps des caravanes. On est toujours surpris qu'Abraham et sa famille aient quitté le beau pays de la Chaldée pour venir dans ces déserts de sable et de bitume, où il est impossible aux hommes et aux animaux de vivre. Nous ne prétendons point éclaircir toutes ces obscurités; nous nous en tenons respectueusement au texte.

(*p*) Ségor était une ville du voisinage. Quelques commentateurs la placent à quarante-cinq milles de Sodome; et Loth quitta Ségor pour aller dans une caverne avec ses deux filles. Le texte ne dit point d'ailleurs ce qu'il fit lorsqu'il vit sa femme changée en statue de sel. Il ne dit point non plus le nom de ses filles. L'idée d'enivrer leur père pour coucher avec lui dans la caverne est singulière. Le texte ne dit point où elles trouvèrent du vin; mais il dit que Loth jouit de ses filles sans s'apercevoir de rien, soit quand elles couchèrent avec lui, soit quand elles s'en allèrent. Il est très-difficile de jouir d'une femme sans le sentir, surtout si elle est pucelle. C'est un fait que nous ne hasardons pas d'expliquer.

Il est vrai que cette histoire a quelque rapport avec celle de Myrrha et de Cyniras. Les deux filles de Loth eurent de leur père les Moabites et les Ammonites. Myrrha avait eu dans l'Arabie Adonis de son père Cyniras. Au reste on ne voit pas pourquoi les filles de Loth craignaient que le monde ne finît; puisque Abraham avait déjà engendré Ismaël de sa servante, que toutes les nations étaient dispersées, et que la ville de Ségor dont ces filles sortaient, et la ville

dit à la cadette : Notre père est vieux, et il n'est resté aucun homme sur la terre qui puisse entrer à nous, selon la coutume de toute la terre; venez, enivrons notre père avec du vin, couchons avec lui, afin de pouvoir susciter de la semence de notre père. Et cette aînée alla coucher avec son père qui ne sentit rien ni quand il se coucha, ni quand il se releva. Et le jour suivant cette aînée dit à la cadette : Voilà que j'ai couché hier avec mon père, donnons-lui à boire cette nuit, et tu coucheras avec lui, afin que nous gardions de la semence de notre père. Elles lui donnèrent donc du vin à boire, et la petite fille coucha avec lui qui n'en sentit rien, ni quand elle concourut avec lui, ni quand elle se leva. Ainsi les deux filles de Loth furent grosses de leur père. L'aînée enfanta Moab, qui fut père des Moabites jusqu'à aujourd'hui; et la cadette fut mère d'Ammon, qui veut dire *fils de mon peuple*. C'est le père des Ammonites jusqu'à aujourd'hui.

De là Abraham alla dans les terres australes, et il habita entre Cadès et Sur, et il voyagea en Gérar, et il dit que sa femme Sara était sa sœur; c'est pourquoi Abiméleck, roi de Gérar, enleva Sara. Mais le Seigneur vint par un songe pendant la nuit vers Abiméleck, et lui dit : Tu mourras à cause de cette femme, car elle a un mari (*q*). Mais Abimélec ne

de Tsohar, étaient tout auprès. Il y a là tant d'obscurité, que le seul parti est toujours de se soumettre, sans rien approfondir.

(*q*) Voici qui est aussi extraordinaire que tout le reste, quoique d'un autre genre. Premièrement, on voit un roi dans Gérar, désert horrible où depuis ce temps il n'y a eu aucune habitation. Secondement, Sara est encore enlevée pour sa beauté, ainsi qu'en Égypte, quoique l'Écriture lui donne alors quatre-vingt-dix ans. Troisièmement, elle était grosse même dans ce temps-là de son fils Isaac. Quatrièmement, Abraham se sert de la même adresse qu'en Égypte, et il dit que sa femme est sa sœur. Cinquièmement, il dit qu'en effet il avait épousé sa sœur fille de son père, et non de sa mère.

l'avait point touchée, et il dit : Seigneur, feras-tu mourir des gens innocens et ignorans? Ne m'a-t-il pas dit lui-même, *elle est ma sœur?* Ne m'a-t-elle pas dit, *il est mon frère?* J'ai fait cela dans la simplicité de mon cœur, et dans la pureté de mes mains...... Dieu lui répondit : Je sais que tu l'as fait avec un cœur simple, c'est pourquoi je t'ai empêché de la toucher. Rends donc la femme à son mari, parce que c'est un prophète, et qui priera pour toi, et tu vivras. Mais si tu ne veux pas la rendre, sache que tu mourras, toi et tout ce qui est à toi. Aussitôt Abiméleck se lève au milieu de la nuit; il appela tous ses gens, qui furent saisis de crainte. Il appela aussi Abraham, et lui dit : Qu'as-tu fait? quel mal t'avions-nous fait pour attirer sur moi et sur mon royaume le châtiment d'un si grand crime? Tu n'as pas dû faire ainsi envers nous. Abraham répondit : J'ai pensé en moi-même qu'il n'y avait peut-être point de crainte de Dieu dans ce pays-ci, et qu'on me tuerait pour avoir ma femme. D'ailleurs ma femme est aussi ma sœur, fille de mon père, mais non pas fille de ma mère...... Mais depuis que les dieux me font voyager loin de la maison de mon père, j'ai

Sixièmement, les commentateurs disent qu'elle était sa nièce. Septièmement, Dieu avertit en songe le roi de Gérar que Sara est la femme d'Abraham. Huitièmement, ce roi ou ce chef d'Arabes Bédouins, donne à Abraham, ainsi que le roi d'Égypte, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes, et mille pièces d'argent. Neuvièmement, le dieu des Hébreux apparaît à Abiméleck, roi ou chef des Arabes de Gérar, aussi-bien qu'à Abraham et à Loth. Cependant Abiméleck, roi de Gérar, n'était point de la religion d'Abraham : Dieu n'avait fait un pacte qu'avec Abraham et sa semence. Dixièmement, Loth que Dieu sauva miraculeusement de l'incendie miraculeux de Sodome, n'était pas non plus de la semence d'Abraham. Il est, par son double inceste, père de deux nations idolâtres. Ce sont autant de nouvelles difficultés pour les doctes, et autant d'objets de docilité et de soumission pour nous.

toujours dit à ma femme : Fais-moi le plaisir de dire partout où nous irons, que je suis ton frère......

Abiméleck donna donc des brebis et des bœufs, et des garçons et des servantes à Abraham, et lui dit : Va-t'en, et habite où tu voudras. Et il dit à Sara : Voici mille pièces d'argent pour ton frère, pour t'acheter un voile, et partout où tu iras, souviens-toi que tu y as été prise (*r*).

Or Dieu avait fermé toutes les vulves (*s*) à cause de Sara, femme d'Abraham; et à la prière d'Abraham, Dieu guérit Abiméleck, et sa femme et ses servantes, et elles enfantèrent.

Or Dieu visita Sara comme il l'avait promis, et elle enfanta un fils dans sa vieillesse, dans le temps que Dieu avait prédit, et Abraham nomma ce fils Isaac...... et il le circoncit le huitième jour comme Dieu l'avait ordonné; et il avait alors cent ans (*t*).

(*r*) Si la conduite d'Abraham paraît extraordinaire, si sa crainte d'être tué à cause de la beauté d'une femme nonagénaire paraît la chose du monde la plus chimérique, la conduite du chef des Arabes de Gérar paraît bien généreuse, et son discours très-sage. Mais pourquoi Abraham dit-il les dieux, et non pas Dieu; Éloïm, et non pas Éloï? les commentateurs disent que c'est parce que trois Éloïm lui étaient apparus, et non pas un seul Éloï ou Éloa.

(*s*) Il faut que ce roi du désert ait retenu Sara long-temps, pour que ces femmes se soient aperçues qu'elles avaient toutes la matrice fermée, et qu'elles ne pouvaient enfanter. La maladie dont elles furent affligées n'est pas spécifiée. On ne sait si Dieu se contenta de les rendre stériles, ce dont on ne peut être assuré qu'au bout de quelques années; ou si Dieu les rendit inhabiles à recevoir les embrassemens d'Abiméleck. Cette expression *fermer la vulve* peut signifier l'un et l'autre. Mais dans les deux cas il paraît qu'Abiméleck voulut leur rendre ou leur rendit le devoir conjugal, et qu'il n'était point tenté de donner la préférence à une femme de quatre-vingt-dix ans. Tout cela est, encore une fois, un grand sujet de surprise, et un grand objet de la soumission de notre entendement.

(*t*) Nous avons déjà dit qu'en supputant le temps où Abraham naquit, il devait avoir cent soixante ans au moins, au rapport de

L'enfant prit sa croissance, et il fut sevré. Mais Sara voyant le fils d'Agar l'Egyptienne jouer avec son fils Isaac, elle dit à Abraham : Chassez-moi cette servante avec son fils; car le fils de cette servante n'héritera point avec mon fils Isaac. Et Abraham ayant consulté Dieu, se leva du matin, et prenant du pain et une outre d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar, et la renvoya ainsi elle et son fils (*u*), et Agar s'en alla errante dans le désert de Bertzabé. Et l'eau ayant manqué dans son outre, elle laissa son fils couché sous un arbre. Elle s'éloigna de lui d'un trait d'arc, et s'assit en le regardant, et en pleurant et en disant : je ne verrai point mourir mon enfant...... Dieu écouta la voix de l'enfant. L'ange de Dieu appela Agar du haut du ciel, et lui dit : Agar, que fais-tu

saint Étienne, et selon la lettre du texte. Mais selon le cours de la nature humaine, il est aussi rare de faire des enfans à cent ans qu'à cent soixante. Aussi la naissance d'Isaac est un miracle évident, puisque Sara n'avait plus ses règles lorsqu'elle devint grosse.

(*u*) Si Abraham était un seigneur si puissant; s'il avait été vainqueur de cinq rois avec trois cent dix-huit hommes de l'élite de ses domestiques, si sa femme lui avait valu tant d'argent de la part du roi d'Égypte et du roi de Gérar, il paraît bien dur et bien inhumain de renvoyer sa concubine et son premier-né dans le désert, avec un morceau de pain et une cruche d'eau, sous prétexte que ce premier-né jouait avec le fils de Sara. Il exposa l'un et l'autre à mourir dans le désert. Il fallut que Dieu lui-même montrât un puits à Agar pour l'empêcher de mourir. Mais comment tirer l'eau de ce puits? Lorsque les Arabes vagabonds trouvaient quelque source saumâtre sous terre dans cette solitude sablonneuse, ils avaient grand soin de la couvrir et de la marquer avec un bâton. Quel emploi pour le créateur du monde, dit M. Boulanger, de descendre du haut de son trône éternel pour aller montrer un puits à une pauvre servante à qui on a fait un enfant dans un pays barbare que les Juifs nomment Canaan!

Nous pourrions dire à ces détracteurs que Dieu voulut par là nous enseigner le devoir de la charité. Mais la réponse la plus courte est qu'il ne nous appartient ni de critiquer ni d'expliquer la sainte Ecriture, et qu'il faut tout croire sans rien examiner.

là? Ne crains rien, car Dieu a entendu la voix de l'enfant; lève-toi, prends le petit par la main, car j'en ferai une grande nation. Et Dieu ouvrit les yeux d'Agar, laquelle ayant vu un puits d'eau, remplit sa cruche et donna à boire à l'enfant. Et Dieu fut avec lui; il devint grand, demeura dans le désert; il fut un grand archer, et il habita le désert de Pharan, et sa mère lui donna une femme d'Égypte.

Après cela Dieu tenta Abraham, et lui dit : Abraham! Abraham! Et il répondit : Me voilà. Et Dieu lui dit : Prends ton fils unique Isaac que tu aimes, mène-le dans la terre *de la vision,* et tu m'offriras ton fils en sacrifice sur une montagne que je te montrerai...... (x) Abraham donc se levant la nuit, san-

(x) On ne sait point ce que c'est que la terre *de la vision.* L'hébreu dit *dans la terre de Moria.* Or Moria est la montagne où on bâtit depuis le temple de Jérusalem. C'est ce qui a fait croire depuis aux savans téméraires que *la Genèse* ne put être écrite dans le désert par Moïse, qui, n'étant point entré dans le Canaan, ne pouvait connaître la montagne Moria. On a recherché si dans le temps où l'on place Abraham les hommes étaient déjà dans l'usage de sacrifier des enfans à leurs dieux. Sanchoniathon nous apprend qu'Iléus avait déjà sacrifié son fils Jéhud long-temps auparavant. Mais depuis, l'histoire est remplie du récit de ces horribles sacrifices. On remarqué qu'Abraham avait intercédé pour les habitans de Sodome qui lui étaient étrangers, et qu'il n'intercéda pas pour son propre fils. On accuse aussi Abraham d'un nouveau mensonge, quand il dit à ses deux valets, nous ne ferons qu'aller mon fils et moi, et nous reviendrons. Puisqu'il allait sur la montagne pour égorger son fils, il ne pouvait, dit-on, avoir l'intention de revenir avec lui. Et on a osé avancer que ce mensonge était d'un barbare, si les autres avaient été d'un avare et d'un lâche qui prostituait sa femme pour de l'argent. Mais nous devons regarder ces accusations contre Abraham comme des blasphêmes.

D'autres critiques audacieux ont témoigné leur surprise qu'Abraham, âgé de cent soixante ans, ou du moins de cent, ait coupé lui-même le bois au bas de la montagne Moria, pour brûler son fils après l'avoir égorgé. Il faut pour brûler un corps, une grande charrette pour le moins de bois sec; un peu de bois vert ne pourrait suffire. Il est dit qu'il mit lui-même le bois sur le dos de son fils

gla son âne, et emmena avec lui deux jeunes gens et Isaac son fils. Et ayant coupé du bois pour le sacrifice, il alla au lieu où Dieu lui avait commandé d'aller. Et le troisième jour il vit de loin le lieu, et il dit aux jeunes gens : Attendez ici avec l'âne. Nous ne ferons qu'aller jusque-là mon fils et moi ; et, après avoir adoré, nous reviendrons...... Il prit le bois du sacrifice, il le mit sur le dos de son fils ; et pour lui, il portait en ses mains du feu et un sabre. Comme ils marchaient ensemble, Isaac dit à son père : Mon père! Abraham lui répondit : Que veux-tu? mon fils : Voilà, dit Isaac, le feu et le bois ; où est la victime du sacrifice? Abraham dit : Dieu pourvoira la victime du sacrifice, mon fils. Ils s'avancèrent donc ensemble, et ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait montré à Abraham ; il y éleva un autel, arrangea le bois par-dessus, lia Isaac son fils, et le mit sur le bois ; et il étendit sa main et prit son glaive ; et voilà

Isaac. Cet enfant n'avait pas encore treize ans. Il a paru à ces critiques aussi difficiles que cet enfant portât tout le bois nécessaire, qu'il aurait été difficile à Abraham de le couper. Le réchaud que portait Abraham pour allumer le feu ne pouvait contenir que quelques charbons qui devaient être éteints avant d'arriver au lieu du sacrifice. Enfin on a poussé la critique jusqu'à dire que la montagne Moria n'est qu'un rocher pelé, sur lequel il n'y a jamais eu un seul arbre ; que toute la campagne des environs de Jérusalem a toujours été remplie de cailloux, et qu'il fallut dans tous les temps y faire venir le bois de très-loin. Toutes ces objections n'empêchent pas que Dieu n'ait éprouvé la foi d'Abraham, et que ce patriarche n'ait mérité la bénédiction de Dieu par son obéissance.

Voyez ci-dessous le sacrifice de la fille de Jephté, et voyez ensuite les reproches qu'Isaïe fait aux Juifs d'immoler leurs enfans à leurs dieux, et de leur écraser saintement la tête sur des pierres dans des torrens. (Isaïe ou Ésaïa, chap. 47.) Alors on sera convaincu que les Juifs furent de tout temps de sacrés parricides. Pourquoi? c'est qu'ils abandonnaient souvent Dieu, et que Dieu les abandonnait à leur sens réprouvé.

que l'ange de Dieu cria du haut du ciel, disant : Abraham! Abraham! qui répondit : Me voici. L'ange lui dit : N'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien. Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu; et tu n'as pas pardonné à ton fils unique à cause de moi. Abraham leva les yeux, et il aperçut derrière lui un bélier embarrassé par ses cornes dans un buisson; et le prenant, il l'offrit en sacrifice pour son fils...... Or l'ange du Seigneur appela Abraham du ciel pour la seconde fois : J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, que parce que tu as fait cette chose, et que tu n'as point épargné ton propre fils à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le bord de la mer; ta semence possédera les portes de tes ennemis; et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta semence, parce que tu as obéi à ma voix (*y*).

Or Sara ayant vécu cent vingt-sept ans, mourut dans la ville d'Arbée qui est Hébron dans la terre de Canaan (*z*). Et Abraham vint pour crier, et pour la

(*y*) C'est encore ici une nouvelle promesse de bénir toutes les nations de la terre comme descendantes d'Abraham, quoiqu'elles n'en descendissent point. On peut entendre par toutes les nations de la terre la postérité de Jacob, qui fut assez nombreuse. Tous les incrédules regardent ces histoires sacrées comme des contes arabes, inventés d'abord pour bercer les petits enfans, et n'ayant aucun rapport à l'essentiel de la loi juive. Ils disent que ces contes ayant été peu à peu insérés dans le catalogue des livres juifs, devinrent sacrés pour ce peuple, et ensuite pour les chrétiens qui lui succédèrent.

(*z*) Si Sara mourut à cent vingt-sept ans, et si elle mourut immédiatement après qu'Abraham avait voulu égorger son fils unique Isaac, ce fils avait donc trente-sept ans, et non pas treize, quand son père voulut l'immoler au Seigneur : car sa mère avait accouché de lui à quatre-vingt dix ans. Or la foi et l'obéissance d'Isaac avaient été encore plus grandes que celles d'Abraham, puisqu'il s'était laissé lier et étendre sur le bûcher par un vieillard de cent ans pour le

pleurer. Et s'étant levé, après avoir fait le devoir des funérailles, il dit aux enfans de Heth : Je suis chez vous étranger; donnez-moi droit de sépulture chez vous, afin que j'enterre ma morte. Et les fils de Heth lui répondirent en disant : Tu es prince de Dieu chez nous, enterre ta morte dans nos plus beaux sépulcres; personne ne t'en empêchera. Abraham s'étant levé et ayant adoré le peuple, il leur dit : S'il plaît à vos ames que j'enterre ma morte, parlez pour moi à Éphrom, fils de Séhor, qu'il me donne sa caverne double à l'extrémité de son champ, qu'il me la cède devant vous, et que je sois en possession du sépulcre.... Et Éphrom dit : La terre que tu demandes vaut quatre cents sicles d'argent, c'est le prix entre toi et moi; ensevelis ta morte (*a*).

Abraham ayant entendu cela, pesa l'argent qu'Éphrom lui demandait, et lui paya quatre cents sicles

moins. Toutes ces choses sont au-dessus de la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui. Saint Paul, dans l'épître aux Galates, dit que Sara est la figure de l'église. Le R. P. dom Calmet assure qu'Isaac est la figure de Jésus-Christ, et qu'on ne peut pas s'y méprendre.

(*a*) On voit à la vérité qu'Abraham, tout grand prince qu'il était, ne possédait pas un pouce de terre en propre, et on ne conçoit pas comment, avec tant de troupes et tant de richesses, il n'avait pu acquérir le moindre terrain. Il faut qu'il achète une caverne pour enterrer sa femme. On lui vend un champ et une caverne pour quatre cents sicles. Le sicle a été évalué à trois livres quatre sous de notre monnaie. Ainsi quatre cents sicles vaudraient douze cent quatre-vingts livres. Cela paraît énormément cher dans un pays aussi stérile et aussi pauvre que celui d'Hébron, qui fait partie du désert dont le lac Asphaltide est entouré, et où il ne paraît pas qu'il y eût le moindre commerce. Il est dit qu'il paya ces quatre cents sicles en bonne monnaie courante. Mais non-seulement il n'y avait point alors de monnaie dans Canaan, mais jamais les Juifs n'ont frappé de monnaie à leur coin. Il faut donc entendre que ces quatre cents sicles avaient la valeur de la monnaie qui courait du temps que l'auteur sacré écrivait. Mais c'est encore une difficulté, puisqu'on ne connaissait point la monnaie au temps de Moïse.

de monnaie courante publique.... Or Abraham était vieux de beaucoup de jours. Il dit au plus vieux serviteur de sa maison, qui présidait sur les autres serviteurs : Mets ta main sous ma cuisse, afin que je t'adjure au nom du ciel et de la terre, que tu ne prendras aucune fille des Cananéens pour faire épouser à mon fils, mais que tu iras dans la terre de ma famille, et que tu y prendras une fille pour mon fils Isaac (*b*).... Ce serviteur mit donc la main sous la cuisse d'Abraham son maître, et jura sur son discours. Il prit dix chameaux des troupeaux de son maître; il partit chargé des biens de son maître, et alla en Mésopotamie, à la ville de Nachor.... Étant arrivé le soir, au temps où les filles vont chercher de l'eau (*c*), il vit Rébecca, fille de

(*b*) Ce serviteur, nommé Éliézer, mit donc la main sous la cuisse d'Abraham. Plusieurs savans prétendent que ce n'était pas sous la cuisse, mais sous les parties viriles, très-révérées par les Orientaux, surtout dans les anciens temps, non-seulement à cause de la circoncision qui avait consacré ces parties à Dieu, mais parce qu'elles sont la source de la propagation du genre humain, et le gage de la bénédiction du Seigneur. Par *cuisse* il faut toujours entendre ces parties. Un chef sorti de la cuisse de Juda signifie évidemment un chef sorti de la semence ou de la partie virile de Juda. Abraham fit donc jurer son serviteur qu'il ne prendrait point une Cananéenne pour femme à Isaac son fils. L'auteur sacré manque peu l'occasion d'insinuer que les habitans du pays sont maudits, et de préparer à l'invasion que les Juifs firent de cette terre sous Josué et sous David.

(*c*) Il nous paraît toujours étrange que les anciens fassent travailler les filles des princes comme des servantes; que dans Homère, les filles du roi de Corfou aillent en charrette faire la lessive. Mais il faut considérer que ces prétendus rois chantés par Homère n'étaient que des possesseurs de quelques villages; et qu'un homme qui n'aurait pour tout bien que l'île d'Ithaque, ferait une mince figure à Paris et à Londres. Rébecca vient avec une cruche sur son épaule, et donne à boire aux chameaux. Éliézer lui présente deux pendans de nez ou deux pendans d'oreilles d'or de deux sicles. Ce n'était qu'un présent de six livres huit sous; et les présens qu'on fait aujourd'hui à nos villageoises sont beaucoup plus considérables. Les bracelets valaient trente-deux livres, ce qui paraît plus honnête. Il est inutile de re-

Bathuel, fils de Melca et de Nachor, frère d'Abraham, qui vint avec une cruche d'eau sur l'épaule. C'était une fille très-agréable, une vierge très-belle qui n'avait point connu d'hommes, et elle s'en retournait à la maison avec sa cruche. Le serviteur d'Abraham alla à elle, et lui dit : Donne-moi à boire de l'eau de ta cruche; et elle lui dit : Bois, mon bon seigneur. Elle mit sa cruche sur son bras; et après qu'il eut bu, elle ajouta : Je m'en vais tirer aussi de l'eau du puits pour tes chameaux, afin qu'ils boivent tous.... Et après que les chameaux eurent bu, le serviteur tira deux pendans d'or pour le nez, qui pesaient deux sicles, et autant de bracelets qui pesaient dix sicles.... Le serviteur d'Abraham dit au maître de la maison : Je bénis le Dieu d'Abraham mon maître, qui m'a conduit par le droit chemin, afin que je prisse la fille du frère à mon maître, pour femme à son fils....

Puis Eliézer, serviteur d'Abraham, dit : Renvoyez-

marquer si les pendans étaient pour les oreilles ou pour le nez. Il est certain que dans les pays chauds, où l'on ne se mouche presque jamais, les femmes avaient des pendans de nez. Elles se fesaient percer le nez comme nos femmes se font percer les oreilles. Cette coutume est encore établie en Afrique et dans l'Inde.

Aben Esra avoue qu'il y a très-loin du Canaan en Mésopotamie, et il s'étonne qu'Abraham ayant fait une si prodigieuse fortune en Canaan, étant devenu si puissant, et ayant vaincu cinq rois avec ses seuls valets, et n'ait pas fait venir dans ses états ses parens et amis de Mésopotamie, et ne leur ait pas donné de grandes charges dans sa maison.

M. Fréret est encore plus étonné que ce grand prince Abraham ait été si pauvre, qu'il ne fut jamais possesseur d'une toise de terrain en Canaan, jusqu'à ce qu'il eût acheté un petit coin pour enterrer sa femme. S'il était riche en troupeaux, dit M. Fréret, que n'allait-il s'établir lui et son fils dans la Mésopotamie, où les pâturages sont si bons? S'il fuyait les Chaldéens comme idolâtres, les Cananéens étaient idolâtres aussi, et Rébecca était idolâtre.

M. Fréret ne songe pas que Dieu avait promis le Canaan et la Mésopotamie aux Juifs, et qu'il fallait s'établir vers le lac de Sodome, avant de conquérir les bords de l'Euphrate.

moi, et que j'aille à mon maître...... Les frères et la mère de Rébecca répondirent : que cette fille demeure au moins dix jours avec nous, et elle partira..... Et ils dirent : Appelons la fille, et interrogeons sa bouche (*d*). Étant appelée elle vint; ils lui demandèrent : Veux-tu partir avec cet homme ? Elle répondit : Je partirai. Ils l'envoyèrent donc avec sa nourrice et le serviteur d'Abraham et ses compagnons, lui souhaitant prospérité, et lui disant : Tu es notre sœur; puisses-tu croître en mille et mille, et que ta semence possède les portes de tes ennemis (*e*)!

Ainsi donc Rébecca et ses compagnes, montées sur des chameaux, suivirent cet homme qui s'en retourna en grande diligence vers son maître...... Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara sa mère (*f*); il la prit en femme, et il l'aima tant, que la douleur de la mort de sa mère en fut tempérée.

Or Abraham prit une autre femme nommée Kéthura, qui lui enfanta Zamran, Jexan, Madan, Madian et Suhe (*g*). Or les jours d'Abraham furent de cent

(*d*) On a observé que Rébecca voulut partir sur-le-champ sans demander la bénédiction de ses père et mère, sans faire le moindre compliment à sa famille. On a cru qu'elle avait une grande impatience d'être mariée; mais l'auteur sacré n'était pas obligé d'entrer dans tous ces détails.

(*e*) Nouvelle insinuation que les Cananéens deviendraient les ennemis des Juifs, après avoir reçu leur père avec tant d'hospitalité.

(*f*) Il veut dire la tente qui avait appartenu à Sara : car il y avait trois ans que Sara était morte. Calmet dit qu'Abraham envoya chercher une fille pour son fils chez les idolâtres, parce que Jésus-Christ n'a point prêché lui-même aux gentils, mais qu'il y a envoyé ses apôtres.

(*g*) On croit que Kéthura était Cananéenne. Cela serait étrange, après avoir dit tant de fois qu'il ne fallait point se marier à des Cananéennes. Il est encore plus étrange qu'il se soit remarié à deux cents ans, ou au moins à cent quarante ans, d'autant plus que Sara l'avait trouvé trop vieux à cent ans pour engendrer. Cependant il fait cinq

soixante et quinze années, et il mourut de faiblesse dans une bonne vieillesse, plein de jours, et il fut réuni à son peuple..... Isaac et Ismaël ses fils l'enseve-lirent dans la caverne double qui est dans le champ d'Éphrom, fils de Séhor l'Ethéen, vis-à-vis Mambré.... Isaac, âgé de quarante ans, ayant donc épousé Rébecca, fille de Bathuel le Syrien de Mésopotamie, et sœur de Laban, Isaac pria le Seigneur pour sa femme, parce qu'elle était stérile, et le Seigneur l'exauça en fesant concevoir Rébecca. Mais les deux enfans dont elle était grosse se battaient dans son ventre l'un contre l'autre (*h*). Et elle dit : Si cela est ainsi, pourquoi ai-je conçu? et elle alla consulter le Seigneur qui lui dit : Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples sortiront de ta matrice; ils se diviseront; un peuple surmontra l'autre, et le plus grand sera assujetti au plus petit.... Le temps d'enfanter étant venu, voilà qu'on trouva deux jumeaux dans sa matrice. Le pre-mier qui sortit était roux et hérissé de poil (*i*) comme

enfans à Kéthura. Ces cinq enfans régnèrent, dit-on, dans l'Arabie déserte. Ce n'aurait pas été un fort beau royaume; mais il se trou-verait par là que les enfans de Kéthura auraient été pourvus dans le temps que les enfans de Sara, auxquels Dieu avait promis toute la terre, ne possédaient rien du tout. Ils ne se rendirent maîtres de la terre de Jéricho que quatre cent soixante et dix ans après, selon la computation hébraïque.

(*h*) Il est difficile que deux enfans se battent dans une matrice et surtout dans le commencement de la grossesse. Une femme peut sentir des douleurs; mais elle ne peut sentir que ces deux fils se battent. On ne dit point comment et où Rébecca alla consulter le Seigneur sur ce prodige, ni comment Dieu lui répondit : *Deux peuples sont dans ton ventre, et l'un vaincra l'autre.* Il n'y a point encore d'endroit privi-légié où l'on consultât le Seigneur : il apparaissait quand il voulait; et c'est probablement dans une de ces apparitions fréquentes que Ré-becca le consulta.

(*i*) Il est rare qu'un enfant naisse tout velu. Ésaü en est le seul exemple. Il n'est pas moins rare qu'un enfant, en naissant, en tienne

un manteau; son nom est Ésaü : l'autre sortant aussitôt, tenait son frère par le pied avec la main, et on l'appela Jacob. Isaac avait soixante ans quand ces deux petits naquirent. Lorsqu'ils furent adultes, Esaü fut homme habile à la chasse et laboureur; Jacob, homme simple, habitait dans les tentes.

Isaac aimait Ésaü, parce qu'il mangeait du gibier de sa chasse; mais Rébecca aimait Jacob.... Un jour Jacob fit cuire une fricassée, et Ésaü étant arrivé fatigué des champs, lui dit : Donne-moi, je t'en prie, de cette fricassée rousse, parce que je suis très-fatigué. C'est pour cela qu'on l'appela depuis Esaü le Roux. Jacob lui dit : Vends-moi donc ton droit d'aînesse (*k*); Ésaü répondit : Je me meurs de faim; de quoi mon droit d'aînesse me servira-t-il? (*l*) Jure-le moi donc, dit Jacob. Ésaü le jura, et lui vendit sa primogéniture; et ayant pris la fricassée de pain et de lentilles, il mangea et but et s'en alla, se souciant peu d'avoir vendu sa primogéniture.

un autre par le pied. Ce sont des choses qui n'arrivent plus aujourd'hui, mais qui pouvaient arriver alors.

(*k*) Il n'y avait pas encore de droit d'aînesse, puisqu'il n'y avait point de loi positive. Ce n'est que très-long-temps après, dans le *Deutéronome*, qu'on trouve que l'aîné doit avoir double portion, c'est-à-dire, le double de ce qu'il aurait dû prendre, si on avait partagé également. On s'est encore servi de ce passage pour tâcher de prouver que *la Genèse* n'avait pu être écrite que lorsque les Juifs eurent un code de lois. Mais en quelque temps qu'elle ait été écrite, elle est toujours infiniment respectable.

(*l*) La plupart des pères ont condamné Ésaü, et ont justifié Jacob; quoiqu'il paraisse par le texte qu'Ésaü périssait de faim, et que Jacob abusait de l'état où il le voyait. Le nom de Jacob signifiait supplantateur. Il semble en effet qu'il méritait ce nom, puisqu'il supplanta toujours son frère. Il ne se contente pas de vendre ses lentilles si chèrement, il le force de jurer qu'il renonce à ses droits prétendus; il le ruine pour un dîner de lupins, et ce n'est pas le seul tort qu'il lui fera. Il n'y a point de tribunal sur la terre, où Jacob n'eût été condamné.

Or une grande famine étant arrivée sur la terre, après la famine arrivée du temps d'Abraham, Isaac s'en alla vers Abiméleck, roi des Philistins, dans la ville de Gérar (*m*). Et Dieu lui apparut, et lui dit : Ne descends point en Égypte, mais repose-toi dans la terre que je te dirai, et voyage dans cette terre; je serai avec toi, je te bénirai : car je donnerai à toi et à ta semence tous ces pays; j'accomplirai le serment que j'ai fait à ton père (*n*). Je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel; je donnerai à ta postérité toutes les terres; et toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence; et cela parce qu'Abraham a obéi à ma voix, et qu'il a observé mes préceptes, mes ordonnances, mes cérémonies et mes lois (*o*).... Isaac demeura donc à Gérar. Les habitans de ce lieu l'interrogeant sur sa femme, il leur répondit : C'est ma sœur (*p*); car il craignait d'avouer qu'elle était sa

(*m*) On a cru que la ville de Gérar ne signifie que le passage de Gérar, le désert de Gérar, et qu'il n'y a jamais eu de ville dans cette solitude, excepté Pétra, qui est beaucoup plus loin. Observez qu'il y a toujours famine dans ce malheureux pays. Dieu ne donne point de pain à Isaac, mais il lui donne des visions.

(*n*) Remarquez que l'auteur sacré ne perd pas une seule occasion de promettre à la horde hébraïque errante dans ces déserts, l'empire du monde entier.

(*o*) Nous ne voyons point que Dieu ait donné de loi particulière à Abraham, aucun précepte général, excepté celui de la circoncision.

(*p*) Voilà le même mensonge qu'on reproche à Abraham; et c'est pour la troisième fois. C'est dans le même pays; c'est le même Abiméleck, à ce qu'il paraît; car il a le même capitaine de ses armées que du temps d'Abraham. Il enlève Rébecca comme il avait enlevé Sara, sa belle-mère. Mais si cela est, il y aura eu quatre-vingts ans, selon le comput hébraïque, que cet Abiméleck avait enlevé Sara, quoique ce comput soit encore très-fautif. Supposons qu'il eût alors trente ans; il y avait quatre-vingts ans entre le mensonge d'Abraham et le mensonge d'Isaac; donc Abiméleck avait cent dix ans au temps du voyage d'Isaac.

femme, pensant qu'ils le tueraient à cause de la beauté de sa femme. Et comme ils avaient demeuré plusieurs jours en ce lieu, Abiméleck, roi des Philistins, ayant vu par la fenêtre Isaac qui caressait sa femme, il le fit venir, et lui dit : Il est clair qu'elle est ta femme; pourquoi as-tu menti en disant qu'elle est ta sœur? Isaac répondit : J'ai eu peur qu'on ne me tuât à cause d'elle. Abiméleck lui dit : Pourquoi nous as-tu trompés? il s'en est peu fallu que quelqu'un n'ait couché avec ta femme (*q*), et tu nous aurais attiré un grand péché. Et il fit une ordonnance à tout le peuple, disant : Quiconque touchera la femme de cet homme, mourra de mort.

Or Isaac sema dans cette terre; et dans la même année il recueillit le centuple (*r*). Et le Seigneur le bénit, et il s'enrichit profitant de plus en plus; et devint très-grand. Et il eut beaucoup de brebis, et de grands troupeaux, et de serviteurs, et de servantes. Les Philistins lui portant beaucoup d'envie, ils bouchèrent avec de la terre tous les puits que son père Abraham avait creusés. Abiméleck lui-même dit à Isaac : Retire-toi de nous; car tu es devenu plus puis-

(*q*) Il semble toujours par le texte que, les gens de Gérar reconnaissaient le même Dieu qu'Isaac et Abraham. Nous marchons à chaque ligne sur des difficultés insurmontables à notre faible entendement.

(*r*) On ne voit pas comment Isaac put semer dans une terre qui n'était pas à lui. On voit encore moins comment il put semer dans un désert de sable, tel que celui de Gérar. On ne comprend pas davantage comment il put avoir une récolte de cent pour un. Les plus fertiles terres d'Égypte, de la Mésopotamie, de la Sicile, de la Chine, ont rarement produit vingt-cinq pour un : et quiconque aurait de telles récoltes posséderait des richesses immenses. Les contes qu'on nous fait du terrain de Babylone, qui produisait trois cents pour un, sont absurdes. Il arrive souvent que dans un jardin un grain de blé, tombé par hasard, en produise une centaine, et davantage; mais jamais cela n'est arrivé dans un champ entier.

sant que nous. Et Isaac s'en allant vint au torrent de Gérar, et y habita, et y fit de nouveau creuser les puits que les gens de son père y avaient creusés. Et ayant creusé dans le torrent, ils y trouvèrent de l'eau vive (*s*). Mais il y eut encore une querelle entre les pasteurs de Gérar et les pasteurs d'Isaac, disant : Cette eau est à nous (*t*). C'est pourquoi Isaac appela ce puits *le puits de la calomnie...* Et les serviteurs d'Isaac vinrent lui dire qu'ils avaient trouvé un puits; c'est pourquoi Isaac nomma ce puits *l'abondance.*

Et Ésaü, âgé de quarante ans, épousa Judith, fille de Béri Éthéen (*u*) et Basamath, fille d'Élon du même lieu, qui toutes deux offensèrent Isaac et Rébecca.

Isaac devenu vieux, ses yeux s'obscurcirent; il ne pouvait plus voir. Il appela donc Ésaü, son fils aîné, et il lui dit : Mon fils. Esaü répondit : Me voilà. Son père lui dit : Tu vois que je suis vieux, et que j'ignore le jour de ma mort. Prends ton carquois et ton arc; va-t'en aux champs; apporte-moi ce que tu auras pris; fais-m'en un ragoût, comme tu sais que je les aime; apporte-le moi, afin que j'en mange, et que mon ame te bénisse avant que je meure. Rébecca ayant entendu cela, et qu'Ésau était aux champs selon l'ordre de son

(*s*) Il n'y a point de torrent dans ce pays, si ce n'est quelques filets d'eau saumâtre qui s'échappent quelquefois des puits qu'on a creusés lorsque le lac Asphaltide étant enflé, et se filtrant dans la terre, en fait sortir ses eaux, dont à peine les hommes et les animaux peuvent boire. Les caravanes qui passent par ce désert sont obligées de porter de l'eau dans des outres. Quand ils ont trouvé par hasard un puits, ils le cachent très-soigneusement : et il y a plusieurs voyageurs que la soif a fait mourir dans ce pays inhabitable.

(*t*) Ces disputes continuelles pour un puits confirment ce que nous venons de dire sur la disette d'eau et sur la stérilité du pays.

(*u*) Malgré les défenses positives du Seigneur d'épouser des filles cananéennes, voilà pourtant Ésaü qui en épouse deux à la fois, et Dieu ne lui en fait nulle réprimande.

père, dit à Jacob son fils : J'ai entendu Isaac ton père qui disait à ton frère Ésaü : Apporte-moi de ta chasse, fais-en un ragoût afin que j'en mange, et que je te bénisse devant le Seigneur avant de mourir. Suis donc mes conseils; va-t'en au troupeau; apporte-moi deux des meilleurs chevreaux, afin que j'en fasse à ton père un plat que je sais qu'il aime. Et quand tu les auras apportés et qu'il en aura mangé, qu'il te bénisse avant qu'il meure. Jacob lui répondit : Tu sais que mon frère est tout velu (*x*), et que j'ai la peau douce. Si mon père vient à me tâter, je crais qu'il pense que j'ai voulu le tromper, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Rébecca lui dit : Que cette malédiction soit sur moi, mon fils : entends seulement ma voix, et apporte ce que je t'ai dit. Il y alla, il l'apporta à sa mère qui prépara le ragoût que son père aimait (*y*). Elle habilla Jacob des bons habits d'Ésaü, qu'elle avait à la maison; elle lui couvrit les mains et le cou avec les peaux des chevreaux, puis lui donna la fricassée et les pains qu'elle avait cuits. Jacob les ayant apportés à Isaac, lui dit : Mon père. Isaac

(*x*) Cette supercherie de Rébecca et de Jacob est regardée comme très-criminelle ; mais le succès n'en est pas concevable. Il paraît impossible qu'Isaac ayant reconnu la voix de Jacob, ait été trompé par la peau de chevreau dont Rébecca avaient couvert les mains de ce fils puîné. Quelque poilu que fût Ésaü, sa peau ne pouvait ressembler à celle d'un chevreau. L'odeur de la peau d'un animal fraîchement tué devait se faire sentir. Isaac devait trouver que les mains de son fils n'avaient point d'ongles. La voix de Jacob devait l'instruire assez de la tromperie ; il devait tâter le reste du corps. Il n'y a personne qui puisse se laisser prendre à un artifice si grossier.

(*y*) Rébecca paraît encore plus méchante que Jacob : c'est elle qui prépare toute la fraude ; mais elle accomplissait les décrets de la Providence sans le savoir. On punirait dans nos tribunaux Jacob et Rébecca, comme ayant commis un crime de faux ; mais la sainte Écriture n'est pas faite comme nos lois humaines. Jacob exécutait les arrêts divins, même par ses fautes.

répondit : Qui es-tu? mon fils. Jacob répondit : Je suis Ésaü; j'ai fait ce que tu m'as commandé : lève-toi, assieds-toi, mange de ma chasse, afin que ton ame me bénisse. Isaac dit à son fils : Comment as-tu pu sitôt trouver du gibier? Jacob répondit : La volonté de Dieu a été que je trouvasse sur-le-champ du gibier. Isaac dit : Approche-toi que je te touche, et que je m'assure si tu es mon fils ou non. Jacob s'approcha de son père; et Isaac l'ayant tâté, dit : La voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü; et il ne le connut point, parce que ses mains étant velues parurent semblables à celles de son fils aîné. Il le bénit donc, et lui dit : Es-tu mon fils Ésaü? Jacob répondit : Je le suis. Isaac dit : Apporte-moi donc de ta chasse, mon fils, afin que mon âme te bénisse. Jacob lui présenta donc à manger; il lui présenta aussi du vin qu'il but, et lui dit : Approche-toi de moi et baise-moi, mon fils; et il s'approcha et baisa Isaac, qui ayant senti l'odeur de ses habits, lui dit en le bénissant : Voilà l'odeur de mon fils comme l'odeur d'un champ tout plein béni du Seigneur.

Et il dit : (z) Que Dieu te donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, abondance de blé et de vin! Que les peuples te servent! Que les tribus t'adorent! Sois le seigneur de tes frères. Que les enfans

(z) On demande encore comment Dieu put attacher ses bénédictions à celles d'Isaac, extorquées par une faute si punissable, et si aisée à découvrir ? C'est rendre Dieu esclave d'une vaine cérémonie qui n'a par elle-même aucune force. La bénédiction d'un père n'est autre chose qu'un souhait pour le bonheur de son fils. Tout cela, encore une fois, étonne l'esprit humain, qui n'a, comme nous l'avons dit souvent, d'autre parti à prendre que de soumettre sa raison à la foi. Car puisque la sainte église, en abhorrant les Juifs et le judaïsme, adopte pourtant toute leur histoire, il faut croire aveuglément toute cette histoire.

de ta mère soient courbés devant toi........ A peine Isaac avait fini son discours, que Jacob étant sorti, Ésaü arriva, apportant à son père la fricassée de sa chasse, en lui disant : Lève-toi, mon père, afin que tu manges de la chasse de ton fils, et que ton ame me bénisse. Isaac lui dit : Qui es-tu? Ésaü répondit : Je suis ton premier-né Ésaü. Isaac fut tout épouvanté et tout stupéfié; et admirant la chose plus qu'on ne peut croire, il dit : Qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse? j'ai mangé de tout avant que tu vinsses; je l'ai béni, et il sera béni. Ésaü ayant entendu ce discours, se mit à braire d'une grande clameur; et consterné il dit : Bénis-moi aussi, mon père. Isaac dit : Ton frère est venu frauduleusement, et a attrapé ta bénédiction. Ésaü repartit : C'est justement qu'on l'appelle Jacob; car il m'a supplanté deux fois; il m'a pris mon droit d'aînesse, et à présent il me dérobe ta bénédiction. N'y a-t-il point de bénédiction pour moi? (*a*) Isaac répondit : Je l'ai établi ton maître, et je lui ai soumis tous ses frères; il aura du blé et du

(*a*) Ésaü a toujours raison; cependant son père lui dit qu'il servira Jacob, Ésaü ne fut point assujetti à Jacob. Une partie de ceux qu'on croit les descendans d'Ésaü furent vaincus à la vérité par la race des Asmonéens; mais ils prirent toujours leur revanche. Ils aidèrent Nabuchodonosor à ruiner Jérusalem. Ils se joignirent aux Romains. Hérode Iduméen fut créé par les Romains roi des Juifs, et longtemps après ils s'associèrent aux Arabes de Mahomet. Ils aidèrent Omar, et ensuite Saladin, à prendre Jérusalem; ils en sont encore les maîtres en partie, et ils ont bâti une belle mosquée sur les mêmes fondemens qu'Hérode avait établis pour élever son superbe temple. Ils partagent avec les Turcs toute la seigneurie de ce pays, depuis Joppé jusqu'à Damas. Ainsi, presque dans tous les temps, c'est la race d'Ésaü qui a été véritablement bénite; et celle de Jacob a été tellement infortunée, que les deux tribus et demie qui lui restèrent sont aujourd'hui aussi errantes, aussi dispersées, et beaucoup plus méprisées que les anciens Parsis, et que ne l'ont été les restes des prêtres isiaques.

vin : que puis-je après cela faire pour toi? Ésaü dit : Père, n'as-tu qu'une bénédiction? bénis-moi, je t'en prie. Et il pleurait en jetant de grands cris.

Isaac ému lui dit : Hé bien! dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel sera ta bénédiction. Tu vivras de ton épée; et tu serviras ton frère, e le temps viendra que tu secoueras le joug de ton cou.....

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ici le commentateur s'est arrêté; et celui qui lui a succédé, voyant que cet ouvrage serait trop volumineux si on continuait à traduire et à commenter ainsi presque tout l'ancien et le nouveau Testament, s'est restreint à ne donner que les principaux endroits qui semblent exiger des notes, en liant seulement par des transitions le précis de la Bible, et en conservant le texte, sans jamais l'altérer.

JACOB étant arrivé en un certain endroit, et voulant s'y reposer après le soleil couché, prit une pierre, la mit sous sa tête, et il dormit en ce lieu. Il vit en songe une échelle appuyée d'un bout sur la terre, et l'autre bout touchait au ciel. Les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle; et Dieu était appuyé sur le haut de l'échelle, lui disant : Je suis le Seigneur de ton père Abraham, et Dieu d'Isaac : je te donnerai la terre où tu dors, à toi et à ta semence; et ta semence sera comme la poussière de la terre : (*b*)

(*b*) Les savans critiques en histoires anciennes remarquent que toutes les nations avaient des oracles, des prophéties, et même des talismans, qui leur assuraient l'empire de la terre entière. Chacune appelait l'univers le peu qu'elle connaissait autour d'elle. Et depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée et de même dans la Grèce, tout peuple qui avait bâti une ville l'appelait la ville de Dieu, la ville sainte, qui devait subjuguer toutes les autres. Cette superstition s'étendit ensuite jusque chez les Romains. Rome eut son bouclier sacré qui tomba du ciel, comme Troie eut son palladium. Les Hébreux n'ayant alors ni ville, ni même aucune possession en propre, et étant des Arabes vagabonds qui paissaient quelques troupeaux dans des déserts, virent Dieu au haut d'une échelle; et ces visions de Dieu, qui leur parlait au plus haut de cette échelle,

je te donnerai l'Occident et l'Orient, le Nord et le Midi : toutes les nations seront bénies en toi et en ta semence : je serai ton conducteur partout où tu iras.

Jacob s'étant éveillé, dit : Vraiment le Seigneur est en ce lieu; et je n'en savais rien, et tout épouvanté il dit : Que ce lieu est terrible! C'est la maison de Dieu et la porte du ciel. Jacob se levant donc le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, il l'érigea en monument, répandant de l'huile sur elle; il appela Béthel la ville qui se nommait auparavant Luz, (*c*) et il fit un vœu au Seigneur, disant : Dieu demeure avec moi; s'il me conduit dans mes voyages, s'il me donne du pain pour manger et des habits pour me couvrir, et si je reviens sain et sauf chez mon père, le Seigneur alors sera mon Dieu (*d*); et cette pierre

leur tinrent lieu des oracles et des monumens dont les autres peuples se vantèrent. Dieu daigna toujours se proportionner, comme nous l'avons déjà dit, à la simplicité grossière et barbare de la horde juive, qui cherchait à imiter comme elle pouvait les nations voisines.

(*c*) Il n'y avait alors ni ville de Luz ni ville de Béthel dans ce désert. Béthel signifie en chaldéen, *habitation de Dieu*, comme Babel, Balbec, et tant d'autres villes de Syrie. C'est ce qui a fait croire à plusieurs critiques que *la Genèse* fut écrite long-temps après l'établissement des Arabes hébreux dans la Palestine. Beth étant un mot qui signifie habitation, il y a un nombre prodigieux de villes dont le nom commence par *Beth*.

A l'égard de la pierre servant de monument, c'est encore un usage de la plus haute antiquité. On appelait ces monumens grossiers *béthilles*, soit pour marquer les bornes, soit pour indiquer des routes. Elles étaient réputées consacrées, les unes au soleil, les autres à la lune ou aux planètes. Les statues ne furent substituées à ces pierres que long-temps après. *Sanchoniathon* parle des *béthilles*, qui étaient déjà sacrées de son temps.

(*d*) Ce vœu de Jacob a paru fort singulier aux critiques : *Je t'adorerai si tu me donnes du pain et un habit, etc.*, semble dire : Je ne t'adorerai pas si tu ne me donnes rien. Les profanes ont comparé

que j'ai érigée en monument s'appellera la maison de Dieu; et je te donnerai la dîme de ce que tu m'auras donné (*e*).

Jacob étant donc parti de ce lieu, il vit un puits dans un champ, près duquel étaient couchés trois troupeaux de brebis. Rachel arriva avec les troupeaux de son père : car elle gardait ses moutons. Il abreuva son troupeau, baisa Rachel, et lui dit qu'il était le frère de son père et le fils de Rébecca. Or Laban avait deux filles : l'aînée était Lia, et la cadette était Rachel; mais Lia avait les yeux chassieux, et Rachel était belle et bien faite. Jacob l'aima, et dit à Laban : Je te servirai sept ans pour Rachel, la plus jeune de tes filles. Laban lui dit : Il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre, demeure avec moi. Jacob servit donc Laban sept ans pour Rachel; et il dit à Laban : Donne-moi ma femme, mon temps est accompli; je veux entrer à ma femme (*f*).

Laban invita grand nombre de ses amis au festin, et

ce discours de Jacob aux usages de ces peuples qui jetaient leurs idoles dans la rivière, lorsqu'elles ne leur avaient pas accordé de la pluie. Les mêmes critiques ont dit que ces paroles de Jacob étaient tout-à-fait dans son caractère, et qu'il fesait toujours bien ses marchés.

(*e*) Les mêmes critiques ont observé, qu'il est parlé déjà deux fois de dîmes offertes au Seigneur; la première, quand Abraham donne la dîme à Melchisédech, prêtre, roi de Salem; et la seconde, quand Jacob promet la dîme de tout ce qu'il gagnera : ce qui a fait conjecturer mal à propos que cette histoire avait été composée par quelqu'un qui recevait la dîme.

(*f*) Ce marché fait par Jacob avec Laban fait voir évidemment que Jacob n'avait rien, et que Laban avait très-peu de chose. L'un se fait valet pendant sept ans pour avoir une fille; et l'autre ne donne à sa fille aucune dot. Un pareil mariage ne semble pas présager l'empire de la terre entière que Dieu avait promis tant de fois à Abraham, à Isaac, et à Jacob.

fit les noces. Mais, le soir, on lui amena Lia au lieu de Rachel; (*g*) et Jacob ne s'en aperçut que le lendemain matin. Il dit à son beau père : Pourquoi as-tu fait cela? ne t'ai-je pas servi pour Rachel? pourquoi m'as-tu trompé? Laban répondit : Ce n'est pas notre coutume dans ce lieu de marier les jeunes filles avant les aînées. Achève ta première semaine le mariage avec Lia, et je te donnerai Rachel pour un nouveau travail de sept ans.

Jacob accepta la proposition, et au bout de la semaine il épousa Rachel. Et Jacob ayant fait les noces avec Rachel qu'il aimait, servit encore Laban pendant sept autres années (*h*).

Mais Dieu voyant que Jacob méprisait Lia, ouvrit sa matrice, tandis que Rachel demeurait stérile. Lia fit quatre enfans de suite, Ruben, Siméon, Lévi et Juda.

Rachel dit à son mari : Fais-moi des enfans, ou je mourrai. Jacob en colère répondit : Me prends-tu pour un dieu? Est-ce moi qui t'ôte le fruit de ton ventre? Rachel lui dit : J'ai Bala ma servante; entre dans elle; (*i*)qu'elle enfante sur mes genoux, et que j'aie des

(*g*) Jacob, qui avait trompé son père, trouve aussi un beau-père qui le trompe à son tour. Mais on ne conçoit pas plus comment Jacob ne s'aperçut pas de la friponnerie de Laban en couchant avec Lia, qu'on ne conçoit comment Isaac ne s'était pas aperçu de la friponnerie de Jacob. On n'attrapperait personne aujourd'hui avec de pareilles fraudes; mais ces temps-là n'étaient pas les nôtres.

(*h*) Voilà donc Jacob, le père de la nation juive, qui se fait valet pendant quatorze ans pour avoir une femme. Les origines de toutes les nations sont petites et barbares, mais il n'en est aucune qui ressemble à celle-ci.

(*i*) Non-seulement Jacob épouse à la fois deux sœurs, dans un temps où l'on suppose que la terre était très-peuplée; mais il joint à cet inceste l'incontinence de coucher avec la servante de Rachel, et ensuite avec la servante de Lia. On a prétendu que tout cela était

fils d'elle. Et Jacob ayant pris Bala, elle accoucha de Dan. Bala fit encore un autre enfant; et Rachel dit : Le Seigneur m'a fait combattre contre ma sœur, c'est pourquoi le nom de cet enfant sera Nephtali.

Lia, voyant qu'elle ne fesait plus d'enfans, donna Zelpha sa servante à son mari; et Zelpha ayant accouché, Lia dit : Cela est heureux, et appela l'enfant Gad. Zelpha accoucha encore, et Lia dit : Ceci est encore plus heureux, c'est pourquoi on appellera l'enfant Azer.

Or Ruben étant allé dans les champs pendant la moisson du froment, il trouva des mandragores (*k*). Rachel eut envie d'en manger, et dit à Lia : Donne-moi de tes mandragores. Lia répondit : N'est-ce pas assez que tu m'aies pris mon mari, sans vouloir encore manger mes mandragores que mon fils m'a apportées ?

permis par les coutumes des Juifs; mais il n'y a point de loi positive qui le dise; nous n'en avons que des exemples. On épousait les deux sœurs, on épousait sa propre sœur, on couchait avec ses servantes; telles étaient les mœurs juives; nos lois sont différentes.

(*k*) Dans des temps très-postérieurs, les racines des mandragores ont passé pour être prolifiques. C'est une erreur de l'ancienne médecine; c'est ainsi qu'on a cru que le satyrion et les mouches cantarides (*) excitaient à la copulation; mais de pareilles rêveries ne furent débitées que dans les grandes villes où la débauche payait le charlatanisme. C'est encore une des raisons qui ont fait penser aux critiques que les événemens de *la Genèse* n'avaient pu arriver, et qu'ils n'avaient pu être écrits dans le temps où l'on fait vivre Moïse; mais cette critique nous paraît la plus faible de toutes. Nous pensons que des gardeurs de moutons et de chèvres, tels qu'on nous peint les patriarches, pouvaient avoir imaginé la prétendue propriété des mandragores tout aussi-bien que les charlatans des grandes villes. Ces plantes chevelues pouvaient être aisément taillées en figures d'hommes et de femmes avec les parties de la copulation; et peut-être est-ce la première origine des priapes.

(*) Les cantarides ont un effet très-réel, mais elles n'agissent qu'en causant une irritation violente dans l'urètre, irritation qui cause souvent des maladies graves.

Rachel lui dit : Hé bien ! je te cède mon mari ; qu'il dorme avec toi cette nuit : donne-moi de tes mandragores (*l*).

Lia alla donc au-devant de Jacob qui revenait des champs, et lui dit : Tu entreras dans moi cette nuit, parce que je t'ai acheté pour prix de mes mandragores. Et Jacob coucha avec elle cette nuit-là. Dieu écouta la prière de Lia ; elle fit un cinquième fils, et elle dit : Dieu m'a donné ma récompense, parce que j'ai donné ma servante à mon mari (*m*).

Jacob, après cela, dit à son beau-père : Tu sais comme je t'ai servi ; tu étais pauvre avant que je vinsse à toi ; maintenant tu es devenu riche, il est juste que je pense aussi à mes affaires. Je serai encore ton valet, paissant tes troupeaux. Mettons à part toutes les brebis tachetées et marquées de diverses couleurs ; et désormais toutes les brebis et les chèvres qui naîtront bigarrées seront à moi ; et celles qui naîtraient d'une seule couleur me convaincraient de t'avoir friponné.

(*l*) Tous ces marchés sont assez singuliers. Ésaü cède son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Rachel cède son mari à sa sœur pour une racine qui ressemble imparfaitement au membre viril. Quelques personnes ont été scandalisées de toutes ces histoires ; elles les ont prises pour des fables grossières, inventées par des Arabes grossiers aux dépens de la raison, de la bienséance et de la vraisemblance. Elles n'ont pas songé combien ces temps-là étaient différens des nôtres ; elles ont voulu juger des mœurs de l'Arabie par les mœurs de Londres et de Paris : ce qui n'est ni honnête ni vraisemblable de notre temps, a pu être l'un et l'autre dans les temps qu'on nomme héroïques. Nous voyons des choses non moins extraordinaires dans toute la mythologie grecque et dans les fables arabes. Nous l'avons déjà dit, et nous devons le répéter : ce qui fut bon alors ne l'est plus.

(*m*) On croirait en effet que les mandragores opérèrent dans Lia, puisqu'elle conçut un fils après en avoir mangé, et qu'elle en remercia le Seigneur. Cette propriété des mandragores a été supposée chez toutes les nations et dans tous les temps. On sait que Machiavel a fait une comédie établie sur ce préjugé vulgaire.

Laban dit : J'y consens. Or Jacob prit des branches de peuplier, d'amandier, et de plane, toutes vertes, les dépouilla d'une partie de leur écorce, en sorte qu'elles étaient vertes et blanches. Lors donc que les brebis et les chèvres étaient couvertes au printemps par les mâles, Jacob mettait ces branches bigarrées sur les abreuvoirs, afin que les femelles conçussent des petits bigarrés. Par ce moyen Jacob devint très-riche : il eut beaucoup de troupeaux, de valets et de servantes, de chameaux et d'ânes (*n*).

Or Jacob ayant entendu les enfans de Laban qui disaient : Jacob a volé tout ce qui était à notre pére; et le Seigneur ayant dit surtout à Jacob : Sauve-toi dans le pays de tes pères et vers ta parenté, et je serai avec toi, il appela Rachel et Lia, les fit monter sur des chameaux, et partit. Et prenant tous ses meubles avec ses troupeaux, il alla vers Isaac, son père, au pays de Canaan. Ayant passé l'Euphrate, Laban le poursuivit pendant sept jours, et l'atteignit enfin vers la

(*n*) « Quoiqu'en dise le texte, cette nouvelle fraude de Jacob ne » devait pas l'enrichir. Il y a eu des hommes assez simples pour » essayer cette méthode ; ils n'y ont pas plus réussi que ceux qui » ont voulu faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, et une » verminière du sang de bœuf. Toutes ces recettes sont aussi ri- » dicules que la multiplication du blé qu'on trouve dans la *Maison* » *rustique* et dans le *Petit Albert*. S'il suffisait de mettre des cou- » leurs devant les yeux des femelles pour avoir des petits de même » couleur, toutes les vaches produiraient des veaux verts ; et tous » les agneaux, dont les mères paissent l'herbe verte, seraient verts » aussi. Toutes les femmes qui auraient vu des rosiers, auraient » des familles couleur de rose. Cette particularité de l'histoire » de Jacob prouve seulement que ce préjugé impertinent est très- » ancien. Rien n'est si ancien que l'erreur en tout genre. Calmet » croit rendre cette recette recevable, en alléguant l'exemple de quel- » ques merles blancs. Nous lui donnerons un merle blanc, quand il » nous fera voir des moutons verts. »

Cette remarque est de M. Freret. Nous la donnons telle que nous l'avons trouvée. Elle est bonne en physique, et mauvaise en théologie.

montagne de Galaad. Mais Dieu apparut en songe à Laban, et lui dit : Garde-toi bien de rien dire contre Jacob (*o*).

Or Laban étant allé tondre ses brebis, Rachel avant de fuir avait pris ce temps pour voler les Théraphim, les idoles de son père. Et Laban ayant enfin atteint Jacob, il lui dit : Je pourrais te punir, mais le Dieu de ton père m'a dit hier : Prends garde de molester Jacob. Hé bien ! veux-tu t'en aller voir ton père Isaac ? soit ; mais pourquoi m'as-tu volé mes dieux ? Jacob lui répondit : Je craignais que tu ne m'enlevases tes filles par violence, mais pour tes dieux, je consens qu'on fasse mourir celui qui les aura volés (*p*).

(*o*) Il y a bien des choses dignes d'observation. D'abord Dieu défend à Abraham, à Isaac, et à Jacob, d'épouser des filles idolâtres, et tous trois, par l'ordre de Dieu même, épousent des filles idolâtres, car ils épousent leurs parentes idolâtres, petites-filles de Tharé, potier de terre, feseur d'idoles. Laban est idolâtre. Rachel et Lia sont idolâtres. Ensuite Laban et Jacob, son gendre, ne sont occupés, pendant vingt-ans, qu'à se tromper l'un l'autre. Jacob s'enfuit avec ses femmes et ses concubines, comme un voleur ; et il traîne de l'Euphrate avec lui douze enfans qui sont les douze patriarches qu'il a eus des deux sœurs et de leurs deux servantes. Dieu prend son parti, et avertit Laban, l'idolâtre, de ne point molester Jacob. C'est, dit-on, une figure de l'église chrétienne. Nous respectons cette figure, et nous ne sommes ni assez savans pour la comprendre, ni assez téméraires pour entrer dans les jugemens de Dieu.

(*p*) On ne voit dans toute cette histoire que des larcins. L'idolâtre Rachel, quoiqu'elle soit la figure de l'église, vole les Théraphim, les idoles de son père. Était-ce pour les adorer ? pour avoir une sauvegarde contre les recherches, elle feint d'avoir ses ordinaires pour ne se point lever devant Laban ; comme si une femme qui passait sa vie à garder les troupeaux ne pouvait se lever dans le temps de ses règles.

On demande ce que c'était que ces Théraphim ? C'étaient sans doute de ces petites idoles, telles qu'en fesait Tharé, le potier ; c'étaient de pénates. Les hommes de tous les temps et de tous les pays ont été assez fous pour avoir chez eux de petites figures, des anneaux, des amulettes, des images, des caractères, auxquels ils attachaient une vertu secrète. Le pieux Énée, en fuyant de Troie au milieu des flammes, ne manque

Laban entra donc dans les tentes de Jacob, de Lia, et des servantes, et ne trouva rien. Et étant entré dans les tentes de Rachel, elle cacha promptement les idoles sous le bât d'un chameau, s'assit dessus, et dit à son père : Ne te fâche pas, mon père, si je ne puis me lever, car j'ai mes ordinaires. Alors Jacob et Laban se querellèrent et se raccommodèrent, puis firent un pacte ensemble. Ils élevèrent un monceau de pierres pour servir de témoignage, et l'appelèrent le monceau du témoin, chacun dans sa langue.

Comme il était seul en chemin pendant la nuit, voici qu'un fantôme lutta contre lui du soir jusqu'au matin; et ce fantôme ne pouvant le terrasser, lui frappa le nerf de la cuisse qui se sécha aussitôt; et le fantôme l'ayant ainsi frappé, lui dit : Laisse-moi aller; car l'aurore monte. Je ne te lâcherai point, répondit Jacob, que tu ne m'aies béni. Le spectre dit : Quel est ton nom? Il lui répondit : On m'appelle Jacob. Le spectre dit alors : On ne t'appellera plus Jacob; car si tu as pu combattre contre Dieu, combien seras-tu plus fort contre les hommes (*q*)!

pas d'emporter avec lui ses Théraphim, ses pénates, ses petits dieux. Quand Genseric, Totila, et le connétable de Bourbon, prirent Rome, les vieilles femmes emportaient ou cachaient les images en qui elles avaient le plus de dévotion.

Il reste à savoir comment l'auteur sacré, qui, plusieurs siècles après, écrivit cette histoire, a pu savoir toutes ces particularités, tous ces discours, et l'anecdote des ordinaires de Rachel. C'est sur quoi le professeur de médecine Astruc a écrit un livre intitulé : *Conjectures sur l'ancien Testament* : mais ce livre n'a pas tenu ce qu'il promettait.

(*q*) Ici vous voyez la paix faite entre le beau-père et le gendre, qui s'accusaient mutuellement de vol. Ensuite Jacob lutte toute la nuit contre un spectre, un fantôme, un homme; et cet homme, ce spectre, c'est Dieu même. Dieu en se battant contre lui, le frappe au nerf de la cuisse. Mais il y a six sortes de nerfs qui se perdent dans le nerf crural antérieur et dans le postérieur. Il y a, outre ces nerfs, le

Jacob étant donc revenu de Mésopotamie, vint à Salem, et acheta, des enfans d'Hémor, père du jeune prince Sichem, une partie d'un champ pour cent agneaux, ou pour cent dragmonim.

Alors Dina, fille de Lia, sortit pour voir les femmes du pays de Sichem : et le prince Sichem, fils d'Hémor, roi du pays, l'aima, l'enleva, et coucha avec elle, et lui fit de grandes caresses, et son ame demeura jointe avec elle. Et courant chez son père Hémor, il lui dit : Mon père, je t'en conjure, donne-moi cette fille pour femme (*r*).

Hémor alla en parler à Jacob, et il en parla aussi

grand nerf sciatique qui se partage en deux. C'est ce nerf qui cause la goutte sciatique, et qui peut rendre boiteux. L'auteur ne pouvait entrer dans ces détails, l'anatomie n'était pas connue. C'est un usage immémorial chez les Juifs d'ôter un nerf de la cuisse des gros animaux dont ils mangent, quoique la loi ne l'ordonne pas.

Une autre observation, c'est que la croyance que tous les spectres s'enfuient au point du jour est immémoriale. L'origine de cette idée vient uniquement des rêves qu'on fait quelquefois pendant la nuit, et qui cessent quand on s'éveille le matin.

Quant au nom de Jacob changé en celui d'Israël, il est à remarquer que ce nom est celui d'un ange chaldéen. Philon, Juif très-savant, nous dit que ce nom chaldéen signifie *Voyant Dieu*, et non pas *Fort contre Dieu*. Ce nom de *Fort contre Dieu* semblerait ne convenir qu'à un mauvais ange.

Il est surprenant que Jacob, frappé à la cuisse, et cette cuisse étant desséchée, ait encore assez de force pour lutter contre Dieu, et pour lui dire : Je ne te lâcherai point que tu ne m'aies béni. Tout cela est inexplicable par nos faibles connaissances.

(*r*) Maimonide fut le premier qui remarqua les contradictions résultantes de cette aventure de Dina. Il crut que cette fille avait été mariée au même Job, à cet arabe iduméen dont nous avons le livre, qui est le plus ancien monument de nos antiquités. Depuis ce temps, Aben Esra, et ensuite Alfonse, évêque d'Avila, dans son *Commentaire sur la Genèse*, le cardinal Cajétan, presque tous les nouveaux commentateurs, et surtout Astruc, ont prouvé, par la manière dont les livres saints sont disposés, qu'en suivant l'ordre chronologique, Dina ne pouvait tout au plus être agée que de six ans quand le prince Sichem fut si éperdument amoureux d'elle; que Siméon ne pouvait avoir que onze ans, et son frère Lévi dix, quand ils tuèrent eux seuls tous les Siche-

aux enfans de Jacob. Il leur dit : Allions-nous ensemble par des mariages ; donnez-nous vos filles, et prenez les nôtres ; demeurez avec nous. Cette terre est à vous : cultivez-la ; possédez-la ; faites-y commerce ; Sichem parla de même, il dit : Demandez la dot que vous voudrez, les présens que vous voudrez, vous aurez tout, pourvu que j'aie Dina.

Les fils de Jacob répondirent frauduleusement à Sichem et à son père : Il est illicite et abominable parmi nous de donner notre sœur aux incirconcis ; rendez-vous semblables à nous, coupez vos prépuces, et alors nous vous donnerons nos filles, et nous prendrons les vôtres, et nous ne serons qu'un peuple. La proposition fut agréable à Sichem, à Hémor, et au peuple. Tous les mâles se firent couper le prépuce ; et au troisième jour de l'opération, Siméon et Lévi, frères de Dina, entrèrent dans la ville, massacrèrent tous les mâles, tuèrent surtout le roi Hémor et le prince Sichem ; après

mites ; que par conséquent cette histoire est impossible, si on laisse *la Genèse* dans l'ordre où elle est. Une réforme paraîtrait donc nécessaire pour laver le peuple de Dieu de l'opprobre éternel dont cette horrible action l'a souillé. Il n'y a personne qui ne souhaite que deux patriarches n'aient pas assassiné tout un peuple, et que les autres patriarches n'aient pas fait un désert d'une ville qui les avait reçus avec tant de bonté. Le crime est si exécrable que Jacob même les condamne expressément. Les savans nient absolument toute cette aventure de Dina et de Sichem. Mais aussi comment nier ce que le Saint-Esprit a dicté ? Pourra-t-on adopter une partie de l'ancien Testament, et rejeter l'autre ? Si l'atrocité horrible des Hébreux révolte le lecteur dans l'histoire de Dina, nous lui verrons commettre d'autres horreurs, qui rendent celle-ci vraisemblable. Dieu, qui conduisit ce peuple, ne le rendit pas impeccable. On sait assez combien il était grossier et barbare. Quel que fût l'âge de Dina et des patriarches enfans de Jacob, le Saint-Esprit déclare qu'ils mirent à feu et à sang toute une ville où ils avaient été reçus comme frères ; qu'ils massacrèrent tout ; qu'ils pillèrent tout ; qu'ils emportèrent tout ; et que jamais assassins ne furent ni plus perfides, ni plus voleurs, ni plus sanguinaires, ni plus sacriléges. Il faut absolument ou croire cette histoire, ou refuser de croire le reste de la Bible.

quoi tous les autres fils de Jacob vinrent dépouiller les morts, saccagèrent la ville, prirent les moutons, les bœufs et les ânes, ruinèrent la campagne, et emmenèrent les femmes et les enfans captifs.

Sur ces entrefaites Dieu dit à Jacob (*s*) : Lève-toi, va à Béthel, habites-y, dresse un autel au Dieu qui t'apparut quand tu fuyais ton frère Ésaü. Jacob ayant rassemblé tous ses gens, leur dit : Jetez loin de vous tous les dieux étrangers qui sont parmi vous ; purifiez-vous, et changez d'habits. Ils lui donnèrent donc tous les dieux qu'ils avaient, et les ornemens qui étaient aux oreilles de ces dieux ; et Jacob les enfouit au pied d'un térébinthe, derrière la ville de Sichem. Quand ils furent partis, Dieu jeta la terreur dans toutes les villes des environs, et personne n'osa les poursuivre dans leur retraite.

Dieu apparut une seconde fois à Jacob, depuis son retour de Mésopotamie, et Dieu lui dit : Ton nom

(*s*) Plusieurs critiques ont remarqué avec étonnement et avec douleur que le Dieu de Jacob ne marque ici aucun ressentiment du massacre des Sichemites, lui qui menaça de punir sept fois celui qui tuerait Caïn, et soixante et dix-sept fois sept fois ceux qui tueraient Lamech.

On ne dit point quels étaient ces dieux étrangers que ses domestiques avaient amenés de Mésopotamie : on croit qu'ils étaient les mêmes que les Théraphim de Rachel.

Dieu bénit encore Jacob, et lui promet que des rois sortiront de ses reins. Des critiques ont supposé que Dieu seul étant roi des Hébreux, Moïse, qui était le lieutenant de Dieu, ne pouvait regarder comme une bénédiction la promesse de faire sortir des rois des reins de Jacob, attendu que lorsque, dans la suite, les Juifs eurent des rois, le prophète Samuël regarda ce changement comme une malédiction ; et dit expressément au peuple que c'était trahir Dieu, et renoncer à lui que de reconnaître un roi. De là ces censeurs concluent témérairement qu'il est impossible que Moïse ait écrit le *Pentateuque*. Nous ne nous arrêterons point à de telles critiques : seulement nous remarquerons encore que les Iduméens, fils d'Ésaü, furent toujours plus puissans, plus nombreux, plus riches, que les descendans de Jacob qui furent si souvent esclaves.

ne sera plus Jacob, mais ton nom sera Israël; et il lui dit : Je suis le Dieu très-puissant; je te ferai croître et multiplier; tu seras père de plusieurs nations, et des rois sortiront de tes reins.

Jacob partit ensuite de Béthel, et vint au printemps au pays qui mène à Éphrata, Rachel étant prête d'accoucher. Ses couches furent si douloureuses qu'elles la mirent à la mort. Son ame étant près de sortir, elle donna à son fils le nom de Benoni, le fils de ma douleur. Mais Jacob l'appela Benjamin, le fils de ma droite. Rachel mourut, et fut enterrée sur le chemin qui mène à Éphrata, c'est-à-dire à Bethléem. Jacob mit une pierre sur le lieu de la sépulture, qu'on voit encore aujourd'hui.

Or, étant parti de ce lieu, il transporta ses tentes dans un endroit appelé la tour des troupeaux; et ce fut là que Ruben, fils aîné de Jacob, coucha avec Bala (*t*), femme ou concubine de son père.

(*t*) Ce que dit le texte de la ville d'Éphrata et du bourg de Bethléem donne encore occasion aux critiques de dire que Moïse n'a pu écrire le *Pentateuque*. Leur raison est que la ville d'Éphrata ne reçut ce nom que de Caleb du temps de Josué; et que ni Bethléem ni Jérusalem n'existaient encore. Bethléem reçut ce nom de la femme de Caleb, qui se nommait Éphrata. Cette nouvelle critique est forte; nous y répondrons ce que nous avons déjà répondu aux autres.

Nous avouons qu'il est étrange que Ruben, le premier des patriarches, prenne précisément le temps de la mort de Rachel pour coucher avec la concubine ou la femme de son père, sans que la sainte Écriture marque son horreur pour ce nouveau crime. Les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres. La servante Bala, souillée de cet inceste, est la première des prostituées dont il soit parlé dans l'Écriture; elle est femme de ce même Jacob dont Jésus-Christ lui-même a daigné naître, pour montrer sans doute qu'il lavait tous les péchés. Jacob ne témoigne ici aucune colère de cette abomination. Il attendit l'article de sa mort pour reprocher à Ruben sa turpitude, et le massacre des Sichemites à Siméon et à Lévi. On lui fait dire à Ruben en mourant : *Mon fils premier-né, tu étais ma force, mais la cause de ma douleur : tu t'es répandu comme l'eau : tu ne croîtras point, parce que tu as monté sur le lit de ton père, et que tu as maculé sa couche.* Et il ajouta :

Or Jacob avait douze fils. Les fils de Lia sont Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, et Zabulon. Les fils de Rachel sont Dan et Nephtali. Les fils de la servante Zelpha sont Gad et Azer. Voilà les fils qui sont nés à Jacob en Mésopotamie.

Or voici les générations d'Ésaü, qui sont nées d'Ésaü, qui est le même qu'Édom. Ésaü épousa des filles cananéenes Ada, Olibama, Bésémath, et il en eut plusieurs fils qui furent princes, et qui firent paître des ânes.

(*Ici l'auteur sacré, après avoir nommé tous ces princes arabes, ajoute*) : Ce sont là les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom, avant que les enfans d'Israël eussent un roi (*u*).

Or Jacob habita dans la terre de Canaan où son père avait voyagé; et voici les affaires de la famille de Jacob : Joseph, âgé de seize ans, menait paître le troupeau avec ses frères, et il accusa ses frères auprès de son père d'un très-grand crime. Or Israël aimait

Les deux frères Siméon et Lévi ont été des vases belliqueux d'iniquités ; que leur fureur soit maudite, etc. !....

(*u*) Ce passage de l'auteur sacré a enhardi plus qu'aucun autre les critiques à soutenir que Moïse ne pouvait être l'auteur de ce livre : ils ont dit qu'il était de la plus grande évidence que ces mots *avant que les enfans d'Israël eussent un roi*, n'ont pu être écrits que sous les rois d'Israël. C'est le sentiment du savant Le Clerc, de plusieurs théologiens de Hollande, d'Angleterre, et même du grand Newton. Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que si la Bible était un livre ordinaire, écrit par les hommes avec cette scrupuleuse exactitude qu'on exige aujourd'hui, ce passage aurait été tourné autrement. Il est certain que si un auteur moderne avait écrit, *voici les rois qui ont régné en Espagne avant que l'Allemagne eût sept électeurs*, tout le monde conviendrait que l'auteur écrivait du temps des électeurs. Le St.-Esprit ne se règle pas sur de pareilles critiques ; il s'élève au-dessus des temps et des lois de l'histoire ; il parle par anticipation ; il mêle le présent et le passé avec le futur. En un mot, ce livre ne ressemble à aucun autre livre ; et les faits qui y sont contenus ne ressemblent à aucun des autres événemens qui se sont passés sur la terre.

son fils Joseph plus que tous ses enfans, parce qu'il l'avait engendré étant vieux; et même il lui avait donné une tunique bigarrée : c'est pourquoi ses frères le haïssaient.

Il arriva aussi qu'il leur raconta un songe qui le fit haïr encore davantage. Il leur dit : Écoutez mon songe. J'ai songé que nous étions occupés ensemble à lier des gerbes; que ma gerbe s'élevait, et que vos gerbes adoraient ma gerbe. J'ai songé encore un autre songe; c'est que le soleil et la lune et onze étoiles m'adoraient...... Et ses frères se disaient : Tuons notre songeur, et nous dirons qu'une bête l'a mangé; et nous verrons de quoi lui auront servi ses songes...... Et s'étant assis ensuite pour manger leur pain, ils virent des Ismaélites qui venaient de Galaad avec des chameaux chargés d'aromates; ils vendirent à ces marchands leur frère Joseph qu'ils avaient jeté tout nu dans un puits sec, après l'avoir dépouillé de sa belle robe bigarrée, et ils le vendirent vingt pièces d'argent (x). Alors ils prirent la tunique de Joseph,

(x) Le peuple de Dieu n'était alors composé que de quatorze hommes, Isaac, Jacob et ses douze enfans, dans le temps qu'on voyait partout de grandes nations. Les pères ont remarqué que c'est la figure du petit nombre des élus. Mais, parmi ces élus, Jacob trompe son père et son frère, et il vole son beau-père. Il couche avec ses servantes. Ruben couche avec sa belle-mère. Deux enfans de Jacob égorgent tous les mâles de Sichem. Les autres enfans pillent la ville. Ces mêmes enfans veulent assassiner leur frère Joseph, et ils le vendent pour esclave à des marchands. Cette famille semble bien abominable aux critiques. Mais le R. P. dom Calmet prouve que Joseph, vendu par ses frères pour vingt pièces d'argent, annonce évidemment Jésus-Christ vendu trente pièces par Judas-Iscariot. Encore une fois, les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

A l'égard des songes qui attirèrent à Joseph la haine de ses frères, ils ont toujours été regardés comme envoyés du ciel; et dans toutes les nations il se trouva des charlatans qui les expliquaient. Cette explication des songes est expressément défendue dans le *Lévitique*, chapitre XIX; et il est dit dans le chapitre XIII du *Deutéronome*, que le

et l'ayant arrosée du sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à leur père, et lui firent dire : Nous avons trouvé cela; vois si c'est la robe de ton fils ou non. Et Jacob ayant déchiré ses vêtemens, il se revêtit d'un cilice, pleurant long-temps son fils; et il dit : Je descendrai avec mon fils dans l'enfer; et il continua de pleurer.

Les Ismaélites ou Madianites vendirent Joseph en Égypte à Putiphar, eunuque de Pharaon, maître de la milice (*y*).

songeur de songes doit être mis à mort dans certain cas. Mais pour Joseph, on verra qu'il ne réussit en Égypte, et qu'il ne fut le soutien de sa famille, qu'à cause de ses songes.

Quant aux marchands ismaélites, on voit qu'ils fesaient déjà un grand commerce d'aromates et d'esclaves : ce qui marque une extrême population. Les douze enfans d'Ismaël avaient déjà produit un peuple immense; et les douze enfans de son neveu Jacob paraissaient être encore dans la misère, réduits à garder les moutons, malgré les richesses que le sac de la ville de Sichem devait leur avoir procurées.

(*y*) Les enfans de Jacob mettent le comble à leur crime, en désolant leur père par la vue de cette tunique ensanglantée. Jacob s'écrie dans sa douleur : J'en mourrai, je descendrai en enfer avec mon fils. Le mot *Shéol*, qui signifie la fosse, le souterrain, la sépulture, a été traduit dans la Vulgate par le mot d'enfer, *Infernum*, qui veut dire proprement le tombeau, et non pas le lieu appelé par les Égyptiens et par les Grecs Tartare, Ténare, *Adès*, séjour du Styx et de l'Achéron, lieu où vont les ames après leur mort; royaume de Pluton et de Proserpine, caverne des damnés, champs Élysées, etc........ Il est indubitable que les Juifs n'avaient aucune idée d'un pareil enfer, et qu'il n'y a pas un seul mot dans tout le *Pentateuque* qui ait le moindre rapport ou avec l'enfer des anciens, ou avec le nôtre, ou avec l'immortalité de l'ame, ou avec les peines et les récompenses après la mort. Ceux qui ont voulu tirer de ce mot *Shéol*, traduit par le mot *Infernum*, une induction que notre enfer était connu de l'auteur du *Pentateuque*, ont eu une intention très-louable et que nous révérons; mais c'est, au fond, une ignorance très-grossière; et nous ne devons chercher que la vérité.

Le cilice dont se revêt Jacob, après avoir déchiré ses vêtemens, a fourni de nouvelles armes aux critiques, qui veulent que le *Pentateuque* n'ait été écrit que dans des siècles très-postérieurs. Le cilice était une étoffe de Cilicie; et la Cilicie n'était pas connue des Hébreux

En ce temps-là Juda alla en Canaan, et ayant vu la fille d'un cananéen nommée Sua, il la prit pour sa femme et entra dans elle, et en eut un fils nommé Her, et un autre fils nommé Onan, et un troisième appelé Séla (*z*).

avant Esdras. Il y avait deux sortes d'étoffes nommées cilices : l'une très-fine et très-belle, tissue de poil d'antelop, ou de chèvre sauvage, appelée *mo* dans l'Asie mineure, d'où nous vient la véritable moire, à laquelle nous avons substitué une étoffe de soie calandrée. L'autre cilice était une étoffe plus grossière, faite avec du poil de chèvre commune, et qui servit aux paysans et aux moines. Les critiques disent qu'aucune de ces étoffes n'étant connue des premiers Juifs, c'est une nouvelle preuve évidente que le *Pentateuque* n'est ni de Moïse ni d'aucun auteur de ces temps-là. Nous répondons toujours que l'auteur sacré parle par anticipation, et qu'aucune critique, quelque vraisemblable qu'elle puisse être, ne doit ébranler notre foi.

Il leur paraît encore impossible que les rois d'Égypte eussent déjà des eunuques. Ce raffinement affreux de volupté et de jalousie est, à la vérité, fort ancien ; mais il suppose de grands royaumes très-peuplés et très-riches. Il est difficile de concilier cette grande population de l'Égypte du temps de Jacob, avec le petit nombre du peuple de Dieu qui ne consistait qu'en quatorze mâles. On a déjà répondu à cette question par le petit nombre des élus.

(*z*) Le Seigneur a beau défendre à ses patriarches de prendre des filles cananéennes, ils en prennent souvent. Juda, après la mort de son fils aîné Her, donne la veuve à son second fils Onan, afin qu'Onan lui fasse des enfans qui hériteront du mort. Cette coutume n'était point encore établie dans la race d'Abraham et d'Isaac ; et l'auteur sacré parle par anticipation, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois.

Les commentateurs prétendent que cette Thamar fut bien maltraitée par ses deux maris ; que Her, le premier, la traitait en sodomite ; et que le second ne voulait jamais consommer l'acte du mariage dans le vase convenable, mais répandait sa semence à terre. Le texte ne dit pas positivement que Her traitait sa femme à la manière des sodomites, mais il se sert de la même expression qui est employée pour désigner le crime de Sodome. A l'égard du péché d'Onan, il est expressément énoncé.

C'est une chose bien singulière que Thamar, ayant été si fort maltraitée par les deux enfans de Juda, veuille ensuite coucher avec le père, sous prétexte qu'il ne lui a point donné son troisième fils Séla,

Or Juda donna pour femme à son fils Her une fille nommée Thamar.

Or son premier-né Her étant méchant devant le Seigneur, Dieu le tua. Juda dit donc à Onan son second fils : Prends pour femme la veuve de ton frère; entre dans elle, et suscite la semence de ton frère. Mais Onan sachant que les enfans qu'il ferait ne seraient point à lui, mais seraient réputés être les enfans de feu son frère, en entrant dans sa femme répandait sa semence par terre; c'est pourquoi le Seigneur le tua aussi.

C'est pourquoi Juda dit à Thamar sa bru : Va-t'en;

qui n'était pas encore en âge. Elle prend un voile pour se déguiser en fille de joie. Mais au contraire, le voile était et fut toujours le vêtement des honnêtes femmes. Il est vrai que dans les grandes villes, où la débauche est fort commune, les filles de joie vont attendre les passans dans de petites rues, comme à Londres, à Paris, à Rome, à Venise. Mais il n'est pas vraisemblable que le rendez-vous des filles de joie, dans le misérable pays de Canaan, fût à la campagne, dans un chemin fourchu.

Il est bien étrange qu'un patriarche couche en plein jour avec une fille de joie sur le grand chemin, et s'expose à être pris sur le fait par tous les passans.

Le comble de l'impossibilité est que Juda, étranger dans Canaan, et n'ayant pas la moindre possession, ordonne qu'on brûle sa belle-fille dès qu'il sait qu'elle est grosse; et que sur-le-champ on prépare un bûcher pour la brûler, comme s'il était le juge et le maître du pays.

Cette histoire a quelque rapport à celle de Thyeste, qui, rencontrant sa fille Pélopée, coucha avec elle sans la connaître. Les critiques disent que les Juifs écrivirent fort tard, et qu'ils copièrent beaucoup d'histoires grecques qui avaient cours dans toute l'Asie mineure. Josèphe et Philon avouent que les livres juifs n'étaient connus de personne, et que les livres grecs étaient connus de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de plus singulier dans l'aventure de Thamar, c'est que notre Seigneur Jésus-Christ naquit, dans la suite des temps, de son inceste avec le patriarche Juda. *Ce n'est pas sans de bonnes raisons*, dit le R. P. dom Calmet, *que le Saint-Esprit a permis que l'histoire de Thamar, de Rahab, de Ruth, et de Betzabé, se trouve mêlée dans la généalogie de Jésus-Christ.*

reste veuve dans la maison de ton père, jusqu'à ce que mon troisième fils Séla soit en âge. Elle s'en alla donc, et habita chez son père.

Or, Juda étant allé voir tondre ses brebis, Thamar prit un voile, et s'assit sur un chemin fourchu; et Juda l'ayant aperçue, crut que c'était une fille de joie, car elle avait caché son visage; et s'approchant d'elle, il lui dit : Il faut que je couche avec toi; car il ne savait pas que c'était sa bru. Et elle lui dit : Que me donneras-tu pour coucher avec moi? Je t'enverrai, dit-il, un chevreau de mon troupeau. Elle répliqua : Je ferai ce que tu voudras, mais donne-moi des gages. Que demandes-tu pour gages? dit Juda. Thamar répliqua : Donne-moi ton anneau, ton bracelet, et ton bâton. Il n'y eut que ce coït entre Juda et Thamar; elle fut engrossée sur-le-champ. Et ayant quitté son habit, elle reprit son habit de veuve.

Juda envoya par son valet le chevreau promis pour reprendre ses gages. Le valet, ne trouvant point la femme, demanda aux habitans du lieu : Où est cette fille de joie qui était assise sur le chemin fourchu? Ils répondirent tous : Il n'y a point eu de fille de joie en ce lieu. Juda dit : Eh bien, qu'elle garde mes gages; elle ne pourra pas au moins m'accuser de n'avoir pas voulu la payer.

Or, trois mois après, on vint dire à Juda : Ta bru a forniqué; car son ventre commence à s'enfler. Juda dit : Qu'on l'aille chercher au plus vite, et qu'on la brûle. Comme on la conduisait au supplice, elle renvoya à Juda son anneau, son bracelet, et son bâton, disant : Celui à qui cela appartient m'a engrossée. Juda ayant reconnu ses gages, dit : Elle est plus juste que moi.

Cependant Joseph fut conduit en Égypte; et Putiphar, l'Égyptien, eunuque de Pharaon et prince de

l'armée, l'acheta des Israélites. Et après plusieurs jours, la femme de Putiphar ayant regardé Joseph, lui dit : Couche avec moi. Lequel ne consentant point à cette action mauvaise, lui dit : Voilà que mon maître m'a confié tout son bien, en sorte qu'il ne sait pas ce qu'il a dans sa maison ; il m'a rendu le maître de tout, excepté de toi qui es sa femme. Cette femme sollicitait tous les jours ce jeune homme ; et il refusait de commettre l'adultère. Il arriva un certain jour que Joseph étant dans la maison, et fesant quelque chose sans témoin, elle le prit par son manteau, et lui dit : Couche avec moi. Joseph lui laissant son manteau, s'enfuit dehors. La femme voyant ce manteau dans ses mains, et qu'elle était méprisée, montra ce manteau à son mari, comme une preuve de sa fidélité, et lui dit : Cet esclave hébreu que tu as amené est entré à moi pour se moquer de moi, et m'ayant entendu crier, il m'a laissé son manteau que je tenais, et s'en est enfui (*a*).

Après cela il arriva que deux autres eunuques du roi d'Égypte, son échanson et son panetier (*b*), fu-

(*a*) Cette histoire a beaucoup de rapport à celle de Bellérophon et de Prœtus, à celle de Thésée et d'Hippolyte, et à beaucoup d'autres histoires grecques et asiatiques. Mais ce qui ne ressemble à aucune fable des mythologies profanes, c'est que Putiphar était eunuque et marié. Il est vrai que dans l'Orient il y a quelques eunuques, et même des eunuques noirs, entièrement coupés, qui ont des concubines dans leur harem ; parce que ces malheureux, à qui on a coupé toutes les parties viriles, ont encore des yeux et des mains. Ils achètent des filles, comme on achète des animaux agréables pour mettre dans une ménagerie. Mais il fallait que la magnificence des rois d'Égypte fût parvenue à un excès bien rare, pour que les eunuques eussent des sérails, ainsi qu'ils en ont aujourd'hui à Constantinople et à Agra.

(*b*) Il se peut que dans des temps très-postérieurs le mot eunuque fût devenu un titre d'honneur, et que les peuples, accoutumés à voir ces hommes dépouillés des marques de l'homme, parvenus aux plus

rent mis dans la prison du prince de l'armée, dans laquelle prison Joseph était enchaîné. Et ils eurent chacun un songe dans la même nuit. Ils dirent à Joseph : Nous avons eu chacun un songe, et il n'y a personne pour l'expliquer. Et Joseph leur dit (c) : N'est-ce pas Dieu qui interprète les songes? Raconte-moi ce que tu as vu. Le grand échanson du roi répondit : J'ai vu une vigne; il y avait trois branches qui ont produit des boutons, des fleurs, et des raisins mûrs; je tenais dans ma main la coupe du roi; j'ai pressé dans sa coupe le jus des raisins, et j'en ai donné à boire au roi. Joseph lui dit : Voici l'interprétation de ce songe. Les trois branches sont

grandes places pour avoir gardé des femmes, se soient accoutumés enfin à donner le nom d'eunuques aux principaux officiers des rois orientaux : on aura dit l'eunuque du roi, au lieu de dire le grand écuyer, le grand échanson du roi; mais cela ne peut être arrivé que dans des temps voisins du déluge. Il faut donc croire que Putiphar, et ceux des officiers qualifiés eunuques, l'étaient véritablement.

(c) L'explication des songes doit être encore plus ancienne que l'usage de châtrer les hommes que les rois admettaient dans l'intérieur de leurs palais. C'est une faiblesse naturelle d'être inquiet d'un songe pénible; et quiconque manifeste sa faiblesse trouve bientôt un charlatan qui en abuse. Un songe ne signifie rien; et si par hasard il signifiait quelque chose, il n'y aurait que Dieu qui le sût et qui le pût révéler. Il est défendu dans le *Lévitique* d'expliquer les songes; mais le *Lévitique* n'était pas fait du temps de Joseph. On doit croire que Dieu même l'instruisit, puisqu'il dit que Dieu est l'interprète des songes.

Ce qui peut embarrasser, c'est qu'il semble ici que le pharaon, et ses officiers, et Joseph, reconnaissent le même Dieu. Car, lorsque Joseph leur dit que Dieu envoie les songes et les explique, ils ne répliquent rien; ils en conviennent. Cependant l'Égypte et les enfans de Jacob n'avaient pas la même religion; mais on peut reconnaître le même Dieu, et différer dans les dogmes. Les catholiques romains et les catholiques grecs, les luthériens et les calvinistes, les Turcs et les Persans, ont le même Dieu, et ne sont point d'accord ensemble.

trois jours après lesquels Pharaon te rendra ton emploi ; et tu lui serviras à boire comme à l'ordinaire. Je te prie seulement de te souvenir de moi, afin que le pharaon me fasse sortir de cette prison; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et j'ai été mis dans une citerne.

Le grand panetier dit à Joseph : J'ai eu aussi un songe. J'avais trois paniers de farine sur ma tête; et les oiseaux sont venus la manger. Joseph lui répondit : Les trois corbeilles signifient trois jours, après quoi Pharaon te fera pendre, et les oiseaux te mangeront.

Trois jours après arriva le jour de la naissance de Pharaon : il fit un grand festin à ses officiers, et se ressouvint à table de son grand échanson et de son grand panetier. Il rétablit l'un pour lui donner à boire, et fit pendre l'autre, afin de vérifier l'explication de Joseph. Mais le grand échanson étant rétabli, oublia l'interprète de son rêve.

Deux ans après, Pharaon eut un songe. Il crut être sur le bord d'un fleuve d'où sortaient sept vaches belles et grasses, et ensuite sept maigres et vilaines; et ces vilaines dévorèrent les belles. Il se rendormit, et vit sept épis très-beaux à une même tige, et sept autres épis desséchés qui mangèrent les autres épis. Saisi de terreur, il envoya dès le matin chercher tous les sages et tous les devins; nul ne put lui expliquer son rêve. Alors le grand échanson se souvint de Joseph; il fut tiré de prison par ordre du roi, et présenté à lui, après qu'on l'eut rasé et habillé.

Joseph répondit : Les deux songes du roi signifient la même chose. Les sept belles vaches et les sept beaux épis signifient sept ans d'abondance : les sept vaches maigres et les sept épis desséchés signifient sept années de stérilité. Il faut donc que le roi choisisse un homme

sage et habile qui gouverne toute la terre d'Égypte, et qui établisse des préposés qui gardent chaque année la cinquième partie des fruits. Le conseil plut à Pharaon et à ses ministres. Le roi leur dit : Où pouvons-nous trouver un homme aussi rempli que lui de l'esprit de Dieu? Et il dit à Joseph : Puisque Dieu t'a montré tout ce que tu m'as dit, où pourrai-je trouver un homme plus sage que toi, et semblable à toi (*d*)? Il lui donna son anneau, le vêtit d'une robe de fin lin, il lui mit au cou un collier d'or, le fit monter sur un char; un héraut criait : Que tout le monde fléchisse le genou devant le gouverneur de l'Égypte! Il changea aussi son nom : il l'appela Zaphna-paneah, et lui fit épouser Azeneth, fille de Putiphar, qui était aussi prêtre d'Héliopolis.

Avant que la famine commençât, Joseph eut deux fils de sa femme Azeneth, fille de Putiphar. Et il nomma l'aîné Manassé, et l'autre Éphraïm (*e*).

(*d*) Le pharaon déclare ici deux fois que l'esclave hébreu est inspiré de Dieu : il ne dit pas, de son Dieu particulier; il dit, de Dieu, en général. Il semble donc ici que, malgré toutes les superstitions qui dominaient, malgré la magie et les sorcelleries auxquelles on croyait, le Dieu universel était reconnu à Memphis comme dans la famille d'Abraham, du moins au temps de Joseph. Mais comment savoir ce que croyaient des Égyptiens? ils ne le savaient pas eux-mêmes.

On fait une autre question moins importante. On demande comment sept épis de blé en purent manger sept autres? Nous n'entreprendrons point d'expliquer ce repas.

(*e*) Ceci est singulier. Joseph, petit-fils d'Abraham, épouse Azeneth, fille de la femme d'un eunuque qui l'avait mis dans les fers. Quel était le père d'Azeneth? Ce n'est point l'eunuque Putiphar. L'*Alcoran*, au Sura JOSEPH, conte, d'après d'anciens auteurs juifs, que cette Azeneth était un enfant au berceau lorsque la femme de Putiphar accusa Joseph de l'avoir voulu violer. Un domestique de la maison dit qu'il fallait s'en rapporter à cet enfant, qui ne pouvait encore parler : l'enfant parla. Écoutez, dit-elle à Putiphar : si ma mère a déchiré le manteau de Joseph par-devant, c'est une preuve

Or Jacob, ayant appris qu'on vendait du blé en Égypte, dit à ses enfans : Allez acheter en Égypte du blé..... Ils vinrent donc se présenter devant Joseph. Joseph les ayant reconnus, ses frères ne le reconnurent pas, quoiqu'il les eût bien reconnus; et il leur dit : Vous êtes des espions. Ils répliquèrent : Nous sommes douze frères, et vos serviteurs, tous enfans d'un même père, et l'autre n'est plus au monde. Allez, allez, leur dit Joseph, vous êtes des espions. Envoyez quelqu'un de vous chercher votre petit frère, et vous resterez en prison jusqu'à ce que je sache si vous avez dit vrai ou faux. Il les fit donc mettre en prison pour trois jours, et le troisième jour il les fit sortir, et leur dit : Qu'un seul de vos frères demeure dans les liens en prison; vous autres, allez-vous-en, emportez le froment que vous avez acheté; mais amenez-moi le plus jeune de vos frères, afin que je voie si vous m'avez trompé, et que vous ne mouriez point. Et ayant fait prendre Siméon, il le fit lier en leur présence. Il ordonna à ses gens d'emplir leurs sacs de blé, et de remettre dans leurs sacs leur argent, et de leur donner encore des vivres pour leur voyage. Les frères de Joseph partirent avec leurs ânes chargés de froment. Et étant arrivés à l'hôtellerie (*f*), l'un d'eux ouvrit son sac pour donner

que Joseph voulait la prendre à force; mais si ma mère a pris et déchiré le manteau par derrière, c'est une preuve qu'elle courait après lui.

(*f*) Les critiques assurent qu'il n'y avait point encore d'hôtelleries dans ce temps-là. Ils ajoutent cette objection à tant d'autres, pour faire voir que Moïse n'a pu être l'auteur de *la Genèse*. Il est vrai que nous ne connaissons point d'hôtelleries chez les Grecs, et qu'il n'y en eut point chez les premiers Romains. On conjecture que l'usage des hôtelleries était aussi inconnu chez les Égyptiens que dans la Palestine; mais on n'en a pas de preuves certaines. Il n'est pas impossible que des marchands arabes eussent établi quelques hangars, quelques cabanes, comme depuis on a établi des caravanserails.

à manger à son âne; et il dit à ses frères : On m'a rendu mon argent, le voici dans mon sac; et ils furent tous saisis d'étonnement (*g*). Étant arrivés chez leur père en la terre de Canaan, ils lui contèrent tout ce qui leur était arrivé. Jacob leur dit : S'il est nécessaire que j'envoie mon fils Benjamin, faites ce que vous voudrez. Prenez les meilleurs fruits de ce pays-ci dans vos vases, un peu de raisiné, de miel, de storax, du térébinthe et de la menthe; portez aussi avec vous le double de l'argent que vous avez porté à votre voyage, de peur qu'il n'y ait eu de la méprise.....

Ils retournèrent donc en Égypte avec de l'argent. Ils se présentèrent devant Joseph, qui, les ayant vus et Benjamin avec eux, dit à son maître d'hôtel : Faites-les entrer, tuez des victimes; préparez un dîner : car ils dîneront avec moi à midi.... (*h*). Joseph ayant

Il est même vraisemblable que des rois d'Égypte, qui avaient bâti des pyramides, n'avaient pas négligé de construire quelques édifices en faveur du négoce.

(*g*) On dit que si les patriarches chargèrent leurs ânes, il est à croire qu'ils marchèrent à pied depuis le Canaan jusqu'à Memphis, ce qui fait un chemin d'environ cent lieues. On infère de là qu'ils étaient fort pauvres, ne possédant aucun domaine considérable, et ne vivant que comme des Arabes du désert, voyageant sans cesse, et plantant leurs tentes où ils pouvaient. Cependant le pillage de Sichem devait les avoir enrichis. La seule difficulté est de savoir comment Jacob et ses onze enfans avaient pu être soufferts dans un pays où ils avaient commis une action si horrible, et où toutes les hordes cananéennes devaient se réunir pour les exterminer. Au reste, si la famine forçait les enfans d'Israël d'aller à Memphis, tous les Cananéens, qui manquaient de blé, devaient y aller aussi.

(*h*) Les Égyptiens avaient en horreur tous les étrangers, et se croyaient souillés s'ils mangeaient avec eux. Les Juifs prirent d'eux cette coutume inhospitalière et barbare. L'église grecque a imité en cela les Juifs, au point qu'avant Pierre-le-Grand il n'y avait pas un Russe parmi le peuple qui eût voulu manger avec un luthérien, ou avec un homme de la communion romaine. Aussi nous voyons que Joseph, en qualité d'Égyptien, fit manger ses frères à une autre table que la sienne; il leur parlait même par interprète. La différence

levé les yeux et ayant remarqué son frère utérin, il leur demanda : Est-ce là votre petit frère dont vous m'avez parlé? Et il lui dit : Dieu te favorise, mon fils. Et il sortit promptement, parce que ses entrailles étaient émues sur son frère, et que ses larmes coulaient.

On servit à part Joseph, et les Égyptiens qui mangeaient avec lui, et les frères de Joseph aussi à part : car il est défendu aux Égyptiens de manger avec des Hébreux; ces repas seraient regardés comme profanes. Les fils de Jacob s'assirent donc en présence de Joseph, selon l'ordre de leur naissance, et ils furent fort surpris qu'on donnât une part à Benjamin cinq fois plus grande que celle des autres.....

Or Joseph donna ordre à son maître d'hôtel d'emplir de blé le sac des Hébreux, et de mettre leur argent dans leurs sacs et de placer à l'entrée du sac de Benjamin non-seulement son argent, mais encore la coupe même du premier ministre. On les laissa partir le lendemain matin avec leurs ânes; puis on courut après eux; on fit ouvrir leurs sacs, et on trouva la coupe et l'argent au haut du sac de Benjamin. Le maître d'hôtel leur dit : Ah! quel mal avez-vous rendu pour le bien qu'on vous a fait? Vous avez volé la tasse dans laquelle monseigneur boit, sa tasse divinatoire dans laquelle il prend ses augures (*i*).

du culte, en ne reconnaissant qu'un même Dieu, paraît ici évidemment. On immole des victimes dans la maison même du premier ministre, et on les sert sur la table. Cependant il n'est jamais question ni d'Isis ni d'Osiris, ni d'aucun animal consacré. Il est bien étrange que l'auteur hébreu de l'histoire hébraïque, ayant été élevé dans les sciences des Égyptiens, semble ignorer entièrement leur culte. C'est encore une des raisons qui ont fait croire à plusieurs savans que Mosé, ou Moïse, ne peut être l'auteur du *Pentateuque*.

(*i*) Quoi qu'en dise Grotius, il est clair que le texte donne ici Joseph pour un magicien : il devinait l'avenir en regardant dans sa

Joseph ne pouvait plus se retenir devant le monde; ainsi il ordonna que tous les assistans sortissent dehors, afin que personne ne fût témoin de la reconnaissance qui allait se faire. Et élevant la voix avec des gémissemens que les Égyptiens et toute la maison de Pharaon entendirent, il dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore? Ses frères ne pouvaient répondre, tant ils furent saisis de frayeur. Mais il leur dit avec douceur : Approchez-vous de moi; et lors ils s'approchèrent. Oui, dit-il, je suis votre frère Joseph que vous avez vendu en Égypte. Ne craignez rien; ne vous troublez point pour m'avoir vendu dans ces contrées. C'est pour votre salut que Dieu m'a fait venir avant vous en Égypte. Ce n'est point par vos desseins que j'ai été conduit ici, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu le père, le sauveur du pharaon, et qui m'a fait prince de toute la terre d'Égypte. Hâtez-vous d'aller trouver mon père; dites-lui ces paroles : Dieu m'a rendu le maître de toute l'Égypte; venez et ne tardez point (*k*).

tasse. C'est une très-ancienne superstition, très-commune chez les Chaldéens et chez les Égyptiens : elle s'est même conservée jusqu'à nos jours. Nous avons vu plusieurs charlatans et plusieurs femmes employer ce ridicule sortilége. Boyer Bandol, dans la régence du duc d'Orléans, mit cette sottise à la mode : cela s'appelait lire dans le verre. On prenait un petit garçon ou une petite fille, qui pour quelque argent voyait dans ce verre plein d'eau tout ce qu'on voulait voir. Il n'y a pas là grande finesse. Les tours les plus grossiers suffisent pour tromper les hommes, qui aiment toujours à être trompés. Les tours et les impostures des convulsionnaires n'ont pas été plus adroits; et cependant on sait quelle prodigieuse vogue ils ont eue long-temps. Il faut que la charlatanerie soit bien naturelle, puisqu'on a trouvé en Amérique et jusque chez les nègres de l'Afrique ces mêmes extravagances, dont notre ancien continent a toujours été rempli.

Il est très-vraisemblable que si Joseph fut vendu par ses frères en Égypte étant encore enfant, il prit toutes les coutumes et toutes les superstitions de l'Égypte, ainsi qu'il en apprit la langue.

(*k*) Ce morceau d'histoire a toujours passé pour un des plus beaux

Vous demeurerez dans la terre de Gessen, ou Gossen : car il reste encore cinq années de famine. Je vous nourrirai, de peur que vous ne mourriez de faim, vous et toute votre famille. Vos yeux et les yeux de mon frère Benjamin sont témoins que ma bouche vous parle votre langue. Et il baisa Benjamin et tous ses frères qui pleurèrent, et qui enfin osèrent lui parler. Le bruit s'en répandit partout dans la cour du roi. Les frères de Joseph y vinrent. Le pharaon s'en réjouit; il dit à Joseph d'ordonner qu'ils chargeassent leurs ânes, et qu'ils amenassent leur père et tous leurs parens; je leur donnerai, dit-il, tous les biens de l'Égypte (*l*), et ils mangeront

de l'antiquité Nous n'avons rien dans Homère de si touchant. C'est la première de toutes les reconnaissances dans quelque langue que ce puisse être. Il n'y a guère de théâtres en Europe où cette histoire n'ait été représentée. La moins mauvaise de toutes les tragédies qu'on ait faites sur ce sujet intéressant, est, dit-on, celle de l'abbé Genest, jouée sur le théâtre de Paris en 1711. Il y en a eu une autre depuis par un jésuite nommé Arthus, imprimée en 1749; elle est intitulée : *La reconnaissance de Joseph, ou Benjamin, tragédie chrétienne en trois actes en vers, qui peut se représenter dans tous les colléges, communautés, et maisons bourgeoises.* Il est singulier que l'auteur ait appelé tragédie *chrétienne* une pièce dont le sujet est d'un siècle si antérieur à Jésus-Christ.

Presque tous les romans que nous avons eus, soit anciens, soit modernes, et une infinité d'ouvrages dramatiques, ont été fondés sur des reconnaissances. Rien n'est plus naïf que celle de Joseph et de ses frères. Les critiques y reprennent quelques répétitions : ils trouvent mauvais que les onze patriarches, étant venus deux fois de suite de la part de Jacob, Joseph leur demande si son père vit encore. Cette censure peut paraître outrée, comme le sont presque toutes les censures. La piété filiale peut faire dire à Joseph plus d'une fois : Mon père est-il encore en vie? ne reverrai-je pas mon père?

(*l*) Il est étonnant que le pharaon dise : Je donnerai à ces étrangers tous les biens de l'Égypte. M. Boulanger soupçonne que toute cette histoire de Joseph ne fut insérée dans le canon juif que du temps de Ptolomée Évergète. En effet, ce fut sous ce roi Ptolomée qu'il y eut un Joseph fermier-général. Boulanger imagine que le roi de Syrie Antiochus-le-Grand, ayant fait brûler tous les livres en Judée, et les Samaritains ayant abjuré la secte juive, on ne traduisit un exem-

la moëlle de la terre. Dites qu'ils prennent des voitures d'Égypte pour amener leurs femmes et les petits enfans; car toutes les richesses de l'Égypte seront à eux.

Israël étant parti avec tout ce qui était à lui, vint au puits du jurement. Et ayant immolé des victimes au Dieu de son père Isaac, il entendit Dieu dans une vision pendant la nuit, lequel lui dit : Jacob! Jacob! Et il répondit : Me voilà. Dieu ajouta : Je suis le très-fort, le Dieu de ton père; ne crains point, descends en Égypte; car je te ferai père d'un grand peuple : j'y descendrai avec toi, et je t'en ramenerai (*m*).

Tous ceux qui vinrent en Égypte avec Jacob, et qui sortirent de sa cuisse, étaient au nombre de soixante et six, sans compter les femmes de ses enfans.

Jacob étant arrivé, Joseph monta sur son chariot, vint au-devant de son père, et pleura en l'embrassant. Et il dit à ses frères et à toute la famille de son père : Lorsque le pharaon vous fera venir et qu'il vous demandera quel est votre métier, vous lui repondrez : Nous sommes des pasteurs; vos serviteurs sont nourris dans cette profession dès leur enfance; nos pères y ont été nourris; et vous direz tout cela afin que vous puis-

plaire de l'ancien Testament en grec que long-temps après, et non pas sous Ptolomée Philadelphe; qu'on inséra l'histoire du patriarche Joseph dans l'exemplaire hébreu et dans la traduction; qu'alors les Samaritains, redevenus demi-juifs, l'insérèrent dans leur Pentateuque. Cette conjecture téméraire paraît destituée de tout fondement.

(*m*) Les mêmes critiques, dont nous avons tant parlé, prétendent qu'il y a ici une contradiction, et que Dieu n'a pu dire à Jacob, je te ramènerai, puisque Jacob et tous ses enfans moururent en Égypte. On répond à cela que Dieu le ramena après sa mort. C'était une tradition chez les Juifs que Moïse, en partant de l'Égypte, avait trouvé le tombeau de Joseph, et l'avait porté sur ses épaules. Cette tradition se trouve encore dans le livre hébreu intitulé : *De la vie et de la mort de Moïse*, traduit en latin par le savant Gaumin.

siez habiter dans la terre de Gessen. Car les Égyptiens ont en horreur tous les pasteurs de brebis (*n*).

Le roi dit donc à Joseph : Votre père et vos frères sont venus à toi; toute la terre d'Egypte est devant tes yeux. Fais-les habiter dans le meilleur endroit et donne-leur la terre de Gessen : et si tu connais des hommes entendus, donne-leur l'intendance de mes troupeaux (*o*). Après cela Joseph introduisit son père

(*n*) Les critiques ne cessent de dire qu'il n'y a pas de raison à conseiller à des étrangers de s'avouer pour pasteurs, parce que dans le pays on déteste les pasteurs; et qu'il fallait au contraire leur dire : Gardez-vous bien de laisser soupçonner que vous soyez d'un métier qu'on a ici en exécration. Si une colonie de Juifs venait se présenter pour s'établir en Espagne, on lui dirait sans doute : Gardez-vous bien de dire que vous êtes Juifs, et surtout que vous avez de l'argent; car l'inquisition vous ferait brûler pour avoir votre argent.

On demande ensuite pourquoi les Égyptiens détestaient une classe aussi utile que celle des pasteurs? C'est qu'en effet on prétend que les Arabes Bédouins, dont les Juifs étaient évidemment une colonie, et qui viennent encore tous les ans faire paître leurs moutons en Égypte, avaient autrefois conquis une partie de ce pays. Ce sont eux qu'on nomme *les rois pasteurs*, et que Manéthon dit avoir régné cinq cents ans dans le Delta. On a cru même que cette irruption des voleurs de l'Arabie pétrée et de l'Arabie déserte, dont les Juifs étaient descendus, avait été faite plus de cent ans avant la naissance d'Abraham. Cette chronologie ne cadrerait pas avec celle de la Bible, et ce serait une nouvelle difficulté à éclaircir. Il faudrait que ces pasteurs eussent régné en Égypte avant le temps où nous plaçons le déluge universel. La Genèse compte la naissance d'Abraham de l'année deux mille du monde, selon la Vulgate. Jacob arrive en Égypte l'an deux mille deux cent quatre-vingt, ou environ. Si les Arabes s'emparèrent de l'Égypte cent ans avant la naissance d'Abraham, ils avaient donc régné environ trois cent quatre-vingts ans. Or ils furent les maîtres de l'Égypte cinq cents ans; donc ils régnèrent encore cent vingt ans depuis l'arrivée de Jacob. Donc, loin de détester les pasteurs, les maîtres de l'Égypte devaient au contraire les chérir, puisqu'ils étaient pasteurs eux-mêmes. Il n'est guère possible de débrouiller ce chaos de l'ancienne chronologie.

(*o*) Ce roi, qui offre l'intendance de ses troupeaux, semble marquer qu'il était de la race des rois pasteurs : c'est ce qui augmente encore les difficultés que nous avons à résoudre; car si ce roi a des troupeaux,

devant le roi, qui lui demanda : Quel âge as-tu? Et il lui répondit : Ma vie a été de cent trente ans, et je n'ai pas eu un jour de bon (*p*).

Joseph donna donc à son père et à ses frères la possession du meilleur endroit appelé Ramessès, et il leur fournit à tous des vivres : car le pain manquait dans tout le monde. Et la faim désolait principalement l'Égypte et le Canaan.

Joseph, ayant tiré tout l'argent du pays pour du blé, mit cet argent dans le trésor du roi. Et les acheteurs n'ayant plus d'argent, tous les Égyptiens vinrent à Joseph : Donnez-nous du pain; faut-il que nous mourions de faim, parce que nous n'avons point d'argent? Et il leur répondit : Amenez-moi tout votre bétail, et je vous donnerai du blé en échange. Les Égyptiens amenèrent donc leur bétail (*q*), et il leur donna de

et si tout son peuple en a aussi, comme il dit après, il n'est pas possible qu'on détestât ceux qui en avaient soin.

(*p*) Cette réponse qu'on met dans la bouche de Jacob est d'une bien triste vérité; elle est commune à tous les hommes. La *Vulgate* dit : Mes années ont été courtes et mauvaises. Presque tout le monde en peut dire autant; et il n'y a peut-être point de passage, dans aucun auteur, plus capable de nous faire rentrer en nous-mêmes avec amertume. Si on veut bien y faire réflexion, on verra que tous les pharaons du monde, et tous les Jacob, et tous les Joseph, et tous ceux qui ont des blés et des troupeaux, et surtout ceux qui n'en ont pas, ont des années très-malheureuses, dans lesquelles on goûte à peine quelques momens de consolation et de vrais plaisirs.

(*q*) Ceci fait bien voir la vérité de ce que nous venons de dire, que les hommes mènent une vie dure et malheureuse dans un des plus beaux pays de la terre. Mais aussi les Égyptiens paraissent peu avisés de se défaire de leurs troupeaux pour avoir du blé. Ils pouvaient se nourrir de leurs troupeaux et des légumes qu'ils auraient semés; et en vendant leurs troupeaux ils n'avaient plus de quoi jamais labourer la terre. Joseph semble un très-mauvais ministre, à ce que disent les critiques, ou un tyran ridicule et extravagant, de mettre toute l'Égypte dans l'impossibilité de semer du blé. Ce qui est surprenant, c'est que l'auteur ne dit pas un mot de l'inondation périodique du Nil; et il ne

quoi manger pour leurs chevaux, leurs brebis, leurs bœufs et leurs ânes.

Les Égyptiens étant venus l'année suivante, ils dirent : Nous ne cacherons point à monseigneur que n'ayant plus ni argent ni bétail, il ne nous reste que nos corps et la terre. Faudra-t-il que nous mourrions à tes yeux? Prends nos personnes et notre terre, fais-nous esclaves du roi, et donne-nous des semailles : car le cultivateur étant mort, la terre se réduit en solitude. Joseph acheta donc toutes les terres et tous les habitans de l'Égypte d'une extrémité du royaume à l'autre, excepté les seules terres des prêtres, qui leur avaient été données par le roi. Ils étaient en outre nourris des greniers publics; c'est pourquoi ils ne furent pas obligés de vendre leurs terres. Alors Joseph dit aux peuples : Vous voyez que le pharaon est le maître de toutes vos terres et de toutes vos personnes. Maintenant voici des semailles, ensemencez les champs, afin que vous puissiez avoir du blé et des légumes. La cinquième partie appartiendra au roi, je vous permets les quatre autres pour semer et pour manger, à vous et à vos enfans. Et ils lui répondirent : Notre salut est dans tes

donne aucune raison pour laquelle Joseph ait empêché qu'on ne semât et qu'on ne labourât la terre.

C'est ce qui a porté les lords Herbert et Bolingbroke, les savans Fréret et Boulanger, à supposer témérairement que toute l'histoire de Joseph ne peut être qu'un roman : il n'est pas possible, disent-ils, que le Nil ne se soit pas débordé pendant sept années de suite. Tout ce pays aurait changé de face pour jamais; il aurait fallu que les cataractes du Nil eussent été bouchées, et alors toute l'Éthiopie n'aurait été qu'un vaste marais. Ou, si les pluies qui tombent régulièrement chaque année dans la zone torride avaient cessé pendant sept années, l'intérieur de l'Afrique serait devenu inhabitable. Nous répondons que les pluies cessèrent tout aussi aisément, qu'Élie ordonna depuis qu'il n'y aurait pendant sept ans ni pluie ni rosée, et que l'un n'est pas plus difficile que l'autre.

mains; que le roi nous regarde seulement avec bonté; et nous le servirons gaiement (*r*).

Joseph, après la mort de Jacob, ordonna aux médecins ses valets de l'embaumer avec leurs aromates, et ils employèrent quarante jours à cet ouvrage. Et toute l'Égypte pleura Jacob pendant soixante et dix jours. Et Joseph alla enterrer son père dans le Canaan, avec tous les chefs de la maison du pharaon, toute sa maison et tous ses frères, accompagnés de chariots et de cavaliers en grand nombre. Et ils portèrent Jacob dans la terre de Canaan; et ils l'ensevelirent dans la caverne

(*r*) C'est ici que les critiques s'élèvent avec plus de hardiesse. Quoi! disent-ils, ce bon ministre Joseph rend toute une nation esclave! Il vend au roi toutes les personnes et toutes les terres du royaume! C'est une action aussi infâme et aussi punissable que celle de ses frères qui égorgèrent tous les Sichemites. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire du monde d'une pareille conduite d'un ministre d'état. Un ministre qui proposerait une telle loi en Angleterre porterait bientôt sa tête sur un échafaud. Heureusement une histoire si atroce n'est qu'une fiction. Il y a trop d'absurdité à s'emparer de tous les bestiaux, lorsque la terre ne produisait point d'herbe pour les nourrir. Et si elle avait produit de l'herbe elle aurait pu produire aussi du blé. Car, de deux choses l'une : le terrain de l'Égypte étant de sable, les inondations régulières du Nil peuvent seules faire produire de l'herbe; ou bien ces inondations manquant pendant sept années, tous les bestiaux doivent avoir péri. De plus, on n'était alors qu'à la quatrième année de la stérilité prétendue. A quoi aurait servi de donner au peuple des semailles pour ne rien produire pendant trois autres années? Ces sept années de stérilité, ajoutent-ils, sont donc la fable la plus incroyable que l'imagination orientale ait jamais inventée. Il semble que l'auteur ait tiré ce conte de quelques prêtres d'Egypte. Ils sont les seuls que Joseph ménage : leurs terres sont libres quand la nation est esclave, et ils sont encore nourris aux dépens de cette malheureuse nation. Il faut que les commentateurs d'une telle fable soient aussi absurdes et aussi lâches que son auteur.

C'est ainsi que s'explique mot à mot un de ces téméraires. Un seul mot peut les confondre. L'auteur était inspiré, et l'Église entière, après un mûr examen, a reçu ce livre comme sacré.

que Abraham avait achetée d'Éphrom l'Éthéen, vis-à-vis de Mambré (*s*).

Joseph, revenu dans l'Égypte avec toute la maison de son père, vit Éphraïm, et les enfans d'Éphraïm, et ceux de Manassé son autre fils, jusqu'à la troisième génération; et il mourut âgé de cent dix ans, et on l'embauma, et on mit son corps dans un coffre en Égypte (*t*).

(*s*) On voit par là que les embaumemens, si fameux dans l'Egypte, étaient en usage depuis très-long-temps. La plupart des drogues qui servaient à embaumer les morts ne croissent point en Egypte : il fallait les acheter des Arabes, qui les allaient chercher aux Indes, à dos de chameau, et qui revenaient par l'isthme de Suez les vendre en Égypte pour du blé. Hérodote et Diodore rapportent qu'il en avait trois sortes d'embaumemens, et que la plus chère coûtait un talent d'Égypte, évalué, il y a plus de cent ans, à 2688 livres de France, et qui, par conséquent, en vaudrait aujourd'hui à peu près le double. On ne rendait pas cet honneur au pauvre peuple. Avec quoi l'aurait-il payé, surtout dans ce temps de famine? Les rois et les grands voulaient triompher de la mort même; ils voulaient que leurs corps durassent éternellement. Il est vraisemblable que les pyramides furent inventées dès que la manière d'embaumer fut connue. Les rois, les grands, les principaux prêtres, firent d'abord de petites pyramides pour tenir les corps sèchement dans un pays couvert d'eau et de boue pendant quatre mois de l'année. La superstition y eut encore autant de part que l'orgueil. Les Égyptiens croyaient qu'ils avaient une ame, et que cette ame reviendrait animer leur corps au bout de trois mille ans, comme nous l'avons déjà dit. Il fallait donc précieusement conserver les corps des grands seigneurs, afin que leurs ames les retrouvassent : car, pour les ames du peuple, on ne s'en embarrasse jamais; on le fit seulement travailler aux sépulcres de ses maîtres. C'est donc pour perpétuer les corps des grands qu'on bâtit ces hautes pyramides qui subsistent encore, et dans lesquelles on a trouvé de nos jours plusieurs momies.

Il est de la plus grande vraisemblance que plusieurs pyramides existaient lorsqu'on embauma Jacob; et il est étonnant que l'auteur n'en parle pas, et qu'il n'en soit jamais fait la moindre mention dans l'Écriture Le seul Flavien Joséphe, historien juif, dit que le pharaon fesait travailler les Hébreux à bâtir des pyramides.

(*t*) Non-seulement on déposait les corps dans des pyramides, mais on les gardait long-temps dans les maisons, enfermés dans des coffres ou cercueils de bois de cèdre; ensuite on les portait dans une pyra-

AVERTISSEMENT.

« Il est triste pour les curieux que l'auteur des livres juifs ne nous ait pas dit un seul mot des anciens monumens de l'Égypte, des mœurs, des lois, de la religion, des usages d'un peuple si antique et autrefois si renommé : tout postérieur qu'il est au vaste empire des Indes et de la Chine, il fut si anciennement policé avant tous les autres peuples de notre occident, qu'il attirera toujours nos regards, fût-il dans un abaissement encore plus avilissant que celui où il croupit sous la domination turque.

» On doit d'abord l'admirer de ce qu'il existait. Quels travaux ne fallut-il pas pour forcer le Nil à lui servir de défenseur et de nourricier, après avoir été désolé par ce fleuve pendant tant de siècles! Il fallut ensuite transporter sur des canaux des masses énormes de marbre de toutes espèces, pour bâtir ces superbes villes qui firent l'étonnement de toutes les nations. Leur religion était sublime avant qu'elle dégénérât en ridicule. Ils n'adoraient qu'un Dieu maître de toute la nature.

mide, soit petite, soit grande. Les petites ont été détruites par le temps; les grandes ont résisté. L'auteur *De mirabilibus sacræ Scripturæ* dit qu'on dressa une figure de veau sur le coffre où l'on mit Joseph, et qu'on rendit des honneurs divins à cette figure. Des commentateurs ont voulu qu'il fût Sérapis; et ils se sont fondés sur ce que Sérapis passait pour avoir délivré l'Egypte de la famine. On a été chercher dans Plutarque le nom d'Osiris qui s'appelait Arsaphe : on a cru trouver dans le mot Arsaphe l'étymologie du mot Joseph : cependant ce Joseph ne s'appelle point Joseph chez les Orientaux, mais Joussouph. Un auteur moderne a prétendu que Joseph est la même chose que Salomon, ou, selon les Orientaux, Soleiman; et que Joseph est encore le même que Lokman ou qu'Esope. Ce n'est pas la peine d'examiner sérieusement des imaginations si bizarres : nous nous en tenons au texte divin.

» Le savant Prideaux avoue qu'ils ne fesaient aucun sacrifice sanglant : ils ressemblaient en cela aux brachmanes, regardés dans l'antiquité comme les plus sages et les plus heureux des hommes.

» Les anciennes lois de l'Égypte ont mérité d'être célébrées par l'éloquent Bossuet, et nous leur rendons un continuel hommage par notre impuissance d'atteindre à leur sagesse. Les siècles où l'auteur sacré nous annonce que quelques Juifs arrivèrent en Égypte, et où une foule innombrable de ces émigrans s'enfuit au travers de la mer, étaient les temps où les arts furent le plus cultivés dans ce beau climat, et où les prodiges de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, quoique grossières, auraient dû fixer l'attention de tout écrivain profane. Mais l'auteur, uniquement occupé du peuple israélite, néglige tout le reste. Il n'a devant les yeux que les déserts consacrés dans lesquels il va conduire ces émigrans, et où ils vont mourir. Nous restons dans une ignorance entière de toutes les choses dont il aurait pu nous instruire. Nous sommes avec lui en Égypte, et nous ne la connaissons pas. Contentons-nous de bien connaître les Juifs; mais déplorons la perte de sept cent mille volumes amassés dans les siècles suivans par les rois d'Égypte. Ils auraient instruit l'univers. Il ne nous reste que l'incertitude et les regrets. »

L'EXODE.

Tous ceux qui étaient sortis de Jacob étaient au nombre de soixante et dix personnes, quand Joseph demeurait en Égypte (*a*). Après sa mort et celle de

(*a*) Il n'est pas aisé de nombrer ces soixante et dix personnes sorties de Jacob. Cependant saint Étienne, dans son discours, en compte soixante et quinze.

ses frères; et celle de toute cette race, les enfans d'Israël s'accrurent, se multiplièrent comme des plantes, se fortifièrent, et remplirent cette terre.

Or, il s'éleva un nouveau roi, dans l'Égypte qui ignorait Joseph (*b*); et il dit à son peuple : Voilà le peuple des enfans d'Israël qui est plus fort que nous; venez, opprimons-les sagement, de peur qu'ils ne se multiplient, et si, nous avons une guerre, qu'ils ne se joignent à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus ils ne sortent de l'Égypte (*c*).

Il établit donc sur eux des intendans de leurs travaux, et il leur fit bâtir les villes de Phiton et de Ramessès (*d*). Le roi parla aussi aux accoucheuses des Hébreux, dont l'une était appelée Séphora, et l'autre Phua; et il leur commanda ainsi : Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, tuez l'enfant si c'est un mâle; si c'est une fille qu'on la conserve. Ces sages-femmes craignirent Dieu et n'obéirent point au roi; mais elles conservèrent les mâles. Le roi les ayant

(*b*) Il y a une grande dispute entre les savans pour savoir quel était ce nouveau roi. Manéthon dit qu'il vint de l'Orient des hommes inconnus qui détrônèrent la race des Pharaons, du temps d'un nommé Timaüs; que ce roi s'appelait Salathis; qu'il s'établit à Memphis, c'est-à-dire à Moph, nommé Memphis par les Grecs, et que les rois de la race de Salathis régnèrent deux cent cinquante ans; mais en suite il dit qu'ils possédèrent l'Égypte cinq cent onze ans, après quoi ils furent chassés. L'historien Flavien Josèphe dit tout le contraire, et prétend que cette nation, venue d'Orient, était celle des Israélites. Lorsque les événemens sont obscurs dans une histoire, que faire? il faut les regarder comme obscurs.

(*c*) Ce roi-là tient un singulier discours. Il semble qu'au lieu de craindre que les Israélites vainqueurs ne s'en allassent, il devait craindre qu'ils ne restassent et qu'ils ne régnassent à sa place. On ne s'enfuit guère d'un beau pays dont on s'est rendu le maître.

(*d*) Apparemment que la ville de Ramessès tira son nom de l'endroit où il est dit que Joseph avait établi ses frères.

appelées, leur dit : Qu'avez-vous fait? vous avez conservé les garçons. Elles répondirent : Les Israélites ne sont pas comme les Égyptiennes; elles ont la science d'accoucher, et elles enfantent avant que nous soyons venues (*e*). Alors le pharaon commanda à son peuple, disant : Que tout ce qui naîtra masculin soit jeté dans le fleuve (*f*); conservez le féminin.

Après cela un homme de la famille de Lévi se maria; sa femme conçut et enfanta un fils; et voyant que cet enfant était beau, elle le tint caché pendant trois mois; mais voyant qu'elle ne pouvait pas le cacher plus long-temps, elle prit une corbeille de joncs, l'enduisit de bitume et de poix-résine, et l'exposa au milieu des roseaux sur le bord du fleuve; et elle dit à la sœur de cet enfant de se tenir loin et de voir ce qui arriverait. La fille du roi étant venue pour se baigner dans le fleuve, ses suivantes marchant sur la rive, elle aperçut l'enfant qui poussait des vagissemens. Elle en eut pitié : c'est sans doute un des enfans des Hébreux. Sa sœur, qui était là, dit à la princesse : Voulez-vous que j'aille chercher une femme des Hébreux pour le nourrir? Elle répondit : Allez-y. Et la fille fit venir sa mère, qui nourrit son fils, et qui le rendit à la princesse quand il fut en âge (*g*).

(*e*) On peut remarquer que les femmes israélites furent exceptées en Égypte de la malédiction prononcée dans *la Genèse* contre toutes les femmes condamnées à enfanter avec douleur. On a dit que deux accoucheuses ne suffisaient pas pour aider toutes les femmes en mal d'enfant, et pour tuer tous les mâles. On suppose que ces deux sages-femmes en avaient d'autres sous elles.

(*f*) Si la terre de Gessen était dans le Nome arabique, entre le mont Casius et le désert d'Ethan, comme on l'a prétendu, il ne laisse pas d'y avoir loin de là au Nil; il fallait faire plusieurs lieues pour aller noyer les enfans.

(*g*) Les critiques ont dit que la fille d'un roi ne pouvait se baigner

Mosé étant devenu grand, alla voir les Hébreux ses frères; et ayant rencontré un Égyptien qui outrageait un Hébreu, il tua l'Égyptien et l'enterra dans le sable.

dans le Nil, non-seulement par bienséance, mais par la crainte des crocodiles. De plus, il est dit que la cour était à Memphis, au-delà du Nil. Et de Memphis à la terre de Gessen, il y a plus de cinquante lieues de deux mille cinq cents pas. Mais il se peut que la princesse fût venue dans ces quartiers avec son père.

L'auteur de l'ancienne vie de Mosé, en trente-six parties, laquelle paraît écrite du temps des rois, dit que soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon vit en songe un vieillard tenant en main une balance. Tous les habitans de l'Égypte étaient dans la balance, et dans l'autre il n'y avait qu'un enfant dont le poids égalait celui de tous les habitans de l'Égypte. Le roi appela tous ses mages. L'un d'eux lui dit que sans doute cet enfant était un Hébreu qui serait fatal à son royaume. Il y avait alors en Égypte un lévite nommé Amran, qui avait épousé sa sœur utérine, appelée Jocabed. Il en eut une fille nommée Marie; ensuite Jocabed lui donna Aaron, ainsi appelé parce que le roi avait ordonné de noyer tous les enfans hébreux. Trois ans après il eut un fils très-beau qu'il cacha dans sa maison pendant trois mois.

L'auteur raconte ensuite l'aventure de la princesse qui adopta l'enfant et qui l'appela Mosé, sauvé des eaux; mais son père l'appela Chabar, sa mère l'appela Jéchotiel; sa tante Jared; Aron le nomma Abizanah, et ensuite les Israélites lui donnèrent le nom de Nathanaël. Mosé n'avait que trois ans lorsque le roi se maria et qu'il donna un grand festin; sa femme était à sa droite et sa fille était avec le petit Mosé à sa gauche; cet enfant en se jouant prit la couronne du roi et se la mit sur la tête. Le mage Balaam, eunuque du roi, lui dit: Seigneur, souviens-toi de ton rêve; certainement l'Esprit de Dieu est dans cet enfant. Si tu ne veux que l'Égypte soit détruite, il faut le faire mourir. Cet avis plut beaucoup au roi.

On était près de tuer le petit Mosé, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, qui prit la figure d'un des princes de la cour de Pharaon, et dit au roi: Je ne crois pas qu'on doive faire mourir un enfant qui n'a pas encore de jugement, mais il faut l'éprouver: présentons-lui à choisir d'une perle ou d'un charbon ardent; s'il choisit le charbon, ce sera une preuve qu'il est sans raison, et qu'il n'a pas eu mauvaise intention en prenant la couronne royale; mais s'il prend la perle, ce sera une preuve qu'il a du jugement: et alors on pourra le tuer. Aussitôt on met devant Mosé un charbon ardent et une perle: Mosé allait prendre la perle; mais l'ange lui arrêta la main subtilement, et lui fit prendre le charbon qu'il porta lui-même à sa langue. L'en-

Le lendemain, craignant d'être découvert et que le roi ne le fît mourir, il s'en fut dans le pays de Madian, et s'assit auprès d'un puits (*h*).

fant se brûla la langue et la main, et c'est ce qui le rendit bègue pour le reste de sa vie.

L'historien Flavien Josèphe avait lu sans doute l'auteur juif que nous citons; car il dit dans son livre second, chapitre V, qu'un des mages égyptiens, un des grands prophètes du pharaon, lui dit qu'il y avait un enfant parmi les Hébreux, dont la vertu serait un prodige; qu'il releverait sa nation, et qu'il humilierait l'Égypte entière. Ensuite Flavien Josèphe raconte comment le petit Mosé, à l'âge de trois ans, prit le diadème du roi et marcha dessus, et comment un prophète du pharaon conseilla au roi de le faire mourir.

Toutes ces différentes leçons ont fait dire aux savans qu'il en a été de l'histoire sacrée de Mosé comme de l'histoire profane d'Hercule, à quelques égards; et que chaque auteur qui en a parlé y a mis beaucoup du sien, en ajoutant à la sainte Écriture des aventures dont elle ne parle pas.

(*h*) L'auteur hébreu cité ci-dessus dit au contraire que Mosé alla en Éthiopie, étant alors âgé de treize ans, mais grand, bien fait et vigoureux; qu'il combattit pour le roi d'Éthiopie contre les Arabes, et qu'après la mort du roi d'Éthiopie, Nécano, la veuve de ce monarque, épousa Mosé, qui fut élu roi. Ce jeune homme, dit l'auteur, honteux de coucher avec la reine, dont il avait été le domestique et le soldat, n'osa jamais prendre la liberté de lui rendre le devoir conjugal, sachant d'ailleurs que Dieu avait défendu aux Israélites d'épouser des étrangères. Il eut toujours la précaution de mettre une épée dans le lit entre lui et la reine, afin de n'en point approcher. Ce manége dura quarante ans. Et enfin la reine, ennuyée d'un mari qui mettait toujours une grande épée entre lui et elle, résolut de renvoyer Mosé, de faire couronner le fils du roi Nécano. Les grands du royaume assemblés renvoyèrent Mosé avec quelques présens, et il se retira alors chez Jéthro dans le pays de Madian. Flavien Josèphe raconte cette histoire tout autrement; mais il assure que Mosé fit la guerre en Éthiopie, et qu'il épousa la fille du roi.

Remarquons seulement ici que l'auteur juif cité ci-dessus rapporte beaucoup de miracles faits en Éthiopie, par Mosé et par les deux fils du mage Balaam, nommés Jannès et Mambrès, dont il est parlé dans l'Écriture. Remarquons encore que ce Jannès et ce Mambrès étaient les enfans d'un eunuque; ce qui était le plus grand des miracles. Nous en verrons bientôt d'aussi incompréhensibles et de plus

Or il y avait à Madian un prêtre qui avait sept filles, qui vinrent au puits pour prendre de l'eau et abreuver les troupeaux de leur père. Il survint des pasteurs qui chassèrent ces filles. Mosé prit leur défense et abreuva leurs brebis (*i*)..... Leur père donna du pain et une de ses filles, nommée Séphora, en mariage à Mosé. Séphora enfanta Gerson, et ensuite enfanta Éliéser.....

Long-temps après le roi d'Égypte mourut. Or Mosé paissait les brebis de Jéthro son beau-père près de Madian. Et ayant conduit son troupeau dans le désert, il vint jusqu'à la montagne de Dieu, nommée Oreb (*k*). Dieu lui apparut en forme de flamme au milieu d'un buisson; et Mosé voyant que le buisson était enflammé et ne brûlait pas..... Dieu l'appelle du milieu du buis-

respectables. N'oublions pas d'observer que Flavien Josèphe fait arriver Mosé dans le Madian, sur le rivage de la mer Rouge. Mais il est difficile de prouver qu'il y ait eu un pays nommé Madian sur cette mer. La sainte Écriture ne parle que du Madian situé à l'orient du lac Asphaltide, ou lac de Sodome, qui est en effet un des déserts de l'Arabie pétrée. Ce fut là que Mosé, roi d'Éthiopie, arriva seul à pied, après une marche de trois cents lieues, s'il était parti d'Éthiopie.

(*i*) Tous les héros de l'antiquité marchent à pied quand ils n'ont pas de chevaux ailés, et prennent toujours la défense des filles, qu'on leur donne souvent en mariage. On croirait que les auteurs de ces romans auraient copié les vérités hébraïques; s'ils avaient pu les connaître. Nous avons déjà remarqué une grande conformité entre l'histoire sacrée du peuple de Dieu et les fables profanes.

(*k*) On sait qu'Oreb n'est pas le mont Sinaï, mais qu'il en est fort proche: qu'il n'y a point d'eau au mont Sinaï, mais qu'au mont Oreb il y a trois fontaines: nous nous en rapportons aux voyageurs qui ont été dans ces pays affreux. Il est triste qu'ils se contredisent presque tous. Flavien Josèphe ne parle point de cette apparition de Dieu dans le buisson ardent. Il supprime ou il exténue souvent les miracles que les livres saints rapportent, et nous croyons aux livres saints plus qu'à lui.

son, et lui dit : Mosé! Mosé! et il répondit : Me voilà. N'approche pas, dit Dieu; ôte tes souliers (*l*), car cette terre est sainte.

Je suis descendu pour délivrer les Israélites de la main des Égyptiens, et je les amènerai dans une terre bonne et spacieuse où coulent le lait et le miel, dans le pays des Cananéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens, et des Jésubéens (*m*).

(*l*) On n'entrait point dans les temples avec des souliers en Asie et en Égypte; c'est une coutume qui s'est conservée dans tout l'Orient. Quelques critiques infèrent encore de là que ce livre fut écrit après que les Juifs eurent bâti un temple; car, disent-ils, qu'importait à Dieu que Mosé marchât chaussé ou nu-pieds dans l'horrible désert d'Oreb? Ils ne considèrent pas que c'est de là peut-être qu'est venu l'usage dans les pays chauds d'entrer dans les temples sans souliers.

(*m*) Nous ne demandons pas ici, comme les impies, pourquoi Dieu ne donne pas la superbe et fertile Égypte à son peuple chéri, mais ce petit pays assez mauvais, où il est dit qu'il coule des fleuves de lait et de miel, et qui, tout petit qu'il est, n'a jamais été possédé ni entièrement, ni paisiblement par les Juifs, où même ils furent esclaves à plusieurs reprises, l'espace de cent quatre ans, suivant leurs propres livres. Nous n'avons pas la criminelle insolence d'interroger Dieu sur ses desseins. Nous produirons seulement ici la lettre de saint Jérome à Dardanus, écrite l'an 414 de notre ère; c'est la lettre 85. Voici la traduction fidèle faite par les bénédictins de Saint-Maur.

« Je prie ceux qui prétendent que le peuple juif après sa sortie de » l'Égypte prit possession de ce pays, de nous faire voir ce que ce » peuple en a possédé. Tout son domaine ne s'étendait que depuis » Dan jusqu'à Bersabé (cinquante-trois lieues de long). J'ai honte de » dire quelle est la largeur de la terre promise. On ne compte que » quinze lieues depuis Joppé jusqu'à Bethléem, après quoi on ne trouve » plus qu'un affreux désert habité par des nations barbares..... Vous » me direz peut-être, ô Juifs, que par la terre promise on doit entendre celle dont Moïse fait la description dans le livre des *Nombres*, mais vous ne l'avez jamais possédée.... et on me promet à » moi dans l'évangile la possession du royaume du ciel, dont il n'est » fait aucune mention dans votre ancien Testament......... Vous » êtes devenus esclaves de tous les peuples que vous avez eus pour » voisins.

Viens donc, et je t'enverrai à Pharaon..... Mosé répondit : J'irai vers les enfans d'Israël, et je leur dirai, le Dieu de vos pères m'envoie vers vous; mais s'ils me demandent quel est son nom, que leur dirai-je? Dieu dit à Mosé : Je m'appelle Eheich. Tu diras aux enfans d'Israël : Eheich m'envoie à vous (*n*). Dieu dit

Nous pouvons ajouter à la lettre de saint Jérôme, que nous avons vu plus de vingt voyageurs qui ont été à Jérusalem, et qui nous ont tous assuré que ce pays est encore plus mauvais qu'il ne l'était du temps de saint Jérôme, parce qu'il n'y a plus personne qui le cultive, et qui porte de la terre sur les montagnes arides dont il est hérissé, pour y planter de la vigne comme autrefois.

Nous avons peine à concevoir comment un docteur anglican nommé Shaw, qui n'a fait que passer à Jérusalem, peut être d'un avis contraire à saint Jérôme, qui demeura vingt ans à Bethléem, et qui était d'ailleurs le plus savant des pères de l'église. Il osa opposer les fictions de Pietro della, Valle ; au témoignage irréfragable de saint Jérôme. Si ce Shaw avait bien vu, il ne chercherait pas à s'appuyer des mensonges d'un voyageur tel que Pietro della Valle.

Tout ce que nous pouvons dire sur la Judée, c'est que les Juifs, à force de soins et des plus pénibles travaux, parvinrent à recueillir du vin, de l'orge, du seigle, des olives et des herbes odoriférantes, qui se plaisent dans les pays chauds et arides. Mais dès que cette terre a été rendue à elle-même, elle a repris sa première stérilité; il s'en faut beaucoup qu'elle vaille aujourd'hui la Corse, à laquelle elle ressemble parfaitement.

(*n*) Les critiques reprennent Mosé d'avoir demandé à Dieu son nom. Ils disent que puisqu'ils le reconnaissent pour le Dieu du ciel et de la terre, il ne devait pas supposer qu'il eût un nom appellatif comme on en a donné aux hommes et aux villes; que Dieu ne s'appelle ni Jean ni Jacques, et que les Israélites ne l'auraient pas plus reconnu à ce nom de Eheich qu'à tout autre nom. Ce mot de Eheich est ensuite changé en celui de Jéovah, qui signifie, dit-on, destructeur, et que quelques-uns croient signifier créateur. Les Égyptiens le prononçaient Jaou; et quand ils entraient dans le temple du soleil, ils portaient un phylactère sur lequel Jaou était écrit. Origène, dans son premier livre contre Celse, dit qu'on se servait de ce mot pour exorciser les esprits malins. Saint Clément d'Alexandrie, dans son cinquième livre des *Stromates*, assure qu'il n'y avait qu'à prononcer ce mot à l'oreille d'un homme pour le faire trouver mal, et que Moïse l'ayant prononcé à l'oreille de Nechèfre, roi d'Égypte, ce monarque tomba en léthargie.

encore à Mosé : Tu diras aux enfans d'Israël : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, m'a envoyé à vous. Ce sera là mon nom de génération en génération. Ils écouteront ta voix, et tu iras avec les anciens d'Israël devant le roi d'Égypte, et tu lui diras : Le Dieu des Hébreux nous a appelés, et il faut que nous allions à trois journées dans le désert pour sacrifier au Seigneur notre Dieu (*o*); mais je sais que le roi d'Égypte ne permettra point qu'on y aille si on ne le contraint par une main forte..... Chaque femme demandera à sa voisine ou à son hôte des vases d'argent et d'or, et de beaux habits, dont elles revêtiront leurs fils et leurs filles; et ainsi elles dépouilleront l'Égypte (*p*). Mosé répondit à Dieu :

Ce mot *Jaou* signifiait Dieu chez les anciens Arabes; et c'est encore le mot sacré dans les prières des mahométans. Sanchoniathon, le plus ancien des auteurs dans cette partie du monde, écrit Jévo. Origène et Jérôme veulent qu'on prononce Jao. Les samaritains, qui s'éloignaient en tout des autres Juifs, prononçaient Javé. C'est de là que vient le nom de Jovis, Jovispiter, Jupiter, chez les anciens Toscans et chez les Latins. Les Grecs firent de Jéhova leur Zeus, qui était le premier des Dieux, le grand Dieu. C'est ainsi qu'ils prononcèrent *Theos*, les latins *Deus*, et nous *Dieu*; c'est ainsi que les Allemands prononcent *Gott*, les peuples de la Scandinavie *God*, les Anglais *God*. Origène est fermement persuadé qu'on ne peut faire aucune opération magique qu'avec le nom de Jéhova. Il affirme que si on se sert de tout autre nom, il sera impossible de produire aucun enchantement.

(*o*) Plusieurs commentateurs disputent ici sur la préscience, sur la liberté et sur le futur contingent. Dieu sait positivement que Pharaon n'écoutera point Mosé, et cependant le pharaon sera libre de l'écouter. On a fait un très-grand nombre de volumes sur cette question, qu'on a toujours creusée, et dont on n'a pas encore aperçu le fond. Il suffit de savoir que Dieu est tout-puissant, et que l'homme est libre pour mériter ou démériter. Qu'on soit libre ou qu'on ne le soit pas, les hommes agiront toujours comme s'ils l'étaient.

(*p*) Les critiques disent qu'il y a dans cette conduite un vol manifeste. Le curé Meslier, et Woolston après lui, reprochent aux Juifs que tous leurs ancêtres sont des voleurs; qu'Abraham vola le roi d'Égypte et le roi de Gérar, en leur fesant accroire que Sara n'é-

Ils ne me croiront pas; ils me diront que tu ne m'es point apparu; et Dieu lui dit : Que tiens-tu là à la main ? Il répondit : C'est ma verge. Dieu dit : Jette ta verge en terre. Il jeta sa verge, et elle fut changée sur-le-champ en coulèvre (*q*). Mosé s'enfuit de peur. Dieu dit encore à Mosé : Mets ta main dans ton sein; il la mit dans son sein, et il l'en retira toute couverte d'une lèpre blanche comme la neige. Et Dieu dit : Si les Égyptiens ne croient pas à ces deux signes, et s'ils n'écoutent pas ta voix, prends de l'eau du Nil, et elle se convertira en sang.

Mais, dit Mosé à Dieu, j'ai un empêchement de langue, tu sais que je suis bègue : et tout ce que tu me dis me rend plus bègue encore. Envoie, je te prie, un autre que moi. Dieu se mit alors en colère et lui dit : Hé bien, j'enverrai Aaron ton frère, qui n'a

tait que sa sœur, et en extorquant d'eux des présens; qu'Isaac vola le même roi de Gérar par la même fraude; que Jacob vola à son frère Ésaü son droit d'aînesse; que Laban vola Jacob son gendre, lequel vola son beau-père; que Rachel vola à Laban son père jusqu'à ses dieux; que tous ses enfans volèrent les Sichemites après les avoir égorgés; que leurs descendans volèrent les Égyptiens, et qu'ensuite ils allèrent voler les Cananéens. On ferme la bouche à ces détracteurs, par ces seuls mots : Dieu est le maître de nos biens et de nos vies. C'est en vain qu'ils répondent que tous les voleurs de la terre en pourraient dire autant; Dieu n'a pas inspiré les voleurs, mais il a inspiré les Juifs.

On connaît d'ailleurs assez l'histoire apocryphe du procès que les Égyptiens firent aux Juifs par-devant Alexandre lorsqu'il passa par Gaza. Les Juifs redemandèrent le paiement des corvées qu'ils avaient faites pour bâtir les pyramides, et qu'on ne leur avait point payées. Leurs adversaires redemandaient aux Juifs tout ce qu'ils avaient volé en s'enfuyant d'Égypte. Alexandre jugea que l'un irait pour l'autre, et les renvoya hors de cour et de procès, dépens compensés.

(*q*) Tous les magiciens, ou ceux qui passèrent pour tels, eurent une verge. Les magiciens de Pharaon avaient la leur. Tous les joueurs de gobelets ont leur verge. C'est partout le signe caractéristique des sorciers. On voit que le mensonge imite toujours la vérité.

point d'empêchement à la langue; je serai dans sa bouche et dans la tienne; il parlera pour toi au peuple, il sera ta bouche, et tu l'instruiras de tout ce qui regardeDieu. Reprends ta verge.

Mosé s'en alla donc chez son beau-père Jéthro. Il lui dit : Je m'en vais en Égypte. Jéthro lui dit : Allez en paix. Dieu parla encore à Mosé, et lui dit : Va-t'en donc en Égypte, car tous ceux qui voulaient te faire mourir sont morts (*r*).

Mosé, ayant donc pris sa femme et ses enfans, les met sur son âne, et marche en Égypte avec sa verge. Dieu lui dit en chemin : Ne manque pas de faire devant le pharaon tous les prodiges que je t'ai ordonné de faire : car j'endurcirai son cœur, et il ne laissera point aller mon peuple. Or Mosé étant en chemin, Dieu le rencontra dans un cabaret, et voulut le tuer : mais Séphora lui sauva la vie en coupant le prépuce de son fils avec une pierre aiguë (*s*).

(*r*) Il y a ici quelques petites difficultés. Mosé, au lieu d'obéir à Dieu et d'aller en Égypte, s'en va dans le Madian, chez son beau-père. Et Dieu, qui lui avait commandé de faire trembler le roi d'Égypte en son nom, va lui dire en Madian que ce roi est mort, et qu'il peut aller en Égypte en sûreté. C'était donc à un nouveau roi que Mosé devait porter les ordres de Dieu. Mais le texte ne nous apprend ni le nom du roi dernier mort, ni celui de son successeur. Quelques commentateurs ont dit que ce successeur était Aménophis; mais ils n'en donnent aucune preuve, et c'est ce qui leur arrive assez souvent.

Il est vrai que Mosé aurait risqué sa vie en allant en Égypte; il était coupable du meurtre d'un Égyptien, c'était un crime capital dans un Israélite. Il aurait pu être exécuté si Dieu ne l'avait pas pris sous sa protection, dont il semblait pourtant se défier malgré les miracles de la verge changée en couleuvre et de la main lépreuse. C'est encore un beau miracle que Dieu veuille tuer Mosé dans un cabaret.

(*s*) Nos critiques ne cessent de s'étonner que l'ambassadeur de Dieu, qui va faire le destin d'un grand empire, marche à pied sans valet, et mette toute sa famille sur une bourrique. Ils sont révoltés que Dieu dise, j'endurcirai le cœur de Pharaon. Cela leur paraît d'un

Mosé et Aaron allèrent se présenter au pharaon, et dirent : Voici ce que dit le seigneur Dieu d'Israël ; laisse aller mon peuple afin qu'il me sacrifie dans le désert. Le pharaon répondit : Qui est donc ce Seigneur pour que j'entende sa voix ? (*t*). Je ne laisserai point partir Israël.... Or Mosé avait quatre-vingts ans, et Aaron quatre-vingt-trois, lorsqu'ils parlèrent au pha-

génie malfesant plutôt que d'un Dieu. Le lord Bolingbroke s'en explique aigrement dans ses œuvres posthumes. Dieu, qui rencontre Mosé dans un cabaret, et qui veut le tuer parce qu'il n'a pas circoncis son fils, excite toute la mauvaise humeur de Bolingbroke, d'autant plus que nul Juif ne fut circoncis en Égypte, et qu'il n'est dit nulle part que Mosé eût le prépuce coupé. Ce lord avait un grand génie ; on lui reproche d'avoir usé à l'excès de la liberté de son pays, et d'avoir été plus souvent au cabaret que l'auteur sacré n'y fait aller Dieu.

(*t*) Il est évident ici que l'Égypte ne reconnaissait plus le Dieu des Hébreux. On croit qu'en ce cas Pharaon n'est point coupable de dire : Qui est donc ce Dieu ? Il ne devient criminel que lorsque les miracles de Mosé et d'Aaron, supérieurs aux miracles de ses mages, ne purent le toucher. Cependant, quand on songe que ces mages d'Égypte changent leurs verges en serpens, et toutes les eaux en sang, tout aussi-bien que les ambassadeurs du vrai Dieu ; quand ils font naître des grenouilles ainsi qu'eux, on est tenté de pardonner à l'embarras où se trouva le roi. Ce ne fut que quand les Hébreux firent naître des poux, que les mages commencèrent à ne pouvoir plus les imiter. On pourrait donc dire que le roi crut, avec apparence, que tout cela n'était qu'un combat entre des magiciens, et que les enchanteurs hébreux en savaient plus que ceux de l'Égypte. Dieu pouvait, nous dit-on, ou donner l'Égypte à son peuple, ou le conduire dans le désert sans tant de peine et sans tant de miracles. On est surpris que le Dieu de la nature entière s'abaisse à disputer des prodiges avec des sorciers. De sages théologiens ont répondu, que c'est précisément parce que Dieu est le maître de la nature qu'il accordait aux magiciens égyptiens le pouvoir de disposer de la nature, et qu'il bornait ce pouvoir à trois ou quatre miracles. Cette réponse ne satisfait pas les incrédules, parce que rien de ce qui est dans ce livre sacré ne les contente. Ils trouvent surtout que Pharaon n'était point coupable, puisque Dieu prenait le soin lui-même d'endurcir son cœur. Enfin ils nient toute cette histoire d'un bout à l'autre. *Contra negantem principia non est disputandum.* Nous prions Dieu de ne point endurcir leur cœur.

raon.... Mosé et Aaron allèrent donc trouver le pharaon, et ils firent comme Dieu avait ordonné. Aaron jeta sa verge, et elle fut changée en serpent. Pharaon ayant fait venir les sages et les magiciens, ils firent la même chose par leurs enchantemens.

Et le Seigneur dit à Mosé : Je ne frapperai plus le pharaon et l'Égypte que d'une plaie. Dis donc à tout le peuple que les hommes et les femmes demandent à leurs voisins et à leurs voisines tous leurs vases d'or et d'argent.... et je mettrai à mort dans le pays tous les premiers-nés, depuis le fils aîné de Pharaon jusqu'à celui de l'esclave; mais parmi les enfans d'Israël, on n'entendra pas même un chien aboyer; afin qu'on voie par quel miracle Dieu sépare Israël de l'Égypte (*u*).

Dieu dit aussi à Mosé et à Aaron : Parle à tout le peuple d'Israël; que chacun prépare le 10 du mois un agneau par famille ou un chevreau. On les gardera jusqu'au quatorze, et on les mangera le soir avec du pain sans levain et des laitues sauvages... Je passerai par l'Égypte, et je frapperai de mort tous les premiers-nés

(*u*) Les critiques sont encore plus hardis sur cette partie de l'histoire sacrée que sur toutes les autres. Ils ne peuvent souffrir d'abord que Dieu recommande si souvent et si expressément de commencer par voler tous les vases d'or et d'argent du pays; et ensuite que Dieu, selon la lettre du texte, égorge de sa propre main tous les premiers-nés des hommes et des animaux, depuis le fils aîné du roi jusqu'au premier-né du plus vil des animaux. A quoi bon, disent-ils, tuer aussi les bêtes? Et pourquoi surtout les enfans à la mamelle qui étaient les premiers-nés des jeunes femmes? pourquoi cette exécrable boucherie exécutée par la main du Dieu du ciel et de la terre? Le seul fruit qu'il en retire est d'aller conduire et faire mourir son peuple dans un désert.

Nous avouons que la faible raison humaine pourrait s'effrayer de cette histoire, s'il fallait s'en tenir à la lettre; mais tous les pères conviennent que c'est une figure de l'église de Jésus-Christ; et la pâque, dont nous allons parler, en est une preuve merveilleuse.

des hommes et des bêtes, et je ferai justice de tous les dieux de l'Égypte ; car je suis le Seigneur.

Vous mangerez pendant sept jours du pain azyme. Quiconque mangera du pain levé pendant ces sept jours périra de mort. Vous tremperez une poignée d'hysope dans le sang de l'agneau, et vous mettrez de ce sang sur les poteaux et le linteau de votre porte ; car le Seigneur passera en frappant les Égyptiens. Et lorsqu'il verra ce sang sur les deux poteaux de vos portes, il passera outre, et ne permettra pas à l'exterminateur d'entrer dans vos maisons (*x*).

Et sur le milieu de la nuit le Seigneur égorgea tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le prince fils aîné du pharaon assis sur son trône, jusqu'au premier-né de l'esclave et jusqu'au premier-né des animaux.... Pharaon s'étant donc levé la nuit, il y eut une clameur de désolation dans l'Égypte, car il n'y avait pas maison où il n'y eût quelqu'un d'égorgé.

Pharaon envoya vite chercher Mosé et Aaron pendant la nuit, et leur dit : Partez au plutôt, vous et les enfans d'Israël (*y*). Alors les enfans d'Israël firent comme

(*x*) Il est défendu de manger du pain levé pendant la semaine de Pâques sous peine de mort. Cette loi semble abrogée chez nous. L'église même ne commande plus qu'on mange l'agneau pascal ; de même qu'elle n'ordonne plus qu'on mette du sang à sa porte. Ce sang était une marque pour avertir Dieu de ne point entrer dans la maison et de n'y tuer personne.

Il est difficile de calculer le nombre des enfans que Dieu massacra cette nuit. Les Hébreux qui s'enfuirent du pays de Gessen étaient au nombre de six cent mille combattans ; ce qui suppose six cent mille familles. Le pays de Gessen est la quarantième partie de l'Égypte depuis Méroé jusqu'à Péluse. On peut donc supposer que le reste de l'Égypte contenait vingt-quatre millions de familles, par la règle de trois : ainsi Dieu tua de sa main ce nombre épouvantable de premiers-nés, et beaucoup plus d'animaux Cela peut n'être regardé que comme une figure.

(*y*) Alors donc le pharaon se laisse fléchir, et permet aux Israélites

Mosé leur avait enseigné. Ils empruntèrent des Égyptiens des vases d'or et d'argent; et étant partis de Ramessès, ils vinrent au nombre de six cent mille hommes de pied : une troupe innombrable se joignit encore à eux, et ils avaient prodigieusement de brebis et de bêtes à cornes.

Le temps de la demeure des enfans d'Israël dans l'Égypte fut de quatre cent trente ans.

Or Pharaon ayant ainsi laissé aller les Israélites, Dieu ne voulut pas les conduire dans le Canaan par la terre des Palestins ou Philistins, qui est toute voisine (z); mais il leur fit faire un long circuit dans le désert qui est sur la mer Rouge; et ils sortirent ainsi en armes de l'Égypte...... Or le Seigneur marchait devant eux, et leur montrait le chemin pendant le jour par une colonne de nuée, et la nuit par une colonne de feu (a).

d'aller sacrifier à leur Dieu dans le désert. Remarquons que les Égyptiens alors n'avaient pas le même Dieu que les Israélites, puisqu'il est dit que Dieu fit justice de tous les dieux de l'Égypte. On dispute sur la nature de ces dieux : étaient-ils des animaux, ou de mauvais génies, ou de simples statues? La plus commune opinion est que les Égyptiens consacraient déjà des bêtes dans leurs temples, et même des légumes. Sanchoniathon, qui vivait long-temps avant Moïse (comme Cumberland le prouve), le dit expressément, et leur en fait un grand reproche.

(z) Il paraît fort extraordinaire que Dieu, ayant promis si souvent la terre de Canaan aux Israélites, ne les y mène pas tout droit, mais les conduise par un chemin opposé dans un désert où il n'y a ni eau ni vivres. Calmet dit que c'est de peur que les Cananéens ne les battissent. Cette raison de Calmet est fort mauvaise; car il était aussi facile à Dieu d'égorger tous les premiers-nés cananéens que les premiers-nés égyptiens. Il vaut bien mieux dire que les desseins de Dieu sont impénétrables.

(a) Les incrédules ont dit que cette colonne de nuée était inutile pendant le jour, et ne pouvait servir qu'à empêcher les Juifs de voir leur chemin. C'est une objection très-frivole. Dieu même était leur guide, et ils ne savaient pas où ils allaient.

Or Dieu parla à Mosé, disant : Dites aux enfans d'Israël qu'ils aillent camper vis-à-vis de Baal-séphon, sur le rivage de la mer; car Pharaon va dire, ils sont enfermés dans le désert, et j'endurcirai son cœur (*b*)....

Pharaon fit donc atteler son char, et prit avec lui tout son peuple avec six cents chars de guerre choisis (*c*) et tous les chefs de l'armée; car le Seigneur avait endurci le cœur du pharaon roi d'Égypte.... Et le Seigneur dit à Mosé : Pourquoi cries-tu à moi? dis aux enfans d'Israël qu'ils marchent (*d*); et Mosé ayant

(*b*) Tous les géographes ont placé Baal-séphon, ou Bel-séphon, au-dessus de Memphis sur le bord occidental de la mer Rouge, plus de cinquante lieues au-dessus de Gessen, d'où les Juifs étaient partis. Dieu les ramenait donc tout au milieu de l'Égypte au lieu de les conduire à ce Canaan tant promis; mais c'était pour faire un plus grand miracle ; car il dit expressément : Je veux manifester ma gloire en perdant Pharaon et toute son armée; car je suis le Seigneur.

(*c*) S'il y avait environ vingt-quatre millions de familles en Égypte, l'armée de Pharaon dut être de vingt-quatre millions de combattans, en comptant un soldat par famille : mais Dieu avait déjà tué le premier-né de chaque famille : il faut donc supposer que tous les puînés étaient en âge de porter les armes pour former tout le peuple en corps d'armée.

A l'égard des chevaux, il est dit que toutes les bêtes de somme avaient péri par la sixième plaie, et que tous les premiers-nés étaient morts par la dernière; mais il pouvait rester quelques chevaux encore.

(*d*) Les incrédules, et même plusieurs commentateurs, ont voulu expliquer ce miracle.

L'historien Flavien Joséphe le réduit à rien, en disant qu'il en arriva presque autant au grand Alexandre quand il côtoya la mer de Pamphylie; et dans la crainte que les Romains ne prissent le miracle du passage de la mer Rouge pour un mensonge et ne s'en moquassent, il dit qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. Il faut bien qu'un historien laisse à son lecteur la liberté de le croire et de ne pas le croire, de l'approuver ou d'en rire. On la prendrait bien sans lui. L'auteur sacré est bien loin d'employer les ménagemens et les subterfuges du Juif Flavien Joséphe, d'ailleurs très-respectable. Il vous donne le passage de six cent mille Juifs à travers les eaux de la mer suspendues, et tant de millions d'Égyptiens engloutis,

étendu sa main sur la mer, le Seigneur enleva la mer par un vent brûlant toute la nuit; et la mer fut à sec et l'eau fut divisée, et les Israélites entrèrent au milieu de la mer séchée; car l'eau était comme un mur à leur droite et à leur gauche.... En ce jour les Israélites virent les corps morts des Égyptiens, et l'exécution grande que la main du Seigneur avait faite. Alors Mosé et les enfans d'Israël chantèrent un cantique au Seigneur.... Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour à la main; toutes les autres femmes dansèrent avec elle (*e*).

comme un des plus signalés prodiges que Dieu ait faits en faveur de son peuple.

On a dit qu'un autre prodige est qu'aucun auteur égyptien n'ait jamais parlé de ce miracle épouvantable, ni des autres plaies d'Égypte; qu'aucune nation du monde n'ait jamais entendu parler ni de cet événement, ni de tout ce qui l'a précédé; que personne ne connût jamais ni Aaron, ni Séphora, ni Joseph fils de Jacob, ni Abraham, ni Seth, ni Adam. Ils affirment que tout cela ne commença à être un peu connu que long-temps après la traduction attribuée aux Septante, comme nous l'avons déjà remarqué. Les desseins de Dieu n'ont pu être accomplis que dans les temps marqués par sa providence.

(*e*) Les critiques font des difficultés sur ce cantique : ils disent qu'il n'est guère probable qu'environ trois millions de personnes, en comptant les vieillards, les femmes et les enfans, à peine échappés d'un si grand péril, aient pu aussitôt chanter un cantique, et que Mosé l'ait composé dans l'instant même. Ils demandent en quelle langue était ce cantique. Ils disent qu'il ne pouvait être qu'en égyptien. C'est une objection bien frivole. Il y avait une remarque plus singulière à faire : c'est que l'ancien livre apocryphe de la vie de Mosé dit que le pharaon échappa, et alla régner à Ninive. On a raison de traiter cette imagination de ridicule.

Si vous en croyez dom Calmet, Manéthon dit que le pharaon échappa de ce péril; mais Manéthon, dont on ne connaît un petit nombre de passages que par la réponse de Flavien Joséphe, ne dit point du tout que l'armée du pharaon fut submergée dans la mer entr'ouverte; il dit qu'un roi d'Égypte, nommé Aménopolis (qui n'a jamais existé), alla au-devant d'une armée de brigands arabes établis en Palestine, qu'il n'osa en venir aux mains, et qu'il se retira en Éthiopie.

Mosé étant parti de la mer Rouge, les Israélites allèrent dans le désert de Sur; et ayant marché dans cette solitude, ils ne trouvèrent point d'eau, et ils arrivèrent à Mara, où l'eau était extrêmement amère. Mosé cria au Seigneur, qui lui montra un bois, lequel ayant été jeté dans l'eau, elle devint douce.

Le quinzième jour du second mois, depuis la sortie d'Égypte, le peuple vint au désert de Sin, entre Élim et Sinaï, et ils murmurèrent dans ce désert contre Mosé et Aaron; ils dirent: Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Égypte par la main du Seigneur! nous étions assis sur des marmites de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions (*f*).

Alors Dieu dit à Mosé: Je vais leur faire pleuvoir des pains du ciel..... Mosé dit à Aaron: Dites à l'assemblée

(*f*) Les incrédules ne cessent de nous reprocher insolemment que nous leur contons des fables absurdes. Ils ne peuvent pas comprendre que Dieu n'ait pas donné à son peuple cet excellent pays de l'Egypte, où il n'y avait plus que des femmes et des enfans. « Comment, disent-ils, Mosé, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, peut-il conduire dans le plus affreux des déserts trois millions d'hommes, au lieu de les mener du moins dans le pays de Canaan en passant par l'Idumée? Les déserts de Sur, de Mara, d'Élim, de Sin, de Raphidim, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-barné, d'Oboth, de Cadenoth, dans lesquels ils errèrent quarante années, ne pourraient pas nourrir trente voyageurs pendant quatre jours, s'ils ne portaient de l'eau et des provisions. Il y a quelques fontaines, à la vérité, au mont Oreb: mais tout le reste est sec et impraticable; plusieurs Arabes y tombent quelquefois morts de soif et de faim. Le premier devoir d'un législateur, tel qu'on nous représente Mosé, est de pourvoir à la subsistance de son peuple. »

Nous avouons à ces incrédules que, selon les règles de la prudence humaine, un général d'armée aurait tort de conduire sa troupe par des déserts; mais il ne s'agit point ici de raison, de prudence, de vraisemblance, de possibilité physique. Tout est au-dessus de nous dans ce livre, tout est divin, tout est miracle; et puisque les Juifs étaient le peuple de Dieu, il ne devait rien leur arriver de ce qui est commun aux autres hommes. Ce qui paraîtrait absurde dans une histoire ordinaire, est admirable dans celle-ci.

des enfans d'Israël qu'ils se présentent devant le Seigneur. Et ils virent la gloire du Seigneur qui parut dans une nuée. Et Dieu dit à Mosé : Dis-leur que ce soir ils mangeront de la chair, et demain matin ils seront rassasiés, et vous saurez tous que je suis le Seigneur votre Dieu. Et le soir donc tout le camp fut couvert de cailles ; et le matin tous les environs furent chargés d'une rosée qui ressemblait à la bruine qui tombe sur la terre. Et les enfans d'Israël, ayant vu cela, se disaient l'un à l'autre *Manhu ;* et Mosé leur dit : C'est le pain que Dieu vous a donné à manger (*g*).

(*g*) Diodore de Sicile, liv. I, chap. XII, raconte qu'un roi d'Égypte, nommé Actisan, fit autrefois couper le nez à une troupe de voleurs qui avaient infesté de leurs brigandages toute l'Égypte dans le temps des guerres civiles; qu'il les relégua vers Rinocolure à l'entree de tous ces déserts. Rinocolure en grec signifie *nez coupé ;* et apparemment ce mot fut depuis la traduction du mot égyptien. Diodore dit qu'ils habitèrent le désert de Sin, et qu'ils firent des filets pour prendre des cailles dans le temps qu'elles passent vers ces climats.

Les incrédules, abusant également du texte de Diodore et de celui de l'Écriture sainte, croient apercevoir dans ce récit la véritable histoire des Juifs. Ils disent que les Juifs sont des voleurs de leur propre aveu; qu'il est très-naturel qu'un roi d'Égypte, soit Actisan, soit un autre, les ayant relégués dans un désert après leur avoir fait couper le nez, leur race ait conçu une haine implacable contre les Égyptiens, et qu'elle ait continué le métier de brigands qu'elle tenait de ses pères.

Pour la manne, ils n'y trouvent rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'elle est un purgatif : ils disent que ce purgatif peut être moins fort que la manne de la Calabre, et qu'on peut s'y accoutumer à la longue; qu'on trouve encore de la manne dans ces déserts, mais que c'est une nourriture qui ne peut sustenter personne; et enfin ils nient le miracle de la manne comme tous les autres. Ils prétendent qu'il était aussi aisé à Dieu de les bien nourrir que de les mal nourrir; que si les hommes, les femmes et les enfans marchèrent trois jours entiers dans les sables brûlans du désert de Sin sans boire, les femmes et les enfans dûrent expirer par la soif; que non-seulement Dieu se serait contredit lui-même en les conduisant ainsi lorsqu'il se déclarait leur protecteur et leur père, mais qu'il était leur cruel homicide;

Cependant Amalec vint attaquer Israël au camp de Raphidim. Et Mosé dit à Josué : Choisissez des combattans et sortez du camp pour combattre Amalec; demain je me tiendrai sur le haut de la montagne avec la verge de Dieu dans ma main. Josué fit comme Mosé l'avait dit; et il combattit contre Amalec. Or Mosé, Aaron et Ur s'en allèrent au haut de la colline, et, quand Mosé levait ses mains en haut, Israël était vainqueur ; mais quand il laissait tomber un peu ses mains, Amalec l'emportait.... Or Aaron et Ur lui soutinrent les mains des deux côtés; Josué donc mit en fuite Amalec et tua toute son armée. Et Dieu dit à Mosé : Écrivez cela dans un livre, et dites la chose aux oreilles de Josué; car j'abolirai la mémoire d'Amalec sous le ciel (*h*).

qu'il est impossible d'admettre dans Dieu tant de déraison et tant de cruauté. Quelques raisons qu'on leur dise, ils persistent dans leurs blasphèmes, et nous ne pouvons que les plaindre.

(*h*) Amalec était petit-fils d'Ésaü, et il occupa une partie de l'Idumée. Ses descendans devinrent la principale horde de l'Arabie déserte, et l'on prétend que ce fut la horde dont descendait Hérode qu'Antoine fit roi de Judée. Ces Amalécites furent très-long-temps sans avoir de villes; mais leur vie errante endurcissait leurs corps et les rendait redoutables. Les critiques disent que ce n'était pas la peine de faire mourir dans des déserts le peuple juif, de peur qu'ils ne fussent attaqués par les Cananéens, puisqu'ils furent attaqués par des Arabes; et que cette bataille contre Amalec fut très-inutile, puisque aucun des Israélites qui combattirent n'entra dans la terre promise, excepté deux personnes : ils trouvent d'ailleurs que Mosé, Aaron et Ur, se conduisirent en lâches, en se cachant sur une montagne pendant que leur peuple exposait sa vie. Ils ne songent pas que Mosé était un vieillard de quatre-vingts ans, et qu'Aaron en avait quatre-vingt-trois ; que d'ailleurs Mosé tenait sa verge à la main, et qu'en levant les mains au Seigneur, il rendait plus de services que tous les combattans ensemble.

Le chevalier Folard, qui a fait graver toutes les batailles dont le dictionnaire de dom Calmet est orné, a dessiné la bataille d'Amalec, et a placé Mosé, Aaron et Ur, sur le sommet du mont Oreb. On voit dans la campagne des troupes disposées à peu près comme elles

Au troisième mois, depuis la sortie d'Égypte, les enfans d'Israël vinrent dans le désert de Sinaï; et Mosé monta vers Dieu, et Dieu l'appela du haut de la montagne, et Dieu lui dit : Va-t'en dire aux enfans d'Israël : Si vous écoutez ma voix, et si vous observez mon pacte, vous serez mon peuple particulier par-dessus les autres peuples..... Je viendrai donc à toi dans une nuée épaisse, afin que ce peuple m'entende parlant à toi, et qu'il te croie à jamais. Va donc vers ce peuple, et qu'aujourd'hui et demain il lave ses vêtemens. Et lorsqu'ils seront prêts pour le troisième jour, Dieu descendra en présence de tout le peuple sur le mont de Sinaï. Et tu diras au peuple : Gardez-vous de monter sur la montagne, et de toucher même au pied de la montagne : quiconque touchera la montagne mourra de mort..... Le troisième jour étant arrivé, voilà qu'on entendit des tonnerres, que les éclairs brillèrent, que la trompette fit un bruit épouvantable; et le peuple fut épouvanté, et Mosé parlait à Dieu, et Dieu lui répondait; et Mosé étant descendu vers le peuple, lui raconta tout, et Dieu parla de cette manière (*i*) :

le sont aujourd'hui, des étendards semblables aux nôtres et des chariots dont les roues sont armées de faux; ce qui n'est guère praticable dans ce désert.

Le texte nous apprend que Dieu ordonna à Mosé d'écrire cette bataille dans un livre. Il n'en faut point chercher d'autre que l'*Exode* même. C'est toujours beaucoup qu'il nous soit resté deux livres aussi anciens que *la Genèse* et l'*Exode*. En quelque temps qu'ils aient été écrits, ce sont des monumens très-précieux; les critiques ne peuvent empêcher qu'on y retrouve une peinture des mœurs antiques et barbares. Il est à croire que si nous avions quelques monumens des anciens Toscans, des Latins, des Gaulois, des Germains, nous les lirions avec la curiosité la plus avide.

(*i*) Nos critiques remarquent d'abord que la bataille d'Amalec ne fut d'aucune utilité aux Juifs, et qu'il semble que cette bataille, dont ils doutent, ne soit rapportée dans l'*Exode* que pour inspirer de la haine contre les Amalécites, qui furent leurs ennemis du temps des rois. Ils fondent leurs sentimens sur ce que Dieu même en parlant à

Tu ne feras aucun ouvrage de sculpture, ni aucune image de tout ce qui est dans le ciel en haut,

Mosé, ne lui dit pas un mot de ce prétendu combat, et qu'il ne lui parle que de ce qu'il a fait aux Égyptiens. On lui fait proposer, disent-ils, les conditions de son pacte avec les Hébreux, de la même manière que les hommes font entre eux des alliances. On fait descendre Dieu au son des trompettes, comme si Dieu avait des trompettes. On fait parler Dieu comme on ferait parler un crieur d'arrêts. Et il faut supposer que Dieu parlait égyptien, puisque les Hébreux ne parlaient pas d'autre langue, et qu'il est dit dans le psaume LXXX, que les Juifs furent étonnés de ne point entendre la langue qu'on parlait au-delà de la mer Rouge. Toland assure qu'il est visible que tous ces livres ne furent écrits que long-temps après par quelque prêtre oisif, comme il y en a tant eu, dit-il, parmi nous aux douzième, treizième et quatorzième siècles; et qu'il ne faut pas ajouter plus de foi au *Pentateuque* qu'aux livres des sibylles, qui furent regardés comme sacrés pendant des siècles.

Tous ces blasphèmes font horreur à toute ame persuadée et timorée. Il n'est pas plus surprenant que Dieu ait parlé sur le mont Sinaï au son des trompettes, qu'il ne l'est d'ouvrir la mer Rouge pour faire enfuir son peuple, et pour submerger toute l'armée égyptienne. Si on nie un prodige, on est forcé de les nier tous. Or il n'est pas possible, selon les commentateurs les plus accrédités, que tous ces livres ne soient qu'un tissu de mensonges grossiers. Il est vrai que les premières histoires théologiques de brachmanes, des prêtres de Zoroastre, de ceux d'Isis, de ceux de Vesta, ne sont que des recueils de fables absurdes; mais il ne faut pas juger des livres hébreux comme des autres. On a beau dire que si le *Pentateuque* fut écrit dans le désert, il ne pouvait l'être qu'en égyptien; et que les Hébreux n'étant point encore entrés dans le pays des Cananéens, ils ne purent savoir la langue de ces peuples, qui fut depuis la langue hébraïque. En quelque langue que Mosé ou Moïse ait écrit dans le désert, il est aisé de supposer que le *Pentateuque* fut traduit après dans la langue de la Palestine, qui était un idiome du syriaque, puisqu'il fut traduit ensuite en chaldéen, en grec, en latin, et long-temps après en ancien gothique. Les objections des incrédules sont récentes; et ce livre aurait 2290 ans d'antiquité, quand même il n'aurait été compilé que du temps d'Esdras comme les critiques le prétendent. Il serait presque aussi ancien que la république romaine établie après les Tarquins. Les incrédules répondent qu'un livre, pour être ancien, n'en est pas plus vrai; qu'au contraire, presque tous les anciens livres étant écrits par des prêtres, et étant extrêmement rares, chaque auteur se livrait à son imagination, et que la saine doctrine était entièrement inconnue. Cette manière de penser renverserait tous les fondemens de l'ancienne

ni dans la terre en bas, ni dans les cieux sous la terre......

Je suis ton Dieu fort, je suis le Dieu jaloux, punissant les iniquités des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération de tous ceux qui me haïssent, fesant miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment......

Tu ne monteras point à mon autel par des degrés, afin de ne point découvrir ta nudité......

Si quelqu'un frappe son esclave ou sa servante, et s'ils meurent entre ses mains, il sera coupable d'un crime; mais si son esclave survit un jour ou deux, il ne sera sujet à aucune peine, parce que l'esclave est le prix de son argent......

Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied......

Si un taureau frappe de ses cornes un homme ou une femme, on lapidera le taureau; et on ne mangera point sa chair......

Vous punirez de mort les magiciens, celui qui aura fait le coït avec une bête, celui qui sacrifie aux Dieux......

Tu ne diras point de mal des Dieux, et tu ne maudiras point les princes de ton peuple......

Tu ne différeras point à payer les dîmes...... (*k*)

histoire dans tous les pays du monde : on ne saurait plus sur quoi compter. Il faudrait douter de l'histoire de Cyrus, de Crésus, de Pisistrate, de Romulus, de tout ce qui s'est passé dans la Grèce avant les Olympiades ; et ce scepticisme universel ne ferait qu'un chaos indébrouillable de toute l'antiquité.

(*k*) Nous n'avons spécifié ici, de toutes les premières lois juives, que celles contre lesquelles nos adversaires s'élèvent avec le plus de témérité. Si on les en croit, la défense de faire aucune image n'a jamais été observée. Mosé lui-même fit sculpter des chérubins, des bœufs ou des veaux, qu'il plaça sur l'arche ambulatoire. Il fit faire un

J'enverrai la terreur de mon nom au-devant de vous; j'exterminerai tous les peuples chez lesquels vous irez. J'enverrai d'abord des frelons et des guêpes, qui mettront en fuite le Hévéen, le Cananéen,

serpent d'airain. Salomon mit des veaux de bronze dans le temple qu'il fit bâtir.

Les incrédules ne peuvent souffrir que Dieu s'annonce comme puissant et jaloux. Ils disent que rien ne rabaisse l'être tout-puissant, comme de lui faire dire toujours qu'il est puissant; et que c'est bien pis de lui faire dire qu'il est jaloux; que ce livre ne parle jamais de Dieu que comme d'une divinité locale qui veut l'emporter sur les autres divinités, et qu'on nous le représente comme les dieux des Grecs, jaloux les uns des autres.

La punition dont on menace la troisième et quatrième génération innocente d'un aïeul coupable leur semble une injustice atroce; et ils prétendent que cette vengeance exercée sur les enfans est une des preuves que les Juifs n'ont jamais connu l'immortalité de l'ame et les peines après la mort, que vers le temps des pharisiens. C'est l'opinion du docteur Warburton, et de plusieurs théologiens qui ont abusé de leur science. Arnaud dit positivement la même chose, quoiqu'il n'en tire pas les mêmes conséquences que l'absurde Warburton.

La peine de mort contre les magiciens prouve que les Juifs croyaient à la magie; et comment n'y auraient-ils pas cru, s'ils avaient vu les miracles des magiciens de Pharaon, et si Joseph avait fait des opérations magiques avec sa tasse?

On tire de la punition du coït avec les bêtes une preuve, que les Juifs étaient fort enclins à cette abomination.

On croit trouver de la contradiction entre l'ordre de mettre à mort ceux qui auraient sacrifié aux dieux, et la défense de parler mal des dieux.

On prétend que l'ordre de payer exactement les décimes, avant qu'il y eût des lévites et des décimes, est une preuve que cela fut écrit dans des temps postérieurs par quelques prêtres intéressés à la dîme.

La vengeance exercée sur la quatrième génération semblerait abolie dans le *Deutéronome : Les pères ne mourront point pour leurs enfans, ni les enfans pour leurs pères.* La première loi est une menace de Dieu; et la seconde est une loi positive, qui suppose qu'on ne doit point faire pendre le fils pour le père : mais cette loi n'empêche pas que Dieu ne soit toujours supposé punir jusqu'à la quatrième génération.

La défense de dire du mal des dieux peut s'entendre des juges et des prêtres, qui sont souvent appelés dieux dans l'Écriture.

l'Éthéen (*l*). Les limites de votre terre seront depuis la mer Rouge jusqu'à la mer de la Palestine, et jusqu'au fleuve de l'Euphrate : je livrerai entre vos mains tous les habitans de la terre, et je les chasserai de devant votre face...... Quand tu feras le dénombrement des enfans d'Israël, ils donneront tout le prix de leur ame au Seigneur, et il n'y aura point de plaie parmi eux quand ils auront été dénombrés; et tous ceux qui auront été dénombrés donneront la moitié

(*l*) Dieu ne cesse de promettre aux Juifs qu'il combattra pour eux, et que tout fuira devant eux. Il ajoute qu'il enverra des frelons et des guêpes pour leur préparer la victoire. Ce n'est point une figure dont se sert l'auteur sacré, car Josué, avant de mourir, dit expressément que Dieu a envoyé devant eux des frelons et des guêpes. Le livre de *la Sagesse* le dit aussi long-temps après. L'histoire ancienne parle en effet de plusieurs peuples d'Asie, qui furent obligés de quitter leur pays où ces animaux s'étaient excessivement multipliés. On a dit même que les peuples de la Chalcide avaient été chassés par des mouches. On en a dit autant des peuples de la Mysie. Il y a eu deux provinces de Chalcide en Syrie : on ne sait dans laquelle le fléau des mouches put chasser les habitans. Il y a eu aussi plusieurs Mysies dans l'Asie mineure et dans le Péloponèse. Il n'est pas croyable que les peuples d'aucune de ces provinces se soient laissés chasser par des mouches ; mais ce qui est faible dans la mythologie peut devenir une vérité historique dans les livres saints, parce que Dieu fesait pour son peuple ce qu'il ne fesait pas pour des peuples profanes qui lui étaient étrangers.

Dieu promet ici aux Juifs qu'il les rendra maîtres de tout le pays depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate : or il y a vingt degrés en longitude, dans la latitude du trentième degré, depuis la Méditerranée par la terre de Canaan jusqu'à l'Euphrate. Et quand on ne compterait que vingt lieues par degré, cela devait composer un empire de quatre cents lieues de long. Il est démontré, disent les critiques, que les Juifs ont été bien loin de posséder un si vaste pays. Cela est vrai : mais aussi Dieu tantôt promet, et tantôt menace; et il se relâche de ses menaces, et il retranche de ses promesses, selon sa miséricorde ou sa justice. Ainsi il ne faut pas prendre toujours à la lettre tout ce qui est annoncé dans l'Écriture, mais considérer que les prédictions sont conditionnelles. Les critiques ne seront pas contens de cette explication, qui pourtant est la seule qu'on puisse donner.

d'un sicle, selon la valeur du sicle du temple (*m*). Le sicle vaut vingt oboles; et la moitié d'un sicle sera offerte au Seigneur.

Prenez des aromates, pour le poids de cinq cents sicles de myrrhe, deux cent cinquante sicles de cinnamome, pour deux cent cinquante sicles de canne, cinq cents sicles de casse; vous en ferez une huile selon l'art du parfumeur; quiconque y touchera sera sanctifié, et quiconque en fera de pareille, et en donnera à un étranger, sera exterminé.

Dieu dit aussi à Mosé : Prends tous ces aromates; ajoutes-y du stacté, de l'onyx, du galbanum, de l'encens....... Tout homme qui en fera de semblables pour en sentir l'odeur, sera exterminé...... (*n*)

(*m*) On demande comment le sicle dans le désert peut être évalué par le sicle du temple, qui ne fut bâti que cinq cents ans après, selon la supputation hébraïque. On croit qu'il y a ici un prodigieux anachronisme; et que c'est une nouvelle preuve que tous ces livres ne furent écrits qu'après que le temple fut bâti. On répond que par le mot du temple il faut entendre le tabernacle de l'arche de l'alliance : et si les critiques répliquent que l'arche d'alliance n'avait pas été construite, il est aisé de dire qu'on parle ici par anticipation; et alors on ne trouvera aucune contradiction dans le texte.

(*n*) On fait des difficultés sur cette prodigieuse quantité de parfums, et sur leur nature. Le cinnamome n'est pas connu. On prétend que c'est de la cannelle; mais plusieurs auteurs disent que la cannelle est la canne : d'autres disent que c'est la casse, *casia*, qui est la cannelle véritable. La plupart de ces drogues viennent des Indes. On est en peine de savoir comment les Juifs, dans leurs déserts, purent avoir tant de marchandises précieuses? La réponse est qu'ils les avaient emportées d'Égypte. La peine de mort pour quiconque ferait une composition de ces parfums, seulement pour avoir le plaisir innocent de les sentir, semble une loi injuste et barbare; mais c'est sans doute parce que ces drogues, étant destinées uniquement pour le tabernacle qu'on devait faire, ne devaient point être profanées.

Les deux tables de pierre, écrites ou gravées par le doigt de Dieu même, ont donné lieu à d'étranges blasphèmes. « Dieu, a-t-on dit,

Et le Seigneur, ayant achevé tous ces discours sur le mont Sinaï, donna à Mosé deux tables de pierre contenant son témoignage écrit avec le doigt de Dieu.

Or le peuple, voyant que Mosé tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et dit : Lève-toi, fais-nous des Dieux qui marchent devant nous; car nous ignorons ce qui est arrivé à cet homme qui nous a fait sortir de l'Égypte. Et Aaron leur dit : Prenez vos boucles d'oreilles, et celles de vos fils et vos filles ; et le peuple, ayant apporté ses boucles d'oreilles, il en fit un veau d'or en fonte; et ils dirent : Voilà tes Dieux, ô Israël!.... Et Aaron dressa un autel devant le veau; et dès le matin on lui offrit des holocaustes. Alors le Seigneur parla à Mosé, et lui dit :

» est toujours représenté dans ce livre comme un homme qui parle » aux hommes, qui va, qui vient, qui se venge, qui est jaloux, » qui donne des lois, et enfin qui les écrit ; rien ne paraît plus » grossier et plus fabuleux : ces deux tables de pierre sont une imi- » tation des deux marbres sur lesquels l'ancien Bacchus avait écrit » ses lois, comme le passage de la mer Rouge est une imitation vi- » sible de la fable de Bacchus, qui passa la mer Rouge à pied sec » pour aller aux Indes avec toute son armée. Les fables arabes sont » prodigieusement antérieures à celles de Mosé. Bacchus aurait été » élevé dans ces déserts avant que Mosé les parcourût. Il fit tous les » miracles que les Juifs s'attribuent; et deux rayons lui sortaient de » la tête comme à Mosé, en témoignage de son commerce continuel » avec les dieux : ils portèrent tous deux ce nom de Mosé, qui » signifie *échappé de l'eau*. Les Juifs, qui n'ont jamais rien inventé, » ont tout copié très-tard. » C'est ce que les critiques objectent.

Il est vrai qu'on retrouve dans la fable de Bacchus beaucoup de traits qui sont dans l'histoire juive depuis Noé jusqu'à Josué; mais il vaut mieux croire que les Arabes et les Grecs ont été les copistes, que de penser que les Hébreux ne furent que des plagiaires. La fable de Bacchus ne fut pas d'abord donnée pour une histoire sacrée; elle ne fut le fondement des lois ni en Arabie ni en Grèce, au lieu que la loi de l'*Exode* est encore celle des Juifs. Nous avouons que Bacchus fut adoré et eut des prêtres ; mais nous préférons un ministre du Dieu de vérité à ceux qui sont devenus les dieux du mensonge.

Va, et descends (*o*). Et lorsque Mosé fut arrivé près du camp, il vit le veau et les danses ; et de colère il jeta les tables et les brisa ; et prenant le veau qu'ils avaient fait, il le mit au feu, et le réduisit en poudre, et répandit cette poudre dans l'eau, et en donna à boire aux fils d'Israël. Puis Mosé se mit à la porte du camp, et dit : Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi ; et les enfans de Lévi s'assemblèrent autour de lui, et il leur dit : Voici ce que dit le Seigneur : Allez, et revenez d'une porte à l'autre par le milieu du camp, et que chacun tue son frère, son ami et son prochain (*p*).

(*o*) Le texte hébreu porte : Il fit un veau au burin, et il le jeta en fonte ; mais c'est une transposition : on jette d'abord en fonte, et ensuite on répare au burin, ou, pour parler plus proprement, au ciseau. Il est très-vrai qu'il est impossible de jeter un veau d'or en fonte, et de le réparer en une nuit. Il faut au moins trois mois d'un travail assidu pour achever un tel ouvrage ; et il n'y a pas d'apparence que les Juifs, dans un désert, eussent des fondeurs d'or, qui ne se trouvent que dans de grandes villes : il n'est pas concevable que trois millions de Juifs, qui venaient de voir et d'entendre Dieu lui-même au milieu des trompettes et des tonnerres, voulussent sitôt, et en sa présence même, quitter son service pour celui d'un veau. Nous ne dirons pas, comme les incrédules, que c'est une fable absurde imaginée par quelque lévite pour donner du relief à ses confrères qui punirent si violemment le crime des autres Israélites. A Dieu ne plaise que nous adoptions jamais de tels blasphèmes ! Quelque difficulté que nous trouvions à expliquer un événement si hors de la nature, nous ne pouvons soupçonner un lévite d'avoir ajouté quelque chose au texte sacré. Nous regardons seulement cette histoire prodigieuse comme les autres choses encore plus prodigieuses que Dieu fit pour exercer sa justice et sa miséricorde sur son peuple juif, le seul peuple avec lequel il habitait continuellement, délaissant pour lui tous les autres peuples.

(*p*) Cet article n'est pas le moins difficile de la sainte Écriture. Il faut convenir d'abord que l'on ne peut réduire l'or en poudre en le jetant au feu ; c'est une opération impossible à tout l'art humain : tous les systèmes, toutes les suppositions de plusieurs ignorans qui ont parlé au hasard des choses dont ils n'ont pas la moindre connaissance, sont bien loin de résoudre ce problème. L'or potable dont ils

Le Seigneur frappa donc le peuple pour le crime du veau qu'avait fait Aaron (*q*); et le Seigneur parla donc

parlent, c'est de l'or qu'on a dissous dans de l'eau régale; et c'est le plus violent des poisons, à moins qu'on n'en ait affaibli la force; encore ne dissout-on l'or que très-imparfaitement; et la liqueur dans laquelle il est mêlé est toujours très-corrosive : on pourrait aussi dissoudre de l'or avec du soufre; mais cela ferait une liqueur détestable qu'il serait impossible d'avaler. Si donc on demande par quel art Mosé fit cette opération, on doit répondre que c'est par un nouveau miracle que Dieu daigna faire, comme il en fit tant d'autres. Tout ce que dit là-dessus dom Calmet est d'un homme qui ne sait aucun principe de chimie.

Mosé fait ici une autre action, qui n'est pas absolument impossible : il se met à la tête de la tribu de Lévi, et tue vingt-trois mille hommes de sa nation, qui tous sont supposés être bien armés, puisqu'ils venaient de combattre les Amalécites. Jamais un peuple entier ne se laisse égorger ainsi sans se défendre : il n'est point dit que les lévites fussent exempts de la faute de tout le peuple; il n'est point dit qu'ils eussent un ordre exprès de Dieu de massacrer leurs frères; et un ordre exprès de Dieu semble nécessaire pour justifier cette boucherie incroyable. Le texte porte que les lévites passèrent d'une porte du camp à l'autre : il n'est guère possible que trois millions de personnes aient été dans un camp, et que ce camp eût des portes, dans un désert où il n'y eut jamais d'arbres, mais c'est une faible remarque en comparaison de la barbarie avec laquelle Mosé dit aux lévites : Vous avez consacré aujourd'hui vos mains au Seigneur; chacun de vous a tué son fils ou son frère afin que Dieu vous bénisse. Il eût été plus beau sans doute à Mosé de se dévouer pour son peuple, comme on le dit des Codrus et des Curtius. Adorons humblement les voies du Seigneur; mais gardons-nous de louer la fureur abominable de ces lévites, qui ne doit jamais être imitée pour quelque cause que ce puisse être.

(*q*) Le texte dit expressément que Dieu frappa tout le peuple pour le péché d'Aaron; et non-seulement Aaron est épargné, mais il est fait ensuite grand-prêtre; ce n'est point là l'idée que nous avons de la justice ordinaire. Ce sont des profondeurs que nous devons adorer. Plusieurs théologiens ont observé que les deux premiers pontifes de l'ancienne loi et de la nouvelle ont tous deux commencé par une apostasie. Leur repentir leur a tenu lieu d'innocence; mais il n'est point dit expressément qu'Aaron eût demandé pardon à Dieu de son crime; au lieu qu'il est dit que saint Pierre expia le sien par ses larmes, quoiqu'il fût infiniment moins coupable qu'Aaron.

Quelques-uns ont remarqué, non sans malignité, que Dieu dit

à Mosé, et lui dit : Va, pars de ce lieu, et entre dans le pays que j'ai juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob; et j'enverrai un ange pour chasser les Cananéens, les Amorrhéens, les Ethéens, les Hévéens, les Phéréséens et les Jébuséens..... Or le Seigneur parlait à Mosé face à face, comme un homme parle à son ami..... Puis le Seigneur lui dit : Je marcherai devant toi, et je te procurerai du repos..... Mosé repartit : Fais-moi voir ta gloire. Dieu répondit : Je te montrerai tous les biens, et, en passant devant toi, je te ferai voir ma gloire : je crierai moi-même en prononçant mon nom ; je ferai miséricorde à qui je voudrai. Et il

d'abord qu'il enverra un ange pour chasser les Cananéens, et qu'ensuite il dit qu'il ira lui-même ; mais il n'y a point là de contradiction ; au contraire, c'est peut-être un redoublement de bienfaits pour consoler le peuple de la perte des vingt-trois mille hommes qu'on vient d'égorger.

Il n'est pas si aisé d'expliquer ce que l'auteur entend quand Mosé demande à Dieu de lui faire voir sa gloire. Il semble qu'il l'a vue assez pleinement et d'assez près, quand il a conversé avec Dieu pendant quarante jours sur la montagne ; qu'il a vu Dieu face à face, et que Dieu lui a parlé comme un ami à un ami. Dieu lui répond : Vous ne pouvez voir ma face, *car nul homme ne me verra sans mourir.* C'était en effet l'opinion de toute l'antiquité, comme nous l'avons vu, qu'on mourait quand on avait vu les dieux. S'il est permis de joindre ici le profane au sacré, on peut remarquer que Sémélé mourut pour avoir voulu voir Zeus, que nous nommons Jupiter, dans toute sa gloire. Il faut supposer que quand Mosé parla à Dieu face à face, comme un ami à un ami, il y avait entre eux une nuée pareille à celle qui conduisait les Hébreux dans le désert; autrement ce serait une contradiction inexplicable ; car ici Dieu ne lui permet point de voir sa face sans voile ; il lui permet seulement de voir son derrière. Ces choses sont si éloignées des opinions, des usages, des mœurs qui règnent aujourd'hui sur la terre, qu'il faut, en lisant cet ouvrage divin, se regarder comme dans un autre monde. Nous sommes bien loin de comparer les poëmes d'Homère à l'Écriture sainte, quoique Eustathe l'ait fait avec succès; mais nous osons dire que dans Homère il n'y a pas deux actions qui aient la moindre ressemblance avec ce que nous voyons de nos jours ; et c'est cela même qui rend les poëmes d'Homère très-précieux. L'ancien Testament l'est plus encore.

dit de plus : Tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne me verra sans mourir; mais il y a une façon de me voir; tu te mettras sur le rocher, et quand ma gloire passera, je te mettrai dans une fente du rocher, et je te cacherai de ma main; tu verras mon derrière, mais tu ne pourras pas voir mon visage.

Lorsque Mosé sortait du tabernacle, les Israélites voyaient que sa face était cornue (*r*). Mais il couvrait

(*r*) Les interprètes entendent par cornue, des rayons. C'est ici que plusieurs commentateurs, et surtout Vossius, Bochard, et Huet, comparent ce qu'on dit de Bacchus avec ce qui est vrai de Mosé. Nous avons déjà observé qu'il sortait des rayons du front de Bacchus : ils trouvent entre ces deux héros de l'antiquité une ressemblance entière. Calmet pousse le parallèle encore plus loin qu'eux. Il dit que Mosé, Bacchus, et Chosé, divinité arabe, ne sont qu'une même personne. Il est constant que Bacchus était une divinité arabe : il descendait, dit-on, de Chus, et on l'appelait Bacchus ou Jacchus, ce qui signifiait le Dieu Chus. *Voyez notre remarque* (*n*).

Pour construire l'arche d'alliance, qui était de bois de céthim, de trois pieds et demi de long, de deux pieds de large, et de deux pieds et demi de haut, le texte dit qu'on donna vingt-neuf talens et sept cent trente siècles d'or, et cent talens d'argent. Or le talent d'or est évalué aujourd'hui à cent quarante mille livres, et le talent d'argent six mille livres de France. Cela composait la somme exorbitante de quatre millions six cent soixante et huit mille sept cent soixante livres, sans compter les pierres précieuses; mais aussi il faut considérer qu'il est dit qu'on entoura cette arche d'ornemens d'or, que le chandelier était d'or, que tous les vases étaient d'or, qu'il y avait un autel des parfums couvert d'or, et que les bâtons qui portaient cet autel et cette arche étaient aussi couverts d'or, et que l'ouvrage surpassait encore la matière. Les lecteurs sont surpris de voir dans un désert, où l'on manquait de pain et d'habits, une magnificence que l'on ne trouverait pas chez les plus grands rois : c'est encore un prétexte aux incrédules de supposer que la description de ce superbe tabernacle fut prise en partie du temple de Salomon, et qu'encore même le sanctuaire de ce temple ne fut jamais si superbe, et que les Juifs ont toujours tout exagéré. Cependant, si l'on accorde que les Juifs avaient volé tous les vases d'or et d'argent de la basse Égypte, et qu'ils avaient chez eux d'excellens ouvriers formés à l'école des maîtres égyptiens, alors l'impossibilité physique disparaîtra. Et d'ailleurs tout est miraculeux, comme nous l'avons dit, chez le peuple de Dieu. C'est-là le grand point; et si les Philistins dans la suite

son visage quand il avait à leur parler..... Tout l'or que l'on employa pour les ouvrages du sanctuaire, et tout ce qui fut offert par le peuple, fut de vingt-neuf talens sept cent trente sicles, selon l'évaluation du sanctuaire. Et il fut offert, par tous ceux qui étaient au-dessus de vingt ans, la somme de cent talens d'argent..... On fit aussi les vêtemens dont Aaron devait se revêtir, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de lin, et on lui fit un éphod d'or, d'hyacinte, de pourpre, d'écarlate et de lin : et on coupa des feuilles d'or, qu'on réduisit en fil d'or mince ; et on tailla deux pierres d'onyx enchâssées dans de l'or, sur lesquelles on grava les noms des enfans d'Israël. Le rational fut orné de quatre rangs de pierres précieuses enchâssées dans de l'or ; sardoine, topase, émeraude, escarboucle, saphir, jaspe, ligure, agate, améthyste, chrysolite, onyx et béril.

Le Seigneur parla encore à Mosé, et lui dit : Prends Aaron avec ses enfans, et assemble tout le peuple. Et Mosé posa la tiare sur la tête d'Aaron, et lui mit sur le front la lame d'or sacrée..... et Mosé ayant égorgé un bélier, en mit le sang sur le bout de l'oreille d'Aaron et de ses fils et des autres prêtres, et sur les pouces de leur main droite, et sur les pouces de leur pied droit, et répandit le reste du sang autour de l'autel (*s*).

ne prirent pas toutes ces richesses quand ils battirent le peuple de Dieu et qu'ils prirent leur coffre sacré, c'est encore un grand miracle ; car les Philistins étaient aussi brigands que les Juifs ; et de plus, le coffre sacré juif appartenait à leurs vainqueurs.

(*s*) Il ne faut pas s'étonner que Mosé ou Moïse installe son frère et le consacre, et qu'il sanctifie toutes ces cérémonies communes à toutes les nations, car il n'y avait guère alors que l'Inde, et la Chine inconnue, qui ne sacrifiassent point des animaux à la Divinité. Toutes les cérémonies des autres peuples se ressemblaient pour le fond : les prêtres se couvraient de sang ; ils fesaient l'office de bouchers, et ils

Dieu parla encore à Mosé; et dit : Va déclarer aux enfans d'Israël, que voici de tous les animaux de la terre ceux qu'ils pourront manger..... Le lièvre est impur quoiqu'il rumine, parce qu'il n'a pas le pied fendu. Le cochon est aussi impur, parce qu'ayant le pied fendu il ne rumine pas. Vous ne mangerez ni aigle, ni griffon, ni vautour, ni chat-huant, ni milan, ni cormoran, ni onocrotal; ce qui vole et marche sur quatre pieds vous sera en abomination..... vous ne mangerez point de sauterelles (*t*).

prenaient pour eux la meilleure partie des bêtes immolées. Calmet dit sur cet article, que la consécration du grand-prêtre des Romains se fesait avec des cérémonies plus extraordinaires. Ce pontife, *couvert d'un habit tout de soie, était conduit dans un souterrain*, où il *recevait tout le sang d'un taureau par des trous faits à des planches, etc.*, et il cite sur cela des vers de Prudence. Calmet prend ici la cérémonie du taurobole pour la consécration du *Pontifex Maximus*. Jamais aucun prêtre, chez les Romains, ne porta un habit de soie: la soie ne commença à être un peu connue que sur la fin de l'empire d'Auguste.

(*t*) Les Égyptiens furent, dit-on, les premiers qui firent cette distinction des animaux purs et des impurs, soit par principe de santé, soit par économie, soit par superstition. Le cochon était impur chez eux, non pas parce qu'il ne rumine point, mais parce qu'il est souvent attaqué d'une espèce de lèpre, et que l'on crut qu'il était la première cause de la peste à laquelle l'Égypte est si sujette.

Le lièvre fut regardé comme impur chez les Juifs: ils se trompèrent en croyant qu'il rumine, et en prenant le mouvement de ses lèvres pour l'action de ruminer.

La loi déclare abominable ce qui marche sur quatre pattes et qui vole; il faut entendre que s'il y avait de tels animaux, ils seraient déclarés impurs : car nous ne connaissons point de telles bêtes. Il n'y en a jamais eu que dans l'invention des peintres et des sculpteurs qui ont représenté des hiéroglyphes.

On ne sait pas pourquoi la sauterelle est déclarée impure, puisque saint Jean-Baptiste s'en nourrissait dans le désert.

Le texte parle encore de beaucoup d'animaux qu'on ne connaît point, comme du griffon, de l'ixion, qui sont des animaux fabuleux.

LÉVITIQUE.

Dieu parla encore à Mosé et à Aaron, disant : Tout homme dont la peau et la chair auront changé de couleur, avec des pustules comme luisantes, sera amené devant Aaron le prêtre, ou à quelqu'un de ses enfans, lequel, quand il aura vu la lèpre sur la peau, et les poils devenus blancs, et les marques de la lèpre plus enfoncées que le reste de la chair, il jugera que c'est la lèpre (*a*).

Dieu parla encore à Mosé et à Aaron, disant : Quand vous serez en Canaan, s'il se trouve un bâtiment infecté de lèpre, le maître de la maison en avertira le prêtre..... si la lèpre persévère et si la maison est impure, elle sera détruite aussitôt, et on en jettera les

(*a*) Il y a plus de trente maladies de la peau, et le nom de lèpre est un nom général : depuis la simple gratelle jusqu'au cancer, toutes ces maladies prennent des noms différens. Les critiques ont trouvé étrange qu'on envoyât les lépreux aux prêtres, au lieu de les envoyer aux médecins : ce qui fait voir, disent-ils, qu'il n'y avait point de médecins dans un pays aride, et dans un climat malsain qui produit tant de maladies. Les Juifs surtout devaient être infectés de diverses sortes de lèpres dans des déserts de sables où l'on ne trouvait que quelques puits d'une eau bitumineuse et nitreuse, qui augmentait encore ces maladies dégoûtantes. Dom Calmet, dans sa dissertation sur la lèpre, prétend que ces maladies sont causées par *de petits vers qui se glissent entre cuir et chair*. Calmet n'était pas médecin; les œufs des vers dont la terre est pleine, se mettent quelquefois dans les ulcères de la chair, mais ils n'en sont pas la cause.... Nous avons eu plusieurs charlatans qui ont fait accroire que toutes les maladies étaient causées par des vers, et que chaque espèce d'animaux étant dévorée par une autre espèce, on pouvait faire manger les vers de l'apoplexie et de l'épilepsie par des vers anti-apoplectiques et anti-épileptiques. Que de charlatans de toute espèce ! et que n'a-t-on pas inventé pour tromper les hommes, et pour se rendre maître de leurs corps et de leurs ames !

pierres, les bois, et toute la poussière hors de la ville dans un endroit immonde (*b*).

(*b*) Il faut pardonner à un peuple aussi grossier et aussi ignorant que le peuple Juif, cette imagination de la lèpre des maisons. Il n'y a point de muraille qui ne change de couleur, et dans laquelle il ne se loge quelques petits insectes. On voit même dans nos villes plusieurs de ces murs noircis, et remplis de ces animaux presque imperceptibles, comme le sont presque tous nos fromages au bout d'un certain temps : car les œufs de tous ces petits animaux innombrables sont portés par le vent, éclosent ensuite dans toutes les viandes, dans les fruits, dans l'écorce des arbres, dans les feuilles, dans les sables, dans les pierres, dans les cailloux. Rien ne serait plus ridicule que de couper ces arbres, et d'abattre ces maisons, parce que ces petits animaux microscopiques, qui vivent très-peu de temps, s'y sont cachés. Ce n'est point d'ailleurs dans les pays chauds que les murailles se couvrent quelquefois d'une moisissure à laquelle des insectes innombrables s'attachent; c'est dans nos pays humides qu'une mousse imperceptibles croît sur les vieilles murailles, et sert de logement et d'aliment à des insectes, lesquels d'ailleurs ne sont nullement dangereux.

L'idée de dom Calmet que l'espèce de lèpre la plus maligne était la vérole, et que Job en était attaqué, est encore plus insoutenable : la vérole était incontestablement une maladie particulière aux îles de l'Amérique si longt-temps inconnues. Le professeur Astruc l'a démontré.

C'est une chose plaisante de voir Calmet donner la torture à quelques anciens auteurs, pour leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit; il va jusqu'à vouloir trouver la *vérole* dans ces vers de Juvénal:

. . . . . Sed podice levi
Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ.

(Sat. 2, v. 12.)

Il ne voit pas que ces vers ne signifient autre chose qu'une opération faite par un médecin à un infâme débauché, dont l'anus avait contracté des équimoses par les efforts d'un autre libertin, qui avait blessé ce misérable en commettant le péché contre nature; ce qui n'a pas plus de rapport à la vérole qu'un cor au pied. Il tord un passage de la trente-septième ode d'Horace,

Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum

(Liv. 1, od. 37, v. 9.)

Horace peint ici Cléopâtre accompagnée de ses eunuques, et ne pré-

Si quelqu'un des enfans d'Israël veut prendre à la chasse quelque oiseau dont il est permis de manger, qu'il en répande tout le sang, car l'ame de toute chair est dans le sang; c'est pourquoi vous ne mangerez le sang d'aucun animal, parce que l'ame de toute chair est dans le sang; et quiconque en mangera sera puni de mort (*c*).

tend point du tout que cette reine et ses eunuques eussent la vérole. César et Antoine, aussi débauchés qu'elle, n'en furent jamais soupçonnés.

(*c*) Les critiques disent qu'il est impossible d'obéir à cette loi. En effet, quelque soin qu'on prenne de saigner un animal, il reste nécessairement une grande partie de son sang dans les petits vaisseaux, laquelle n'a plus la force de passer par les valvules, et qui, ne circulant plus, reste dans toutes les petites veines.

Une remarque plus importante est, que l'ame est toujours prise dans le *Pentateuque* pour la vie; tout animal qui perd tout ce qu'il peut perdre de son sang est mort. D'ailleurs l'ame de tous les animaux, et même celle de l'homme étant toujours mise à la place de la vie, cela semble justifier le système audacieux de l'évêque Warburton, que l'immortalité de l'ame était absolument inconnue aux premiers Juifs. Si ce système était vrai, ce serait une nouvelle preuve de la grossièreté de ce peuple. Car toutes les nations puissantes dont il était entouré, Egyptiens, Syriens, Chaldéens, Persans, Grecs, poussaient la créance de l'immortalité de l'ame jusqu'à la superstition. Ils admettaient tous des récompenses et des peines après la mort, comme nous l'avons dit. C'est le plus beau et le plus utile dogme de tous les législateurs. Il est difficile de rendre raison pourquoi les lois portées dans l'*Exode*, dans le *Lévitique*, dans le *Deutéronome*, ne parlent jamais de ce dogme terrible, qui seul peut mettre un frein aux crimes secrets. C'est surtout cette ignorance de l'immortalité de l'ame, qui a fait croire à quelques critiques que les Juifs n'avaient jamais rien su de la théologie égyptienne, et qu'ils n'en avaient vu que quelques cérémonies dans la basse Égypte orientale, vers le mont Cassius, et vers le lac Sirbon : que ces Juifs n'était originairement que des voleurs arabes, qui, ayant été chassés, allèrent s'emparer avec le temps d'une partie de la Palestine, et composèrent ensuite leur histoire comme toute histoire ancienne a été composée, c'est-à-dire très-tard, et avec des fictions tantôt ridicules, tantôt atroces. Nous insistons sur cette idée, parce qu'elle est malheureusement très-répandue; et que de très-savans hommes, abusant de leur science et de leur

Les enfans d'Israël ne sacrifieront plus d'hosties aux velus avec lesquels ils ont forniqué (*d*).

esprit, ont rendu cette idée trop vraisemblable à ceux qui ne sont pas éclairés par la grâce. Cette opinion de tant de savans sur le malheureux peuple juif est trop dangereuse à la religion chrétienne pour que nous ne la réfutions pas. Ils disent que le christianisme et le mahométisme étant fondés sur le judaïsme, sont les enfans superstitieux d'un père plus superstitieux encore; que Dieu, le créateur et le père de tous les hommes, n'a pu se communiquer familièrement à une horde d'Arabes voleurs, et abandonner si long-temps le reste du genre humain; ils croient que c'est offenser Dieu de penser qu'il parla continuellement à des Juifs, et qu'il fit un pacte avec eux. Nous renvoyons ces incrédules aux preuves convaincantes que nous ont données tous les pères; et parmi les modernes aux écrits des Sherlock, des Abadie, des Jaquelot, des Houteville.

(*d*) C'est ici un des passages de la sainte Écriture les plus délicats à commenter. On entend par les velus les boucs auxquels on sacrifiait dans la nome de Mendès en Égypte. On ne doute pas que plusieurs Égyptiennes n'aient adoré le bouc de Mendès : et n'aient poussé leur infamie superstitieuse jusqu'à soumettre leurs corps à des boucs, tandis que les hommes commettaient le péché d'impureté avec les chèvres. Cette dépravation a été fort commune dans les pays chauds, où les troupeaux de chèvres sont gardés par de jeunes gens, ou par de jeunes filles. Toute l'antiquité a cru que ces conjonctions abominables produisirent les satyres, les égipans, les faunes. Saint Jérôme n'en doute pas; et on ne tarit point sur des histoires de satyres. Il n'est pas impossible qu'un homme avec une chèvre, et une femme avec un bouc, aient produit des monstres qui n'auront point eu de postérité. On peut révoquer en doute l'histoire du minotaure de Pasiphaé, et toutes les fables semblables : mais on ne peut douter de la copulation de quelques femmes juives avec des bêtes. Le Lévitique en parle plus d'une fois, et défend ce crime sous peine de mort.

On a cru que l'antique adoration du bouc de Mendès fut la première origine que nous appelons encore chez nous le sabat des sorciers. Les malheureux infatués de cette horreur se mettaient à genoux vis-à-vis un bouc dans leurs assemblées, et le baisait au derrière; et la nouvelle initiée, qui se donnait au diable, se soumettait à la lasciveté de ce puant animal, qui rarement daignait condescendre aux désirs de la femme. Ces infamies n'ont jamais été commises que par les personnes plus grossières de la lie du peuple; et dans tous les procès de sortilége on ne voit que bien rarement le nom d'un homme un peu qualifié.

Si vous ne m'écoutez point, si vous n'exécutez pas mes ordres..... voici ce que je vous ferai (chap. 26, v. 14 et suiv.). Je vous affligerai de pauvreté: je vous donnerai des fluxions cuisantes sur les yeux..... Si après cela vous ne m'obéissez pas, je vous châtierai sept fois davantage; je briserai votre dureté superbe; la terre ne vous produira plus de grain, vos arbres de fruits; le ciel d'en haut sera de fer, et la terre d'airain (v. 19). Si vous marchez encore contre moi, et si vous ne voulez pas m'écouter, je multiplierai vos plaies sept fois davantage; j'enverrai contre vous des bêtes qui vous mangeront, vous et vos troupeaux. Si après cela vous ne recevez point ma discipline, et si vous marchez encore contre moi, je marcherai aussi contre vous, et je vous frapperai sept fois davantage; je ferai venir sur vous l'épée qui vengera mon pacte..... Je vous enverrai la peste..... dix femmes cuiront du pain dans le même four..... Et si après cela vous ne m'écoutez point encore, et si vous marchez contre moi, je marcherai encore contre vous, et je vous châtierai par sept plaies de sorte que vous mangerez vos fils et vos filles (*e*).

Le *Lévitique* dit expressément que la bestialité était fort commune dans le pays de Canaan.

Il n'y a guère de tribunaux en Europe qui n'aient condamné au feu des misérables convaincus ou accusés de cette turpitude : elle existe; mais elle est très-rare en Europe. On a beaucoup agité la question, si la peine du feu n'est pas aujourd'hui trop barbare pour de jeunes paysans, qui seuls sont coupables de cette infamie, et qui ne diffèrent guère des animaux avec lesquels ils s'accouplent.

(*e*) Des menaces à peu près semblables se trouvent dans le *Deutéronome*, au chapitre XXVIII. Sur quoi les critiques remarquent toujours que jamais on ne parle aux Juifs de peines et de récompenses dans une autre vie. Ils mangeront dans celle-ci leurs enfans. Cette menace est terrible; et c'est la plus grande que des législateurs ignorant le dogme de l'immortalité de l'ame, et n'ayant aucune idée saine de l'ame, purent imaginer alors.

Ce ne fut que vers le temps où Jésus-Christ vint au monde que ce

Tout ce qui aura été offert par consécration de l'homme au Seigneur ne se rachetera point, mais mourra de mort (*f*).

NOMBRES.

Le Seigneur parla à Mosé, disant : Ordonne aux enfans d'Israël de jeter hors du camp tout lépreux et ceux qui ont la gonorrhée, et quiconque aura assisté à l'enterrement d'un mort, soit homme, soit femme; afin qu'il ne souille point le lieu où il demeure avec vous.....

Le Seigneur parla encore à Mosé, disant : Lorsqu'une femme méprisant son mari aura couché avec un autre, et que son mari n'aura pu la surprendre, et

que ce grand dogme des ames immortelles fut connu des Juifs. Encore l'école entière des saducéens le niait absolument. Les critiques osent ajouter à cette réflexion, qu'ils ne reconnaissent pas la majesté divine dans les discours qu'on lui fait tenir. Mais qui de nous peut savoir quel est le langage de Dieu ? C'est à nous de révérer ce que les livres saints mettent dans sa bouche : ce langage, quel qu'il soit, ne peut avoir rien de proportionné au nôtre, et toute la suite nous convaincra de cette vérité.

(*f*) C'est ici le fameux passage sur lequel tant de savans se sont exercés. C'est de là qu'ils ont conclu que les Juifs immolaient des hommes à leur Dieu, comme ont fait tant d'autres nations dans leurs dangers et dans leurs calamités. Ils se fondent sur ces paroles, et sur le texte de Jephté, comme nous le verrons en son lieu. Les Juifs appelaient cette consécration le dévouement, l'anathème. Ainsi nous verrons qu'Acan fut dévoué avec toute sa famille et son bétail. Les pères pouvaient dévouer leurs enfans. Tout cela s'expliquera dans la suite.

On a passé dans le Lévitique tout ce qui ne regarde que les cérémonies; et on s'est attaché principalement à l'historique : c'est ainsi qu'on en usera dans tout le reste de cet ouvrage, excepté quand ce qui est rite, prétexte, cérémonie, tient à l'histoire et à la connaissance des mœurs.

que des témoins ne pourront la convaincre d'adultère, on la menera devant le prêtre.... Et il prendra de l'eau sainte dans une cruche de terre, et de la terre du pavé du tabernacle, et il adjurera la femme, en lui disant : Si tu n'as pas couché avec un étranger, et si tu n'es pas pollue, cette eau amère ne te nuira pas; mais si tu as couché avec un autre que ton mari, et si tu es pollue, sois un exemple au peuple; que Dieu te maudisse, qu'il fasse pourir ta cuisse, que ton ventre enfle et qu'il crève (*a*).

Le Seigneur parla à Mosé disant : Parle aux enfans d'Israël, disant : lorsqu'un homme ou une femme au-

(*a*) Il semble d'abord qu'on ne devrait pas être chassé du camp pour avoir aidé à ensevelir un mort, ce qui était une très-bonne action.

La gonorrhée n'est point une maladie contagieuse qui puisse se gagner, c'est un écoulement involontaire de semence causé par le relâchement des muscles de la verge et par quelques âcretés dans les prostates; c'est à peu près ce qu'on nomme fleurs blanches dans les femmes : cette maladie se guérit par un bon médecin. L'auteur de ces remarques en a guéri plusieurs sans les séquestrer de la société civile. De l'oseille, de la scolopendre et de l'ortie blanche suffisent quelquefois contre cette maladie dans les hommes et dans les femmes. Il y a une autre sorte de gonorrhée virulente, qui se nomme la chaudep...., et que l'on guérit sûrement par des injections, par la saignée, par un opiat de savon et de mercure doux : cette maladie n'était point connue dans notre continent avant la fin de notre quinzième siècle : on sait assez qu'elle est contagieuse par l'accouplement, et que si elle est négligée elle est suivie immanquablement de la v......

L'eau amère de jalousie qu'on fesait boire aux femmes accusées d'adultère, est probablement le premier exemple qui nous reste de ces épreuves pratiquées par toute la terre; elles ont été variées en bien des manières, et fort usitées dans les temps d'ignorance. Philon et l'historien Josèphe nous assurent que l'épreuve des eaux amères était en usage dans leur temps. Les livres saints ne nomment personne à qui on ait fait boire de ces eaux; mais le protévangile de saint Jacques, qui est lu dans quelques églises d'Orient, tout apocryphe qu'il est, dit, au chapitre XVI, que le grand-prêtre fit boire des eaux de jalousie à saint Joseph et à la vierge Marie : ils en burent l'un et l'autre, et furent déclarés également innocens.

ront fait vœu de se sanctifier, et de se consacrer au Seigneur particulièrement, ils ne boiront ni vin ni vinaigre, et ne mangeront point de raisin; le rasoir ne passera point sur leur tête pendant tout le temps de leur vœu, et ils seront saints pendant que leur chevelure croîtra; ils auront soin de ne se point rendre impurs, et de ne se point souiller en assistant à des funérailles, fussent celles de leur père, ou mère, ou frère, ou sœur....

Le Seigneur parla encore à Mosé, disant : Faites deux trompettes d'argent ductile, afin que vous puissiez convoquer la multitude quand il faudra décamper... Les premiers qui décampèrent furent les enfans de Juda, distingués par troupes..... Alors Mosé dit à Obab, frère de Séphora sa femme : viens avec nous, nous te ferons du bien.... ne nous abandonne pas; car tu connais tous les endroits de ce désert; tu nous diras où nous devons camper, et tu nous serviras de guide; et lorsque tu seras arrivé avec nous, nous te donnerons la meilleure part de ce que Dieu nous aura attribué (*b*).

(*b*) Les nazaréens semblent la première origine des vœux, du moins parmi nous : ils font vœu de mener une vie particulière, de ne boire ni vin ni vinaigre. Le peu de vinaigre qu'on jetait dans l'eau était la boisson du petit peuple et du soldat dans l'antiquité : il faut observer que les mères vouaient leurs enfans au nazaréat, et qu'au lieu que nos moines se tondent, ceux-là étalaient leur chevelure : on fesait aussi quelquefois d'autres vœux, comme de ne point boire de vin, et de ne rien manger à l'huile pendant quelque temps. Les savans disent que le mot syriaque *secar* signifie du vin, et Calmet dit qu'il signifie du sucre. Il est fort douteux que les Juifs dans le désert eussent du sucre, qui vient des Indes.

Quelques troupes distinguées dans les maisons des rois ont des trompettes d'argent; et puisqu'il est dit que le tabernacle qu'on portait sur un char dans le désert, avait pour plus de deux millions d'ornemens, il ne faut pas s'étonner que les trompettes fussent d'argent. Les interprètes disent que c'était de l'argent battu; il est plus croyable qu'on les jetait au moule; et il est plus difficile qu'on ne pense de faire de bonnes trompettes.

Or une grande populace, qui était venue avec les Hébreux, demanda avec eux à manger de la viande.... Et un vent s'étant élevé par le Seigneur, apporta des cailles de la mer Rouge dans le camp... Mais la chair de ces cailles (chap. II) étant encore entre leurs dents, la fureur du Seigneur s'alluma contre le peuple; et il le frappa d'une très-grande plaie; et on appela ce lieu le sépulcre des murmures ou de concupiscence (*c*).

En ce temps Marie et Aaron parlèrent contre Mosé... Aussitôt le Seigneur descendit dans la colonne de nuée; il se mit à la porte du tabernacle, et il dit à Aaron et à Marie: s'il y a entre vous un prophète je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe; mais il n'en est pas ainsi de Mosé mon serviteur; car je lui parle de bouche à bouche; il me voit clairement, sans énigme et sans figure: pourquoi donc avez-vous mal parlé de mon serviteur Mosé? Ayant dit cela il s'en alla en colère. La nuée, qui était sur le tabernacle, se retira (chap. 12, v. 10), et Marie fut couverte de lèpre (*d*).

Et Aaron la voyant lépreuse, dit à Mosé son frère: Je te prie, ne nous punis pas du péché que nous avons

(*c*) Les critiques nous disent qu'il n'est pas étrange que des malheureux n'ayant pour nourriture que la rosée nommée manne, aient demandé à manger, et qu'il paraîtrait cruel de les faire mourir pour cette faute, et pour avoir mangé des cailles que Dieu même leur envoya. Apparemment qu'ils en mangèrent trop; ce qui arrive presque toujours après un long jeûne.

(*d*) Le texte dit que la femme de Mosé était Éthiopienne; l'histoire ancienne de Mosé, dont nous avons déjà parlé, dit qu'il avait épousé la reine d'Éthiopie; mais que, loin que cette reine le suivit dans cet horrible désert où il erra quarante ans, elle le chassa de ses états. L'Écriture dit que Mosé avait épousé Séphora la Madianite, fille de Jéthro. Il se peut qu'il ait eu plusieurs femmes comme tous les autres patriarches; et il est naturel que Marie se soit brouillée avec cette Éthiopienne.

Le Seigneur venge Mosé des injures de Marie et d'Aaron. Mais Marie est seule punie, et Aaron ne l'est jamais.

commis follement, et que Marie ne meure pas : car la lèpre lui a déjà mangé la moitié du corps..... Marie fut donc jetée hors du camp (chap. 12, v. 15) pendant sept jours (*e*).

Et Mosé envoya du désert de Pharan douze hommes pour considérer la terre de Canaan.... Et ces hommes montèrent du côté du midi, et vinrent à Hébron, qui a été bâti sept ans avant Tanis, ville d'Égypte (*f*).

Et s'étant avancés, ils coupèrent une branche avec son raisin, que deux hommes portèrent sur une voiture, avec des grenades et des figures (*g*). D'autres, qui avaient été dans ce pays, dirent : La terre que nous avons parcourue dévore ses habitans, et ils sont d'une grandeur démesurée; ce sont des monstres de la race des géans, devant qui nous ne paraissons que comme des sauterelles. Et ils se dirent l'un à l'autre : Etablissons-nous un autre chef, et retournons en Égypte (*h*).

(*e*) Cette espèce de lèpre était donc un cancer; car la lèpre, qui n'est qu'une forte gale, ne détruit pas les chairs en si peu de temps.

Dieu déclare ici qu'il parle toujours bouche à bouche à Mosé : cela semble contraire à ce qui est dit ailleurs, que Dieu ne lui permit de le voir que par derrière. Marie dit aussi que Dieu lui a parlé tout comme à son frère : on concilie ces contradictions apparentes aisément.

(*f*) On ne peut guère excuser la méprise des copistes, qui sans doute ont pris ici le nord pour le midi. On va droit au nord du désert de Sin à celui de Pharan, de Pharan à Cadés-Barné, à Azéroth, de ces déserts à celui de Bersabé au pays de Canaan.

(*g*) Plusieurs interprètes disent que ces espions n'apportèrent qu'un seul raisin; mais on peut entendre que cette branche portée par deux hommes, était chargée de plusieurs grappes. Dom Calmet cite des moines qui ont vu dans la Palestine des raisins si prodigieux, que deux hommes n'en auraient pu porter un seul; ainsi un raisin aurait donné un quartaut de vin comme dans la Jérusalem céleste; mais les raisins de ce pays-là ne sont pas si gros aujourd'hui.

(*h*) Ces deux rapports des espions juifs sont entièrement contradic-

Et Dieu dit à Mosé : Aucun des Israélites ne verra la terre que j'ai promis par serment de donner à leurs pères ; mais pour Caleb mon serviteur, je le ferai entrer dans ce pays dont il a fait le tour ; et sa semence le possédera : mais parce que les Amalécites et les Cananéens habitent dans les vallées, ne montez pas par les montagnes, et retournez-vous-en tous dans les déserts vers la mer Rouge.... Vous n'entrerez point dans le pays dans lequel j'ai juré de vous faire entrer, excepté Caleb fils de Séphoné, et Josué fils de Nun.... Et les Cananéens et les Amalécites, qui habitaient sur les montagnes, descendirent contre eux, les battirent et les poursuivirent jusqu'à Orma (*i*).

toires. On demande d'ailleurs comment ces géans si redoutables laissèrent prendre et emporter leurs raisins, leurs grenades et leurs figues par des étrangers qui ne leur venaient pas à la einture. Ceux qui virent ces géans ne virent pas apparemment les gros raisins ; et s'ils voulurent choisir un autre chef que Mosé, ils ne firent que ce que font encore aujourd'hui tous les Arabes et les Maures de Tunis, d'Alger et de Tripoli, qui déposent leurs chefs, et qui souvent les tuent quand ils en sont mécontens. Mais on est surpris que des gens qui voyaient tous les jours Dieu même parler à Mosé, et qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, pussent imaginer de déposer ce même Mosé déclaré si souvent le ministre de Dieu, et qui était armé de toute sa puissance. On peut bien conspirer contre un chef à qui on espère de succéder ; mais personne ne pouvait se flatter d'obtenir de Dieu les mêmes faveurs qu'il avait faites à Mosé son représentant. Les mœurs de ce temps-là sont bien différentes des mœurs modernes : on le voit à chaque ligne.

(*i*) Nous voyons qu'il était ordinaire chez les anciens que les dieux fissent serment comme les hommes. Il y en a des exemples dans tous les poëtes héroïques. Les critiques ne peuvent concilier ce que Dieu dit ici, que les Cananéens et les Amalécites habitent les vallées, avec ce qui est le moment d'après, qu'ils descendirent des montagnes. La chose cependant est très-possible. Mais ils trouvent Mosé aussi mauvais général que mauvais législateur : car, disent-ils, en supposant que Mosé fût à la tête de six cent mille combattans, il devait s'emparer de tout le pays en se montrant ; il avait assez de monde pour se saisir de tous les défilés : et il se laisse battre en rase campagne par une poignée d'Amalécites ; il ne fait plus ensuite qu'errer pendant quarante

Or un homme ayant ramassé du bois un jour de sabbat..... Dieu dit à Mosé : Que cet homme meure et soit lapidé (chap. 15. v. 35). On le mena hors du camp; il fut lapidé, et il mourut comme l'avait ordonné le Seigneur..... Le Seigneur parla aussi à Mosé, et lui dit: Parle aux enfans d'Israël (chap. 15. v. 38); dis-leur de faire des franges aux coins de leurs manteaux, et d'y mettre des rubans couleur d'hyacinthe (*k*).

ans, aller de désert en désert, et revenir sur ses pas, sans aucun projet de campagne. Ils ne reçoivent point pour excuse les décrets de Dieu; ils disent qu'il est trop aisé de supposer qu'on n'a été battu que pour avoir offensé Dieu; ils ajoutent que quand on est errant pendant quarante ans sans avoir pu prendre une seule ville, ce ne peut-être que par sa faute : et après avoir regardé Mosé comme un homme très-mal entendu dans son métier, ils persistent à dire que toute cette histoire ne peut être qu'une fable encore plus mal inventée. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes leurs objections auxquelles nous avons déjà répondu. Il se peut que Mosé, à l'âge de cent ans, ait été un très-mauvais capitaine et un législateur ignorant; mais s'il obéissait à Dieu, nous devons le respecter.

(*k*) S'il était permis de juger des lois du Seigneur par les lois de nos peuples policés, on trouverait peut-être un peu de dureté à faire périr un homme pour avoir ramassé un peu de bois dont il avait probablement besoin pour faire bouillir le lait de ses enfans, ou pour préparer le dîner de sa famille; il n'est pas dit que cet homme ramassa un fagot en dérision de la loi. Ce n'est pas à nous à interroger Dieu, et à lui demander pourquoi il fait Aaron grand pontife immédiatement après qu'il a jeté le veau d'or en fonte, et qu'il l'a fait adorer; et pourquoi il condamne à mort un homme qui n'a commis d'autre crime que de ramasser un fagot pour son usage. Dieu fait miséricorde à qui il lui plaît.

Plusieurs incrédules soupçonnent que ce livre fut écrit par Samuel; et on sait que Samuel fut un homme dur : c'est le sentiment du grand Newton. Mais quelque respect que nous ayons pour Newton, nous respectons encore plus l'église.

Les critiques sont révoltés de voir un article de franges et de rubans joint immédiatement à une condamnation à mort. Cela leur paraît incohérent; ils ne croient pas qu'un peuple qui manquait de tout, et dont Dieu fut obligé de conserver les habits par miracle, ait mis des franges et des rubans à ses robes dans le désert. Mais si Dieu conserva leurs habits par miracle pendant quarante ans, il put aussi leur

En ce temps-là (chap. 16. v. 1) Coré fils d'Isaac, Dathan et Abiron fils d'Eliab, et Hon fils de Phélet, s'élevèrent contre Mosé et Aaron avec deux cent cinquante des principaux de la synagogue, et s'étant présentés devant Mosé, ils lui dirent : Qu'il vous suffise que ce peuple est un peuple de saints, et que le Seigneur est dans eux ; pourquoi vous élevez-vous sur le peuple de Dieu ? Ce que Mosé ayant entendu, il tomba par terre ; puis il dit à Coré et à toute sa troupe : Demain Dieu fera connaître ceux qui sont à lui..... que chacun prenne son encensoir, toi Coré et tous tes adhérens, et demain mettez du feu sur vos encensoirs devant le Seigneur ; et celui qu'il aura choisi sera saint : vous êtes trop insolens, enfans de Lévi.

Mosé étant donc extrêmement en colère..... dit à Coré : Présente-toi demain avec toute ta troupe d'un côté, et Aaron se présentera de l'autre (*l*).

donner des franges par miracle et surtout empêcher que six cent mille combattans de son peuple ne fussent battus par une troupe d'Amalécites.

(*l*) Si l'on en croit les savans hardis dont nous avons déjà tant parlé, cette histoire de Coré, Dathan et Abiron, fut écrite après le retour des Juifs de la captivité de Babylone, lorsqu'on se disputait dans Jérusalem la place de grand-prêtre avec plus de fureur que n'en ont jamais déployé les anti-papes. Les frères alors tuaient leurs frères pour parvenir au souverain pontificat ; et il n'y eut jamais plus de troubles chez les Juifs que quand ils furent gouvernés par leurs pontifes avant et après les conquêtes d'Alexandre.

On suppose donc qu'alors quelque Juif, pour rendre le sacerdoce plus vénérable, écrivit cette histoire, qui ne tient point au reste du Pentateuque, et l'inséra dans le Canon. Nous croyons que c'est une conjecture hasardée. D'autres la rejettent absolument, comme incompatible avec l'éloge qu'on donne à Mosé dans le *Pentateuque* d'avoir été le plus doux des hommes.

Il n'est pas surprenant, disent-ils, que Coré, arrière-petit-fils du patriarche Lévi, Dathan, Abiron et Hon, descendans de Ruben, fussent mécontens de la supériorité que Mosé affectait sur eux, puisque Aaron son frère, et Marie sa sœur, avaient montré les mêmes sentimens.

Prenez chacun vos encensoirs, mettez-y de l'encens, présentez à Dieu vos encensoirs; et qu'Aaron tienne

Les deux cent cinquante Juifs qui étaient de leur parti étaient les premiers de la nation; c'etait un schisme dans toutes les formes. Ces savans prétendent que le terme de synagogue, dont l'auteur sacré se sert ici, prouve que ce livre fut fait dans le temps de la synagogue, et non pas dans le désert où il n'y avait point de synagogue. Ils disent que ce mot a échappé au faussaire qui a mis cet ouvrage sous le nom de Mosé lui-même, et qui s'est trahi par cette inadvertance.

Ils croient voir tant de cruautés et tant de prodiges dans cette aventure, qu'ils la regardent comme une fiction; ils ne parlent qu'avec horreur de quatorze mille sept cents hommes mourrans par le feu du ciel, et de deux cent cinquante chefs du peuple engloutis dans la terre.

Toland et Woolston ont la hardiesse de traiter ce châtiment divin de roman diabolique.

Quelques commentateurs ont cru, en lisant le mot *infernum*, qui est dans la *Vulgate* pour la fosse, qu'il signifiait l'enfer, tel que nous l'admettons, enfer que les Juifs ne connaissaient pas. Ces mots, *descenderunt vivi in infernum* (chap. 16, v. 33), signifient qu'ils descendirent vivans dans le souterrain; c'est ce que nous avons déjà remarqué. Cette équivoque, qui n'est que dans la *Vulgate*, a occasioné bien des méprises. Les commentateurs ont pris souvent *infernum* la fosse, la sépulture, pour l'enfer; et *lucifer*, l'étoile du matin pour le diable.

Cette histoire a révolté plusieurs Juifs, au point qu'un d'eux écrivit l'origine de la querelle entre Mosé et ses adversaires pour la rendre odieuse et ridicule. C'est le seul ouvrage de plaisanterie qui nous soit venu des anciens Juifs. On ne sait pas dans quel temps il fut écrit. Il est intitulé *Livre des choses omises par Mosé*. On l'imprima à Venise en hébreu sous le titre de *Maynshioth*, sur la fin du quinzième siècle. Le savant Gilbert Gaumin le traduisit en latin; et Albert Fabricius l'inséra dans sa collection en 1714. En voici la traduction en notre langue : « Le commencement de la querelle vint par » une veuve; elle n'avait qu'une brebis qu'elle voulut tondre. Aaron » vint et emporta la laine, en disant qu'elle lui appartenait par la » loi, dans laquelle il est écrit : Tu donneras à Dieu les prémices de » la laine de ton troupeau. La veuve alla implorer Coré avec des » larmes et des gémissemens. Coré alla vers Aaron, mais il ne put le » fléchir; alors prenant pitié de la veuve, il lui donna quatre pièces » d'argent, et s'en retourna fort en colère. Quelque temps après, la » même brebis mit bas son premier agneau; dès qu'Aaron le sut, » il courut chez la femme, prit l'agneau et l'emporta. La pauvre

aussi son encensoir. Ce que Coré et sa troupe ayant fait en présence de Mosé et d'Aaron, la gloire du Seigneur apparut à tous. Et le Seigneur parla à Mosé et à Aaron, et leur dit : Séparez-vous de leur assemblée, afin que je les détruise tout-à-coup. Mosé s'étant levé s'avança vers Dathan et Abiron, suivi des anciens d'Israël. Il dit au peuple : Retirez-vous des tentes de ces impies..... vous allez reconnaître que c'est Dieu qui m'a envoyé pour faire tout ce que vous voyez : si ces hommes meurent d'une mort ordinaire, et de quelque plaie dont les autres hommes sont frappés, Dieu ne m'a pas envoyé; mais si le Seigneur fait une chose nouvelle, si la terre s'entr'ouvrant les engloutit et tout ce

» veuve alla encore pleurer chez Coré; celui-ci conjura Aaron une » seconde fois de rendre à la veuve son seul bien. Je ne le puis, ré- » pondit le prêtre Aaron, car il est écrit : Tout mâle premier-né du » troupeau sera offert au Seigneur. Il retint l'agneau pour lui, et » Coré le quitta furieux. La femme désespérée tua la brebis; Aaron » vint sur-le-champ, et prit pour lui l'épaule, le cou et le ventre. » Coré retourna vers Aaron, et lui fit de nouveaux reproches; il est » écrit, répondit le pontife : Tu donneras l'épaule, le cou et le ventre » au prêtre. La veuve, poussée à bout, jura et dit : Que ma brebis » soit anathème. Aaron l'ayant su, prit la brebis entière pour lui, » en disant : il est écrit : Tout anathème dans Israël t'appartiendra. » L'auteur dit ensuite que Coré, Dathan et Abiron formèrent un parti considérable contre Aaron, mais qu'ils ne furent pas les plus forts, et que quatorze mille des leurs périrent dans une bataille.

On a conjecturé que cette satire juive, la seule qui nous soit parvenue, fut écrite lorsque le grand-prêtre Jean disputant la tiare à son frère Jésu, le tua dans le temple même, du temps du roi Artaxercès. Nous n'entrons point dans cette vaine dispute; nous devons rejeter tout ce qui n'est pas contenu dans les livres saints dont nous commentons avec respect les principaux endroits, sans oser en approfondir le sens. Nous dirons seulement que de tout temps il y eut des esprits hardis qui se piquèrent d'être au-dessus des préjugés du vulgaire; il y en a beaucoup aujourd'hui à Rom , à Constantinople, à Londres, dans Amsterdam, dans Paris, dans Pékin; mais ils ne forment point de factions, et par là ils ne sont pas dangereux. Or le parti de Dathan, Coré et Abiron, paraît avoir été une faction considérable réprimée par ceux qui avaient le pouvoir en main.

qui leur appartient, et qu'ils descendent dans la fosse tout vivans, vous saurez qu'ils ont blasphémé le Seigneur. Et dès qu'il eut cessé de parler, la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds, et ouvrant la gueule elle les dévora avec toute leur substance.

Et ils descendirent tout vivans dans la fosse couverte de terre, et ils périrent du milieu du peuple; et tout Israël, qui était là en cercle, s'enfuit aux cris des mourans, de peur que la terre ne les engloutit aussi. En même temps un feu sortit du Seigneur, et tua les deux cent cinquante hommes qui offraient de l'encens. Et Dieu parla à Mosé, disant : Commande au prêtre Éléasar, fils d'Aaron, de prendre tous ces encensoirs, et de jeter le feu de côté et d'autre, car ils sont sanctifiés par la mort des pécheurs; qu'il les réduise en lames, et qu'il les attache à l'autel, car ils sont sanctifiés.

Le lendemain toute la multitude d'Israël murmura contre Mosé et Aaron, disant : C'est vous qui avez tué les gens du peuple de Dieu. Et la sédition augmentant, Mosé et Aaron s'enfuirent au tabernacle du pacte. Quand ils y furent entrés, la nuée les couvrit, et la gloire du Seigneur parut. Dieu dit à Mosé : Retire-toi du milieu de cette multitude, je m'en vais les exterminer dans le moment. Ils se jetèrent tous par terre. Mosé dit à Aaron : Prends ton encensoir, mets-y du feu de l'autel, et va vite au peuple, prie pour eux ; car la colère est sortie du Seigneur, et la plaie a commencé. Ce qu'ayant fait Aaron, et ayant couru à la multitude que le feu embrasait, il offrit de l'encens, et se tenant entre les morts et les vivans, il pria pour le peuple, et la plaie cessa. Le nombre de ceux qui furent frappés de cette plaie fut de quatorze mille sept cents hommes, sans ceux qui étaient morts avec Coré dans la sédition.

Le Seigneur (chap. 19, v. 1) parla encore à Mosé et à Aaron, disant : Voici la religion de la victime. Commande que les enfans d'Israël amènent une vache rousse, d'un âge parfait, sans tache, et qui n'ait jamais porté le joug. On la donnera au prêtre Éléasar, qui la menera hors du camp et l'immolera devant le peuple. Il trempera le doigt dans son sang, et il en aspergera les portes du tabernacle. Il la brûlera devant tout le monde, tant la peau et les chairs que le sang et la bouze..... Il jettera dans le feu du bois de cèdre, de l'hysope, et de la pourpre deux fois teinte. Il reviendra au camp, et sera impur jusqu'au soir. Un homme qui sera pur amassera les cendres de la vache, et les mettra hors du camp dans un lieu très-pur, pour en faire une eau d'aspersion (*m*).

Le roi d'Arad, prince cananéen qui habitait vers le midi (chap. 21, v. 1) ayant appris qu'Israël était venu pour reconnaître son pays, vint le combattre, en fut vainqueur, et en emporta les dépouilles. Mais Israël s'obligea par un vœu au Seigneur; si tu me livres ce

(*m*) Ce sacrifice et cette eau de la vache rousse furent long-temps en usage chez les Juifs. Le chevalier Marsham fait voir dans son *Canon égyptiaque*, aussi-bien que Spencer, que cette cérémonie est entièrement prise des Égyptiens, ainsi que le bouc émissaire et presque tous les rites hébreux.

Kirker dit qu'on croirait que les Hébreux ont tout imité des Égyptiens, ou que les Égyptiens ont hébraïsé; plusieurs pensent qu'il est vraisemblable que le petit peuple se soit modelé sur la grande nation sa voisine, quoiqu'il fût son ennemi. Les uns croient que les Égyptiens immolaient une vache à Isis; les autres croient que c'était un taureau. Ce n'était point une contradiction d'avoir un taureau consacré dans un temple, et d'immoler les autres. Au contraire, dit-on, la même religion qui ordonnait la consécration du taureau, symbole de l'agriculture, ordonnait qu'on immolât des taureaux et des vaches à Isheth, que les Grecs nommèrent Isis, inventrice de l'agriculture.

Calmet dit que la vache rousse marque assez Jésus-Christ dans son agonie.

peuple, je détruirai ses villes. Et Dieu exauça le vœu d'Israël, et lui livra le roi cananéen, qu'ils firent mourir; et ils nommèrent ce lieu Horma, c'est-à-dire, anathème.

Ensuite ils partirent de la montagne de Hor par le chemin qui mène à la mer Rouge (*n*).

Et le peuple commença à s'ennuyer du chemin et de la fatigue; et il parla contre Dieu et Mosé. Il dit: Pourquoi nous as-tu tiré d'Égypte, pour nous faire mourir dans ce désert, où nous n'avons ni pain ni eau? la manne, cette vile nourriture, nous fait soulever le cœur.

C'est pourquoi le Seigneur envoya des serpens ar-

(*n*) Les copistes ont fait encore ici une très-grande faute: car on ne peut en soupçonner l'auteur sacré : c'est de prendre toujours le nord pour le midi. Arad est précisément à l'extrémité orientale où les Hébreux parvinrent, selon le texte, en partant du désert de Sin. Ils sont battus vers Adar, ou Arada, qui est dans le désert de Bersabé; ils battent ensuite ce petit chef qu'on appelle roi d'un peuple cananéen. Voilà le pays que Dieu leur a promis; mais, loin d'en jouir, ils détruisent ses villes et s'en retournent au midi vers la mer Rouge. Cela est incompréhensible. Le peuple de Dieu devait être plus nombreux au bout de trente-huit ans que lorsqu'il partit d'Égypte; la bénédiction du Seigneur était dans le grand nombre des enfans; et si chaque femme a eu seulement deux mâles, il devait y avoir douze cent mille combattans, sans compter les vieillards qui pouvaient être encore en vie. Il est vrai que le Seigneur en avait fait tuer vingt-trois mille pour le veau d'or, comme depuis vingt-quatre mille pour une Madianite, et quatorze mille pour la querelle de Coré, de Dathan et d'Abiron avec Mosé; mais certainement il en restait assez pour conquérir le petit pays de Canaan, et surtout pour l'affamer. Il n'est pas naturel qu'il s'enfuie alors vers la mer Rouge : nous ne pouvons expliquer cette étrange marche; nous nous en rapportons au texte, sans pouvoir en aplanir les difficultés : nous ne répondrons rien aux guerriers, qui disent hardiment que cette marche de Mosé est d'un imbécile; nous répondrons encore moins aux incrédules, qui ne regardent ce livre que comme un amas de contes sans raison, sans ordre, sans vraisemblance : il faudrait des volumes pour résoudre toutes leurs objections; quelques-uns l'ont tenté, personne n'a pu y réussir. Le Saint-Esprit, qui a seul dicté ce livre, peut seul le défendre.

dens; plusieurs en furent blessés et en moururent. Le peuple vint à Mosé; ils dirent : Nous avons péché, prie Dieu qu'il nous délivre de ces serpens. Mosé pria pour le peuple. Le Seigneur dit à Mosé : Fais un serpent d'airain pour servir de signe; et ceux qui auront été mordus le regarderont, et ils vivront (*o*).

Israël demeura dans le pays des Amorrhéens; et il envoya des batteurs d'estrade pour considérer le pays de Jazer, dont ils prirent les villages et les habitans, et ils se détournèrent pour aller vers le chemin de Bazan. Et Og, roi de Bazan, vint avec tout son peuple pour combattre dans Édraï; et Dieu dit à Israël : Ne le crains point, car je l'ai livré entre tes mains

(*o*) Les Égyptiens avaient dans leur temple de Memphis un serpent d'argent qui se mordait la queue, et qui était, selon les prêtres d'Égypte un symbole de l'éternité. On voit encore des figures de ce serpent sur quelques monumens qui nous restent. C'est une nouvelle preuve, si l'on en croit les savans, que les Hébreux furent en beaucoup de choses les copistes des Égyptiens.

On ne sait pas trop ce que c'est que ces serpens ardens; mais la grande difficulté est d'expliquer comment cette figure peut s'accorder avec la loi, qui défendait si expressément de faire aucune figure. Il est aisé de détruire cette objection en montrant que le législateur peut se dispenser de la loi. Grotius dit que l'airain est contraire à ceux qui ont été mordus des serpens, et que le danger du malade redouble si on lui montre seulement l'image de l'animal qui l'a mordu. Grotius n'était pas grand physicien. Il se peut que l'imagination de tout malade se trouble à la vue de toute figure qui lui représentera l'animal qui cause son mal, de quelque espèce que cet animal puisse être. Si Grotius avait raison, Mosé serait allé contre son but, et en élevant un serpent d'airain il aurait augmenté le mal au lieu de le guérir.

Les incrédules trouvent mauvais que Dieu envoie des serpens à son peuple, au lieu du pain qu'il lui demande; et ils disent que le serpent d'airain ne ressuscita pas ceux que les serpens avaient tués. Ce qui pourrait confondre les incrédules, c'est que le serpent d'airain érigé par le grand Mosé est soigneusement conservé à Milan; et cela est d'autant plus admirable, que, selon la sainte Écriture, le roi juif Ézéchias avait fait fondre ce serpent, comme un monument d'idolâtrie et de magie qui souillait le temple juif.

avec tout son peuple et son pays. Ils le frappèrent donc lui et tout son peuple; tout fut tué, et ils se mirent en possession de sa terre. Et étant partis de ce lieu, ils campèrent dans les plaines de Moab (chap. 22, v. 1), où est situé Jéricho au-delà du Jourdain. Or, Balac, fils de Séphor, ayant vu tout ce qu'Israël avait fait aux Amorrhéens, et considérant que les Moabites le craignaient et ne pouvaient lui résister, Balac, roi de Moab, envoya des députés à Balaam, fils de Béhor; c'était un devin qui demeurait sur le fleuve du pays des Ammonites (*p*).

(*p*) Tout ce pays des Moabites, et d'Og, roi de Bazan, est le désert qui conduit à Damas, et par lequel les Arabes passent encore pour aller en Syrie. Ce désert est à la gauche du Jourdain, près des montagnes de la Célésyrie. La terre promise, qui contient Jéricho, Sichem, Samarie, Jérusalem, est à la droite de ce petit fleuve.

Il n'y a point d'autre fleuve dans le pays, il n'y a que des torrens; aussi le texte hébreu ne dit point que Balaam demeura sur le fleuve des Ammonites; il dit que Balac envoya des députés à Balaam, à Petura, situé sur le fleuve de la patrie de Balaam; et les commentateurs conviennent que le texte hébreu est corrompu dans la *Vulgate*. Le *Deutéronome*, au chap. XXIII, dit formellement que Balaam, fils de Béhor, était de Mésopotamie de Syrie. Ce fleuve, dont il est parlé dans les *Nombres*, ne peut donc être que l'Euphrate; et les doctes conviennent que, suivant le texte chaldéen, Balaam demeurait vers l'Euphrate. Mais nous avons déjà remarqué qu'il y a plus de trois cents milles de l'Euphrate à l'endroit où étaient alors les Hébreux; cela forme une nouvelle difficulté. Comment le petit roitelet Balac, le petit chef d'une horde d'Arabes, poursuivi par douze cent mille hommes, pouvait-il, pour tout secours, envoyer chercher un prophète en Chaldée à cent cinquante lieues de chez lui?

Les critiques demandent encore de quel droit, et par quelle fureur, douze cent mille étrangers venaient ravager et mettre à feu et à sang un petit pays qu'ils ne connaissaient pas. Si on répond que ces douze cent mille hommes étaient les enfans de Jacob et d'Abraham, les critiques répliquent qu'Abraham n'avait jamais possédé qu'un champ, et que ce champ était en Hébron de l'autre côté du Jourdain, et que les Moabites et les Ammonites, descendans, selon l'Écriture, de Loth, neveu d'Abraham, n'avaient rien à démêler avec les Juifs. Ou ils les connaissaient, ou ils ne les connaissaient pas : si les Juifs les connais-

Il lui fit dire : Voilà un peuple sorti de l'Égypte, qui couvre toute la face de la terre, et qui s'est campé vis-à-vis de moi ; viens donc pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi ; car je sais que ce que tu béniras sera béni, et que celui que tu maudiras sera maudit.

Les anciens de Moab et ceux de Madian s'en allèrent donc, portant dans leurs mains de quoi payer le prophète..... Dieu dit à Balaam : Garde-toi bien d'aller avec eux et de maudire ce peuple ; car il est béni. Balaam leur répondit donc : Quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais dire ni plus ni moins que ce que le Seigneur m'a ordonné..... Dieu étant venu encore à Balaam, lui dit : Si ces hommes sont venus encore à toi, marche et va avec eux, à condition que tu m'obéiras.

Balaam s'étant levé au matin, sella son ânesse, et se mit en chemin avec eux (*q*). Mais Dieu entra en colère contre lui, et l'ange du Seigneur se mit dans le chemin vis-à-vis Balaam qui était sur son ânesse.

saient, ils venaient détruire leurs parens ; s'ils ne les connaissaient pas, quelle raison avaient-ils de les attaquer ?

(*q*) Les interprètes ne sont pas d'accord entre eux sur ce prophète Balaam : les uns veulent que ce fût un idolâtre de la Chaldée ; les autres prétendent qu'il était de la religion des Hébreux. Le texte favorise puisamment cette dernière opinion ; puisque Balaam, en parlant du Dieu des Juifs, dit toujours, le Seigneur mon Dieu, et qu'il ne prophétise rien que Dieu n'ait mis dans sa bouche. Il est étonnant, à la vérité, qu'il y eût un prophète de Dieu chez les Chaldéens. Abraham, né de parens idolâtres en Chaldée, fut le plus grand serviteur de Dieu. Il est dit que Dieu lui-même vint parler à Balaam pendant la nuit, et lui ordonna d'aller avec les députés du roi de Balac. Cependant Dieu se met en colère contre lui sur le chemin ; et l'ange du Seigneur tire son épée contre l'ânesse qui portait le prophète. Le texte ne dit pas pourquoi Dieu était en colère, et pourquoi l'ange vint à l'ânesse l'épée nue ; ce n'est pas un des endroits de l'Écriture sainte les plus aisés à expliquer. Balaam semble ne frapper son

L'ânesse voyant l'ange qui avait un glaive à la main, se détourna du chemin. Et comme Balaam la frappait et la voulait faire retourner, l'ange se mit dans un chemin étroit entre deux murailles qui entouraient

ânesse que parce qu'elle se détourne du chemin qu'il prenait pour obéir au Seigneur.

Ce qui passe pour le plus merveilleux, c'est le colloque du prophète et de l'ânesse; mais il est certain que dans ces temps-là c'était une opinion généralement reçue, que les bêtes avaient de l'intelligence et qu'elles parlaient. Le serpent avait déjà parlé dans le jardin d'Éden; et Dieu même avait parlé au serpent. Dom Calmet dit sur cet article ces propres mots : « Si le démon a pu autrefois faire parler » des animaux, des arbres, des fleuves, pourquoi le Seigneur ne » pouvait-il pas faire la même chose? Cela est-il plus difficile que » de voir l'âne de Bacchus qui lui parle, le belier de Phryxus, le » cheval d'Achille, un agneau en Égypte sous le règne de Bocchoris, » l'éléphant du roi Porus? des bœufs en Sicile et en Italie n'ont-ils » pas autrefois parlé, si on en croit les historiens? Les arbres mêmes » ont proféré des paroles; comme le chêne de Dodone, qui rendait, » dit-on, des oracles, et l'orme qui salua Apollonius de Thyane. On » dit même que le fleuve Caucase salua Pythagore. Nous ne voudrions » pas garantir tous ces événemens; mais qui oserait les rejeter tous, » lorsqu'ils sont rapportés dans un très-grand nombre d'historiens » très-graves et très-judicieux? »

La remarque de dom Calmet est très-singulière. Mais on ne sait ce que c'est que ce fleuve Caucase qui salua Pythagore. On ne connaît que le mont Caucase, et point de rivière de ce nom. Stanley, qui a recueilli tout ce que les historiens et les philosophes ont dit de Pythagore, ne parle point d'une rivière appelée Caucase; et nul géographe n'a cité cette rivière. Mais Diogène de Laërce, Jamblique et Élien disent que ce fut la rivière Causan qui salua Pythagore à haute et intelligible voix. Porphyre et Jamblique disent que Pythagore ayant vu auprès de Tarente un bœuf qui mangeait des fèves, il l'exhorta à s'abstenir de cette nourriture. Le bœuf répondit qu'il ne pouvait manger d'herbe. Mais enfin Pythagore le persuada; et il retrouva son bœuf plusieurs années après dans le temple de Junon, qui mangeait tout ce qu'on lui présentait, excepté des féves. Il eut aussi un entretien avec un aigle qui volait sur sa tête aux jeux olympiques; mais on ne nous a pas rendu compte de cette conversation.

Au reste il est visible que Dieu préféra l'ânesse à Balaam, puisqu'il dit qu'il aurait tué le prophète, et laissé l'ânesse en vie.

des vignes; et l'ânesse voyant l'ange, se serra contre le mur, et froissa le pied de son cavalier qui continuait à la battre. L'ange se mit dans ce lieu étroit, où l'ânesse ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. L'ânesse s'abattit sous Balaam; et Balaam en colère la frappa encore plus fort avec un bâton. Le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse; et elle dit à Balaam: Que t'ai-je fait? pourquoi m'as-tu frappée trois fois? Balaam lui répondit: C'est parce que tu l'as mérité, et que tu t'es moquée de moi; que n'ai-je une épée pour t'en frapper?

L'ânesse lui dit: Ne suis-je pas ta bête, que tu as coutume de monter jusqu'à aujourd'hui; dis-moi si je t'ai jamais rien fait? Jamais, dit Balaam.

Aussitôt Dieu ouvrit les yeux à Balaam; et il vit l'ange qui avait tiré son sabre, et l'adora, se prosternant en terre. L'ange lui dit: Pourquoi as-tu battu trois fois ton ânesse? je suis venu à toi, parce que ta voix est perverse et contraire à moi; et si ton ânesse ne s'était pas détournée de la voie, je t'aurais tué, et j'aurais laissé la vie à ton ânesse.....

Or Balac alla au-devant de Balaam dans une ville des Moabites sur les confins de l'Arnon. Ils allèrent donc ensemble jusqu'à l'extrémité de sa terre. Et Balac ayant fait tuer des bœufs et des brebis, envoya des présens à Balaam et aux princes qui étaient avec lui.

Et Balaam (chap. 23, v. 1) dit à Balac: Fais-moi dresser sept autels, et prépare sept veaux et sept moutons. Et Balac et Balaam mirent ensemble sur l'autel un veau et un belier; et Balaam s'en allant promptement, Dieu alla au-devant de lui. Et Balaam lui dit: J'ai dressé sept autels, et j'ai mis un veau et un belier sur chacun. Alors le Seigneur lui dit: Retourne à Balac, et dis-lui ces choses. Balaam étant retourné, trouva

Balac debout près de son (*r*) holocauste, et tous les princes des Moabites. Et s'échauffant dans sa parabole, il dit : Balac, roi des Moabites, m'a appelé des montagnes d'Orient : viens au plus vite, m'a-t-il dit, maudis Jacob et déteste Israël. Comment maudirais-je celui que Dieu n'a point maudit ? Comment détesterais-je celui que Dieu ne déteste pas.....? Qui pourra nombrer la poussière de Jacob, et le nombre de la quatrième partie d'Israël..... Il n'y a point d'iniquité dans Jacob, ni de travail dans Israël. Sa force est semblable à celle du rhinocéros..... Balac en colère contre Balaam, et frappant des mains, lui dit : Je t'ai fait venir pour maudire mes ennemis, et tu les as bénis ; retourne en ton pays ; j'avais résolu de te donner un honoraire magnifique, et le Seigneur t'en a privé (*s*).

(*r*) Remarquez que Dieu ne prend soin d'instruire et de conduire aucun prophète dans l'ancien Testament avec plus d'empressement qu'il n'en montre envers Balaam. On croirait que toutes les nations avaient alors la même religion, si le contraire n'était pas dit dans plusieurs autres passages.

Il faut encore observer que les bénédictions et les malédictions étaient regardées partout comme des oracles, comme des arrêts de la destinée auxquels on ne pouvait échapper. Le sort de tout un peuple était attaché à des paroles ; et quand ces paroles étaient dites, on ne pouvait plus se rétracter. Vous avez vu que quand Jacob surprit la bénédiction d'Isaac son père, quoique par une fraude aussi criminelle que grossière, Isaac ne put la rétracter : il est dit que cette bénédiction eut son effet au moins pour quelque temps.

Ici Dieu même prend soin de diriger toutes les bénédictions, toutes les prophéties de Balaam, comme si un mot de mauvais augure devait empêcher la conjuration et en détruire le charme. Ces idées prévalurent long-temps chez les Orientaux.

(*s*) Non-seulement tous ces passages indiquent que le prophète Balaam était le prophète du Dieu des Hébreux, et inspiré par lui seul ; mais le roi ou chef Balac déclare positivement que c'est ce même Dieu qui prive Balaam de la récompense.

Dieu inspire tellement ce Balaam, que lui, qui ne pouvait connaître ni le nom de Jacob, ni celui d'Israël sans révélation, lui qui demeurait au-delà de l'Euphrate à cent cinquante ou deux cents lieues,

Balaam répondit à Balac (chap. 24, v. 12) : N'ai-je pas dit à tes députés, quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or, je ne pourrais pas passer les ordres du Seigneur mon Dieu ?

Voici donc ce que dit l'homme dont l'œil est ouvert, celui qui entend les discours de Dieu a dit : Celui qui connaît la doctrine du Très-Haut et la vision du puissant, qui en tombant a les yeux ouverts; je le verrai, mais pas sitôt; je le regarderai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, et une verge s'élevera d'Israël, et elle frappera les chefs de Moab, et elle ruinera tous les enfans de Seth (*t*).

Et Balaam ayant jeté les yeux sur le pays d'Amalec, il reprit son discours parabolique, et dit : Amalec a été l'origine des nations; mais ses extrémités seront détruites; et fussiez-vous l'élu de la race de Cin, Assur vous prendra : et ils viendront du pays de Kithim dans des vaisseaux; ils vaincront les Assyriens, ruineront les Hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes.

prononce ces noms avec enthousiasme, et dit que Jacob est fort comme un rhinocéros. Calmet, dans ses remarques, prouve par plusieurs passages qu'il y a des rhinocéros; la chose n'a jamais été douteuse, et le rhinocéros qu'on nous a montré depuis peu en Hollande et en France, en est une preuve assez convaincante.

(*t*) Cette étoile de Jacob, jointe avec cette verge, fait voir que Balaam était supposé né dans la Chaldée, où l'on crut, et où l'on croit encore, que chaque nation est sous la protection d'une étoile : ainsi l'étoile de Jacob devait l'emporter sur l'étoile de Moab; et la verge d'Israël devait vaincre les autres verges, comme la verge de Mosé vainquit la verge de Jannès et de Mambrès, magiciens du pharaon d'Égypte. On n'entend point le sens de ces paroles, *elle ruinera tous les enfans de Seth*. Ces enfans étaient les Juifs eux-mêmes. Tout cela fait soupçonner à plusieurs savans que l'histoire de Balaam, insérée dans le *Pentateuque*, n'a été écrite que très-tard, et après les conquêtes d'Alexandre. Ce qui semble favoriser un peu cette opinion hasardée, c'est que l'auteur parle de Kithim, qu'on prétend être la Grèce; et qu'Alexandre avait une flotte dans sa guerre contre le roi Darah, que nous appelons Darius.

Or Israël (chap. 25, v. 1) était alors à Sittin, et il forniqua avec les filles de Moab; elles appelèrent les Hébreux à leurs sacrifices : ils adorèrent les mêmes dieux. Israël embrassa le culte de Belphégor. Le Seigneur fut en colère; il dit à Mosé : Prends tous les princes du peuple, et pends-les à des potences contre le soleil, afin que ma fureur se détourne d'Israël. Mosé dit donc aux juges : Que chacun tue ses proches, qui sont initiés à Belphégor (*u*).

Et voici qu'un des Israëlites était entré dans un b..... des Madianites à la vue de Mosé et de tous les enfans d'Israël, qui pleuraient à la porte du tabernacle (*x*).

(*u*) Les critiques se sont élevés principalement contre cette partie de l'histoire des anciens Juifs. On voit, disent-ils, une armée innombrable d'Hébreux, prête à tomber sur les Ammonites et les Madianites : un prophète est arrivé de cent cinquante lieues pour prédire une victoire complète à l'étoile de Jacob sur l'étoile de Moab et de Madian; et voilà qu'au lieu de se battre, le peuple juif se mêle familièrement aux peuples madianite et moabite; ils couchent tout d'un coup avec leurs filles, et ils adorent leur dieu Belphégor; et cela sans que la paix soit faite, sans trève, sans le moindre préliminaire : rien ne paraît plus incroyable.

(*x*) Le Seigneur en colère commence par ordonner à Mosé de faire pendre tous les princes sans forme de procès; c'est-à-dire, de les attacher à des potences après les avoir tués, car les Juifs n'avaient pas l'usage de pendre en croix les hommes vivans : il n'y en a pas un seul exemple. Mosé va plus loin; il ordonne que chacun tue tous ses parens qui ont sacrifié à Belphégor. *Bel* est le nom de Dieu dans toute la Syrie. Balac, ce chef des Arabes moabites, a reconnu le Dieu des Juifs pour Dieu en parlant tout à l'heure à Balaam : il est donc probable que les Hébreux et ces peuples avaient le même Dieu. Mais il est très-probable aussi qu'ils n'entendaient point par Belphégor l'Adonaï des Hébreux.

Les critiques ajoutent qu'il n'est pas possible qu'il y eût un lieu public de prostitution dans ce désert sablonneux, où il n'y a jamais eu que quelques Arabes errans et pauvres; que ces lieux de débauche n'ont jamais été connus que dans les grandes villes, où ils sont tolérés pour prévenir un plus grand mal.

Ce que Phinée, fils d'Éléasar fils d'Aaron, ayant vu, il prit un poignard, entra dans le b....., et transperça l'homme et la femme par les génitoires; et la plaie d'Israël cessa aussitôt; et il y eut vingt-quatre mille hommes de tués. Et le Seigneur dit à Mosé : Phinée, fils d'Éléasar, détourne ma colère.... : c'est pourquoi le sacerdoce lui sera donné par un pacte éternel (*y*).

Après que le sang des criminels eut été répandu (chap. 26, v. 1), le Seigneur dit à Mosé, et à Éléasar, fils d'Aaron, *qui était mort* : Nombrez tous les enfans d'Israël depuis vingt ans et au-dessus par familles; tous ceux qui peuvent aller à la guerre..... Et le dénombre-

(*y*) Ces mêmes critiques continuent, et disent que cette nouvelle boucherie est aussi difficile à exécuter qu'à croire; que ce Phinée aurait été le plus fanatique, le plus fou, le plus barbare des hommes. Selon Flavien Josèphe, le Juif et la femme madianite étaient mariés. Les parties génitales des gens mariés étaient sacrées; et le crime de l'assassin Phinée était exécrable. Si les Juifs, au lieu de combattre contre Madian, épousèrent sur-le-champ des filles de Madian, cela peut être absurde; mais cela ne mérite pas qu'on empale deux époux par les parties sacrées, et qu'on massacre vingt-quatre mille innocens. De quel front Mosé, à l'âge de près de six vingts ans, pouvait-il tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes pour s'être unis à des filles madianites, lui qui en avait épousé une, lui dont les enfans avait un Madianite pour grand-père! Quoi! encore une fois, Aaron apostat est fait sur-le-champ grand-prêtre, et vingt-quatre mille citoyens sont égorgés pour la chose la moins criminelle! et le sacerdoce donné éternellement à la race d'Aaron pour sa récompense! Encore cette race d'Aaron n'eut-elle le sacerdoce que du temps de Salomon, et jusqu'aux Machabées. Une foule d'incrédules pensent que tout cela ne peut avoir été écrit que par quelque lévite très-ignorant, qui compila au hasard ces absurdités en faveur de sa tribu, comme nos moines mendians ont écrit les histoires de leurs fondateurs : nous regardons ces discours comme des blasphèmes; mais nous sommes obligés de les rapporter.

Dom Calmet dit que *Phinée crut que tout homme sage devait en user ainsi* : c'est-à-dire que tout homme sage doit percer par les génitoires les hommes et les femmes qu'il trouvera couchés ensemble, ensuite égorger tout ce qu'il rencontrera dans son chemin jusqu'au nombre de vingt-quatre mille.

ment étant achevé, il s'en trouva six cent et un mille sept cent trente (*z*).

Le Seigneur parla ensuite à Mosé, disant (ch. 31, v. 1) : Venge premièrement les enfans d'Israël des Madianites ; et après cela tu mourras, et tu seras réuni à ton peuple aussitôt. Mosé dit au peuple : Faites prendre les armes, afin qu'on venge le Seigneur, des Madianites ; prenez mille hommes de chaque tribu. Ils choisirent donc mille hommes de chaque tribu, douze mille hommes prêts à combattre. Ils combattirent contre les Madianites et tuèrent tous les mâles, et leur roi Hévi, Récem, Sur, Hur, et Rébé, et Balaam fils de Béhor ; et ils prirent leurs femmes, leurs petits enfans, leurs troupeaux, tous leurs meubles, et ils pillèrent tout, et ils brûlèrent villes, villages, châteaux.....

Et Mosé se mit en colère contre les tribuns et les centurions, et leur dit : Pourquoi avez-vous épargné les femmes ? ne sont-ce pas elles qui ont séduit les enfans d'Israël, selon le conseil de Balaam.....? Tuez tous

(*z*) Nous avions compté que les Israëlites étant sortis d'Égypte au nombre de plus de six cent mille combattans, le nombre de femmes étant à peu près égal à celui des hommes, et tous les Juifs se mariant, tous étant nourris par un miracle, l'armée pouvait être au bout de quarante ans de douze cent mille hommes. On n'en trouve cependant ici qu'environ six cent mille. Il faut considérer qu'il en était mort beaucoup dans la marche pénible et continuelle au milieu des déserts : le Seigneur en avait fait tuer vingt-trois mille pour le veau d'or ; quatorze mille deux cent cinquante pour Coré et Dathan ; vingt-quatre mille pour les filles madianites : somme totale, soixante et un mille deux cent cinquante ; sans compter les princes d'Israël que le Seigneur fit mourir pour le péché commis avec les Madianites, et ceux qui moururent de maladie : outre cela, le Seigneur voulut que toute la race qui avait murmuré dans le désert fût entièrement détruite, et n'entrât point dans la terre promise. Ainsi trois millions d'hommes sortis d'Égypte moururent dans ces déserts, et six cent mille qui étaient nés dans ces mêmes déserts, restèrent pour conquérir le pays de Canaan.

les enfans, égorgez toutes les femmes qui ont connu le coït, mais réservez-vous toutes les filles et toutes les vierges.....

Et on trouva que le butin que l'armée avait pris était de six cent soixante et quinze mille brebis, de soixante et douze mille bœufs, de soixante et un mille ânes, de trente-deux mille pucelles (*a*), dont trente-deux furent réservées pour la part du Seigneur.

Le Seigneur dit encore à Mosé dans les plaines de Moab, le long du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho : Ordonne aux enfans d'Israël, que des villes qu'ils pos-

(*a*) Les critiques jettent les hauts cris sur cette colère de Mosé, qui n'est pas content qu'on ait tué tous les mâles descendans de la famille d'Abraham comme lui, et chez lesquels il avait pris femme : il veut encore qu'on tue toutes les mères, toutes les femmes qui auront couché avec leur mari, et tous les enfans mâles à la mamelle, s'il en reste encore.

Ils ne peuvent comprendre que dans le camp des Madianites le butin ait été de six cent soixante et quinze mille brebis, de soixante et un mille ânes, de soixante et douze mille bœufs; ils disent qu'on n'aurait pas pu trouver tant d'animaux dans toute l'Égypte. Si on donna trente deux mille filles aux vainqueurs, ils demande ce qu'on fit des trente-deux filles réservées pour la part du Seigneur : il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs : la virginité était regardée chez eux comme un opprobre. Comment donc trente-deux pucelles furent-elles la part du Seigneur? En fit-on un sacrifice? ces critiques osent l'assurer. Il faut leur pardonner d'être saisis d'horreur à la vue de tant de massacres de femmes et d'enfans. On conçoit difficilement comment il se trouva tant de femmes et d'enfans dans une bataille; mais rien ne nous apprend que les trente-deux filles offertes au Seigneur aient été immolées. Que devinrent-elles? le texte ne le dit pas, et nous ne devons pas ajouter une horreur de plus à ces rigueurs qui soulèvent le cœur des incrédules, et qui font détester le peuple juif à ceux mêmes qui lisent l'Écriture avec le plus de respect et de foi.

Le texte dit encore qu'on trouva une immense quantité d'or en bagues, en anneaux, en bracelets, en colliers et en jarretières. On n'en trouverait certainement pas aujourd'hui dans ce désert effroyable; nous avons déjà dit que ces temps-là ne ressemblaient en rien aux nôtres.

sèdent, *ex possessionibus suis*, ils en donnent aux lévites..... et que de ces villes il y en ait six de refuge, où les homicides puissent se retirer, et quarante-deux en outre pour les lévites; c'est-à-dire, qu'ils aient en tout quarante-huit villes (*b*).

(*b*) M. Fréret et le lord Bolingbroke croient démontrer que ce fut un lévite ignorant et avide qui composa, disent-ils, ce livre dans des temps d'anarchie. Les lévites, disent ces philosophes, n'avaient d'autres professions que la dîme. « Jamais le peuple juif, dans ses plus grandes prospérités, n'eut quarante-huit villes murées. On ne croit pas même qu'Hérode leur roi véritablement puissant, les possédât. Jérusalem, du temps de David, était l'unique habitation des Juifs qui méritât le nom de ville; mais c'était alors une bicoque qui n'aurait pas pu soutenir un siége de quatre jours. Elle ne fut bien fortifiée que par d'Hérode. Ces auteurs, et quelques autres, s'efforcent de faire voir que les Juifs n'eurent aucune ville, ni sous Josué, ni sous les Juges. Comment ce petit peuple, errant et vagabond jusqu'à Saül, aurait-il pu donner quarante-huit villes à des lévites, lui qui fut sept fois réduit en esclavage, de son propre aveu? Peut-on ne se pas indigner contre le lévite faussaire qui ose dire qu'il faut donner quarante-huit villes à ses compagnons par ordre de Dieu? apparemment on devait leur donner ces quarante-huit villes quand les Juifs seraient maîtres du monde entier, et que les rois d'Occident, d'Orient, du Sud et du Nord, viendraient adorer à Jérusalem, comme il est prédit tant de fois. Ce faussaire prétend encore qu'il devait y avoir six villes de refuge pour les homicides. Voilà assurément une belle police : voilà un bel encouragement aux plus grands crimes. On ne sait ce qui doit révolter davantage, ou de l'absurdité qui fait donner quarante-huit villes dans un désert, ou de six villes de refuge dans ce même désert pour y attirer tous les scélérats. »

Nos critiques ajoutent encore à ces reproches les contradictions évidentes qui se trouvent dans les mesures de ces villes, rapportées au livre des *Nombres*.

Nous finissons à regret notre commentaire sur le livre par cette puissante objection, à laquelle nous croyons pouvoir répondre assez solidement, en disant que ces quarante-huit villes sont annoncées par l'écrivain sacré comme une prédiction de ce qui se devait faire un jour, quand le peuple de Dieu aurait assez de villes pour en céder quarante-huit aux lévites. Nous devons supposer que chaque tribu devait en posséder autant. Ainsi le pays de la Judée aurait eu trois cent soixante et seize villes considérables. Mais comme les péchés du

peuple empêchèrent toujours l'effet des prédictions, celle-ci ne fut pas plus accomplie que les autres; et loin que les Juifs jouissent de cinq cent soixante et seize villes avec les faubourgs, ce peuple, réduit à deux misérables tribus et demi tout au plus, perdit le peu qu'il avait, et fut, ainsi que les Parsis et les Banians et la moitié des Arméniens, réduit à faire le commerce partout, sans avoir d'habitation fixe nulle part.

FIN DU TOME VINGT-SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

